



HAL
open science

Margaret Thatcher : construction d'une image politique, 1950-1990

Yves Golder

► **To cite this version:**

Yves Golder. Margaret Thatcher : construction d'une image politique, 1950-1990. Linguistique. Université de Strasbourg, 2019. Français. NNT : 2019STRAC005 . tel-02273532

HAL Id: tel-02273532

<https://theses.hal.science/tel-02273532>

Submitted on 29 Aug 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ÉCOLE DOCTORALE DES HUMANITÉS

EA2325 Savoirs dans l'Espace Anglophone : Représentations,
Culture, Histoire

THÈSE présentée par :

Yves GOLDER

soutenue le : 5 avril 2019

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'Université de Strasbourg**

Discipline / Spécialité : CIVILISATION BRITANNIQUE

Margaret Thatcher : construction d'une image politique, 1950-1990

THÈSE codirigée par :

M. AUER Christian
Mme IBATA Hélène

Professeur émérite, Université de Strasbourg
Professeur, Université de Strasbourg

RAPPORTEURS :

Mme CHARLOT Claire
M. LEYDIER Gilles

Professeur, Université Paris-Sorbonne
Professeur, Université de Toulon

AUTRES MEMBRES DU JURY :

M. CURELLY Laurent
M. TRANMER Jeremy

Professeur, Université de Haute-Alsace
Maître de Conférences, Université de Lorraine

« Aucune chose ne fait tant estimer un prince que ne le font les grandes entreprises et les rares exemples qu'il donne de lui. »

Niccolo Pietro Machiavel, *Le Prince*.

Margaret Thatcher : construction d'une image politique, 1950-1990

Résumé

Cette thèse s'attache à étudier l'image politique de Margaret Thatcher à travers des caractéristiques personnelles telles son parcours, ses idées, sa présentation physique, ses postures politiques ou encore les stratégies de communication dont elle fit usage. L'objectif de ce travail est de mettre en lumière les différents éléments mis en avant par Margaret Thatcher et par les canaux de diffusion d'image, principalement constitués des médias et de son entourage politique. Ces éléments nous informent sur la construction progressive et les évolutions de l'image politique de celle qui devint tout d'abord députée de la circonscription électorale de Finchley en 1958, puis dirigeante du parti conservateur en 1975, et enfin Premier ministre du Royaume-Uni en 1979. Elle conserva cette fonction jusqu'en 1990, année où elle donna sa démission. Cette étude prend en considération les quarante années qui s'écoulèrent entre la première candidature de Margaret Thatcher à une élection, pour la circonscription de Dartford en 1950, à la fin de son dernier mandat de Premier ministre en 1990. Afin d'observer les différentes inflexions prises par l'image politique de Margaret Thatcher, nous nous penchons sur l'interaction entre la femme politique et les canaux de diffusion de son image. Ce dialogue créa les conditions d'une représentation en perpétuelle évolution qui subit de constantes tentatives de déconstruction et de reconstruction. Cette thèse présente également l'intérêt de porter sur une période qui vit de nombreuses techniques de communication politique se développer : les conseillers en communication vinrent à jouer un rôle prépondérant. Au-delà même de constituer une révolution idéologique, le thatchérisme comprenait donc une dimension révolutionnaire en matière de communication politique. Cette caractéristique essentielle nous permet, pour conclure, d'observer quelques inflexions prises par l'image politique de Margaret Thatcher de 1990 à nos jours tout en mettant en évidence sa résistance à l'épreuve du temps.

Mots-clés

Royaume-Uni, parti conservateur, Margaret Thatcher, image politique, représentation, médias

Margaret Thatcher: Construction of a Political Image, 1950-1990

Abstract

The main ambition of this PhD thesis is to provide a study of Margaret Thatcher's political image through the lens of various personal characteristics like her experience, ideas, physical presentation, political postures or the communication strategies she relied on. The objective of this work is to emphasize the different elements put forward by Margaret Thatcher and by the image transmission channels, notably the media and her political circle. These elements provide us information on the progressive construction and evolutions of the political image of this woman who first became a Member of Parliament for the Finchley constituency in 1958, before becoming leader of the Conservative Party in 1975, and eventually Prime Minister of the United Kingdom in 1979. She maintained herself in this position until 1990, the year when she resigned. This study takes into account the forty years that went by between the first time Margaret Thatcher stood for election, for the Dartford constituency in 1950, until the end of her last Prime Ministerial mandate in 1990. In order to analyse the different aspects taken by Margaret Thatcher's political image, this work focuses on the interaction between the politician herself and the channels through which her image was transmitted to the public. This dialogue created the conditions for a representation which was constantly updated and which underwent ceaseless deconstruction and reconstruction attempts. This PhD thesis also has the advantage of focusing on a period of time during which many political communication techniques developed while communication advisers came to play a predominant role. Besides constituting an ideological revolution, Thatcherism thus comprised a revolutionary dimension in terms of political communication. This core feature enables us to conclude this thesis by studying some of the evolutions of Margaret Thatcher's political image since 1990 while underlining its propensity to withstand the test of time.

Key words

United Kingdom, Conservative Party, Margaret Thatcher, political image, representation, media

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier M. Christian Auer d'avoir encadré ce travail de recherche, ainsi que pour son infailible soutien et ses conseils éclairés. Son suivi depuis mon inscription en Master de recherche jusqu'à ce jour a toujours été des plus sérieux. Je le remercie également pour la confiance qu'il a su m'accorder. Je souhaiterais également remercier Mme Hélène Ibata qui a accepté de codiriger cette thèse et de m'apporter ses conseils à différentes étapes de ma progression.

Merci aux membres du jury qui ont accepté de lire ce travail et de m'auditionner. Je tiens à exprimer ma très sincère gratitude envers Mme Claire Charlot, M. Laurent Curelly, M. Gilles Leydier et M. Jeremy Tranmer.

Merci à tous les membres, enseignants-chercheurs et doctorants, de l'équipe de recherche SEARCH de l'Université de Strasbourg pour leur soutien pendant ces années de doctorat et leur souci de créer de bonnes conditions d'études. Merci également aux chercheurs, organisateurs de colloques et directeurs de publications, qui ont su m'accorder leur confiance.

Merci à mes collègues de l'Université de Bourgogne pour leur intérêt vis-à-vis de ma recherche et pour leur contribution aux conditions d'enseignement optimales dont je bénéficie. Je tiens à remercier chaleureusement son président, Alain Bonnin, et l'équipe de gouvernance pour m'avoir confié des responsabilités administratives très formatrices.

Merci à toutes les personnes, collègues, famille et amis, qui ont accepté de relire cette thèse, que ce fût à différentes étapes de la rédaction ou à la fin de mon travail. Je vous suis extrêmement reconnaissant de m'avoir fait profiter de vos critiques productives par le biais de vos regards personnels et plus distanciés vis-à-vis de ce sujet. Je tiens à remercier tout particulièrement, et très chaleureusement, mon père, Daniel, Laure et Christophe Cazade ainsi que Gaëlle Distel pour leurs relectures attentives.

Merci à mes amis pour leur soutien et leur intérêt concernant mes recherches. Je remercie tous ceux qui ont, de près ou de plus loin, contribué à créer un cadre de vie épanouissant me permettant d'évoluer dans les meilleures conditions.

Merci infiniment, Jocelyn, pour ton soutien constant et ta patience à toute épreuve.

Merci à chaque membre de ma famille : à mes frères, à mes parents pour m'avoir donné le goût de la connaissance, de la lecture et de l'exigence envers moi-même. Je remercie également mes grands-parents, Marlyse, Lucien, Hélène et André, pour le modèle qu'ils ont constitué à cet égard.

Note sur la traduction

Sauf mention contraire, l'ensemble des traductions est de notre fait. Les particularités et spécificités stylistiques des textes sources ont été préservées.

Sommaire

Introduction	9
I. Études préliminaires : intérêt du sujet et motivations personnelles	9
II. État des travaux	13
III. Corpus	17
IV. Terminologie et bornage temporel	23
V. Problématique et plan	35
Chapitre 1 : Une image politique prédéfinie	39
I. Personnalité et identité	41
II. La figure paternelle comme modèle	45
III. Influence de prédécesseurs masculins	51
IV. Genre et origines sociales	55
V. Premiers combats	61
VI. Féminité	69
VII. Masculinité	101
Chapitre 2 : Construction identitaire et formation d'une image politique au prisme du concept d'habitus	113
I. Habitus bourdieusien	115
II. L'enfance : premier lieu de construction identitaire	121
III. Valeurs et convictions	147
IV. Thatcher et thatchérisme	215
Chapitre 3 : Réception et reconfigurations de l'image politique thatchérienne	243
I. Canaux de diffusion et grands principes de la communication médiatique	245
II. Transmission et réception de l'image politique	251
III. Reconfigurations de l'image politique	353
Conclusion	399
Chronologie	411
Bibliographie	417
Index des notions et noms propres	435
Annexes	439
Illustrations	491
Table des matières	501

Table des illustrations

Fig. 1. Margaret Thatcher accompagnée de ses parents Alfred et Beatrice Roberts et de sa sœur Muriel en 1985.	491
Fig. 2. Maison natale de Margaret Thatcher à Grantham.	492
Fig. 3. Margaret Thatcher et ses enfants, Carol et Mark, en 1953.	493
Fig. 4. Rencontre entre Margaret Thatcher et le Premier ministre israélien Golda Meir en Israël en 1976.	494
Fig. 5. Margaret Thatcher interrogée par des journalistes sur le parvis du 10 Downing Street le 4 mai 1979.	495
Fig. 6. Margaret Thatcher comparée à Winston Churchill dans une caricature parue le 4 octobre 1982.	496
Fig. 7. La marionnette de Margaret Thatcher dans l'émission <i>Spitting Image</i> .	497
Fig. 8. Les couples Thatcher et Reagan à la Maison Blanche à l'occasion d'un dîner officiel, le 16 novembre 1988.	498
Fig. 9. Margaret Thatcher aux côtés de son successeur, John Major, en 1996.	499
Fig. 10. Affiche du film <i>The Iron Lady</i> de Phyllida Lloyd sorti au Royaume-Uni le 16 décembre 2011.	500

Introduction

I. Études préliminaires : intérêt du sujet et motivations personnelles

Mon mémoire de Master intitulé « *Margaret Thatcher's 'Victorian' values* » m'a donné l'occasion d'étudier la façon dont Margaret Thatcher entendait conduire une politique représentative des valeurs de l'ère victorienne. Ce fut en 1983, lors d'un entretien pour l'émission télévisée *Weekend World*, qu'elle affirma être en phase avec un certain nombre de valeurs qu'elle qualifia de victoriennes¹. Ce propos marqua le début d'une longue controverse concernant l'emploi d'un tel adjectif pour qualifier un ensemble de valeurs plutôt restreint. Ce questionnement quant à la signification de l'adjectif « victorien » avait attiré mon attention au moment où mon sujet de mémoire prenait forme. Bon nombre d'historiens ont soutenu que les valeurs évoquées par Margaret Thatcher ne représentaient qu'une infime partie de toutes celles qui foisonnaient à l'époque victorienne et mon mémoire avait pour objectif de préciser ce que Margaret Thatcher entendait par « valeurs victoriennes ». Croyait-elle vraiment en un idéal victorien ? Quelles étaient ces valeurs qu'elle défendait ?

En approfondissant ces questions évoquées dans le mémoire de Master, nous pouvons identifier une autre question sous-jacente : comment Margaret Thatcher se construisit-elle une image politique reflétant ses valeurs personnelles ? Une nouvelle perspective consistait donc à étudier de manière plus approfondie les différents éléments, et donc les valeurs victoriennes invoquées, qui composaient l'image politique de Margaret Thatcher. Ce qui m'avait le plus fasciné au cours de ma recherche de Master était, justement, tout ce qui était en lien avec la construction de l'image politique de Margaret Thatcher. C'est là un sujet qui me semblait mériter d'être traité plus en profondeur afin d'en dégager des thèses intéressantes dans les domaines historique, politique, sociologique et médiatique dans le domaine des études britanniques mais aussi, et plus généralement, les sciences humaines.

*

¹ Entretien de Margaret Thatcher avec le journaliste Brian Walden diffusé le 16 janvier 1983 dans l'émission *Weekend World*, cité dans <<http://www.margaretthatcher.org/document/105087>>, consulté le 08.06.2018. Voir annexe 5.

Revenons à présent sur certains points plus précis de mon mémoire qui constituent le socle de ce sujet de thèse et qui alimentèrent ma réflexion initiale. Il faut pour cela résumer les positions prises lors de ce travail de réflexion fondé sur un ensemble de recherches préliminaires.

Dans la biographie de Margaret Thatcher écrite par le journaliste Hugo Young, le *thatchérisme* est défini comme une politique de la raison et du bon sens, à l'opposé du dogme¹. Ce travail de thèse se fonde sur ces conceptions afin d'étudier la façon dont le Premier ministre britannique se construisit une image de femme politique prônant un certain nombre de valeurs comme le sens du devoir et de la responsabilité individuelle.

L'aspect presque caricatural d'un personnage romanesque fut sévèrement critiqué par certains commentateurs politiques de l'époque comme frisant le ridicule et les médias ne se privèrent pas de dresser, à leur tour, un portrait de Margaret Thatcher relevant visiblement de la caricature. Par ailleurs, le récit que la femme politique fit de son enfance paraît sous certains aspects être extrait d'un roman du dix-neuvième siècle avec des personnages qui constituent de véritables archétypes. On y retrouve, par exemple, le sens de la responsabilité du père ou le dévouement de la mère et des enfants qui contribuent à faire fructifier la petite épicerie familiale². D'autre part, le rôle essentiel joué par la religion dans l'enfance de Margaret Thatcher fut ostensiblement utilisé pour étayer son image de bonté et de bienfaisance.

Pour étudier la construction de l'image politique, il me paraissait également intéressant de prendre en compte l'évocation de valeurs de fille d'épicier, que Margaret Thatcher nomma « valeurs de l'épicerie de quartier »³. Il semble d'emblée qu'elle ait voulu insister sur sa proximité avec la majorité de ses concitoyens afin de se rendre particulièrement populaire.

Une autre lecture qui m'orienta vers ce sujet fut celle d'Andrew Thomson qui défend également la thèse d'une construction d'image chez Margaret Thatcher et présente sa *persona* politique comme manquant cruellement d'authenticité. Cela laisse entrevoir la question du masque derrière lequel se cachent les acteurs politiques.

Une tout autre piste de recherche qu'il paraissait intéressant d'approfondir était la question de la marchandisation de personnalités politiques opérée par des agences publicitaires, notamment dans les années 1980. Certains historiens affirment que des conseillers en image

¹ Hugo Young, *One of Us : A Biography of Margaret Thatcher*. Londres : McMillan Limited, 1989, p. 147

² Voir illustrations : fig. 1.

³ « corner-shop values », discours de Margaret Thatcher à la conférence du parti conservateur le 9 octobre 1987, <<http://www.margaretthatcher.org/document/106941>>, consulté le 12.08.2014.

avaient influencé Margaret Thatcher bien avant sa campagne électorale de 1979 pour la préparer à relever le défi. Il était aussi, par ricochet, question de toute l'image du parti conservateur puisque, dès 1975, Margaret Thatcher fut amenée à en devenir la représentante lorsqu'elle fut élue à la tête du parti, alors en opposition. Son apparence physique jouait également un rôle prépondérant dans la façon dont l'image qu'elle véhiculait était perçue : il suffit de comparer les photographies de Margaret Thatcher prises entre 1950 et 1990 pour se rendre compte des métamorphoses intervenues. Mon mémoire de Master m'a permis d'esquisser l'importance du rôle joué par Bernard Ingham, conseiller politique et véritable éminence grise qui influença fortement le Premier ministre. Comme le note Andrew Thomson, les relations entre la femme politique et son conseiller furent, en effet, des plus amicales¹.

Enfin, dans une dernière partie du mémoire, le concept d'habitus, emprunté au sociologue Pierre Bourdieu, est employé pour analyser les mécanismes d'appropriation de valeurs par l'expérience. Cette utilisation du concept d'habitus pour étudier le cas thatchérien méritait d'être approfondie dans une thèse ayant pour objectif d'analyser la construction de l'image politique de Margaret Thatcher. Voilà pourquoi tout un chapitre de ce travail de thèse est consacrée à une approche sociologique de la construction d'une image.

¹ Andrew Thomson, *Margaret Thatcher : The Woman Within*. Londres : WH Allen & Co, 1989, p. 226.

II. État des travaux

De nombreuses biographies et études portant sur les années Thatcher ont été publiées principalement à partir de la démission de Margaret Thatcher de ses fonctions de Premier ministre en 1990 puis, de manière plus limitée, dans la période qui suivit sa disparition en 2013. L'ensemble de ces travaux ont, à une plus ou moins grande échelle, nourri la recherche menée à travers cette thèse.

Pendant la période où Margaret Thatcher était au pouvoir, quelques ouvrages firent état des idées qu'elle prônait. Ils avaient pour objectif principal de mettre en avant ses idées novatrices et la nouvelle forme de conservatisme qu'elle incarnait. Par ailleurs, ces ouvrages prirent souvent le relais de Margaret Thatcher pour présenter au grand public son enfance et l'origine de ses idéaux. Bien souvent, ils véhiculèrent le récit qu'elle en avait fait.

En ce qui concerne le contexte politique du Royaume-Uni au vingtième siècle, il a fait l'objet de nombreux travaux. Parmi ceux-ci, certains font figure de références car ils permettent de comprendre, de manière générale, les différents événements du vingtième siècle et de mieux appréhender les enjeux de la période. L'ouvrage de Monica Charlot, *Le Pouvoir politique en Grande-Bretagne*, publié en 1990, et celui de Jacques Leruez, *Le Système politique britannique*, datant de 2001, furent de grande utilité dans le cadre de cette recherche puisqu'ils concernent entre autres périodes celle où Margaret Thatcher était au pouvoir. L'ascension politique de Margaret Thatcher ayant débuté dans les années 1950, il fut également nécessaire de bien comprendre le contexte politique de la période qui suivit la Seconde Guerre mondiale. Voilà pourquoi l'ouvrage intitulé *Partis et élections au Royaume-Uni depuis 1945*, écrit par Gilles Leydier et publié en 2004 aux éditions Ellipses, fut très utile pour déterminer les bases de ce travail.

Après le décès de Margaret Thatcher survenu le 8 avril 2013, un certain nombre d'ouvrages biographiques furent publiés avec pour objectif, dans la plupart des cas, de livrer aux lecteurs des anecdotes concernant les vies publique et privée de l'ancien Premier ministre. Grâce à leur intérêt et à leur pertinence par rapport à la question de l'image politique, certaines de ces anecdotes ont permis d'étoffer ce travail de thèse. Par exemple, le commentateur politique Iain Dale a écrit un ouvrage intitulé *Memories of Margaret Thatcher : A Portrait by Those Who Knew Her Best* dans le but de donner la parole à des personnalités politiques, médiatiques ou artistiques ayant côtoyé la femme politique.

Parfois, certains ouvrages publiés après le décès de Margaret Thatcher se sont concentrés sur des angles d'approche très précis pour permettre à leurs lecteurs de mieux

appréhender un aspect particulier de sa personnalité ou de ses idées. C'est le cas, par exemple, de l'ouvrage d'Eliza Filby intitulé *God & Mrs. Thatcher*, publié en 2015, qui se penche sur ses croyances religieuses.

Ce sujet de thèse a impliqué la nécessité de toujours me tenir à jour de l'actualité historiographique dans la mesure où des ouvrages portant sur Margaret Thatcher furent régulièrement publiés alors que je rédigeais ma thèse. Le journaliste Charles Moore a notamment publié au cours de la rédaction de cette thèse deux volumes biographiques qui furent le fruit d'entretiens menés par le journaliste avec Margaret Thatcher ainsi qu'avec d'autres personnes ayant apporté leurs témoignages à propos de l'ancien Premier ministre. La précision et l'abondance de détails qu'ils proposent me permirent d'avoir accès à des témoignages éminemment éclairants.

En France, quelques journalistes et historiens se sont intéressés à Margaret Thatcher en tant que personnalité politique majeure et incontournable du vingtième siècle britannique. Par exemple, en 2007, Jean-Louis Thiériot a consacré un ouvrage sobrement intitulé *Margaret Thatcher* à son parcours politique et, plus particulièrement, à son ascension sociale. Cet ouvrage a tendance, ainsi que d'autres, à laisser entrevoir une prise de position pro-thatchérienne, même si elle n'est pas toujours assumée. Par ailleurs, suite au décès de Margaret Thatcher, sont apparus en France comme à l'étranger des articles ayant pour objectif de faire l'apologie de l'ancien Premier ministre. Certains commentaires mettent l'accent sur la nécessité, voire l'urgence, de voir émerger une Margaret Thatcher du vingt-et-unième siècle pour prendre les rênes du pouvoir. En ce sens, les valeurs de courage et de détermination sont souvent mises en avant pour mieux critiquer les personnalités politiques contemporaines, souvent jugées trop indécises.

Alain Laurent, Michel Lemosse et Mathieu Laine ont publié en 2016 un ouvrage présentant une traduction française d'un certain nombre de discours, essentiellement ceux des congrès annuels du parti conservateur, prononcés par Margaret Thatcher. Ils permettent de mettre en évidence les différentes étapes des onze années pendant lesquelles elle œuvra en tant que Premier ministre tout en les contextualisant dans un cadre temporel plus large, de 1968 à 1992. L'ouvrage intitulé *Margaret Thatcher : Discours et conférences (1968-1992)* permet sans doute de répondre à une curiosité et à un intérêt croissants pour les politiques thatchériennes en France. Il permet également de briser le mythe qui entoure le personnage Thatcher et de montrer quelles étaient, concrètement, les mesures souhaitées et les politiques menées par l'ancien Premier ministre du Royaume-Uni.

Parmi les différents ouvrages et articles jusqu'à présent publiés au sujet de Margaret Thatcher, aucun d'entre eux ne se concentre exclusivement sur son « image politique ». En effet, cette question est parfois utilisée au service d'une analyse des politiques menées mais jamais en tant qu'axe de recherche se suffisant à lui-même. De la même manière, les analyses des discours thatchériens sont rares. Quelques commentaires sont généralement émis par les biographes et journalistes ayant rédigé des ouvrages portant sur Margaret Thatcher. Ils ont, bien sûr, contribué à cette étude mais la plupart des analyses de discours présentées dans ce travail sont de notre fait.

En ce qui concerne les études de la propagande politique qui, en tant que telle, remonte à la plus haute Antiquité, nous nous sommes appuyés sur des ouvrages de référence comme celui d'Edward Bernays intitulé *Propaganda : comment manipuler l'opinion en démocratie*. Cet ouvrage, publié pour la première fois en 1928, a su conserver une certaine pertinence par rapport aux études plus contemporaines. En effet, il fut précurseur en matière d'analyse des stratégies de propagande politique. Dans la deuxième moitié du vingtième siècle, la propagande politique se mit à reprendre les codes du marketing publicitaire. Cela donna naissance à un amalgame de nouvelles techniques de publicité et de techniques de propagande plus anciennes utilisées pour rendre les personnalités politiques attractives. Parmi les très nombreux ouvrages publiés à ce sujet, ceux de Rodney Tyler, *Campaign ! The Selling of the Prime Minister*, et de Wendy Webster, *Not a Man to Match Her : The Marketing of a Prime Minister*, furent très éclairants pour préparer ce travail.

Lors de l'examen des valeurs prônées par Margaret Thatcher et de l'approche sociologique de sa personnalité, le concept utilisé fut celui d'habitus, emprunté à Pierre Bourdieu. Il s'est agi de reprendre la définition proposée par Pierre Bourdieu lui-même tout en l'enrichissant de ce qu'écrivirent d'autres sociologues au sujet de ce concept. En définitive, l'originalité de l'approche choisie est d'avoir appliqué l'habitus bourdieusien au cas thatchérien sans altérer ce concept qui a, par ailleurs, donné lieu à de nombreuses autres études sociologiques.

Certaines parties et sous-parties de cette thèse sont assorties de préambules qui mettent en évidence des concepts-clés et des analyses méthodologiques et qui permettent également de mettre davantage l'accent sur les travaux préalablement effectués ainsi que sur la pertinence des concepts utilisés. Ainsi, lorsque nous traitons de représentation politique et de politique-spectacle, par exemple, des précisions essentielles sont apportées quant à l'emploi de ces expressions. La deuxième moitié du vingtième siècle ayant constitué une période pendant laquelle les techniques de communication politique se développèrent rapidement, il s'agissait,

entre autres, de présenter le média télévisuel et la nécessaire recherche de nouvelles techniques de communication par les personnalités politiques européennes de cette époque. En ce sens, l'ouvrage publié par Jay Blumler, Gabriel Thoveron et Roland Cayrol en 1978, intitulé *La Télévision fait-elle l'élection ? Une analyse comparative : France, Grande-Bretagne, Belgique*, fut utile pour comprendre les principaux enjeux de la période en ce qui concerne le développement et la démocratisation de la télévision. Un ouvrage plus contemporain, *Politically : Television's Take on the Real* de Kristina Riegert, fut publié en 2007. Il permet aux lecteurs de mieux comprendre les stratégies à l'œuvre dans l'utilisation du média télévisuel par les acteurs politiques. Cet ouvrage constitue un des socles de cette étude dans la mesure où il décrit parfaitement les méthodes employées par des personnalités politiques contemporaines de Margaret Thatcher. De manière plus générale, il existe un certain nombre de travaux traitant de communication médiatique qui concernent directement la période étudiée dans cette thèse. Ils permirent d'enrichir ma réflexion et de poser les jalons de l'analyse de l'interaction entre Margaret Thatcher et les médias. L'approche de la communication politique employée dans ce travail est essentiellement fondée sur les études de Philippe Maarek¹, Stylianos Papathanassopoulos, Ralph Negrine² et Jean-Paul Gourévitch³.

¹ Philippe J. Maarek, *Communication et marketing de l'homme politique*. Paris : Editions Litec, 1992.

² Stylianos Papathanassopoulos et Ralph Negrine, *European Media*. Cambridge : Polity Press, 2011.

³ Jean-Paul Gourévitch, *L'Image en politique : de Luther à Internet et de l'affiche au clip*. Paris : Hachette, 1998.

III. Corpus

1. Sources primaires

Les sources primaires de ce travail de thèse sont, avant tout, les trois autobiographies écrites par Margaret Thatcher, *The Downing Street Years* publiée en 1993, *The Path to Power* publiée en 1995 et *Statecraft* publiée en 2002. Ces ouvrages sont au cœur du sujet traité dans ce travail car ils permettent de mieux appréhender la façon dont Margaret Thatcher se présentait aux citoyens britanniques, tout particulièrement en ce qui concerne les deux premières autobiographies. *Statecraft*, ouvrage portant principalement sur la géopolitique et composé de conseils émis par Margaret Thatcher alors qu'elle n'était plus au pouvoir, apporte un éclairage différent et des informations complémentaires. Les écrits autobiographiques sont par leur nature fondés sur la sélection et la subjectivité. Le rapport à la vérité est donc un problème constant pour qui s'intéresse à ce type d'écrits. Il va de soi que Margaret Thatcher rédigea ses ouvrages autobiographiques dans le but de présenter une image valorisante d'elle-même. Afin de définir l'autobiographie et de la comparer à la biographie, Philippe Lejeune en propose la définition suivante : « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité »¹. Nous emprunterons également à Philippe Lejeune sa typologie des discours autobiographiques. En effet, il distingue trois types de « discours légitimants » dans l'acte d'écriture autobiographique qui sont les suivants :

- Le « discours *nostalgique* » : « valeur perdue [...] située dans le passé »,
- le « discours *militant* [...] mettant en question l'ordre de valeur dominant »,
- le « discours *exemplaire* [où] on se propose soi-même à l'admiration et à l'imitation de ses semblables »².

Cette typologie des discours permet d'étudier les objectifs de chaque œuvre autobiographique. Elle pourra s'avérer particulièrement utile lorsque seront étudiés les discours de type autobiographique tenus par Margaret Thatcher, comme ses entretiens journalistiques et télévisuels où elle fit part de son vécu et du rôle que ce dernier avait joué dans la construction de sa personnalité. Il semblerait de prime abord que les trois types de discours présentés par

¹ Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*. Paris : Éditions du Seuil, 1996, p. 14.

² *Idem*, *Moi aussi*. Paris : Éditions du Seuil, 1986, p. 302.

Philippe Lejeune apparaissent dans la plupart des écrits et discours de Margaret Thatcher. Souvent, ces trois caractéristiques étaient entremêlées. Lors de l'étude d'écrits autobiographiques, le lecteur doit donc remettre en question la sincérité et la fiabilité de l'auteur en décodant les types de discours utilisés.

Dans cette thèse, de nombreuses références sont faites aux trois ouvrages autobiographiques de Margaret Thatcher car ils permettent de mieux comprendre comment elle construisit et reconstruisit son image politique. Notons d'ailleurs que ces autobiographies couvrent l'ensemble de la période étudiée : *The Path to Power* relate l'ascension de Margaret Thatcher de son enfance à Grantham à sa carrière de Premier ministre tandis que *The Downing Street Years* est consacrée aux années en tant que Premier ministre et que *Statecraft* offre un regard rétrospectif sur la période associé à des suggestions pour le futur du Royaume-Uni et de ses relations avec le reste du monde.

Afin d'étudier de plus près et de commenter les discours de Margaret Thatcher, il fut très utile de consulter le site de la *Margaret Thatcher Foundation* où toutes ses allocutions sont recensées. En outre, l'ouvrage *Margaret Thatcher : Discours et conférences (1968-1992)* ne couvre pas l'intégralité de la période étudiée mais propose des traductions en français de discours de Margaret Thatcher, notamment ceux prononcés lors des congrès du parti conservateur.

Lors de l'élaboration de la dernière partie de cette thèse, de nombreux articles journalistiques publiés au cours de la période 1950-1990 ont été consultés. La plupart d'entre eux formulaient des commentaires soit particulièrement élogieux, soit extrêmement négatifs à l'égard de Margaret Thatcher car elle avait tendance à polariser l'opinion. Il apparaît donc que deux types de procédés médiatiques étaient fréquemment employés : la valorisation et la dévalorisation de son image politique.

2. Sources secondaires

Les sources secondaires sont nombreuses. Il s'agissait tout d'abord d'étudier les différentes biographies de Margaret Thatcher ainsi que les articles et autres entretiens télévisuels ou radiophoniques à son sujet, publiés ou diffusés après la période étudiée. Ces travaux proviennent généralement d'universitaires, de journalistes ou de personnalités politiques ayant travaillé aux côtés de Margaret Thatcher. Nombre d'entre eux furent publiés ou diffusés après sa démission du poste de Premier ministre, en 1990, ou après son décès, en 2013.

Afin d'avoir un accès direct aux publications les plus récentes en consultant le plus grand nombre d'ouvrages possible traitant de la question, de nombreux déplacements à Londres et à l'université de Birmingham ont été nécessaires. En effet, étant donné que de nombreux travaux portant sur Margaret Thatcher et sur le thatchérisme ont été publiés à compter de 2013, il était essentiel de se tenir au courant de l'actualité historiographique de la question traitée. Parmi ces ouvrages récents, citons *Margaret Thatcher : The Authorized Biography*, deux volumes biographiques de Charles Moore fondés sur des entretiens avec Margaret Thatcher qui furent publiés en 2013 et 2015 avec le consentement de l'ancien Premier ministre. En outre, les deux volumes biographiques de John Campbell, publiés en 2000 et 2003¹, sont des ouvrages de référence par rapport à la personnalité politique incontournable qu'était Margaret Thatcher. Ils constituèrent donc une des lectures fondamentales de ce travail. Parmi les ouvrages plus récents qui alimentent l'étude menée dans cette thèse figurent notamment celui d'Andy McSmith, publié en 2011, portant sur les répercussions sociétales des politiques thatchériennes², celui d'Eliza Filby, publié en 2015, où il est question de la dimension religieuse du thatchérisme³, celui de Robin Renwick, publié en 2013, dans lequel l'auteur se penche sur les relations entre Margaret Thatcher et ses homologues étrangers⁴, celui de Gillian Shephard, également publié en 2013⁵, offrant une perspective des gouvernements Thatcher vus de l'intérieur mais aussi de la personnalité de celle qui fut nommée « Dame de fer », Gillian Shephard ayant eu l'occasion

¹ John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter*. Londres : Jonathan Cape, 2000.

Idem, *Margaret Thatcher. Volume Two : The Iron Lady*. Londres : Jonathan Cape, 2003.

² Andy McSmith, *No Such Thing as Society : A History of Britain in the 1980s*. Londres : Constable & Robinson Ltd, 2011.

³ Eliza Filby, *God & Mrs Thatcher : The Battle for Britain's Soul*. Londres : Biteback Publishing Ltd, 2015.

⁴ Robin Renwick, *A Journey with Margaret Thatcher : Foreign Policy under the Iron Lady*. Londres : Biteback Publishing Ltd, 2013.

⁵ Gillian Shephard, *The Real Iron Lady : Working with Margaret Thatcher*. Londres : Biteback Publishing Ltd, 2013.

de travailler à ses côtés, ou encore celui de David Cannadine retraçant son parcours politique et publié en 2017¹.

À ces ouvrages s'ajoutent ceux écrits par des chercheurs français ayant très largement contribué à l'étude de Margaret Thatcher en tant que personnalité politique majeure du vingtième siècle. Par exemple, ceux de Monica Charlot et de Jacques Leruez demeurent des références par leurs grandes qualités. En outre, l'ouvrage de Jean-Louis Thiériot, cité plus haut et publié en 2007, projette un éclairage nouveau sur cette femme politique car il offre un point de vue qui nous est davantage contemporain². En effet, l'auteur y a inséré de nombreuses références aux contextes britannique et international actuels.

Enfin, il ne faut pas oublier les témoignages et autobiographies de politiciens ayant entouré Margaret Thatcher. La biographie de Gillian Shephard, mentionnée plus haut, permet aux lecteurs de mieux appréhender le parcours et la personnalité de l'ancien Premier ministre. Cela dit, les autobiographies de personnalités politiques majeures des années 1980 comme Geoffrey Howe³ ou Bernard Ingham⁴, son conseiller en communication, apportent des informations essentielles à ce travail. À cet égard, les mémoires compilés par Iain Dale et publiés peu de temps après le décès de Margaret Thatcher⁵ représentent une source abondante d'anecdotes et de commentaires sur sa carrière.

Afin de contextualiser la période thatchérienne, la consultation de nombreux ouvrages concernant la politique britannique au vingtième siècle ainsi que les systèmes et philosophies politiques de cette période a été nécessaire. Par exemple, ceux de Monica Charlot⁶, de Peter John et Pierre Lurbe⁷ ou encore de Dennis Kavanagh et Anthony Seldon⁸ constituent une base fondamentale.

Par ailleurs, dans le but de développer une approche sociologique de l'image politique thatchérienne, j'ai étudié un certain nombre d'ouvrages concernant le concept d'habitus créé et développé par le sociologue Pierre Bourdieu. La priorité fut donnée à ceux écrits par Bourdieu lui-même, notamment *Questions de sociologie* où il développe son explication du concept ainsi que les différentes façons dont ce dernier peut se décliner. Vinrent

¹ David Cannadine, *Margaret Thatcher : A Life and Legacy*. Oxford : Oxford University Press, 2017.

² Jean-Louis Thiériot, *Margaret Thatcher*. Paris : Éditions de Fallois, 2007.

³ Geoffrey Howe, *Conflict of Loyalty*. Londres : Pan Books, 1995 [1994].

⁴ Bernard Ingham, *Kill the Messenger*. Londres : Hammersmith, 1991.

⁵ Iain Dale (dir.), *Memories of Margaret Thatcher : A Portrait, by Those Who Knew Her Best*. Londres : Biteback Publishing Ltd, 2013.

⁶ Monica Charlot, *Le Pouvoir politique en Grande-Bretagne*. Paris : Presses Universitaires de France, 1990.

⁷ Peter John et Pierre Lurbe, *Civilisation britannique*. Paris : Hachette, 2014.

⁸ Dennis Kavanagh et Anthony Seldon, *The Powers behind the Prime Minister : The Hidden Influence of Number Ten*. Londres : Harper Collins, 1999.

ensuite les ouvrages écrits à propos de l'habitus par d'autres sociologues plus contemporains. Enfin, l'étude de ce concept engendra la nécessité de définir la notion d'identité. À cet effet, l'ouvrage d'Alex Mucchielli publié en 2009 et intitulé *L'Identité* fut très éclairant.

Dans le cadre de l'étude de la communication politique et médiatique, j'ai consulté des travaux qui exposent les grands principes et développements de la communication au cours de la seconde moitié du vingtième siècle. Ces ouvrages concernent notamment l'image politique de manière générale, la propagande politique, le charisme tel que l'a défini Max Weber, le rôle du vêtement dans la création d'un personnage et le rôle des différents médias que constituent la presse écrite, la télévision ou la radio. En ce qui concerne l'image politique, les ouvrages principalement consultés furent ceux de Jean-Paul Gourévitch¹, mentionné plus haut, et de Pascal Bouvier². Pour ce qui est de la propagande politique, l'approche quelque peu datée d'Edward Bernays³ et de John Barlett⁴ fut complétée par celles, plus contemporaines, de Jonathan Charteris-Black⁵, Fabrice d'Almeida⁶, Murray Edelman⁷, Laurent Gervereau⁸, Philippe Maarek⁹ ou encore de Christian Salmon qui développa le concept de « *storytelling* »¹⁰. Afin d'étudier la notion de « charisme » et son implication dans le domaine politique, le dictionnaire des concepts de Max Weber élaboré par Richard Swedberg constitua une aide précieuse¹¹. Certains ouvrages mettent en avant le rôle joué par le vêtement et la présentation physique dans l'image politique. Afin de mieux appréhender cette question, les ouvrages de France Borel¹², Quentin Bell¹³ et Frédéric Monneyron¹⁴ constituèrent des lectures fondamentales. Les trois auteurs démontrent à quel point l'apparence physique d'une personnalité politique est un élément central à sa réputation. Enfin, en ce qui concerne les médias, les principales lectures effectuées portent soit sur le développement des médias au

¹ Jean-Paul Gourévitch, *op. cit.*

² Pascal Bouvier, *L'Image en politique : théâtralité et réputation*. Chambéry : Université de Savoie, 2008.

³ Edward Bernays, *Propaganda : comment manipuler l'opinion en démocratie*. Paris : Éditions La Découverte, 2007 [1928].

⁴ John Barlett, *Political Propaganda*. Princeton : Princeton University Press, 1970 [1934].

⁵ Jonathan Charteris-Black, *Politicians and Rhetoric : The Persuasive Power of Metaphor*. New-York : Palgrave Macmillan, 2006 [2005].

⁶ Fabrice d'Almeida, *La Manipulation*. Paris : Presses Universitaires de France, 2003.

⁷ Murray Edelman, *Constructing the Political Spectacle*. Chicago : University of Chicago Press, 1988.

⁸ Laurent Gervereau, *Histoire du visuel au XXe siècle*. Paris : Éditions du Seuil, 2003.

⁹ Philippe J. Maarek, *op. cit.*

¹⁰ Christian Salmon, *Storytelling : la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*. Paris : Éditions La Découverte, 2007.

¹¹ Richard Swedberg, *The Max Weber Dictionary : Key Words and Central Concepts*. Stanford : Stanford University Press, 2005.

¹² France Borel, *Le Vêtement incarné : les métamorphoses du corps*. Paris : Calmann-Lévy, 1992.

¹³ Quentin Bell, *Mode et société : essai sur la sociologie du vêtement*. Paris : Presses Universitaires de France, 1992.

¹⁴ Frédéric Monneyron, *Le Vêtement*. Paris : L'Harmattan, 2001.

vingtième siècle, soit sur l'analyse de techniques médiatiques employées à cette époque. Dans le premier cas, l'ouvrage de Stylianos Papathanassopoulos et Ralph Negrine¹, publié en 2011, est une référence. Dans le second cas, le développement et la démocratisation du média télévisuel étant une particularité de la seconde moitié du vingtième siècle, il convenait de se pencher sur des ouvrages comme celui écrit par Jay Blumler, Gabriel Thoveron et Roland Cayrol en 1978 et intitulé *La Télévision fait-elle l'élection ? Une Analyse comparative : France, Grande-Bretagne, Belgique*.

Pour finir, il semblait évident que la lecture d'ouvrages traitant du féminisme et de la féminité ainsi que des écritures biographique et autobiographique était nécessaire afin de mieux appréhender ces notions certes secondaires par rapport à l'objet central de l'étude menée mais utiles à certaines analyses plus détaillées.

¹ Stylianos Papathanassopoulos et Ralph Negrine, *op. cit.*

IV. Terminologie et bornage temporel

Ce volet introductif a pour objectif de délimiter le cadre théorique de ce travail, autant sur le plan de la terminologie utilisée que sur celui du bornage temporel choisi.

1. Image

Le mot « image » offre une vaste polysémie qu'il convient d'étudier. Tout d'abord, l'image correspond à la représentation d'un objet ou d'une personne. En effet, l'image reflétée par un miroir est la « reproduction inversée d'un objet ou d'une personne renvoyée par une surface réfléchissante »¹. Par extension, nous considérerons l'image comme la façon dont une personne, en l'occurrence Margaret Thatcher, est perçue². L'image est en effet liée à la peinture, à la photographie et à toute forme de représentation du réel. Cette notion de représentation, voire d'imitation³, du réel sera donc au cœur de cette étude.

D'autre part, l'image inclut une dimension ponctuelle. En effet, dans le cas de la vidéo, on parle d'arrêt sur image pour désigner une scène figée alors que le principe même de la vidéo est justement l'enchaînement d'images en mouvement. Ainsi, cette dimension statique peut s'avérer elle aussi très intéressante à étudier afin de prendre en compte l'image dans son contexte historique et de la considérer comme une représentation qui n'évolue pas de façon continue mais par étapes distinctes et successives. Elle correspond donc à une forme de représentation figée qui peut être remplacée par de nouvelles images mais qui, une fois construite, correspond bel et bien à la réalité d'un instant ponctuel. Voilà pourquoi, même si nous considérerons l'image politique de Margaret Thatcher comme ayant été en constante évolution, nous admettrons que chaque forme de représentation se voulait la reproduction d'une réalité temporaire.

Par ailleurs, l'image peut avoir pour caractéristique de représenter un modèle à suivre. C'est le cas lorsque nous étudions une personnalité politique, artistique ou du monde de l'entreprise, par exemple. Cela date d'il y a bien longtemps, car à l'Antiquité romaine déjà, il était fait mention de droit à l'image pour désigner le « droit accordé aux nobles, puis aux plébéiens, d'exposer dans leur atrium les bustes de leurs ancêtres ayant exercé [une forme de]

¹ <<http://www.cnrtl.fr/definition/image>>, consulté le 19.01.2018.

² *Ibidem*, consulté le 19.01.2018.

³

³ <<http://www.oed.com.scd-rproxy.u-strasbg.fr/view/Entry/91618?rskey=oEUgWw&result=1&isAdvanced=false#eid>>, consulté le 19.01.2018.

magistrature »¹. En outre, les bustes et statues des empereurs romains étaient codifiés pour transmettre un portrait officiel et unique envoyé dans tous les bâtiments publics. Pour remonter plus loin dans le temps, dans l'Égypte antique, les pharaons étaient privés de leurs caractéristiques physiques personnelles pour être représentés par des portraits stéréotypés suivant les différentes dynasties. Cette idée de représentation d'un modèle à suivre exposé à la vue de tous date semble donc intemporelle.

Dans la plupart des cas, l'image fait également référence à la surface des choses et non à leur essence profonde : elle ne semble pas pouvoir révéler l'intégralité d'une chose². De plus, il faut tenir compte des éléments volontairement mis en avant dans le cas d'une image construite. Cette idée d'un arbitraire inhérent et d'une impossible impartialité est intrinsèquement liée à celle de la subjectivité.

Enfin, en médecine, on parle d'image mentale et de persistance rétinienne pour désigner une représentation mentale mémorisée ou imaginée : « la capacité de l'œil (et du cerveau) à superposer une image déjà aux images que l'on est en train de voir »³. L'image mentale permet à l'être humain de mieux appréhender l'environnement qui l'entoure. C'est autour de ce concept d'image mentale que s'articule ce que Platon intitula l'« Allégorie de la caverne ». L'allégorie permit à Platon d'expliquer le fonctionnement de la perception sensitive et de la création de représentations qui ne sont que les ombres de leurs modèles et qui, de ce fait, ne leur correspondent pas exactement ; par la force des choses, l'homme ne peut en avoir qu'une perception imparfaite. Comme l'explique l'écrivain et essayiste Jean-Paul Gourévitch :

Celui qui travaille sur ou avec des images fait immédiatement la différence entre l'image comme document et l'image comme représentation mentale, qui sont toutes deux des reconstructions et non des reproductions de la réalité⁴.

2. Image politique

La cohabitation de ces deux termes invite bien entendu à s'interroger sur les liens qui les unissent. Ainsi, lorsqu'il étudie l'image politique, Jean-Paul Gourévitch propose de différencier deux types d'images très distincts :

¹ <<http://www.cnrtl.fr/definition/image>>, consulté le 19.01.2018.

² *Ibidem*, consulté le 19.01.2018.

³ <<http://subaru.univ-lemans.fr/AccessLibre/UM/Pedago/physique/02/optigeo/retine.html>>, consulté le 20/01/2013.

⁴ Jean-Paul Gourévitch, *op. cit.*, p. 11.

La première difficulté méthodologique est de déterminer les frontières et les rapports entre deux acceptions de l'image en politique : l'une qui s'attache à la conception, à la production, à la diffusion et aux effets des divers supports physiques de l'image, et l'autre qui est centrée sur la construction d'une représentation mentale, d'une image de marque comme celle d'un leader, d'une formation, ou d'une idéologie qui ont, chaque fois que le jugement du public est sollicité, leurs supporters, leurs détracteurs et leurs simples spectateurs¹.

La définition retenue pour ce travail est celle de « représentation mentale », l'autre type d'image, celle qui a une existence matérielle, n'étant considérée qu'en tant qu'outil au service de la représentation. Néanmoins, cette étude peut s'avérer très enrichissante car une image physique est nécessairement le reflet de l'image mentale. Il s'agira à ce propos d'étudier différents types de supports.

Le statut du récepteur de l'image politique a grandement évolué à travers l'histoire : de récepteur passif à qui l'on pouvait inculquer un certain nombre d'idées, voire une idéologie, il est devenu récepteur actif car plus averti et possédant de plus solides connaissances en politique. Ainsi, Gourévitch propose l'utilisation d'expressions telles que « persuasion politique », « publicité politique », « communication politique », ou encore de l'anglicisme « marketing politique » pour remplacer celle de « propagande politique »². À travers cette mutation du statut du récepteur, il y aurait eu une transition dans le type de langage utilisé qui se définirait par le « passage du langage viril de la propagande politique caractérisé par l'occupation du terrain et la conquête des esprits au langage *soft* de la communication politique caractérisé par la primauté de l'échange et la réussite de la transaction entre ses protagonistes »³. Ainsi, le langage se ferait moins ouvertement colonisateur des esprits et sans doute plus insidieux dans sa conquête des mentalités.

La frontière entre propagande et publicité est assez ténue dans la mesure où le terme « publicité » vint à remplacer progressivement celui de « propagande » à la fin du vingtième siècle et, plus particulièrement, au cours des années 1980. Cette décennie correspond à la période où les techniques publicitaires, liées au marketing politique, prirent le dessus sur celles de la propagande politique. Aujourd'hui, avec les nouvelles techniques de communication, la

¹ *Ibidem*, p. 9.

² *Ibid.*, p. 63.

³ *Ibid.*, p. 237.

publicité est devenue un instrument-clé dans la promotion de personnalités politiques. À l'origine, la propagande correspondait à « une forme théologique du politique »¹ car elle incitait le public ciblé à la croyance en des idéaux prônés par une élite. Par ailleurs, la propagande s'adressait à une masse d'individus plutôt qu'à des individus différenciés et leur proposait une parole unique et présentée comme irréfutable². Dans le cas de la publicité, liée au marketing politique, le message émis n'est plus de type théologique mais plutôt commercial³. Contrairement à la propagande, la publicité ne s'adresse pas à une masse d'individus mais a pour objectif de prendre en considération la pluralité des récepteurs et leurs désirs particuliers⁴. Le second degré est d'ailleurs souvent employé afin de laisser place à différentes interprétations subjectives⁵. Au cours du vingtième siècle, la plupart des pays européens virent se mettre en place un glissement des techniques de propagande, souvent employées par les régimes totalitaires vers celles de la publicité reflétant des avancées démocratiques mais aussi un capitalisme économique incitant la libre concurrence commerciale.

D'autre part, un lien a souvent été établi entre représentation politique et théâtrale. Pendant l'Antiquité grecque, l'acteur jouait sur scène en portant un masque appelé *persona*. Plus tard, de « l'arène politique » à « l'acteur politique » en passant par « la scène politique », les métaphores théâtrales définissant le champ de la politique ont foisonné. Lorsque le domaine de l'image est invoqué, il y a donc une insistance sur l'aspect théâtral, et parfois fictif, de la politique. En effet, comme l'écrit Georges Balandier, « le grand acteur politique commande le réel par l'imaginaire »⁶. Balandier va encore plus loin en affirmant que toute société est régie par un jeu théâtral politique :

Derrière toutes les formes d'aménagement de la société et d'organisation des pouvoirs se trouve, toujours présente, gouvernante de l'arrière-scène, la « théâtrocratie ». Elle règle la vie quotidienne des hommes en collectivité : elle est le régime permanent qui s'impose aux régimes politiques divers, révocables, successifs⁷.

¹ Arnaud Mercier (dir.), *La Communication politique*. Paris : CNRS Éditions, 2017, p. 122.

² *Ibidem*, p. 124.

³ *Ibid.*, p. 127.

⁴ *Ibid.*, p. 129.

⁵ *Ibid.*, p. 130.

⁶ Georges Balandier, *Le Pouvoir sur scène*. Paris : Balland, 1992, p. 16.

⁷ *Ibidem*, p. 13.

L'image politique est par ailleurs censée symboliser les décisions politiques prises et leur donner du crédit. C'est là son rôle de soutien en faveur d'une ligne suivie ou d'une tendance particulière. Ainsi, l'image, lorsqu'elle est qualifiée de politique, peut être un moyen de représenter le peuple mais aussi de concourir à la promotion d'une personne ou d'un parti dans son ensemble. Il y a, chez tout responsable politique, deux êtres différents, l'un appartenant à la sphère privée, l'autre tourné vers la sphère publique. L'être public correspond à un être artificiel car créé de toute pièce et remaniable au gré des circonstances, l'image politique ayant la particularité de constituer un instrument de manipulation. Cette dichotomie incite à se pencher sur les différentes inflexions prises par l'image politique de Margaret Thatcher.

L'instrument utilisé dans ce processus de manipulation n'est autre que la propagande, ou, plus récemment, la publicité :

La publicité, malgré sa capacité d'informer, se situe bien dans une logique consistant à tenter d'obtenir un comportement par une voie détournée. De là sa propension manipulatrice¹.

L'image de Margaret Thatcher peut être qualifiée de politique dans la mesure où il s'agit d'une personnalité ayant occupé différentes fonctions au sein du système politique britannique. Tout au long de ce travail de thèse, il a été essentiel de se concentrer sur ce que Margaret Thatcher voulut mettre en avant de son image ainsi que sur ce que les différents médias soulignèrent de sa personnalité et de sa posture. C'est donc moins sur l'identité profonde que notre regard se portera - car cela relèverait d'une étude d'ordre psychologique - que sur l'apparence, qui est davantage en lien avec le domaine des sciences sociales.

3. Construction

Dans quelle mesure Margaret Thatcher construisit-elle sa propre image ? Quelle fut l'étendue de l'influence des médias sur cette image ? Il semble en fait y avoir eu interaction entre la politicienne et les médias et nous nous proposons de définir ce phénomène comme correspondant à une dynamique de construction, dé-construction et re-construction. En effet, l'image politique est sans cesse remaniée car la personnalité politique ambitionne de séduire

¹ Fabrice d'Almeida, *op. cit.*, p. 50.

les électeurs grâce à une image flatteuse tandis que les médias ont pour objectif de créer du spectacle grâce à des informations inédites. Cette dynamique reflète la complexité du sujet et il faudra tenir compte de la relation de dialogue entre Margaret Thatcher et les médias. C'est en tout cas ce que Murray Edelman nous invite à faire lorsqu'il soutient que « les observateurs et l'objet de leur observation se construisent mutuellement »¹. De même, François Dosse présente le personnage politique comme étant nécessairement pris au piège d'une machine médiatique sur laquelle il ne peut exercer aucun contrôle :

L'homme politique est pris dans des stratégies d'identité qui engagent sa propre volonté mais, au-delà de celle-ci, il est tributaire des constructions de la toile identitaire tissée par son entourage et il se trouve souvent enfermé dans des processus d'objectivation qui lui échappent pour l'essentiel².

Même si les médias ont tendance à se revendiquer comme organes indépendants et politiquement neutres, ils sont appelés « quatrième pouvoir »³ à juste titre car ce sont des acteurs politiques à part entière et ils s'associent pleinement à la formation des idéologies et à leur propagation. Ainsi, les différentes institutions qui gravitent autour du champ politique ne peuvent être qualifiées de « lieux neutres »⁴ du pouvoir car leur neutralité n'est qu'apparente.

Lorsqu'il s'agira d'étudier l'acquisition par Margaret Thatcher d'un ensemble de valeurs et de convictions qui vinrent à constituer ce qui est communément appelé « thatchérisme », nous retiendrons l'approche sociologique de Pierre Bourdieu et, plus précisément, son concept d'habitus qu'il définit de la manière suivante : « les dispositions acquises, les manières durables d'être ou de faire qui s'incarnent dans des corps »⁵ et qu'il nomme également « capital social »⁶.

Au cours de sa carrière politique, Margaret Thatcher bénéficia des conseils d'un certain nombre de personnes, issues du domaine politique ou de celui des affaires. L'apparition de l'expression « *spin doctors* » est contemporaine à Margaret Thatcher puisqu'elle fut utilisée par son allié américain Ronald Reagan lors d'un débat télévisé en 1984⁷. Christian Salmon en

¹ « observers and what they observe construct one other », Murray Edelman, *op. cit.*, p. 1.

² François Dosse, *Le Pari biographique : écrire une vie*. Paris : Éditions La Découverte, 2005, p. 353.

³ L'expression fut employée pour la première fois par Honoré de Balzac pour dénoncer les pouvoirs abusifs de la presse face à l'État.

⁴ Pierre Bourdieu et Luc Boltanski, *La Production de l'idéologie dominante*. Paris : Éditions Demopolis, 2008 [1976], p. 121-122.

⁵ Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie*. Paris : Les Éditions de Minuit, 2002 [1984], p. 29.

⁶ *Ibidem*, p. 56.

⁷ Christian Salmon, *op. cit.*, p. 116.

propose la définition suivante : « des agents d'influence qui fournissaient arguments, images et mise en scène afin de produire un certain *effet* d'opinion souhaité »¹. L'expression n'entra dans l'usage courant que vers la fin des années 1980 ce qui la rend quelque peu anachronique par rapport à la période étudiée dans ce travail de thèse. Nous ne l'utiliserons donc pas pour désigner les nombreux conseillers qui entouraient Margaret Thatcher, lui préférant d'ailleurs celle de « conseillers politiques ».

Le processus de construction d'une image politique requiert bien souvent la déconstruction de ce qui existait auparavant. En effet, toute personnalité politique qui se construit une image individuelle et unique doit se démarquer de ses prédécesseurs en insistant sur ses propres particularités. Pour aller plus loin, le processus de construction d'une image politique requiert également la déconstruction des images façonnées par des politiciens rivaux. Cela fait partie des règles du jeu politique car il s'agit une fois encore de se démarquer en tant qu'individu différent et unique :

Les ennemis politiques peuvent être des pays étrangers, de ceux qui croient en d'incommodantes idéologies, des groupes de personnes en tout point différents, ou des fruits de l'imagination ; dans tous les cas, ils font partie intégrante de la scène politique. Ils contribuent à pourvoir le spectacle politique de sa faculté à attiser les passions, les craintes, et les espérances, d'autant plus que l'ennemi des uns est soit un allié soit une innocente victime pour les autres².

L'expression « ennemis politiques », utilisée par Murray Edelman, montre à quel point non seulement l'altérité, mais aussi l'adversité, occupent une place de premier ordre dans la construction de l'image d'une personnalité politique. Comme tout un chacun, le responsable public se construit avant tout par rapport aux autres.

L'image politique n'est cependant jamais figée car elle évolue, est remodelée et se métamorphose continuellement. Il y a donc de constantes évolutions. En ce sens, il apparaît de prime abord que la diversité des fonctions occupées par Margaret Thatcher et son souci permanent d'imposer son autorité contribuèrent à l'instabilité de son image politique.

¹ *Ibidem*, p. 116-117.

² « Political enemies may be foreign countries, believers in distasteful ideologies, groups that are different in any respect, or figments of the imagination; in any case, they are an inherent part of the political scene. They help give the political spectacle its power to arouse passions, fears, and hopes, the more so because an enemy to some people is an ally or innocent victim to others. », Murray Edelman, *op. cit.*, p. 66.

4. Personne, personnalité, personnage, *persona*

Ces quatre termes font partie du même champ lexical. Cependant, ils présentent d'importantes différences dans la mesure où il y a passage de la personne physique réelle à la *persona*, lieu de l'apparence et du faux puisqu'il s'agit du masque originellement porté par les acteurs de l'Antiquité grecque. D'autre part, lorsque nous parlons d'une personne, nous faisons référence à un être privé alors que les termes « personnalité », « personnage » et « *persona* » nous renvoient à un être appartenant à la sphère publique. Autre distinction, « personne » et « personnalité » font partie du monde réel alors que « personnage » et « *persona* » s'enracinent dans une dimension fictive. Ainsi, trois de ces termes évoquent chacun quelque chose de différent étant donné que leurs caractéristiques respectives se chevauchent en partie. Ceci dit, « personnage » et « *persona* » sont assez proches puisqu'ils ont pour caractéristique commune de faire référence à la fois au public et au fictif.

Avant de commenter davantage ces notions, voici un tableau qui résume les particularités constatées :

	PERSONNE	PERSONNALITE	PERSONNAGE	<i>PERSONA</i>
Sphère d'influence	privée	publique	publique	publique
Type de référence	réel	réel	fictif	fictif

La personnalité est de l'ordre de la sphère publique et fait référence au domaine du réel. Ainsi, une personne peut devenir personnalité à partir du moment où elle accède à une quelconque notoriété publique. Par ailleurs, il semblerait qu'une personnalité porte en elle quelque chose de particulier qui la distingue des autres et qui fait d'elle un être à part, reconnu pour son originalité.

Le terme « *persona* », quant à lui, est principalement utilisé pour désigner un type de masque arboré par une personne physique afin d'adopter une posture de représentation, c'est-à-dire « un certain type de rapport avec le public »¹. Cela correspond donc à une facette

¹ Christophe Lebold, « Charisme, star-système et trajectoires contre-culturelles : les cas de Timothy Leary, Ken Kesey et Allen Ginsberg » cité dans Frédéric Robert (dir.), *De la Contestation en Amérique : approche sociopolitique et contre-culturelle des Sixties*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2012.

de la personnalité qui est présentée sous une certaine forme ou perçue d'une certaine manière¹. Plus précisément, ce masque équivaut à une « identité archétypale culturellement décodable »². Quentin Bell en fournit quelques exemples concrets :

Un juge en audience, une mariée à l'autel, un archidruide lors d'un Eisteddfod adoptent une *persona* et jouent un rôle qui, bien qu'éphémère, exige le port d'un costume particulier³.

Ainsi, le type de rôle joué implique la *persona* qui lui correspond et cette dernière s'inscrit dans un contexte socio-culturel précis.

À l'origine, la *persona*, alors appelée *prosopon*, correspondait au masque porté par les acteurs de théâtre de l'Antiquité grecque afin de caricaturer un type de personnage et dans le but plus pragmatique de faire résonner la voix de l'acteur. Selon Socrate, dans *Le Sophiste*, ce masque donnerait plus à voir qu'il ne chercherait à cacher⁴. En effet, il permet de soustraire au locuteur son identité réelle en lui faisant endosser un rôle particulier.

Il apparaît que le terme « personnage » est plus complexe que celui de « *persona* » car la *persona* est généralement conçue à partir d'un modèle préétabli alors que le personnage peut adopter des formes variées et contradictoires. Selon Max Weber, qui théorisa le charisme en politique :

L'autorité charismatique implique une domination exercée sur les hommes à laquelle les dominés se plient en vertu [d'une] croyance en une qualité extra-quotidienne attachée à une personne en particulier (que cette qualité soit réelle, supposée ou prétendue, confirmée ou non par des miracles, des victoires ou d'autres bienfaits)⁵.

Ainsi le charisme d'un dirigeant émane d'une particularité positive d'un pan de sa personnalité, ce qui le rapproche de la figure fictive du héros. Les notions de « *persona* » et « personnage » s'écartent distinctement du réel et tendent effectivement vers le fictif. Ce sont

¹<<http://www.oed.com.scd-rproxy.u-strasbg.fr/view/Entry/141478?redirectedFrom=persona#eid>>, consulté le 30.4.2013.

² Christophe Lebold, « Charisme, star-système et trajectoires contre-culturelles : les cas de Timothy Leary, Ken Kesey et Allen Ginsberg » cité dans Frédéric Robert (dir.), *op. cit.*

³ Quentin Bell, *op. cit.*, p. 34.

⁴ Sébastien Rongier, *De l'Ironie : enjeux critiques pour la modernité*. Paris : Klincksieck, 2007, p. 35.

⁵ Max Weber, cité dans Christophe Lebold, « Charisme, star-système et trajectoires contre-culturelles : les cas de Timothy Leary, Ken Kesey et Allen Ginsberg » cité dans Frédéric Robert (dir.), *op. cit.*

d'ailleurs des termes utilisés en littérature et au théâtre pour désigner des êtres qui n'existent pas dans le monde réel. Ils seront donc utilisés avec circonspection lorsqu'ils seront appliqués à Margaret Thatcher mais ils s'avéreront très utiles quand il s'agira d'étudier la représentation à proprement parler et le spectacle que construit tout responsable politique.

Par ailleurs, lorsque notre intérêt se portera sur l'étude des discours et autobiographies de Margaret Thatcher, il apparaîtra que les tentatives de « fictivisation » du réel sont multiples car elles font partie des stratégies auxquelles les auteurs de ces types d'ouvrages ont fréquemment recours.

5. Bornage temporel

La période a été délimitée de la façon suivante : 1950-1990. La première date correspond à la première campagne électorale menée par Margaret Thatcher pour la circonscription de Dartford, dans le Kent. Cette campagne conduisit à une défaite mais cela ne remet pas en cause le fait que la candidate du parti conservateur visait un mandat lui permettant d'incarner le rôle de responsable politique. La deuxième date, 1990, qui constitue le bornage final, correspond à la fin du mandat de Margaret Thatcher en tant que Premier ministre.

Ces limites temporelles pourraient éventuellement être étendues mais elles ont été fixées dans un souci de cohérence. Par ailleurs, l'image est analysée dans sa dimension politique. Cette dimension est fondamentale dans la conception de ce sujet car elle justifie la restriction temporelle choisie. En effet, il sera considéré que le rôle politique de Margaret Thatcher se limitait à la période pendant laquelle elle incarnait une forme de représentation de ses concitoyens. Il ne serait en effet pas légitime de considérer ses années de militantisme comme des années de construction d'image politique car elle n'était pas encore un personnage public ou, du moins, sa notoriété n'était pas encore très développée. Ceci ne signifie en rien que personne ne s'intéressait à ses idées ou qu'elle manquait de charisme. Au contraire, il faut noter que la jeune Margaret Roberts, lorsqu'elle était étudiante à Oxford, était très impliquée au sein de l'association d'étudiants conservateurs de l'université, l'*Oxford University Conservative Association*, et qu'elle prenait déjà soin de son image. Lors d'un entretien, Mary Wallace, une étudiante qui fréquenta Oxford pendant la même période que Margaret Thatcher, expliqua qu'il y avait déjà en elle les germes d'un responsable politique attachant une attention toute particulière à son image :

« Elle faisait très attention à agir convenablement », et, comme bien souvent dans sa carrière à venir, l'exprimait à travers le souci de savoir « quel type de vêtement porter »¹.

À cette époque, Margaret Roberts ne représentait encore que trop peu d'individus, à part éventuellement ceux qui l'éluèrent présidente de l'association des étudiants conservateurs de l'université d'Oxford en 1946, quatre ans avant qu'elle ne posât sa candidature pour la circonscription de Dartford.

Le bornage temporel se limite au 22 novembre 1990, date à laquelle Margaret Thatcher quitta le pouvoir après avoir été désavouée par des membres de son propre parti. Après cette date, l'ancien Premier ministre n'occupait plus de fonctions politiques à proprement parler. Elle fut nommée baronne Thatcher de Kesteven dans le Lincolnshire en 1992 et put à ce titre siéger à la Chambre des lords. Elle finit tout de même par se retirer de la vie publique en 2002 suite à la dégradation de son état de santé. Ainsi, cette limite temporelle paraît logique et justifiée dans la mesure où l'objet de ce travail est avant tout d'explorer la question de la représentation et, bien qu'elle ait pu conserver une forme d'influence sur la politique de son pays, Margaret Thatcher avait cessé de représenter officiellement le peuple britannique à compter de la fin de son dernier mandat de Premier ministre.

Son image politique continua d'évoluer au-delà de l'année 1990 et même après son décès qui survint le 8 avril 2013. Voilà pourquoi il était nécessaire de choisir une limite temporelle. Il semblerait qu'une fois qu'une personne physique devient personnalité publique, l'image constituée demeure en constante évolution en fonction de la réception et des contextes socio-politiques à venir. Ainsi, un homme politique tel Winston Churchill continue de fasciner les historiens car il est devenu un véritable mythe.

¹ « 'She was very keen to do the right thing', and, as so often in her later career, expressed this in an anxiety about 'what sort of clothes to wear'. », Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography: Volume One*. Londres : Penguin Books, 2014 [2013], p. 40.

V. Problématique et plan

L'ensemble de ces définitions et de ces précisions quant à la terminologie et au bornage temporel de cette thèse permettent de dégager les grandes lignes de notre étude. Ainsi, l'objectif principal sera de démontrer en quoi Margaret Thatcher fut une personnalité ayant construit une image politique pour elle-même avant que cette dernière ne fût laissée aux mains des médias et autres canaux de diffusion d'image. Les quarante années que couvre cette étude laissent présager de nombreuses modifications de l'image politique.

Il s'agit en fait d'une analyse des évolutions de cette image par le biais d'un regard croisé entre les tentatives de l'ancien Premier ministre d'élaborer une représentation de personnage politique suscitant l'adhésion des citoyens britanniques et les multiples développements et inflexions de cette image proposés par ses canaux de diffusion, qu'il s'agisse des différents médias ou de l'entourage politique de Margaret Thatcher. L'interaction qui eut lieu permettra de postuler le fait qu'une dynamique diachronique de construction, déconstruction et reconstruction de l'image politique était à l'œuvre. L'image était donc en constante évolution et son processus de construction ne pouvait jamais être considéré comme abouti. Cette thèse a pour objectifs de démontrer que l'image politique de Margaret Thatcher était en perpétuelle évolution et d'analyser ses multiples inflexions à différentes étapes de la période étudiée. Ainsi, ce travail tentera d'apporter des réponses aux questionnements suivants : dans quelle mesure Margaret Thatcher construisait et reconstruisait-elle continuellement son image politique de 1950 à 1990 pour toujours mieux s'adapter aux attentes de ses concitoyens et / ou imposer sa propre légitimité ? Quel rôle jouèrent la médiatisation, la réception et la perception dans ce processus ?

Le processus de construction initiale eut lieu pendant la période où la jeune Margaret Roberts n'avait pas encore commencé à s'investir dans le domaine de la politique. Lors de ses premières candidatures aux élections législatives pour les circonscriptions de Dartford et de Finchley, elle présenta à ses concitoyens une image politique toute faite, héritée de son passé et de ses expériences antérieures. Les canaux de diffusion d'image s'empressèrent de mettre l'accent sur les caractéristiques les plus percutantes ou intrigantes de cette jeune femme politique néophyte. Ces premières représentations médiatiques incitèrent Margaret Roberts à se constituer de nouvelles formes de présentation d'elle-même afin d'obtenir un soutien médiatique efficace et pérenne. Ainsi, l'image politique de celle qui devint chef du parti conservateur en 1975 et Premier ministre en 1979 ne cessa d'évoluer et d'adopter des facettes bien spécifiques. Nous postulerons d'ailleurs que ces constants remaniements de l'image

politique contribuèrent très nettement non seulement aux succès électoraux de Margaret Thatcher, mais aussi à l'importance de son positionnement sur les scènes politiques britannique et internationale. Ce dialogue entre Margaret Thatcher et les canaux de diffusion de son image fut à la fois une forme d'affrontement et de partenariat car, selon les circonstances, certains médias et personnalités politiques s'opposèrent à la politicienne ou lui apportèrent un soutien de premier ordre.

Afin de respecter une logique à la fois thématique et chronologique, le plan développé a pour ambition de proposer une étude prenant pour point de départ les aspects les moins flexibles de l'image politique pour finir avec ceux qui furent les plus malléables. Ce plan permettra de mettre en évidence l'influence de la femme politique sur sa propre image ainsi que celle, moins flagrante, de la médiatisation, de la réception et de la perception sur cette même image.

Dans un premier chapitre, l'étude portera sur l'identité et la prédéfinition de la personnalité. En d'autres termes, ce qui sera mis en avant est ce qui semblait déterminé chez Margaret Thatcher et déterminant dans sa volonté de se construire une image politique. En effet, il s'agit là de variantes qu'elle ne pouvait *a priori* ni contrôler ni infléchir car elles faisaient partie de son identité. Cette étude montrera en quoi Margaret Thatcher tira profit de certaines de ces caractéristiques identitaires. Nous verrons qu'étant donné que ces caractéristiques étaient indélébiles et incontournables, elle en fit des atouts. Il y eut donc, de sa part, une tentative intentionnelle de se construire une image à partir des éléments dont elle disposait.

Dans un deuxième chapitre, l'objectif sera de dévoiler l'aspect sociologique de la construction d'image politique en empruntant à Pierre Bourdieu sa notion d'habitus. Cette notion sous-entend l'expérience acquise inconsciemment au cours du temps qui vient à constituer ce que Pierre Bourdieu appelle le « capital social » d'un individu. Une attention particulière sera portée aux différentes valeurs et convictions qui contribuèrent à l'édification de l'image politique de Margaret Thatcher. La plupart de ces valeurs et convictions furent le fruit de son expérience et entrèrent dans la composition de ce qui fut appelé « thatchérisme ».

Enfin, un troisième et dernier chapitre sera consacré à la réception et à la perception de l'image politique initialement construite par Margaret Thatcher elle-même mais aussi aux différentes réactions de la politicienne pour constamment reconstruire et infléchir sa propre image. Nous pourrons constater que, par leur intervention, les canaux de diffusion de l'image

politique influencèrent l'opinion publique et que Margaret Thatcher modula sa propre image en fonction de la réception. Les différentes réactions de sa part permirent donc un dialogue constant avec les médias et autres canaux de diffusion de l'image politique.

Chapitre 1 : Une image politique prédéfinie

« L'identité est un ensemble de critères de définition d'un sujet et un sentiment interne. Ce sentiment d'identité est composé de différents sentiments : sentiment d'unité, de cohérence, d'appartenance, de valeur, d'autonomie et de confiance organisés autour d'une volonté d'existence. »

Alex MUCCHIELLI¹

¹ Alex Mucchielli, *L'Identité*. Paris : Presses Universitaires de France, 2009, p. 39

I. Personnalité et identité

Le premier volet de ce travail concernera la thématique de la personnalité et, par extension, celle de l'identité. Ce point est incontournable pour qui souhaite étudier la construction d'une *persona*. Néanmoins, il ne sera pas question d'aborder la personnalité sous l'angle de la psychologie mais plutôt en adoptant un point de vue sociologique. La démarche sociologique s'avérera particulièrement utile dans la mesure où il s'agira avant tout de mieux comprendre les problématiques liées au genre, Margaret Thatcher ayant été la première femme à parvenir au poste de Premier ministre dans l'histoire du Royaume-Uni. Nous postulons que le fait que la politicienne était une femme est absolument déterminant dans ce qui constitue son identité. Comme le fait remarquer Judith Butler, le sexe est souvent considéré comme un élément déterminant tandis que le genre est une caractéristique fluctuante¹. Dans le cas de Margaret Thatcher, nous verrons que le fait d'être une femme ne l'empêcha pas de mettre en avant des qualités souvent associées à la masculinité.

L'identité consiste en une somme de critères qui permettent de définir un individu par rapport à d'autres individus et correspond, selon Alex Mucchielli, à une « structure de la personnalité sous-tendant tous les actes de l'individu »². Cette identité permet d'identifier « l'autre dans un ensemble culturel, dans un groupe ou encore par rapport à notre psychologie propre »³. Ainsi, l'identité correspond à une détermination sociale car le Moi est avant tout un Moi social. Les individus forment un groupe, une société, une identité culturelle⁴ sur la base d'un passé commun. De même, la *persona*, masque que nous portons en présence d'autres individus et qu'Alex Mucchielli appelle « identité de façade »⁵, est le fruit du rôle qui nous est assigné par la société qui nous entoure. Cela permet de relever un paradoxe fondamental de l'identité : celui de notre singularité en tant qu'individu unique et de notre interchangeabilité car nous sommes également un individu parmi d'autres, de nature semblable aux autres. Ainsi, « chaque société, chaque groupe, chaque individu possède un 'répertoire d'identités' qui permet la connaissance des autres »⁶. Notre identité individuelle peut même être masquée lorsque nous

¹ Judith Butler, *Gender Trouble*. New-York : Routledge, p. 8.

² Alex Mucchielli, *L'Identité. op. cit.*, p. 51.

³ *Ibidem*, p. 57.

⁴ « Une culture, au sens anthropologique, comprend les croyances, les normes, valeurs et représentations communes mais également les coutumes, les mœurs, l'ensemble des objets quotidiens et des expressions artistiques. », *Ibid.*, p. 45.

⁵ *Ibid.*, p. 88.

⁶ *Ibid.*, p. 58.

sommes en société car nous agissons en fonction de codes définis par les groupes sociaux que nous fréquentons et nous finissons par incarner un stéréotype identitaire¹ :

L'identité propre peut se perdre lorsque les normes statutaires et protocolaires gouvernent entièrement les conduites de l'individu ou du groupe².

L'objectif de cette première partie n'est pas de traiter les théories génériques dans toute leur profondeur et leur complexité mais il est essentiel de développer quelques pistes afin de pouvoir comprendre l'importance de ce qui constitue un enjeu crucial de cette thèse car il s'agissait d'une particularité majeure de Margaret Thatcher en tant que personnalité politique : son appartenance au sexe féminin.

La division sociale entre hommes et femmes prend ses racines dans la division anatomique, qui est la plus apparente. Ainsi, le corps de la femme est associé, de nos jours encore, à une image de séduction et de passivité, voire de soumission³. Dans son ouvrage datant de 1998, Pierre Bourdieu nous explique que le sexe masculin est souvent considéré comme le sexe dominant au sein de la société occidentale :

C'est dans la logique de l'économie des échanges symboliques, et, plus précisément, dans la construction sociale des relations de parenté et de mariage qui assigne aux femmes leur statut social d'objets d'échange définis conformément aux intérêts masculins et voués à contribuer ainsi à la reproduction du capital symbolique des hommes, que [réside] l'explication du primat accordé à la masculinité dans les taxinomies culturelles⁴.

La fonction reproductrice des femmes a donc contribué à leur conférer un statut hiérarchiquement inférieur à celui des hommes. Dans le passé, l'individu de sexe féminin n'a souvent été perçu que comme un simple moyen de reproduction, cette reproduction étant elle-même laissée à l'initiative de l'homme. Par ailleurs, Jean Duché explique que la perception chrétienne de la femme lui attribue la fonction de reproductrice afin de pallier l'ignominie du péché de chair⁵. De même, il décrit le contexte social contemporain à la publication de son

¹ « Les stéréotypes sont ces images schématiques toutes faites, façonnées par le bain culturel et concernant les différents groupes sociaux de notre culture. », *Ibid.*, p. 47.

² *Ibid.*, p. 89.

³ Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*. Paris : Éditions du Seuil, 1998, p. 35

⁴ *Ibidem*, p. 49.

⁵ Jean Duché, *Le Premier sexe*. Paris : Éditions Robert Laffont, 1972, p. 177.

ouvrage, c'est-à-dire le début des années 1970, époque concernée par cette étude, comme une période où la plupart des jeunes filles américaines se rendaient à l'université afin de trouver un mari pouvant leur assurer un avenir matériellement confortable. Elles avaient alors pour unique ambition de devenir femmes au foyer¹, se contentant du « rôle d'épouse-amante-mère »². Néanmoins, Jean Duché conclut son ouvrage sur une note plus optimiste en déclarant que « la révolution agraire avait asservi la femme [tandis que] la révolution industrielle la [libérait] »³. Il considère pourtant que le domaine politique n'était pas encore prêt à accueillir des femmes. « Non, il ne faut pas espérer voir bientôt les femmes au gouvernement »⁴ écrivait-il en parlant de la politique à l'échelle internationale. Or, sept ans après la publication de l'ouvrage de Jean Duché, Margaret Thatcher devenait Premier ministre du Royaume-Uni.

Plus récemment, le domaine de la publicité s'est pourvu de codes et de normes qui lui sont propres afin de distinguer clairement les rôles attribués aux hommes et ceux accordés aux femmes. La publicité a contribué à la marchandisation du corps féminin au vingtième siècle avec le cliché de la femme-objet. Dans son ouvrage intitulé *La Domination masculine*, Pierre Bourdieu fait d'ailleurs remarquer qu'à travers les publicités, les femmes sont souvent représentées dans des espaces domestiques cloisonnés, tels le foyer, alors que l'homme est plus couramment associé à l'extérieur, à ce qu'il y a de plus exotique⁵.

Ainsi, la liberté de la parole féminine est bien plus restreinte que celle de l'homme, surtout lorsqu'il s'agit de débats politiques. En effet, Pierre Bourdieu note que la femme n'a que peu de place dans le débat public car la prise de parole y est à dominante largement masculine. Cette domination est selon lui totalement inconsciente⁶. C'est peut-être là ce qu'il y a de plus pernicieux car, tant que le *statu quo* est passivement accepté, il demeure peu probable que la situation s'améliore. Margaret Thatcher n'acceptait apparemment pas un tel *statu quo* et tentait de s'imposer en tant que femme dans un monde à dominante masculine. Cependant, le contexte historique des années 1950 à 1990 subit de nombreux changements en ce qui concerne la distinction des genres. En effet, Bourdieu identifie le système scolaire comme étant le premier vecteur d'une indépendance acquise par les femmes⁷ : il semblerait que dès les années 1970, de plus en plus de femmes se mirent à faire de longues études, ce qui leur permit de s'émanciper de l'emprise patriarcale. Ainsi, l'identité n'est pas immuable car, malgré les

¹ *Ibidem*, p. 391-392.

² *Ibid.*, p. 396.

³ *Ibid.*, p. 458.

⁴ *Ibid.*, p. 475.

⁵ Pierre Bourdieu, *La Domination masculine. op. cit.*, p. 64.

⁶ *Ibidem*, p. 65-66.

⁷ *Ibid.*, p. 96.

critères qui le déterminent, l'être humain possède la faculté de penser et donc d'évoluer en se construisant lui-même. À ce propos, les études menées par Judith Butler à la fin du vingtième siècle avaient pour ambition de démontrer que « l'identité elle-même est en perpétuelle évolution, en effet, l'identité [...] est construite, désintégrée, et remise en circulation »¹ en fonction de facteurs culturels et sociaux. Nous reviendrons plus loin sur cet aspect évolutif de l'identité ainsi que sur le rôle du libre-arbitre. Pour l'heure, il s'agit d'étudier les éléments déterminants dans la prédéfinition de l'identité de Margaret Thatcher, aspects qu'elle put néanmoins instrumentaliser en la faveur de son image politique.

¹ « identity itself is constructed, disintegrated, and recirculated », Judith Butler, *Gender Trouble. op. cit.*, p. 173.

II. La figure paternelle comme modèle

Lorsqu'elle devint Premier ministre du Royaume-Uni le 4 mai 1979, Margaret Thatcher déclara aux journalistes qui s'étaient rassemblés devant le perron du 10 Downing Street :

Eh bien, il va de soi que je dois presque tout à mon père. Vraiment presque tout. Il m'a inculqué tout ce en quoi je crois et ce sont justement ces valeurs à partir desquelles j'ai disputé cette élection. Et il est particulièrement intéressant pour moi de constater que les choses que j'ai apprises dans une petite bourgade, au sein d'un foyer très modeste, sont justement celles qui ont, selon moi, remporté l'élection¹.

Cette remarque revêt une importance fondamentale dans la mesure où elle ne permettait pas simplement de rendre hommage à un homme qui aurait fourni les clés du succès à sa fille mais parce qu'elle avait pour objectif de justifier la personnalité du nouveau Premier ministre en mettant en évidence un très solide ancrage familial². En effet, cet instant partagé par tous les citoyens britanniques fut un moment de liesse nationale et de grande fierté, fierté de Margaret Thatcher envers son père ainsi que de la nation envers ses racines. Il est également à noter que cette évocation replace la *persona* que Margaret Thatcher cherchait à se créer à ce moment crucial de sa carrière politique dans un univers masculin plutôt que féminin. En effet, elle aurait pu mettre en avant le fait qu'elle était la première femme à prendre les rênes du pouvoir au Royaume-Uni mais il n'en fut rien : elle préféra rendre hommage à un membre de sa famille qui se trouvait être de sexe masculin.

À partir de ce moment et pendant toute sa carrière en tant que Premier ministre, Margaret Thatcher n'eut de cesse de rappeler ses origines familiales et d'invoquer son père, Alfred Roberts, dans les discours et entretiens accordés à des journalistes. Dans son autobiographie intitulée *The Path to Power*, le chapitre consacré à son enfance à Grantham contient de multiples références à l'homme qu'était son père. En effet, il est très intéressant de

¹ « Well, of course, I just owe almost everything to my father. I really do. He brought me up to believe all the things I do believe and they're just the values on which I've fought the Election. And it's passionately interesting to me that the things that I learned in a small town, in a very modest home, are just the things that I believe have won the Election. », discours de Margaret Thatcher, le 4 mai 1979, <<http://www.margarethatcher.org/document/147078>>, consulté le 13.6.2016. Voir annexe 3 et illustrations : fig. 5.

² Voir illustrations : fig. 1.

relever les nombreuses occurrences du possessif « *my father* »¹. En creux de cette référence répétée, nous pouvons percevoir un commentaire sur l'influence parentale dans la construction identitaire.

Il est par ailleurs particulièrement intéressant de comparer les périodes qui précèdent et suivent 1979 car avant de devenir Premier ministre, Margaret Thatcher ne faisait que très peu référence à ses origines familiales et sociales. En effet, afin d'arriver à la tête du parti conservateur, puis d'un gouvernement, il lui fallait être acceptée par des politiciens qui voyaient d'un mauvais œil l'ascension d'une femme aux origines modestes au sein d'un parti à tradition aristocratique ; pas question donc pour Margaret Thatcher d'insister sur son milieu d'origine alors qu'elle tentait de rejoindre la sphère, assez fermée, des politiciens conservateurs.

Plus tard, en janvier 1983, Margaret Thatcher mit de nouveau en avant la figure de son père dans le but de justifier sa conception de la politique. Ainsi, la politicienne fit référence à une « conviction qui [lui avait] été transmise dans une petite bourgade, d'un père qui fondait son approche sur des convictions »². Ce type de justification semble relever d'une forme de déterminisme familial or il est pertinent de postuler que les références de Margaret Thatcher à son père, Alfred Roberts, n'étaient pas irréflechies et que les éléments de l'image patriarcale mis en exergue avaient été préalablement sélectionnés. Il y avait d'ailleurs pléthore d'éléments à mentionner au sujet d'Alfred Roberts. En effet, comme nous le rappelle Eliza Filby, c'était un homme qui exerçait une influence dans la sphère privée tout comme dans la sphère publique puisqu'il était à la fois « commerçant, prédicateur laïc et conseiller municipal »³.

Il est en outre tout à fait saisissant d'observer que la place occupée par le père de Margaret Thatcher dans ses prises de parole l'était au détriment de celle de sa mère. La plupart de ses biographes s'accordent d'ailleurs à dire que Margaret Thatcher ne vouait aucune forme d'admiration à sa mère. C'est un personnage qui est très souvent absent de ses récits et discours lorsqu'elle évoque son enfance à Grantham. S'il lui arrive de mentionner son nom, ce n'est que de façon anecdotique et jamais avec un grand enthousiasme. Un des très rares hommages rendus à la figure maternelle apparaît dans son autobiographie *The Path to Power*, publiée quelques années après la fin de sa carrière de Premier ministre. Il s'agit d'un court passage où Margaret Thatcher évoque les succès de sa mère dans ses occupations domestiques :

¹ Margaret Thatcher, *The Path to Power*. Londres : HarperCollins, 1995, p. 6.

² « the conviction which I learned in a small town from a father who had a conviction approach », Margaret Thatcher lors d'un entretien télévisé, janvier 1983, cité dans Peter Riddell, *The Thatcher Government*. Oxford : Blackwell, 1985, p. 7.

³ « a shop owner, lay-preacher and town councillor », Eliza Filby, *op. cit.*, p. 9.

Elle avait été un ancrage des plus solides qui permettait de préserver la stabilité familiale. Elle gérait le foyer, venait faire tourner la boutique lorsque cela s'avérait nécessaire, divertissait son entourage, soutenait mon père dans sa carrière publique et en tant qu'épouse de maire, accomplissait une importante charge de travail bénévole pour l'église, faisait preuve de nombreux talents manuels domestiques tels la confection de vêtements, et personne ne l'avait jamais entendue se plaindre¹.

Un peu plus loin, Margaret Thatcher ajoute à cette description le fait que sa mère avait exercé une influence sur elle dans le sens où elle lui avait appris l'organisation et la capacité à mener sa vie quotidienne sur plusieurs fronts². Ceci peut paraître assez flatteur mais n'égale en rien l'admiration vouée à Alfred Roberts par sa fille.

À part dans cet extrait, somme toute assez bref, Beatrice Roberts brille par son absence à tel point qu'un membre du parti travailliste, Leo Abse, écrivit un ouvrage³ essayant d'expliquer le fait que les politiques menées par Margaret Thatcher étaient à la fois la conséquence d'un manque d'amour maternel et d'une envie de relever les défis imposés par son père mais ce point de vue ne saurait entrer dans le cadre de ce travail. D'ailleurs, la critique psychanalytique a presque unanimement condamné cet ouvrage car il offrirait une analyse incomplète et peu rigoureuse⁴. Néanmoins, il est intéressant de noter le fait que l'absence de Beatrice Roberts dans les témoignages de Margaret Thatcher a fait couler beaucoup d'encre parmi les biographes et historiens. À ce sujet, Simon Jenkins nous explique même qu'une autre femme du foyer aurait eu une influence bien plus conséquente sur la jeune Margaret ; il s'agissait de sa grand-mère paternelle, Phoebe, qui avait semble-t-il conservé de l'ère victorienne certaines valeurs et pratiques :

Jusqu'à ce que Margaret ait dix ans, la vie du foyer était dominée par une grand-mère victorienne, Phoebe, la mère de son père. Elle imposait une éducation qui semblait avoir été rigide, austère et morne⁵.

¹ « She had been a great rock of family stability. She managed the household, stepped in to run the shop when necessary, entertained, supported my father in his public life and as Mayoress, did a great deal of voluntary work for the church, displayed a series of practical domestic talents such as dressmaking and was never heard to complain. », Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 106.

² *Ibidem*, p. 107.

³ Leo Abse, *Margaret, Daughter of Beatrice*. Londres : Jonathan Cape, 1989.

⁴ John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 20.

⁵ « Their lives were dominated until Margaret was ten by a Victorian grandmother, Phoebe, her father's mother. She ordained an upbringing that seems to have been regimented, inhibited and joyless. », Simon Jenkins, *op. cit.*, p. 16.

L'environnement dans lequel Margaret Roberts avait grandi était empreint d'un méthodisme très fervent. Non seulement sa grand-mère, mais aussi son père, s'appliquaient à faire respecter les préceptes de ce courant religieux. Par ailleurs, il faut noter qu'Alfred Roberts avait occupé les fonctions de maire de la ville de Grantham et de prédicateur de l'Église méthodiste. Ainsi, il apporta à la jeune Margaret une éducation fondée sur le respect de la foi, mais aussi sur le sens du devoir politique. Il semblerait donc que la femme politique ait suivi les traces de son père, et ce dans différents domaines. Dans sa biographie, Charles Moore nous invite à comparer les sermons d'Alfred Roberts avec la pensée politique plus tardive de Margaret Thatcher ; ainsi, il aurait par exemple dit : « La facilité n'est pas promise au fidèle servant de la Croix » ou « Dieu ne tolère pas de cœur faible chez ses représentants »¹. Ces phrases font penser de façon proleptique à la conception que Margaret Thatcher avait de la société. Selon Alfred Roberts, il s'agissait avant tout de lutter contre le collectivisme et de promouvoir la responsabilité personnelle². Par ailleurs, il semblerait qu'Alfred Roberts ait enseigné des techniques d'élocution et des façons efficaces de délivrer un message, qu'il soit d'ordre religieux ou politique, à sa fille alors qu'elle était encore jeune : « Aie quelque chose à dire. Dis-le avec autant de clarté que possible. C'est l'unique secret du talent »³. Voilà suffisamment de raisons pour expliquer l'admiration que la jeune fille portait à son père et la marque que ce dernier a pu laisser sur elle ainsi que sur ses futures prises de positions en politique.

Cela dit, bon nombre de biographes ont souligné les limites de cette admiration vouée à la figure paternelle et ont dénoncé l'utilisation de ce personnage quasi-mythique à des fins électoralistes. Dans quelle mesure Margaret Thatcher aurait-elle construit un récit de son enfance pour s'attirer la sympathie des citoyens britanniques et donc de potentiels électeurs ?

La légende veut que lorsqu'Alfred Roberts mourut en 1970, il se trouvait seul en train d'écouter un discours de sa fille⁴. Cette dernière se serait éloignée de sa famille comme pour couper les liens avec ses origines sociales plutôt modestes.

¹ « There is no promise of ease for the faithful servant of the Cross. » et « God wants no faint hearts for His ambassadors. », sermons d'Alfred Roberts, cités dans Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 7.

² Stephen Blake et Andrew John, *Iron Lady : The Thatcher Years*. Londres : Michael O'Mara Books Limited, 2012 [2003], p. 74.

³ « Have something to say. Say it as clearly as you can. That is the only secret of style. », Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 7.

⁴ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 68.

En matière de politique, nous pouvons également mentionner des exemples concrets qui illustrent les différences entre Alfred Roberts en tant que maire de Grantham et sa fille qui finit par occuper le poste de Premier ministre du pays. Notons tout d'abord le fait qu'Alfred Roberts avait été en faveur d'une administration locale forte¹ tandis que Margaret Thatcher fut plutôt pour une plus importante centralisation du pouvoir, du moins dans une seconde moitié de sa carrière politique, lorsqu'elle vint à occuper les fonctions de Premier ministre. Margaret Thatcher semble donc s'être départie de certaines idées mises en avant et véhiculées par son père alors qu'elle accéda aux fonctions de Premier ministre.

Enfin, un autre aspect par rapport auquel Margaret Thatcher semble s'être éloignée de son père fut l'éducation qu'elle donna à ses enfants. Cet élément de comparaison peut paraître anecdotique de prime abord mais il s'avère en fait très intéressant à observer car celle qu'on finit par appeler « Dame de fer » en politique n'était pas aussi stricte que son père en matière d'éducation. Ses enfants, Mark et Carol, auraient à ce propos été choyés par leur mère, en dépit de ses nombreuses absences².

L'insistance de Margaret Thatcher sur les valeurs de son père et sur la transmission de ces dernières, qui lui auraient permis de se constituer un raisonnement et des idées politiques paraît vraisemblable, mais en partie seulement car, comme cela vient d'être démontré, il existe des inadéquations entre le modèle proposé par Alfred Roberts et les orientations et décisions prises par sa fille. Choisir comme exemple à suivre son propre père revêt un sens particulier, celui de s'identifier à un être de sexe masculin et donc symboliquement associé à une forme de pouvoir. Aux yeux de Margaret Thatcher, la figure du père n'était pas seulement celle d'un être masculin parmi d'autres mais c'était par-dessus tout celle d'une personne susceptible de lui inculquer et de lui transmettre les fondements de sa personnalité. Voilà en quoi cette stratégie semble lui avoir permis de s'élever au rang des hommes qui l'entouraient, et notamment de ses prédécesseurs en politique. L'objectif était sans doute de faire oublier qu'elle était une femme.

¹ John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 30.

² Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 97.

III. Influence de prédécesseurs masculins

Dans son ouvrage intitulé *Statecraft*, publié en 2002 et traitant principalement de géopolitique¹, Margaret Thatcher fait plusieurs fois référence à une de ses figures tutélaires : l'ancien Premier ministre Winston Churchill. Par ailleurs, dans une autre de ses autobiographies, *The Downing Street Years*, elle met en avant le personnage Churchill en tant que modèle ou figure quasi-iconique, personnage incontournable de la politique britannique depuis la Seconde Guerre mondiale. En effet, elle mentionne un tableau de Churchill installé par ses soins au 10 Downing Street², une statuette de bronze à l'effigie de l'ancien Premier ministre offerte à son homologue américain Ronald Reagan lors d'une visite à Washington en 1985³ ou encore, en guise d'explication de sa propre défaite en 1990, celle de Churchill en 1945 au lendemain de la guerre⁴. En outre, lors d'une visite du poète sud-africain Laurens van der Post au 10 Downing Street, Margaret Thatcher ne manqua pas de lui faire observer le fait que dans la *Cabinet Room*, salle où se réunissent le Premier ministre et les membres de son cabinet, elle prenait place dans le siège jadis occupé par Churchill⁵. Cet homme politique qui avait eu la responsabilité du pays pendant la plus grande partie de la Seconde Guerre mondiale, au sein d'un gouvernement de coalition, semble avoir marqué l'esprit de Margaret Thatcher. Elle lui rendit d'ailleurs hommage dans bon nombre de ses discours tout au long de sa carrière politique. Elle semblait partager avec lui une force de détermination et une forme de patriotisme exacerbé. Certains commentateurs de l'époque et d'aujourd'hui ont à ce propos comparé son intervention aux Malouines en 1982 à un renouveau d'impérialisme militaire digne de Winston Churchill lui-même. N'oublions pas à ce sujet qu'avant d'entrer en politique, Winston Churchill était journaliste de guerre et soutenait l'Empire britannique ainsi que l'ingérence de la Grande-Bretagne dans les affaires de ses colonies. Un des exemples marquants de sa carrière de journaliste fut celui de la Seconde Guerre des Boers où il fut emprisonné dans un camp à Pretoria. Ainsi, le courage et la ténacité dont Churchill fit preuve constituaient un exemple pour Margaret Roberts qui prêtait attention à ses discours alors qu'elle n'était encore qu'une jeune militante, notamment lorsqu'il insufflait aux citoyens britanniques combativité, optimisme et courage afin de leur procurer l'énergie nécessaire pour contribuer à l'effort de guerre. Margaret

¹ Margaret Thatcher, *Statecraft : Strategies for a Changing World*. New York : HarperCollins, 2002, p. 253.

² Margaret Thatcher, *The Downing Street Years*. Londres : HarperCollins, 1993, p. 23.

³ *Ibidem*, p. 468.

⁴ *Ibid.*, p. 829.

⁵ Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two*. Londres : Penguin Books, 2015, p. 7.

Thatcher admirait principalement Churchill pour la façon dont il dirigea le pays pendant cette période d'incertitude qu'était la Seconde Guerre mondiale :

Elle attribuait à « Winston », sa façon de mentionner Churchill passé un certain âge¹, la sagesse d'avoir créé le ministère de la Reconstruction et du Développement².

Elle admirait également des personnages-clés de la période, qui n'étaient pas forcément membres du parti conservateur, comme Sir William Beveridge qui avait établi un rapport sur la sécurité sociale en 1942 et Clement Attlee, Premier ministre travailliste de 1945 à 1951. En ce qui concerne ce dernier, Margaret Thatcher expliqua clairement qu'elle appréciait le fait qu'il misait tout sur le contenu du message politique et non pas sur la façon de le présenter³ ; ce qui peut sembler assez paradoxal car, comme nous le verrons, les années 1980 ont vu naître l'utilisation de techniques de communication politique particulièrement novatrices auxquelles Margaret Thatcher eut souvent recours. Par ailleurs, le conservateur Richard Austen Butler semblait mériter son respect le plus profond grâce à sa loi sur l'éducation de 1944. Enfin, en matière d'économie, elle était très admirative du fait qu'une large partie des citoyens du pays avaient alors un emploi⁴.

Concernant l'exemple de Winston Churchill, il est à noter qu'il semblait exercer sur Margaret Thatcher une influence qui, à l'inverse de celle de son propre père, dura du début à la fin de sa carrière politique. En effet, dès le lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le discours qu'elle tint à Sleaford alors qu'elle était présidente de l'Association conservatrice de l'université d'Oxford glorifiait Churchill⁵. Cette influence semble avoir été patente tout au long de sa carrière politique et même au-delà car elle continue à faire référence au héros de la Seconde Guerre mondiale dans son ouvrage paru en 2002. De plus, en 1975, lors de son discours au congrès du parti conservateur alors qu'elle venait d'être nommée à la tête dudit parti, elle dressa toute une galerie de portraits de grands hommes qui avaient dirigé le parti avant elle :

¹ Margaret Thatcher considérait alors être elle-même devenue une figure mythique, de la même envergure que Winston Churchill.

² « She credited 'Winston', as she always in later life referred to Churchill, with wisdom in creating the Ministry of Reconstruction and Development. », Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 51.

³ Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 69.

⁴ *Ibidem*, p. 51.

⁵ *Ibid.*, p. 53.

Je sais que vous comprendrez l'humilité que j'éprouve à suivre les traces de grands hommes tels [...] Winston Churchill, un homme appelé par le destin, qui éleva le nom de Grande-Bretagne à des sommets dans l'histoire du monde libre ; les traces d'Anthony Eden, qui a fixé pour nous l'objectif d'une démocratie encourageant l'accès à la propriété – un objectif que nous continuons de poursuivre ; de Harold Macmillan qui, pendant son mandat, a mis tant d'ambitions à la portée de chaque citoyen ; d'Alec Douglas-Home, dont la carrière dévouée au service public a remporté notre affection et notre admiration commune ; et d'Edward Heath, qui a réussi à mener le parti à la victoire de 1970 et qui a brillamment mené la nation vers l'Europe en 1973. De mon vivant, tous les dirigeants du parti conservateur ont servi en tant que Premier ministre. J'espère que cette habitude perdurera¹.

Le but qui se cache derrière cet hommage rendu à ses prédécesseurs semble avoir été pour Margaret Thatcher celui de s'inscrire elle-même dans cette lignée, ce qui lui apporterait la légitimité nécessaire pour un jour devenir Premier ministre à son tour. Elle dévoile d'ailleurs ses intentions sans ambiguïté à la fin de cette citation. Ainsi, cela lui permet également de mettre temporairement au second plan la spécificité de son appartenance au sexe féminin et de rejoindre un club privé qu'elle convoitait tant, celui des hommes politiques britanniques. En outre, il est possible de trouver dans d'autres biographies des références à d'autres hommes politiques qui l'avaient précédée comme Enoch Powell dont elle avait fait la connaissance dans les années 1940².

Il semble donc que le fait de mentionner des prédécesseurs de sexe masculin ait été une stratégie régulièrement utilisée par Margaret Thatcher afin de s'intégrer à une caste traditionnellement masculine. Personne ne pourrait évidemment lui reprocher de ne pas citer d'autres femmes Premier ministre au Royaume-Uni puisqu'elle fut la première à parvenir à ces fonctions. Cela dit, il semblait essentiel de relever cette obstination qu'elle avait à rendre hommage à ses prédécesseurs tout en se comparant indirectement à eux.

¹ « You will understand, I know, the humility I feel at following in the footsteps of great men like [...] Winston Churchill, a man called by destiny who raised the name of Britain to supreme heights in the history of the free world; in the footsteps of Anthony Eden, who set us the goal of a property-owning democracy – a goal we still pursue today; of Harold Macmillan, whose leadership brought so many ambitions within the grasp of every citizen; of Alec Douglas-Home, whose career of selfless public service earned the affection and admiration of us all; and of Edward Heath, who successfully led the party to victory in 1970 and brilliantly led the nation into Europe in 1973. During my lifetime, all the leaders of the Conservative Party have served as prime minister. I hope the habit will continue. », discours de Margaret Thatcher à l'occasion du congrès du parti conservateur de 1975, cité dans Stephen Blake et Andrew John, *op. cit.*, p. 141.

² Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 194.

Comme cela a été précisé plus haut, ce besoin d'intégration était pour Margaret Thatcher absolument fondamental en raison de deux particularités qui sont souvent associées dans les biographies publiées à son sujet : le fait qu'elle était une femme et ses origines sociales modestes. Interrogeons-nous à présent sur la pertinence du lien établi entre ces deux caractéristiques.

IV. Genre et origines sociales

Comme ne manquent pas de le rappeler bon nombre de ses biographes, rien ne prédestinait Margaret Thatcher à gravir les échelons du pouvoir jusqu'au poste de Premier ministre. En l'occurrence, le simple fait qu'elle était avant tout considérée comme une femme semble avoir constitué un obstacle majeur à son ascension. Cela dit, il est très intéressant de noter d'emblée que la question du genre - c'est-à-dire la façon dont le sexe féminin est envisagé - est presque constamment associée à celle des origines sociales, comme s'il y avait eu une concordance entre ces deux caractéristiques. Voilà pourquoi Gillian Shephard, femme politique britannique et biographe de Margaret Thatcher, qualifie cette dernière d'« *outsider* », personne complètement étrangère au monde politique et à son mode de fonctionnement¹. Par ailleurs, Gillian Shephard explique que Margaret Thatcher n'avait pas les caractéristiques sociales d'un futur Premier ministre car elle provenait d'une petite bourgade assez prolétaire même si la famille Roberts elle-même n'appartenait pas à la classe ouvrière avec un père de famille impliqué en politique, propriétaire de son propre commerce et qui employait une bonne avant la guerre, des enfants qui suivaient des leçons de piano, scolarisés dans l'école privée et donc payante de Grantham². Si nous comparons le milieu duquel provenait Margaret Thatcher à celui d'autres ministres et Premiers ministres britanniques de l'époque, il reste une différence notoire : les Roberts ne faisaient pas partie des citoyens les plus aisés du Royaume-Uni et ne pouvaient par ailleurs se prévaloir d'aucun titre aristocratique. Ils n'appartenaient de fait pas à l'élite du pays.

Pourtant, il est à noter que les prédécesseurs de Margaret Thatcher ne provenaient pas tous des classes sociales les plus élevées. À titre d'exemple, Edward Heath, Premier ministre conservateur de 1970 à 1974, était le fils d'un charpentier et d'une bonne, né à Broadstairs dans le Kent³. En revanche, ce qui différencie Margaret Thatcher d'Edward Heath est précisément l'attitude qu'ils ont respectivement adoptée face à leurs origines sociales. En effet, Heath semble avoir fait en sorte d'intégrer le parti conservateur tel qu'il était constitué en se confondant aux classes les plus élevées de la société britannique de l'époque tandis que Margaret Thatcher tenta de mettre un terme à la tradition aristocratique du parti. Elle a donc particulièrement insisté sur ses origines sociales plus modestes que la plupart des conservateurs de cette période. Ainsi, Margaret Thatcher a mis en relief ses origines et les a instrumentalisées

¹ Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 169.

² *Ibidem*, p. 169-170.

³ Eliza Filby, *op. cit.*, p. 2.

tandis que Heath s'était avéré bien plus discret à ce sujet. L'instrumentalisation de l'enfance à Grantham semble avoir permis de justifier les politiques menées par la suite et la dimension morale de ce qui fut plus tard nommé « thatchérisme ». Ceci se manifeste particulièrement dans cet entretien radiophonique réalisé en 1975 :

L'ensemble de mes idées sur la vie, sur la responsabilité personnelle, sur le fait de prendre soin de son voisinage, sur le patriotisme, sur l'autodiscipline, sur le respect de l'ordre et de la loi, ont toutes été formées au sein d'une petite ville des Midlands, et j'ai toujours été très reconnaissante d'avoir grandi dans une communauté relativement petite de sorte qu'il était vraiment possible de ressentir ce qu'une communauté pouvait être¹.

Ainsi, les valeurs acquises théoriquement se transcrivaient plus concrètement en décisions politiques. Cecil Parkinson, membre du cabinet sous Margaret Thatcher, expliqua d'ailleurs lors d'un entretien avec Eliza Filby en 2011 que toutes les politiques menées par Margaret Thatcher trouvaient leur origine à Grantham : « Tout remonte à Grantham. Grantham était l'essence du thatchérisme »². Pour Margaret Thatcher, il y avait une certaine fierté à tirer de ses origines : « Nous étions extrêmement fiers de notre ville ; nous connaissions son histoire et ses traditions ; nous étions heureux de faire partie de sa vie »³. En outre, elle ne s'est jamais plainte d'avoir des origines sociales inférieures à celles de son entourage professionnel. Dans son autobiographie *The Path to Power*, elle explique même qu'« en habitant au-dessus de la boutique, les enfants côtoient bien plus leurs parents que dans tout autre mode de vie »⁴. Voilà pourquoi il est fondamental de ne pas minimiser l'importance des racines de celle qui devint Premier ministre du Royaume-Uni en 1979.

Les deux composantes dominantes chez Margaret Thatcher étaient donc non seulement le fait qu'elle était, bien sûr, une femme mais aussi le milieu social duquel elle provenait. Quel impact eut la combinaison de ces deux éléments sur la façon qu'elle avait de se présenter aux citoyens britanniques ?

¹ « All my ideas about life, about individual responsibility, about looking after your neighbour, about patriotism, about self-discipline, about law and order, were all formed right in a small town in the Midlands, and I've always been very thankful that I was brought up in a smaller community so that you really felt what a community could be. », entretien radiophonique pour IRN, 31 janvier 1975, <<http://www.margareththatcher.org/document/102602>>, consulté le 01.12.2017.

² « It all goes back to Grantham. Grantham was the essence of Thatcherism. », entretien de Lord Cecil Parkinson, mené en privé par Eliza Filby, le 14 avril 2011, cité dans Eliza Filby, *op. cit.*, p. 3.

³ « We were immensely proud of our town; we knew its history and traditions; we were glad to be part of its life. », Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 19.

⁴ « Living over the shop, children see far more of their parents than in most other walks of life. », *Ibidem*, p. 5.

Comme nous l'avons vu, Gillian Shephard a choisi de qualifier Margaret Thatcher d'« *outsider* », de personnalité étrangère au milieu politique dans lequel elle ambitionnait de faire carrière. Dans sa biographie, Hugo Young emploie le même terme lorsqu'il évoque les spécificités de Thatcher lorsqu'elle entama son ascension au sein de la politique britannique :

La femme qui devint chef du parti conservateur en février 1975 se démarquait de ses prédécesseurs par d'autres attributs que son appartenance au genre féminin. Le fait d'être une femme était déterminant mais son statut de personne extérieure au milieu politique l'était davantage : et la combinaison de ces deux facettes de sa personnalité a largement contribué à définir le style qu'elle adopta ainsi que l'influence qu'elle acquit¹.

Ainsi, plutôt que de pâtir de ces handicaps que constituaient son sexe et ses origines sociales, Margaret Thatcher semble s'en être servie pour orienter ses choix politiques et pour les justifier. C'est là un processus assez récurrent chez elle. Cela dit, l'image générée par ces caractéristiques n'était pas toujours appréciée des personnalités politiques, notamment masculines et d'origine aristocratique, ainsi que des médias pour lesquels un tel « *outsider* » constituait un personnage énigmatique et fantasque qu'il était facile de critiquer.

Andrew Thomson fait remarquer qu'au début du premier mandat de Margaret Thatcher en tant que Premier ministre, les membres de son cabinet avaient pour usage de la qualifier de « poissonnière », « *fishwife* » en anglais². Ce surnom fait écho à la façon quelque peu brutale dont cette « *outsider* » s'exprimait mais aussi, indubitablement, à ses origines sociales modestes et populaires. Cette façon de désigner Margaret Thatcher était dépréciative voire humiliante, dans le sens où elle permettait de rappeler que le Premier ministre faisait partie du peuple, et même du bas-peuple, et ne pouvait se prévaloir d'aucune légitimité sociale qui la placerait naturellement au-dessus de ceux qu'elle représentait. Rappelons au passage qu'à cette époque la perception des personnalités politiques était différente de celle que nous avons de nos jours.

Valéry Giscard d'Estaing, Président de la République française de 1974 à 1981, semble n'avoir eu que très peu d'estime pour Margaret Thatcher et n'avait de cesse de la

¹ « The woman who became leader of the Conservative Party in February 1975 was different from her predecessors in more than gender. Her sex was crucial but her status as an outsider was more so : and in combination these two facets of her being did much to define the style she adopted and the place she took. », Hugo Young, *op. cit.*, p. 100.

² Andrew Thomson, *op. cit.*, p. 49.

critiquer de façon assez virulente. En effet, en privé, plutôt que de la nommer par son patronyme, il la surnommait « fille d'épicier ». Ce surnom vint à participer à la caricature de l'image que Margaret Thatcher donnait d'elle¹. Il est particulièrement intéressant dans le cadre de cette étude car il met autant l'accent sur son appartenance au genre féminin que sur ses origines sociales modestes.

Selon les conseillers médiatiques de Margaret Thatcher, l'image qu'elle projetait était souvent perçue comme « *trop* conservatrice, *trop* anglaise, et un peu *trop* classe moyenne »². Sans doute *trop* conservatrice pour une femme, *trop* anglaise alors que la coopération internationale se devait d'être efficace notamment en ce qui concerne l'Europe, *trop* classe moyenne alors que tout politicien britannique se devait d'être considéré comme un exemple, transcendant la notion même de classe sociale. Cela dit, dans un article publié par le *Daily Telegraph* en 1977, Margaret Thatcher tenta de récuser le fait qu'elle représentait avant tout la classe moyenne du pays :

Si les « valeurs de la classe moyenne » incluent l'encouragement d'une multiplicité de choix individuels, l'incitation à espérer et des récompenses pour le talent et le travail acharné, le maintien de solides barrières contre le pouvoir excessif de l'état et la foi en une très large répartition de la propriété privée aux individus, alors elles correspondent sans aucun doute à ce que j'essaie de défendre³.

Revendiquer des valeurs généralement associées à une classe sociale spécifique tout en essayant de les rendre universelles, voilà une stratégie très fréquemment utilisée par Margaret Thatcher pour affirmer ses idées et justifier ses décisions politiques. Aussi rappelle-t-elle, dans *The Path to Power*, que la notion de classe sociale n'avait pas fait partie de son

¹ Hugo Young, *op. cit.*, p. 187.

² « *too* Conservative, *too* English, and a bit *too* middle class », Eliza Filby, *op. cit.*, p. 115.

L'idée d'une représentation *trop* centrée sur la classe moyenne apparaît également dans la biographie de John Campbell : « Surtout, on trouvait que son image et son pouvoir d'attraction se limitaient à la banlieue, à la classe moyenne et au Sud de l'Angleterre – bien que cette caricature fût souvent exprimée en des termes ouvertement sexistes. » / « Above all, she was judged to be too narrowly suburban, middle-class and southern in image and appeal – though this caricature was often expressed in thoroughly sexist terms. », John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 287.

³ « If 'middle class values' include the encouragement of variety and individual choice, the provision of faith incentives and rewards for skill and hard work, the maintenance of effective barriers against the excessive power of the state and a belief in the wide distribution of individual private property, then they are certainly what I am trying to defend. », *Daily Telegraph*, 8 mai 1977, cité dans *ibidem*, p. 115-116.

éducation à Grantham et qu'on ne lui avait jamais inculqué quelque idée de conflit ou de lutte des classes que ce soit¹.

¹ Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 24.

V. Premiers combats

Lorsque Margaret Thatcher intégra la Chambre des communes en octobre 1959, en tant que députée pour la circonscription de Finchley, il n’y avait pour l’entourer que douze autres femmes affiliées au parti conservateur¹. C’est donc dans un contexte à dominante masculine que la jeune femme fit ses premiers pas en politique.

Ce ne furent pas seulement son sexe et ses origines sociales qui entraînèrent une forme de scepticisme quant à la légitimité de Margaret Thatcher en politique, ce fut aussi le fait que sa formation n’avait pas été particulièrement pertinente et cohérente par rapport aux ambitions qu’elle cultivait dans ce domaine. Il lui fallut donc se battre pour se faire une place sur les bancs de Westminster.

Le combat commença dès son inscription à Oxford en 1943. Pour une jeune fille issue du milieu social que nous venons de décrire, il était assez rare d’obtenir une place dans cette prestigieuse université, particulièrement à l’époque où la jeune femme proposa sa candidature, et même s’il ne s’agissait que de Sommerville College, et non pas d’une faculté plus renommée de cette université. Intégrer Oxford fut donc une première réussite assez inattendue car elle fut tout d’abord placée sur liste d’attente avant de se voir proposer une place suite à un désistement².

Après s’être inscrite à l’université pour poursuivre des études de chimie, Margaret Roberts ne se contenta pas d’être une étudiante modèle, très consciencieuse dans son apprentissage ; elle commença à s’intéresser de près aux associations d’étudiants conservateurs de l’université. Elle ne réussit cependant pas à intégrer l’Oxford Union car cette association refusait l’accès aux jeunes femmes. Cela dit, l’étudiante ne tarda pas à trouver une solution alternative qui fut d’intégrer l’Oxford University Conservative Association (OUCA), autre association conservatrice, plus ouverte d’esprit que la première³. À la suite de son adhésion, Margaret Roberts se mit très rapidement à gravir les échelons et devint présidente de l’association en 1946. Elle fut d’ailleurs, à cette époque, la première femme à devenir présidente de cette association⁴. Malgré cette fulgurante réussite à une époque où les femmes ne participaient encore que très peu à la vie politique britannique, Margaret Roberts ne se faisait pas particulièrement remarquer par son charisme et paraissait tout à fait conventionnelle dans

¹ Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 6.

² Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 68.

³ Simon Jenkins, *op. cit.*, p. 18.

⁴ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 239.

ses idées¹. En effet, le fait que, lors de ses études, la jeune Margaret n'était pas particulièrement brillante et ne laissait apparaître aucune forme d'aura apparaît dans bon nombre des biographies et de commentaires d'enseignants ou de camarades l'ayant fréquentée à cette époque. Ce ne fut donc pas son charisme qui la porta à la présidence de l'association mais plutôt son opiniâtreté et sa détermination à toute épreuve², caractéristiques qui demeureront emblématiques de Margaret Thatcher tout au long de sa future carrière politique. À l'époque de ses fonctions de présidente de l'OUCA, elle acceptait par exemple des tâches ingrates que personne d'autre ne voulait se voir attribuer comme militer à l'usine automobile Morris Cowley située dans la banlieue d'Oxford³.

Margaret Roberts ambitionnait à cette époque d'acquérir un mode de vie davantage prestigieux. Ainsi, lors d'un entretien datant de 1985 où elle parlait de son enfance et des ambitions qu'elle portait en elle, elle déclara :

Je me souviens avoir rêvé de la chose que je souhaitais le plus au monde : vivre dans une jolie maison, vous savez, une maison avec plus de choses que nous n'avions auparavant⁴.

Cette vie rêvée, Margaret Thatcher l'obtint après son mariage avec le riche homme d'affaires Denis Thatcher. Cela dit, son attirance pour les hommes issus d'un milieu social plus élevé que le sien avait déjà commencé bien avant sa rencontre avec Denis. En effet, comme en témoigne la biographie de Charles Moore, Margaret Roberts éprouvait une forme d'admiration pour les personnes de haut-rang et ce dès sa vie d'étudiante à Oxford. Elle fut, par exemple, impressionnée et séduite par Edward Boyle, un de ses futurs ministres, qui à cette époque était président de l'Oxford Union. Elle fut attirée par ses bonnes manières, signe de son appartenance à l'aristocratie, ainsi que, plus prosaïquement, par l'appartement luxueux de Portman Square dans lequel vivait sa mère⁵. Plus particulièrement, elle admirait le fait qu'Edward Boyle s'adressait à elle sans aucune forme de condescendance⁶. Cela lui permit sans doute de sentir qu'elle appartenait elle aussi à l'élite de la société.

¹ Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 133.

² Robin Harris, *Not for Turning : The Life of Margaret Thatcher*. Londres : Corgi, 2013, p. 57.

³ *Ibidem*, p. 57.

⁴ « I remember having a dream that the one thing I really wanted was to live in a nice house, you know, a house with more things than we had. », entretien télévisé pour le programme *Woman to Woman* de la Yorkshire Television, 2 octobre 1985, <<http://www.margarethatcher.org/document/105830>>, consulté le 03.12.2016. Voir annexe 6.

⁵ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 56-57.

⁶ *Ibidem*, p. 57

Notons également que dès son plus jeune âge, Margaret Roberts aimait fréquenter le cinéma de Grantham : aller voir des films constituait l'un des rares divertissements qui lui étaient accordés par ses parents. Dans ses mémoires, elle expliqua qu'elle s'était prise d'admiration pour les grandes vedettes des productions hollywoodiennes¹ telles Barbara Stanwyck, Greta Garbo ou Ingrid Bergman. La fascination qu'elle avait pour ces célébrités contribua sans doute à ses rêves d'ascension sociale et son futur besoin de reconnaissance ainsi que de popularité. Il lui fallait pour les assouvir s'élever au-delà de la petite communauté de Grantham. Oxford se présenta donc comme une formidable chance.

En 1947, alors qu'elle travaillait en tant que chercheur en chimie, Margaret Roberts se mit à étudier conjointement le droit afin de diversifier ses activités et, sans doute, de se rapprocher du milieu politique. Faire en sorte d'être acceptée par ce milieu à dominante masculine constitua un nouveau combat à mener de front pour la jeune femme qu'elle était alors, notamment lorsque, à la fin de ses études, elle se mit à travailler comme *barrister*, avocat spécialisé dans un domaine juridique spécifique. À titre d'exemple, pour montrer à quel point les métiers du droit étaient à cette époque difficilement accessibles aux femmes, il suffit de mentionner le fait que le formulaire de candidature de Lincoln's Inn, une des quatre Inns of Court de Londres où Margaret Roberts postula, ne disposait que du pronom masculin pour tous les candidats. Margaret Roberts corrigea donc ce pronom à même le document. Par ailleurs, les avocats britanniques avaient tendance à refuser d'embaucher des femmes car ils considéraient qu'elles étaient moins sollicitées par les clients et qu'elles rapportaient donc moins d'argent². Néanmoins, ce fut un autre combat mené avec succès par Margaret Roberts puisqu'elle réussit à intégrer cette célèbre institution et finit par travailler en tant que *barrister* en 1954 alors qu'elle s'intéressait de plus près au monde politique et qu'elle tentait d'entamer une carrière dans ce domaine.

Lorsque, après avoir été présidente de l'OUCA, Margaret Roberts exprima le souhait de s'impliquer davantage dans la vie politique de son pays, le parti conservateur de l'époque se montra particulièrement hostile à son égard, une fois de plus parce qu'elle était une femme, et ne daigna lui proposer qu'une circonscription très peu attractive pour un candidat conservateur, celle de Dartford, dans le Kent. La campagne électorale débuta en 1950.

Il ressort des différents témoignages de l'époque qu'en tant qu'avocate, Margaret Roberts faisait preuve d'une grande efficacité car elle consacrait beaucoup de son temps à se documenter sur chaque affaire et à préparer méticuleusement chacune de ses interventions.

¹ Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 15.

² Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 126.

Cette rigueur lui fut fort utile dans sa carrière politique future. Néanmoins, il apparaît qu'elle n'était pas entièrement satisfaite de sa réussite professionnelle et qu'elle envisagea très tôt une reconversion vers la politique, son objectif étant de devenir Chancelier de l'Échiquier¹.

Margaret Roberts mena donc sa campagne pour la circonscription de Dartford en 1950 mais pour la première fois dans son parcours professionnel, elle essuya un échec suivi d'un deuxième échec électoral lorsqu'elle décida de porter à nouveau sa candidature en 1951. Cette circonscription avait pour tradition d'être représentée par un député travailliste et, puisqu'elle était à dominante industrielle², les habitants de Dartford étaient réticents à élire un candidat conservateur qui s'avérait, de surcroît, être une femme. Autant dire qu'il était inutile de tenter de relever un tel défi.

Notons tout de même que lorsqu'elle se présenta pour la circonscription de Dartford, Margaret Roberts, malgré ses vingt-trois ans, avait bien changé et mûri. En effet, ce n'était plus du tout la jeune fille à l'apparence simple et discrète de Grantham. Les commentaires livrés par la presse britannique en témoignent. La plupart de ces derniers insistent sur le style vestimentaire et la présentation de la jeune candidate³. Margaret Roberts intriguait, ce qui ne semblait pas être pour lui déplaire, et sa confiance en elle s'était sans doute renforcée à cette période. Gillian Shephard nous explique même que « durant la campagne électorale qui, à cette époque, incluait bon nombre de réunions publiques, elle attirait d'énormes foules ; tout le monde voulait la voir »⁴.

Même si les deux campagnes successives de Dartford n'ont pas permis à Margaret Roberts d'obtenir son premier poste de députée, elles ont tout de même fait perdre un tiers de sa majorité au candidat sortant travailliste, Norman Dodds. Par ailleurs, ce premier combat pour une circonscription attira les regards sur la jeune candidate ; l'énergie qu'elle avait déployée pour tenter de remporter un siège perdu d'avance avait impressionné de nombreux membres du parti conservateur de l'époque⁵. Cette défaite peut donc être nuancée dans la mesure où Dartford peut être considéré comme un tremplin qui permit à la débutante de rebondir lors de sa prochaine tentative.

Après ses défaites à Dartford, Margaret Roberts épousa en 1951 Denis Thatcher dont elle eut des jumeaux, Carol et Mark, nés en 1953⁶. Elle se mit à travailler en tant qu'avocate

¹ *Ibidem*, p. 130.

² Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 63.

³ Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 133.

⁴ « During the election campaign, which in those days featured many public meetings, she drew huge crowds; everyone wanted to see her. », *Ibidem*, p. 134.

⁵ Eliza Filby, *op. cit.*, p. 61.

⁶ Voir illustrations : fig. 3.

en 1954 et aucune autre circonscription ne lui fut proposée avant 1959. Le mariage et le fait de devenir mère de famille eurent néanmoins un rôle prépondérant quant à l'image que Margaret Thatcher tentait de se façonner. Cela lui permit d'apparaître plus mûre et donc plus légitime aux yeux des électeurs même si, pour eux, elle n'en demeurait pas moins une femme. Dès 1953, Margaret Thatcher n'eut de cesse de demander une circonscription mais ses critères s'étaient affinés. En effet, elle souhaitait pouvoir rester à une distance de moins de cinquante kilomètres de Londres afin de pouvoir conjuguer son travail d'avocate, sa vie de mère de famille et son futur travail au Parlement. Ces places étaient particulièrement convoitées car la plupart des députés partageaient, pour des raisons pratiques, le même souhait de se trouver à une moindre distance de Westminster¹.

Jusqu'en 1958, aucune des occasions qui se présentèrent ne fut proposée à Margaret Thatcher car les dirigeants du parti conservateur voyaient d'un mauvais œil la candidature d'une mère de famille désertant son foyer pour assouvir ses ambitions professionnelles². Le conservateur John Crowder, député de la circonscription de Finchley dans la proche banlieue londonienne, décida de céder son poste en 1958³. Il fut alors proposé à Margaret Thatcher.

Cette circonscription était bien plus facile à remporter que celle de Dartford car il s'agissait d'un fief du parti conservateur : une aubaine pour la nouvelle candidate qui se mit à préparer sa campagne pour les élections de 1959. Le fait d'être une femme fut une fois de plus un handicap car, le 14 juillet 1959, lors d'un discours prononcé devant l'exécutif de l'Union locale, Margaret Thatcher dut faire face à une série de questions portant sur sa capacité à concilier vie de famille et vie professionnelle ainsi que sur l'exemple donné par une mère de famille s'engageant en politique⁴, questions qui n'auraient bien évidemment pas été posées à un candidat de sexe masculin. Margaret Thatcher finit par remporter l'élection le 8 octobre 1959 contre ses adversaires Eric Deakins, travailliste, et Henry Spence, libéral. La nouvelle députée pour la circonscription de Finchley avait eu bien des difficultés à se faire élire à cause de son sexe mais ce fut à l'inverse grâce à son appartenance au sexe féminin qu'elle attira le regard des médias une fois en poste.

Après son mariage avec Denis Thatcher en 1951, elle se convertit à l'Anglicanisme. Les raisons de cette conversion restent obscures. En effet, il semblerait qu'elle voulut partager la confession de son mari mais il est légitime de penser que cette religion permit à Margaret

¹ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 99.

² *Ibidem*, p. 99-100.

³ *Ibid.*, p. 100.

⁴ *Ibid.*, p. 101.

Thatcher à la fois de sembler plus proche de la majorité des citoyens britanniques et de s'assimiler à l'élite du pouvoir. En effet, rappelons que dans les années 1950, les conservateurs étaient associés à la tradition religieuse anglicane. D'autre part, lorsqu'elle donna naissance à ses jumeaux en 1953, la nouvelle mère de famille n'insista pas pour que ses enfants se plient aux rites du culte anglican et elle ne leur apporta d'ailleurs pas une éducation ostensiblement religieuse. Voilà qui marque une très nette différence avec sa propre enfance, nourrie de pratiques religieuses méthodistes¹.

Suite au succès de Finchley, Margaret Thatcher obtint son premier poste ministériel en 1961, en tant que secrétaire parlementaire au ministère des Pensions et de la Sécurité sociale. Elle enchaîna ensuite d'autres fonctions, à savoir celle de ministre de l'Éducation en 1970 où elle dut faire face à de nombreuses critiques de ses détracteurs, puis celle de porte-parole sur les questions environnementales et du Trésor en 1974 avant de remplacer Edward Heath pour devenir chef du parti conservateur en 1975. Toute cette période fut marquée par une certaine instabilité et par de nombreuses remises en question de ses capacités à mener à bien ses différentes missions². Elle fut par ailleurs l'objet de critiques virulentes mais fut également souvent admirée pour son travail, ce qui semble notamment avoir été dû au fait qu'elle était une femme.

Lors de sa campagne pour devenir chef du parti conservateur en 1975, elle s'entoura de conseillers en image qui s'attachèrent à changer son apparence afin de la rendre plus convaincante. En l'occurrence, elle dut travailler longuement sa voix et ses intonations afin de les masculiniser. Il lui fallait en effet incarner une figure d'autorité et, selon ses conseillers en image, le fait d'adopter un ton plus grave lui aurait permis d'acquérir cette autorité qui lui faisait initialement défaut.

De 1974 aux élections législatives de 1979, le parti conservateur était en opposition. Lorsque le Premier ministre James Callaghan perdit une motion de censure à la Chambre des communes en 1979, de nouvelles élections eurent lieu. Ces élections opposèrent le Premier ministre travailliste sortant à la candidate conservatrice, Margaret Thatcher. À l'issue de ces élections, Margaret Thatcher obtint le poste de Premier ministre du Royaume-Uni et devint la première femme à diriger le pays.

¹ Eliza Filby, *op. cit.*, p. 67.

² Margaret Thatcher changea fréquemment de poste et ne pouvait accomplir parfaitement les missions qui lui étaient assignées. Ses détracteurs, politiciens et commentateurs politiques, en profitèrent pour mettre en évidence son incapacité à mener à bien les tâches qui lui étaient confiées.

Le parcours de Margaret Thatcher jusqu'à son arrivée au sommet du pouvoir sortait de l'ordinaire dans la mesure où il avait été assez diversifié. Elle ne manqua d'ailleurs pas de le rappeler dans *The Downing Street Years* :

J'étais consciente d'être la première femme chercheuse en chimie à devenir Premier ministre – presque autant consciente, en fait, que je l'étais d'être la première femme Premier ministre¹.

Par la suite, Margaret Thatcher ne mit que très rarement en avant le fait qu'elle était une femme. En revanche, il est évident qu'elle semble s'être servie de cette spécificité comme d'un atout afin d'attirer les regards et de séduire ceux à qui elle s'adressait. Avant d'en venir à ce point de notre étude, n'oublions pas que Margaret Thatcher, même en tant que Premier ministre, continuait à subir les railleries de ses collègues masculins² ainsi que de la presse qui avait tendance à douter de sa crédibilité, et donc de sa légitimité. Cela dit, considérons à présent la façon dont Margaret Thatcher se servit du fait qu'elle était une femme dans le but de promouvoir son image politique. Comme nous le rappelle Charles Powell, conseiller du Premier ministre aux affaires étrangères et à la défense de 1984 à 1991, « bien sûr, être une femme l'a aidée : cela la rendait plus aisément reconnaissable parmi les dirigeants de ce monde »³. Tentons à présent de démontrer à quel point Margaret Thatcher avait tendance à mettre en avant sa féminité pour mieux s'imposer dans l'arène politique britannique.

¹ « I was conscious of being the first research scientist to become Prime Minister – almost as conscious, in fact, as I was of being the first woman prime minister. », Margaret Thatcher, *The Downing Street Years*. *op. cit.*, p. 24.

² Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 215.

³ « Of course it helped being a woman : that made her more easily identifiable among world leaders. », Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 32.

VI. Féminité

Dans bon nombre de biographies apparaît l'image d'une Margaret Thatcher se laissant aller à une attitude de séduction lorsqu'elle se trouvait face à des hommes. Selon Andy McSmith, elle aimait d'ailleurs la compagnie de ces derniers, en particulier lorsqu'ils semblaient éprouver quelque attirance envers son aura féminine¹. À ce sujet, certains membres de son entourage ont témoigné leur admiration envers elle, admiration qui ne se cantonnait pas à ses seules idées et prises de positions. Alan Clark, sous-secrétaire d'État dans différents ministères du gouvernement Thatcher, a par exemple écrit la phrase suivante : « Mais, juste ciel, elle est si belle [...] presque ensorcelante, comme a dû l'être Eva Peron »². La comparaison fantasmée de Margaret Thatcher à une autre personnalité mythique est un procédé qui fut régulièrement employé par les politiciens et commentateurs de l'époque. En effet, un autre exemple, français cette fois-ci, fut celui de François Mitterrand qui la compara à un assemblage quelque peu inattendu de l'empereur romain Caligula et de la star américaine Marilyn Monroe. Ces exemples démontrent parfaitement à quel point le physique de Margaret Thatcher pouvait constituer un avantage de taille. Il est intéressant de noter que la question du physique aurait sans doute eu moins de poids dans le cas d'un homme. En effet, selon l'opinion de l'époque, le domaine de la présentation et de l'apparence était souvent associé aux femmes malgré la révolution féministe de la fin des années 1960.

Margaret Thatcher en profita pour se positionner en tant que femme sur l'échiquier politique du Royaume-Uni et pour affirmer sa féminité. Elle prit d'ailleurs conscience relativement tôt dans sa carrière que son appartenance au genre féminin pouvait constituer un atout. Lors de sa campagne pour la circonscription électorale de Dartford, en 1950, Margaret Roberts écrivit un article au sujet du rôle joué par les femmes en politique. Cet article fut ensuite publié par le journal *Evening Standard* du 27 janvier 1950 avec pour intitulé « La plus jeune candidate lance un appel aux femmes »³. La jeune politicienne y explique qu'il faudrait qu'un plus grand nombre de femmes se présentent pour devenir députées afin que la parité de la Chambre des communes soit plus équilibrée et que les femmes puissent mieux défendre leurs intérêts propres :

¹ Andy McSmith, *op. cit.*, p. 24.

² « But goodness, she is so beautiful [...] quite bewitching, as Eva Peron must have been. », Alan Clark, *Diaries – Into Politics*. Londres : Weidenfeld & Nicolson, 2000, p. 147.

³ « Youngest Woman Candidate Calls to Women », *Evening Standard*, 27 janvier 1950, <<http://www.margaretthatcher.org/document/100855>>, consulté le 05.12.2016. Voir annexe 1.

Nous recherchons : davantage de femmes. Davantage de femmes à la Chambre des communes pour faire en sorte que les droits des femmes soient correctement défendus ; davantage de femmes qui participeraient activement aux affaires locales ; davantage de femmes qui se serviraient de leur bon sens inné pour rabattre son caquet à la politique et s'occuper des vraies questions qui se présentent à nous actuellement¹.

Dans ses mémoires, Margaret Thatcher nous explique que suite à la parution de cet article, elle fit la couverture du magazine britannique *Life* et de l'*Illustrated London News*². Les photographies de la jeune femme côtoyèrent celles d'hommes politiques influents de l'époque et, à l'étranger, la presse allemande notamment fut élogieuse à son égard : dans un journal d'Allemagne de l'Ouest, Margaret Roberts fut qualifiée de « charmante demoiselle »³.

Quinze ans plus tard, en 1965, Margaret Thatcher formula la remarque suivante devant un auditoire féminin : « si vous voulez que quelque chose soit dit, adressez-vous à un homme. Si vous voulez que quelque chose soit fait, adressez-vous à une femme ». Quelques années plus tard encore, dans la même veine, elle affirma : « une fois qu'une femme parvient au même statut qu'un homme, elle devient son supérieur »⁴. Ces deux remarques mettent en évidence non seulement une insistance sur l'appartenance au genre féminin mais aussi un discours que l'on pourrait qualifier de féministe dans la mesure où il permet de revendiquer plus de considération pour les femmes. Margaret Thatcher alla même jusqu'à laisser entendre qu'une femme vaudrait mieux qu'un homme, ce qui est tout de même assez inhabituel dans ses allocutions.

La féminité correspond aux traits qui distinguent les femmes des hommes. À travers la notion de féminité, ces dernières sont souvent associées à une image de douceur et de mise en évidence de leurs spécificités physiques tandis que le féminisme est un mouvement ayant pour objectif l'émancipation des femmes et l'extension de leurs droits dans le but d'atteindre davantage d'équité avec les hommes. Il s'agit d'une idéologie, voire d'une doctrine. Dans le cas du féminisme, il y a donc une forme d'engagement que l'on ne trouve pas dans la féminité,

¹ « Wanted – more women. More women in the House of Commons to see that women's rights are adequately defended; more women to take an active interest in local affairs; more women to apply their innate common sense to cut the cackle of politics and sort out the real questions that now face us. », « Youngest Woman Candidate Calls to Women », *Evening Standard*, 27 janvier 1950, <<http://www.margaretthatcher.org/document/100855>>, consulté le 05.12.2016.

² Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 72.

³ « junge Dame mit Charme », *Ibidem*, p. 72.

⁴ « If you want something said, ask a man. If you want something done, ask a woman. », discours à l'occasion des Townswomen's Guilds, 1965, « Once a woman is made equal to a man, she becomes his superior. », congrès du parti conservateur, 1969, cités dans Hugo Young, *op. cit.*, p. 311.

terme plus neutre. La féminité correspond tout simplement à des caractéristiques en lien avec une image de la femme qui peut être opposée à celle de l'homme. Il faudra donc envisager la féminité comme une construction sociale, ses attributs n'émanant pas d'un ordre naturel mais plutôt d'une évolution sociologique. Margaret Thatcher oscillait entre féminité assumée et désir d'intégrer un milieu typiquement masculin où la masculinité était un gage de légitimité.

Les goûts de Margaret Thatcher en matière de vêtements, attributs typiquement associés à la féminité, ne sont pas apparus subitement. En effet, dès lors qu'elle quitta Grantham pour aller étudier à Oxford, la jeune femme commença à s'intéresser à sa présentation et aux vêtements qu'elle pourrait porter afin de tourner son image à son avantage. Ceci transparait tout particulièrement dans les lettres qu'elle adressait à sa sœur Muriel, restée à Grantham. À de nombreuses occasions, la jeune Margaret y faisait référence aux différents vêtements qu'elle avait pour ambition de s'offrir¹, le seul frein à ses achats étant le coût élevé de ces derniers puisqu'elle était alors une étudiante issue d'un milieu social plutôt modeste. Dans une de ces lettres, elle raconte avoir essayé une robe dans une boutique londonienne et explique que le prix était un facteur déterminant dans cet achat : « J'étais sur le point de dire que je la prenais lorsque tout à coup je me souvins que je n'avais pas demandé son prix »². Son souci de trouver des vêtements aux prix modérés allait de pair avec celui de ne pas faire part de ses achats à sa mère. En effet, dans cette même lettre, nous pouvons relever plusieurs passages où la jeune Margaret Roberts explique à sa sœur qu'elle ne souhaite pas que leur mère soit informée des dépenses qu'elle faisait pour s'acheter des vêtements : elle raconte qu'elle s'était rendue à Bond Street, rue commerçante de Londres, « bien que ce ne fut pas ce [qu'elle dit] à [sa] mère »³ et explique à Muriel qu'elle tentera d'apporter les vêtements récemment achetés à Grantham « pour les lui montrer sans que [leur mère] ne les voit »⁴.

Cet intérêt pour les vêtements et accessoires ne s'atténua jamais après son passage à Oxford. Tout au long de sa carrière en politique, elle conserva le souci de porter des vêtements qui la mettaient en valeur et qui permettaient de promouvoir sa féminité. Son charisme, son autorité et sa crédibilité n'auraient sans doute pas été aussi efficaces eût-elle été moins soucieuse de son apparence. Ses multiples références aux vêtements qu'elle sélectionnait avec le plus grand soin, notamment pour ses déplacements à l'étranger, et qui apparaissent dans ses

¹ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 41.

² « I was just about to say I'd take it when I suddenly remembered I hadn't asked the price. », lettre de Margaret Thatcher à sa sœur Muriel, septembre 1944, citée dans *ibidem*, p. 41.

³ « though I didn't tell Mummy so », lettre de Margaret Thatcher à sa sœur Muriel, septembre 1944, citée dans *ibid.*, p. 41.

⁴ « I'll try to smuggle it home next time to show you without Mummy seeing. », lettre de Margaret Thatcher à sa sœur Muriel, septembre 1944, citée dans *ibid.*, p. 41.

mémoires, en sont la preuve. Une de ses tenues les plus célèbres est celle qu'elle porta lors d'un voyage à Moscou le 28 mars 1987. En effet, beaucoup de biographes et journalistes de l'époque commentèrent abondamment le manteau noir et le chapeau en fourrure de renard qu'elle arbora à cette occasion. Margaret Thatcher explique d'ailleurs dans ses mémoires que cette tenue la rendit particulièrement photogénique, ce qui attira donc l'œil des médias britanniques et internationaux :

Lorsque j'atterris, une cérémonie d'accueil officielle eut lieu dès mon arrivée à l'aéroport de Moscou. On m'offrit un grand bouquet de roses rouges qui s'avéra remarquablement photogénique aux côtés de mon sobre manteau noir et de mon chapeau en fourrure de renard¹.

Notons que, dans cette citation, le bouquet de roses n'est utilisé par Margaret Thatcher que pour mieux mettre en lumière l'aspect photogénique de sa tenue, particulièrement bien choisie par les conseillers de la marque Aquascutum.

Par ailleurs, Margaret Thatcher consacre une partie, bien que très succincte, de son autobiographie *The Downing Street Years* aux vêtements qu'elle choisissait de porter pour faire campagne. Cette partie débute avec les propos suivants : « En ce qui me concerne, la préparation pour l'élection allait au-delà de la politique. Je devais également porter des vêtements de circonstance. »²

Elle poursuit en expliquant que toutes les femmes attachent une importance particulière à leur tenue mais qu'elle-même se devait d'y être d'autant plus attentive que chaque événement politique requérait un choix précis de vêtements à porter. Elle mentionne également Cynthia Crawford, qu'elle surnommait « Crawfie » et qui l'assistait dans le choix de ses tenues. Elle explique qu'elle consacrait une partie de son temps à s'entretenir avec elle « des styles, couleurs et matières » qui lui conviendraient³. En effet, le choix des vêtements portés semble avoir permis à Margaret Thatcher de mettre en avant sa féminité afin de se distinguer des tenues plus sobres des hommes politiques qui l'entouraient. C'était le cas en toute circonstance mais surtout lors de ses visites à l'étranger où elle variait les couleurs de ses robes, souvent en fonction de celles des drapeaux des pays concernés. À l'étranger, Margaret Thatcher

¹ « When I landed, there was an official welcoming ceremony which began at Moscow Airport, where I was presented with a large bouquet of red roses which proved remarkably photogenic against my plain black coat and fox-fur hat. », Margaret Thatcher, *The Downing Street Years*. *op. cit.*, p. 478.

² « In my case, preparation for the election involved more than politics. I also had to be dressed for the occasion. », *Ibidem*, p. 575.

³ « Together we would discuss style, colour and cloth. », *Ibid.*, p. 575.

impressionnait les citoyens des pays visités et les tenues qu'elle choisissait d'arborer étaient largement commentées par les médias. Ainsi, Gillian Shephard nous confie que, quand elle accompagnait le Premier ministre dans ses déplacements, nombreuses étaient les personnes qui venaient s'enquérir des couturiers, coiffeurs et visagistes qui s'occupaient de la « star » de l'Occident qu'était Margaret Thatcher. Selon Gillian Shephard, ce fut notamment le cas en Égypte, en Uruguay et au Paraguay¹. Outre l'intérêt suscité à l'étranger, les témoignages de réactions au Royaume-Uni ne manquent pas. Ainsi en va-t-il par exemple du concierge du 10 Downing Street, bien placé pour apercevoir un large échantillon des tenues de Margaret Thatcher, qui explique qu'elle était « toujours merveilleusement vêtue d'une robe longue, et qu'elle laissait dans son sillage des effluves de parfum »².

En novembre 1989, lorsqu'il était Leader de la Chambre des communes, Geoffrey Howe fit adopter une loi stipulant que les débats qui s'y déroulaient devaient être filmés et retranscrits à la télévision. Cette décision engendra des changements dans la garde-robe de Margaret Thatcher qui ne se présentait plus aux communes avec des tenues à rayures ou à carreaux car ils avaient tendance à ne pas être très visibles à l'écran ou à agacer le téléspectateur. La politicienne décida par ailleurs de prendre plus souvent rendez-vous avec son coiffeur avant chacune de ses interventions³. Elle fit également en sorte de ne pas porter la même tenue à plusieurs reprises car elle était consciente que les médias le remarqueraient et le lui reprocheraient. Pour éviter ce type de déconvenue, son assistante, Cynthia Crawford, tenait un registre dans lequel elle attribuait un surnom à chaque ensemble vestimentaire et notait les dates auxquelles ils avaient été portés⁴. Il est intéressant de relever les noms donnés aux différentes tenues car la liste met l'accent sur l'occasion ainsi que sur la couleur de la tenue :

Les pages se lisaient un peu comme un carnet de voyage : Opéra de Paris, Rose Washington, Bleu marine Reagan, Turquoise Toronto, Bleu Tokyo, Gris argenté Kremlin, Noir Pékin et, pour finir, le fameux Jardin anglais⁵.

Bien que le passage de ses mémoires consacré aux vêtements portés demeure relativement succinct, *The Downing Street Years* est truffé d'anecdotes qui rappellent constamment l'importance de l'apparence vestimentaire de Margaret Thatcher alors qu'elle

¹ Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 151.

² « always marvellously dressed in a long gown, and wafting clouds of perfume », *Ibidem*, p. 178.

³ *Ibid.*, p. 25.

⁴ Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 576.

⁵ « The pages read something like a travel diary: Paris Opera, Washington Pink, Reagan Navy, Toronto Turquoise, Tokyo Blue, Kremlin Silver, Peking Black and last but not least English Garden. », *Ibidem*, p. 576.

était Premier ministre. À titre d'exemple, elle nous raconte sa participation au sommet du G7 à Ottawa en 1981 et explique d'emblée que les participants devaient s'habiller de façon informelle. Elle n'en fit rien et décida de porter une tenue qu'elle qualifie de « professionnelle » et « de bon goût »¹. Trois ans plus tard, en 1984, lors du congrès du parti conservateur à Brighton et suite à l'attentat revendiqué par l'Armée républicaine irlandaise, Margaret Thatcher nous explique que bon nombre de participants avaient laissé leurs affaires dans leur chambre d'hôtel et n'avaient pas de quoi se changer. Entre parenthèses, elle nous glisse une information qui semble accessoire mais qui fait une nouvelle fois référence à l'importance de la tenue vestimentaire : son collègue, Alistair McAlpine, réussit à persuader le magasin Marks & Spencer de la ville d'ouvrir plus tôt afin que les différents participants au congrès pussent faire l'acquisition d'une tenue de circonstance². Enfin, un dernier exemple de l'attention accordée aux vêtements relatée dans *The Downing Street Years* est celui du déplacement à Moscou de 1987 où Margaret Thatcher insiste non seulement sur la tenue qu'elle portait à son arrivée mais également sur d'autres tenues comme une robe qu'elle n'eut pas le temps de changer entre une réunion avec Gorbatchev, à la tête de l'URSS de 1985 à 1991, et un dîner auquel elle devait participer³. Ces informations ont certes une place anecdotique dans l'ouvrage mais elles permettent de mieux comprendre en quoi Margaret Thatcher tirait profit de sa féminité à travers son intérêt pour les vêtements, intérêt somme toute sincère si l'on en croit les paroles de Margaret King, directrice de la marque Aquascutum, rapportées par Gillian Shephard : « Elle aimait essayer des vêtements et se mettait à virevolter comme une fillette. Elle aimait les matières et les boutons et me parlait de sa mère, Beatrice, qui était couturière »⁴.

Les références aux attributs de la féminité que constituent les vêtements foisonnent également dans *The Path to Power*. À ce propos, la leçon selon laquelle tout candidat à une élection se doit d'être attentif à son image, ce qui passe par un soin particulier accordé aux vêtements portés, avait été inculquée à Margaret Roberts dès 1950, lors de sa candidature pour Dartford, par Lady Williams, épouse d'un député de la circonscription de Croydon. Margaret Thatcher relate en effet que Lady Williams lui avait expliqué qu'en tant que candidate, il lui fallait se démarquer grâce à son apparence vestimentaire, conseil que la jeune politicienne s'empressa de mettre en application en allant se faire confectionner un ensemble noir et en

¹ « I believe that the public really likes its leaders to look *businesslike* and *well turned out*. », je souligne, *Ibid.*, p. 164-165.

² *Ibid.*, p. 382.

³ *Ibid.*, p. 483.

⁴ « She loved trying on clothes and would twirl around like a little girl. She loved materials and buttons and told me about her mother, Beatrice, who was a dressmaker. », Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 228.

achetant un chapeau dans une boutique d'Oxford Street¹. De la même manière, l'attention portée à la couleur des vêtements était déjà apparue, nous dit Margaret Thatcher, avant son accession au poste de Premier ministre, grâce aux conseils avisés de Gordon Reece, son conseiller en image de 1975 à 1980 et pour la campagne de 1987. Lors de la campagne de 1979, la couleur favorite de la candidate conservatrice était le bleu marine². Sans doute pensait-elle que cette couleur la mettait le plus à son avantage. Par ailleurs, le bleu est la couleur traditionnellement associée au parti conservateur et il n'est pas inutile de rappeler qu'à cette époque Margaret Thatcher s'efforçait de se montrer apte à représenter et défendre les couleurs de ce parti. On peut donc penser que ce choix était une stratégie électoraliste. Une autre référence aux vêtements de couleur bleue apparaît dans son autobiographie lorsqu'elle décrit la période où elle travaillait au ministère des Pensions et de la sécurité sociale sous Harold Macmillan. Ainsi explique-t-elle qu'à l'occasion d'une entrevue avec ce dernier, elle décida de porter un ensemble bleu saphir³. Nous pouvons en déduire qu'il y eut des changements dans les choix de vêtements portés par Margaret Thatcher tout au long de sa carrière politique. Ces changements s'avéraient ne pas être le fruit du hasard mais plutôt le reflet de l'époque. Il y eut, à ce niveau-là, des évolutions dans la construction de l'image politique de Margaret Thatcher, comme lorsqu'elle abandonna ses gants au cours des années 1970 parce qu'ils reflétaient le style des années 1950 et étaient alors considérés comme démodés⁴ ou quand elle se mit à porter uniquement des vêtements conçus par la marque Aquascutum lors de sa campagne de 1987⁵. Cette nouvelle garde-robe impliqua un changement dans son apparence générale. Avant de revenir sur ces éléments de changement, il convient d'étudier tout d'abord la façon dont les médias initièrent les commentaires et débats concernant les vêtements portés par la politicienne.

En janvier 1974, des journalistes de l'*Eastern Daily Press* couvrirent une visite de Margaret Thatcher à Norfolk. Dans l'article qu'ils rédigèrent, ils publièrent une photographie accompagnée du commentaire suivant :

Mme Thatcher à Norfolk, idéalement vêtue d'un manteau chaud doublé de fourrure et d'une robe de jour tout en sobriété et en élégance pour l'accompagner à de nombreux rendez-vous⁶.

¹ Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 71.

² *Ibidem*, p. 443.

³ *Ibid.*, p. 118.

⁴ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 208.

⁵ Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 153.

⁶ « Mrs. Thatcher ideally dressed for Norfolk with a warm, fur-trimmed top coat and simple, elegant day dress to take her through numerous appointments », *Eastern Daily Press*, 15 janvier 1974, cité dans *ibidem*, p. 5.

Ce commentaire émanant de la presse de l'époque reflète parfaitement l'intérêt suscité par les vêtements portés par Margaret Thatcher. Une fois de plus, le ton de la remarque laisse entrevoir un certain sexisme dans la mesure où elle n'aurait probablement pas été formulée à l'égard d'un homme et donne l'impression que le contenu du message politique était relégué au second plan par rapport à la forme, c'est-à-dire à la façon dont la politicienne se présentait. Le ton employé par le journaliste dans cet article révèle la forte impression provoquée par la « maîtrise des données factuelles et [la] féminité »¹ de Margaret Thatcher. Dans sa référence à la féminité de la politicienne, le journaliste s'intéresse à son attitude mais aussi, et surtout, à sa tenue vestimentaire.

Malgré cet empressement à commenter la moindre des tenues portées par Margaret Thatcher, il semblerait qu'à ses débuts en politique, les dessinateurs de presse aient eu bien des difficultés à la caricaturer à cause, justement, de ses vêtements et du fait qu'il s'agissait d'une femme. Lors d'un entretien avec Charles Moore, le très célèbre dessinateur Nicholas Garland ayant travaillé pour de prestigieux journaux comme le *Daily Telegraph*, le *New Statesman*, ou encore l'*Independent*, déclara que de par leur nature, « les femmes sont plus changeantes que les hommes – coiffure, habillement, maquillage. Elles sont insaisissables. »² Ainsi, lorsque Margaret Thatcher était ministre de l'Éducation, Nicholas Garland trouva plus judicieux, et sans doute plus aisé, de se concentrer sur la caricature de ses chapeaux plutôt que du personnage dans son ensemble³. L'accessoire permet en effet aux caricaturistes de faire ressortir les grands traits d'une personnalité et c'est sans doute, paradoxalement, la complexité de la personnalité de Margaret Thatcher et de ses nombreux accessoires qui constituèrent plus tard un appui pour la plupart des dessinateurs de presse.

Ceci dit, l'attachement des médias à l'image et notamment aux vêtements de Margaret Thatcher ne semblait pas l'importuner car cela lui permettait à la fois de séduire un public masculin mais aussi de se poser en modèle pour de potentielles électrices. En effet, comme le souligne Gillian Shephard :

Elle avait tout à fait conscience du vote féminin, et dès les prémices de sa carrière politique, n'avait aucun scrupule à faire appel à l'électorat féminin en

¹ « her mastery of facts and femininity », *Eastern Daily Press*, 15 janvier 1974, cité dans *ibid.*, p. 1.

² « Women change more than men – hair, outfits, make-up. They are elusive. », Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 639.

³ *Ibidem*, p. 639.

se tenant prête à répondre à des entretiens qui portaient sur ses vêtements ou sur des questions concernant son foyer¹.

Ce que s'attache à démontrer Gillian Shephard à travers cette citation est l'instrumentalisation par Margaret Thatcher de son image de femme au profit de son message politique. En effet, il semblerait qu'avant de pouvoir délivrer quelque message que ce fût, il lui fallait préalablement séduire son auditoire. Par ailleurs, le soin de l'habillement reflète des qualités humaines qui y sont typiquement associées comme le sens de l'ordre et le goût de l'organisation, qualités pouvant constituer un avantage pour quiconque souhaite mener une carrière politique. Margaret Thatcher se devait de faire montre de telles qualités afin de s'élever au-dessus de tous ceux qui constituaient son entourage politique.

De la même manière que Nicholas Garland réduisait ses caricatures aux chapeaux qu'arborait Margaret Thatcher, des éléments précis de son habillement attirèrent particulièrement l'attention des médias. Ce fut notamment le cas des accessoires qu'elle avait systématiquement à ses débuts en politique : des chapeaux et un collier de perles. Comme elle l'explique dans ses mémoires, les chapeaux attiraient les photographes qui pouvaient prendre quelques clichés avantageux et flatteurs de la députée lorsqu'elle se rendait à Westminster². Le chapeau a une valeur symbolique qui se caractérise par la transmission d'une « part de sa propre signification »³ à la personne qui le porte. Ainsi, « les chapeaux cachent, dévoilent et amplifient ce que l'on est vraiment »⁴ ; il n'est pas étonnant donc que Nicholas Garland s'en soit servi pour élaborer ses caricatures. En ce qui concerne le collier de perles, il lui avait été offert par Denis à la naissance des jumeaux Carol et Mark⁵ et, à l'opposé de ses chapeaux, elle ne le quitta pas de sa carrière. Elle explique même dans ses mémoires qu'une voyante qui lisait dans les bijoux lui avait un jour dit qu'elle serait amenée à devenir aussi célèbre que Winston Churchill. Même si elle avoue son scepticisme face aux pouvoirs surnaturels de la voyante, elle explique que c'est pour cette raison qu'elle décida de ne jamais se séparer de ses perles⁶. Le collier de perles donnait par ailleurs à Margaret Thatcher un air respectable et accentuait son élégance. En outre, par rapport à d'autres bijoux, le collier est souvent associé à « la beauté » et au

¹ « She was very conscious of the women's vote, and from the very beginning of her political career, quite shamelessly appealed to women voters by being prepared to be interviewed about clothes and domestic matters. », Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 210.

² Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 107.

³ Ami Ronnberg et Kathleen Martin (dir.), *Le Livre des symboles : réflexions sur les images archétypales*. Cologne : Taschen, 2011 [2010], p. 534.

⁴ *Ibidem*, p. 534.

⁵ Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 226.

⁶ Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 73-74.

« pouvoir de séduction »¹. En effet, ce dernier se porte proche du visage qu'il illumine et attire l'œil sur le décolleté qu'il met également en valeur. Le collier de Margaret Thatcher est devenu un accessoire emblématique qui vint à la caractériser : nous ne pouvons à ce jour imaginer une représentation de cette dernière sans son collier de perle.

Néanmoins, l'élément de sa panoplie qui acquit la plus forte charge symbolique n'est autre que son légendaire sac à main. Ce petit accessoire qu'elle avait constamment auprès d'elle et duquel elle sortait de temps à autre des notes contenant des informations essentielles pour ses discours ou des citations de personnages célèbres fit l'objet de nombreux commentaires des médias et autres commentateurs politiques. Pour Stephen Blake et Andrew John, il symbolisait sa façon de diriger d'abord son parti puis le pays dans son ensemble. En effet, le néologisme « *handbagged* » a même été créé pour désigner ce qui pouvait arriver à quiconque osait s'opposer à Margaret Thatcher² ou ne parvenait pas à défendre ses arguments de façon suffisamment convaincante. Le sac à main est un accessoire typiquement féminin qui permettait de mettre en avant la féminité de Margaret Thatcher mais c'est aussi un accessoire qui permet de conserver des effets personnels particulièrement importants tels un trousseau de clés, un carnet de chèque, de la monnaie ou encore des pièces d'identité. Ainsi, les sacs à main portés par la politicienne lui permirent de véhiculer l'image d'une personne économe, qui conservait son argent au plus près d'elle-même, et d'une personnalité pragmatique car cet accessoire revêt une fonction pratique. En effet, « celle ou celui qui 'tient les cordons de la bourse' a le contrôle des biens »³. Cette notion de « contrôle » est ici particulièrement intéressante dans la mesure où elle correspond parfaitement à l'image que Margaret Thatcher cherchait à se construire. En outre, il y a là une double symbolique d'esthétique féminine et de domination masculine puisque, par extension, le contrôle peut être associé à la domination. Notons donc le paradoxe de l'accessoire féminin qui marque en réalité une autorité typiquement masculine.

Hormis le fait que Margaret Thatcher tirait profit de sa féminité pour séduire son auditoire, notamment grâce à ses tenues et accessoires, il faut noter que certains débats constituèrent une aubaine pour toute femme politique de cette période. Par exemple, dans les années 1960, lorsqu'il s'agissait de remettre en cause des conceptions morales et sociales, Margaret Thatcher eut sans doute plus de facilité qu'un homme à soutenir la légalisation de

¹ Ami Ronnberg et Kathleen Martin (dir.), *op. cit.*, p. 542.

² Stephen Blake et Andrew John, *op. cit.*, p. 129.

³ Ami Ronnberg et Kathleen Martin (dir.), *op. cit.*, p. 522.

l'avortement¹ tout en s'opposant à l'émergence d'une société permissive, à la pornographie ou à la simplification des procédures de divorce car elle craignait que trop de femmes ne fussent abandonnées par leurs époux². Ce n'est pas que ces débats lui étaient réservés mais force est d'admettre qu'en tant que femme, il lui était plus facile de faire référence à des exemples concrets qui étaient susceptibles de la concerner directement. C'est d'ailleurs ce que fit Margaret Thatcher lorsqu'elle expliqua que la diffusion abusive de la pornographie pouvait heurter la sensibilité des enfants, les siens comme ceux de ses concitoyens³. Lorsqu'il était question de discuter des thématiques de santé ou de société, elle semblait toujours faire en sorte de s'adapter, c'est-à-dire d'adoucir son image afin de se rendre plus affable et empathique. Ainsi, lors d'une conférence organisée en Écosse en 1986, Margaret Thatcher expliqua à l'auditoire écossais qu'elle était à leur écoute et qu'elle comprenait leurs demandes concernant notamment les femmes enceintes qui souhaitaient être suivies par la même équipe médicale du début à la fin de leur grossesse⁴.

De manière générale, il était sans doute plus évident pour Margaret Thatcher que pour un homme de convaincre l'électorat féminin, et ce dès ses débuts en politique. Par exemple, lorsqu'elle fit un discours à Grantham lors des élections législatives de 1945, alors qu'elle-même n'était encore qu'étudiante, le *Grantham Journal* émit le commentaire suivant : « La présence d'une jeune femme âgée de 19 ans si sûre de ses convictions fut un facteur non-négligeable d'influence du vote féminin dans cette section territoriale »⁵.

La féminité de Margaret Thatcher était à cette période particulièrement exacerbée et il semble qu'elle n'essayait pas de s'en défaire au profit d'une quelconque forme de virilité, potentiellement perçue comme plus crédible, ni de l'employer volontairement à des fins politiques. En revanche, il semble qu'elle commença à s'intéresser à son image à compter des années 1960, alors qu'elle était membre d'un cabinet fantôme en opposition au gouvernement travailliste d'Harold Wilson. Ce fut pendant cette période que Margaret Thatcher se rendit compte que sa féminité pouvait constituer une arme utile à des fins politiques. Son objectif était aussi, ne l'oublions pas, de se démarquer des hommes politiques britanniques du moment tels Harold Wilson ou Edward Heath. Dans les années 1970, par exemple, l'image de Margaret Thatcher contrastait nettement avec celle de Heath dans la mesure où elle paraissait plus douce

¹ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 184.

² *Ibidem*, p. 185.

³ *Ibid.*, p. 185.

⁴ Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 561-562.

⁵ « The presence of a young woman of the age of 19 with such decided convictions has been no small factor in influencing the women's vote in the division. », *Grantham Journal*, 1945, cité dans John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 54.

et séduisante tandis que lui semblait plus direct et moins raffiné. Comme elle l'admet dans ses mémoires, il arrivait d'ailleurs à la politicienne de se laisser aller à quelques larmes lorsqu'elle était saisie d'émotion¹. L'ancien Premier ministre nous livre cette confiance comme si elle était la seule personnalité politique à se laisser de temps à autre envahir par ses émotions. Cette remarque est donc à considérer avec la plus grande circonspection car il pourrait y avoir dans ses mémoires une tentative d'adoucissement de l'image générée lors de sa carrière politique.

Margaret Thatcher parvenait donc à se démarquer de son entourage politique, très majoritairement masculin, en exacerbant certains traits qui étaient, à l'époque, perçus comme typiquement féminins.

Dès qu'elle eut commencé à faire ses preuves en politique, les journalistes et commentateurs de l'époque cessèrent, pour la plupart, de se moquer d'elle et de la critiquer parce qu'elle était une femme ; ils se mirent même à l'admirer pour cette qualité. L'article du *Times* du 6 mai 1966 illustre bien cette attitude :

Coiffée de ses boucles blondes [...] elle s'en prit à l'intégralité du système d'imposition avec une logique féminine affûtée. [...] À cette époque rien ne pouvait plus l'arrêter, alors que son accent irréprochable commençait à marteler les oreilles des travaillistes².

L'insistance sur le fait qu'elle portait des « boucles blondes » renvoie incontestablement au fait qu'elle était, avant tout, une femme. Dans cette citation, nous pouvons constater qu'être une femme, féminine qui plus est, est considéré comme un atout plutôt que comme un handicap gênant une éventuelle ascension vers les hautes sphères du pouvoir. Par ailleurs, la « logique féminine » est qualifiée d'« affûtée », ce qui laisse penser que l'opinion du *Times* envers Margaret Thatcher, en tant que femme politique, était positive. Par ailleurs, l'attraction et la fascination que suscitait Margaret Thatcher via la féminité de son image s'accrurent au fil des années. Ainsi que l'explique le journaliste John Junor dans son autobiographie *Listening for a Midnight Tram*, « au fur et à mesure des années, le pouvoir d'attraction sexuelle de Margaret Thatcher [...] prit de l'ampleur »³.

¹ Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 857.

² « With her blonde curls [...] she attacked the whole structure of the tax with incisive feminine logic. [...] By this time she was in full stride, her impeccable accent beginning to hammer on Labour ears. », *Times*, 6 mai 1966, cité dans John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 171.

³ « As the years passed Margaret Thatcher's sex appeal [...] increased. », John Junor, *Listening for a Midnight Tram*, cité dans Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 416.

Aux États-Unis, les journalistes étaient tout aussi impressionnés par cette nouvelle figure politique que leurs confrères britanniques. En effet, le *Houston Post* du 9 mars 1967 commenta un de ses déplacements sur le continent nord-américain de la façon suivante : « Une élégante députée britannique enfila des gants de velours lorsqu'elle fut interrogée mercredi sur le commerce anglais avec le Viêt Nam du Nord »¹.

Dans cet article, tout comme dans le précédent, il ne s'agissait pas pour le journaliste de mettre uniquement l'accent sur le fait que Margaret Thatcher était une femme ; il fallait absolument tenter de faire comprendre que cette femme pouvait susciter un certain attrait, d'où le recours à l'adjectif « élégante ».

Tirer profit de sa féminité était donc devenu une priorité pour Margaret Thatcher à partir des années 1960. Plutôt que de les occulter, il s'agissait pour elle de mettre en avant les traits marquants de son image féminine de séduction et de douceur. Selon certains biographes et commentateurs politiques, ce processus était entièrement volontaire de la part de Margaret Thatcher. Ainsi en est-il du biographe Charles Moore qui explique qu'à l'occasion d'un de ses discours en 1968, la jeune membre du cabinet fantôme avait délibérément choisi de porter une robe attirant l'attention². Cette prise de conscience fut d'autant plus apparente lorsque Margaret Thatcher se proposa de prendre la direction du parti conservateur en 1975. En effet, à ce moment de sa carrière, les citoyens britanniques ne semblaient plus douter de la force de conviction de la politicienne car ses preuves avaient été faites dans ce domaine. En revanche, il lui fallait encore réussir à convaincre et à séduire pour s'attirer la sympathie des électeurs susceptibles de soutenir le parti conservateur lors des prochaines élections législatives. Ces élections eurent lieu en 1979 et il n'est pas surprenant de constater que les quatre années entre 1975 et 1979 constituèrent une période charnière en ce qui concerne les changements intervenus dans l'évolution de l'image de Margaret Thatcher. En effet, il suffit de comparer les photographies prises avant 1975 à celles prises après son accession au poste de Premier ministre pour s'en rendre compte. Elle avait par exemple décidé de changer de coiffure afin de se donner un aspect plus doux et moins abrupt qu'auparavant³. Ce changement n'est peut-être qu'un exemple parmi de nombreux autres tout au long de sa carrière mais il a cependant une importance de premier ordre dans la mesure où il illustre à quel point il était nécessaire à cette époque d'adoucir la présentation de la politicienne. En effet, afin d'être éligible, cette dernière devait gagner en

¹ « A gracious lady member of British Parliament pulled on velvet gloves when quizzed Wednesday about English trade with North Vietnam. », Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 199.

² *Ibidem*, p. 192.

³ Andrew Thomson, *op. cit.*, p. 219.

légitimité grâce à la sympathie qu'elle pouvait inspirer : rien de mieux pour cela que d'accentuer sa féminité.

L'objectif visé avait été tenu car, à sa prise de fonction en tant que Premier ministre en 1979, Margaret Thatcher semblait moins dure, plus proche des citoyens britanniques. Elle fut d'ailleurs considérée par certains de ses ministres comme un être fragile, qu'il fallait absolument protéger et maintenir au pouvoir. À cet égard, elle obtint le soutien de certains anciens défenseurs d'Edward Heath¹, Premier ministre auquel elle avait reproché son manque de détermination et la lâcheté des compromis dans lesquels il s'était engagé. Néanmoins, si ces politiciens la percevaient comme un Premier ministre vulnérable, elle semblait savoir comment conquérir le pouvoir et continuer d'imposer son autorité. Avoir comme chef de parti puis comme Premier ministre une femme était un enjeu de taille pour les citoyens britanniques à cette époque car cela représentait une ouverture d'esprit et une forme de progressisme qu'aucun autre pays européen n'était parvenu à atteindre. Cet argument doit être pris en compte au moment de considérer l'ascension de Margaret Thatcher au sein du parti conservateur et dans le monde politique britannique d'alors. Lors de l'élection du chef du parti conservateur en 1975, les résultats furent sans équivoque : 146 voix pour Margaret Thatcher, 79 pour William Whitelaw, très peu pour les autres candidats.

Dans les années 1970, la *persona* incarnée par Margaret Thatcher, qu'elle en ait eu conscience ou non, était celle d'une politicienne féminine au style et au charisme captivants². Ainsi, d'après Ronald Millar, le rédacteur de nombre de ses discours, il y avait chez Margaret Thatcher, dans les années 1970, un aspect novateur et attractif qui permettait de rafraîchir quelque peu la scène politique britannique³. Le principal bénéficiaire de ce renouveau fut le parti conservateur suite à la débâcle d'Edward Heath et alors qu'il était en opposition aux gouvernements travaillistes de Harold Wilson puis de James Callaghan. L'ancienne membre du parti conservateur Emma Nicholson nous livre *a posteriori* ses impressions sur Margaret Thatcher en 1976 :

Lors de cette première rencontre, Margaret Thatcher m'apparut comme une tigresse pleine d'énergie, de chaleur et de détermination à tout changer, qui

¹ John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 313.

² Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 29.

³ *Ibidem*, p. 132.

exhalait un esprit de combat et un entêtement à vaincre le socialisme en allant directement à la rencontre du peuple¹.

Ce fut également en 1976 et à cause de ces mêmes impressions que le journal russe de l'Armée rouge, l'*Étoile rouge*, qualifia Margaret Thatcher de « Dame de fer ». Ce sobriquet fut repris et popularisé en Russie par la chaîne radiophonique Radio Moscou avant qu'il ne devînt célèbre auprès des citoyens britanniques et, plus largement, de ceux des pays occidentaux. À l'origine, la comparaison se voulait peu élogieuse dans la mesure où il s'agissait d'établir un lien analogique entre la dirigeante du parti conservateur britannique et le chancelier allemand du dix-neuvième siècle Otto von Bismarck qui avait alors été qualifié de « Chancelier de fer »². Pour les Soviétiques, Margaret Thatcher était certes une dirigeante consciencieuse et déterminée mais elle était aussi celle qui attisait les tensions entre les pays de l'Ouest et ceux de l'Est. Un surnom tel celui de « Dame de fer » n'avait d'autre objectif que de discréditer la femme politique britannique. Néanmoins, cette dernière ne tarda pas à s'en emparer et à le redéfinir de façon positive afin de le tourner à son avantage. Ainsi, lors d'un discours adressé aux militants conservateurs de Finchley, le 31 janvier 1976, elle formula son propos de cette façon :

Je me tiens devant vous ce soir vêtue de ma robe de soirée Étoile rouge en mousseline de soie, mon visage légèrement maquillé et mes cheveux clairs délicatement ondulés, la Dame de fer de l'Occident. Une guerrière de la Guerre froide... Oui, je *suis* une dame de fer, après tout il n'y avait rien de mal à être un duc de fer ; oui, si c'est ainsi qu'ils souhaitent interpréter ma défense des valeurs et libertés inhérentes à notre mode de vie³.

Derrière cette référence au « Duc de fer » se cache une référence au Duc de Wellington, défenseur de la nation britannique et de ses valeurs. Ainsi, avec cette explication en bonne et due forme, Margaret Thatcher parvint à détourner les desseins du journal soviétique et à transformer la référence au chancelier allemand en une référence plus patriotique à un duc

¹ « The first meeting with Margaret Thatcher revealed to me a pacing tigress full of warmth and reformist resolve, overflowing with a fighting spirit and a zeal for conquering socialism by going directly to the people. », *Ibid.*, p. 229.

² Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 332-333.

³ « I stand before you tonight in my Red Star chiffon evening gown, my face softly made up and my fair hair gently waved, the Iron Lady of the Western world. A Cold War warrior... Yes, I *am* an iron lady, after all it wasn't a bad thing to be an iron duke ; yes, if that's how they wish to interpret my defence of values and freedoms fundamental to our way of life. », discours de Margaret Thatcher à Finchley, le 31 janvier 1976, cité dans *ibidem*, p. 333.

anglais qui avait meilleure réputation auprès des citoyens britanniques. La redéfinition de ce sobriquet fut particulièrement habile de la part de Margaret Thatcher qui réussit à allier l'image de féminité à celle de fermeté en une seule expression qui demeura extrêmement populaire tout au long de sa carrière et même au-delà. Comme bien souvent chez cette « Dame de fer », ses pires défauts pouvaient aisément être tournés en qualités.

Grâce aux conseils de Ronald Millar dans la rédaction de ses discours, Margaret Thatcher prononça quelques lignes qui restèrent célèbres lorsqu'elle exprima son aversion pour la politique du compromis, politique qui, selon elle, avait été pratiquée par la plupart des Premiers ministres depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et qui avait pour figure de proue un de ses prédécesseurs conservateurs, Edward Heath. Lors d'un discours à l'occasion du congrès du parti conservateur à Brighton en 1980, Margaret Thatcher reprit le terme de « dame », ou plus précisément de « *lady* » en anglais, pour faire référence au sobriquet « Dame de fer » mais aussi pour mettre en avant sa féminité, contrastant avec la masculinité de ses prédécesseurs et opposants au Royaume-Uni ainsi qu'à l'étranger. Ce positionnement apparaît clairement dans l'extrait suivant :

À ceux qui retiennent leur souffle dans l'attente de cette marotte des médias, le « revirement », je n'ai qu'une chose à dire. « Faites demi-tour si vous le voulez. La dame n'est pas en faveur d'une volte-face. » Je ne le dis pas seulement à vous, mais aussi à nos amis d'outre-mer – ainsi qu'à ceux qui ne sont pas nos amis¹.

Cette citation illustre à quel point Margaret Thatcher tentait de s'imposer au début de son premier mandat de Premier ministre et surtout en tant que femme à la tête d'un gouvernement occidental. Dans ses mémoires, elle fait d'ailleurs référence à une autre femme, à la tête du gouvernement d'un vaste pays, l'Indienne Indira Gandhi. Margaret Thatcher nous dit l'avoir admirée et respectée avant de souligner une de ses particularités qui en fit un chef d'État particulièrement compétent, son pragmatisme². Le pragmatisme en tant que qualité féminine est un argument récurrent chez Margaret Thatcher. Faut-il y voir une défense féministe de la femme ? Pas nécessairement, car, pour la « Dame de fer », cette qualité était

¹ « To those waiting with bated breath for that favourite media catchphrase, the 'U-turn', I have only one thing to say. 'You turn if you want to. The lady's not for turning.' I say that not only to you, but to our friends overseas – and also to those who are not our friends. », congrès du parti conservateur de 1980 à Brighton, cité dans Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 122.

² *Ibidem*, p. 161-162.

souvent associée aux attributs de la femme au foyer dont le rôle était avant tout de prendre soin des siens et de prendre en charge ce qui constitue l'espace privé, par opposition à l'espace public, traditionnellement perçu comme masculin.

Ce commentaire sur le rythme de vie de Margaret Thatcher publié le 3 février 1975 par le *Daily Mirror* est particulièrement édifiant :

Les week-ends de Margaret Thatcher s'articulaient autour de toute une série de tâches savamment agencées. D'abord, il fallait nettoyer la cuisine. Puis c'était au tour de la salle de bain, un petit coup de plumeau de-ci de-là et ensuite les courses et le linge. Et, après cela, il lui fallut remettre de l'ordre au sein du parti conservateur, dépoussiérer Ted Heath et prodiguer au Royaume-Uni un bon nettoyage de printemps¹.

Dans cette remarque nous pouvons percevoir à quel point il était de rigueur de mettre en avant les qualités domestiques de Margaret Thatcher, que ce soit à ses débuts en politique, lorsque les différences entre les sexes étaient encore très marquées, ou plus tard, alors que les femmes commençaient à s'émanciper de la domination patriarcale.

Ce type de caricature, même s'il prête à rire, n'était pas intrinsèquement péjoratif dans la mesure où Margaret Thatcher est présentée comme capable d'allier gestion de son foyer et de sa vie professionnelle. Elle fut en ce sens comparable à la « *superwoman* » de Shirley Conran² dont l'ouvrage, conçu comme un guide à l'attention des ménagères, date de 1975.

Dans la même veine, notons que, lors de la campagne de Margaret Thatcher aux élections législatives de 1979, son conseiller en image Gordon Reece lui avait recommandé de faire ses courses dans des commerces de King's Road, à Londres, sous l'œil des caméras³. Il s'agissait d'attirer les regards des citoyens britanniques sur cette femme ordinaire, assidue à ses tâches domestiques et à la gestion de son foyer. Ainsi, dans le *Daily Telegraph* du 25 avril 1979, nous pouvons voir Margaret Thatcher, ses sacs de courses à la main, expliquant que le pouvoir d'achat avait diminué depuis que les travaillistes étaient au pouvoir, c'est-à-dire depuis 1974⁴. Cet épisode donna suite à une célèbre caricature de Nicholas Garland où Margaret Thatcher est

¹ « Margaret Thatcher had all her chores neatly lined up at the weekend. First there was the kitchen to tidy. Then the bathroom, a dash around with a duster and on to the shopping and the laundry. And after that she had to tidy up the Tory party, polish off Ted Heath and give Britain a good spring cleaning. », *Daily Mirror*, 3 février 1975, cité dans John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 297.

² *Ibidem*, p. 316.

³ *Ibid.*, p. 430.

⁴ *Ibid.*, p. 430.

représentée tenant deux sacs de courses : l'un représentant les échecs du parti travailliste en matière de grèves, d'augmentation du chômage et de la criminalité tandis que l'autre est vide. Le fait qu'une telle photographie dans un article de presse ait été reprise par un caricaturiste démontre à quel point l'image de femme au foyer était percutante et semblait caractériser avec justesse le futur Premier ministre. Il s'agissait en fait de la construction d'une véritable *persona*, c'est-à-dire d'un masque digne de ceux portés par les acteurs de l'Antiquité grecque, pour exacerber les traits de la fille d'épicier aux valeurs puritaines. Cette femme faisant des courses pour son foyer comme la plupart des citoyennes britanniques permit sans doute de rassurer les électeurs méfiants envers les politiciens et de leur donner l'illusion que les affaires politiques et domestiques étaient finalement très proches. Nous pouvons également y percevoir la volonté de mettre en avant le fait qu'il s'agissait d'une femme comme les autres, consciente des difficultés du peuple. L'occasion avait ainsi été donnée à Margaret Thatcher d'incarner la citoyenne britannique moyenne, stratégie politique qui s'avère généralement très bénéfique.

Cette accroche qui consistait à expliquer que Margaret Thatcher était une habile politicienne car elle était avant tout une ménagère zélée ne semble pourtant pas provenir des médias mais plutôt de la principale intéressée. En effet, si nous remontons à septembre 1949 et à un discours délivré par Margaret Roberts lors d'un déjeuner auquel participaient des femmes de la circonscription de Bexley, alors le fief d'Edward Heath, nous pouvons relever la citation suivante :

Plutôt que de laisser le langage pompeux des économistes et des membres du cabinet ministériel vous effrayer, envisagez la politique à notre propre niveau domestique. Après tout, la vie des femmes se fait au rythme des commissions, des pénuries de logements et de la diminution constante des possibilités professionnelles pour les jeunes, et nous devons par conséquent faire face à la situation en n'oubliant pas que plus les individus sont privés de leur pouvoir, moins nous avons de responsabilités à endosser¹.

Il apparaît donc qu'un des principaux objectifs de ce discours était de simplifier, voire de vulgariser, la politique en général et, plus précisément, la politique économique. Afin

¹ « Don't be scared of the high-flown language of economists and Cabinet Ministers, but think of politics at our own household level. After all, women live in contact with food supplies, housing shortages and the ever-decreasing opportunities for children, and we must therefore face up to the position, remembering that as more power is taken away from the people, so there is less responsibility for us to assume. », discours de Margaret Thatcher à l'attention de l'Association des femmes conservatrices de Bexley, le 15 septembre 1949, *Kentish Independent*, 23 septembre 1949, <<http://margareththatcher.org/document/100836>>, consulté le 10.03.2017.

de convaincre un électorat féminin qui, selon Margaret Roberts, n'était pas assez informé pour comprendre les enjeux politiques du moment, il fallait le renvoyer à ce qu'il connaissait le mieux : la gestion du foyer. Notons aussi que l'emploi rhétorique de l'adjectif possessif « notre » indique une identification de Margaret Roberts à toutes ces femmes britanniques, potentielles électrices qu'il s'agissait de persuader de voter pour le parti conservateur, et peut-être même de faire en sorte qu'elles retiennent le nom de l'ambitieuse jeune femme. Par ailleurs, ces deux phrases résument assez fidèlement l'essence du thatchérisme dans la mesure où les politiques menées par Margaret Thatcher étaient souvent adoptées selon son instinct et où elle était perçue comme gérant les finances du pays comme s'il s'agissait de ses ressources personnelles. Selon elle, le pays avait tendance à dépenser plus qu'il ne percevait et cette attitude n'était viable pour aucun foyer. Il n'était donc pas concevable que cela continue : c'est pour cette raison qu'elle encouragea la privatisation de nombreux services publics britanniques et le désengagement de l'État en ce qui concerne le système de santé publique.

Lors de sa campagne pour conquérir le siège de Finchley, qu'elle obtint le 8 octobre 1959, Margaret Thatcher fit un discours le 31 juillet 1958 qui fut repris et commenté dans un article du *Finchley Press* le 8 août suivant. Cet article fit ressortir la particularité féminine de la nouvelle élue à travers ses talents de parfaite ménagère appliqués à la politique. Ainsi pouvons-nous lire un commentaire selon lequel la politicienne avait livré un « jugement tranché de la situation au Moyen-Orient, puis jaugé les stratégies de propagande russes avec le talent d'une ménagère quantifiant les ingrédients d'une recette qui lui est familière et avait pointé Nasser comme étant l'ingrédient à retirer du saladier »¹. De tels propos sont évidemment particulièrement négatifs : il s'agissait de faire passer ses capacités de femme politique au second plan et de la rabaisser à son statut de ménagère. En somme, il s'agissait de lui nier un statut par la mise en avant de stéréotypes.

À ses débuts en politique, Margaret Thatcher était souvent invitée à répondre à des questions qui concernaient avant tout la famille et ce que pouvait être une vision féminine de la politique. Il ne faut pas oublier que le fait d'être une femme politique était assez inhabituel à cette époque, d'autant plus que Margaret Thatcher était membre du parti conservateur, parti généralement favorable à une forme de traditionalisme et qui était encore majoritairement constitué d'hommes. En tant que femme, elle se devait donc de jongler entre ses ambitions professionnelles et l'idée communément partagée parmi les conservateurs selon laquelle tout

¹ « clear-cut appraisal of the Middle-East situation, weighed up Russia's propagandist moves with the skill of a housewife measuring the ingredients in a familiar recipe, pinpointed Nasser as the fly in the mixing bowl », *Finchley Press*, 8 août 1958, <<http://margaretthatcher.org/document/100941>>, consulté le 13.06.2016.

individu de sexe féminin devait se cantonner à ses activités domestiques. Ainsi, lors de sa première apparition à l'antenne de l'émission radiophonique *Any Questions ?* en janvier 1960, elle dut répondre à un entretien qui s'articulait autour de la façon dont les femmes appréhendaient leur métier, de leur organisation entre travail et vie de famille et fut même invitée à prodiguer des conseils sur la recherche de l'époux idéal. Elle répondit à toutes les questions qui lui étaient posées et expliqua, entre autres, qu'il fallait s'aviser de « chercher un mari qui soit gentil »¹, ce qui peut être compris comme 'un époux étant capable d'accepter et de s'adapter à la vie professionnelle de sa femme' mais qui laisse assez de liberté d'interprétation pour que toute femme puisse adhérer à ces propos. Il est facile d'imaginer que de telles idées aient pu froisser quelque peu les *hommes* politiques de l'époque.

Margaret Thatcher ne tentait donc pas de s'affranchir de cette image de femme au foyer et il semblerait même qu'elle la cultivait et la servait régulièrement aux médias. Ainsi, en 1966, elle expliqua à une journaliste du *Daily Telegraph Magazine*, afin de répondre à ceux qui se posaient encore la question de la capacité que pouvait avoir une femme comme elle à allier vie professionnelle et domestique, qu'elle était tout à fait capable de cuisiner pour sa famille, malgré sa charge de travail en tant que membre du cabinet fantôme sous la direction d'Edward Heath : « J'ai embauché une gouvernante mais je fais toujours la cuisine moi-même »². Il était important, voire nécessaire, pour Margaret Thatcher de montrer qu'elle était indépendante et capable de s'investir dans toutes ses missions sans jamais dépendre de personne. Cela contribuait à sa vision de la société où tout individu se devait d'être libre et responsable de sa propre existence. Par ailleurs, il y avait là l'occasion de rallier les membres les plus conservateurs du parti en les informant qu'elle était toujours présente pour son foyer ainsi que les membres les plus progressistes en leur expliquant qu'une femme ne se résumait pas à ses tâches domestiques mais qu'elle pouvait aussi s'épanouir dans sa vie professionnelle. Par ailleurs, les propos de Margaret Thatcher dans cet entretien pour le *Daily Telegraph Magazine* furent corroborés par le témoignage d'un journaliste de l'*Eastern Daily Press* lorsqu'il indiqua que Margaret Thatcher était très présente pour prendre soin de son foyer et qu'elle était secondée par une aide-ménagère qui ne venait que les matins des jours de semaine³, et qui se contentait sans doute de faire du ménage. La politicienne expliqua d'ailleurs à ce même journaliste que le petit-déjeuner se prenait toujours en famille et que lorsqu'elle rentrait de

¹ « look for a husband who is kind », Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 145.

² « I've got a housekeeper but I still do the cooking myself. », *Daily Telegraph Magazine*, 18 mars 1966, <<http://www.margaretthatcher.org/document/101465>>, consulté le 13.06.2016.

³ *Eastern Daily Press*, 15 janvier 1974, cité dans Gillian Shephard, *op. cit.* p. 3.

Londres, elle parvenait toujours à consacrer du temps à son mari et à ses enfants, quelle que fût l'heure. En outre, elle rassura certains de ses lecteurs en leur promettant de s'assurer que le réfrigérateur était toujours plein pour que son mari et ses enfants puissent se servir lorsqu'ils le souhaitent¹. Cette image paraît bien idyllique même si le but, non affiché, était de se présenter comme une véritable fée du logis, disponible et responsable. Ce fut sans doute aussi grâce à ce type de discours que des citoyennes britanniques se reconnurent en Margaret Thatcher dans la mesure où elle constituait un exemple de réussite dans tous les domaines, qu'il s'agisse de la sphère publique comme privée. Elle était un peu une des leurs, capable de comprendre les difficultés des mères de famille tentant de réussir professionnellement.

Lorsque le couple Thatcher s'installa à Farnborough dans une grande maison appelée Dormers, acquise par Denis Thatcher en 1957, la jeune politicienne se mit d'ailleurs à jardiner car ce fut la première fois qu'elle put bénéficier du confort d'une maison avec jardin. Elle sembla d'ailleurs se passionner pour le jardinage et, très rapidement, son jardin devint un véritable modèle d'ordre grâce à son agencement structuré et maîtrisé. Les nombreuses photographies prises à cette époque par des journalistes et publiées dans les médias illustrent parfaitement ce nouvel élan dans la vie de Margaret Thatcher. Il s'agissait d'une stratégie de communication qui permit une fois de plus à celle qui fut plus tard connue sous le nom de « Dame de fer » de mettre en avant ses qualités domestiques tout en mettant l'accent sur sa rigueur et sa détermination à maintenir l'ordre dans tous les domaines. Une fois de plus, du foyer à l'État, il ne semblait n'y avoir qu'un pas. Par ailleurs, l'acquisition de Dormers fut souvent présentée par Margaret Thatcher comme un investissement qui permettait à ses jumeaux, Mark et Carol, de s'épanouir en profitant du jardin et du bois à proximité. Afin de montrer qu'elle entendait bien garder le contrôle sur les risques qu'un tel environnement pouvait présenter pour ses enfants, Margaret Thatcher ne manqua pas de rappeler dans ses mémoires que les jumeaux pouvaient s'aventurer dans le bois voisin « mais pas non-accompagnés »² et que « la maison faisait partie d'un lotissement, les véhicules n'y circulaient donc pas »³ ce qui garantissait une sécurité optimale pour ses enfants. Garder le contrôle sur tous les aspects de sa vie professionnelle et privée était un leitmotiv pour celle qui devint plus tard Premier ministre.

Lorsqu'elle se fixa pour objectif de diriger le parti conservateur en 1975, rares étaient ceux qui doutaient encore de la force de détermination de Margaret Thatcher. Il

¹ *Eastern Daily Press*, 15 janvier 1974, cité dans *Ibidem*, p. 4.

² « though not alone », Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 102.

³ « the house was part of an estate, so there was no through-traffic », *Ibidem*, p. 103.

s'agissait dès lors d'adoucir son image et de tirer profit de sa féminité. D'où la décision de Gordon Reece de la présenter en tant que femme conservatrice qui chérissait son foyer et qui n'aspirait à aucune lutte d'ordre féministe¹. Ainsi, dans un article du *Daily Mirror* publié le 3 février 1975, Margaret Thatcher tint les propos suivants :

Je suis une personne tout à fait ordinaire qui mène une vie tout à fait normale. C'est une chose que j'apprécie – comme m'assurer que la famille prenne un bon petit-déjeuner. Et les commissions me permettent de rester en contact avec cette vie normale².

Dans ce cas précis, la finalité politique qui était de diriger le parti fut appuyée par un discours à portée morale mettant l'accent sur la simplicité et, par extension, le pragmatisme d'une femme politique féminine et typiquement conservatrice dans ses valeurs.

Si nous suivons l'idée de la métaphore, toute fée du logis ferait nécessairement une politicienne compétente. Les femmes seraient donc pourvues de qualités politiques dont les hommes ne pourraient bénéficier, ce qui suggère une certaine conception féministe de la femme car il y a là une revendication de supériorité féminine. Une autre femme politique britannique, Gillian Shephard, soutient et explique ce type d'argumentation :

Les nombreux talents pratiques et qualités de gestion nécessaires à la fondation d'un foyer – et j'attire souvent l'attention des publics auxquels je m'adresse sur le fait qu'il faut être un gestionnaire pour gérer un foyer – ces nombreuses qualités de gestion procurent aux femmes une capacité à résoudre une diversité de problèmes et à le faire prestement ; et ce sont cette polyvalence et cette aptitude à prendre des initiatives qui sont si recherchées dans la vie publique. Et je pense pouvoir dire que je suis capable de prendre très rapidement des décisions dans la vie publique parce que je suis habituée à le faire pour mon foyer³.

¹ John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 296.

² « I am a very ordinary person who leads a very normal life. I enjoy it – seeing that the family have a good breakfast. And shopping keeps me in touch. », *Daily Mirror*, 3 février 1975, cité dans *ibidem*, p. 296.

³ « The many practical skills and management qualities needed to make a home – and I often stress to audiences that you have to be a manager to run a home – those many management qualities give women an ability to deal with a variety of problems and to do so quickly. And it's that versatility and decisiveness which is so valuable in public life. And I may say that I think I am able to make decisions at a tremendous speed in public life because I have been used to doing that in the home. », Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 248.

Cette façon de comparer vie domestique et professionnelle et cet argument selon lequel les femmes auraient un avantage sur les hommes, celui d'être aguerries à la prise de décisions et à la gestion rapide des problèmes, semblent correspondre au discours tenu par Margaret Thatcher dans la mesure où il était essentiel de se rendre légitime en tant que femme. À ce propos, la meilleure technique de défense est souvent l'attaque. Affirmation qu'il convient de nuancer en soulignant le fait que mettre en avant des qualités typiquement féminines ne signifie pas nécessairement dénigrer le sexe opposé. Cette argumentation n'est peut-être qu'une simple mise en avant des qualités inhérentes aux femmes, sans que cela implique que les hommes soient dépourvus de toute qualité.

Le fait de se positionner en tant que femme au foyer, bien que capable de mener une vie publique relativement chargée, engendre nécessairement un deuxième type d'image qui lui est sous-jacent, celui de mère de famille. Être la mère de deux enfants donnait à Margaret Thatcher l'occasion de se montrer maternelle et protectrice envers les citoyens britanniques dans leur ensemble.

Tout d'abord, dans les différents témoignages de Margaret Thatcher, apparaît bien souvent l'idée que la famille était pour elle un élément essentiel qui contribuait à l'équilibre de son existence. Elle explique par exemple dans ses propos adressés à Charles Moore que lorsque l'université d'Oxford refusa de lui accorder un diplôme honorifique, alors que ses prédécesseurs qui avaient fait une partie de leurs études dans cette prestigieuse université avaient tous obtenu cette récompense en guise de reconnaissance, elle fut très affectée et put trouver du réconfort auprès de son fils Mark qui s'empressa de lui offrir un bouquet de fleurs pour adoucir sa déception¹.

Margaret Thatcher n'était donc pas seulement la « Dame de fer » dont nous avons tous entendu parler ; elle pouvait aussi se montrer plus douce et maternelle. Ainsi, selon les dires de George Urban, un de ses conseillers en affaires étrangères, elle était en réalité plus agréable que ce que son image télévisuelle ne le laissait paraître². Mettre en avant le fait qu'elle était mère de famille permit à Margaret Thatcher de se présenter en tant que politicienne maternelle, prenant instinctivement soin de ses concitoyens. À ce propos, suite à sa rencontre avec elle, l'historien David Dilks rédigea une lettre dans laquelle il explique que Margaret Thatcher était dotée d'« une certaine qualité maternelle »³. Qu'entendait-il par-là ? Sans doute

¹ Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 659.

² Eric J. Evans, *Thatcher and Thatcherism*. New-York : Routledge, 2004 [1997], p. 44-45.

³ « a certain motherly quality », Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 350.

faut-il y voir la mise en avant d'un aspect protecteur et rassurant de la part de celle dont le parcours fut pourtant souvent marqué par des prises de positions particulièrement fermes voire impitoyables. Cela n'empêcha pas certains de ses proches collaborateurs comme Jane Parsons, une employée de Downing Street, d'affirmer lors d'un entretien que le travail et l'organisation de la résidence étaient un peu semblables à celle d'« une chaleureuse cellule familiale avec le Premier ministre comme chef de famille »¹. D'ailleurs, dans son autobiographie intitulée *The Downing Street Years*, Margaret Thatcher parle de « devoirs »² qu'elle donnait à ses ministres, comme s'il s'agissait pour eux de rendre à leur maîtresse d'école une préparation soignée, réalisée en-dehors des heures de travail. L'utilisation de ce terme, qui pourrait passer inaperçue, laisse entrevoir une certaine conception du monde politique et du positionnement du Premier ministre au sein de ce dernier. Cela fait également écho à l'époque dite victorienne dans la mesure où, à cette période, dans le domaine industriel, les employeurs étaient parfois considérés comme des pères de familles par leurs employés. Ce positionnement leur permettait de mieux contrôler la vie de ces derniers en leur garantissant un certain confort car ils faisaient construire pour eux des cités d'habitation aux abords des usines et attendaient en retour un infaillible dévouement de leur part ainsi qu'un travail intense et rigoureusement exécuté.

L'événement majeur qui fit ressortir les qualités maternelles de Margaret Thatcher fut la disparition de son fils Mark dans le désert du Sahara lorsqu'il participa au rally Paris-Dakar de 1982. Cette disparition et la recherche soutenue par le gouvernement algérien qui s'ensuivit durèrent six jours, période pendant laquelle Margaret Thatcher exprima à plusieurs reprises son inquiétude pour son fils. Hormis son entourage professionnel, il semblerait que les citoyens britanniques, lorsqu'ils eurent connaissance de la nouvelle, partagèrent largement le sentiment d'inquiétude de leur Premier ministre et que ce malencontreux événement permit de rendre cette dernière plus humaine, grâce à son image de mère de famille protectrice et sensible.

Les larmes de Margaret Thatcher, même si cela peut sembler paradoxal et inattendu pour qui se limite à la percevoir en tant que « Dame de fer », n'étaient pas versées si rarement qu'il n'y paraît. En effet, un certain nombre d'épisodes tout au long de sa carrière l'incitèrent à exprimer ses émotions, et notamment sa tristesse. Par exemple, lorsqu'un hélicoptère qui avait pour mission de sauver des hommes des Forces spéciales britanniques en reconnaissance sur un glacier de Géorgie-du-Sud s'écrasa, Margaret Thatcher aurait été aperçue en larmes juste après avoir appris la triste nouvelle. Selon Charles Moore, une telle réaction relevait de l'intérêt

¹ « a cosy family unit and the PM was head of the family », entretien de Charles Moore avec Jane Parsons, *Ibidem*, p. 433.

² « homework », Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 289.

et du souci qu'elle avait envers les hommes des armées britanniques¹. En effet, face aux militaires qu'elle envoyait en mission, elle se comportait souvent comme une mère. Cela fut particulièrement le cas lors de la Guerre des Malouines où elle adressa d'ailleurs à la famille de chaque militaire mort au combat une lettre dans laquelle elle expliquait qu'étant elle-même mère de famille elle était bien placée pour comprendre ce que pouvait représenter la perte d'un enfant. Javier Perez de Cuellar, Secrétaire général des Nations Unies de 1982 à 1992, témoigna de la proximité qui existait entre le Premier ministre et ses armées lorsqu'il écrivit qu'à chaque fois qu'un conflit devait avoir lieu, il recevait un appel téléphonique de Margaret Thatcher lui demandant de faire tout ce qui était en son pouvoir pour éviter que des soldats britanniques, qu'elle avait pour coutume d'appeler « mes garçons »², ne soient tués. Javier Perez de Cuellar expliqua ensuite que dans de telles situations, elle avait l'attitude d'une mère³. Cette relation très spéciale entre Margaret Thatcher et les hommes qui composaient les armées du pays est par ailleurs très bien expliquée par Charles Moore lorsqu'il la compare à l'esprit chevaleresque et fait du Premier ministre une allégorie de la nation :

Elle ressentait une identification maternelle, presque sentimentale, avec les hommes qu'elle envoyait au combat, et elle obtenait en retour une dévotion chevaleresque, un désir de la protéger en tant que femme et en tant qu'incarnation de l'esprit de la nation⁴.

Comme indiqué dans cette citation, l'image de la mère de famille devenant par extension mère de la nation garantissait à Margaret Thatcher un retour de la part de ses concitoyens. Il n'est donc pas très étonnant que plus tard, lorsqu'elle publia *Statecraft*, Margaret Thatcher prit soin d'expliquer que la notion de famille permettait de fédérer le peuple en lui insufflant des valeurs telles que « l'amour, le devoir [et] le sens du sacrifice »⁵. Cet argument, émis *a posteriori*, avait sans doute par ailleurs pour objectif de contrebalancer les critiques de ses détracteurs selon lesquelles elle avait créé une société individualiste où la notion même de nation avait perdu tout son sens. Il lui fallait donc de temps à autre réaffirmer son image de femme protectrice et fédératrice.

¹ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 703.

² « my boys », Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 257.

³ *Ibidem*, p. 257.

⁴ « She felt a maternal, almost romantic, identification with the men whom she was sending into battle, and they responded with a chivalrous devotion, a desire to protect her as a woman and as an embodiment of national spirit. », Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 753.

⁵ « love, duty, sacrifice », Margaret Thatcher, *Statecraft : Strategies for a Changing World. op. cit.*, p. 414.

L'image de Margaret Thatcher en tant que mère de famille fut souvent associée à celle de médecin soignant le Royaume-Uni de ses maux. En effet, elle multipliait les références au fait que le pays souffrait de ses dépenses excessives dues à la nationalisation de nombreux secteurs de son économie opérée par les Premiers ministres d'après-guerre. Il lui fallait donc faire avaler au peuple un remède amer sur le court-terme mais qui ne pouvait, selon elle, qu'être bénéfique dans un avenir plus lointain. Ce remède correspondait principalement aux vagues de privatisation qu'elle instaura. Là encore, Margaret Thatcher jouait sur l'idée généralement partagée selon laquelle lorsque ses enfants sont malades, il revient au chef de famille de prendre les décisions nécessaires à leur rétablissement.

Lors du congrès du parti conservateur de 1984, après l'attentat perpétré par des membres de l'IRA au Grand Hotel de Brighton, Margaret Thatcher, qui n'avait pas été touchée alors qu'elle en était la cible principale, tint à maintenir son allocution à l'attention des membres du parti et lorsque le congrès prit fin, elle se précipita au chevet des blessés rassemblés au Royal Sussex County Hospital. Cette visite fut largement commentée par les médias et de nombreuses photographies furent prises par les journalistes. Elle eut donc une répercussion sur l'opinion publique qui, choquée par cette tragédie, assista à l'empathie et à l'implication du Premier ministre. Dans ce cas précis, une fois de plus, l'attitude de Margaret Thatcher correspondait à celle d'un médecin prenant soin de ses patients même si ses conclusions furent que le seul traitement à prodiguer au pays était de combattre l'IRA sans concession.

Dans *The Downing Street Years*, Margaret Thatcher consacra une courte partie, d'à peine quatre pages, à la thématique de la famille. Pourtant les arguments que cette partie contient sont édifiants dans la mesure où nous comprenons que, pour la femme politique, la cellule familiale était un élément essentiel de toute société car il permettait d'endiguer les problèmes d'insécurité et de délinquance. En effet, afin d'agir en ce sens, l'ancien Premier ministre explique que, lors de ses dernières années au pouvoir, elle prit de plus en plus conscience du fait que la criminalité ne pouvait être enrayée que grâce à un effort gouvernemental pour promouvoir la consolidation de ce qu'elle nomme « la famille traditionnelle »¹. Nous pouvons comprendre cette expression comme une référence à une famille où les deux parents sont unis par les liens du mariage et vivent donc ensemble. Margaret Thatcher semblait s'inquiéter du phénomène croissant des familles monoparentales où l'éducation des enfants était généralement confiée aux mères. Elle écrivit d'ailleurs que « les garçons à qui il manque le modèle d'un père sont plus enclins à pâtir de problèmes sociaux en

¹ « the traditional family », Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 628.

tous genres »¹. Cette façon de voir les choses, qui peut de nos jours paraître quelque peu archaïque, semblait être assez généralement partagée par les conservateurs de l'époque et, puisqu'elle en faisait partie, il n'est pas très surprenant que Margaret Thatcher défendait de tels arguments. Cela explique pourquoi il lui fallait s'ériger en parfaite mère de famille et faire en sorte que son propre foyer constituât un exemple pour les citoyens britanniques.

La première des conditions indispensables à la constitution d'un foyer harmonieux fut pour Margaret Thatcher de respecter et de faire appliquer les préceptes appris lors de sa propre enfance à Grantham. Ainsi, dans *The Path to Power*, la politicienne explique :

L'expérience de mon enfance à Grantham m'avait convaincue que la meilleure manière de fonder un foyer heureux est de s'assurer qu'il soit animé et actif².

Le foyer-modèle était donc, en quelque sorte, celui de son enfance³. Cela n'est pas très étonnant dans la mesure où, comme nous l'avons vu, Margaret Thatcher idéalisait la figure que représentait son père et les valeurs qu'elle considérait avoir acquises sous son influence. D'ailleurs, quelques lignes plus loin, elle explique que le dimanche était une journée dédiée à des activités domestiques, entre autres la cuisine, tout comme cela avait été le cas dans l'appartement qui se trouvait au-dessus de l'épicerie familiale à Grantham⁴.

Afin de se constituer le foyer idéal, Margaret Thatcher pouvait compter sur son mari Denis qui dégagait une image de sérénité et de soutien infaillible envers son épouse. En effet, au fil des années, Denis Thatcher devint un personnage iconique - presque une institution - pour les citoyens britanniques et plus encore dans la circonscription de Finchley⁵, car il était toujours aux côtés de sa femme. Notons à ce propos que dans *The Downing Street Years*, un hommage est rendu à Denis Thatcher dès les premières pages et que ce même hommage réapparaît à la dernière page. Ainsi pouvons-nous lire : à la page 22 « je n'aurais jamais pu être Premier ministre pendant plus de onze années sans Denis à mes côtés »⁶ et « j'ai salué l'assistance et ai pris place dans la voiture avec Denis à côté de moi, comme il l'a toujours été »⁷ à la page 862.

¹ « boys who lack the guidance of a father are more likely to suffer social problems of all kinds. », *Ibidem*, p. 629.

² « My childhood experiences in Grantham had convinced me that the best way to make a cheerful home is to ensure it is busy and active. », Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 104.

³ Voir annexe 2.

⁴ Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 104.

⁵ Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 207.

⁶ « I could never have been Prime Minister for more than eleven years without Denis at my side. », Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 22.

⁷ « I waved and got into the car with Denis beside me, as he has always been », *Ibidem*, p. 862.

Margaret Thatcher avoua qu'elle bénéficia de l'expérience de son mari Denis en matière de ressources pétrolières – il avait été un puissant homme d'affaires dans ce domaine – et que cela lui permit de mieux comprendre le choc pétrolier de 1979 qui engendra une montée des prix du carburant¹. Par ailleurs, dans *The Path to Power*, Margaret Thatcher explique que son mari s'y connaissait tout autant qu'elle en politique et qu'il maîtrisait encore davantage les sujets économiques². Enfin, il semblerait que Denis Thatcher était impliqué dans la carrière politique de sa femme plus encore qu'il n'y paraît. Ainsi, alors que sa femme était dans l'action et n'avait sans doute que peu de temps à allouer aux commentaires médiatiques, il se chargeait de suivre et de prendre note des différentes informations qu'il pouvait obtenir par le biais des médias. Nous n'en savons malheureusement pas plus sur les commentaires dont il faisait part à son épouse, ni d'ailleurs sur les idées qu'il pouvait lui insuffler.

Lors d'un entretien avec le journaliste Peter Riddell, Gillian Shephard obtint quelques informations sur la façon dont Denis Thatcher se comportait lorsqu'il assistait aux discours de sa femme. Ainsi, il lui expliqua que l'époux Thatcher commentait sévèrement les questions des journalistes en les traitant par exemple de « gauchistes »³. Il avait donc beau se tenir en retrait de la scène, il ne manquait pas pour autant d'affirmer son point de vue, en privé.

Par ailleurs, nous pouvons considérer Denis Thatcher comme un solide soutien à la carrière de sa femme dans la mesure où il permettait à la fois d'adoucir son image en apportant une touche de légèreté dans l'arène politique et de mettre en avant des valeurs familiales à travers sa contribution à l'harmonie du foyer. En effet, son dévouement permit à son épouse, dès ses débuts, de mener de front vie publique et vie privée tout en affirmant que l'équilibre de sa famille n'était jamais sacrifié, ni même menacé.

Pourtant, derrière cette image idyllique de réussite professionnelle et familiale se cache sans doute une toute autre vérité. Ce tableau, même s'il semble convaincant, paraît en effet trop parfait pour être entièrement fidèle à la réalité. Lors d'un entretien avec Carol, la fille de Margaret Thatcher, cette dernière avoua à Charles Moore que sa mère « aurait détesté être femme au foyer »⁴. Cela semble tout à fait logique puisqu'elle avait choisi un tout autre mode de vie, on ne peut plus ambitieux. Cependant, dans un article publié par le mensuel *Onward* en avril 1954, Margaret Thatcher confessa à demi-mot sa distance physique avec les siens lorsqu'elle affirma que « si [la mère] a une personnalité puissante et dominante, sa propre

¹ *Ibid.*, p. 22.

² Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 66.

³ « lefties », Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 146.

⁴ « would have hated being a housewife », Carol Thatcher, citée dans Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 122.

influence est constamment présente et l'éducation des enfants suit les lignes qu'elle a tracées »¹. En creux de cette remarque apparaît tout de même son absence auprès de sa famille car elle était trop occupée par ses ambitions politiques.

De la même manière, il semble légitime d'émettre quelques doutes quant à l'harmonie familiale qui régnait à Grantham, lors de l'enfance de Margaret Thatcher. Le couple que formaient ses parents, entre un père de famille qui menait une vie publique intense et prenait la plupart des décisions concernant le foyer et une mère très en retrait à laquelle Margaret Thatcher ne consacra qu'une infime partie de son œuvre autobiographique, ne semblait pas aussi heureux qu'elle le laissait entendre. Nos connaissances sur ce sujet se limitent donc forcément au récit qu'elle nous en a livré.

Il a déjà été souligné que Margaret Thatcher prétendait avoir hérité de son éducation un ensemble de valeurs « victoriennes », alors qu'elle n'avait en fait pas vécu à l'époque victorienne. Pourtant, dans un entretien avec le journaliste Brian Walden, qui fut le premier à qualifier les valeurs thatchériennes de « victoriennes », le Premier ministre n'hésita pas à abonder dans le sens d'une réappropriation de valeurs passées :

Ces valeurs correspondent à l'époque où notre pays est devenu puissant, mais il n'est pas simplement devenu puissant par rapport aux autres pays, de grandes avancées ont eu lieu dans le pays lui-même².

Il n'est donc pas très étonnant que l'image politique de Margaret Thatcher reflète cette admiration pour une période idéalisée.

Notons tout d'abord que la période victorienne se caractérisait par une division sociale entre riches et pauvres mais aussi vies publique et privée. Dans la sphère publique, dignité et respectabilité étaient arborées tandis que la sphère privée, et donc moins visible, autorisait les individus à se laisser aller à certains vices tels la prostitution, ces vices devant rester ignorés du grand public. Par ailleurs, malgré le scepticisme croissant des Victoriens par rapport à la foi, la religion était toujours considérée comme le moyen de garantir une certaine morale en préservant une distinction entre les domaines public et privé. En effet, de cette manière, les vices étaient cantonnés à la vie privée et personne ne semblait les tolérer.

¹ « If she has a powerful and dominant personality her personal influence is there the whole time and the children's upbringing follows the lines which she directs. », *Onward*, avril 1954, cité dans *ibidem*, p. 122.

² « Those were the values when our country became great, but not only did our country become great internationally, also so much advance was made in this country. », entretien télévisé pour le programme *London Weekend Television World* avec le journaliste Brian Walden, 16 janvier 1983, <<http://www.margaretthatcher.org/document/105087>>, consulté le 11.04.2016.

La distinction entre vies publique et privée fait directement écho à ce que nous avons dit de Margaret Thatcher et de la façon dont elle se servait de son image maternelle de femme s'occupant toujours activement de son foyer. Dans ce cas précis, il apparaît qu'il y a une différence entre la séparation des deux sphères au dix-neuvième siècle et le franchissement de la frontière qui sépare ces deux sphères opéré par Margaret Thatcher. En effet, comme nous l'avons souligné, elle se servait de l'un pour justifier ses capacités à être efficace dans l'autre. Autrement dit, elle mettait en avant ses qualités maternelles dans le but de se montrer à la fois plus douce mais aussi particulièrement efficace et organisée, ce qui lui apportait une plus grande crédibilité en politique. Les deux sphères de l'époque victorienne trouvent donc leur écho dans les types d'image de Margaret Thatcher : celle de politicienne et celle de femme au foyer.

Cette distinction qu'opérait Margaret Thatcher entre ambitieuse politicienne et modeste femme au foyer passait souvent pour une incohérence aux yeux des journalistes de Fleet Street¹. En effet, les deux *persona* étaient tellement aux antipodes l'une de l'autre que cette combinaison pouvait paraître peu crédible.

De la même manière, Margaret Thatcher fit une erreur lourde de conséquences lorsqu'elle était ministre de l'Éducation du gouvernement d'Edward Heath et qu'elle supprima la distribution de lait dans les écoles du pays. Cette affaire lui conféra une image de femme cruelle envers les enfants et qui ne tenait absolument pas compte des différences sociales parmi les familles britanniques car il leur fallait dès lors se procurer du lait par leurs propres moyens afin que les enfants puissent jouir d'un goûter nutritif au cours de leurs journées d'école. Cette affaire eut un retentissement particulièrement important car Margaret Thatcher était une femme. En effet, le fait qu'une femme se permette de prendre une telle mesure dans un domaine directement lié à la politique familiale paraissait presque inhumain et ceci ne fit que mettre plus en avant la dureté de celle qui fut plus tard surnommée « Dame de fer ».

Les titres de journaux de l'époque furent particulièrement éloquents. Ainsi, le 9 juillet 1971, le *Sun* publia un article intitulé « Mme Thatcher est-elle humaine ? »² et le 25 novembre de la même année un autre article au titre évocateur : « La Femme la plus impopulaire du Royaume-Uni »³. Une expression ayant pour objectif de diaboliser Margaret Thatcher fut même créée de toute pièce par un participant au congrès du parti travailliste de 1971. En effet,

¹ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 504.

² « Is Mrs Thatcher Human? », *The Sun*, 9 juillet 1971, cité dans John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 232.

³ « The Most Unpopular Woman in Britain », *The Sun*, 25 novembre 1971, cité dans *ibidem*, p. 232.

le slogan « *Thatcher, milk snatcher* »¹ vint à résumer cette période d'impopularité pour la ministre de l'Éducation.

Une année plus tôt, alors que Margaret Thatcher était déjà en poste à l'Éducation, elle avait fait un autre faux pas qui avait contribué à mettre en évidence son incompréhension des familles appartenant aux classes sociales les moins aisées du pays. Lors d'une visite dans une école, elle avait tenté d'expliquer aux élèves le phénomène d'oxydation de l'argent. Dans son intervention, elle pensait pouvoir profiter de son passé de chimiste pour fournir une explication claire et facilement compréhensible par tous. Or, il était très maladroit de s'adresser à des enfants issus de classes populaires en leur disant que les cuillères en argent, qui servaient pour le petit-déjeuner, lorsqu'elles étaient trempées dans un œuf, prenaient une couleur brunâtre. En effet, peu d'enfants de cette époque avaient eu l'occasion d'utiliser des couverts en argent lorsqu'ils prenaient leur petit-déjeuner. Là encore, Margaret Thatcher ne semblait être en phase ni avec son époque, ni avec les différentes classes sociales qui composaient la société britannique. Cette maladresse lui valut d'ailleurs de nombreuses critiques de la part des médias car elle fut diffusée à la télévision par la BBC, la visite de Margaret Thatcher ayant fait l'objet d'un reportage de l'émission *Panorama* du 27 juillet 1970².

L'aspect parfois impitoyable de Margaret Thatcher différait donc largement de l'image de douceur domestique qu'elle tentait de s'attribuer. Afin de mettre en évidence l'ambivalence de son image, il faut s'intéresser à présent aux éléments à partir desquels elle se construisit une image de politicienne aux traits masculins pour se démarquer d'autres femmes politiques de son temps mais aussi pour imposer une image d'autorité, de crédibilité et de légitimité. Il lui fallait avant tout prouver que, même si elle était une femme, elle était parfaitement capable de prendre part aux décisions politiques du pays, puis de diriger le parti conservateur, enfin de former un gouvernement.

¹ *Ibid.*, p. 232.

² *Ibid.*, p. 232-233.

VII. Masculinité

Lorsque, dans *The Path to Power*, Margaret Thatcher mentionne les personnalités qui l'avaient inspirée, elle met en avant celle de Golda Meir, Premier ministre israélien de 1969 à 1974 qui participa à la création de l'État d'Israël¹. Le lien qui unit les deux femmes est évident : Golda Meir fut la première femme à être baptisée « Dame de fer » et Margaret Thatcher fut la suivante. Dans ses écrits, la politicienne britannique insiste d'ailleurs sur le fait que toutes deux partageaient « cet étrange amalgame de fermeté et de douceur qui [les] rendait à la fois maternelles et autoritaires »². Toute personne qui prétend à un tel pouvoir se doit de faire preuve d'autorité afin de s'imposer face aux autres candidats mais aussi face aux dirigeants d'autres gouvernements et, enfin, face au peuple. Lors d'un discours devant la Ligue d'amitié anglo-israélienne de Finchley, en 1972, Margaret Thatcher décrivit sa rencontre avec Golda Meir comme étant celle d'une « dure à cuire rendant visite à une autre dure à cuire »³. Mme Thatcher fut d'ailleurs très rapidement perçue comme « l'archétype de la 'femme de pouvoir' »⁴ à travers le monde entier. Lors de sa campagne électorale de 1979, elle fit d'ailleurs plusieurs fois référence à Golda Meir, notamment lors des émissions radiophoniques *Newsbeat* sur BBC Radio 1 le 25 avril et sur LBC le 28 avril⁵. Lors de l'entretien accordé au journaliste Peter Murphy pour la chaîne LBC le 28 avril, elle dressa un portrait particulièrement élogieux de la femme politique israélienne : « Golda Meir a permis à Israël de traverser une des périodes les plus difficiles de son histoire. Elle n'a pas fléchi ; elle était merveilleuse »⁶. Bien évidemment, l'objectif était, à travers cette référence, de justifier sa propre capacité en tant que femme à relever les défis qui allaient se présenter au cours de son mandat de Premier ministre en faisant preuve de détermination.

Dans le même registre que pour le surnom de « *milk snatcher* », nombre de pseudonymes vinrent insister sur la dureté de la politicienne : « la Dame de fer » bien sûr, mais aussi « Maggie la battante » ou « Attila le Hun »⁷. Le surnom « Maggie la battante » avait été

¹ Voir illustrations : fig. 4.

² « that strange blend of hardness and softness which made [them] alternately motherly and commanding », Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 378.

³ « one tough nut visiting another tough nut », discours devant la Ligue d'amitié anglo-israélienne de Finchley, 10 janvier 1972, cité dans Eliza Filby, *op. cit.*, p. 252.

⁴ « the archetype of the 'strong woman' », Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 635.

⁵ John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 428.

⁶ « Golda Meir saw Israel through one of the most difficult periods in her history. She didn't falter, she was marvellous. », entretien accordé par Margaret Thatcher à Peter Murphy pour la chaîne radiophonique LBC, le 28 avril 1979, <<http://www.margaretthatcher.org/document/104051>>, consulté le 10.12.2016.

⁷ « Battling Maggie », « Attila the Hen », Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 470.

utilisé par des défenseurs de la politicienne afin d'insister sur son image d'héroïque et victorieuse combattante de la Guerre des Malouines et de la lutte contre les syndicats qui mettaient à mal le pays. Le surnom « Attila le Hun » était à l'opposé utilisé par des détracteurs de Margaret Thatcher, le but étant de lui reprocher sa dureté économique et sociale qui conduisit, par exemple, aux émeutes de 1981. À cette époque, une partie des citoyens britanniques avaient le sentiment d'avoir été laissés pour compte. Quoi qu'il en soit, selon Margaret Thatcher, ces surnoms lui furent plus utiles que néfastes car ils permettaient d'impressionner de potentiels opposants¹ et de les dissuader d'entrer en conflit avec elle. L'attitude quelque peu masculine de la politicienne constituait donc un avantage de taille qui lui permit, par exemple, dès octobre 1967, de décrocher le ministère de l'Énergie, un poste qui avait une image des plus masculines, traditionnellement réservé aux hommes.

Par ailleurs, le mélange d'empathie toute maternelle et de dureté dont faisait montre Margaret Thatcher semblait intriguer le public tout autant qu'il le fascinait. Ainsi, sa représentation en tant que guerrière fut particulièrement efficace dans la mesure où elle permit de consolider une forme de patriotisme et de détermination chez l'ensemble des citoyens britanniques, transcendant les sensibilités politiques. Le dirigeant du parti travailliste, Michael Foot, n'eut d'ailleurs d'autre choix que de participer à la ferveur patriotique qui animait le pays à la fin du conflit aux Malouines². Une telle image était fondée sur l'assurance, la combattivité et l'insoumission d'une politicienne qui semblait ne reculer devant rien. Il n'est pas très étonnant que cette représentation trouva son apogée lors de la Guerre des Malouines, conflit déclenché par l'invasion argentine de ces îles, à laquelle Margaret Thatcher répondit sans concession. La couverture médiatique de cet événement majeur de son premier mandat fut très large, et les différents médias continuèrent à décrypter les manœuvres britanniques après la victoire. Contrairement à ce qu'écrivit Charles Moore dans le premier volume de sa biographie, ils dressèrent le portrait d'une « Dame de fer » qui ne montrait aucun signe d'émoi face aux nombreuses victimes du conflit, qu'il s'agisse des armées britanniques ou argentines, et qui tirait une forme de gloire indécente du courage dont elle fit preuve en partant en guerre, ou plutôt en envoyant des soldats faire la guerre pour elle. Selon les mots de la baronne Nicholson, membre du parti libéral, le conflit aux Malouines constitua une transition dans l'image de Margaret Thatcher qui passa de « tigresse précautionneuse » à celle de « viking »³. Quoi de mieux pour illustrer la transition entre douceur féminine et masculinité exacerbée ? Les

¹ *Ibidem*, p. 470.

² Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 345.

³ « From pacing tigress she turned to Viking mode », Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 230.

caricatures qui étaient alors produites et diffusées montraient une Margaret Thatcher dans la peau de reines guerrières telles Boadicée, Elisabeth Ière ou Victoria¹. Ces reines eurent toutes des caractéristiques perçues comme masculines dans la mesure où leur image était fondée sur la témérité et sur une certaine bellicosité. Notons que ces comparaisons eurent une répercussion positive sur l'image de Margaret Thatcher pour deux raisons majeures : premièrement, car les personnes auxquelles la politicienne fut comparée furent toutes de victorieuses guerrières - Victoria fut d'ailleurs perçue comme une mère de la nation et de l'empire - ensuite, parce que le Royaume-Uni remporta le conflit contre l'agresseur argentin. Nous pouvons aisément imaginer que si la guerre avait été perdue, l'image de Margaret Thatcher en aurait pâti et qu'elle n'aurait peut-être pas été adoubée pour un second mandat. Au lendemain de la victoire, Denis Healey, alors numéro deux du parti travailliste, proclama que Margaret Thatcher avait « tiré sa gloire du massacre »² et dut se reprendre en expliquant que ce qu'il voulait dire était qu'elle avait « tiré sa gloire du conflit »³. Le terme « massacre » avait été jugé exagéré et la remarque de Denis Healey n'eut pas vraiment d'impact négatif sur la popularité du Premier ministre⁴. Par ailleurs, les détracteurs travaillistes furent très vite considérés comme s'attaquant non pas au personnage Thatcher mais au patriotisme britannique, ce qui ne pouvait que leur porter préjudice. Au sortir du conflit, Margaret Thatcher était donc devenue un général d'armée capable de mener le pays à la victoire, victoire qui devait s'étendre à tous les domaines qu'il s'agisse d'économie ou encore de société, et pour laquelle le Premier ministre était devenu l'agent indispensable.

La représentation de Margaret Thatcher en tant que guerrière semblait d'ailleurs omniprésente dans les médias après le conflit aux Malouines. En effet, comme l'avait prédit Enoch Powell, député pour la circonscription de South Down, Margaret Thatcher était connue sous le pseudonyme de « Dame de fer » mais « dans les deux semaines à venir la Chambre, la nation et la très honorable Dame elle-même allaient découvrir de quel métal elle est constituée »⁵.

Dès ses débuts, la part de féminité de Margaret Thatcher n'était pas toujours très apparente et les journalistes, qui s'attendaient à faire face à une femme politique mais à une

¹ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 357.

² « glorying in slaughter », Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 54.

³ « glorying in conflict », *Ibidem*, p. 54.

⁴ *Ibid.*, p. 54.

⁵ « In the next week or two this House, the nation and the right honourable Lady herself will learn of what metal she is made. », Enoch Powell à la Chambre des communes, 3 avril 1982, cité dans Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 673.

femme avant tout, furent quelque peu décontenancés lorsqu'ils firent la rencontre de la jeune Margaret Roberts. Certes, comme cela a été souligné, cette dernière savait parfaitement user de sa féminité pour séduire son auditoire et attirer de potentiels électeurs. Il n'est pourtant pas moins vrai qu'elle essayait par tous les moyens de s'imposer dans la lignée de ses prédécesseurs masculins. Voilà d'ailleurs une des raisons pour lesquelles elle invoqua ces valeurs dites « victoriennes » pour faire référence au passé et à ceux qui l'avaient précédée. De la sorte, Margaret Roberts était digne d'exercer le pouvoir car elle s'inscrivait dans une lignée, dans une tradition, *a priori* masculine à une époque où les citoyennes britanniques étaient encore principalement préoccupées par leur rôle de mère au sein d'une société plutôt patriarcale et où des magazines que nous qualifierons de traditionnalistes tels *Woman* et *Woman's Own* étaient beaucoup lus. À titre d'exemple, en 1958, ces hebdomadaires se vendaient à plus de douze millions d'exemplaires ; ce nombre de ventes commença à décroître dans les années 1970 et se trouva réduit de moitié en 1982¹.

L'article du *Finchley Press* datant du 8 août 1958 permet d'illustrer l'argument selon lequel la jeune politicienne ne paraissait pas ostensiblement féminine aux yeux des médias des années 1950 :

Elle a la capacité – si ce n'est la résolution – de contenir sa féminité : personne ne pourrait l'accuser de se donner en spectacle en tant que femme. Par ailleurs, il s'agit d'une oratrice faisant preuve d'originalité. Sa phraséologie ne correspond pas à celle d'un discours stéréotypé comme celui de nombreuses femmes politiques. [...] Les conservateurs de Finchley et de Friern Barnet se sont munis d'une nouvelle arme – une femme douée d'intelligence².

Cette dernière phrase fait de l'intelligence une qualité qui appartiendrait aux hommes. Elle révèle un certain sexisme même si, en tenant compte du contexte britannique des années 1950, il est important de noter qu'il était inhabituel de voir une femme gravir les échelons de la politique et exprimer autant d'ambition. Néanmoins, ce qui nous intéresse avant tout est le fait que la jeune politicienne différait par sa façon de s'exprimer des femmes politiques qui l'avaient précédée. Entre les attentes du public et ce qui émanait de Margaret

¹ Peter John et Pierre Lurbe, *op. cit.*, p. 158.

² « She has the ability – if not the determination – to restrain her femininity : no one could accuse her of throwing her womanhood at the audience. Moreover she is an original speaker. Her phraseology is not a cliché-ridden discourse like that of many women politicians. [...] The Conservatives of Finchley and Friern Barnet have armed themselves with a new weapon – a clever woman. », *Finchley Press*, 8 août 1958, cité dans John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 115.

Roberts, il y avait un large fossé. Par ailleurs, la politicienne n'avait pas coutume de sourire. En effet, son expression était plutôt celle d'une personne qui n'accordait que peu de place à la distraction. Voilà pourquoi Jean-Louis Thiériot nous dit, très justement, qu'elle arborait un « masque de fermeté »¹. Il n'y avait qu'à observer la façon dont Margaret Thatcher faisait campagne lors des élections pour se rendre compte de sa force de détermination et de son inépuisable ténacité face aux difficultés.

Tout au long de sa carrière, sa masculinité était tout de même atténuée par des touches de féminité, savamment agencées. Ainsi, comme le note Beatrix Campbell, « elle offrait un support féminin au pouvoir et aux principes patriarcaux »². En effet, il semblerait que la rhétorique thatchérienne était constituée d'ambivalences qui consistaient à émettre un message typiquement conservateur pourvu de contours plus progressistes.

Lorsque, sur les conseils de Ronald Millar, elle cita une prière de Saint-François d'Assise sur le perron du 10 Downing Street alors qu'elle venait de devenir Premier ministre, Margaret Thatcher envoya au peuple un message positif car elle promettait de rétablir « l'harmonie », « la vérité », « la foi » et « l'espoir » :

Là où il y a de la discorde, puissions-nous apporter l'harmonie. Là où il y a de la méprise, puissions-nous apporter la vérité. Là où il y a du doute, puissions-nous apporter la foi. Et là où il y a du désespoir, puissions-nous apporter l'espoir³.

Ces quelques phrases, qui furent plus tard critiquées pour avoir été hypocrites et mal choisies, renvoient l'image d'une politicienne déterminée à faire émerger de la société britannique un certain nombre de vertus. Néanmoins, elles peuvent aussi être décryptées comme constituant une formule didactique ordonnant aux citoyens britanniques de suivre ses préceptes, sans qu'ils ne soient débattus ni même expliqués, stratégie employée par le sermon religieux. Cela démontre en quoi Margaret Thatcher parvenait à rendre acceptables ses idées par la rhétorique qu'elle employait⁴. Cette rhétorique avait une dimension religieuse, donc vertueuse,

¹ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 456.

² « She offered feminine endorsement to patriarchal power and principles. », Beatrix Campbell, *The Iron Ladies : Why do Women Vote Tory ?* Londres : Virago, 1987, p. 241.

³ « Where there is discord, may we bring harmony. Where there is error, may we bring truth. Where there is doubt, may we bring faith. And where there is despair, may we bring hope. », <<http://www.margarethatcher.org/document/104078>>, consulté le 13.06.2016. Voir annexe 3.

⁴ John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 446.

et la politicienne se présentait comme l'ange du foyer de l'époque victorienne, incarnation féminine d'un idéal de vertu.

Voilà pourquoi Wendy Webster prit le parti de déclarer que les aspects féminins de l'image de Margaret Thatcher étaient souvent perçus comme étant « construits » tandis que ses caractéristiques masculines paraissaient « authentiques »¹. Un tel point de vue invite à se demander pourquoi sa masculinité semblait être davantage réelle que sa féminité. Dans les années 1980, associer une femme à une image masculine, voire virile, était considéré comme paradoxal et surprenant, ce qui incitait sans doute les citoyens et les commentateurs à accorder plus d'attention et de crédit à cette dernière. D'autre part, les médias de l'époque n'hésitèrent pas à charger le portrait de la politicienne en commentant principalement son insensibilité. À ce propos, Andrew Thomson, biographe et économiste, explique que la Margaret Thatcher médiatisée ne correspondait pas à la femme avec laquelle il avait travaillé au début des années 1980². Elle était, selon lui, bien plus empathique et sympathique que les médias ne le laissaient paraître :

Bien sûr, la Margaret Thatcher politique est dure comme l'acier et peut être tout aussi rigide. En revanche, Margaret Thatcher en tant que personne est aussi sensible et attentionnée que tout un chacun³.

Ce témoignage personnel nous offre un point de vue sur la dualité thatchérienne : celle d'une personne féminine revêtant une *persona* aux traits masculins. Il va à l'encontre de la perception du public de l'époque qui, selon Wendy Webster, considérait que la masculinité était au cœur de la personnalité de Margaret Thatcher. D'ailleurs, lors de sa campagne électorale de 1979, il semblerait qu'elle ait dû lutter contre l'image construite par ses adversaires travaillistes d'une femme dogmatique et insensible, image qu'elle avait elle-même contribué à forger puisque la construction fut à la fois personnelle, donc intentionnelle, mais aussi médiatique et politique. Cette caricature mettant l'accent sur son inflexibilité la poursuivit tout au long de sa carrière, à travers les différents événements qui eurent lieu au Royaume-Uni et il est à noter que, dans de nombreux cas, les petites phrases d'attaque qui restèrent célèbres

¹ « It is those aspects of her image which are associated with femininity that are seen as constructed, while those associated with masculinity are often seen as innate. », Wendy Webster, *Not a Man to Match Her : The Marketing of a Prime Minister*. St Paul : Women's Press, 1990, p. 80.

² Andrew Thomson, *op. cit.*, p. 32.

³ « Of course, the political Margaret Thatcher is as tough as steel and can be as unyielding. But the private Margaret Thatcher is as sensitive and thoughtful as the next person. », *Ibidem*, p. 36.

émanèrent de membres du parti travailliste, tout comme le fameux « *Mrs Thatcher, milk snatcher* »¹.

Les médias britanniques contribuèrent très largement à la construction d'une image masculine de Margaret Thatcher. En effet, ce type d'image constituait une excellente piste à poursuivre et développer et cela semblait en outre correspondre à ce que la politicienne souhaitait. Les caricaturistes aussi, notamment ceux travaillant pour le compte des tabloïds comme le *Sun* ou le *Daily Mirror*, ne se privèrent pas de dresser des portraits insistant sur le côté masculin de Margaret Thatcher. Ainsi, pouvait-on la découvrir représentée en « grand méchant loup » ou en « Dracula en jupon »².

L'image pouvant être complexe, protéiforme et parfois contradictoire, cette attitude masculine adoptée par une personne de sexe féminin constituait, comme nous l'avons souligné, un avantage de taille pour Margaret Thatcher dans la mesure où il lui permettait de combiner autorité et douceur. Il n'est donc pas très surprenant de constater qu'elle avait tendance à s'amuser de cette ambiguïté. Ainsi, lorsqu'un journaliste lui fit remarquer qu'elle était « l'homme le plus compétent du cabinet », elle rétorqua avec une pointe d'indignation « vous voulez dire, la femme la plus compétente »³.

De manière générale, il faut noter que Margaret Thatcher avait une attitude quelque peu dominatrice, voire castratrice, envers les hommes qui l'entouraient. Elle n'hésitait pas, en effet, à accaparer tous les pouvoirs et à faire taire ceux qui essayaient de la contredire. Ainsi, Denis Healey, vice-président du parti travailliste de 1980 à 1983, la compara à « un amalgame de matrone d'une petite école privée et de garde d'un camp de concentration »⁴. Cette description, qui illustre parfaitement la complexité de l'image thatchérienne et la richesse de son identité, fut élaborée par un de ses opposants du parti travailliste et avait pour objectif de la diaboliser. Néanmoins, il semblerait que Margaret Thatcher faisait presque constamment preuve d'une telle attitude, que ce fût envers ses ennemis tout comme avec ses plus proches collaborateurs. Ainsi que le formule le journaliste Rodney Tyler, les membres du gouvernement Thatcher durent faire face à un Premier ministre qui s'adressait à eux comme personne ne l'avait fait auparavant, à part peut-être leurs nourrices lorsqu'ils étaient enfants :

¹ expression conçue par le député travailliste Edward Short

² Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 158.

³ « the best man in the cabinet » / « the best woman, you mean », John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume Two : The Iron Lady*. Londres : Jonathan Cape, 2003, p. 474.

⁴ « a mixture of a matron at a minor public school and a guard in a concentration camp », *Ibidem*, p. 472.

Il n'est pas vraiment exagéré de dire que pour certains des principaux politiciens conservateurs, la dernière fois qu'une femme s'est adressée à eux comme [Margaret Thatcher] a coutume de le faire, ce furent leurs nourrices¹.

Dans l'émission télévisée *Spitting Image*, diffusée sur le réseau ITV de 1984 à 1996, de nombreuses séquences montrent d'ailleurs la marionnette de Margaret Thatcher² maltraitant et humiliant ses ministres. Par ailleurs, à partir de la deuxième saison, elle se met à porter un costume-cravate, certains de ses ministres l'appellent « *sir* » plutôt que « *madam* » et à partir de la quatrième saison un nouvel accessoire est apporté à sa panoplie : un cigare. Le fait que la marionnette porte un costume-cravate et fume le cigare est une référence à un de ses prédécesseurs que Margaret Thatcher admirait tant et qui n'est autre que le Premier ministre Winston Churchill. Il y a là un commentaire très explicite sur l'attitude masculine de la femme politique et sur le fait qu'elle paraissait semblable à un homme. La caricature dressée par cette émission alla d'ailleurs encore plus loin lorsque la marionnette de Margaret Thatcher fut représentée dans les toilettes des hommes, se tenant devant un urinoir. La critique véhiculée par l'émission faisait d'elle une figure excessivement autoritaire³ qui empiétait sur les prérogatives de ses collègues. De la sorte, elle paraissait plus virile que les membres de son gouvernement, tous de sexe masculin. La tentative de diabolisation semble donc avoir tourné court dans la mesure où ce furent les différents ministres qui l'entouraient qui furent ridiculisés plutôt qu'elle-même.

Selon les commentateurs de l'époque, l'autorité imposée par Margaret Thatcher sembla prendre de plus en plus d'ampleur tout au long de ses mandats. Selon certains d'entre eux, ce fut d'ailleurs un excès d'autorité et de suffisance qui provoqua la rébellion interne au parti conservateur et qui mena à sa chute en 1990. Un témoignage de son successeur, John Major, souligne cet abus de confiance en elle-même et explique que le Premier ministre ne parvenait plus à exprimer distinctement les facettes douce et autoritaire de sa personnalité, ce qui fut considéré comme ayant trait à ses postures féminine et masculine :

Après dix années au pouvoir, elle commença à perdre son habilité à rassembler et verrouiller les deux facettes de sa personnalité. Cela peut constituer une

¹ « for some [...] leading Tories, it is not too great an exaggeration to say that the last time they were addressed by a woman as they occasionally are by her was by their nannies. », Rodney Tyler, *Campaign! The Selling of the Prime Minister*. Londres : Grafton Books, 1987, p. 6.

² Voir illustrations : fig. 7.

³ Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two*. op. cit, p. 645.

terrible erreur que de puiser directement vos arguments de votre socle émotionnel, mais le Premier ministre se mettait à faire cela ; telle un court-circuit, elle vacillait et grésillait¹.

Il semblerait qu'à ce moment précis son autorité masculine prit le dessus sur son image de douceur féminine et que le fait de ne plus combiner les deux engendra un agacement de ses plus proches collaborateurs et défenseurs mais aussi de ceux qui avaient voté pour elle lors des différentes élections. L'image de féminité permettait bien souvent de tempérer celle de masculinité afin de paraître plus douce et plus proche des foyers britanniques.

La domination que Margaret Thatcher exerçait sur les personnes qui l'entouraient est souvent interprétée comme une forme de sadisme dans la mesure où cette dernière imposait des règles fondant une relation dominant-dominé qui devait être tacitement acceptée par les personnes auxquelles elle avait affaire. Dans ce type de relation, la posture du dominant est généralement associée à la femme car, dans le sadomasochisme, il y a une forme d'inversion des conventions sociales, les femmes imposant généralement aux hommes d'adopter la posture du dominé. Ce portrait de dominatrice conféra à Margaret Thatcher une image sexuée, ce qui allait à l'encontre de certaines représentations qui faisaient d'elle une politicienne asexuée, entièrement dévouée à sa mission politique. Il faut noter en effet que Margaret Thatcher ne se considérait et ne se présentait au public ni en tant que femme, ni en tant qu'homme, mais plutôt comme liée à un domaine qui transcenderait cette opposition : la politique. Il faudrait dans ce cas envisager Margaret Thatcher comme une personnalité politique, sans prendre en considération son sexe. Voilà pourquoi il paraît judicieux, dans le cadre de cette étude, d'explorer les différentes pistes suggérées par le personnage Thatcher. Une de ces pistes consiste néanmoins à ne pas percevoir d'attitude délibérément sexuée de la part de la femme politique. En effet, elle faisait preuve de beaucoup de retenue et, lorsqu'elle se trouvait face au public, ne se comportait pas de manière ouvertement féminine. Lors de l'émission *An Englishwoman's Wardrobe*, diffusée le 18 juillet 1986, la journaliste Angela Huth lui demanda si elle pouvait se permettre d'être « extravagante, osée, sexy »². Cette dernière ne tarda pas à

¹ « After ten years in power, she began to lose her knack of keeping the two sides of her personality bolted together. It can be a terrible error to argue straight from your emotional bedrock, but the Prime Minister was beginning to do so; like a shorting circuit she flickered and crackled. », Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 166.

² « flamboyant, daring, sexy », entretien mené par Angela Huth pour l'émission *An Englishwoman's Wardrobe*, diffusée le 18 juillet 1986, cité dans Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two*, *op. cit.*, p. 672.

répliquer « jamais ! Et je ne le souhaiterais pas »¹. Ce sujet de conversation s'avérait donc d'emblée infructueux pour la journaliste.

Les combats menés par une Margaret Thatcher autoritaire ne se limitaient pas à la Guerre des Malouines. Elle menait également une véritable croisade politique au sein du pays alors qu'elle s'entêtait à refuser toute forme de compromis avec ses opposants, notamment avec le parti travailliste. Comme nous l'avons souligné plus haut, Margaret Thatcher rappelait constamment que les décennies qui avaient suivi la Seconde Guerre mondiale avaient dégradé l'état du Royaume-Uni car la politique menée par ses prédécesseurs était faite de consensus en tous genres. Ainsi, lorsqu'elle devint Premier ministre, il était pour elle essentiel de ne jamais accepter de faire machine arrière dès lors qu'une direction avait été prise.

La notion de croisade menée à l'encontre de ses ennemis politiques fut proposée par le dramaturge David Hare dans un article du *Spectator* publié le 22 mai 1987. En voici un extrait :

Elle est, comme nous le rappellent inlassablement ses équipes de galériens journalistiques, une croisée. Sa croisade, néanmoins, est menée exclusivement en son propre nom, et au nom de ceux qui partagent ses idées et son caractère si particuliers².

Margaret Thatcher livra une véritable guerre à tous ceux qui s'opposaient à ses idées, qu'ils fussent affiliés à un parti adverse ou à son propre parti. La grève des mineurs de 1984 est un des nombreux exemples où le Premier ministre dut s'imposer face aux syndicats britanniques. Lors de cet événement, Margaret Thatcher eut un adversaire tout trouvé en la personne d'Arthur Scargill. Sa stratégie fut donc de s'en prendre à un opposant principal et non pas au peuple britannique au sens large et il semble aujourd'hui évident, grâce au recul historique, que cette stratégie fut efficace dans la mesure où elle n'endommagea pas considérablement l'image du Premier ministre. Il semblerait même que sa combativité fut perçue comme une qualité appréciée de nombreux citoyens. Au contraire, lors de son dernier mandat, alors qu'elle tentait d'imposer la *poll tax*, c'était justement le peuple au sens large qui était visé. La combativité dont elle fit preuve fut perçue comme une obstination insensée et cruelle et concourut à sa défaite de 1990. L'image de femme entêtée et téméraire, à la force

¹ « Never! Nor would I wish to be. », entretien mené par Angela Huth pour l'émission *An Englishwoman's Wardrobe*, diffusée le 18 juillet 1986, cité dans *ibidem*, p. 672.

² « She is, as her teams of journalistic galley-slaves never tire of telling us, a crusader. Her crusade, however, is exclusively on behalf of herself, and those who share her peculiar temperament and ideas. », *Ibid.*, p. 636.

masculine, ne fut donc pas toujours un avantage pour la popularité de Margaret Thatcher. De la même façon, son attitude belliqueuse face à l'Union soviétique était perçue par certains comme une menace pour la paix mondiale car au cœur des relations diplomatiques entre le bloc de l'Est et celui de l'Ouest se trouvait la question de l'armement nucléaire¹.

De manière générale, lorsque Margaret Thatcher faisait référence à des qualités féminines, ce fut toujours dans le but de démontrer que les femmes étaient plus masculines que les hommes eux-mêmes car douées de plus de courage et de détermination. Comme l'explique Charles Moore, Margaret Thatcher semblait consciente du fait qu'« être puissant est comme être une dame : si vous devez dire aux autres que vous l'êtes, c'est que vous ne l'êtes pas »².

Comme nous avons pu l'observer, Margaret Thatcher dut construire son image politique à partir des éléments dont elle ne pouvait se départir. Le fait qu'elle était une femme exerçant des fonctions politiques lui permit, par exemple, de jouer sur les deux tableaux de la féminité et de la masculinité. En ce sens, il y eut donc une forme d'instrumentalisation de données fondamentales. Qu'en est-il des valeurs et convictions qu'elle avait acquises à travers son expérience et qui composaient son habitus ?

¹ *Ibid.*, p. 676.

² « being powerful is like being a lady: if you have to tell people you are, you aren't. », *Ibid.*, p. 672.

Chapitre 2 : Construction identitaire et formation d'une image politique au prisme du concept d'habitus

« Le parti travailliste avait développé une soif de pouvoir, modéré son image et pris les devants dans les sondages d'opinion. Il était important que j'unisse le parti autour de mon autorité et de ma perception du conservatisme. »

Margaret THATCHER¹

¹ « Labour had developed a thirst for power, moderated their image and gained a lead in the opinion polls. It was important that I should unify the Party around my authority and vision of Conservatism. », Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 560.

I. Habitus bourdieusien

Lorsque, dans l'introduction générale, nous avons défini les termes de « construction » et d'« évolutions », nous avons opté pour l'approche sociologique développée par Pierre Bourdieu et pour le concept d'habitus qu'il présente comme étant « les dispositions acquises, les manières durables d'être ou de faire qui s'incarnent dans des corps »¹. Cependant, il faut noter que ces « dispositions acquises » ne le sont pas consciemment car elles consistent en des expériences subies, généralement lorsque le sujet n'est encore qu'un *infans*, dépourvu de parole :

L'habitus, comme le mot le dit, c'est ce que l'on a acquis, mais qui s'est incarné de façon durable dans le corps sous forme de dispositions permanentes. La notion rappelle donc de façon constante qu'elle se réfère à quelque chose d'historique, qui est lié à l'histoire individuelle, et qu'elle s'inscrit dans un mode de pensée génétique, par opposition à des modes de pensée essentialistes².

Le « mode de pensée génétique » présenté par Bourdieu dans cette citation a trait à l'habitus tandis que les « modes de pensée essentialistes » relèvent de l'instinct, de ce qui est inné.

Selon Bourdieu, l'individu aurait généralement conscience des valeurs qui le fondent. C'est pourquoi l'habitus bourdieusien est souvent perçu comme étant à mi-chemin entre les dimensions innée et acquise : il est à la fois « structure structurée » et « structure structurante »³. En réalité, l'habitus relève de l'acquis et non pas de l'inné.

Par ailleurs, Pierre Bourdieu ne manque pas de rappeler que le concept d'habitus peut être employé pour aborder la différence entre les sexes, l'homme et la femme développant deux types d'habitus généralement distincts⁴. Ces dispositions sont le plus souvent véhiculées par l'éducation que nous recevons et c'est sur ce point que nous pouvons établir un lien avec les thèses du sociologue Émile Durkheim selon qui les croyances et pratiques héritées du passé feraient autorité sur la construction de notre être, l'éducation jouant donc un rôle de premier

¹ Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie. op. cit.*, p. 29.

² *Ibidem*, p. 134.

³ Pierre Bourdieu, *Le Sens pratique*. Paris : Les Éditions de Minuit, 1980, p. 53.

⁴ Pierre Bourdieu, *La Domination masculine. op. cit.*, p. 14.

ordre dans la transmission de ces croyances¹. L'éducation d'un enfant est généralement partagée entre famille et école, ce qui signifie qu'il y a forcément influence du cercle familial sur la construction identitaire mais que cette influence n'est pas unique.

Dans le cas de Margaret Thatcher, nous savons qu'elle prétendait avoir hérité d'une éducation principalement prodiguée par son père, au détriment de toute autre source d'influence familiale. Cela est probablement dû à un phénomène d'auto-identification car, comme l'explique Alex Mucchielli, « on identifie l'autre dans un ensemble culturel, dans un groupe ou encore par rapport à notre psychologie propre »². Ainsi, si nous partons de cette définition de l'identification d'autrui, nous pouvons comprendre l'auto-identification à autrui comme étant la reconnaissance d'une appartenance à une même communauté culturelle, sociale ou psychologique. Voilà sans doute la raison principale des nombreux hommages que Margaret Thatcher rendit à son père ou à Winston Churchill. D'autre part, l'habitus bourdieusien se transmettrait aisément de génération en génération, ce qui garantirait sa survie³.

Il y a également dans la notion d'habitus une double dimension de détermination sociale et de libre arbitre. Pour aller à l'essentiel, l'interprétation de l'habitus offerte par Patrice Bonnewitz est la suivante : « nos pratiques et représentations ne sont ni totalement déterminées (les agents font des choix), ni totalement libres (ces choix sont orientés par l'habitus) »⁴.

Enfin, nous pouvons retenir une autre définition de l'habitus qui permet de résumer les idées que nous venons de développer :

Les conditionnements associés à une classe particulière de conditions d'existence produisent des habitus, systèmes de dispositions durables et transposables, structures structurées disposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre, objectivement « réglées » et « régulières » sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles, et, étant tout cela, collectivement orchestrées sans être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre⁵.

¹ Émile Durkheim (1937), *Les Règles de la méthode sociologique*. Paris : Presses Universitaires de France, 2007, p. 11.

² Alex Mucchielli, *op. cit.*, p. 57.

³ Daniel Franklin Pilario, *Back to the Rough Grounds of Praxis : Exploring Theological Method with Pierre Bourdieu*. Leuven : Leuven University Press, 2005, p. 134.

⁴ *Ibidem*, p. 62.

⁵ Pierre Bourdieu, *Le Sens pratique. op. cit.*, p. 88-89.

La métaphore de l'orchestration permet de mieux comprendre en quoi l'habitus est acquis, mais de façon inconsciente et involontaire. Le terme « conditionnements » quant à lui permet d'insister sur la dimension évolutive et formatrice de l'habitus qui n'est autre qu'un ensemble de « principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations ». Cette définition, bien qu'exprimée dans un langage quelque peu complexe, contient tous les éléments-clés de ce qui constitue l'habitus. Elle sera donc la base de notre étude de la construction identitaire de Margaret Thatcher.

Afin d'être plus précis, il sera nécessaire de distinguer *ethos* et *hexis*. L'*ethos* correspond à la posture morale introduite chez le sujet par le biais de l'habitus tandis que l'*hexis* fait référence à la posture corporelle assimilée par le sujet par le truchement de ce même habitus¹.

Par ailleurs, le second domaine qui joua un rôle prépondérant dans l'éducation de la jeune Margaret Roberts ne fut pas l'école mais plutôt la religion. En effet, plus tard, elle fit régulièrement référence à son éducation méthodiste et aux nombreuses messes auxquelles elle devait assister, principalement le dimanche. Les enfants perçoivent le bien et le mal mais il ne leur est pas instinctif de nuancer leur perception ou de se retenir de catégoriser les éléments qui les entourent². Ainsi, il se pourrait que les fameuses valeurs victoriennes acquises par Margaret Thatcher pendant son enfance aient été le fruit d'une vision binaire, manichéenne et simpliste à une période de sa vie où elle ne possédait pas encore la distance suffisante permettant un regard critique sur le monde extérieur.

Néanmoins, l'identité n'est pas uniquement transmise à travers les références et repères qui nous ont été donnés pendant notre plus jeune âge. Un individu s'identifie également à ce qu'il considère comme un modèle à suivre. C'est ce qu'Alex Mucchielli appelle l'« identification culturelle » et qu'il présente ainsi :

Un individu peut aussi non pas s'identifier, mais prendre pour référence les valeurs, normes et conduites d'un groupe qui n'est pas son groupe d'appartenance. Il s'efforce d'intégrer le système culturel qu'il se représente³.

¹ Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie. op. cit.*, p. 133-134.

² Susan Harter, *The Construction of the Self : a Developmental Perspective*. New-York : Guilford Press, 1999, p. 5.

³ Alex Mucchielli, *op. cit.*, p. 62.

Aussi, Margaret Thatcher ne se contentait-elle pas de rester fidèle à ses origines sociales plutôt modestes. Elle voulait, dès qu'elle en avait l'occasion, se hisser dans la société et intégrer l'élite du pays. De nombreux biographes font part de ce désir d'ascension sociale commenté précédemment.

Comme cela a été souligné plus haut, le Moi est avant tout un Moi social, c'est-à-dire qu'il se construit par rapport à la société qui l'entoure. En ce sens, une influence de l'éducation et de la vie en société est perceptible à travers le langage. Dans quelle mesure le discours est-il vecteur d'identité ?

Comme l'affirme Nicole Berry, la parole est constitutive de la construction identitaire¹. Ainsi, elle serait un médium de construction d'identité. La preuve en est que lorsqu'un enfant acquiert le langage, il passe du statut d'*infans* à celui d'être doué de parole. Notre identité s'affirme donc à travers le discours. Une fois capable de s'exprimer, l'individu ne cesse d'évoluer et son discours s'adapte constamment aux évolutions les plus récentes.

Tout individu n'a de cesse d'évoluer et son identité est constamment redéfinie par les différents statuts qu'il occupe au sein de la société ainsi que par ses relations avec les autres membres de cette société. Ainsi, de 1950 à 1990, Margaret Thatcher occupa de nombreuses fonctions très différentes et son discours prit des inflexions variables, ce qui correspond aux critères d'identification définis par Alex Mucchielli².

Le discours permet également à l'identité d'être déclinée et présentée à autrui. En effet, comme l'explique Paul Ricoeur :

Sous la forme réflexive du « se raconter », l'identité personnelle se projette comme identité narrative. [...] La question de l'identité a ainsi un double versant, privé et public. Une histoire de vie se mêle à celle des autres³.

Il y a donc transition de l'identité en tant que capital personnel et intime à l'identité en tant que modèle social. Cette transition se fait parallèlement à une autre forme de glissement qui consiste à aller du réel au fictif, d'une vie réellement vécue à une vie narrée. Une fois l'identité dévoilée au destinataire, il ne reste plus qu'à faire en sorte que ce dernier s'auto-identifie afin qu'il se sente impliqué dans le discours :

¹ Nicole Berry, *Le Sentiment d'identité*. Paris : Begebis, 1987, p. 76.

² « On identifie l'autre dans un ensemble culturel, dans un groupe ou encore par rapport à notre psychologie propre. », Alex Mucchielli, *op. cit.*, p. 57.

³ Paul Ricoeur, *Parcours de la reconnaissance : trois études*. Paris : Éditions Stock, 2004, p. 150-155.

Un récit, comme tout discours, s'adresse nécessairement à quelqu'un, et contient toujours en creux l'appel au destinataire. [...] Plus transparente est l'instance réceptrice, plus silencieuse son évocation dans le récit, plus facile sans doute, ou pour mieux dire plus irrésistible s'en trouve rendue l'identification, ou substitution, de chaque lecteur réel à cette instance virtuelle¹.

La frontière entre identité et représentation est donc extrêmement poreuse car une fois racontée, l'identité n'est plus qu'une représentation souvent trompeuse et déroutante. Dans le cas de Margaret Thatcher, nous pouvons le constater à travers la lecture de ses autobiographies, par exemple.

Cette première sous-partie sur la construction identitaire et l'habitus bourdieusien vient préparer l'étude de l'élaboration de sa propre image politique par Margaret Thatcher. Cette construction fut principalement inconsciente et Margaret Thatcher ne put réellement la contrôler même si elle se servit parfois intentionnellement de ses valeurs et convictions dans le but de renforcer et d'imposer son image politique. Afin d'aborder ce processus de construction d'image, il faut d'abord se pencher sur l'enfance de la politicienne. En effet, comme cela a été souligné, l'enfance correspond à la période pendant laquelle l'habitus se développe en fonction des influences de l'extériorité sur l'intériorité d'un individu. Après avoir expliqué en quoi, selon ses dires, Margaret Thatcher hérita d'un habitus typiquement conservateur, il nous faudra considérer le mode de pensée thatchérien, qui consistait à se laisser guider par son habitus, parfois perçu comme un instinct, en tant qu'héritage de l'enfance avant de s'intéresser à un dernier axe qui permet de mettre en évidence la construction identitaire de Margaret Thatcher à travers son enfance : ses opinions politiques souvent manichéennes au sein desquelles peu de place était accordée à la nuance. Ces trois axes sur l'enfance et les prémices du développement d'un habitus ont été choisis car ils paraissent particulièrement instructifs. Après cette première section sur l'enfance, nous nous pencherons de plus près sur les valeurs et convictions de Margaret Thatcher, éléments constitutifs de sa personnalité. Cette sous-partie envisagera le développement de l'habitus tout au long de l'existence et tiendra compte du fait que l'habitus n'est pas une donnée immuable mais plutôt, pour reprendre les mots de Pierre Bourdieu², une « structure structurante » qui implique des évolutions. Cette sous-partie nous permettra également d'apporter des réponses à un questionnement fondamental : ne peut-il pas y avoir de

¹ Gérard Genette, *Figures III*. Paris : Éditions du Seuil, 1972, p. 266.

² Pierre Bourdieu, *Le Sens pratique. op. cit.*, p. 88-89.

la part de la personne concernée une mise en avant, voire une exagération, de son habitus dans le but de parfaire la construction de sa propre image ? Autrement dit, après en avoir pris conscience, Margaret Thatcher se serait-elle servie de ce que nous appelons son habitus par pure stratégie politique ?

II. L'enfance : premier lieu de construction identitaire

Avant d'analyser les trois types d'habitus que nous attribuerons directement à l'enfance de Margaret Thatcher, il est nécessaire de rappeler quelques éléments concernant cette enfance. Il s'avérera en effet utile de commenter les particularités de l'épicerie familiale de Grantham, des aspirations de la jeune fille ainsi que de ses relations avec ses parents. Il a déjà été longuement parlé du modèle que semblait constituer son père, car elle y fit référence maintes fois dans ses écrits et discours. Cela dit, il convient à présent de s'intéresser de plus près à l'exemple de sa mère, probablement acquis de manière inconsciente, pour donner un premier aperçu de la façon dont l'habitus est avant tout transmis pendant l'enfance.

Comme cela a déjà été évoqué, Margaret Roberts est née à Grantham, petite bourgade du Nord de l'Angleterre, où ses parents tenaient une épicerie. L'épicerie familiale, où la jeune Margaret passait une partie conséquente de son temps afin de venir en aide à ses parents, eut une influence considérable sur la jeune fille, dès son enfance et, plus tardivement, tout au long de son parcours politique. Il semblerait qu'elle y ait appris certaines valeurs, identifiées par Jean-Louis Thiériot comme étant « l'exigence de la qualité, le sens du service et l'importance du commerce mondial »¹.

Margaret Thatcher avait en elle le sens du commerce et de la vente. Ceci pourrait expliquer son besoin de mettre en avant son image politique pour mieux la vendre aux électeurs tout au long de sa carrière. En effet, elle avait l'ambition flagrante de vendre son personnage tel un produit entreposé sur les étagères d'une épicerie et, à ses yeux, cela ne semblait pas contenir quoi que ce soit de déshonorant.

À l'opposé de ces valeurs mercantiles, Margaret Thatcher expliqua à plusieurs reprises que, lors de son enfance, elle s'était prise de passion pour la poésie. À l'âge de dix ans, elle remporta même un prix de récitation². Ce goût pourrait expliquer la nécessité qu'elle ressentait de préparer ses discours avec le plus grand soin, en y apportant des envolées lyriques et un certain sens du rythme. Par ailleurs, les poèmes que la jeune fille avait pour habitude de lire auraient dans leur ensemble fait l'apologie d'un « sens du devoir et de l'excellence »³. Ces préceptes qui constituent des valeurs guidèrent le parcours de Margaret Thatcher, de sa jeunesse à son ascension en politique.

¹ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 50.

² Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 8.

³ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 60.

Pendant les années de guerre, la jeune fille semblait aspirer à d'autres choses qu'à ce que son avenir paraissait lui réserver et se laissait aller à des rêveries qui dépassaient le cadre de vie exigu qu'offrait Grantham. Ainsi explique-t-elle dans ses mémoires qu'elle était fascinée par le monde du cinéma hollywoodien¹. En effet, le glamour des actrices de l'époque et leur starification régie par les lois du marché offraient une perspective de développement personnel à la jeune Margaret qui semble avoir contribué à son désir d'ascension sociale et peut-être même de célébrité.

Cette aspiration provoquée et alimentée par les productions cinématographiques hollywoodiennes contraste très nettement avec l'image de la mère de Margaret Thatcher, Beatrice Roberts. Comme il a été dit plus haut, cette femme qui se contentait de son rôle domestique et n'entretenait aucun espoir d'émancipation ne fit pas l'objet de nombreuses références de la part de sa fille, que ce fût dans ses discours ou dans ses écrits. L'influence de Beatrice Roberts sur la jeune Margaret n'était donc potentiellement que très limitée. Néanmoins, lorsqu'elle écrivit ses mémoires, cette dernière n'oublia pas de mentionner sa mère alors qu'elle défendait l'importance du foyer et de la famille. Par exemple, lorsqu'elle revient sur la période de 1959 à 1964, alors qu'elle était députée sans portefeuille, « *backbencher* », puis ministre de second rang, « *junior minister* », elle explique qu'elle arrivait à allier vie professionnelle et domestique car sa mère lui avait appris « l'importance de faire de chaque maison un foyer »². Selon les dires de Margaret Thatcher, les leçons tirées de Grantham incluaient donc celles inculquées par sa mère. Ceci fut d'autant plus vrai lorsqu'il s'agissait de vêtements. En effet, nous avons déjà souligné l'attention très particulière que la politicienne apportait à sa garde-robe. Si nous cherchons les origines de ce goût prononcé pour les vêtements, nous en revenons à Beatrice Roberts qui avait été couturière lorsqu'elle n'était pas occupée à l'épicerie familiale. Charles Moore, qui mena des entretiens avec Margaret Thatcher, explique à ce propos que l'exigence dont elle faisait preuve en matière de styles vestimentaires se concentrait principalement sur des détails de matière et de coupe³. Il est donc évident que ce regard d'experte pouvait constituer un des legs maternels dont la politicienne profita. Pour résumer cette influence maternelle qui semble avoir été plus conséquente que Margaret Thatcher ne (se) l'avouait, Jean Farmer, sa meilleure amie d'enfance, fit le constat suivant :

¹ Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 14.

² « the importance of making every house a home », *Ibidem*, p. 103.

³ Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 671.

Margaret a probablement absorbé plus de sa mère qu'elle ne le pense – elle était une travailleuse acharnée, gérait vraiment bien son foyer et apportait son aide à la boutique¹.

Il y a dans cette remarque une référence indirecte à l'habitus bourdieusien dans la mesure où il y a intégration inconsciente d'une certaine exemplarité maternelle. Ainsi, cette expérience vécue en tant qu'enfant se serait assimilée à la personnalité de Margaret Thatcher sans qu'elle n'en ait elle-même eu conscience. Les traits marquants de la personnalité de Beatrice Roberts correspondaient donc à certaines des spécificités de la personnalité de sa fille. Cela fut le cas pour l'opiniâtreté, pour son goût prononcé pour les vêtements, assorti de nombreuses connaissances dans ce domaine, ainsi que pour son sens de la gestion du foyer.

Lorsque Leo Abse écrivit l'ouvrage *Margaret, Daughter of Beatrice*, publié en 1989, il insista sur l'idée d'une forte influence maternelle sur la personnalité de Margaret Thatcher. Cela dit, l'approche choisie par l'écrivain-biographe fut très controversée dans la mesure où elle inclut une dimension pseudo-psychanalytique, souvent jugée peu pertinente pour mieux comprendre la personnalité de la politicienne². La tentative freudienne d'expliquer les politiques menées par cette dernière en tant que Premier ministre par rapport aux relations qu'elle entretenait avec sa mère étant enfant est complexe et nécessiterait une étude approfondie, menée par un spécialiste en la matière. Néanmoins, il est intéressant de noter que les propos de Leo Abse viennent corroborer l'argument selon lequel, lors de son enfance, Margaret Roberts ne bénéficia pas seulement de l'influence de son père, même si celle-ci semblait la plus prégnante, mais qu'elle bénéficia également de l'exemple proposé par sa mère. En quoi cette double influence, ainsi que le contexte plus général de l'éducation qu'elle reçut, apportèrent-ils à Margaret Roberts les fondements d'un système de pensée conservateur ?

Il s'agit à présent de comprendre pourquoi la jeune Margaret Roberts s'était d'emblée ralliée au parti conservateur de son époque alors qu'elle n'incarnait pas vraiment le modèle du politicien conservateur de son temps. Il faudra ensuite voir quelles étaient les origines du type de conservatisme porté par la politicienne pendant sa carrière. En effet, ses prises de position en politique différaient souvent de celles de ses prédécesseurs ainsi que de ses contemporains. Voilà pourquoi certains commentateurs de l'époque et historiens

¹ « Margaret probably absorbed more from her mother than she realizes – she was a hard worker, ran her house really well and helped in the shop. », Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 10.

² John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 20.

soutiennent que Margaret Thatcher révolutionna son parti tout comme elle apporta des inflexions nouvelles au conservatisme britannique.

1. Un système de pensée conservateur

Dans *The Path to Power*, Margaret Thatcher explique qu'elle avait toujours été une fervente conservatrice, de son enfance à son âge adulte : « par instinct et par éducation, j'ai toujours véritablement été du côté des conservateurs »¹. Elle fut fidèle à ce parti dans la mesure où elle n'adhéra à aucun autre parti politique avant de rejoindre, lors de ses études supérieures, les rangs des militants de l'Oxford Union Conservative Association. Cela dit, ce qui est particulièrement intéressant dans cette remarque est le rapprochement avec l'habitus bourdieusien. En effet, la notion d'éducation constitue le fondement de l'habitus car cette dernière correspond à la dimension acquise, même inconsciemment, dans la construction de la personnalité. À l'inverse, l'instinct est ce qui est inné et qui n'est donc pas transmis par des agents extérieurs à l'individu.

L'engouement de la jeune Margaret Roberts pour la politique se manifesta très tôt dans son enfance car elle baignait dans un milieu où les discussions tournaient très souvent autour de la politique et de l'actualité. Par ailleurs, elle avait pour habitude d'accompagner son père à la mairie de Grantham et de l'aider dans ses activités de maire. Dès lors, il est évident que le milieu politique, à l'échelle locale, n'avait aucun secret pour la jeune Margaret qui, par la force des choses, fut très vite accoutumée au fonctionnement général de la vie publique et acquit très rapidement des connaissances dans ce domaine. Comme l'écrit Catherine Cullen dans sa biographie : « le démarchage politique fut très tôt pour elle une activité parfaitement naturelle »². Le fait d'avoir grandi dans un milieu tel que celui de Grantham, où la politique se faisait à un niveau local, peut avoir constitué un avantage de taille car cela lui permettait d'avoir accès à la structure de la politique dans son ensemble, en matière d'organisation hiérarchique, tandis qu'une personne originaire d'une plus grande ville n'aurait sans doute pas pu prendre aussi aisément conscience du fonctionnement global d'une entité politique.

À cette expérience familiale, nous devons ajouter celle fournie par la Seconde Guerre mondiale. Le contexte de la guerre semble avoir eu un important retentissement sur la personnalité de Margaret Roberts alors qu'elle n'était âgée que de treize ans lorsque le conflit débuta. Elle nous dit avoir été capable de comprendre, malgré son jeune âge, les enjeux majeurs et le contexte historique de l'événement :

¹ « both by instinct and upbringing I was always a 'true blue' Conservative », Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 28.

² Catherine Cullen, *Margaret Thatcher : une dame de fer*. Paris : Odile Jacob, 1991, p. 12.

J'avais presque quatorze ans lorsque la guerre éclata, et j'étais déjà suffisamment âgée et informée pour comprendre le contexte dans lequel elle eut lieu et pour suivre de près les grands événements des six années à suivre¹.

Elle prit d'ailleurs part à un groupe de discussion appelé « 39-45 » dans lequel des hommes politiques conservateurs de l'époque venaient présenter leurs points de vue et commentaient les principaux événements de l'actualité politique².

Il n'est donc pas très étonnant que, tout au long de sa carrière, Margaret Thatcher ait fait de nombreuses références à son enfance pour justifier son implication en politique. Cette implication semblait être vécue comme un besoin, voire une nécessité, étant donné qu'elle avait été bercée par des idées fortes, qui étaient devenues constitutives de sa personnalité. Voilà une des multiples raisons pour lesquelles il est absolument nécessaire, pour qui s'intéresse au personnage Thatcher, de prêter une attention particulière à son enfance.

Au cours de son parcours universitaire à Oxford, alors qu'elle était membre de l'OUCA, Margaret Roberts eut l'occasion de rencontrer d'illustres figures du parti conservateur de l'époque. Ainsi, elle fit la connaissance de Robert Boothby, David Maxwell Fyfe, Peter Thorneycroft et Alec Douglas-Home³. Ces grandes personnalités du parti conservateur eurent très certainement une influence sur la jeune fille qui venait de quitter son foyer et qui cherchait probablement de nouveaux exemples à suivre avant de se lancer pleinement dans une carrière hautement exigeante. Quoiqu'il en fût de cette recherche d'un modèle à suivre, nous savons grâce à de nombreux témoignages de ses anciens camarades de l'université d'Oxford que ses études apportèrent à Margaret Thatcher davantage d'assurance et de détermination⁴. En effet, beaucoup de récits de l'époque se croisent pour mettre en avant le fait que lors de ses années d'études universitaires, la jeune femme avait pris confiance en elle-même et s'était revêtue d'une armure qui lui permettrait d'affronter le milieu politique sans faillir à la mission qu'elle semblait s'être fixée à un âge précoce.

Entre le moment où elle fut élue députée de la circonscription de Finchley et sa prise de fonction en tant que chef du parti, l'ascension professionnelle de Margaret Thatcher fut jalonnée de différents postes ministériels et elle dut faire ses armes dans différents portefeuilles. Cette période qui s'étend de 1959 à 1975 eut sans nul doute également une

¹ « I was almost fourteen by the time war broke out, and already old enough and informed enough to understand the background to it and to follow closely the great events of the next six years. », Margaret Thatcher, *The Path to Power*. *op. cit.*, p. 23.

² *Ibidem*, p. 62.

³ Simon Jenkins, *op. cit.*, p. 19.

⁴ *Ibidem*, p. 19.

influence sur la formation de la femme politique aux idées conservatrices. Au cours de cette période, elle fut successivement porte-parole de l'opposition en charge des retraites, puis de la sécurité sociale, du logement et de la politique économique avant d'être membre du *Shadow Cabinet*, en charge de l'énergie, des transports et enfin de l'éducation. Cette expérience professionnelle variée au sein du parti conservateur ne put donc que renforcer le développement de ses idées conservatrices.

Une des particularités du parti conservateur que Margaret Thatcher souhaitait maintenir tout au long de sa carrière en politique était la notion d'ordre public et de respect de la loi. En effet, dès la campagne électorale pour les législatives de 1979, elle insista sur le fait que le parti conservateur, contrairement au parti travailliste, incarnait et défendait l'ordre public. Des études ont prouvé que cette revendication apporta un nombre de voix conséquent aux conservateurs après les ravages de l'hiver dit « du mécontentement » de 1978-79¹. Cependant, il semblerait que de telles valeurs n'aient pas été mises en avant par Margaret Thatcher à des fins uniquement électoralistes mais qu'elles représentaient bel et bien un acquis de l'enfance, période où il était essentiel de faire en sorte que l'épicerie tout comme le foyer fussent bien tenus, et où il fallait respecter un emploi du temps parfaitement réglé chaque jour de la semaine. Il n'était donc pas question de s'autoriser quelque écart que ce fût par rapport à l'ordre établi. Par exemple, aucune forme d'endettement n'était tolérée par Alfred Roberts lorsqu'il était maire de la ville de Grantham. Plus précisément, il est révélateur qu'à l'occasion d'un discours en tant que président du Rotary Club de Grantham en 1936, il expliqua que la dette constituait le « fléau de l'espèce humaine »². Le terme « dette » apparaît d'ailleurs très fréquemment dans les différents discours prononcés par Alfred Roberts³. Il est donc tout à fait possible et même presque sûr que ce même mot ait été maintes fois répété à Margaret Roberts lors de son enfance. Ceci expliquerait la croisade qu'elle mena de manière acharnée, voire obsessionnelle, contre la dette une fois arrivée au pouvoir.

En outre, l'éducation inculquée à Margaret Roberts lors de son enfance l'incita à admettre que les êtres humains étaient des créatures faibles qu'il fallait maintenir sur le droit chemin grâce à un pouvoir politique fort et à une vie sociale qui se déclinait autour de la famille, de la communauté locale, de l'Église et de l'école. Cette façon plutôt réductrice et pessimiste de considérer l'être humain était généralement partagée par les membres du parti conservateur

¹ Bill Jones et Philip Norton (dir.), *Politics UK*. Harlow : Pearson Education Limited, 2010 [1991], p. 510.

² « curse of mankind », discours d'Alfred Roberts, cité dans le *Grantham Journal*, 6 juillet 1936, <<http://www.margarethatcher.org/document/109894>>, consulté le 28.06.2016.

³ Eliza Filby, *op. cit.*, p. 8.

de l'époque tandis que les travaillistes avaient tendance à porter un regard plus optimiste sur l'homme. Cette distinction s'est néanmoins atténuée après les années où Margaret Thatcher était au pouvoir en tant que Premier ministre¹.

La politicienne était arrivée au pouvoir grâce à son expérience personnelle des valeurs conservatrices et nous pouvons donc qualifier son habitus de traditionnellement conservateur, même si elle en vint plus tard à incarner une nouvelle conception du conservatisme. Comme elle l'expliqua alors qu'elle tentait de présenter la façon dont elle rédigeait ses discours :

Il est particulièrement important que les mots sur vos lèvres soient les *vôtres*, qu'ils expriment *vos* émotions les plus instinctives, qu'ils reflètent ce dont vous êtes fait².

Les idées de Margaret Thatcher semblaient provenir principalement du fonctionnement de l'épicerie familiale dans la mesure où, dans ses allocutions politiques, elle compara très souvent l'État à l'échoppe de son enfance. En effet, le fait de participer activement aux tâches professionnelles et domestiques de ses parents lui permit de rencontrer bon nombre de ses concitoyens de Grantham et d'être constamment en contact avec la société qui l'entourait³. Cet environnement favorisait sans doute l'acquisition d'une perspective plus large sur les différentes classes sociales qui composaient la société de la ville. À l'inverse, les hommes politiques conservateurs, traditionnellement d'origine aristocratique, n'avaient probablement pas eu l'occasion de fréquenter des échantillons aussi variés de la société britannique. Plus tard, Margaret Thatcher n'hésita pas à mettre en avant cette caractéristique qui la différenciait d'autres hommes politiques de son temps. Ainsi, lors d'un entretien pour le *Sunday Times* du 3 août 1980, elle formula les propos suivants :

Profondément dans leur instinct, les gens trouvent que ce que je dis et fais est juste. Et je sais que c'est le cas, parce que c'est là la façon dont j'ai été élevée. Je suis éternellement reconnaissante pour la façon dont j'ai été élevée dans

¹ *Ibidem*, p. 522.

² « It's most important that the words on your lips are *your* words, that they express *your* feelings from the pit of your guts, that they mirror the stuff of which you are made. », Margaret Thatcher, citée dans George Urban, *Diplomacy and Disillusion at the Court of Margaret Thatcher*. Londres : I.B. Tauris, 1996, p. 41.

³ Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 171.

une petite ville. Nous connaissions tout le monde, nous savions ce que les gens pensaient¹.

En fonction des différents apports de cette expérience à Grantham, Margaret Thatcher élabora en 1975 une liste de valeurs qu'elle considérait comme étant traditionnellement conservatrices mais qui auraient, selon elle, été abandonnées par le parti depuis l'après-guerre, période qu'elle qualifia souvent d'ère du consensus politique. Ainsi, lors d'un entretien accordé au *Daily Telegraph* en 1975, alors qu'elle convoitait le poste de chef du parti, elle énonça les six valeurs qui devaient permettre de refonder les objectifs des conservateurs : « une empathie envers l'individu et le souci de sa liberté », « une opposition au pouvoir démesuré de l'État », « le droit pour les personnes entreprenantes, industrielles et économes de réussir et de récolter les récompenses issues de leur succès ainsi que d'en léguer une part à leurs enfants », « un encouragement de cette infinie diversité de choix qui est fondamentale à la liberté », « la défense d'une propriété privée largement démocratisée à l'opposé d'un État socialiste », et « le droit qu'a tout homme de travailler sans se sentir opprimé que ce soit par un employeur ou un responsable syndical »².

De telles valeurs tranchaient assez nettement avec les politiques menées par ses prédécesseurs comme Edward Heath ou Alec Douglas-Home qui avaient pour leur part opté en faveur d'un consensus politique laissant davantage de place au syndicalisme, aux nationalisations d'entreprises et, de manière générale, à l'État-providence. Margaret Thatcher avait pour objectif de revenir à des idées conservatrices d'avant la Seconde Guerre mondiale, période où les partis politiques n'étaient selon elle pas encore sous le joug des syndicats, où le laissez-faire économique prévalait et où l'État ne s'immisçait de fait que très peu dans l'économie du pays. L'une des principales vocations de la politique était de favoriser l'initiative individuelle et de permettre aux individus de jouir d'une liberté d'entreprendre sans qu'ils n'aient besoin d'aucune aide potentiellement fournie par l'État.

Les choix opérés par Margaret Thatcher alors qu'elle était à la tête du parti, puis de différents gouvernements, rappelèrent constamment l'importance de son expérience et de son

¹ « Deep in their instincts, people find what I am saying and doing is right. And I know it is, because that is the way I was brought up. I'm eternally grateful for the way I was brought up in a small town. We knew everyone, we knew what people thought. », *Sunday Times*, 3 août 1980, cité dans *ibidem*, p. 171.

² « compassion and concern for the individual and his freedom », « opposition to excessive state power », « the right of the enterprising, the hard-working and the thrifty to succeed and reap the rewards of success and pass some of them to their children », « encouragement of that infinite diversity of choice that is an essential of freedom », « the defence of widely distributed private property against the socialist state », « the right of a man to work without oppression by either employer or trade union boss », *Daily Telegraph*, 30 janvier 1975, cité dans John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 295-296.

enfance. En effet, son aversion pour l'Europe peut être considérée comme un regain d'impérialisme britannique, son combat pour la privatisation comme un encouragement à l'entrepreneuriat, sa haine des syndicats comme une crainte de privation de liberté individuelle et même son apologie de la centralisation étatique comme une revanche sur les hommes politiques de Grantham qui avaient fini par priver son père du statut de conseiller municipal¹.

Les prises de positions thatchériennes étaient donc généralement fondées sur son expérience, ce qui conforte le choix de l'habitus bourdieusien pour étudier la construction identitaire de Margaret Thatcher. Cela dit, il semblait également y avoir dans ces prises de position quelque chose qui relevait de l'instinct, d'un instinct inné et donc en opposition à l'expérience. Cela est sans doute dû au fait que son capital social s'était « incarné de façon durable dans [son] corps sous forme de dispositions permanentes » sans que cette dernière en eût nécessairement conscience². Il y eut donc association de l'instinct et de l'habitus dans la mesure où la présence d'un habitus ne sous-entend pas l'absence de réactions instinctives et parce que ce qui est dû à l'habitus peut parfois sembler relever de l'instinct, l'individu n'ayant pas nécessairement conscience de son capital social. Au moment de s'intéresser à l'enfance de Margaret Thatcher, il convient de démontrer en quoi son habitus fut parfois perçu comme un ensemble de caractéristiques innées et spontanées.

¹ Simon Jenkins, *op. cit.*, p. 81.

² Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie. op. cit.*, p. 134.

2. Habitus et instinct

Lorsque, dans *The Downing Street Years*, Margaret Thatcher mentionne « la force de [ses] opinions »¹, il faut comprendre qu'elle se fiait sans hésitation à son jugement. Ce jugement qu'elle portait sur chaque situation particulière lui permettait d'élaborer sans concession des prises de position pragmatiques. Voilà pourquoi elle fut souvent perçue comme une politicienne qui fondait son raisonnement sur des instincts qu'elle ne pouvait contrôler. Or, ce qui semblait être dû à son instinct provenait plutôt de son expérience.

Dès 1976, lors d'un entretien pour le programme télévisé *World in Action*, Margaret Thatcher tenta d'expliquer les craintes de certains de ses concitoyens quant aux vagues d'immigration que le Royaume-Uni accueillait. Elle commença par résumer ces craintes avant de proposer une solution : restreindre les limites d'accueil des immigrants sur le sol britannique². Seule sa propre opinion semblait l'avoir menée à émettre une telle proposition qui fut fortement critiquée par de nombreux hommes politiques de l'époque comme Denis Healey, David Steel ou encore Merlyn Rees³. Néanmoins, Margaret Thatcher explique dans ses mémoires que l'entretien accordé à *World in Action* avait permis d'accroître la popularité des conservateurs dans les sondages d'opinion et que le parti en vint même à devancer les travaillistes alors au pouvoir⁴. La conclusion qu'elle en tira fut la suivante :

Toute cette affaire démontra que je devais me fier à mon jugement personnel lorsqu'il s'agissait de problématiques essentielles, plutôt que d'espérer systématiquement persuader mes collègues en amont⁵.

Nous pouvons en déduire que le mode de fonctionnement de Margaret Thatcher quant à ses prises de position consistait à n'avoir confiance qu'en elle-même et qu'en sa propre opinion. Voilà pourquoi, comme l'indique Norman Lamont, député de la circonscription de Kingston-upon-Thames de 1972 à 1997, quiconque avait affaire au Premier ministre ne savait jamais à quoi s'attendre de sa part⁶. Pour résumer son mode de pensée : ses très forts instincts l'incitaient à se dire qu'elle agissait plus efficacement lorsqu'elle prenait seule les décisions.

¹ « the strength of my views », Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 620.

² Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 408.

³ *Ibidem*, p. 408.

⁴ *Ibid.*, p. 408.

⁵ « The whole affair was a demonstration that I must trust my own judgement on crucial matters, rather than necessarily hope to persuade my colleagues in advance. », *Ibid.*, p. 409.

⁶ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 154.

Ceux qui l'entouraient étaient alors relégués à des fonctions purement opérationnelles. La victoire aux Malouines en 1982 ne fit qu'accroître ce sentiment car elle avait su prendre des décisions fortement contestées mais finalement fructueuses¹.

Des années plus tard, alors qu'elle avait quitté ses fonctions de Premier ministre et qu'elle écrivait son troisième volet autobiographique, *Statecraft*, Margaret Thatcher confirma sa façon d'envisager la politique, en insistant une fois de plus sur la notion d'instinct :

Que ce soit en matière de politique intérieure ou étrangère, la tâche des hommes d'État est de composer avec la nature humaine, [...] et de tirer profit des instincts voire des préjugés qui peuvent être employés à des fins utiles².

Le recours au terme « préjugés » est intéressant dans la mesure où il met l'accent sur le fait que la politicienne avait des opinions toutes faites, préétablies, qui peuvent être perçues comme relevant de son habitus, principalement fondé sur son expérience en tant qu'enfant. De la sorte, quiconque exprimait des opinions divergentes était considéré comme un adversaire, une personne qui n'avait pas « les bons instincts »³. À l'inverse, une personne qui avait une réflexion similaire à la sienne obtenait ses bonnes grâces. Ainsi en fut-il de Mikhaïl Gorbatchev qui, dès sa première rencontre avec le Premier ministre britannique, trouva une oreille attentive à certaines de ses requêtes et exprima le désir de coopérer pour faire avancer le processus de paix entre le bloc de l'Est et celui de l'Ouest. Il serait peut-être exagéré d'affirmer, comme le fit le député conservateur Philip Davies, que l'instinct de Margaret Thatcher était toujours en osmose avec le peuple britannique⁴. En effet, une telle déclaration est contestable dans la mesure où la politicienne divisa ses concitoyens, certains lui accordant un très fort soutien, d'autres la critiquant avec virulence. En ce sens, il convient de se référer plutôt à la remarque de John Whittingdale, secrétaire politique de Margaret Thatcher de 1988 à 1990, selon lequel elle avait un don qui lui permettait de pressentir « les aspirations et les espoirs du peuple britannique »⁵. En effet, le fait de partager avec bon nombre de ses concitoyens les caractéristiques des personnes d'origine modeste lui conférait sans doute le pouvoir de susciter une identification du peuple avec sa personne. Ainsi, selon John Whittingdale, « c'était sa

¹ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 753.

² « Whether at home or abroad, the task of statesmen is to work with human nature, [...] and to draw on instincts and even prejudices that can be turned to good purpose. », Margaret Thatcher, *Statecraft : Strategies for a Changing World. op. cit.*, p. 283.

³ « the right instincts », Robin Renwick, *op. cit.*, p. 129.

⁴ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 211.

⁵ « the aspirations and beliefs of the people in Britain », *Ibidem*, p. 380.

similarité avec ces gens qui lui permit d'exprimer si distinctement ce à quoi ils aspiraient et qui fournit au parti conservateur des majorités successives aux élections législatives »¹.

En retour, ses opposants mais aussi ses collaborateurs les plus proches avaient tendance à juger l'attitude de Margaret Thatcher trop obtuse et son approche trop radicale, car fondée sur des préconceptions perçues comme instinctives. Ainsi, dans son autobiographie, Geoffrey Howe dévoila une lettre rédigée en février 1980 par John Hoskyns, conseiller politique de Margaret Thatcher à la tête de la *Policy Unit*² de son premier gouvernement de mai 1979 à avril 1982. Dans cette lettre, Hoskyns établit ce constat :

J'en viens à la conclusion suivante : le mode de fonctionnement de [Margaret Thatcher] elle-même, la façon dont l'ardeur de ses flammes s'est à présent consumée, le manque de rigueur dans son travail ainsi que le même manque de discipline dans la discussion et dans la communication lorsque des problématiques-clés sont abordées font que notre espoir de mettre en place une stratégie soigneusement élaborée – qu'il s'agisse de politique ou de communication – est en effet bien réduit³.

Ainsi, lorsque Margaret Thatcher devint Premier ministre du Royaume-Uni, certains de ses collaborateurs semblèrent craindre que sa politique supposément instinctive ne porte atteinte au parti conservateur dans son ensemble car il lui était reproché de ne pas faire preuve d'une réflexion suffisamment approfondie et de ne pas posséder les qualités d'encadrement nécessaires à ses fonctions. Par ailleurs, ce type de politique est ici perçu comme révélant un manque de structure. La politicienne aurait-elle révolutionné et démantelé l'organisation de son parti simplement par instinct ? Cela paraît peu crédible et il faut envisager la piste d'une réelle conviction en des valeurs acquises grâce à son expérience. Quoi qu'il en soit, il est à noter qu'elle insuffla au parti conservateur et à ses membres une nouvelle façon de raisonner, moins analytique, plus immédiate, comme l'explique Geoffrey Howe :

¹ « It was her identity with those people that allowed her to articulate so clearly what they wanted and that delivered successive general election majorities for the Conservative Party. », *Ibidem*, p. 380.

² *Policy Unit* : équipe de conseillers politiques et de fonctionnaires travaillant pour le compte du gouvernement au 10 Downing Street.

³ « The conclusion I am coming to is that the way in which [Margaret Thatcher] herself operates, the way her fire is at present consumed, the lack of a methodical mode of working and the similar lack of orderly discussion and communication on key issues, means that our chance of implementing a carefully worked out strategy – both policy and communication – is very low indeed. », lettre de plainte de John Hoskyns adressée à Geoffrey Howe en février 1980, citée dans Geoffrey Howe, *op. cit.*, p. 249.

La différence avec notre approche plus analytique était que son influence se déployait de manière bien plus opportuniste et instinctive que nous aurions pu l'imaginer¹.

Ce fut d'ailleurs probablement à cause de ses préjugés et de sa manière perçue comme instinctive de mener les affaires publiques que Margaret Thatcher ne parvint jamais à faire preuve de la même patience que ces successeurs John Major, Tony Blair ou encore David Cameron, sur la question des sensibilités irlandaises par exemple. Étant donné qu'elle agissait en se fiant à ce qu'elle considérait comme du bon sens plutôt qu'après mûre réflexion, ses qualités en diplomatie étaient limitées et elle ne réussit pas à endiguer les conflits et à établir un accord entre unionistes et indépendantistes. Cette détermination à faire valoir ses instincts comme s'il s'agissait de vérités généralement partagées, innées et donc nécessairement acceptées par tous réapparaît dans le cadre de plusieurs autres questions liées aux affaires étrangères. C'est le cas de la Communauté économique européenne et surtout celui des Malouines. Les exceptions à noter sont Hong-Kong et l'URSS pour lesquels elle accepta des compromis car ces derniers n'allaient pas démesurément à l'encontre de ses principes.

Une des idées majeures qui revient constamment dans les biographies traitant de Margaret Thatcher est celle selon laquelle elle avait décidé de s'impliquer en politique non pas simplement pour « être », mais pour « agir »². Cette conception correspond en tout cas à l'image qu'elle semblait vouloir se donner. Néanmoins, nous pouvons également y percevoir quelque chose qui serait lié à son habitus dans la mesure où tout au long de son enfance, ses parents lui avaient inculqué le goût de l'effort et de l'action, l'oisiveté ayant été perçue comme un vice suprême. Par exemple, la jeune Margaret Roberts passait son temps libre à l'église méthodiste de Grantham ou à ses leçons de piano quand elle n'apportait pas son aide à la boutique. Une fois qu'une décision avait été prise, aucune remise en question n'avait lieu et il fallait à tout prix l'imposer à ses éventuels détracteurs.

La force de ce qui pouvait être perçu comme des instincts politiques donnait souvent de Margaret Thatcher l'image d'une femme politique particulièrement sûre d'elle-même qui faisait preuve d'optimisme car elle savait que ses idées étaient les plus à même de contribuer à l'épanouissement de ses concitoyens et à toutes formes de progrès au sein de la société

¹ « The difference from our more analytical approach was that her influence was deployed much more opportunistically and instinctively than we should have planned. », Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 136.

² « not for the 'being' but for the 'doing' », Rodney Tyler, *op. cit.*, p. 205.

britannique. Alfred Sherman, un de ses conseillers et cofondateur du Centre for Policy Studies¹, témoigna de cette assurance lorsqu'il expliqua qu'en 1974, alors qu'elle s'apprêtait à devenir vice-présidente de ce *think tank* britannique, « il y avait quelque chose d'une petite fille chez elle : ses enthousiasmes, la simplicité de ses certitudes, sa nature confiante »². Cet aspect enfantin de sa personnalité fait une fois de plus écho à la période pendant laquelle les fondations de l'habitus se mettent en place. Il semble donc y avoir eu chez Margaret Thatcher une solide mémoire du passé assortie d'une certaine continuité avec son enfance. Selon le même Alfred Sherman, plutôt que de défendre des idées nouvelles, Margaret Thatcher défendait des croyances³ héritées des expériences passées et fortement ancrées dans sa personnalité. Pour ce qui était des idées, elle avait tendance à demander à ses collaborateurs de les créer pour elle, tout en respectant ses propres convictions⁴. Ainsi fit-elle appel à de nombreux conseillers en communication qui lui permirent de mettre en forme les arguments qu'elle souhaitait défendre.

À ses débuts, cette assurance s'avérait être un avantage car Margaret Thatcher tentait par de nombreux moyens de s'imposer en politique. Plus tard, au fur et à mesure de sa carrière de Premier ministre, elle semblait devenir davantage un handicap qu'un atout. En effet, elle finit par ne plus avoir confiance qu'en son propre habitus et refusait d'écouter ceux qui l'entouraient. En début de carrière, Margaret Thatcher paraissait plus prudente quant aux politiques menées et à son alignement avec les idées et idéaux du parti conservateur. Elle ne se permettait pas encore de clamer haut et fort ses convictions car elle n'était pas encore Premier ministre mais aussi, très certainement, car elle manquait d'assurance pour s'opposer aux figures de proue du parti. Ainsi, son habitus, déguisé en instinct, semblait avoir d'ores et déjà guidé ses convictions même si Margaret Thatcher et son entourage n'en avait pas encore pris conscience. Cela dit, selon Eric J. Evans, ce fut principalement lors des élections de 1987 que l'assurance de Margaret Thatcher prit le dessus sur sa prudence électorale⁵. En effet, son dernier mandat de Premier ministre est souvent décrit comme celui lors duquel elle eut tendance à se replier sur elle-même, à n'écouter que ses propres convictions et à faire fi de tous les conseils prodigués par ses collaborateurs.

Margaret Thatcher pouvait paraître avoir une manière instinctive d'envisager la politique. Cette dernière correspond à ce que nous pouvons appeler la « politique de l'instinct »

¹ Centre for Policy Studies : *think tank*, laboratoire de pensée, fondé en 1974 par Sir Keith Joseph et Sir Alfred Sherman

² « there was something girlish about her : her enthusiasms, the simplicity of her beliefs, her trusting nature », Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 29.

³ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 302.

⁴ *Ibidem*, p. 302.

⁵ Eric J. Evans, *op. cit.*, p. 67.

et n'est en fait ni plus ni moins qu'un conditionnement travesti en réaction innée dans la mesure où la plupart des convictions de la politicienne avaient été acquises lors de son enfance. Souvent, ses convictions semblaient dicter à Margaret Thatcher de percevoir la politique comme un duel manichéen où deux camps s'opposaient, le sien et celui constitué par tous ceux qui ne croyaient pas au thatchérisme et n'avaient pas foi en ses préceptes. Afin d'élargir les perspectives des attributs identitaires acquis lors de l'enfance, le moment est venu de s'intéresser à la perception manichéenne que Margaret Thatcher avait de la politique.

3. Une perspective politique manichéenne

Avoir une perspective politique manichéenne revient à ne pas percevoir les nuances. Il s'agit donc d'une perspective étroite qui se contente de considérer des extrêmes sans prendre en compte l'écart entre ces derniers.

Après sa victoire aux Malouines, Margaret Thatcher avait atteint une notoriété autant dans le pays en tant que patriote victorieuse que sur le plan international où elle était perçue comme une véritable « Dame de fer » sachant s'imposer face à l'ennemi. Ainsi, il semblerait qu'en 1982 et avant les élections de 1983 elle était au summum de sa légitimité et de sa crédibilité en tant qu'autorité politique. Les remaniements ministériels qu'elle effectua pendant cette période témoignent de sa façon d'envisager la politique. Lorsqu'il s'agissait de promouvoir des membres du gouvernement aux premières places du cabinet, Margaret Thatcher se posait une unique et simple question : « est-il dans notre camp ? »¹. Être dans le camp thatchérien revenait à accepter les prises de position du Premier ministre et à partager ses convictions. Cette expression fait référence à celle plus connue qui consiste à dire « vous êtes soit avec nous ou contre nous »², utilisée par de nombreux dirigeants politiques tout au long du vingtième siècle. Ces deux expressions mettent en avant le manichéisme de ceux qui les prononcent. Pour le chancelier allemand Helmut Kohl, par exemple, le style diplomatique de Margaret Thatcher ne laissait que peu de place à la discussion nuancée. Il résuma cette attitude en une phrase très éloquente lors d'un entretien pour le journal *The Independent* en 1996 : « Traiter avec Margaret Thatcher était comme prendre successivement des bains chauds et froids »³.

Lors de ses débuts en tant que Premier ministre, Margaret Thatcher distingua deux types de conservateurs : ceux qui étaient en faveur de ses prises de position contre le consensus d'après-guerre, surnommés « *the dries* » - c'est-à-dire les chauds partisans - et ceux qui persistaient à soutenir les politiques menées par ses prédécesseurs qualifiés de « *wets* », que nous pourrions traduire par « tièdes » car pas assez téméraires pour oser les changements incarnés par la femme politique. Parmi les qualités requises pour compter parmi les « *dries* », il fallait notamment être en faveur du monétarisme défendu et mis en place par le gouvernement Thatcher.

¹ « Is he one of us ? », *Ibidem*, p. 25.

² « You are either with us or against us »

³ « Dealing with Margaret Thatcher was like taking alternate hot and cold baths. », *The Independent*, 5 octobre 1996, cité dans Eric J. Evans, *op. cit.*, p. 104.

Dès ses débuts, la politicienne percevait la société comme un espace de compétition plutôt que de collaboration¹ où chaque citoyen était considéré comme un individu capable de se distinguer par ses talents personnels et donc censé le faire. Il y avait, dans cette façon d'envisager la société britannique, une influence du passé et de son enfance à Grantham. En effet, comme il a été souligné plus haut, les Roberts n'étaient pas issus d'un milieu privilégié et durent s'élever socialement grâce à leurs propres efforts. Il n'était pas question pour eux de compter sur l'État-providence pour garantir leur réussite familiale et professionnelle. À ce propos, Alfred Roberts aurait régulièrement ordonné à sa fille de ne pas prendre exemple sur les autres enfants de sa génération, camarades de classe et autres fréquentations, mais de penser par elle-même, pour elle-même. Ces paroles et cette éducation trouvèrent leur écho dans la conception manichéenne que Margaret Thatcher avait de la politique tout au long de sa carrière.

Par ailleurs, il paraissait essentiel à ses yeux de faire respecter la loi. Ainsi, son manichéisme s'était construit sur des lois préétablies qu'aucun n'était autorisé à transgresser. Lors d'un entretien avec Lady McAlpine, épouse du politicien Alistair McAlpine, Margaret Thatcher expliqua que son intérêt pour le respect des lois provenait de son expérience dans différents domaines :

En tant que méthodiste à Grantham, j'apprenais les lois de Dieu. Alors que j'étudiais la chimie à Oxford, j'apprenais les lois de la science, qui étaient dérivées des lois de Dieu, et lorsque je préparais les concours du barreau, j'apprenais les lois de l'homme².

Il y avait une forme de cohérence dans ce parcours hautement diversifié ; c'est du moins ce que Margaret Thatcher laissait entendre. Cette citation nous invite à considérer son expérience comme un vecteur d'apprentissage et de formation qui concourut à la construction de sa personnalité.

En outre, le fait que lors de son enfance à Grantham la jeune Margaret Roberts n'eut que peu d'occasions de quitter la ville et de découvrir d'autres endroits semble avoir contribué à son ignorance des autres cultures. En effet, lorsqu'elle prit des responsabilités politiques, nombre de ses opposants lui reprochèrent son manque de connaissances en matière d'affaires

¹ *Ibidem*, p. 138.

² « As a Methodist in Grantham, I learnt the laws of God. When I read chemistry at Oxford, I learnt the laws of science, which derive from the laws of God, and when I studied for the Bar, I learnt the laws of man. », entretien de Margaret Thatcher avec Lady McAlpine, cité dans Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 49.

étrangères et de géopolitique. Sa méfiance envers les pays étrangers pourrait avoir émané de cet habitus d'enfant de Grantham qui vivait dans un environnement restreint même si elle avait accès aux médias et s'informait régulièrement sur ce qui se passait dans le monde.

En tant que Premier ministre, Margaret Thatcher s'était constamment cherché des ennemis à terrasser, contrairement à la plupart de ses prédécesseurs¹. Le fait de se trouver des ennemis semblait être un acquis de l'expérience dans la mesure où ceux qui n'acceptaient pas sa ligne de conduite étaient systématiquement relégués au rang d'opposants, tout comme l'avaient été ses amis d'enfance qui avaient eu une conduite différente de la sienne ou qui avaient défendu des valeurs différentes des siennes. Plus tard, Margaret Thatcher démontra à plusieurs occasions qu'elle excellait dans l'attaque. Selon elle, la clarté du message qu'elle souhaitait émettre dépendait souvent de l'implacabilité de ses attaques². Voilà pourquoi elle affrontait ses opposants sans détour ni demi-mesure. Il y avait donc dans ce manichéisme qui la caractérisait un besoin de se faire entendre et comprendre. Ceci nous renvoie à ce que nous avons énoncé lorsque nous avons tenté d'expliquer en quoi le fait qu'elle était une femme politique pouvait remettre en doute sa légitimité et sa crédibilité.

À ce propos, John Campbell établit un constat fort intéressant lorsqu'il explique qu'à chacun de ses mandats à la tête d'un gouvernement correspondait un ennemi majeur³. Selon l'analyse de Campbell, le premier ennemi à vaincre lors du mandat de 1979 à 1983 était le général argentin Galtieri qui ordonna la reconquête des Malouines ; le second ennemi lors du mandat de 1983 à 1987 était Arthur Scargill, dirigeant du syndicat des mineurs qui initia et organisa la grève de 1984 ; le troisième et dernier ennemi, qui finit par diviser le gouvernement Thatcher lors du mandat de 1987 à 1990, était le français Jacques Delors, président de la Commission européenne de 1985 à 1995. Jacques Delors constituait un ennemi de choix pour Margaret Thatcher car il était à la fois français et, qui plus est, socialiste. Ces caractéristiques permirent à la politicienne de mettre en avant son patriotisme anglo-saxon ainsi que sa haine du socialisme qu'elle considérait comme le mal absolu⁴. Lors de sa répression de la grève des mineurs orchestrée par le syndicaliste Arthur Scargill, elle s'en était pris à cet adversaire précis plutôt qu'à l'ensemble des grévistes car elle avait sans doute jugé plus aisé d'affronter un seul individu, personnification du syndicat dans son intégralité. Bien sûr il y eut d'autres ennemis

¹ John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume Two : The Iron Lady. op. cit.*, p. 351.

² Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 423.

³ John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume Two : The Iron Lady. op. cit.*, p. 352-353.

⁴ *Ibidem*, p. 596.

encore mais ces trois exemples sont révélateurs dans la mesure où ils représentent trois types de combats politiques menés dans des domaines différents, sur des fronts distincts.

Afin de se débarrasser de tout ennemi pouvant nuire aux avancées de son programme pour le Royaume-Uni, la femme politique prit la décision de « détruire toute opposition au sein des grandes institutions britanniques [...] dans un but affiché de créer un État à l'image de Margaret Thatcher, une charmante junta d'hommes serviles »¹. Cette citation ouvertement accusatrice provient d'un entretien accordé par Nigel Lawson au *Times* en 1983. Une telle critique n'empêcha pourtant pas celui qui fut secrétaire d'État à l'Énergie de 1981 à 1983 de devenir Chancelier de l'Échiquier en 1983, poste qu'il occupa jusqu'en 1989. La référence à la « junta » est évidemment en lien avec celle du général Galtieri qui tenta de s'emparer des Malouines en 1982. Ainsi, Margaret Thatcher n'aurait pas été davantage bienveillante que son adversaire dans la mesure où elle aurait eu pour objectif d'imposer son modèle coûte que coûte en rejetant tout point de vue opposé au sien. Elle fut par ailleurs comparée à des dictateurs tels Augusto Pinochet, président du Chili de 1974 à 1990, avec lequel elle entretenait des liens amicaux.

Les affiches électorales diffusées par le parti conservateur à partir de 1979 se faisaient l'écho de cette recherche d'ennemi et de la perspective manichéenne de son dirigeant. Ainsi, celles de 1979 représentaient l'Hiver du mécontentement de 1978-1979 et des nombreux mouvements de grève qui paralysaient le pays. Les syndicats appelant à la grève générale étaient ainsi vilipendés. Les affiches conçues en vue des élections législatives de 1983, quant à elles, attaquaient sans détours les opposants des partis adverses. L'une d'entre elles représentait un ballon sur lequel il était écrit « INFLATION » gonflé à l'aide d'une pompe à pied, « *foot pump* » en anglais, Michael Foot étant le dirigeant du parti travailliste tourné ici en dérision. Une autre de ces affiches de 1983 raillait le *Social Democratic Party* en offrant dix bouteilles de Bordeaux à qui pourrait expliquer quelles étaient les politiques promues par les responsables dudit parti².

Mais quelles furent précisément les croisades menées par Margaret Thatcher contre ses différents adversaires ? Certaines d'entre elles étaient dues à l'habitus de la femme politique. Ainsi, certaines entités et personnalités étaient d'emblée perçues très négativement.

Le premier opposant contre lequel Margaret Thatcher lutta ardemment fut bien sûr l'URSS, son ennemi de toujours qu'il fallait éradiquer au profit des valeurs occidentales

¹ « removing all opposition in the great institutions of Britain [...] in a clear effort to create a state in the image of Margaret Thatcher, a genteel junta of yes-men. », *The Sun*, 5 juin 1983, cité dans *ibid.*, p. 462-463.

² Monica Charlot, *op. cit.*, p. 176.

qu'étaient la liberté et la culture capitaliste. Selon le Premier ministre britannique, l'Union soviétique n'était pas un pays composé de citoyens communistes mais plutôt un pays dont le régime politique était de nature communiste¹. De ce fait, il ne pouvait en aucun cas s'agir d'un choix de la part du peuple et le bloc de l'Est était perçu comme intrinsèquement antidémocratique. Ainsi, lorsqu'elle se rendait en URSS, Margaret Thatcher aurait eu tendance à se considérer comme une libératrice du peuple² prêchant les valeurs justes, celles qui découlaient du bon sens.

Par extension, tous ceux qui étaient à la gauche de l'échiquier politique britannique étaient qualifiés de communistes car Margaret Thatcher faisait presque constamment le lien entre l'ennemi de l'extérieur et celui de l'intérieur. Lors de sa campagne électorale de 1979, alors qu'elle prononçait un discours à Birmingham, elle fit une transition entre la menace soviétique et le parti travailliste. À ce propos, elle promit de « placer une barrière d'acier »³ entre le pays et les potentielles dérives du socialisme. Selon Margaret Thatcher, ces dérives étaient par exemple l'inflation, le contrôle de l'État sur les revenus ou encore un pouvoir trop important conféré aux syndicats ce qui risquait de mettre en péril la compétitivité économique du Royaume-Uni. Chef du parti travailliste de 1983 à 1992, Neil Kinnock avait d'ailleurs eu droit aux foudres du Premier ministre qui n'hésita pas à le traiter de « marxiste »⁴ et de « crypto-communiste »⁵, autrement dit de traître travaillant pour le compte des soviétiques. Une telle exagération révèle l'aversion totale que Margaret Thatcher éprouvait envers le communisme et pour tous ceux qui s'en rapprochaient. La toute première campagne menée par Margaret Thatcher pour la circonscription de Dartford, en 1950, fut d'ailleurs marquée par une rhétorique farouchement antisocialiste, ou plutôt contre ce qu'elle nommait le « socialisme marxiste »⁶, et qui s'attaquait frontalement au parti travailliste⁷. Cette campagne reflétait la peur, voire la paranoïa, qui régnait dans le monde occidental face à ce qui était perçu comme une menace communiste. Cette crainte d'infiltration par le biais d'agents œuvrant pour le bloc de l'Est dans le contexte de la Guerre froide provenait des États-Unis où une véritable chasse aux sorcières avait été organisée dès 1950 par le sénateur Joseph MacCarthy qui donna lui aussi son nom à un courant de pensée : le maccarthysme. Ainsi, en 1977, dans le *Times*, Margaret Thatcher, qui

¹ Eric J. Evans, *op. cit.*, p. 107.

² *Ibidem*, p. 107.

³ « place a barrier of steel », Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 452.

⁴ « Marxist », Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 194.

⁵ « crypto-communist », *Ibidem*, p. 194.

⁶ « Marxist socialism », Stephen Blake et Andrew John, *op. cit.*, p. 147.

⁷ Hugo Young, *op. cit.*, p. 31.

suivait les grandes lignes de la réaction américaine, décréta : « Mon travail est d'empêcher le Royaume-Uni de se teinter de rouge. »¹

Margaret Thatcher semblait comparer le communisme au nazisme de son enfance. En effet, tout comme Churchill avait compris qu'il n'était pas question de négocier avec les nazis, son héritière n'avait aucunement l'intention de négocier avec les communistes². Nazisme et communisme avaient comme point commun le fait qu'ils étaient tous deux perçus comme constituant des menaces pour le monde occidental. Aux yeux de Margaret Thatcher, l'Occident était le bien incarné tandis que le bloc soviétique représentait le mal par excellence. Dans cette perception idéologique, l'Occident promouvait la liberté et la démocratie à travers le monde alors que les pays de l'Est avaient pour ambition de semer le trouble et le chaos en fournissant, par exemple, des armes aux pays du tiers monde.

Dès décembre 1979, Margaret Thatcher se rendit aux États-Unis pour rencontrer le président Jimmy Carter et saisit l'occasion pour prononcer un discours extrêmement hostile envers le communisme³. Pendant environ dix minutes, elle fit l'éloge des vertus capitalistes et diabolisa les vices communistes avant d'affirmer que le Royaume-Uni se rangeait du côté des États-Unis et que les relations d'amitié qui existaient entre les deux pays seraient maintenues sous son mandat. Comme nous le savons, elles ne furent pas simplement maintenues : avec l'élection de Ronald Reagan à la présidence des États-Unis, la « relation spéciale » se renforça. L'osmose presque totale qui allait naître entre les deux pays alliés était bien sûr due au fait que Ronald Reagan usait lui aussi d'une rhétorique franchement anticommuniste. Par ailleurs, Margaret Thatcher l'admirait car il avait réussi à s'élever socialement grâce à ses propres efforts alors qu'il provenait d'une famille aux revenus plus que modestes⁴. Cet exemple d'ascension sociale lui rappelait très probablement le sien dans la mesure où Reagan n'avait lui non plus eu un parcours classique qui le prédestinait à prendre les rênes du pouvoir. Par ailleurs, Américains et Britanniques partageaient cette tendance à mettre en place des mesures draconiennes lorsqu'ils considéraient que cela s'avérait nécessaire. Comme l'écrit Robin Renwick, « le public américain appréciait la façon dont [Margaret Thatcher] dépeignait les choses en noir et blanc, et non pas avec des nuances de gris »⁵. Le manichéisme du Premier

¹ « My job is to stop Britain going red. », *The Times*, 25 mars 1977, cité dans Stephen Blake et Andrew John, *op. cit.*, p. 145.

² Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 197.

³ Robin Renwick, *op. cit.*, p. 123.

⁴ *Ibidem*, p. 125.

⁵ « American audiences liked the way she painted things in black and white, and not in shades of grey. », *Ibid.*, p. 124.

ministre britannique semblait donc être une caractéristique partagée par un grand nombre d'Américains qui étaient d'emblée séduits par une telle rhétorique.

Le discours que Margaret Thatcher fit aux États-Unis en septembre 1983 lorsqu'elle reçut le prix de la Fondation Winston Churchill corrobore cette idée d'une rhétorique fondamentalement anti-communiste et laisse transparaître une aversion pour le communisme qui, sur le plan des valeurs, remonte aux racines de l'affrontement Est-Ouest :

Les dirigeants soviétiques [...] n'aspirent pas aux mêmes choses que nous : ils ne sont pas gouvernés par notre sens éthique et se sont toujours considérés comme exempts des règles qui unissent les autres États. Ils disent parler au nom de l'humanité, mais ils oppressent l'individu. Ils se font passer pour protecteurs des nations libres, mais ils pratiquent le pouvoir absolu dans leur propre empire. Ils invoquent le mot démocratie, mais ils pratiquent la règle du parti unique dirigé par une oligarchie autoproclamée. Ils prétendent défendre la liberté du scrutin, mais ils se protègent par un système où il n'y a qu'un homme, un vote – et un candidat¹.

Dans cette citation, l'utilisation de la tournure « se sont toujours considérés comme » et le recours au présent simple en anglais soulignent l'aspect immuable du mode de pensée soviétique. Pour Margaret Thatcher, les Soviétiques possédaient une identité profondément communiste et antidémocratique qui allait à l'encontre de l'identité occidentale, dont elle se faisait le chantre. Voilà pourquoi il est légitime de penser, ainsi que le fait son biographe Charles Moore, que « sa haine envers les doctrines socialistes était tout à fait authentique »².

La conception manichéenne du Premier ministre britannique ne se limitait pas à la diabolisation des Soviétiques et de tous ceux qui suivaient une voie qu'elle considérait comme relevant du socialisme, amalgamé au communisme. Margaret Thatcher avait également toujours considéré les Irlandais du Nord, les Écossais et les Gallois comme des citoyens de

¹ « The Soviet leaders [...] do not share our aspirations : they are not constrained by our ethics, they have always considered themselves exempt from the rules that bind other states. They claim to speak in the name of humanity, but they oppress the individual. They pose as the champion of free nations, but in their own empire they practise total control. They invoke the word democracy, but they practise single-party rule by a self-appointed oligarchy. They pretend to support the freedom of the ballot-box, but they are protected by a system of one man, one vote – and one candidate. », discours de Margaret Thatcher à Washington le 29 septembre 1983 lors de la remise du prix de la Fondation Winston Churchill, cité dans Eric J. Evans, *op. cit.*, p. 94.

² « her hatred for socialist doctrines was absolutely genuine », Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 180.

seconde zone dans la mesure où elle n'accordait qu'une attention assez restreinte aux différentes communautés composant le Royaume-Uni et à leurs revendications. Comme cela a été souligné, elle n'eut que peu d'occasions de quitter Grantham lors de son enfance et il semblerait que cet isolement continuait à influencer sa perception du monde. À titre d'exemple, comme l'écrit Charles Moore, à ses yeux les habitants d'Irlande du Nord constituaient une population distincte de celle de l'Angleterre¹. Cela fut très certainement dû aux attaques perpétrées par des membres de l'IRA au cours de ses mandats de Premier ministre. Pour autant, sa suspicion, pour ne pas dire son mépris, envers ses concitoyens autres qu'anglais était particulièrement palpable et semblait trouver ses racines dans son enfance.

Lors de la Guerre froide, Margaret Thatcher avait tendance à diaboliser le bloc soviétique et à faire des pays occidentaux des héros investis de valeurs justes et incontestables. Elle présentait le naufrage du communisme comme une évidence car un tel système était selon elle profondément corrompu. Une citation tirée de *Statecraft* justifie sa façon de concevoir le sort du communisme. Évidemment, elle a été écrite avec un certain recul historique et ne représente peut-être pas tout à fait fidèlement ce que Margaret Thatcher pensait à l'époque, mais elle illustre assez bien la manière dont cette idéologie était caricaturée par la politicienne au cours des années 1980 :

Je n'ai jamais douté de l'inévitable échec du communisme, à condition que l'Ouest garde son calme et reste puissant. [...] J'étais persuadée de cela tout simplement car le communisme allait à l'encontre de ce qu'il y a d'essentiel dans l'espèce humaine et n'était par conséquent pas viable sur le long terme. Ayant pour mission de supprimer les différences entre individus, il ne pouvait mobiliser les talents de chacun, ce qui est vital au processus de création de richesses².

Cette façon de présenter la chute du communisme comme une fin logique constituait bien sûr une forme de propagande contre ce type de régime qui était souvent comparé à une religion, car agissant par endoctrinement du peuple³. La recherche d'ennemis, typique du

¹ *Ibidem*, p. 587.

² « I never had any doubt that the communist system was doomed to fail, if the West kept its nerve and remained strong. [...] I believed this simply because communism ran against the grain of human nature and was therefore ultimately unsustainable. Because it was committed to suppressing individual differences, it could not mobilise individual talents, which is vital to the process of wealth creation. », Margaret Thatcher, *Statecraft : Strategies for a Changing World. op. cit.*, p. 69.

³ *Ibidem*, p. 216.

thatchérisme, avait à la fois pour but de concentrer l'attention médiatique sur un seul problème et d'offrir l'anéantissement d'une entité ou d'une personnalité en pâture aux médias en l'attaquant frontalement.

Lorsqu'en tant que Premier ministre, Margaret Thatcher expliquait que son éducation l'avait encouragée à faire preuve de fermeté dans ses choix, cela ne correspondait que partiellement à la réalité. En effet, nous pouvons relever un certain nombre de contradictions dans ses propos. Par exemple, lors d'un entretien accordé à Charles Moore, elle expliqua que son père « lui avait appris à apprécier ce qu'il appelait la 'discussion' »¹. Cela ne correspond pas tout à fait à l'image d'une éducation fondée sur les sermons de l'Église méthodiste où il fallait se plier inconditionnellement aux diktats religieux et moraux. Il faut néanmoins comprendre que la « discussion » encouragée par Alfred Roberts était en lien avec des thématiques d'actualité, notamment politique.

Par ailleurs, contrairement à ce qui fut souvent rapporté, la Guerre des Malouines n'aurait pas été un conflit dans lequel Margaret Thatcher se lança sans une intense réflexion au préalable. Chaque stratégie mise en place, chaque nouvelle opération militaire était apparemment calculée et réfléchie. Comme l'écrit Charles Moore :

La Guerre des Malouines mit en évidence les meilleures qualités de Mme Thatcher – pas seulement les plus connues comme son courage, sa conviction et sa détermination, mais aussi celles, moins souvent mentionnées, qu'étaient sa prudence et sa rigueur d'analyse².

Son apparence manichéenne était par conséquent quelque peu surjouée, sans doute afin qu'elle paraisse dotée d'un grand courage et déterminée à remporter la victoire finale contre les envahisseurs argentins.

Il est important à présent de passer en revue les principales valeurs et convictions qu'elle prônait en les considérant comme le fruit d'une expérience ayant permis l'intériorisation inconsciente d'influences extérieures. Il semblerait qu'elles ne furent pas systématiquement acquises lors de l'enfance mais, l'habitus pouvant évoluer au cours de l'existence, qu'elles subirent parfois des changements tout au long de la carrière politique de Margaret Thatcher.

¹ « Father taught me to like what he called 'discussion'. », entretien avec Charles Moore, Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 6.

² « The Falklands War brought out Mrs Thatcher's best qualities – not only the well-known ones of courage, conviction and resolution, but also her less advertised ones of caution and careful study. », *Ibidem*, p. 752.

III. Valeurs et convictions

Il faut comprendre par le terme « valeur » ce qui, selon un jugement personnel plus ou moins en accord avec celui de la société, évoque le vrai, le beau ou le bien. Ce terme est souvent employé au pluriel pour désigner des considérations revêtant une importance particulière aux yeux d'un individu¹. Les valeurs sont par ailleurs souvent associées à la morale et à la religion.

Pour ce qui est du terme « conviction », il s'emploie, lui aussi, principalement au pluriel lorsqu'il a le sens d'« opinions assurées ». Ainsi, les deux mots sont sémantiquement proches bien que celui de « valeur » fasse généralement le lien avec la société environnante tandis que celui de « conviction » est plutôt fondé sur une approche personnelle, centrée sur l'individu. Nous considérerons donc que la valeur s'acquiert à travers la relation avec l'extérieur tandis que la conviction est le résultat du processus d'acquisition, fermement ancré dans l'intériorité de chaque individu.

Nombre d'historiens et de commentateurs politiques de l'époque se sont penchés sur la question des valeurs et des convictions mises en avant par Margaret Thatcher. Pourtant, ces dernières n'ont jamais été explicitement étudiées sous l'angle de l'habitus bourdieusien. Le but des lignes suivantes sera, en s'appuyant sur quelques exemples concrets, de démontrer en quoi ce qui constituait les grandes idées thatchériennes était issu d'une expérience formatrice. Comme cela a été souligné, sa façon de prendre des décisions fermes et tranchées en se fondant sur ses valeurs et convictions était une caractéristique que Margaret Thatcher reconnaissait avoir acquise lors de son enfance. Ainsi, dans *The Path to Power*, elle écrit :

Ces qualités de droiture, qui comprenaient le refus de modifier vos convictions personnelles simplement parce que d'autres les désapprouvaient ou parce qu'elles vous rendaient impopulaire, m'avaient été inculquées dès mon plus jeune âge².

Voilà donc bien la preuve d'une influence de l'enfance sur le mode de pensée de la politicienne. Ce mode de pensée s'apparente à ce que Margaret Thatcher nomma la « politique

¹ Richard Swedberg, *op. cit.*, p. 289.

² « These upright qualities, which entailed a refusal to alter your convictions just because others disagreed or because you became unpopular, were instilled into me from the earliest days. », Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 7.

de la conviction » alors qu'elle se considérait comme « une politicienne de conviction »¹. Selon elle, toute réforme devait passer davantage par des valeurs que par des politiques². Autrement dit, le projet politique qu'elle proposait était fondé sur un ensemble de valeurs et de convictions fermement ancrées en elle-même et qu'elle était prête à défendre à tout prix grâce à la mise en place de mesures politiques, ces dernières n'étant ni plus ni moins qu'un *modus operandi*.

De la même manière, Margaret Thatcher ne s'intéressait que très peu aux opinions de chacun, leur préférant les réactions plus larges des Britanniques dans leur ensemble³. Elle n'était pas en faveur d'une prise en compte de chaque cas particulier mais tenait tout de même à se tenir informée de ce qu'attendait l'opinion publique de la part de son gouvernement. Il faut garder à l'esprit qu'en tant que politicienne de conviction elle croyait plus en la persuasion de ses concitoyens sur le socle de ses propres valeurs qu'en un ajustement systématique aux demandes formulées par l'opinion. Lors d'un entretien en 1980, Margaret Thatcher s'exclama sans grande humilité : « Si une femme sans idéaux comme Eva Peron peut aller si loin, imaginez-vous jusqu'où je pourrai aller avec tous les idéaux que je porte en moi »⁴.

Il apparaît qu'il n'y a pas lieu de penser que les convictions thatchériennes pouvaient être construites et manipulées à des fins politiques car elles semblaient faire entièrement partie de la personnalité de la politicienne. Ainsi, un de ses biographes, John Campbell, nous explique que « si certains de ceux qui votèrent pour elle le firent sans se rendre pleinement compte de ce à quoi ses idées conduiraient, ils étaient responsables de leur faute pour être passés à côté du fait qu'elle était convaincue de ce qu'elle disait »⁵. Il ajouta à ce constat qu'« en fait ce qui agissait sur le parti n'était pas tant ses croyances elles-mêmes mais plutôt l'aplomb avec lequel elle les exposait »⁶. De la sorte, les conservateurs choisirent d'être dirigés par Margaret Thatcher car elle présentait l'avantage d'être sûre de ses valeurs et convictions : « ce n'était pas pour ses convictions qu'ils votaient, mais pour sa conviction »⁷ en tant que détermination. D'ailleurs, la clarté des convictions de la candidate conservatrice contrastait très nettement avec celle de ses différents opposants aux élections, notamment avec celle du travailliste Michael Foot qui était souvent perçu comme manquant cruellement

¹ « a conviction politician », *Ibidem*, p. 448.

² Eliza Filby, *op. cit.*, p. 139.

³ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 48.

⁴ « If a woman like Eva Peron with no ideals can get that far, think how far I can go with all the ideals that I have. », Margaret Thatcher, citée dans Stephen Blake et Andrew John, *op. cit.*, p. 155.

⁵ « If some who voted for her did so without fully realising where her ideas would lead, the fault was theirs for failing to believe that she meant what she said. », John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 294.

⁶ « In fact what the party responded to was not so much her beliefs themselves as the burning self-belief with which she expounded them. », *Ibidem*, p. 294.

⁷ « It was not her convictions that they voted for, but her conviction. », *Ibid.*, p. 294.

d'opiniâtreté. Même certains hommes politiques travaillistes de son temps comme Tony Benn en vinrent à admirer Margaret Thatcher en tant que politicienne de conviction réprouvant toute forme de consensus¹. Lord Ashdown, qui devint chef de file des libéraux-démocrates en 1988, trouva lui aussi des qualités à la politicienne lorsqu'elle était au pouvoir, notamment la solidité de ses convictions. Il conclut un article lui rendant hommage de la manière suivante :

Si la politique se définit – et je pense que cela peut être le cas – par des principes, le courage de s'y tenir et la capacité de garantir leur succès, alors elle était sans aucun doute un grand chef politique et le plus grand Premier ministre de notre ère².

En ce sens, nous pouvons considérer que les convictions de Margaret Thatcher constituaient un avantage de taille par rapport à son image politique. Dans un autre sens, néanmoins, n'oublions pas que ses convictions à toute épreuve et son inflexibilité participèrent à son impopularité et la conduisirent à la démission en 1990. En effet, à cette date, les membres du parti conservateur, et notamment ses plus proches collaborateurs, avaient décidé de mettre fin au thatchérisme car leur Premier ministre était devenu un fardeau plutôt qu'un avantage. En effet, son manque de diplomatie avait fini par ennuyer et agacer son plus proche entourage politique ainsi que, plus généralement, les citoyens britanniques.

Les valeurs et convictions de Margaret Thatcher étaient issues de son manichéisme. En effet, la séparation des principes en deux axes, l'un promu et l'autre rejeté, lui permettait de distinguer les valeurs à soutenir et celles à diaboliser. C'est donc, comme l'indique Norman Tebbit, dans l'antagonisme que se construisirent les grands principes thatchériens acquis au cours d'expériences vécues par la politicienne :

De par sa formation scientifique ainsi que ses croyances religieuses, Margaret Thatcher avait conscience qu'il y a des choses qui sont bonnes et des choses qui sont mauvaises, techniquement, scientifiquement et moralement³.

¹ Iain Dale (dir.), *Memories of Margaret Thatcher : A Portrait, by Those Who Knew Her Best. op. cit.*, p. 221.

² « If politics is defined – and I think it can be – by principles, the courage to hold to them and the ability to drive them through to success, then she was without a doubt the commanding politician and the greatest Prime Minister of our age. », *Ibidem*, p. 402.

³ « Margaret Thatcher was aware from both her scientific training and her religious beliefs that there are things that are right and things that are wrong, technically, scientifically and morally. », *Ibid.*, p. 359.

Ces deux influences dérivées de son expérience en tant que chimiste et de son enfance particulièrement pieuse au sein de la communauté méthodiste de Grantham ont, comme cela a déjà été souligné, été largement commentées. Cela dit, elles créent un contraste saisissant dans la mesure où science et religion peuvent sembler incompatibles. Ainsi verrons-nous que certaines valeurs thatchériennes constituaient de véritables paradoxes car elles se heurtaient les unes aux autres.

Dans son ouvrage intitulé *Campaign !*, Rodney Tyler affirme que Margaret Thatcher « [n'avait] jamais recherché la popularité ou modifié sa personnalité pour paraître telle qu'elle [n'était] pas »¹. Nous pouvons partir de ce postulat car la plupart des valeurs et convictions présentées par Margaret Thatcher paraissaient authentiques dans la mesure où elle y demeura fidèle tout au long de sa carrière politique mais il faudra également tenter de démontrer que la politicienne était avant tout une fine stratège qui n'hésitait pas à mettre en avant ses valeurs et convictions. Il s'agit donc de mettre en évidence les éléments de son habitus qui ont été déformés ou exagérés afin de promouvoir son image politique.

Comme nous l'explique un ancien membre du cabinet thatchérien, John Biffen, Margaret Thatcher avait compris que la politique n'était pas un jeu et qu'il s'agissait de se mouvoir avec prudence tout en réfléchissant bien aux conséquences de chaque acte et de chaque parole². Lors de son premier mandat en tant que Premier ministre, elle s'était par exemple assurée de pouvoir octroyer à ses défenseurs les plus fervents les postes-clés de son gouvernement³. Selon Norman Tebbit, un autre membre de son cabinet de 1981 à 1987, elle aurait accordé autant d'importance aux données factuelles qu'aux stratégies à employer pour contrecarrer ses opposants⁴.

Lorsque Margaret Thatcher se targuait de promouvoir une « politique de conviction », fortement ancrée en sa personnalité, il restait donc une certaine place à l'improvisation et à l'adaptation. À ce propos, dans sa biographie, John Campbell nous met en garde sur le double sens de l'expression « politique de conviction ». Selon lui, cette expression dénoterait à la fois un attachement à des valeurs et une capacité à agir en politique sans être nécessairement transparente, ni même sincère⁵. Une telle interprétation fait de Margaret Thatcher une politicienne convaincue, c'est-à-dire dont l'habitus l'incitait à se comporter comme tout politicien, en ayant recours à toutes sortes de ruses par stratégie politique.

¹ « She has never courted popularity or altered herself to appear what she is not. », Rodney Tyler, *op. cit.*, p. 7.

² Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 6.

³ *Ibidem*, p. 6.

⁴ *Ibid.*, p. 358.

⁵ John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 275.

La cellule de prospective du parti, ou « *Policy Unit* », avait d'ailleurs pour fonction d'établir une doctrine en accord avec les fortes convictions de Margaret Thatcher pour ensuite faire la promotion du parti conservateur et des différents gouvernements Thatcher. En ce sens, les idées provenaient du Premier ministre mais elles étaient ensuite instrumentalisées à des fins politiques.

Suite à son mariage avec Denis en 1951, Margaret Thatcher abandonna bon nombre de ses idéaux et repères. Elle quitta en effet sa ville natale de Grantham, où elle ne retourna qu'à de rares occasions, ses parents, qu'elle n'avait plus le temps de voir très souvent, sa classe sociale, avec laquelle elle avait déjà pris ses distances lors de ses études à Oxford où elle eut des fréquentations plus élitistes, et enfin sa religion car elle prit la décision de se convertir du méthodisme à l'anglicanisme¹. Il est raisonnable de penser que les liens qui rattachaient encore Margaret Thatcher à son passé s'étiolèrent au fil du temps. Comme nous l'avons vu, cette version n'était pas celle défendue par la politicienne qui espérait convaincre ses potentiels électeurs d'une survie des valeurs acquises au cours de l'enfance. Un certain nombre de biographies ont accepté et suivi la ligne tracée par Margaret Thatcher ; d'autres en ont pris le contre-pied.

Bernard Ingham, véritable éminence grise de Margaret Thatcher tout au long de ses mandats, écrivit en 1982 une note à l'attention de la politicienne. Dans cette note, il lui expliqua que ses idées étaient en adéquation avec celles de ses concitoyens : « votre mérite est d'être en adéquation avec la compréhension du réel qu'ont les Britanniques »². Cette courte phrase en dit long sur l'importance que Margaret Thatcher devait accorder à l'opinion et à la manière dont elle pouvait la manipuler grâce à ses idéaux.

Afin d'étudier plus précisément certaines valeurs et convictions sélectionnées pour leur exemplarité et leur pertinence par rapport à la question traitée, il est important, pour commencer, de considérer de manière approfondie l'obsession dont faisait preuve Margaret Thatcher pour la recherche d'une certaine équité. Dans l'étude des différentes valeurs et convictions, il faudra systématiquement contraster l'aspect authentique de leur acquisition par la politicienne et la mise en avant de ces dernières dans le but de convaincre et séduire l'électorat.

¹ Hugo Young, *op. cit.*, p. 36.

² « Your merit is that you appeal to [the British public's] understanding of reality. », note de Bernard Ingham à l'attention de Margaret Thatcher, août 1982, <<http://www.margaretthatcher.org/document/122990>>, consulté le 19.09.2018.

1. Sens de la justice

Une des thématiques chères à Margaret Thatcher était celle de la loi et de l'ordre. L'expression « *law and order* » fut utilisée dans bon nombre de ses discours, notamment lors de sa campagne de 1970 à Finchley¹. Ce souci d'une loi suprême respectée par tous remontait à son enfance à Grantham où chaque membre du foyer Roberts devait effectuer les tâches qui lui incombait. De la gestion de l'entreprise familiale à celle du foyer, il n'y avait qu'un pas au sens propre comme au figuré, les Roberts ayant vécu juste au-dessus de leur épicerie. Lors de la Seconde Guerre mondiale, ce fut aussi l'ordre public qui permit de maintenir le pays à flot et de contribuer à la victoire des Alliés. Plus tard, les études entreprises par Margaret Roberts, notamment à l'université d'Oxford, exigèrent de la part de la jeune femme une certaine quantité de travail ainsi qu'une méthode efficace. Il fallait donc à ce moment-là aussi respecter des règles strictes et s'élever grâce à ses propres efforts. Enfin, son rôle de mère de famille alliant vies professionnelle et domestique la contraignait à maintenir ses exigences envers elle-même tout en faisant preuve de capacités d'organisation. Ainsi, son parcours avait été semé non pas d'embûches mais de défis à relever pour atteindre les objectifs qu'elle s'était fixés. En tant que femme politique et que Premier ministre, elle jugea être en mesure d'attendre les mêmes efforts de la part de ses concitoyens et de son entourage politique.

Lorsqu'elle reçut le prix de la Fondation Winston Churchill à Washington le 29 septembre 1983, il portait la légende suivante : « Comme Churchill, elle est connue pour son courage, sa conviction, sa détermination et la force de sa volonté »². Cette vertu qu'est le courage était souvent associée au pragmatisme de Margaret Thatcher. En effet, son besoin de trouver des solutions efficaces et de mettre en place des politiques opérantes se fondait justement sur son courage. Ses valeurs, en soi nécessairement abstraites, étaient portées par des actions politiques qui les reflétaient de manière concrète.

Le sens de la justice de Margaret Thatcher était bien souvent perçu comme une forme d'injustice par une partie des citoyens britanniques et des différents commentateurs politiques de l'époque. Bon nombre de ses prises de position engendrèrent de fortes contestations car elles étaient considérées comme injustes. Ce fut notamment le cas lorsqu'elle renonça à accorder leur statut de prisonniers politiques aux détenus de l'IRA qui avaient entamé une grève de la faim en 1981, lorsqu'elle donna l'ordre de torpiller un navire argentin dans le

¹ John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 207.

² « Like Churchill, she is known for her courage, conviction, determination and willpower. », Hugo Young, *op. cit.*, p. 396.

contexte du conflit aux Malouines en 1982, lorsqu'elle se battit sans relâche contre les mineurs grévistes en 1984-85, ou encore lorsqu'elle s'acharna à faire adopter la *poll tax* en 1989-90. Ainsi, au moment d'affirmer que Margaret Thatcher avait un sens de la justice particulièrement développé, il est évident que ce sens de la justice peut s'avérer subjectif.

Néanmoins, la notion de justice était omniprésente chez la politicienne qui, pendant la Guerre des Malouines, le 26 mai 1982, décréta vouloir non seulement la paix, mais également la liberté et la justice¹. Rétablir la justice était une priorité absolue qui fonctionnait de pair avec les notions de paix et de liberté. Là encore, certains détracteurs du thatchérisme arguèrent que Margaret Thatcher avait une définition biaisée de ces deux termes mais ce qui importe ici est l'accent qu'elle mettait presque systématiquement et instinctivement sur ces valeurs, fruits de son habitus.

Conjointement à la façon dont elle promouvait l'importance fondamentale de la justice à travers ses prises de position politiques, Margaret Thatcher aurait eu le souci de traiter ses collaborateurs avec équité. En effet, selon John Major, membre de son cabinet avant de devenir son successeur en tant que Premier ministre², elle adoptait une attitude différente en fonction des personnes auxquelles elle s'adressait. Ainsi, elle était particulièrement exigeante et parfois dure avec les membres de son gouvernement mais savait être plus courtoise envers ceux qui occupaient des postes moins élevés. Voilà pourquoi, toujours selon les dires de John Major, elle aurait été très appréciée de ces derniers³. Le but semblait donc être que chacun bénéficiât d'un traitement équitable en fonction des responsabilités qu'impliquaient ses fonctions.

Intéressons-nous maintenant à un autre type de valeur porté par Margaret Thatcher et lié à cette forme d'obsession pour tout ce qui concerne la justice et l'équité : sa quête constante de précision, voire de perfection.

¹ Discours de Margaret Thatcher lors de la conférence de l'association des femmes conservatrices, la *Conservative Women's Conference*, le 26 mai 1982, <<http://www.margarethatcher.org/document/104948>>, consulté le 30.09.2017.

² Voir illustrations : fig. 9.

³ Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 94.

2. Exigence et perfectionnisme

Lorsque la Première Guerre mondiale éclata, Alfred Roberts tenta de rejoindre les rangs de l'armée britannique à six reprises, essuyant à chaque fois un refus pour raisons médicales¹. Voilà en tout cas ce que Margaret Thatcher nous raconte de son père dès le début de l'autobiographie *The Path to Power*. Il régnait donc au sein du foyer Roberts une forte dévotion à la nation et un patriotisme exacerbé. Ce fut dans ces conditions d'exigence envers soi-même et d'investissement personnel pour le bien commun que la jeune Margaret Roberts prépara son avenir de femme politique.

Alors qu'elle entamait sa carrière politique, Margaret Thatcher fut remarquée par de nombreux politiciens du parti conservateur pour l'attention particulière qu'elle vouait aux détails. Par cet atout, elle se démarquait de prédécesseurs conservateurs comme Edward Heath ou travaillistes comme James Callaghan². Voilà pourquoi ceux qui s'apprêtaient à l'affronter devaient être bien préparés s'ils ne voulaient pas être implacablement vaincus. Comme l'écrivit Michael Brunson, rédacteur politique de la chaîne télévisée ITV :

Elle voulait que les journalistes sussent qu'elle faisait toujours son travail préparatoire et, si nous voulions être considérés comme de vrais professionnels, elle s'attendait à ce que nous fissions le nôtre³.

Par ailleurs, Brunson ajoute que les questions posées par les journalistes devaient être « précises, correctement fondées sur des faits »⁴.

Il s'agissait donc surtout de ne pas commettre d'erreur car Margaret Thatcher prenait soin de maîtriser les données et informations à la perfection. Si elle ne les notait pas sur un morceau de papier précieusement rangé dans son sac à main, elle les apprenait par cœur et parvenait à les réemployer au moment opportun grâce à son excellente capacité de mémorisation. Sa maîtrise des détails lui permettait souvent de contrer et de réduire à néant les arguments de ses adversaires. Ainsi, dès sa candidature pour la circonscription de Dartford en 1950, même si elle perdit l'élection, elle montra sa capacité à discréditer les idées de son opposant travailliste, Norman Dodds⁵. Plus tard, ce fut le chef du parti travailliste, Michael

¹ Margaret Thatcher, *The Path to Power*. *op. cit.*, p. 4.

² Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 30.

³ « She wanted journalists to know that she always did her homework, and that if we were to be regarded as true professionals, she expected us to do ours. », Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 388.

⁴ « accurate, properly based on facts », *Ibidem*, p. 388.

⁵ Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 36-37.

Foot, qui, par comparaison avec la politicienne, passa pour un homme politique incapable de retenir des informations, importantes ou plus anodines, et de les réemployer à bon escient¹. Cette qualité thatchérienne de maîtrise absolue des données fut baptisée par le politicien conservateur Stephen Sherbourne de « manie pour les informations factuelles »².

Son habitus avait, tout comme pour son sens de la justice, formé Margaret Thatcher à être intraitable envers elle-même. Selon le conservateur Mike Freer, député de la circonscription de Finchley élu en 2010, l'ancienne députée de sa circonscription avait toujours eu le souci de mémoriser les noms des électeurs et les problèmes qu'ils avaient pu rencontrer. Mike Freer fut lui-même impressionné par la capacité de son prédécesseur à se souvenir de toutes ces données plusieurs mois après en avoir pris connaissance³.

L'exigence dont elle faisait preuve face à son propre travail, héritée de ses études universitaires prestigieuses ainsi que du fait qu'elle était une femme évoluant dans un monde d'hommes qui devait donc se montrer crédible et légitime, incitait Margaret Thatcher à préparer ses discours avec précision et après y avoir longuement réfléchi. Comme l'indique Norman Tebbit :

Comme pour la plupart des choses, Margaret Thatcher était [...] perfectionniste par rapport aux discours et un bon nombre de brouillons finissaient à la poubelle avant qu'elle ne se satisfît d'un des scripts⁴.

Cette expérience qui faisait de Margaret Thatcher une politicienne perfectionniste semblait provenir de ses années d'études au Sommerville College d'Oxford où, déjà, elle faisait preuve de beaucoup de sérieux dans son travail. Aussi, comme nous le rappelle Catherine Cullen dans sa biographie, « Margaret Thatcher fut une étudiante peu brillante, mais appliquée »⁵. À défaut d'être réellement brillante, son travail acharné et soigné permit à la politicienne de gravir les échelons en politique. Une fois cette leçon apprise, même inconsciemment, elle ne cessa jamais de la mettre en pratique.

Son perfectionnisme incitait Margaret Thatcher à être toujours ponctuelle lors de rendez-vous professionnels. En effet, plusieurs témoignages de personnalités rencontrées alors qu'elle était députée ou Premier ministre corroborent cette information. Par exemple, dans sa

¹ Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 52.

² « mania for facts », *Ibidem*, p. 52.

³ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 69.

⁴ « As in most things, Margaret Thatcher was [...] a perfectionist about speeches and a good many drafts finished in the waste bin before she was satisfied with a script. », *Ibidem*, p. 358.

⁵ Catherine Cullen, *op. cit.*, p. 24.

biographie *The Real Iron Lady*, Gillian Shephard reprend les propos de Hartley Booth, successeur de la politicienne à la tête de la circonscription de Finchley, qui ne manque pas d'expliquer que chacune des arrivées de Margaret Thatcher était calculée pour avoir lieu à l'heure prévue et que, si d'aventure elle était en avance, elle demandait à son chauffeur de faire le tour du pâté de maisons avant de se garer à l'heure précise où elle était attendue¹. Ainsi, la politicienne s'était fait une réputation pour sa ponctualité sans faille. En outre, une autre figure majeure de la circonscription de Finchley, le député Mike Freers, élu en 2010, indique que celle qui l'avait précédé était « une maniaque de la ponctualité »² ; rien de nouveau donc dans ces propos mais bien une confirmation de l'idée avancée par Hartley Booth.

Au-delà de sa quête constante de précision et de ponctualité qui rappelle l'éducation donnée par ses parents, Margaret Thatcher faisait preuve d'une détermination à toute épreuve, autre caractéristique justifiant l'exigence qui lui permettrait d'atteindre les objectifs qu'elle s'était fixés. Elle savait, du moins au début de sa carrière politique, que le pouvoir n'était jamais acquis et qu'il fallait se battre pour s'y maintenir. Elle luttait sans relâche pour défendre ses idées et paraissait ne pas craindre l'impopularité. Cette combativité fait écho aux mots d'Alfred Roberts alors qu'il incitait sa fille à toujours aller de l'avant et à ne jamais faire comme les autres sous prétexte que telle ou telle attitude rendait plus populaire.

Cette détermination qui ne décroissait jamais rendait parfois Margaret Thatcher très impopulaire : notamment lors de périodes de tensions comme pendant la grève des mineurs de 1984-85. Le fait qu'elle refusa toute négociation et qu'elle n'accorda aucune faveur aux mineurs catalysa des vagues de mécontentement et de protestation à son encontre. De la même manière, son attitude inflexible face à l'IRA et, plus précisément, aux dix condamnés qui se laissèrent mourir de faim dans la prison de Maze en 1981, engendra une image très impopulaire aux yeux d'une grande partie de la population britannique.

Ainsi, le seul objectif de Margaret Thatcher était de suivre une ligne politique qui était la sienne et de ne pas faire de compromis avec les intérêts de personnes extérieures au parti ni même avec certains membres du parti lui-même. Il y avait chez elle l'exigence d'une missionnaire infatigable pour laquelle il fallait aller au fond des choses sans rien négliger et sans épargner qui que ce fût. Lorsqu'elle se présentait à la Chambre des communes, de nombreux députés, majoritairement de l'opposition, relevaient chez elle de la condescendance³ car elle était convaincue que ses arguments étaient les plus justes. Le fait qu'elle défendait

¹ Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 55.

² « a stickler for punctuality », Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 69.

³ Simon Jenkins, *op. cit.*, p. 23.

ardemment ses arguments et les préparait avec le plus grand soin constitue néanmoins une preuve supplémentaire de son exigence envers elle-même car elle faisait de son mieux pour trouver la meilleure façon de plaider en faveur de ses propres convictions.

Le terme « missionnaire » revêt évidemment un sens religieux. Ce sens de la mission qui menait Margaret Thatcher à user d'un perfectionnisme singulier était profondément enraciné en sa personnalité. Dès sa campagne électorale pour la circonscription de Dartford en 1950, un jeune élu conservateur fit remarquer qu'« elle était comme quelqu'un qui avait fait le serment d'entrer dans les ordres religieux, tant elle était dévouée à sa tâche »¹. Ainsi aurait-elle été dotée de la même détermination à se consacrer pleinement à sa mission politique que ceux qui font le choix de consacrer leur vie à Dieu. Nous verrons plus tard en quoi ses politiques endossaient des vertus morales et religieuses, ce qui semblait également faire écho à son acquisition de certaines valeurs par le biais de l'habitus bourdieusien. Ceci étant dit, il convient à présent de s'intéresser à ce qui paraissait découler de son incontestable exigence envers elle-même et envers les autres : son individualisme et sa conception matérialiste de la société.

¹ « She was like someone who had made a vow to take up a religious life, she was so dedicated », John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 75, cité dans Eliza Filby, *op. cit.*, p. 60.

3. Individualisme et conception matérialiste

Dans *Statecraft*, Margaret Thatcher reprend les théories du philosophe et économiste écossais Adam Smith telles qu'elles sont exprimées dans *The Wealth of Nations*. Selon ce dernier, « ce n'est pas par la bienveillance du boucher, du brasseur ou du boulanger que nous pouvons espérer obtenir notre repas, mais par leur considération de leur intérêt personnel »¹. Margaret Thatcher ne manque pas de noter que cela peut déplaire à certains mais qu'il s'agit là d'un principe fondateur du modèle économique qu'elle prônait, celui de l'économie de marché². Plus loin dans *Statecraft*, elle souligne le fait que l'individualisme a toujours fait face à des vagues de contestation car « il est généralement considéré comme synonyme d'égoïsme »³ avant de préciser qu'elle s'était constamment opposée à ce point de vue et qu'elle était parvenue à le discréditer⁴. Comment réussit-elle à réfuter une telle conception ? Il semblerait que la force de ses convictions en la matière ait suffi à créer un élan individualiste, et parfois profondément matérialiste, au sein de la société britannique de son temps.

Dans *The Downing Street Years*, Margaret Thatcher explique qu'il y avait un point commun majeur aux politiques qu'elle menait : « l'encouragement à la responsabilité »⁵. Il s'agissait selon elle d'« une philosophie »⁶ et non pas d'« un programme administratif »⁷. Le fait que la politicienne utilise le terme « philosophie » pour désigner cette forme d'individualisme, où chacun devait prendre en charge sa propre existence, nous renvoie irrémédiablement à son habitus, c'est-à-dire à une conviction fortement ancrée dans sa personnalité.

La petite phrase qui causa sans doute le plus de dégât quant à la popularité de Margaret Thatcher et qui illustre parfaitement sa conception individualiste de la société fut celle qui consista à nier purement et simplement l'existence de toute forme de société. Cette remarque date d'octobre 1987 et apparut dans le magazine *Women's Own*. Il s'agissait d'un entretien lors duquel le Premier ministre, interrogé sur les tensions entre communauté et

¹ « It is not from the benevolence of the butcher, the brewer, or the baker that we expect our dinner, but from their regard to their own interest. », Adam Smith, *The Wealth of Nations*. Londres : Everyman's Library, 1991 [1776], p. 13, cité dans Margaret Thatcher, *Statecraft : Strategies for a Changing World. op. cit.*, p. 413.

² *Ibidem*, p. 413.

³ « It is widely assumed to be synonymous with selfishness », *Ibid.*, p. 468.

⁴ *Ibid.*, p. 468.

⁵ « the encouragement of responsibility », Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 618.

⁶ « a philosophy », *Ibidem*, p. 618.

⁷ « an administrative programme », *Ibid.*, p. 618.

responsabilités individuelles, s'exclama : « *There is no such thing as society !* »¹, ce qui revient à dire que toute notion de société n'a aucun sens. Pour Margaret Thatcher, la pyramide sociale avait comme socle l'individu duquel découlaient la famille et la communauté proche que constituait le voisinage. En effet, les quelques phrases prononcées à la suite de sa célèbre remarque sur la société furent les suivantes :

Il y a des individus hommes et femmes, et il y a des familles. Et aucun gouvernement ne peut faire quoi que ce soit sauf par le biais des individus, et les individus doivent s'occuper avant tout d'eux-mêmes. Il est de notre devoir de nous occuper de nous-mêmes et ensuite de nous occuper de notre prochain².

À la décharge de Margaret Thatcher, il faut remarquer que l'individu n'était en fait pas présenté comme entièrement isolé du reste de la société mais qu'il devait faire preuve d'un minimum de responsabilité pour ne pas être tenté de se cacher derrière ce que nous appelons « société ». Ainsi, dans *The Downing Street Years*, la politicienne explique que le message qu'elle entendait transmettre à travers un tel discours était que la société ne devait pas être considérée comme une excuse mais plutôt comme une source d'obligations³.

Dans ce même entretien, Margaret Thatcher eut recours à une métaphore pour expliquer sa conception du tissu social britannique. En effet, elle compara ce dernier à une tapisserie dans laquelle chaque individu doit jouer un rôle avant tout envers lui-même mais aussi, ensuite, envers les plus démunis :

Il y a une tapisserie vivante d'hommes et de femmes et les gens et la beauté de cette tapisserie et la qualité de nos existences dépendront du degré auquel chacun d'entre nous est prêt à assumer une responsabilité envers lui-même et auquel chacun d'entre nous est prêt à se tourner vers les moins chanceux et à leur venir en aide par ses propres efforts⁴.

¹ Entretien de Margaret Thatcher pour le magazine *Women's Own*, 31 octobre 1987, <<http://www.margaretthatcher.org/document/106689>>, consulté le 27.07.2016. Voir annexe 7.

² « There are individual men and women, and there are families. And no government can do anything except through people, and people must look to themselves first. It's our duty to look after ourselves and then to look after our neighbour. », entretien de Margaret Thatcher pour le magazine *Women's Own*, 31 octobre 1987, <<http://www.margaretthatcher.org/document/106689>>, consulté le 27.07.2016.

³ Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 626.

⁴ « There is living tapestry of men and women and people and the beauty of that tapestry and the quality of our lives will depend upon how much each of us is prepared to take responsibility for ourselves and each of us prepared to turn round and help by our own efforts those who are unfortunate. », entretien de Margaret Thatcher pour le magazine *Women's Own*, 31 octobre 1987, <www.margaretthatcher.org/document/106689>, consulté le 13.08.2016.

Cette phrase, à la syntaxe compliquée, est construite sur le principe d'accumulation. En effet, la conjonction de coordination « et » permet d'ajouter des éléments nouveaux qui finissent par donner une impression de superposition reflétant la vision thatchérienne d'une société où chaque individu est un élément distinct venant s'ajouter à la somme d'individus existants. Chacun a donc une mission personnelle à remplir au bénéfice de l'ensemble ; d'où une alternance des troisièmes personnes du singulier et du pluriel et de la première personne du pluriel. Ainsi, individu et individus contrastent avec le « nous » collectif.

Cette conception de la société comme source du devoir de responsabilité envers soi-même fut mise en avant par Margaret Thatcher tout au long de sa carrière politique et provenait une fois de plus de l'exemple que constituait son enfance à Grantham. Alfred Roberts aurait été déçu du parti libéral, comme beaucoup de commerçants de son époque, car ce dernier avait accepté quelques compromissions en faveur d'un socialisme modéré¹. Par ailleurs, il faut se souvenir qu'Alfred Roberts avait constamment répété à sa fille l'idée selon laquelle il ne fallait jamais suivre la foule et toujours faire ses propres choix selon ses convictions personnelles. Voilà pourquoi la jeune Margaret Roberts possédait déjà un système de pensée typiquement conservateur alors qu'elle entamait ses études à l'université d'Oxford.

Il est à ce propos intéressant de noter qu'un étudiant d'Oxford, Stanley Moss, membre de l'association des étudiants conservateurs de l'université, l'OUCA, avait rédigé un pamphlet où l'on trouve de futures idées typiquement thatchériennes comme celle qui consiste à dire que « l'individu est plus important que le système » sociétal². Cette forme d'individualisme était donc partagée par d'autres jeunes conservateurs des années d'après-guerre : il ne s'agissait pas d'une expérience unique, propre à Margaret Thatcher, mais bien d'une mouvance politique qui commençait alors à poindre. Les idées qui émergèrent de cette mouvance furent également celles adoptées par le conservateur Keith Joseph, un des proches collaborateurs de la femme politique à ses débuts.

Néanmoins, les vagues de privatisation qui eurent lieu lors des différents gouvernements Thatcher finirent par dépasser les objectifs initialement fixés par Margaret Thatcher elle-même. En effet, il s'agissait pour elle d'encourager la création d'entreprises et de donner l'envie aux Britanniques de prendre des responsabilités et des risques. Il ne s'agissait donc pas d'agir dans l'intérêt économique des lobbies et des sociétés de grande envergure. En

¹ Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 21.

² « The individual is more important than the system. », Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 54.

effet, le modèle de Grantham était un exemple de capitalisme où les entreprises étaient de petite taille et gérées par une personne, voire une famille, plutôt que par un groupe d'actionnaires. Entre les ambitions théoriques de la femme politique et ses prises de position concrètes, il y avait donc un très large fossé.

Cette négation de la société était bien sûr aussi une sorte de provocation à l'encontre des gouvernements d'après-guerre, c'est-à-dire des années 1940 aux années 1970, accusés de compromissions avec les syndicats et avec l'idéologie socialiste de l'époque. Il s'agissait pour Margaret Thatcher de démanteler l'*ethos* collectiviste qui s'était constitué au Royaume-Uni pour mieux imposer une nouvelle prise en compte de l'individu en tant que priorité absolue.

En octobre 1975, lors du congrès du parti conservateur à Blackpool, Margaret Thatcher fit son premier discours en tant que chef du parti. Lors de ce discours-clé, elle mit en avant les grandes lignes de sa façon de concevoir la politique, et notamment sa conviction selon laquelle toute société devait être fondée sur un idéal individualiste. Selon elle, il s'agissait non pas d'un renouveau de la politique britannique mais d'une forme de radicalisme qui allait puiser dans les origines de la pensée politique du pays :

Laissez-moi vous faire part de mon point de vue : le droit que détient tout homme de travailler autant qu'il le souhaite, de dépenser ce qu'il gagne, d'être propriétaire, d'avoir un État serviteur et non pas maître – tel est l'héritage britannique¹.

En effet, le fait de faire référence à un « héritage britannique » pour situer l'origine des valeurs défendues montre en quoi l'individualisme était, selon Margaret Thatcher, une caractéristique que tous ses concitoyens devaient partager. Afin de régénérer une telle tradition, il suffisait pour la femme politique de recréer les conditions dans lesquelles une prise en charge de soi-même par chaque individu serait possible :

¹ « Let me give you my vision : a man's right to work as he will, to spend what he earns, to own property, to have the state as servant and not as master – these are the British inheritance. », discours de Margaret Thatcher au congrès du parti conservateur à Blackpool, le 10 octobre 1975, Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 308.

Je crois que, tout comme chacun d'entre nous a une obligation d'user au mieux de ses talents, les gouvernements ont une obligation de créer le cadre dans lequel nous pouvons agir de la sorte¹.

Il était donc du devoir, pour ne pas dire de la mission, de la nouvelle chef du parti d'élaborer les politiques nécessaires à la mise en place d'un système où l'individu se retrouverait face à lui-même pour assurer sa propre réussite. Au cours des années 1980, les instruments utilisés pour promouvoir un nouvel élan individualiste au sein de la société furent principalement la dérégulation des marchés financiers, la flexibilité de l'emploi, et une plus grande liberté accordée à l'économie de marché ; instruments qui découlaient des théories monétaristes de Friedrich Hayek et Milton Friedman. Ces deux économistes se considéraient comme libéraux et furent plus tard qualifiés de néolibéraux.

Autre fait notable dès la prise de pouvoir de Margaret Thatcher en tant que chef du parti conservateur, la publication en octobre 1976 d'un livret intitulé « *The Right Approach* », jeu de mots signifiant à la fois « la bonne approche » et l'« approche de droite ». Le livret présentait les grandes idées du renouveau thatchérien et se concluait avec un article intitulé « *A Free and Responsible Society* », « Une Société libre et responsable » donnant le ton des mandats du futur Premier ministre². Lors de la campagne électorale de 1979, dans le manifeste du parti conservateur, la promesse suivante avait été faite aux citoyens britanniques : « restaurer l'indépendance et la confiance en soi qui constituent le socle de la responsabilité individuelle et du succès de la nation »³.

À l'heure de dresser le bilan des onze années de gouvernement Thatcher, il apparaît que le pouvoir avait effectivement été en partie remis entre les mains des individus dans la mesure où le pouvoir des syndicats avait été assez largement écrasé, où les possibilités d'accès à la propriété avait augmenté et où les vagues successives de privatisation avaient fait leur œuvre. Néanmoins, un tel bilan fut contesté par bon nombre de citoyens britanniques qui considéraient cet individualisme outré comme un fardeau pesant lourdement sur la société, fardeau qui eut des conséquences néfastes sur l'ensemble du pays. Ainsi, la promesse de campagne exprimée dans le manifeste du parti conservateur lors des élections législatives de 1983 qui consistait à « construire une société responsable protégeant les faibles mais permettant

¹ « I believe that, just as each of us has an obligation to make the best of his talents, so governments have an obligation to create the framework within which we can do so. », discours de Margaret Thatcher au congrès du parti conservateur à Blackpool, le 10 octobre 1975, *Ibidem*, p. 308.

² Rodney Tyler, *op. cit.*, p. 8.

³ « to restore self-reliance and self-confidence which are the basis of personal responsibility and national success », manifeste du parti conservateur pour l'élection législative de 1979, chapitre I, cité dans Eliza Filby, *op. cit.*, p. 133.

à la famille et à l'individu de s'épanouir »¹ peut être lue comme une fausse promesse puisque les citoyens les plus pauvres ne furent pas réellement protégés des ravages que causait l'individualisme thatcherien. Notons au passage qu'un des objectifs principaux du premier mandat de Margaret Thatcher en tant que Premier ministre était l'accès à la propriété. En effet, une des priorités du gouvernement était d'émettre des lois permettant aux individus de devenir propriétaires de leur logement. Le *Housing Act*, loi sur le logement, de 1980 est révélateur à cet égard car il instaura un vaste programme de privatisation des logements sociaux afin de faire en sorte que les individus soient contraints d'investir financièrement pour pouvoir acquérir leur résidence principale grâce à leurs efforts personnels². Ceci fut bien évidemment perçu comme contribuant à la dimension individualiste des politiques défendues par le Premier ministre.

À l'encontre de l'idée selon laquelle il n'existait pas de société en tant que telle mais plutôt un ensemble hétérogène d'individus qui devaient être responsables envers eux-mêmes, le rapport « Faith in the City », publié par une commission réunie par l'archevêque de Canterbury Robert Runcie à l'automne 1985, dénonçait les conditions de vie des citoyens britanniques, plus particulièrement dans les « *inner cities* », quartiers les plus pauvres se trouvant au centre des grandes villes. Il s'agissait pour la commission, réunie deux ans avant la publication du rapport, de déterminer ce que l'Église anglicane et le gouvernement pouvaient faire afin d'améliorer la situation de ces quartiers délaissés et de contrer l'individualisme thatcherien en redonnant un sens à la notion de société. Comme le résume Hugo Young :

Le problème des *inner cities*, disaient les enquêteurs de l'archevêque, était qu'ils pâtissaient de la philosophie générale du conservatisme moderne qui accordait trop d'importance à l'individualisme et pas assez aux obligations collectives de la société³.

Ce que Hugo Young qualifie de « conservatisme moderne » est tout simplement la transformation du parti opérée par Margaret Thatcher, une transformation qui impliquait selon l'archevêque Runcie et ses collaborateurs la disparition de la prise en compte d'une collectivité sociale au profit d'un individualisme outré.

¹ « to build a responsible society which protects the weak but allows the family and the individual to flourish », manifeste du parti conservateur pour l'élection législative de 1983, cité dans Philip Brown et Richard Sparks (dir.), *Beyond Thatcherism : Social Policy, Politics and Society*. Maidenhead : Open University Press, 1989, p. 83.

² Bill Jones et Philip Norton (dir.), *op. cit.*, p. 529.

³ « The problem with the inner cities, said the Archbishop's investigators, was that they were victims of the overall philosophy of modern Conservatism, which gave too much emphasis to individualism and not enough to the collective obligations of society. », Hugo Young, *op. cit.*, p. 416-417.

À la suite de son adhésion à l'Église anglicane après son mariage avec Denis Thatcher, Margaret Thatcher ne s'était pas entièrement détachée du méthodisme de son enfance dans la mesure où un tel courant religieux mettait l'accent sur l'individu et sur sa responsabilité vis-à-vis de lui-même¹. Il semble donc y avoir eu une continuité lorsque l'on considère les origines de la pensée individualiste de Margaret Thatcher. Cette continuité entraîna des relations distancées et parfois conflictuelles avec les représentants de l'Église anglicane.

Les quelques allocutions du Premier ministre devant un auditoire religieux témoignent de l'influence des origines méthodistes sur l'individualisme thatchérien. Ainsi, en mars 1981, lors d'un discours à l'église Saint Lawrence Jewry de Londres, Margaret Thatcher expliqua que le type d'individualisme qu'elle défendait trouvait ses origines dans les Dix commandements. Selon elle, chacun des commandements était adressé à chaque membre de la société et le « *thou* » interpellait directement chaque destinataire de la parole divine². Elle était convaincue qu'il y avait dans la Bible une tradition individualiste qu'elle souhaitait restaurer alors que la société de la fin du vingtième siècle sombrait dans un collectivisme impie. Dans ce même discours tenu à Saint Lawrence Jewry, elle développa sa pensée :

Bien sûr, nous pouvons déduire des enseignements de la Bible des principes de moralité publique et privée ; mais, en dernier lieu, tous ces principes font référence à l'individu dans sa relation avec autrui. Nous devons toujours nous garder de supposer que nous pouvons d'une façon ou d'une autre nous débarrasser de nos propres devoirs moraux en les remettant entre les mains de la communauté ; que nous pouvons d'une façon ou d'une autre nous débarrasser de notre propre culpabilité en parlant de culpabilité « nationale » ou « sociale ». Il nous est demandé de nous repentir de nos propres péchés, et non pas des péchés des autres³.

Margaret Thatcher semblait donc convaincue des origines religieuses de l'individualisme qu'elle défendait. Cela faisait partie de son habitus de fervente méthodiste.

¹ *Ibidem*, p. 419.

² Discours à Saint Lawrence Jewry, 4 mars 1981, <<http://www.margaretthatcher.org/document/104587>>, consulté le 30.09.2017.

³ « Of course, we can deduce from the teachings of the Bible principles of public as well as private morality; but, in the last resort, all these principles refer back to the individual in his relationship to others. We must always beware of supposing that somehow we can get rid of our own moral duties by handing them over to the community; that somehow we can get rid of our own guilt by talking about 'national' or 'social' guilt. We are called on to repent our own sins, not each other's sins. », discours à Saint Lawrence Jewry, 4 mars 1981, <<http://www.margaretthatcher.org/document/104587>>, consulté le 27.01.2018.

Plus tard, en 1988, alors qu'elle fit un discours devant l'Assemblée générale de l'Église d'Écosse, elle continua de justifier ses prises de position individualistes et ouvertement libérales en citant par exemple les mots de Saint-Paul : « si un homme refuse de travailler, qu'il ne puisse se nourrir »¹, une conception de l'existence sans concession.

L'expression individualiste du thatchérisme trouva son apogée lors de la mise en place de la *poll tax*, proposée par le gouvernement en janvier 1986. Lorsqu'elle fut adoptée par le Parlement, de nombreuses manifestations furent organisées à travers tout le pays. Ces dernières tournèrent souvent en de violents affrontements avec les forces de l'ordre, notamment à Londres en mars 1990. Notons d'ailleurs que, de manière générale, les médias réprouvaient la création de cet impôt, considéré comme particulièrement injuste dans la mesure où il touchait tous les citoyens britanniques sans prise en compte de leurs revenus ou de l'argent qu'ils possédaient². Cet excès d'individualisme contribua à la débâcle finale de Margaret Thatcher qui n'avait jamais accepté le moindre compromis par rapport à cette conviction.

La critique souvent émise à l'encontre de l'individualisme thatchérien fut celle qui consistait à accuser Margaret Thatcher d'avoir répandu une forme de cupidité à travers le pays, ayant elle-même épousé un homme aisé qui pouvait lui garantir un certain confort matériel. Afin de s'en défendre, elle expliqua par exemple qu'il ne s'agissait pas d'avidité personnelle mais que, au contraire, chaque action individuelle avait des répercussions positives sur l'ensemble de la société. Voici un extrait d'un entretien pour le *Manchester Evening News* datant du 8 avril 1987, entretien durant lequel Margaret Thatcher tenta de désamorcer les critiques lui reprochant de soutenir une forme de matérialisme égoïste :

Est-ce cupide de vouloir une meilleure maison pour votre famille et vos enfants, de vouloir un meilleur ameublement, de vouloir une bonne cuisine, de vouloir de jolis placards dans votre chambre à coucher ? Est-ce cupide de vouloir mettre de côté une part suffisante de vos revenus [...] pour permettre à vos enfants de participer à un voyage scolaire à l'étranger, pour découvrir d'autres pays ? Pour pouvoir les emmener parfois au théâtre ; pour pouvoir les emmener voir des choses à Londres ; pour pouvoir les emmener au Lake District ? Est-ce cupide de vouloir faire quelques économies pour vos vieux

¹ « If a man will not work he shall not eat. », discours lors de l'Assemblée générale de l'Église d'Écosse, 21 mai 1988, <<http://www.margarethatcher.org/document/107246>>, consulté le 13.08.2016. Voir annexe 8.

² Simon Jenkins, *op. cit.*, p. 143.

jours ? Est-ce cupide de vouloir posséder suffisamment d'argent pour offrir un cadeau à vos parents lors de leurs noces d'argent¹ ?

Cette réplique de Margaret Thatcher fut une réaction à l'accusation de cupidité exprimée par Gordon Gekko, personnage du film *Wall Street* sorti en 1987, lorsqu'il formula la devise « la cupidité a du bon »². Dans cette citation, Margaret Thatcher accumule les répétitions de l'amorce « est-ce cupide » pour démontrer que ses prises de position n'avaient, justement, absolument rien de « cupide ». En effet, elle explique que rien de tout ce qu'elle promouvait par ses décisions politiques n'incitait ses concitoyens à faire montre de cupidité. Pour autant, beaucoup jugèrent que le thatchérisme avait fini par gommer la frontière, souvent trouble, entre recherche de l'intérêt personnel et pur égoïsme.

Déjà avant de devenir Premier ministre, Margaret Thatcher associait sa lutte pour l'individualisme capitaliste à un combat pour défaire le communisme soviétique. Il y avait donc un intérêt concret à la défense d'une telle valeur : il fallait que la société britannique se range le plus distinctement possible dans le camp du bien afin de mieux affronter celui du mal.

Les valeurs individualistes que Margaret Thatcher prônait avaient beau trouver leur origine dans son vécu personnel, une fois qu'elle eut pris conscience de cette expérience, elle s'en servit pour défendre son idéal économique : le monétarisme.

Afin de se former aux théories monétaristes qu'elle emprunta à Milton Friedman, Margaret Thatcher apprit les leçons que cet économiste dispensait à l'Institut des affaires économiques³ à la lettre. Elle était à cette époque épaulée par Keith Joseph, autre monétariste convaincu, et se serait intéressée uniquement à cette théorie économique sans véritablement la comparer à d'autres modes de pensée⁴. Avant d'épouser les théories monétaristes, elle serait en fait devenue adepte d'une nouvelle forme de libéralisme économique présentée par Friedrich Hayek dans *La Route de la servitude*⁵. Cette conviction la poursuivit tout au long de sa carrière politique durant laquelle elle ne fit que très peu de références explicites aux économistes qui

¹ « Is it greedy to want a better house for your family and your children, to want better furniture, to want a good kitchen, to want nice fitted cupboards in your bedroom ? Is it greedy to want to have enough over out of your earnings [...] to let your children go on an overseas tour with the school, to see what it is like in other countries ? To be able to show them sometimes the theatre ; to be able to take them to London to see things ; to be able to take them to the Lake District ? Is it greedy to want to put some savings by for your old age ? Is it greedy to want to have enough to give your parents a treat when it comes to their silver wedding ? », *Manchester Evening News*, 8 avril 1987, <<http://www.margaretthatcher.org/document/106792>>, consulté le 13.08.2016.

² « greed is good », Eliza Filby, *op. cit.*, p. 336.

³ *Institute of Economic Affairs* : laboratoire d'idées à tendance libérale créé en 1955

Cet institut se vantait d'être « le laboratoire d'idées qui était aux origines du libre marché au Royaume-Uni » / « the UK's original free market think tank », Andy McSmith, *op. cit.*, p. 18.

⁴ John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 60.

⁵ Catherine Cullen, *op. cit.*, p. 26.

l'avaient inspirée¹. Elle s'appropriâ leurs théories de la même manière qu'elle s'appropriâ les valeurs dites « victoriennes » de sa grand-mère. Les opposants de Margaret Thatcher, qu'ils fussent travaillistes ou même conservateurs, parlaient de « monétarisme doctrinaire »² pour désigner l'adoption d'un système économique comme s'il s'agissait d'une évidence, de quelque chose qui serait devenu incontournable et inéluctable. Ils reprochaient à la politicienne de ne pas tenir compte des conséquences néfastes que pouvait impliquer cette théorie économique.

Selon les théories monétaristes, toute inflation est considérée comme impliquant une réduction du pouvoir d'achat car l'inflation empêche le marché de fonctionner librement. Pour Milton Friedman, il fallait faire varier les taux d'intérêt pour que les emprunts n'augmentassent pas plus rapidement que la production monétaire tout en maintenant une croissance faible de la masse monétaire couplée à un marché libre. Les monétaristes croyaient en l'autorégulation du marché et étaient par conséquent opposés à tout interventionnisme étatique dans l'économie. Comme l'écrivit Friedrich Hayek, précurseur de ce qui fut baptisé « néolibéralisme » ou « ultralibéralisme », « la recherche de la sécurité tend à devenir plus forte que l'amour de la liberté »³. C'était bel et bien cet « amour de la liberté », essentiel à l'épanouissement du capitalisme, qu'il fallait s'efforcer de pérenniser car il était menacé par les instincts les plus primaires de certains individus. Selon Hayek, tout accroissement du pouvoir de l'État, et du socialisme, conduisait à la tyrannie⁴ ; la preuve la plus récente en était le nazisme. Le monétarisme préconisé par Friedman était, quant à lui, particulièrement tentant pour les pays européens des années 1975 à 1980 car ils étaient en phase de stagflation, c'est-à-dire d'inflation sans croissance économique⁵.

Pour Margaret Thatcher, et cela peut paraître assez surprenant, le monétarisme trouvait son origine dans les théories de l'économiste John Maynard Keynes⁶. Keynes était membre d'un groupe d'intellectuels appelé le « *Bloomsbury Group* » et demeure l'économiste le plus influent du vingtième siècle pour avoir, notamment, expliqué que toute récession économique ne pouvait se résoudre que grâce à un encouragement de la demande plutôt que par des mesures d'austérité, par exemple⁷. Keynes est donc généralement perçu comme étant un promoteur de l'interventionnisme de l'État dans les questions économiques plutôt que

¹ John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 60.

² « doctrinaire monetarism », Stephen Blake et Andrew John, *op. cit.*, p. 53.

³ « the striving for security tends to become stronger than the love of freedom », Friedrich Hayek, *The Road to Serfdom*. Londres : Routledge, 1979, p. 95.

⁴ Catherine Cullen, *op. cit.*, p. 26.

⁵ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 280.

⁶ Hugo Young, *op. cit.*, p. 321.

⁷ Bill Jones et Philip Norton (dir.), *op. cit.*, p. 549.

comme un précurseur du monétarisme. La période de l'histoire du Royaume-Uni qui fut qualifiée de « néo-keynésienne » correspond en réalité à celle allant de 1945, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, à 1979, à l'aube du premier gouvernement Thatcher¹, période marquée par des vagues de nationalisation de l'économie et par un glissement politique vers un consensus gauche-droite.

Il y eut des évolutions dans la façon dont Margaret Thatcher défendait le monétarisme. Alors qu'elle était membre d'un parti conservateur en opposition de 1964 à 1970, elle n'insistait pas encore sur les vertus de cette théorie économique. En effet, le *Houston Post* de l'époque disait d'elle qu'elle était « en accord avec la théorie économique de Keynes parce que 'nous n'en avons pas trouvé de meilleure' »². Cette manière de dire que le keynésianisme - ou l'intervention de l'État pour stabiliser l'économie - devait être employé car rien ne pouvait encore le remplacer sous-entend tout de même que ce dernier était loin d'être parfait ou, du moins, convaincant. Ce fut en 1974, un an avant sa prise de fonction en tant que chef du parti conservateur et aux côtés de Keith Joseph, qu'elle adopta le monétarisme³ et se mit à en faire constamment l'éloge. L'année 1974 correspondait à la date de création par Keith Joseph du Centre for Policy Studies, laboratoire d'idées qui avait pour but originel d'étudier les différences et similarités entre pays européens⁴ et qui se mit à soutenir la propagation des théories monétaristes au Royaume-Uni. Cette année correspondait également à l'attribution du prix Nobel d'économie à Milton Friedman, instigateur de la pensée économique de l'École de Chicago⁵. Alors que la crédibilité de Keith Joseph et sa légitimité à prendre la direction du parti conservateur étaient compromises, Margaret Thatcher prit la décision de se faire la principale représentante du monétarisme au Royaume-Uni et la seule politicienne à même d'incarner une forme de renouveau dans son paysage politique.

Par ailleurs, le monétarisme lui-même peut être considéré comme un instrument – et non pas comme un dogme thatchérien – car il était employé dans le but d'aider Margaret Thatcher à atteindre certains de ses objectifs comme défaire le socialisme, supprimer la menace soviétique ou mettre un frein au pouvoir des syndicats⁶. En ce sens, il y aurait eu instrumentalisation non pas seulement de l'individualisme en tant que valeur mais aussi du monétarisme en tant qu'outil de mise en application de cette valeur.

¹ *Ibidem*, p. 555.

² « approves of the Keynes theory of economics because 'we've found none better' », *Houston Post*, 9 mars 1967, cité dans Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 199.

³ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 133.

⁴ *Ibidem*, p. 191.

⁵ *Ibid.*, p. 279-280.

⁶ John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume Two : The Iron Lady. op. cit.*, p. 88.

Les valeurs individualistes de Margaret Thatcher furent également mises en avant car elles permettaient de justifier une baisse des impôts et une augmentation des revenus pour les professions qui étaient déjà généreusement rémunérées afin d'éviter le « *brain drain* », la fuite des cerveaux hors du pays. Margaret Thatcher prit conscience de cette menace lors d'un voyage aux États-Unis en 1967 au cours duquel elle rencontra un ancien électeur de la circonscription de Finchley parti travailler dans ce pays pour profiter d'un meilleur niveau de vie et d'une imposition moins élevée¹.

L'individualisme thatchérien permettait aussi de mettre au travail les citoyens britanniques et par là-même au gouvernement de se délester de certaines responsabilités. En effet, chaque individu était responsable de son propre sort et la faute ne pouvait être rejetée ni sur le gouvernement, ni sur la société qui, selon Margaret Thatcher, n'avait pas d'existence concrète. Comme dans le principe de la « main invisible » d'Adam Smith, il s'agissait pour chaque individu de contribuer à l'amélioration de l'ensemble sans que cet ensemble ne fût jamais considéré comme une entité ayant une existence et pouvant par conséquent agir sur l'individu.

Cet individualisme exacerbé était fondé sur l'admiration que Margaret Thatcher vouait à un autre pays qu'elle semblait considérer comme un modèle, une source d'inspiration pour ses valeurs et convictions : les États-Unis.

¹ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 133.

4. Valeurs atlantistes

L'éducation donnée à la jeune Margaret Roberts avait encouragé sa perception manichéenne et axiologique du monde qui l'entourait où toute morale se scindait en deux sphères : celle du bien et celle du mal. Voilà pourquoi la femme politique avait tendance à distinguer très nettement les vertus des vices. En effet, toute distinction axiologique se construit sur la comparaison et a pour objectif de discriminer pour mieux catégoriser.

De manière générale, les valeurs occidentales étaient considérées par Margaret Thatcher comme vertueuses tandis que toute conception s'opposant à ces dernières, comme le communisme soviétique, était perçue comme un vice qu'il fallait à tout prix combattre et éradiquer.

Statecraft a comme thématique principale celle de l'atlantisme thatchérien. Il s'agit en fait d'un plaidoyer en faveur des valeurs occidentales et capitalistes qui tente d'expliquer comment agir pour préserver ces valeurs face aux différentes menaces extérieures qui commençaient à poindre au début des années 2000. Cela dit, cet ouvrage a l'avantage de nous informer assez amplement quant à la perception atlantiste dont Margaret Thatcher fit preuve tout au long de sa carrière politique. Dès le premier chapitre intitulé « Réflexions sur la Guerre froide »¹, elle expose une de ses thèses favorites en expliquant que l'Occident est porteur de liberté :

En vérité, le modèle de liberté occidental est quelque chose de positif qui est applicable à tous, même s'il implique quelques variations en fonction des conditions culturelles entre autres. Le théologien Michael Novak a baptisé ce système « capitalisme démocratique ». Voilà une belle expression car elle met l'accent sur le lien entre liberté politique et économique².

En faisant référence à Michael Novak et à cette expression qui apparaît dans son ouvrage *The Spirit of Democratic Capitalism*, Margaret Thatcher démontre en quoi ses valeurs étaient partagées avec d'autres penseurs de son temps. Sa pensée n'était donc pas une pensée isolée et faisait des valeurs occidentales un repère pour toute société ayant pour objectif

¹ « Cold War Reflexions »

² « In truth, the Western model of freedom is something positive and universally applicable, though with variations reflecting cultural and other conditions. The theologian Michael Novak has christened that system 'democratic capitalism'. It is a good phrase, because it emphasises the link between political and economic liberty. », Margaret Thatcher, *Statecraft : Strategies for a Changing World. op. cit.*, p. 17-18.

d'emprunter le droit chemin. Parmi ces valeurs, la liberté était primordiale car elle n'existait pas ou peu dans d'autres parties du monde. Il fallait donc la promouvoir dans la mesure où elle avait évidemment une connotation très positive pour tout citoyen d'un pays occidental. À ce propos, notons que ce qui fut appelé la « doctrine Reagan » était un ensemble de convictions dont la liberté constituait le fondement. Ronald Reagan présenta sa doctrine de la façon suivante lors d'une visite au Parlement britannique en juin 1982 : « la liberté n'est pas la seule prérogative de quelques chanceux, mais le droit universel et inaliénable de tous les êtres humains »¹. Faire prévaloir la liberté à travers le monde fut une des priorités du gouvernement Reagan tout au long des années 1980. Le dirigeant américain semblait partager le même type de valeurs que son homologue britannique sur ce point, ce qui explique très largement l'apogée de la « relation spéciale » entre les deux pays à cette époque². Parmi les caractéristiques liées à ces valeurs, Margaret Thatcher cite « la curiosité, l'imagination, l'ingéniosité, la rigueur et la prise de risques »³. Ces éléments de la personnalité de tout individu pourvu de valeurs occidentales auraient favorisé, selon elle, l'avènement du « capitalisme de libre entreprise »⁴.

Le fort partenariat remis au goût du jour et la relation amicale de Margaret Thatcher avec le président des États-Unis constituait une personnification de l'entente entre les deux pays qu'ils représentaient. La politicienne britannique trouva immédiatement en Reagan un allié admirable et même attirant grâce au charme qu'il exerçait sur les femmes⁵. Margaret Thatcher appréciait tout particulièrement cette qualité chez les hommes qui l'entouraient et cela semble avoir contribué à ce que l'on pourrait appeler leur « romance politique ». Ronald Reagan était en tous points l'*alter ego* idéologique de la politicienne britannique⁶.

Lors d'un discours prononcé en octobre 2001, suite aux attaques terroristes du 11 septembre, Margaret Thatcher proclama « au Royaume-Uni, nous savons combien nous devons aux États-Unis »⁷. En effet, pendant toutes ses années au pouvoir, elle n'eut de cesse de prendre pour modèle son voisin américain et de soutenir les opérations menées par cet allié principal, souvent au détriment des pays européens.

¹ « freedom is not the sole prerogative of a lucky few, but the unalienable and universal right of all human beings », discours de Ronald Reagan devant les deux chambres du Parlement britannique en juin 1982, cité dans *ibidem*, p. 249.

² L'expression « relation spéciale », élaborée par Winston Churchill, date de la Seconde Guerre mondiale.

³ « curiosity, imagination, ingenuity, application and risk-taking », Margaret Thatcher, *Statecraft : Strategies for a Changing World. op. cit.*, p. 418.

⁴ « free-enterprise capitalism », *Ibidem*, p. 418.

⁵ Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 372.

⁶ Voir illustrations : fig. 8.

⁷ « In Britain we know how much we owe to America. », discours de Margaret Thatcher à Fort Worth au Texas, le 19 octobre 2001, cité dans Margaret Thatcher, *Statecraft : Strategies for a Changing World. op. cit.*, p. 19.

Dès son déplacement aux États-Unis en février 1967, Margaret Thatcher fut subjuguée par ce pays et se prit d'admiration pour le modèle qu'il proposait. À compter de ce voyage, ses discours commencèrent à se fonder sur des exemples américains par rapport au système d'imposition, à la gestion de l'industrie du charbon ou encore à la protection des données personnelles¹. Cela démontre à quel point les États-Unis constituaient une sorte de pays rêvé, d'incarnation de l'idéal thatchérien. C'est un peu comme si les valeurs acquises par Margaret Thatcher par le biais de ses différentes expériences l'avaient prédisposée à se sentir très proche des États-Unis et de leur mode de fonctionnement.

Derrière la conviction thatchérienne selon laquelle les États-Unis devaient être l'allié principal du Royaume-Uni, il y avait une explication historique, un fait marquant de l'histoire du territoire américain : l'appartenance passée à la couronne britannique. Lorsque Margaret Thatcher écrit à ce sujet, elle donne l'impression de croire en une destinée commune encore et toujours partagée par les deux pays :

L'Amérique est plus qu'une nation ou un État ou un pouvoir hégémonique ; elle est une idée – idée qui nous a tous transformés et qui continue de nous transformer. L'Amérique est unique – dans son pouvoir, sa richesse, son regard sur le monde. Mais sa singularité a des racines, et ces racines sont essentiellement anglaises².

Margaret Thatcher admirait les États-Unis parce qu'il existait selon elle des valeurs occidentales et que ce pays en était l'instigateur. La naissance des États-Unis le 4 juillet 1776 correspondait non pas à un regrettable événement de sécession avec la couronne britannique mais plutôt à l'heureuse création d'un nouveau monde occidental et d'un espace de liberté où des principes fondateurs préparaient le terrain pour l'avènement du capitalisme reaganien autant que thatchérien. Ainsi, lors d'une conférence à l'Institut d'Études Américaines de l'Université de Londres, en septembre 1996, Margaret Thatcher déclara que « le monde moderne a[vait] réellement débuté le 4 juillet 1776 »³. En outre, lors de la conférence Walter Heller en septembre 1975, Margaret Thatcher établit un lien entre la parution de l'ouvrage d'Adam Smith,

¹ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 200.

² « America is more than a nation or a state or a superpower ; it is an idea – and one which has transformed and continues to transform us all. America is unique – in its power, its wealth, its outlook on the world. But its uniqueness has roots, and those roots are essentially English. », Margaret Thatcher, *Statecraft : Strategies for a Changing World. op. cit.*, p. 20.

³ « The modern world began in earnest on July 4th 1776. », discours de Margaret Thatcher lors de la conférence James Bryce à l'Institut d'Études Américaines de l'Université de Londres, le 24 septembre 1996, cité dans *ibidem*, p. 23.

Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations, paru en 1776, et l'indépendance des États-Unis¹.

Le modèle démocratique américain ne pouvait que convenir à une Margaret Thatcher cherchant à rendre les individus plus responsables et à démanteler toute notion de société tout en invalidant la conception selon laquelle l'État devait prendre en charge la réussite et l'épanouissement de ses citoyens. La devise américaine selon laquelle la démocratie devait se faire *par* et pour le peuple correspondait trait pour trait au système que Margaret Thatcher défendait. En effet, dans un des *Federalist Papers*², James Madison avait écrit qu'il fallait à la démocratie un certain degré de « vertu populaire »³ pour qu'elle puisse fonctionner correctement. Cette « vertu populaire » devait s'exprimer à travers des initiatives individuelles de la part des citoyens.

Une telle conception de la société était perçue par Margaret Thatcher comme une sorte de religion où la foi en des valeurs occidentales telles la liberté, la responsabilité personnelle et le sens de l'effort, pour n'en citer que quelques unes, allait de soi. Pour reprendre les mots de l'ancien Premier ministre britannique, « la foi américaine, qui comprend sa foi en elle-même et en sa mission, constitue les fondations de son sens du devoir »⁴.

Ces valeurs occidentales, puisqu'elles étaient intrinsèquement vertueuses, étaient faites pour se propager à travers le monde et pour être adoptées par tous les régimes quels qu'ils soient. Il fallait simplement que les populations prennent conscience des bienfaits du capitalisme libéral pour qu'elles souhaitent développer ce type de système à leur tour. Il s'agissait en effet d'une sorte de croisade menée par Margaret Thatcher pour éveiller les peuples qui n'avaient jusqu'alors pas eu l'occasion de connaître les vertus occidentales. Voilà pourquoi Margaret Thatcher contribua fortement à mener une véritable croisade en Union soviétique pour vaincre le régime communiste et convertir la classe politique au capitalisme occidental lors de la Guerre froide.

Aux yeux des citoyens soviétiques et de leur dirigeant, Michael Gorbatchev, Margaret Thatcher avait fini par devenir l'incarnation par excellence des valeurs occidentales. Dans ses mémoires, l'ancien dirigeant de l'URSS explique que celle qui avait été qualifiée de « Dame de fer » par son propre pays était « une véritable championne des valeurs et intérêts

¹ Discours lors de la conférence de finance internationale Walter Heller à l'université Roosevelt de Chicago, le 22 septembre 1975, <<http://www.margaretthatcher.org/document/102465>>, consulté le 17.08.2016.

² Série d'articles arguant en faveur de la mise en place d'une constitution des États-Unis dont les articles furent publiés dans les journaux *The Independent Journal* et *The New York Packet* entre octobre 1787 et août 1788.

³ « popular virtue », Margaret Thatcher, *Statecraft : Strategies for a Changing World. op. cit.*, p. 61.

⁴ « America's faith, including its faith in itself and in its mission, is the bedrock of its sense of duty. », *Ibidem*, p. 62.

occidentaux »¹. Elle était donc incontestablement devenue une figure-phare du monde de l'Ouest.

En faisant appliquer dès que cela lui paraissait nécessaire le devoir d'ingérence britannique, Margaret Thatcher avait pour objectif d'éradiquer le mal à travers le monde. Une alliance robuste avec les États-Unis lui permettait selon elle de gagner en crédibilité ainsi qu'en force de frappe. La rhétorique employée par la politicienne dans *Statecraft* rappelle celle de nombreux politiciens américains : « nous devons [...] être prêts à agir fermement et avec la force nécessaire pour empêcher, dissuader ou contrevénir au triomphe du mal absolu »². Cette idée qu'il existerait un « mal absolu » à vaincre peut effectivement nous faire penser aux théories manichéennes de l'axe du mal développées par George W. Bush, président des États-Unis de 2001 à 2009. Ce lien n'est pas très étonnant dans la mesure où *Statecraft* a été publié en 2002. Il est donc à noter qu'il y a de fortes similitudes entre la rhétorique développée par Margaret Thatcher dans son ouvrage et par le président américain au pouvoir à cette époque.

En matière d'ingérence, il est intéressant d'observer que le soutien du gouvernement Thatcher à celui de Reagan fut presque inconditionnel. Par exemple, lorsque les Américains décidèrent d'intervenir en Libye en 1986, les Britanniques les autorisèrent à utiliser leurs bases militaires. Ceci engendra des torrents de critiques au sein du gouvernement britannique mais Margaret Thatcher ne céda pas car, selon elle, il s'agissait d'aider son allié américain coûte que coûte, d'être avec lui ou contre lui, sans demi-mesure³. Parfois, le Royaume-Uni était perçu comme étant à la botte des États-Unis car le pouvoir américain était à ce moment de l'histoire incontestablement supérieur à celui des pays d'Europe. Suite à la contribution britannique à l'intervention américaine en Libye, Neil Kinnock qualifia par exemple Margaret Thatcher de « caniche de Reagan »⁴. À l'inverse, lorsque le gouvernement Thatcher prit la décision d'intervenir aux Malouines, et même s'ils tentèrent de l'en dissuader, les Américains furent admiratifs du courage et de la détermination qu'avait déployés le Premier ministre britannique. Alors qu'elle parlait d'un peuple libre qui résistait aux assaillants, ce fut surtout la rhétorique employée qui suscita le plus d'admiration et qui semblait sonner agréablement aux oreilles américaines⁵.

¹ « a strong advocate of western interests and values », Mikhail Gorbatchev, *Memoirs*. New-York : Doubleday, 1996, p. 546-547.

² « we must [...] be prepared to act decisively and with whatever force is required to prevent, deter or reverse the triumph of great evil », Margaret Thatcher, *Statecraft : Strategies for a Changing World*. *op. cit.*, p. 288.

³ Robin Renwick, *op. cit.*, p. 155.

⁴ « Reagan's poodle », Neil Kinnock, chef du parti travailliste, lors d'une session parlementaire, cité dans *ibidem*, p. 157.

⁵ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One*. *op. cit.*, p. 754.

Étant donné qu'elle considérait le communisme soviétique comme l'ennemi suprême, Margaret Thatcher faisait des valeurs occidentales une entité universelle, partagée par tous les pays développés. Lors d'un discours en hommage à Winston Churchill prononcé au Luxembourg en octobre 1979, elle indiqua que la priorité du moment, dans le cadre de la Guerre froide, était une « lutte entre la liberté et la tyrannie »¹. La liberté était représentée par le monde occidental ; la tyrannie, par le bloc de l'Est.

Il s'agissait pour elle d'émettre des critiques virulentes à l'encontre du bloc soviétique pour tenter d'éradiquer toute forme de socialisme dans son propre pays. Cela révèle une mise en pratique de ses convictions atlantistes dans la mesure où ces dernières permettaient de résoudre les problèmes liés à la menace soviétique à travers le monde et aux potentielles dérives socialistes qu'elle engendrait. Il fallait en effet éviter que le modèle communiste de l'URSS ne dépasse le cadre de cette alliance de pays et ne soit imposé au reste du monde. Le problème majeur n'était sans doute pas tant le manque de libertés du peuple soviétique au sein de l'URSS mais plutôt la menace que cette dernière faisait peser à l'échelle planétaire. Il fallait donc également éviter l'effet dominos selon lequel tout pays qui deviendrait communiste pourrait entraîner d'autres dans son sillage. La posture adoptée par Margaret Thatcher face à la Guerre froide aurait en ce sens été tout autant pragmatique qu'idéologique. De solides valeurs, ou plutôt des valeurs ardemment défendues, étaient en effet nécessaires pour convaincre les Occidentaux, et éventuellement certains Soviétiques, que le communisme n'était pas viable.

Le fait que les États-Unis sortirent vainqueurs de la Guerre froide permit au Premier ministre britannique de décréter que les valeurs occidentales avaient triomphé. Elle fit de cette victoire un événement incontournable et de la chute du communisme une destinée inévitable. Cette façon de présenter l'histoire de manière rétrospective fait d'ailleurs penser à la destinée manifeste américaine selon laquelle la nation américaine avait pour mission divine de conquérir les territoires à l'ouest du continent. Dans les deux cas, il s'agissait bel et bien de *storytelling*, de construction d'un récit autour d'un épisode ayant réellement eu lieu. Deux ans avant la chute du mur de Berlin, la rencontre de Margaret Thatcher avec le dirigeant de l'URSS Mikhaïl Gorbatchev, en mars 1987, lui permit de capitaliser des votes lors de l'élection législative de la même année. En effet, à ce moment précis, elle était au sommet de son pouvoir car perçue comme capable de résoudre le conflit Est-Ouest et remporta les élections avec une majorité écrasante. Sa défense des valeurs atlantistes lui avait permis de devenir une sorte d'incarnation,

¹ « struggle between liberty and tyranny », discours en hommage à Winston Churchill, le 18 octobre 1979, <<http://margaretthatcher.org/document/104149>>, consulté le 05.09.2016.

de personnification du monde occidental. Comme cela a déjà été souligné, et même si cette anecdote revêt une importance moindre, lors de sa visite en URSS et à Tbilisi, en Géorgie, sa tenue vestimentaire fut largement commentée par les médias qui insistèrent sur son élégance et son panache, notamment grâce au chapeau de fourrure qu'elle portait. Pour beaucoup, et comme l'affirme la romancière Barbara Taylor Bradford, « Margaret Thatcher a[vait] sauvé le Royaume-Uni dans les années d'après-guerre, tout comme Churchill avait sauvé le pays, pour ne pas dire la civilisation occidentale, durant la Seconde Guerre mondiale »¹.

Faire de l'atlantisme une valeur héritée du passé et d'une expérience pas uniquement personnelle à Margaret Thatcher mais partagée par tous les citoyens britanniques permettait de justifier l'ingérence américaine et britannique dans les affaires d'autres pays. Dans *Statecraft*, un passage explique fort bien ce devoir d'ingérence :

Dans des circonstances où de grands maux [...] menacent, l'Occident a le devoir moral de les éviter autant que possible et d'y mettre fin si cela est envisageable².

Le « devoir moral » évoqué dans cette citation fait référence à l'éthique que l'Occident incarnait aux yeux de Margaret Thatcher. Après ces quelques mots de justification du devoir d'ingérence, la politicienne formule une remarque qui laisse sous-entendre qu'il y avait sans doute une autre raison pragmatique au fait de constamment promouvoir des valeurs atlantistes : « cette affirmation pourrait probablement aussi se justifier par des motifs généraux d'intérêt national »³. Évidemment, se rallier aux États-Unis avait pour objectif de mieux mettre en évidence la primauté stratégique du Royaume-Uni au sein de l'Europe et ses relations privilégiées avec l'État hégémonique américain.

Afin de souligner l'importance des relations transatlantiques, Margaret Thatcher n'hésita pas à critiquer les autres pays européens, quitte à se mettre à dos certains de leurs dirigeants. Dans un chapitre de *Statecraft* traitant de l'Europe, la politicienne nous offre quelques propos d'introduction qui résument fidèlement ce qu'elle laissait entendre alors qu'elle était au pouvoir :

¹ « Margaret Thatcher [had] saved Britain in the post-war years, just as Churchill had saved the country in the Second World War, not to mention Western civilisation as well. », Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 467.

² « In circumstances where great evils [...] threaten, the West has a moral duty to prevent them if possible and to stop them if that is manageable. », Margaret Thatcher, *Statecraft : Strategies for a Changing World. op. cit.*, p. 287.

³ « This assertion too could probably be justified on grounds of broad national interest. », *Ibidem*, p. 287.

Tout au long de ma vie, la plupart des problèmes auxquels le monde a dû faire face provenaient, d'une manière ou d'une autre, du continent européen, et les solutions de l'extérieur. Cette généralisation est on ne peut plus exacte dans le cas de la Seconde Guerre mondiale¹.

Bien qu'elle reconnaisse ici qu'il s'agit d'une « généralisation », Margaret Thatcher propose une lecture géopolitique manichéenne, et donc réductrice, où tous les torts sont présentés comme intrinsèquement européens car l'Europe, à l'inverse des États-Unis, ne proposait pas d'avantage majeur pour le futur du Royaume-Uni. Lors de son premier mandat en tant que Premier ministre, elle voulut même annexer la Communauté économique européenne à l'Organisation du traité de l'Atlantique nord pour que l'Europe soit davantage porteuse de valeurs atlantistes².

Au sujet de l'Europe, il faut tout de même noter que Margaret Thatcher ne prit pas systématiquement position contre les grands projets communautaires du début à la fin de ses engagements en politique. Son scepticisme alla croissant lorsqu'elle fut Premier ministre. Il avait comme raison première les intérêts financiers du Royaume-Uni dans sa participation à la Communauté économique européenne. Avant 1979, la politicienne s'était ralliée au consensus qui existait au sein du parti et était de fait plutôt en faveur de la participation britannique à la Communauté. Dans ce domaine, les décisions prises par Margaret Thatcher étaient donc plus pragmatiques qu'idéologiques car il s'agissait de répondre instantanément et spontanément aux problématiques du moment³. Même au début de son premier mandat de Premier ministre, en 1979, la politicienne était encore plutôt pro-européenne et n'hésitait pas à s'opposer aux politiciens moins enthousiastes envers l'Europe. Elle considérait à cette époque la CEE comme une entité garantissant la sécurité face à la menace soviétique en Europe, tout comme le faisait l'OTAN à travers le monde. Il est intéressant de relever que lors de son premier congrès du parti conservateur en tant que Premier ministre, en octobre 1979, elle fit un discours durant lequel elle décréta qu'il n'était « pas bon d'adhérer à quoi que ce soit sans un minimum d'enthousiasme »⁴. Ainsi fallait-il faire montre d'engouement et participer le plus pleinement

¹ « During my lifetime most of the problems the world has faced have come, in one fashion or other, from mainland Europe, and the solutions from outside it. That generalisation is clearly true of the Second World War. », *Ibid.*, p. 320.

² Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 487.

³ Voir annexe 4.

⁴ « no good joining anything half-heartedly », discours lors du congrès du parti conservateur à Blackpool, le 12 octobre 1979, cité dans John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume Two : The Iron Lady. op. cit.*, p. 65.

possible à l'alliance européenne. Avec le recul historique, il apparaît que de tels propos peuvent être considérés comme profondément paradoxaux.

Les valeurs occidentales et l'atlantisme de Margaret Thatcher faisaient d'elle une alliée incontestable des États-Unis, la « relation spéciale » entre Britanniques et Américains ayant atteint son apogée dans les années 1980. La politicienne britannique avait toujours possédé des valeurs et convictions qui la rapprochaient de celles partagées par le peuple américain. En effet, son individualisme ainsi que son manichéisme outrés se retrouvent pleinement dans ces caractéristiques communes. Pour autant, elle n'était pas en tous points ouverte à la coopération internationale et elle s'avérait parfois être une fervente défenseuse de la nation britannique.

5. Patriotisme

La Guerre des Malouines menée contre la junte argentine du général Galtieri d'avril à juin 1982 restera sans doute l'exemple le plus marquant du patriotisme thatcherien. En effet, lors de cette invasion, Margaret Thatcher prit la décision d'envoyer l'armée britannique combattre sur place à l'aide de la marine royale, opération dispendieuse s'il en était. Ce conflit fut très coûteux en vies humaines également, soit environ 250 Britanniques et 750 Argentins¹, ce qui ne manqua pas de créer des remous dans l'opinion publique britannique. Le combat en valait-il la peine ? Voilà la question que nombre de journalistes et commentateurs politiques de l'époque posèrent directement ou indirectement au Premier ministre. N'oublions pas à ce propos que les Malouines sont un archipel au large des côtes argentines occupé par les Britanniques depuis 1833 et dont les habitants étaient presque tous venus de Grande-Bretagne. À l'aube du 150^{ème} anniversaire de l'occupation britannique, les Argentins tentèrent de reprendre le contrôle de ce territoire.

Pour Margaret Thatcher, il n'y avait pas de doute quant à l'utilité d'une telle intervention militaire. Elle écrivit plus tard : « Nous défendions notre honneur en tant que nation »². Pour autant, à chaque homme tombé au combat, elle semblait très touchée et avait pour habitude de parler de ses « *boys* », les soldats, avec émotion³. En vraie patriote, elle était derrière chacun d'entre eux, tout comme eux semblaient soutenir avec ferveur leur Premier ministre. La troisième brigade d'infanterie adopta même un chant de guerre en son honneur : « *The Army of Maggie* »⁴. Comme le titre du chant l'indique, cette « armée de Maggie » n'était pas une simple armée britannique qui aurait pu se trouver sous la houlette de n'importe quel autre Premier ministre ; il s'agissait bel et bien de l'armée d'un Premier ministre qui était parvenu à incarner la nation.

La victoire aux Malouines, bien que paraissant généralement peu importante dans l'intérêt du Royaume-Uni, était en réalité stratégiquement décisive pour la réélection du parti conservateur lors des élections de 1983. En effet, Margaret Thatcher profita de cette victoire pour convoquer des élections car elle était au faite de sa popularité dans le pays. Même des personnalités qui étaient loin de l'admirer avant la guerre, se mirent à la respecter pour son sang-froid et sa détermination. Ce fut le cas, par exemple, de l'écrivain de romans d'espionnage

¹ *Encyclopédie Universalis*, <<https://www.universalis.fr/encyclopedie/guerre-des-malouines/>>, consultée le 08.08.2018.

² « We were defending our honour as a nation », Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 173.

³ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 350.

⁴ *Ibidem*, p. 350.

John Le Carré¹. Pour ce qui est de ses concitoyens, ils l'acclamèrent sur le perron du 10 Downing Street au son de « *Rule Britannia* »².

Par ailleurs, la victoire aux Malouines engendra une mise en pratique de la conviction patriotique de Margaret Thatcher dans la mesure où cette dernière permit de réaffirmer le pouvoir britannique et de dissuader de potentiels ennemis. Cet instrument de dissuasion prenait tout son sens dans le contexte de la Guerre froide.

Suite à la victoire aux Malouines, Margaret Thatcher prononça un discours des plus chauvins qui révélait pleinement l'instrumentalisation du patriotisme qu'elle opéra. En effet, le patriotisme est ici utilisé comme un instrument de manipulation et de séduction de l'auditoire auquel elle s'adressa :

Nous avons cessé d'être une nation battant en retraite. Au lieu de cela, nous avons regagné notre confiance – engendrée par les batailles économiques dans le pays et mise à l'épreuve puis réaffirmée à 13.000 kilomètres d'ici [...] Nous nous réjouissons du fait que le Royaume-Uni a ravivé cet esprit qui l'a animé depuis des générations et qui aujourd'hui s'est remis à briller des mêmes feux qu'auparavant. [...] Lorsque nous avons commencé, il y avait les indécis et les craintifs, les gens qui pensaient que nous ne pouvions plus accomplir les grandes choses que nous avons accomplies autrefois, ceux qui pensaient que notre déclin était irréversible, que nous ne pourrions plus jamais être ce que nous avons été, que le Royaume-Uni n'était plus la nation qui avait bâti un empire et régné sur un quart de la planète. Eh bien ils avaient tort³.

Ce discours mit on ne peut plus en évidence la supériorité britannique regagnée grâce à la Guerre des Malouines ainsi qu'aux « batailles économiques » menées par le premier gouvernement Thatcher. Il s'agissait donc pour Margaret Thatcher de profiter de la victoire pour revendiquer un bilan généralement positif avant de demander l'organisation d'élections afin de se maintenir au pouvoir.

¹ Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 650.

² Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 355.

³ « We have ceased to be a nation in retreat. We have instead a newfound confidence – born in the economic battles at home and tested and found true 8,000 miles away. [...] We rejoice that Britain has rekindled that spirit which has fired her for generations past and which today has begun to burn as brightly as before. [...] When we started out there were the waverers and the faint-hearts, the people who thought we could no longer do the great things we once did, those who believed our decline was irreversible, that we could never again be what we were, that Britain was no longer the nation that had built an empire and ruled a quarter of the world. Well they were wrong. », discours de Margaret Thatcher suite à la victoire aux Malouines, à Cheltenham, le 3 juillet 1982, cité dans Stuart Hall (dir.), *The Politics of Thatcherism*. Londres : Lawrence and Wishart, 1983, p. 260.

Les coûts financiers du conflit et ceux en matière de vies humaines furent vite oubliés et le manifeste du parti conservateur pour les élections législatives de 1983 fut parsemé de remarques ayant pour objectif de créer une union au sein du peuple britannique ainsi que de profiter de l'honneur regagné après la guerre. Sa conclusion était la suivante : « À l'étranger, le Royaume-Uni est pour la première fois depuis des années considéré comme un pays avec un grand avenir de même qu'un grand passé »¹. Cette conclusion permit de mettre l'accent sur la continuité entre passé, présent et futur, continuité rendue possible grâce à une Margaret Thatcher capable de redonner ses lettres de noblesse à la nation. L'objectif du parti, à condition qu'il fût élu, était par ailleurs de « défendre les libertés traditionnelles et le mode de vie propre au Royaume-Uni »² afin d'insister sur les spécificités britanniques et sur ce qui rendait son pays si particulier.

Dans le spot de campagne des élections de 1983, diffusé à la télévision, Margaret Thatcher appelait les téléspectateurs, et futurs électeurs, à se demander « qui défendrait le mieux notre liberté, notre mode de vie, et ce si cher pays dans lequel nous vivons »³. En ayant recours au pronom « nous », la politicienne s'incluait aux citoyens britanniques et exprimait indirectement son souhait de former une entité homogène, une nation apaisée et rassemblée.

Comme pour la diabolisation de l'URSS et de la junte argentine, on peut avancer qu'il y avait une raison purement politique à l'aversion envers l'Europe dont Margaret Thatcher fit montre au cours de ses dernières années en tant que Premier ministre : se trouver un ennemi de l'extérieur afin de renforcer son image de patriote dans son propre pays. Par ailleurs, ses prises de position contre les décisions émises par la Communauté économique européenne étaient généralement populaires à travers le Royaume-Uni, que ce fût au sein de la classe politique conservatrice et travailliste ou du peuple britannique⁴. Il n'y avait donc pas d'obstacle particulier à cet élan patriotique.

Tout comme dans le cas des valeurs occidentales, Margaret Thatcher en vint à incarner le patriotisme britannique. Elle s'était donné l'image d'une politicienne prête à tout pour défendre ses concitoyens et ses « *boys* » qui partirent en guerre aux Malouines à bord des navires de l'armée. Comme le note Geoffrey Howe, « toute critique envers elle était un acte

¹ « Abroad, Britain is regarded for the first time in years as a country with a great future as well as a great past. », manifeste du parti conservateur, élections législatives de 1983, cité dans Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 50.

² « to defend Britain's traditional liberties and distinctive way of life », manifeste du parti conservateur, élections législatives de 1983, cité dans *ibidem*, p. 50.

³ « who would best defend our freedom, our way of life, and the much loved land in which we live. », spot de campagne du parti conservateur lors des élections législatives de 1983, <<http://www.margaretthatcher.org/document/105382>>, consulté le 05.09.2016.

⁴ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 486.

antipatriotique »¹, ce que le chef du parti travailliste, Michael Foot, n'osa pas faire lors du conflit aux Malouines². Il ne pouvait en effet critiquer l'intervention britannique dans la mesure où le gouvernement mis en place par le général Galtieri était de facture totalitaire et son invasion des îles une violation du droit international. Pour n'importe quel homme politique britannique, s'opposer à Margaret Thatcher à ce moment précis aurait été très mal vu et aurait constitué une erreur stratégique majeure.

Margaret Thatcher avait donc réussi à paraître en osmose avec le peuple britannique et à le représenter au mieux grâce aux combats qu'elle menait en sa faveur. Afin de cultiver cette image, elle mit en place des rituels qui faisaient appel à la fierté patriotique comme le fait de chanter l'hymne national au début de chaque congrès du parti ou d'installer un drapeau du pays sur l'estrade³. Elle avait en fait pour habitude de se servir des congrès du parti pour dévoiler ses valeurs et convictions, et donc son patriotisme, tandis que lors de débats au Parlement ses discours étaient construits sur la base d'arguments beaucoup plus factuels et concrets⁴. Le congrès du parti d'octobre 1982 restera dans les annales pour l'euphorie patriotique qu'il suscita car l'événement avait été organisé de sorte que le Premier ministre fut accueilli par une foule en délire agitant des drapeaux du pays⁵. Margaret Thatcher avait compris que le patriotisme pouvait être une arme très puissante pour rassembler le peuple sous une même bannière et devenir un dirigeant crédible et respecté.

Afin de profiter pleinement des succès de la victoire aux Malouines, Margaret Thatcher n'hésita pas à aller jusqu'à la réécriture de l'histoire de cette guerre. En effet, elle usa de la technique du *storytelling* et écrivit un récit qui expliquait que la victoire était due à sa décision de ne pas faire de coupe dans l'armement britannique, ce qui est erroné puisque nous savons à présent qu'elle avait eu l'intention de s'en prendre au budget de l'armée. Elle eut justement la chance que ces restrictions n'avaient pas été mises en place avant le début de la guerre⁶. Par ailleurs, pendant le déroulement du conflit, Margaret Thatcher demeurait très incertaine quant à son issue et fut à plusieurs reprises tentée de faire volte-face alors qu'après la victoire elle adopta la posture d'un héros ayant rempli sa mission avec détermination et conviction⁷. L'autorité qu'elle gagna et sa légitimité aux yeux des citoyens britanniques lui

¹ « Any criticism of her was an unpatriotic act. », Iain Dale (dir.), *Memories of Margaret Thatcher : A Portrait, by Those Who Knew Her Best. op. cit.*, p. 140.

² Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 673.

³ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 351.

⁴ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 301.

⁵ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 357.

⁶ Simon Jenkins, *op. cit.*, p. 74.

⁷ *Ibidem*, p. 74.

permirent ensuite non seulement de remporter les élections de 1983 mais également de prendre toutes les mesures nécessaires, même les plus impopulaires, pour mener à bien son projet politique, qui demeurait quant à lui inchangé. Comme l'explique Simon Jenkins, « Thatcher se servit de la guerre pour consolider sa propre réputation mais pas pour faire montre d'innovation à travers ses politiques »¹.

Margaret Thatcher croyait fermement en l'existence d'une nation britannique qui englobait tous les territoires appartenant à la couronne. Voilà pourquoi son patriotisme fut quelques fois taxé de néo-impérialisme. Des membres de son gouvernement critiquèrent par exemple la Guerre des Malouines pour avoir été un conflit anachronique rappelant l'époque des colonies². À l'étranger, les gouvernements français et allemand ne comprenaient pas l'intérêt d'un conflit si onéreux par rapport aux intérêts nationaux que le Royaume-Uni espérait retrouver après la victoire³. Même l'archevêque de Canterbury, Robert Runcie, tenta de mettre en garde le gouvernement Thatcher contre les différents risques d'une telle guerre, notamment en matière de pertes en vies humaines. Il ne trouva pas une oreille attentive en la personne de Margaret Thatcher, ce qui généra, une fois de plus, des tensions avec l'Église anglicane⁴. Ces tensions perdurèrent jusqu'à la fin de la carrière politique de la politicienne⁵. Il y avait dans le patriotisme thatchérien une volonté de préservation et de maintien des legs du passé, dans la plus pure tradition conservatrice, et rien ni personne ne pouvait entraver cette volonté. Il s'agissait pour le Royaume-Uni de retrouver sa grandeur passée, celle d'un Empire capable de dominer le reste du monde.

Margaret Thatcher était-elle nostalgique de l'âge d'or de l'Empire britannique ? À en croire certains de ses dires, cette hypothèse est tout à fait concevable. Dans *The Downing Street Years*, elle accuse par exemple les travaillistes d'avoir véhiculé des images négatives de l'Empire alors que son expérience personnelle, constituant son habitus, l'incitait à lui trouver un certain nombre de vertus :

¹ « Thatcher exploited the war to boost her personal standing but not to show any policy innovation. », *Ibid.*, p. 77-78.

² Eric J. Evans, *op. cit.*, p. 100.

³ *Ibidem*, p. 101.

⁴ Catherine Cullen, *op. cit.*, p. 131.

⁵ Simon Jenkins, *op. cit.*, p. 77.

La gauche voulait faire croire que l'héritage de l'Empire britannique consistait en une forme d'amertume et un appauvrissement des anciennes colonies : il s'agissait d'un point de vue grossièrement inexact et déformé¹.

L'expérience que Margaret Thatcher avait eu de la Seconde Guerre mondiale n'avait que renforcé son patriotisme ardent et sa future défense de la supériorité britannique en Europe et à travers le monde.

Dans *Statecraft*, Margaret Thatcher avoue avoir grandi avec une image « romantique »², mais pas pour autant romancée, de l'Empire ; image néanmoins construite par les romans de l'époque, les poèmes de Rudyard Kipling ainsi que par l'imaginaire collectif. Dans *The Path to Power*, elle admet que sa « famille comme la plupart des autres était immensément fière de l'Empire »³. Lorsqu'elle était enfant, la décolonisation n'avait pas encore pris toute son ampleur car elle commença réellement avec l'indépendance de l'Inde en 1947. Ainsi, en 1935, alors qu'elle avait à peine dix ans, la jeune Margaret Roberts se prenait à rêver de travailler pour l'administration indienne afin de faire partie de cette élite anglaise qui apportait ses compétences aux colonies⁴. Elle était empreinte de cette conception selon laquelle le Royaume-Uni avait une mission à mener dans son propre intérêt mais aussi dans l'intérêt des colonies qui lui étaient affiliées : « J'avais une fascination romantique pour des pays et continents exotiques et pour les avantages que nous, Britanniques, pouvions leur apporter »⁵.

Cette citation met l'accent sur les apports que le Royaume-Uni pouvait fournir à ses colonies. Il s'agissait pour la jeune Margaret Roberts d'un acte de charité, d'une bonne action permettant de se rendre utile et de se disculper de toute forme d'égoïsme. Plus tard, lorsqu'elle se rendit compte que les dirigeants d'anciennes colonies africaines comme Nkrumah ou Kenyatta étaient farouchement opposés aux valeurs occidentales, elle détourna son intérêt de ces pays ayant acquis leur indépendance.

Dans le domaine de la géopolitique, la rhétorique utilisée par Margaret Thatcher fut toujours fondée sur la réaction instinctive et le sens inné de la mission. Pour reprendre l'exemple des Malouines, conflit teinté de néo-impérialisme dans la mesure où il s'agissait de conserver

¹ « The Left would have it that the legacy of the British empire was one of bitterness and impoverishment in the former colonies : this was a grossly distorted and inaccurate view. », Eric J. Evans, *op. cit.*, p. 160.

² « I was something of a romantic imperialist. », Margaret Thatcher, *Statecraft : Strategies for a Changing World. op. cit.*, p. 194-195.

³ « [my] family like most others was immensely proud of the Empire », Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 24.

⁴ Margaret Thatcher, *Statecraft : Strategies for a Changing World. op. cit.*, p. 195.

⁵ « I had a romantic fascination for out-of-the-way countries and continents and what benefits we British could bring to them. », Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, 1995, p. 24.

un territoire éloigné considéré comme acquis, le Premier ministre n'hésitait pas à arguer qu'il s'agissait d'une mission pour les Britanniques de reprendre le contrôle de ces îles. Ainsi, lors d'une allocution à la Chambre des communes en mai 1982, elle tint les propos suivants :

Le Royaume-Uni a une responsabilité envers ces insulaires : celui de restaurer leur mode de vie démocratique. Il a un devoir envers le monde entier : celui de montrer que l'agression ne triomphera pas, et de soutenir la cause de la liberté¹.

Ces quelques mots au sujet de la Guerre des Malouines et, plus largement, de la défense de valeurs patriotiques font appel au champ lexical de la mission, notamment à travers l'emploi des termes « responsabilité » et « devoir ». Malgré la récente désintégration de l'Empire britannique, certaines valeurs et convictions devaient être sauvegardées afin de garantir la stabilité du Royaume-Uni ainsi que ses futurs succès.

Cela dit, lors de ses mandats en tant que Premier ministre, Margaret Thatcher avait compris que le temps de se séparer des dernières colonies restantes était venu. À ce propos, n'oublions pas que la plupart des colonies africaines et un certain nombre d'îles sous la domination de la couronne britannique avaient obtenu leur indépendance au cours des années 1960, notamment suite aux politiques menées par le Premier ministre Harold Macmillan. Margaret Thatcher procéda donc à la décolonisation de la Rhodésie-du-Sud en 1980 et à la préparation de la rétrocession de Hong-Kong à la Chine qui eut finalement lieu en 1997. Certains reprochèrent d'ailleurs au Premier ministre britannique d'avoir pris trop de temps avant de consentir à cette rétrocession, comme si elle avait tout de même tenu à conserver autant que possible les dernières colonies ayant fait partie de l'Empire de son enfance².

Un autre exemple de son fervent patriotisme se trouve dans la relation que Margaret Thatcher entretenait avec la Communauté économique européenne, surtout vers la fin de sa carrière. Sur cette question épineuse, il lui fut purement et simplement reproché d'être « étroite d'esprit, bornée, insulaire et passiste »³. Beaucoup de politiciens européens, à l'instar du chancelier allemand Helmut Kohl⁴, considéraient qu'elle n'apportait d'importance qu'aux

¹ « Britain has a responsibility towards the islanders to restore their democratic way of life. She has a duty towards the whole world to show that aggression will not succeed, and to uphold the cause of freedom. », discours de Margaret Thatcher à la Chambre des communes, mai 1982, cité dans John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume Two : The Iron Lady. op. cit.*, p. 149.

² Robin Renwick, *op. cit.*, p. 87-88.

³ « narrow, parochial, insular and backward-looking », *Ibidem*, p. 280.

⁴ *Ibid.*, p. 232.

intérêts nationaux du Royaume-Uni et qu'elle rejetait d'emblée toute réflexion sur l'intérêt de la collectivité européenne. Margaret Thatcher, quant à elle, aurait perçu ces dirigeants européens, dont Helmut Kohl, comme des personnages avides des profits que l'Europe pouvait apporter à leur propre pays, chacun essayant de s'attirer tous les avantages¹. Elle concevait donc l'espace européen comme un espace de compétition plutôt que d'entre-aide comme ce fut le cas pour la relation avec les États-Unis.

Lors d'un sommet des chefs d'États et de gouvernements des pays de la CEE organisé à Dublin le 30 novembre 1979, Margaret Thatcher expliqua quelque peu naïvement et frontalement qu'elle souhaitait qu'on lui rende son argent. Les mots exacts prononcés par la politicienne furent les suivants :

Ce que nous demandons, c'est de retrouver une très grande proportion de notre propre argent, notre contribution à la Communauté excédant de loin ce que nous recevons de la Communauté².

En effet, selon ses calculs, le Royaume-Uni payait plus qu'il ne recevait du budget européen et il s'agissait de faire valoir les intérêts nationaux britanniques face aux autres pays de la Communauté. Cette façon de réagir spontanément démontre à quel point le vécu de la politicienne faisait d'elle une patriote que nous pourrions même qualifier de chauvine car elle se préoccupait uniquement des intérêts de son pays et omettait ceux de pays partenaires.

Le célèbre discours de Bruges, prononcé par Margaret Thatcher le 20 septembre 1988 devant une assemblée de politiciens européens, fut l'occasion pour le Premier ministre britannique d'exposer sa conception de l'Europe et la façon dont ses institutions auraient dû fonctionner. Elle insista sur la nécessaire ouverture de la Communauté sur le monde et défendit la mise en place de règles de libre échange, pourvoyant l'Europe d'une dimension plus libérale. Elle ne voulait pas que son pays eût un partenaire commercial unique – le marché européen – mais qu'il continuât à travailler en coopération avec son allié américain. Cette perspective correspond à celle de Winston Churchill pour qui les Britanniques étaient au centre de trois cercles d'influence : l'Empire, les États-Unis et l'Europe. Les liens devaient selon lui être maintenus avec chacun de ces cercles afin de demeurer une puissance incontournable à l'échelle mondiale. Cette conception du rôle joué par le Royaume-Uni faisait partie des convictions de

¹ *Ibid.*, p. 237.

² « What we are asking is for a very large amount of our own money back, over and above what we contribute to the Community, which is covered by our receipts from the Community. », <<http://www.margaretthatcher.org/document/104180>>, consulté le 19.08.2016.

Margaret Thatcher car ses opinions politiques s'étaient construites grâce à l'influence de prédécesseurs tels Winston Churchill, comme il a déjà été démontré. Lors du congrès du parti conservateur à Blackpool en 1989, elle réaffirma le positionnement qu'elle avait toujours défendu quant à la place de son pays dans le monde en déclarant que « le monde a besoin du Royaume-Uni – et le Royaume-Uni a besoin de nous »¹. L'objectif d'une telle déclaration était double : réaffirmer la puissance du pays et présenter le parti conservateur comme le seul parti politique à même de développer cette puissance.

Dans ses relations avec la CEE, la politicienne britannique gardait donc toujours une certaine distance qui lui permettait de laisser à son pays le choix de participer aux grands projets mis en place ou de se tourner vers d'autres partenaires lorsque cela paraissait plus avantageux. Une anecdote démontre ce point de vue patriotique : lors d'une conférence de presse, des bouteilles d'eau française de la marque Perrier avaient été mises à disposition des participants et Margaret Thatcher ne manqua pas de faire remarquer que de l'eau de provenance britannique eût été plus appropriée². Dans un autre domaine, mais qui révèle le même chauvinisme, à ses débuts en tant que chef du parti conservateur, elle demanda à son trésorier, Alistair McAlpine, d'échanger sa Mercedes allemande pour une Jaguar britannique³. Il s'agit certes de petites remarques glissées discrètement dans la mesure où les médias ne les rapportèrent pas mais ce type de propos nous informe assez justement sur l'attitude de la politicienne face à l'Europe, et surtout face à la France de Mitterrand qu'elle avait pris l'habitude de dénigrer et qu'elle considérait comme un pays socialiste dirigé par les syndicats. Les Britanniques, quant à eux, étaient selon elle pourvus d'un pragmatisme qui faisait défaut à bon nombre d'autres nations. Dans *Statecraft*, elle écrit, par exemple, que « l'esprit britannique a une tendance au concret »⁴, ce qui sous-entend qu'il s'agit là d'une particularité qui n'était pas partagée par d'autres cultures, d'où l'idée de supériorité du Royaume-Uni. Cette notion de supériorité apparaît également lorsque l'ancien Premier ministre écrit que les Britanniques, Américains et l'ensemble du monde anglophone ont en commun une soif de liberté et de justice⁵. Cette caractéristique était, selon Margaret Thatcher, partagée uniquement par les alliés britanniques de toujours : États-Unis et anciennes colonies. À ce propos, la conclusion de son dernier volume autobiographique est intéressante :

¹ « The world needs Britain – and Britain needs us. », discours au congrès du parti conservateur à Blackpool, le 10 octobre 1989, cité dans Stephen Blake et Andrew John, *op. cit.*, p. 143.

² Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 203.

³ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 220.

⁴ « the British mind has a tendency to the concrete », Margaret Thatcher, *Statecraft : Strategies for a Changing World*. *op. cit.*, p. 251.

⁵ *Ibidem*, p. 469.

Le souhait que le pouvoir soit limité et responsable, la détermination à ce que la force n'outrepasse pas la justice, la conviction que chaque être humain a une valeur morale absolue qui doit être respectée par le gouvernement – de telles choses se retrouvent uniquement dans la culture politique des peuples anglophones. Elles constituent le socle de toute action politique civilisée. Elles sont notre legs éternel à ce monde¹.

Le particularisme britannique et, plus largement, du monde anglophone se trouve ici explicitement mis en avant. Selon Margaret Thatcher, l'État de droit était typiquement britannique et n'était jamais correctement imité ailleurs. Ainsi, dans *The Path to Power*, elle dit avoir été « de plus en plus fascinée par le processus graduel et mystérieux selon lequel les tribunaux d'Angleterre avaient posé les fondations de la liberté anglaise »². Cette « liberté anglaise », elle l'avait de tout temps défendue. En effet, dès ses débuts en tant que députée pour la circonscription de Finchley, Margaret Thatcher exprima son point de vue chauvin dans un entretien pour le *Finchley Press* du 25 mars 1966 lorsqu'elle dit que « l'aversion envers les diktats est une des caractéristiques les plus fondamentalement britanniques »³.

Il faut tout de même noter qu'il y eut des tensions non seulement avec des pays étrangers mais également au sein même du Royaume-Uni, notamment avec les indépendantistes irlandais et leur armée. Dans ce cas de figure, le patriotisme britannique de Margaret Thatcher avait pour objectif de consolider le pays dans son ensemble et de défendre une posture unioniste. L'attentat de l'Armée républicaine irlandaise au Grand Hotel de Brighton où le Premier ministre et des membres de son gouvernement séjournèrent à la veille du congrès du parti le 12 octobre 1984 était une attaque clairement dirigée contre le gouvernement Thatcher. Néanmoins, Margaret Thatcher considéra cet acte terroriste comme ayant pour but de nuire à la nation dans son ensemble. Elle encouragea le peuple britannique à s'unir contre le terrorisme lors du congrès qui fut maintenu malgré l'événement ayant coûté la vie à cinq personnes et fait trente-et-un blessés.

¹ « The demand that power be limited and accountable, the determination that force shall not override justice, the conviction that individual human beings have an absolute moral worth which government must respect – such things are uniquely embedded in the political culture of the English-speaking peoples. They are the bedrock of civilised statecraft. They are our enduring legacy to the world. », *Ibid.*, p. 471.

² « increasingly fascinated by the mysterious and cumulative process by which the courts of England had laid the foundation for English freedom », Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 84.

³ « A dislike of being dictated to is one of the more fundamental British characteristics. », entretien pour le *Finchley Press*, 25 mars 1966, <<http://www.margarethatcher.org/document/101472>>, consulté le 19.08.2016.

Lors des émeutes dans les *inner cities* de Brixton et Southall à Londres ainsi que Toxteth à Liverpool, en 1981, ce furent les populations issues de l'immigration, entassées dans ces sinistres quartiers et subissant de plein fouet des politiques dévastatrices sur le plan social, qui engendrèrent de fortes tensions au sein même du pays. Certains reprochèrent à leur Premier ministre de ne pas prendre suffisamment en compte l'ensemble des citoyens britanniques et de se concentrer sur les plus riches d'entre eux pour leur permettre de s'enrichir encore plus. Ces critiques révélaient sa conception individualiste de la société. À cet égard, il semble qu'elle faisait montre d'un patriotisme quelque peu sélectif et paradoxal dans la mesure où il n'englobait pas la nation tout entière, certaines franges de la société étant laissées pour compte.

La prise de position de Margaret Thatcher par rapport à l'apartheid en Afrique du Sud relève d'une certaine fermeture à la mixité ethnique. En effet, elle s'opposa aux sanctions contre le pays pour la politique d'apartheid menée par ses dirigeants blancs alors qu'une campagne en faveur de ces sanctions avait été initiée par les Nations Unies. Elle se réjouit néanmoins de l'arrivée au pouvoir du président De Klerk qui allait réformer le système de l'apartheid et négocier la sortie de prison de Nelson Mandela. Notons que cette libération ne mit pas directement fin à l'apartheid mais qu'elle y contribua¹. Il y eut donc une certaine ambiguïté dans les réactions et positionnements thatchériens sur cette épineuse question. S'agissait-il simplement pour elle d'une problématique d'ingérence illégitime ? Il semblerait tout de même qu'elle cultivait une conception parfois paradoxale et contradictoire de l'idée de nation. Cette conception correspondait bien souvent à son propre intérêt : celui d'avoir comme homologue un dirigeant acceptant les valeurs et convictions du monde occidental, si ce n'était les mêmes valeurs et convictions que les siennes.

Telle un prisme, l'image thatchérienne possède donc de multiples facettes : à la fois championne de la nation britannique et nostalgique de sa grandeur impériale, profondément marquée par le passé - en l'occurrence, la Seconde Guerre mondiale - mais tendant à réinstaurer la supériorité de la nation britannique, enfin choisissant des prises de position contradictoires et paradoxales quant à cette dernière. À ces différentes facettes s'ajoutait celle de son attachement à des valeurs dites « victoriennes ».

¹ Andy McSmith, *op. cit.*, p. 321.

6. Valeurs victoriennes

Même si Milton Friedman avait déclaré en septembre 1982 que Margaret Thatcher « n'était, en matière de convictions, pas une conservatrice » mais plutôt « une libérale du dix-neuvième siècle »¹, l'adjectif « victoriennes » pour désigner les valeurs de la politicienne fut véritablement proposé par le journaliste Brian Walden, politiquement assez proche des idées thatchériennes², lors d'un entretien télévisé dans le cadre de l'émission *Weekend World*, diffusé le 16 janvier 1983. En effet, ce dernier qualifia les valeurs énoncées par le Premier ministre de « victoriennes » en commençant par préciser que ces convictions n'avaient rien de très nouveau dans la mesure où elles avaient émergé au dix-neuvième siècle sous le règne de la reine Victoria :

Alors évidemment le Royaume-Uni est un pays très différent de celui qu'il était pendant la période victorienne lorsqu'il y régnait une grande pauvreté, de grandes richesses, etc., mais vous avez vraiment esquissé un hommage à ce que je nommerais des valeurs victoriennes. Le type de valeurs qui, si vous le voulez bien, ont contribué à l'édification du pays tout au long du dix-neuvième siècle³.

Cette réplique de Brian Walden donna suite à un plaidoyer de Margaret Thatcher en faveur de la liberté de l'individu vis-à-vis de l'État et de la nécessité pour chacun de faire tout son possible pour améliorer son propre sort⁴. La politicienne approuva ensuite le qualificatif suggéré par le journaliste et sembla même s'en réjouir lorsqu'elle répondit :

¹ « not in terms of belief a Tory » / « a nineteenth-century liberal », entretien avec Milton Friedman, *The Observer*, publié le 26 septembre 1982, cité dans Robert Leach, *Political Ideology in Britain*. Londres : Palgrave Macmillan, 2002, p. 112.

² Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 8.

³ « Now obviously Britain is a very different country from the one it was in Victorian times when there was great poverty, great wealth, etc., but you've really outlined an approval of what I would call Victorian values. The sort of values, if you like, that helped to build the country throughout the 19th century. », entretien pour l'émission *Weekend World*, diffusée le 16 janvier 1983, <<http://www.margaretthatcher.org/document/105087>>, consulté le 20.08.2016. Voir annexe 5.

⁴ Entretien pour l'émission *Weekend World*, diffusé le 16 janvier 1983, <<http://www.margaretthatcher.org/document/105087>>, consulté le 20.08.2016. Voir annexe 5.

Voilà les valeurs portées par notre pays lorsqu'il devint puissant, mais il ne devint pas uniquement puissant à l'échelle internationale ; tant d'avancées avaient également eu lieu dans ce pays¹.

La fierté patriotique se mêle ici à une nostalgie d'un passé glorifié. L'idéalisation de l'ère victorienne faisait de cette période un modèle qu'il fallait coûte que coûte faire renaître de ses cendres. Les gouvernements travaillistes et conservateurs d'après-guerre avaient, selon Margaret Thatcher, ruiné le pays à cause de leur politique du consensus et l'avait par là même dépourvu de son legs victorien. Les politiques de nationalisation menées par Clement Attlee, par exemple, étaient allées à l'encontre de l'incitation à l'initiative personnelle qui avait tant marqué l'époque victorienne. Voilà pourquoi, lorsqu'elle arriva au pouvoir en 1979, Margaret Thatcher lança immédiatement des programmes de privatisation afin de réinstaurer les idéaux qu'elle portait en elle et que le Royaume-Uni avait perdus de vue. Cette mouvance thatcherienne fut baptisée « capitalisme populaire »² par Shirley Robin Letwin. Son principe consistait à « étendre la propriété d'entreprises publiques à des millions de gens ordinaires »³.

Lors d'un entretien radiophonique pour l'émission *The Decision Makers*, le 15 avril 1983, Margaret Thatcher reprit à son compte l'expression « valeurs victorienne », comme elle l'avait déjà fait pour celle de « Dame de fer », et expliqua plus en détails le contenu de ces valeurs :

J'ai été élevée par une grand-mère victorienne. On vous apprenait à travailler bigrement dur ; on vous apprenait à vous perfectionner ; on vous apprenait l'autonomie ; on vous apprenait à vivre selon vos moyens ; on vous apprenait que la propreté était similaire à la sainteté. On vous apprenait la dignité ; on vous apprenait à toujours venir en aide à votre voisin ; on vous apprenait à être immensément fier de votre pays ; on vous apprenait à être un bon membre de votre communauté. Toutes ces choses sont des valeurs victorienne⁴.

¹ « Those were the values when our country became great, but not only did our country become great internationally, also so much advance was made in this country. », entretien pour l'émission *Weekend World*, diffusé le 16 janvier 1983, <<http://www.margaretthatcher.org/document/105087>>, consulté le 20.08.2016. Voir annexe 5.

² « popular capitalism », Shirley Robin Letwin, *The Anatomy of Thatcherism*. Londres : Flamingo, 1992, p. 101

³ « spreading the ownership of public companies to millions of ordinary people », *Ibidem*, p. 102.

⁴ « I was brought up by a Victorian grandmother. You were taught to work jolly hard, you were taught to improve yourself, you were taught self-reliance, you were taught to live within your income, you were taught that cleanliness is next to godliness. You were taught self-respect, you were taught always to give a hand to your neighbour, you were taught tremendous pride in your country, you were taught to be a good member of your community. All of these things are Victorian values. », entretien pour l'émission *The Decision Makers*, diffusé le 15 avril 1983, <<http://www.margaretthatcher.org/document/105291>>, consulté le 20.08.2016.

Cette citation de Margaret Thatcher, qui a recours à la répétition afin de souligner la variété de valeurs et la précision de la définition proposée, est devenue très célèbre et demeure sa principale référence aux valeurs victoriennes qui lui auraient été inculquées au cours de son enfance par le biais de sa grand-mère.

L'admiration que la politicienne vouait au passé n'avait rien de nouveau lorsqu'elle fut exprimée à travers la notion de « valeurs victoriennes » en 1983. En effet, elle avait toujours eu une certaine nostalgie pour ce qui avait existé et qui n'était plus. Par exemple, lors de sa conférence en hommage à Margery Corbett-Ashby, le 26 juillet 1982, elle expliqua que sur son bureau trônait un encrier sur lequel était écrite une formule latine qu'elle traduisit en anglais de la manière suivante :

To stand on the ancient ways,
To see which is the right and good way,
And in that way to walk¹.

Plus tard, lorsqu'elle rédigea *The Downing Street Years*, Margaret Thatcher consacra un paragraphe à son admiration pour l'époque victorienne et pour ses doctrines de charité et d'aide aux plus nécessiteux². Elle considérait même que les syndicats étaient devenus des ennemis car ils avaient dévié de leur mission première : la bienveillance envers les moins chanceux³. La période victorienne est ainsi présentée comme l'avènement de l'altruisme social alors que, nul besoin de le démontrer, de nombreuses injustices gangrénèrent la société de l'époque. L'historien américain Charles Dellheim proposa une version moins glorieuse des valeurs victoriennes de Margaret Thatcher lorsqu'il expliqua qu'elles étaient teintées d'« individualisme », de « philistinisme matérialiste », d'« insensibilité face à la détresse des pauvres » ainsi que d'« une méfiance vis-à-vis de l'État »⁴.

¹ « Se tenir sur les chemins du passé,
Pour voir quel est le bon et droit chemin,
Et sur ce chemin avancer. »

Conférence en hommage à Margery Corbett-Ashby, le 26 juillet 1982, <<http://www.margarethatcher.org/document/105007>>, consulté le 26.08.2016.

² Margaret Thatcher, *The Downing Street Years*. *op. cit.*, p. 627.

³ Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two*. *op. cit.*, p. 9.

⁴ « individualism, materialistic philistinism, insensitivity to the plight of the poor and a distrust of the state », Charles Dellheim, cité dans Stanislao Pugliese et Iain Dale (dir.), *The Political Legacy of Margaret Thatcher*. Washington : Politico, 2003, p. 106.

Les valeurs victoriennes de la politicienne n'étaient en réalité composées que de valeurs soigneusement choisies, faisant de fait l'impasse sur les aspects moins glorieux du dix-neuvième siècle britannique. Il s'agissait donc d'un ensemble de valeurs relatives, dépendant de l'expérience que Margaret Thatcher en avait eu. C'est là le principe même de tout habitus.

Néanmoins, il est évident que le Premier ministre du vingtième siècle et les Victoriens avaient comme point commun d'avoir des idéaux et une ambition marquée pour leur société. La société victorienne était fondée sur une conception manichéenne, digne de celle de Margaret Thatcher, car le bien devait triompher sur le mal dans tous les domaines de la vie publique. Autre séparation typique de la société victorienne : la distinction entre classes sociales, cette distinction ayant également eu cours sous l'ère Thatcher lorsque ceux qui avaient eu l'occasion de gravir des échelons professionnels par leurs propres efforts avaient pu parvenir à une situation financièrement confortable tandis que les moins chanceux se trouvaient dans des situations bien plus précaires. En ce sens, nous pouvons remarquer que ces valeurs victoriennes étaient en adéquation avec l'individualisme thatchérien, qui lui-même trouvait ses racines dans l'ouvrage *Self-Help* écrit par Samuel Smiles et publié en 1859. Dans les écrits de Samuel Smiles, apparaît l'idée selon laquelle l'individu devait se consacrer le plus pleinement possible à ses projets personnels sans attendre d'aide de l'État, toute forme d'assistance ne pouvant être apportée gratuitement.

En outre, le concept de « laissez-faire » économique définissait parfaitement le dix-neuvième siècle britannique. Il s'agissait d'une théorie selon laquelle le gouvernement devait se contraindre à ne pas intervenir dans la vie économique du pays. Selon ces préceptes, le marché devait être libre de toute emprise étatique. Grâce à la révolution industrielle, beaucoup d'entrepreneurs saisirent l'occasion de s'enrichir, ce qui, par voie de conséquence, contribua à la bonne santé économique du pays. Une fois de plus, tous ces idéaux victoriens correspondent trait pour trait aux aspirations de Margaret Thatcher.

L'insistance de Margaret Thatcher sur la primauté de la cellule familiale fut un autre élément faisant directement référence à l'époque victorienne dans la mesure où la famille était alors une valeur prépondérante. La façon dont la politicienne envisageait ses relations avec les membres de son gouvernement trahissait d'ailleurs un habitus vénérant le modèle familial. Selon les dires d'Oliver Letwin, conseiller spécial auprès de Keith Joseph puis de Margaret Thatcher, « une fois dans l'équipe, vous étiez un membre de la famille - et il y avait quasiment le même type de franc-parler que dans une famille »¹. De nombreux autres témoignages

¹ « Once on the staff, you were a member of the family - and there was pretty much the same plain-speaking as in a family. », Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 101.

viennent corroborer ces propos comme, par exemple, celui de Michael Jopling – whip en chef du parti de 1979 à 1983 puis ministre de l’agriculture, de la pêche et de l’alimentation de 1983 à 1987 – qui explique que, lors des préparatifs du réveillon de Noël 1979, la politicienne lui demanda s’il connaissait des députés qui risquaient de se trouver seuls ce soir-là afin de les convier à Chequers le cas échéant¹. Autres témoignages allant en ce sens : celui du journaliste Edward Pearce qui nous raconte que lorsque son chauffeur mourut, Margaret Thatcher assista aux funérailles, comme s’il s’agissait d’un proche², et celui d’un coursier de Downing Street, Michael York, selon lequel elle demandait régulièrement au personnel de la résidence de dîner avec elle le soir lorsque des employés finissaient leur travail tardivement³.

De manière plus générale, et même si cela peut paraître contradictoire, il faut noter que Margaret Thatcher n’était pas en faveur d’une liberté totale de l’individu. En un sens, le respect des règles morales dictées par son gouvernement contraignait les citoyens britanniques. Elle se permettait par exemple de recommander à ces derniers de faire œuvre de charité envers leurs prochains. Il s’agissait sans doute là d’une valeur qu’elle considérait comme victorienne car, selon elle, à cette époque - et surtout au début du dix-neuvième siècle - lorsque la science n’avait pas encore commencé à supplanter les thématiques religieuses, une certaine morale incitait encore les individus à faire preuve de solidarité envers leurs semblables. Cette charité au sein du peuple était censée remplacer tout système de taxation régi par l’État. Vouloir adapter un tel mode de fonctionnement au Royaume-Uni des années 1980 paraît anachronique et déplacé car la société avait changé et les vertus religieuses ne permettaient plus de dicter une morale au peuple. Notons tout de même que, malgré l’emprise morale que les gouvernements Thatcher tentaient d’avoir sur la société britannique, l’accès à des acquis sociaux comme l’avortement ou le divorce ne fut pas interdit ou complexifié⁴. En outre, lorsqu’en octobre 1983, Sara Keays dévoila à la presse qu’elle avait eu une liaison avec Cecil Parkinson, homme politique conservateur alors membre du gouvernement, Margaret Thatcher demanda expressément à son collaborateur de rester marié à son épouse et refusa sa démission. Une telle attitude allait à l’encontre des valeurs morales qu’elle prêchait mais il s’agissait là d’un membre éminent du gouvernement qui avait largement contribué à la victoire des conservateurs aux élections législatives de 1983⁵. L’entorse à la règle morale semblait donc justifiée.

¹ *Ibidem*, p. 179.

² *Ibid.*, p. 194.

³ *Ibid.*, p. 452.

⁴ Simon Jenkins, *op. cit.*, p. 150.

⁵ Stephen Blake et Andrew John, *op. cit.*, p. 71.

Par ailleurs, les valeurs dites « victoriennes » de Margaret Thatcher étaient nécessairement anachroniques dans la mesure où elle n'avait qu'une connaissance indirecte de la période. En effet, ces valeurs lui auraient été inculquées par sa grand-mère, personne ayant vécu au dix-neuvième siècle, sous le règne de Victoria. Il est donc fort probable que la réaffirmation de valeurs passées opérée par Margaret Thatcher contenait un certain degré d'interprétation personnelle. D'ailleurs, la « passion victorienne pour l'éducation »¹ que le journaliste Hugo Young attribue à Alfred Roberts était, elle aussi, un héritage de ses parents. Ainsi, il y aurait eu, chez les Roberts, une sorte de tradition qui les incitait à suivre les préceptes d'une éducation stricte, parfois perfectionniste, où sens des responsabilités et dévotion religieuse allaient de pair.

Plus tard, Margaret Thatcher eut tendance à appliquer ce modèle victorien à toutes les situations rencontrées. À titre d'exemple, lorsqu'elle commente les particularités des pays d'Asie dans un chapitre de *Statecraft* intitulé « valeurs asiatiques »², elle semble en admiration face à ce qui ressemble de très près à des valeurs victoriennes :

Les traits caractéristiques pour lesquels les sociétés asiatiques - et surtout d'Asie de l'Est - sont réputées et qui sont importants à nos yeux sont la force des liens familiaux, un sens de la responsabilité ainsi qu'une disposition à l'épargne et à agir avec précaution³.

Notons par ailleurs que les valeurs « victoriennes » de Margaret Thatcher ne constituaient pas seulement un ensemble de convictions théoriques mais qu'elles étaient mises en application à travers la façon dont la politicienne menait son existence. Ainsi, il n'y avait rien de plus représentatif de ces valeurs que son sens des responsabilités et son acharnement au travail. En effet, dès ses débuts, elle fit preuve d'ambition et était prête à travailler plus dur que quiconque pour atteindre les objectifs qu'elle s'était fixés. Les valeurs « victoriennes » qu'elle énuméra lors de son entretien pour l'émission radiophonique *The Decision Makers*, diffusée le 15 avril 1983, composent un exemple édifiant de valeurs qui se transcrivent directement dans la vie quotidienne. Par ailleurs, selon les dires d'un de ses ministres, Nicholas Ridley, Margaret Thatcher respectait la valeur capitale pour tout Victorien de son temps qu'était la sobriété. En

¹ « a Victorian passion for education », Hugo Young, *op. cit.*, p. 5.

² « Asian Values »

³ « Well-known characteristic features of Asian - particularly East Asian - societies that are important here are the strength of family ties, a sense of responsibility and the disposition to save and to act with prudence. », Margaret Thatcher, *Statecraft : Strategies for a Changing World. op. cit.*, p. 114.

effet, elle aurait toujours consommé de l'alcool avec modération et aurait été particulièrement intransigeante envers ses hôtes qui avaient l'intention de prendre le volant après avoir bu plus que de raison¹.

Cependant, les valeurs victoriennes évoquées par Margaret Thatcher ne correspondaient qu'à une partie de la réalité de l'époque victorienne. En ce sens, elle se créa une image de politicienne conservatrice attachée à des traditions alors que ces mêmes traditions n'étaient pas entièrement fidèles à la réalité. Son objectif était de les rendre vraisemblables. Ces valeurs dites victoriennes permirent donc à Margaret Thatcher de promouvoir un modèle politique qui convenait à ses ambitions. Essayait-elle de réécrire l'histoire de cette période avec ses propres mots pour que le peuple britannique reprît confiance et eût en ligne de mire l'objectif d'un idéal de société alors que le Royaume-Uni était en pleine récession économique ? Cela reste à démontrer. Enfin, comme nous l'avons vu, le patriotisme semblait faire partie de ces valeurs d'un autre temps et elle s'en servit afin d'accroître son autorité sur un peuple fédéré par une nationalité commune.

Il va de soi que, lorsque Margaret Thatcher faisait référence à l'époque victorienne, elle ne mentionnait que les avantages et omettait les inconvénients. Autrement dit, elle ne mettait l'accent que sur les valeurs de l'ère victorienne mais ne parlait jamais des vices qui gangrénaient la société.

Le terme « valeur » a une connotation exclusivement positive car il fait référence à quelque chose de moralement bon. Voilà pourquoi, lorsque Margaret Thatcher prononça les mots « valeurs victoriennes », elle ne retenait que les aspects les plus positifs de la période. L'époque victorienne, cependant, est aussi celle de l'alcoolisme, de la consommation abusive de drogues ou encore d'une prostitution particulièrement développée.

Par l'intermédiaire de sa glorification de l'époque victorienne et de ses valeurs, Margaret Thatcher tentait de redonner un espoir à ses concitoyens en proposant un modèle de société. Le fait de s'appuyer sur le réel d'une société ayant existé dans un passé relativement proche permit de rendre le projet plus tangible et concret. Ainsi proposait-elle, par exemple, aux Britanniques de redécouvrir le sens de la famille, de l'épargne, de la mesure et surtout de la morale. Il était de manière générale essentiel pour elle de préserver des éléments du passé et de les perpétuer : ce fut également le cas pour son enfance à Grantham et pour le modèle que constituait son père, si l'on en croit ses dires.

¹ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 98-99.

Cela dit, Margaret Thatcher aurait en fait été moins proche de son père qu'elle ne l'affirmait après son décès. Dans sa biographie, John Campbell nous offre, non sans une pointe d'ironie, une version qui contraste nettement avec les témoignages de la femme politique :

On ne peut échapper à l'impression que Margaret était bien moins dévouée à son formidable père lorsqu'il était en vie qu'elle ne le devint à son image sanctifiée après sa mort¹.

Il y avait donc réinvestissement du passé victorien à Grantham à des fins purement politiques tandis que, comme nous l'avons vu, ses origines modestes étaient plutôt gênantes par rapport à son ascension au sein du parti conservateur et en politique de manière plus générale. Elle avait beau faire régulièrement référence à l'idéal que constituait l'épicerie de son enfance, elle semblait avoir toujours rêvé d'un avenir plus épanouissant.

Il est intéressant de noter qu'en 1979, les conseillers de Margaret Thatcher lui demandèrent de modifier quelque peu son image afin qu'elle incarnât davantage « la liberté, l'opportunité, la responsabilité individuelle, le choix et la prospérité »². Ces valeurs abstraites correspondent trait pour trait à ce que cette dernière considérait comme des valeurs victoriennes. La stratégie de mise en application de valeurs servait donc la restructuration de l'image du parti. En effet, le parti conservateur devait faire peau neuve et se dévêtir de l'image que les médias et personnalités politiques du vingtième siècle lui avaient conférée. Il lui fallait retrouver une forme de radicalité en mettant en avant des idéaux passés pour mieux se différencier de la gauche du pays, principalement incarnée par le parti travailliste et par le pouvoir récemment acquis par les syndicats. Ainsi, le consensus politique qui avait commencé à se développer suite à la Seconde Guerre mondiale n'était plus de mise et ce fut toute l'image du parti conservateur qu'il fallut recréer grâce à une réappropriation de valeurs perçues comme originelles.

Outre le terme de « valeurs » victoriennes, Margaret Thatcher utilisait aussi celui de « vertus », « *virtues* » en anglais, sans faire apparaître une différence entre les deux notions. Une « vertu » a une connotation et une portée davantage religieuses qu'une « valeur ». Néanmoins, l'amalgame établi entre les deux termes nous informe sur la façon dont la politicienne percevait son expérience indirecte de l'époque victorienne : comme une conviction

¹ « The impression is inescapable that Margaret was very much less devoted to her wonderful father while he was alive than she became to his sanctified image after he was dead. », John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 33.

² « freedom, opportunity, individual responsibility, choice and prosperity », Andrew Thomson, *op. cit.*, p. 218.

religieusement enracinée au plus profond d'elle-même. Elle semblait vouer à ses « valeurs victoriennes » un culte quasi-religieux de dévotion ne laissant aucune place au doute, mais qu'en est-il de ce qui constituait ses vertus morales et religieuses ?

7. Vertus morales et religieuses

Dans *The Path to Power*, Margaret Thatcher établit un lien entre conservatisme et christianisme lorsqu'elle formule la remarque suivante :

Bien que je me sois toujours opposée à l'argument selon lequel un chrétien se doit d'être conservateur, je n'ai jamais perdu la conviction suivant laquelle il existe une harmonie profonde et providentielle entre le type d'économie politique que je promeus et les perspectives chrétiennes¹.

Comme nous l'avons vu, la jeune Margaret Roberts reçut une éducation rigoureusement méthodiste². En plus des leçons de piété données par ses parents, elle se rendait à l'église méthodiste de Grantham tous les dimanches, plusieurs fois dans la journée. Cette éducation si particulière eut une influence durable sur sa personnalité, de l'ordre donc de l'habitus bourdieusien. En effet, dans *The Path to Power*, elle admet que « les sermons [que sa famille] entendait chaque dimanche eurent une influence considérable sur [elle] »³. Ce puissant impact de la religion méthodiste sur le mode de pensée thatchérien avait été amplifié par les conséquences de la Seconde Guerre mondiale : « Lorsque la guerre éclata et que la mort semblait plus proche de tous, les sermons devenaient plus convaincants »⁴, écrit Margaret Thatcher. Il y avait donc tout un faisceau d'éléments qui contribuaient à ce que les vertus religieuses deviennent de véritables valeurs et un habitus profondément incarné dans la personnalité de la politicienne. Ces vertus provenaient des sermons méthodistes et étaient ensuite relayées chez elle par ses parents, comme l'écrit Margaret Thatcher elle-même : « Les valeurs inculquées à l'église étaient fidèlement retranscrites à la maison »⁵.

De nos jours, la distinction entre les courants religieux que sont le baptisme, le congrégationalisme, le presbytérianisme et le méthodisme paraît dépassée mais il faut savoir

¹ « Although I have always resisted the argument that a Christian has to be a Conservative, I have never lost my conviction that there is a deep and providential harmony between the kind of political economy that I favour and the insights of Christianity. », Margaret Thatcher, *The Path to Power*. *op. cit.*, p. 554-555.

² Le méthodisme est un mouvement dissident de l'Église anglicane, Église d'État depuis Henri VIII et le schisme d'avec Rome au 16^{ème} siècle. Il fut créé par les frères John et Charles Wesley au 18^{ème} siècle afin de mettre l'accent sur l'importance des écritures saintes et d'une pratique plus personnelle de la foi. L'Église méthodiste était animée par des pasteurs autoproclamés qui endossaient leur rôle et leur mission de manière plus démocratique que dans la tradition de l'Église anglicane. Alfred Roberts, le père de Margaret Thatcher, était l'un d'entre eux.

³ « The sermons we heard every Sunday made a great impact on me. », Margaret Thatcher, *The Path to Power*. *op. cit.*, p. 11.

⁴ « When war broke out and death seemed closer to everybody, the sermons became more telling. », *Ibidem*, p. 11.

⁵ « The values instilled in church were faithfully reflected in my home. », *Ibid.*, p. 11.

qu'au début du vingtième siècle, lorsque Margaret Thatcher était enfant, cette différenciation était essentielle¹.

Afin de résumer les grandes lignes du message méthodiste, il suffit de faire référence à la « parabole des talents »². Selon cette parabole, tout individu doit adopter une attitude méthodique face à son existence et donner le meilleur de lui-même pour vénérer Dieu et obtenir son salut. Il faut donc que chacun fasse preuve d'exigence envers lui-même et se tienne prêt à venir en aide à autrui dans la mesure où cette assistance est méritée³. Les préceptes du méthodisme consistaient en un ensemble de devoirs qui ne laissaient que peu de place à la miséricorde chrétienne⁴. Chez Margaret Thatcher, la notion de « vices », qui s'oppose à celle de « vertus », était presque une obsession car elle cherchait à tout prix à éradiquer toutes les mauvaises habitudes adoptées par la société de son époque.

Après avoir appris ses leçons religieuses à la lettre, elle n'eut de cesse d'exprimer des idées politiques en lien direct avec le méthodisme de son enfance. Cette influence de l'habitus fut on ne peut mieux résumée par son ancien ministre Cecil Parkinson lors d'un entretien privé avec l'écrivain Eliza Filby :

Son méthodisme eut un réel impact sur elle, elle n'aimait pas le spectacle, elle était d'une certaine manière une personne plutôt austère, sauf pour les quelques fois où sa tenue était légèrement excentrique [...] elle n'aimait pas dépenser d'argent, que ce fût le sien ou celui des autres [...] C'était instinctif chez elle, vivre selon ses moyens ; elle avait beaucoup puisé de son passé et elle en était très largement le résultat⁵.

Même si « vivre avec ses propres moyens » est présenté comme une attitude « instinctive » chez la politicienne, il y a dans cette citation une explication de sa personnalité

¹ Eliza Filby, *op. cit.*, p. 9.

² « Un maître part en voyage et confie une somme différente à trois serviteurs, 10 talents au premier, 5 au second, 1 au troisième. À son retour, les deux premiers ont fait fructifier leurs talents en prenant des risques. Il les félicite : 'C'est bien, serviteur bon et fidèle, en peu de chose tu as été fidèle, sur beaucoup je t'établirai, entre dans la joie du Seigneur.' Le troisième a préféré s'abstenir d'agir et se contenter de protéger la situation acquise. Le maître le chasse car 'il aurait dû placer son argent chez les banquiers, et, à mon retour, j'aurais recouvré mon bien avec intérêt [...]. Car à tout homme qui a, on donnera et il aura du surplus ; mais à celui qui n'a pas, on enlèvera même ce qu'il a. », Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 273-274.

³ *Ibidem*, p. 51-52.

⁴ *Ibid.*, p. 53.

⁵ « Her Methodism had quite an impact on her, she didn't like show, she was quite an austere person in a way, except for sometimes her dress was a little flamboyant [...] she didn't like spending money; hers or other peoples [...] It was an instinct with her, living within your means, she drew heavily on her background and she was very much the product of it. », Eliza Filby, *op. cit.*, p. 143.

qui relève de l'habitus bourdieusien dans la mesure où il est indiqué que cette dernière s'était construite une personnalité à partir des expériences vécues. Cela dit, tout comme l'image, la personnalité n'est jamais totalement aboutie et il faut rejeter l'idée de résultat définitif car des reconfigurations sont constamment à l'œuvre.

Pour en revenir à l'étude des vertus morales et religieuses de Margaret Thatcher, il est à noter que cette dernière s'octroya la liberté de prononcer des sermons de type religieux à l'attention de ses concitoyens. Deux exemples de ces prises de parole ayant à la fois une portée et un message distinctement religieux peuvent être retenus. Le premier d'entre eux eut lieu en l'église St Lawrence Jewry de Londres en mars 1978 alors que Margaret Thatcher n'était encore que chef du parti. Le discours qu'elle fit expliquait indirectement les origines méthodistes de ses prises de position politiques :

La liberté s'autodétruit si elle n'est pas exercée dans un certain cadre moral, dans un certain ensemble de croyances partagées, dans un héritage spirituel transmis à travers l'Église, la famille et l'école. Elle s'autodétruit également si elle n'a pas de but. [...] Mon souhait pour le peuple de ce pays est que nous soyons « libres de servir ». [...] Il me semble qu'il existe deux idées très générales et d'apparence conflictuelle quant à la société qui nous sont inculquées par le Nouveau Testament. Il y a cette grande doctrine chrétienne selon laquelle nous sommes tous des membres les uns des autres, qui s'exprime dans le concept de l'Église sur Terre en tant que Corps du Christ. De cette dernière, nous apprenons notre interdépendance, et l'ultime vérité d'après laquelle nous pouvons atteindre le bonheur ou le salut non pas en nous isolant de notre prochain mais en devenant des membres de la société. Cela constitue une des grandes vérités chrétiennes qui ont influencé notre pensée politique ; mais il en existe également une autre, selon laquelle nous sommes tous des êtres moraux et responsables pourvus d'un choix entre le bien et le mal, des êtres qui sont infiniment précieux aux yeux de leur Créateur. Vous pourriez presque dire que toute sagesse politique consiste à trouver l'équilibre adéquat entre ces deux idées¹.

¹ « Freedom will destroy itself if it is not exercised within some sort of moral framework, some body of shared beliefs, some spiritual heritage transmitted through the Church, the family and the school. It will also destroy itself if it has no purpose. [...] My wish for the people of this country is that we shall be 'free to serve'. [...] It appears to me that there are two very general and seemingly conflicting ideas about society which come down to us from the New Testament. There is that great Christian doctrine that we are all members one of another, expressed in the concept of the Church on Earth as the Body of Christ. From this we learn our inter-dependence, and the great truth that we do not achieve happiness or salvation in isolation from each other but as members of society. That is one of the great Christian truths which has influenced our political thinking; but there is also another, that we are all

Ce discours présente effectivement des conceptions religieuses de la société se reflétant dans les choix politiques opérés par Margaret Thatcher, comme si ces choix avaient été une évidence d'un point de vue religieux. Pour autant, la politicienne n'essayait pas de convertir ses concitoyens à quelque courant religieux que ce fût car elle était convaincue que le message politique qu'elle transmettait était clair et suffisamment cohérent pour que chacun pût admettre qu'il s'y trouvait une part de l'identité britannique :

Il est de notre devoir, de notre dessein, de lever haut ces bannières, pour que tous puissent les voir, de sonner les trompettes franchement et valeureusement pour que tous puissent les entendre. À partir de là, nous n'aurons pas besoin de convertir les gens à nos principes. Ils se rallieront tout simplement à ces derniers qui sont véritablement les leurs¹.

Le deuxième exemple révélateur est un autre discours qu'elle donna dix ans plus tard, lors de l'assemblée générale de l'Église d'Écosse, en mai 1988. À cette époque, Margaret Thatcher effectuait son troisième mandat de Premier ministre. Dans ce discours, elle mit une fois encore l'accent sur l'importance de la responsabilité individuelle :

Nous ne devons pas promouvoir le Christianisme et nous rendre à l'Église simplement parce que nous voulons des réformes sociales et des avantages ou un meilleur niveau de vie – mais parce que nous reconnaissons la sainteté de l'existence, la responsabilité qui accompagne la liberté et le sacrifice suprême du Christ².

Le message transmis dans ce second exemple est clair : tout individu qui se veut chrétien doit respecter les préceptes que sont la dignité, la responsabilité conduisant à la liberté

responsible moral beings with a choice between good and evil, beings who are infinitely precious in the eyes of their Creator. You might almost say that the whole of political wisdom consists in getting those two ideas in the right relationship to each other. », discours en l'église St. Lawrence Jewry de Londres, mars 1978, Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 555.

¹ « It is our duty, our purpose, to raise those banners high, so that all can see them, to sound the trumpets clearly and boldly so that all can hear them. Then we shall not have to convert people to our principles. They will simply rally to those which truly are their own. », discours à l'occasion du conseil central du parti conservateur, le 15 mars 1975, <<http://www.margaretthatcher.org/document/102655>>, consulté le 27.08.2016.

² « We must not profess Christianity and go to Church simply because we want social reforms and benefits or a better standard of living – but because we accept the sanctity of life, the responsibility that comes with freedom and the supreme sacrifice of Christ. », discours lors de l'Assemblée générale de l'Église d'Écosse, le 21 mai 1988, cité dans Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 555-556. Voir annexe 8.

et le sens du sacrifice. Ce même type de message fut également transmis quelques mois plus tard lorsque Margaret Thatcher participa à l'émission « TV-AM » et qu'elle expliqua que la liberté individuelle dérivait directement de la Bible : « si [l'homme] n'était pas doté du choix fondamental, eh bien il ne serait pas Homme fait à l'image de Dieu »¹.

À l'occasion du discours devant l'Assemblée générale de l'Église d'Écosse en 1988, discours qui fut perçu par certains comme une leçon maladroite de la part du Premier ministre, Margaret Thatcher établit même un lien entre la crucifixion de Jésus-Christ et le libre-arbitre lorsqu'elle prononça les mots suivants :

Alors qu'il devait faire face à son épouvantable choix et à sa veillée solitaire, [il] décida de sacrifier sa vie pour que nos péchés puissent être pardonnés. Je me souviens très bien d'un sermon [...] au cours duquel notre prêtre a dit « personne n'a ôté sa vie à Jésus, il a choisi de la sacrifier »².

Prêcher un tel message face à une assemblée d'Écossais dont le culte était principalement presbytérien relevait d'une incroyable audace. Margaret Thatcher tenta d'expliquer ce qu'était l'essence du christianisme et fut perçue comme un prêtre dépourvu de la légitimité requise pour faire ce type de sermon. Elle fut par la suite fortement critiquée pour cette maladresse et les Écossais reprochèrent à leur Premier ministre son individualisme exacerbé³.

Vers la fin de sa carrière en tant que Premier ministre, Margaret Thatcher semblait prendre de plus en plus conscience du lien qu'elle avait toujours inconsciemment tissé entre politique et religion. Dans *The Path to Power*, elle explique que les relations entre chrétienté et politiques économiques et sociales l'intéressaient de plus en plus alors qu'elle s'appêtait à quitter le 10 Downing Street⁴. Selon Eliza Filby, les ouvrages entreposés dans sa bibliothèque étaient pour la plupart des livres religieux et non pas des livres d'histoire traitant de religion⁵.

¹ « If [man] did not have the fundamental choice, well he would not be Man made in the image of God. », entretien pour l'émission télévisée *TV-AM*, diffusée le 30 décembre 1988, <<http://www.margarethatcher.org/document/107022>>, consulté le 27.08.2016.

² « When faced with His terrible choice and lonely vigil [He] chose to lay down His life that our sins may be forgiven. I remember very well a sermon [...] when our Preacher said, 'No one took away the life of Jesus, He chose to lay it down'. », discours lors de l'Assemblée générale de l'Église d'Écosse, le 21 mai 1988, <<http://www.margarethatcher.org/document/107246>>, consulté le 27.08.2016. Voir annexe 8.

³ Eliza Filby, *op. cit.*, p. 240.

⁴ Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 556.

⁵ Eliza Filby, *op. cit.*, p. 145.

Elle était donc en contact direct avec l'écriture sainte, comme ses convictions méthodistes l'y avaient formée.

Dans *Statecraft*, Margaret Thatcher fait même l'apologie de l'encyclique du pape Jean-Paul II intitulée *Centesimus Annus*. Elle explique que le pape n'était pas un fervent défenseur du néolibéralisme économique comme elle le mit en place mais que son soutien d'un capitalisme contrôlé par des règles morales et religieuses avait du bon¹. La liberté économique devait être assortie d'un message éthique. Que Margaret Thatcher soit parvenue à mettre en place un tel système reste un débat opposant ses défenseurs et détracteurs ; néanmoins cela semblait être un de ses objectifs.

Le méthodisme thatchérien fut souvent comparé à la religion juive dans la mesure où il existe, notamment en matière d'éducation, des liens entre les deux types de foi. L'historien américain Charles Dellheim s'employa d'ailleurs à mettre en avant ces similarités et expliqua que la pensée religieuse de Margaret Thatcher différait de celle des conservateurs traditionnels d'obédience anglicane qui avaient une inflexion davantage helléniste², c'est-à-dire plus chrétienne que judaïque.

Comme nous l'avons vu, Margaret Thatcher eut des relations quelque peu tendues avec l'Église anglicane, et notamment avec l'archevêque Robert Runcie, à cause de ce qui était perçu comme un manque de compassion vis-à-vis des citoyens les plus pauvres. Cette confrontation trouva son apogée en 1985 lors d'émeutes entre la police et les habitants de certains *inner cities*, ces quartiers populaires au cœur des grandes villes. Ces rixes étaient dues à une révolte du peuple face au gouvernement et à son manque d'implication dans ces quartiers qui se trouvaient dans un état de grande précarité. L'archevêque Runcie écrivit un rapport intitulé « Faith in the City » préconisant une plus grande intervention de l'Église et de l'État pour arranger la situation. Margaret Thatcher n'accepta pas les injonctions de l'archevêque et expliqua qu'il était du devoir des citoyens de prendre leur avenir en main et que ces derniers ne devaient s'attendre à quelque aide que ce fût. À cause de ces relations conflictuelles, la politicienne ne s'intéressait que très peu aux affaires de l'Église anglicane et aux questions ayant trait au rôle joué par cette institution. Ce qui semblait la passionner était de l'ordre des questions éthiques et morales, des devoirs de l'individu envers Dieu plutôt qu'envers les représentants de l'Église. Cela correspond par ailleurs aux préceptes du méthodisme dans la mesure où ce dernier mettait l'accent sur l'importance des textes sacrés et sur la relation directe de l'individu avec le Seigneur. Le rituel liturgique avait par conséquent peu d'importance face

¹ Margaret Thatcher, *Statecraft : Strategies for a Changing World. op. cit.*, p. 434.

² Stanislao Pugliese et Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 106.

au sens de la communauté religieuse où les liens entre fidèles primaient¹. À ce propos, Margaret Thatcher refusait systématiquement de participer au rite de la communion car elle n'avait pas fait sa confirmation en tant que membre de l'Église anglicane².

Cela dit, les journaux de l'époque considéraient généralement Margaret Thatcher comme un Premier ministre représentatif de l'anglicanisme qui prévalait à travers le pays. Le *Times* du 5 juillet 1977 la présentait même comme « meilleure luthérienne que Luther »³ lui-même, une protestante qui rappelait donc les grandes figures qu'étaient Adam Smith, Wycliffe, Cranmer, Wesley ou encore l'ancien Premier ministre libéral William Gladstone. Par ailleurs, son zèle et son acharnement à toute épreuve faisaient d'elle une incarnation de l'éthique protestante du travail. Contrairement à bon nombre de ses prédécesseurs, on ne lui connaît pas d'autres passe-temps que son principal domaine d'activité, la politique⁴.

Dans son ouvrage *God & Mrs Thatcher*, Eliza Filby nous présente Margaret Thatcher comme une politicienne qui croyait en des valeurs plutôt qu'en des stratégies politiques lui permettant de conquérir son électorat. Elle était semblable à une croisée tentant de rallier les citoyens à sa cause parce qu'elle était convaincue du bien fondé des valeurs qu'elle portait en elle :

Thatcher considérait la politique comme constituée de valeurs et non pas de réglementations et le but de toute autorité dans ce domaine, comme dans le cas d'un prêtre, était de convertir des individus à la cause défendue⁵.

Néanmoins, les vertus religieuses défendues par la femme politique n'étaient pas aussi solidement ancrées en elle qu'elle le prétendait. Tout d'abord, ces vertus servaient d'argument à un modèle économique que Margaret Thatcher souhaitait développer. Lors d'une visite aux États-Unis, avant qu'elle ne devînt Premier ministre, elle expliqua le lien qu'elle tissait entre vertus religieuses et valeurs économiques. Elle présenta des « valeurs chrétiennes qui reposent sur des fondements hébreux et helléniques [...] la vie de famille, l'innocence des enfants, la décence publique, le respect de la loi, la fierté du travail bien fait, le patriotisme, la

¹ Eliza Filby, *op. cit.*, p. 12.

² *Ibidem*, p. 145.

³ « a better Lutheran than Luther », *The Times*, 5 juillet 1977, cité dans *ibid.*, p. 112.

⁴ *Ibid.*, p. 142.

⁵ « Thatcher saw politics as one of values not policies and the aim of leadership, like that of a preacher, as converting people to the cause. », *Ibid.*, p. 111.

démocratie »¹ avant d'établir un lien avec un élément nécessaire à la survie de ces valeurs : la liberté économique, c'est-à-dire le libre marché.

Dans sa croisade contre l'URSS, Margaret Thatcher usait également d'un champ lexical faisant référence à la religion et plus précisément à un Occident vertueux affrontant un bloc soviétique malfaisant. Cette conception est clairement définie par Diane Kirby dans l'introduction de son ouvrage intitulé *Religion and the Cold War* lorsqu'elle explique que s'opposaient « ceux qui craignaient Dieu et ceux qui n'avaient pas de Dieu »². Ainsi, le Premier ministre britannique adoptait un ton biblique et messianique pour mieux lutter contre la menace extérieure communiste et ses dérives socialistes dans le pays. De cette manière, sa mise en avant de la religion constituait un moyen de s'en prendre au communisme et au marxisme car le conservatisme aspirait, selon elle, à un christianisme plus authentique. C'est du moins ce qu'elle affirma dans un article publié en 1949, lorsqu'elle se présenta comme candidate pour la circonscription de Dartford³. Plus tard, lors des élections législatives de 1963, elle prononça un discours intitulé « Ce que signifie être un député chrétien »⁴. Dans ce discours, elle insista sur le fait que le Royaume-Uni, en tant que pays chrétien, se devait de défendre la liberté et la démocratie⁵. Là encore il semblait s'agir davantage de liberté économique que morale puisqu'il était indirectement préconisé de suivre des préceptes chrétiens.

Au cours des années 1970, même si elle devait généralement suivre la ligne imposée par son parti, Margaret Thatcher tentait de dénoncer le consensus incarné par Edward Heath, au pouvoir de 1970 à 1974, et qui prévalut jusqu'en 1979. Lorsqu'elle s'adressa à ses concitoyens de Finchley à l'occasion du Nouvel An 1970, elle s'en prit à ce qu'elle avait coutume d'appeler « la société permissive »⁶ en expliquant que cette dernière avait rendu l'homme « esclave de ses propres appétits »⁷. Le ton adopté était celui du sermon car il

¹ « Christian values, which rest on Hebrew and Hellenic foundations [...] family life, the innocence of children, public decency, respect for the law, pride in good work, patriotism, democracy », discours à Houston au Texas pour l'organisation caritative *English Speaking Union*, le 9 septembre 1977, <<http://www.margaretthatcher.org/document/103268>>, cité dans Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 368.

² « the god-fearing and the godless », Diane Kirby (dir.), *Religion and the Cold War*. Londres : Palgrave, 2002, p. 1.

³ Article pour le *Young Kent Forum*, publié le 1^{er} octobre 1949, <<http://www.margaretthatcher.org/document/109511>>, consulté le 09.09.2016.

⁴ « What it means to be a Christian Member of Parliament »

⁵ Discours au *Christ Church College* de l'université d'Oxford, le 15 décembre 1963, <<http://www.margaretthatcher.org/document/101218>>, consulté le 09.09.2016.

⁶ « the permissive society », article du *Finchley Press*, publié le 2 janvier 1970, <<http://www.margaretthatcher.org/document/101709>>, consulté le 09.09.2016.

⁷ « slave to his own appetites », article du *Finchley Press*, publié le 2 janvier 1970, <<http://www.margaretthatcher.org/document/101709>>, consulté le 09.09.2016.

s'agissait de faire le lien entre leçons théoriques d'ordre religieux et réalité pragmatique du quotidien des citoyens britanniques.

Le style de Margaret Thatcher, qui rappelle celui de dignitaires religieux propageant la bonne parole, différait de celui d'Edward Heath car ce dernier avait une apparence plus froide et une approche de la politique qui paraissait moins passionnée¹. Pour autant, lorsqu'elle était Premier ministre, elle ne s'intéressait que très peu aux affaires de l'Église anglicane même si elle était à la tête d'un parti qui tenait à maintenir un solide ancrage religieux. La plupart des questions et problématiques ayant trait à ce domaine étaient généralement confiées à Norman Tebbit, figure-clé des gouvernements Thatcher².

Dans son ouvrage intitulé *Thatcher*, Kenneth Harris nous fournit une citation particulièrement intéressante dans laquelle Margaret Thatcher explique sans détour son rôle de fin stratège ayant pour but de se rallier les électeurs et de manipuler l'opinion :

Il faut que vous mettiez tout le monde dans votre camp. [...] vous ne pouvez faire en sorte que d'autres personnes s'accordent avec vous qu'en ayant une attitude quelque peu évangéliste. [...] Je ne suis pas une politicienne du consensus ou une politicienne pragmatique ; et je crois en la politique de la persuasion : c'est mon travail de mettre en avant ce en quoi je crois et d'essayer de faire en sorte que les gens soient d'accord avec moi³.

Dans cette citation, Margaret Thatcher explique que son travail consistait à obtenir l'adhésion du plus grand nombre de citoyens britanniques possible. Afin de parvenir à ce but, elle n'aurait pas hésité à doter ses allocutions de contours religieux et d'une forme d'évangélisme. La notion d'évangélisme implique une aura et une forme de théâtralité tout en octroyant une place de premier ordre à la dimension religieuse du discours. La politicienne avait par ailleurs conscience de la nécessité de persuader le public auquel elle s'adressait sans pour autant renier ses valeurs et convictions. À ce propos, notons qu'elle eut recours à la locution verbale « mettre en avant » pour expliquer que ces dernières, bien qu'authentiques et sincères, servaient d'instruments de manipulation.

¹ Eliza Filby, *op. cit.*, p. 110.

² *Ibidem*, p. 219.

³ « You've got to take everyone along with you. [...] you can only get other people in tune with you by being a little evangelical about it. [...] I'm not a consensus politician or a pragmatic politician; and I believe in the politics of persuasion: it's my job to put forward what I believe and try to get people to agree with me. », Margaret Thatcher, citée dans Kenneth Harris, *Thatcher*. Londres : Weidenfeld & Nicolson, 1988, p. 109.

Telle une sorte de messie, Margaret Thatcher avait donc pour ambition de transmettre la bonne parole grâce à une « politique de la persuasion ». Qu'entendait-elle à travers cette expression ? Il s'agissait avant tout de savoir comment avoir une influence sur le peuple et séduire de potentiels électeurs grâce à un style particulier, le contenu du message conservant son importance dans la mesure où elle était sûre de ses convictions et défendait ardemment ses valeurs.

Dans un article publié par le *Daily Telegraph* en mai 1978 et intitulé « L'Assise morale d'une société libre »¹, Margaret Thatcher appelait ses concitoyens chrétiens à endosser ses convictions : « pour les chrétiens il ne peut y avoir de panacées sociales ou politiques, d'échappatoires toutes trouvées à la responsabilité personnelle »². Il y avait donc une certaine façon d'être chrétien pour l'être pleinement ; elle faisait ainsi passer son interprétation personnelle pour une vérité générale. Comme le note très justement Eliza Filby, « la perspective théologico-politique de Thatcher était à la fois politique dans ses desseins et théologiquement réductrice dans son articulation »³.

Parmi les décisions prises par Margaret Thatcher tout au long de sa carrière, très peu avaient émergé de motifs purement religieux. En effet, les raisons qui dictaient ses choix étaient dans la plupart des cas d'ordre purement politique. Ainsi, lorsqu'elle se fit l'avocate du rétablissement de la peine de mort et proposa une loi en ce sens à la Chambre des communes en 1979, le motif principal était de dissuader les criminels et de mieux maintenir l'ordre dans le pays. Il n'était donc pas vraiment question de morale ou de religion⁴.

Son discours de 1988 à l'occasion de l'assemblée générale de l'Église d'Écosse fut particulièrement représentatif de cette posture religieuse trahissant des objectifs politiques. Lors d'un entretien privé avec Eliza Filby, l'ancien conseiller de Margaret Thatcher en matière d'affaires étrangères, Charles Powell, fit part d'un jugement sans concession : « c'était un désastre total et elle n'aurait jamais dû le faire »⁵. Bien que cette remarque fût formulée avec l'avantage du recul historique, elle reflète fidèlement les réactions de l'entourage de la politicienne après son allocution. Il s'agissait d'un ensemble de sermons qui tentaient de justifier ses positions politiques par des explications religieuses. Le lien constant tissé entre les

¹ « The Moral Basis of a Free Society », article publié dans le *Daily Telegraph*, le 16 mai 1978, <<http://www.margarethatcher.org/document/103678>>, consulté le 10.09.2016.

² « For the Christian there can be no social or political panaceas, no easy escapes from personal responsibility », *Ibidem*.

³ « Thatcher's theo-political vision was both political in its aim and theologically reductive in its articulation. », Eliza Filby, *op. cit.*, p. 132.

⁴ *Ibidem*, p. 199.

⁵ « It was an unmitigated disaster and she should never have done it. », entretien privé d'Eliza Filby avec Charles Powell, cité dans *ibid.*, p. 238.

deux fut perçu comme trop insistant pour être authentique et ce discours constitua pour beaucoup un dévoilement sans équivoque par Margaret Thatcher elle-même de l'exagération de ses vertus religieuses au profit d'une stratégie politique. Suite à ce fiasco médiatique, la femme politique mit un frein à ses références explicitement religieuses et cessa de faire le lien entre ses propres croyances et la façon dont elle gouvernait le pays. Sa dernière initiative en ce sens fut néanmoins de soutenir la parution d'une collection de textes, rédigés par Michael Alison et David Edwards, intitulée *Christianity and Conservatism : Are Christianity and Conservatism Compatible?*¹. Elle continuait donc sans doute de croire en des idéaux de morale religieuse mais il n'était pour elle pas politiquement correct de les exprimer de manière explicite. Voilà qui explique pourquoi elle cessa de lier politique et religion dans ses propres allocutions mais continua à soutenir le lien entre ces deux domaines lorsque d'autres voix que la sienne s'exprimaient sur ce sujet.

Nous avons pu constater que Margaret Thatcher ne resta pas fidèle au méthodisme de son enfance suite à son mariage avec Denis mais surtout à ses débuts en tant que députée. Elle se convertit à l'anglicanisme afin de mieux représenter le peuple britannique dans son ensemble. Cela dit, la politicienne se mit rapidement à exprimer son admiration envers les préceptes d'une toute autre religion : le judaïsme. En effet, elle expliqua plus d'une fois qu'il existait des liens étroits entre le méthodisme et la religion juive², mit constamment en évidence le lien qui unissait chrétiens et juifs et insista sur les particularités du judaïsme qui en faisaient un modèle à suivre à bien des égards. Pourquoi s'acharna-t-elle à évoquer le judaïsme ?

La réponse principale se trouve à Finchley, circonscription pour laquelle Margaret Thatcher décrocha son premier mandat de députée. Cette circonscription était constituée d'un grand nombre de citoyens de confession juive et il lui était indispensable d'obtenir leur adhésion si elle voulait être élue. Elle conserva néanmoins cette forme d'admiration pour cette religion tout au long de sa carrière et même au-delà puisqu'elle éprouva par exemple le besoin de mentionner dans ses mémoires le fait que son père avait organisé l'hébergement d'une correspondante juive de sa sœur Muriel à Grantham pendant la Seconde Guerre mondiale³.

À plusieurs reprises, Margaret Thatcher établit des liens entre le méthodisme de son enfance et la religion juive et insista sur les valeurs communes que tous deux célébraient. Ces valeurs étaient par exemple « la famille, le développement personnel et le travail acharné »⁴.

¹ Michael Alison et David Edwards (dir.), *Christianity and Conservatism : Are Christianity and Conservatism Compatible ?* Londres : Paperback, 1990, cité dans *ibid.*, p. 241.

² Eliza Filby, *op. cit.*, p. 253.

³ Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 26-27.

⁴ « family, self-help and hard work », Eliza Filby, *op. cit.*, p. 253.

De manière plus large, pour créer une jonction entre judaïsme et christianisme, elle parlait de « valeurs judéo-chrétiennes »¹ à l'instar du capitalisme et de la démocratie. Ces deux piliers fondateurs du monde occidental étaient donc présentés comme un héritage religieux alliant deux croyances très proches. Dans *The Downing Street Years*, elle décrit cette influence majeure de sa pensée politique : « Je crois en ce qui est communément appelé valeurs 'judéo-chrétiennes' : toute ma philosophie politique est en effet fondée sur ces dernières »².

Dans cette citation, lorsque Margaret Thatcher fait référence à sa « philosophie politique », elle nous renvoie directement à son habitus et à la façon dont ce dernier exerçait une influence sur ses prises de positions politiques. Il s'agit en fait d'un capital social fondé sur des principes acquis au cours de ses expériences passées qui finit par déterminer sa personnalité et sa conception du monde.

Hormis les liens entre judaïsme et méthodisme ou christianisme, il se trouve que Margaret Thatcher insista de façon quasi-obsessionnelle sur la religion juive en tant que modèle de pensée guidant ses prises de position politiques. Dans ses mémoires, elle est particulièrement éloquente à ce sujet. Elle explique, par exemple, avoir toujours nourri une « immense admiration pour le peuple juif, qu'il se trouve en Israël ou ailleurs »³ avant de décréter qu'il y avait toujours eu des personnes juives au sein de son équipe et de son cabinet. Elle indique par ailleurs qu'elle « voulait un cabinet composé de personnes intelligentes et énergiques »⁴ et qu'il se trouvait généralement que ces personnes étaient de confession juive. À la page suivante, elle formule un conseil à l'attention des chrétiens : qu'ils prennent plus souvent exemple sur les juifs et sur leurs valeurs que sont « le développement personnel et l'acceptation de la responsabilité individuelle »⁵.

Lors d'un entretien privé avec Margaret Thatcher, le biographe Charles Moore obtint quelques précieuses informations qui vont dans ce même sens. Elle déclara par exemple que les juifs constituaient « une des races les plus érudites »⁶, qu'ils étaient de bons citoyens »⁷ et des « commerçants nés »⁸. De tels propos font apparaître une conception très simpliste, voire discriminatoire, des religions. Preuve supplémentaire d'une mise en avant

¹ « Judaeo-Christian values », *Ibidem*, p. 253.

² « I believe in what are often referred to as 'Judaeo-Christian' values : indeed my whole political philosophy is based on them. », Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 509.

³ « enormous admiration for the Jewish people, inside or outside Israel », *Ibidem*, p. 509.

⁴ « I just wanted a Cabinet of clever, energetic people », *Ibid.*, p. 509.

⁵ « self-help and acceptance of personal responsibility », *Ibid.*, p. 510.

⁶ « one of the most scholarly races », entretien privé avec Charles Moore, cité dans Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 137.

⁷ « they were good citizens », entretien privé avec Charles Moore, cité dans *ibidem*, p. 137.

⁸ « natural traders », entretien privé avec Charles Moore, cité dans *ibid.*, p. 137.

outrée de ses concitoyens de confession juive par Margaret Thatcher, la journaliste Peregrine Worsthorne en vint à dire que le judaïsme était devenu le « nouveau credo de la Grande-Bretagne thatchérienne »¹.

Dans *The Path to Power*, Margaret Thatcher est d'autant plus précise quant aux raisons, bien que principalement politiciennes, de son admiration pour la religion juive :

Comme toujours [...] je trouvais beaucoup à admirer en Israël – l'engagement en faveur de la démocratie dans une région où il était en-dehors d'Israël inconnu, les sacrifices que le peuple était prêt à faire pour son pays et les dynamiques qui avaient permis d'utiliser les sommes colossales reçues des États-Unis et de la diaspora juive à bon escient : elles avaient vraiment fait prospérer le désert².

Cet extrait fait référence à un déplacement en Israël entrepris par Margaret Thatcher en 1976. Ce voyage fut très médiatisé et fut très vite considéré comme une preuve de plus qu'elle s'adressait prioritairement à son électorat juif de Finchley³. En effet, elle continuait à vanter les mérites de ses électeurs de confession juive car c'était eux qui avaient permis sa première élection à Finchley et qui continuaient à participer activement à la propagande thatchérienne dans son bastion de la banlieue londonienne. Lors de la Guerre du Kippour, Margaret Thatcher exprima son désaccord avec la décision du Premier ministre conservateur Edward Heath de ne pas approvisionner Israël par crainte d'un embargo arabe sur le pétrole en guise de représailles⁴. Dans ce cas précis, il s'agissait non seulement d'exprimer une prise de position géopolitique mais peut-être aussi, une fois de plus, de défendre l'État d'Israël et le sionisme pour ne pas mécontenter les électeurs juifs de Finchley. Un voyage en Israël avait d'ailleurs déjà été entrepris en juin 1965, alors que la politicienne n'était encore que porte-parole du parti conservateur à la Chambre des communes. À cette époque, elle avait déjà pris conscience de ses liens privilégiés avec l'électorat juif de Finchley et du fait que ce dernier ne pouvait que jouer en sa faveur⁵. Cela lui permit en effet d'être bien accueillie en Israël et

¹ « New Creed of Thatcherite Britain », propos tenus par la journaliste Peregrine Worsthorne, cités dans Leo Abse, *op. cit.*, p. 198.

² « As always [...] I found much to admire in Israel – the commitment to democracy in a region where it was otherwise unknown, the sacrifices people were prepared to make for their country and the energies which had put the huge sums received from America and the Jewish diaspora to productive use : they really had made the desert bloom. », Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 379.

³ Andrew Thomson, *op. cit.*, p. 101.

⁴ John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 252.

⁵ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 197.

d'attirer un regard bienveillant de la part des médias pour ensuite être perçue comme prenant la défense des juifs à travers le monde. Cette perception eut donc une répercussion positive à Finchley. Lors de son retour sur le sol britannique, elle ne manqua d'ailleurs pas d'expliquer, lors d'un discours devant la Ligue d'amitié anglo-israélienne de Finchley, qu'« en Israël, ils ne payent pas les gens à ne rien faire »¹. Cette remarque met l'accent sur le modèle qu'était censé constituer ce pays pour le Royaume-Uni. Là encore, la distinction n'était pas clairement établie entre judaïsme et sionisme. Le fait est que, tout au long du vingtième-siècle, le nombre de juifs britanniques n'avaient fait qu'augmenter² et que ces derniers constituaient donc un électorat qu'il était devenu essentiel de conquérir. Par ailleurs, cet électorat était également devenu de plus en plus prospère dans la deuxième moitié du vingtième siècle. Winston Churchill, lui aussi particulièrement dévoué à la cause sioniste, l'avait peut-être pressenti³.

Il se trouve par ailleurs que l'électorat auquel Margaret Thatcher dut faire face à Finchley était généralement composé de propriétaires fonciers de la classe moyenne à aisée, diplômés de grandes universités et soucieux de fournir à leurs enfants une éducation qui leur apporterait les clés de la réussite⁴. Margaret Thatcher se serait-elle adaptée à un tel électorat et aurait-elle ensuite conservé ces valeurs tout au long de sa carrière ? Il lui fallait en fait surtout éviter qu'il n'adhère aux promesses du parti libéral pour lequel il avait coutume de voter⁵ même si tout au long du vingtième siècle, ce parti demeura à la marge de l'échiquier politique britannique. En effet, le système du scrutin uninominal à un tour a pour effet de concentrer les votes sur les deux principaux partis, conservateur et travailliste. Margaret Thatcher n'était cependant pas aidée par l'image du parti conservateur, traditionnellement peu ouvert aux autres religions que le christianisme. Dans le cas de Finchley, des hommes politiques conservateurs, dirigeants de l'Union conservatrice, avaient d'ailleurs interdit aux juifs l'accès au club de golf de la ville⁶ ; ce qui avait, bien évidemment, sérieusement endommagé l'image du parti. Ceci dit, le parti travailliste ne constituait pas une meilleure alternative pour la majorité de l'électorat juif car il défendait des positions anti-israéliennes comme lors de la Guerre des Six Jours en 1967⁷.

¹ « They don't pay people for being idle in Israel. », discours devant la Ligue d'amitié anglo-israélienne de Finchley, le 24 juin 1965 repris par le *Finchley Press* du 2 juillet 1965, <<http://www.margarethatcher.org/document/101293>>, cité dans *ibidem*, p. 197.

² Eliza Filby, *op. cit.*, p. 249.

³ *Ibidem*, p. 252.

⁴ John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, 2000, p. 116.

⁵ *Ibidem*, p. 252.

⁶ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 103.

⁷ Eliza Filby, *op. cit.*, p. 250.

Afin d'imposer son assise à Finchley et parmi l'électorat juif, Margaret Thatcher s'entoura de personnalités influentes pouvant lui apporter leur soutien en temps utile. Ce fut notamment le cas du Grand Rabbin Immanuel Jakobovits qui s'opposa au rapport émis par Robert Runcie, Archevêque de Canterbury, portant sur des conditions sociales jugées déplorables dans les *inner cities* et autres quartiers populaires des grandes villes. Jakobovits devint ensuite un fervent défenseur du thatchérisme et une voix qui portait au sein de la communauté juive britannique¹. L'opposition entre l'Archevêque de Canterbury et le Grand Rabbin suite à ce rapport nous informe sur la plus grande proximité que Margaret Thatcher entretenait avec les membres de la communauté juive qu'avec ceux de la communauté chrétienne. Le soutien inconditionnel d'Immanuel Jakobovits envers son Premier ministre fut cependant critiqué par d'autres membres de la communauté juive comme le rabbin Dan Cohn-Sherbok selon lequel le Grand Rabbin, à travers son apologie du thatchérisme, exprimait une interprétation réductrice de la Torah, insuffisamment axée sur sa dimension sociale².

Dans le domaine politique, un autre personnage-clé de confession juive apporta plus d'une fois son soutien à la politicienne : il s'agissait de son allié dans son combat pour imposer le monétarisme, Keith Joseph. Il est à ce propos intéressant de noter que cet homme politique britannique juif, le plus connu de sa génération, vint faire un discours à Finchley pour exprimer et afficher son soutien à Margaret Thatcher lors des élections de 1959³.

Après avoir étudié les valeurs et convictions de Margaret Thatcher et le rôle que l'acquisition de ces dernières joua sur la construction de son image politique, il faut s'intéresser au thatchérisme en tant qu'incarnation de l'image politique thatchérienne, et donc des valeurs et convictions véhiculées par la politicienne.

¹ Catherine Cullen, *op. cit.*, p. 40.

² Eliza Filby, *op. cit.*, p. 254.

³ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 137.

IV. Thatcher et thatchérisme

1. L'idéologie

Qu'est-ce que le thatchérisme ? Pour répondre à cette question, il convient de s'interroger sur la portée idéologique de ce terme dérivé du patronyme de Margaret Thatcher. S'agit-il en effet d'une idéologie ? Avant d'essayer de répondre à cette question, il est nécessaire de définir cette notion.

Dans un article traitant de l'idéologie, le linguiste Teun van Dijk affirme que « la cognition politique est, par définition, basée sur l'idéologie ; et les idéologies politiques sont en grande partie reproduites par le discours »¹. Aussi, faut-il s'intéresser à ce à quoi la notion de thatchérisme correspondait lorsqu'elle fut élaborée.

Elle fit son apparition en 1977 alors que le gouvernement travailliste de James Callaghan s'opposait fermement aux idées avancées par les conservateurs. En effet, ce terme fut mentionné dans un document gouvernemental évoquant « le visage peu attrayant du thatchérisme »². Il est intéressant de noter que la référence au « visage » renvoie à ce qui apparaît à la surface des idées thatchériennes mais également au potentiel attrait que pouvait susciter la dirigeante du parti conservateur. Dans ce cas précis, selon les travaillistes, plutôt que de susciter un quelconque attrait, Margaret Thatcher était considérée comme une femme politique repoussante. Il fallait en tout cas mettre en évidence les aspects les plus rebutants de la femme politique conservatrice pour éviter toute menace électorale de sa part.

D'après Louis Althusser, qui reprend les thèses élaborées par Karl Marx, l'idéologie serait « le rapport imaginaire des individus à leurs conditions réelles d'existence »³. Il s'agirait donc d'une structure de représentation relevant d'un mode de pensée propre à chaque individu et trahissant une conception spécifique du monde. Cette dernière se compose de valeurs, d'idéaux et d'objectifs. Selon Karl Marx, toute idéologie se distingue de la science par

¹ Teun A. van Dijk, « Politique, idéologie et discours », trad. Emmanuelle Bouvard et Adèle Petitclerc, cité dans Philippe Schepens (dir.), « Catégories pour l'analyse du discours politique ». *SEMEN : Revue de sémiolinguistique des textes et discours*, n°21, 2006, p. 73.

² « the unattractive face of Thatcherism », « Memorandum : Government's Strategy », 1977, *Oxford English Dictionary*,
< <http://www.oed.com.scd-rproxy.u-strasbg.fr/view/Entry/200186?redirectedFrom=thatcherism#eid18774863>>, consulté le 02.12.2017.

³ Louis Althusser, « Idéologie et appareils idéologiques d'État (Notes pour une recherche) ». *La Pensée*, n° 151, 1970, p. 67.

son abstraction et sa dimension illusoire¹. Comme le précisa le philosophe Friedrich Engels, si l'idéologie pouvait se concrétiser en se transformant en réalité, il ne s'agirait plus d'une idéologie mais d'une science car les hommes acquerraient une conscience scientifique de leurs conditions d'existence².

La notion d'idéologie a été redéfinie par Marx et Engels, ces philosophes lui ayant apporté une inflexion nouvelle. En effet, avant l'avènement des définitions proposées par Marx et Engels, l'idéologie pouvait s'entendre de façon relativement neutre comme un ensemble d'idées révolutionnaires. Au dix-neuvième siècle, les penseurs les plus conservateurs considéraient généralement l'idéologie comme une notion péjorative³. Avec Marx et Engels, en plus d'être considérée comme illusoire⁴, cette dernière s'est pourvue d'une signification plus précise faisant référence à une forme d'endoctrinement⁵. Une idéologie, une fois adoptée, en vient souvent à contrôler l'ensemble des domaines d'un même champ, d'où cette connotation de pensée unique relevant de la doctrine. Selon Raymond Williams, l'idéologie correspond à « un ensemble d'idées qui émergent d'un ensemble donné d'intérêts matériels ou, plus généralement, d'une classe ou d'un groupe définis »⁶. Voilà pourquoi il existe différents types d'idéologies comme l'« idéologie prolétarienne » qui est souvent opposée à l'« idéologie bourgeoise »⁷. En ce sens, l'idéologie correspond au « système d'idées adéquat à [chaque] classe » d'individus⁸.

Il faudra également utiliser les concepts de « violence symbolique » et de « pouvoir symbolique » proposés par le sociologue Pierre Bourdieu qui sont complémentaires de la notion d'idéologie⁹. Ces concepts font référence à la domination d'une entité sociale sur une autre, cette dernière reconnaissant la première comme incarnant une autorité légitime. La conséquence en est que les dominés finissent par se faire une image négative d'eux-mêmes et sont donc plus facilement manipulables car ils acceptent l'idéologie des dominants. Cette

¹ « Within Marxism but also elsewhere, there has been a standard distinction between ideology and science in order to retain the sense of illusory or merely abstract thought. », Raymond Williams, *Keywords : A Vocabulary of Culture and Society*. New-York : Oxford University Press, 1983 [1976], p. 157.

² « This develops the distinction suggested by Engels, in which ideology would end when men realized their real life-conditions and therefore their real motives, after which their consciousness would become genuinely *scientific* because they would then be in contact with reality. », *Ibidem*, p. 157.

³ *Ibid.*, p. 154.

⁴ *Ibid.*, p. 156.

⁵ Teun A. van Dijk, « Politique, idéologie et discours », cité dans Philippe Schepens (dir.), *op. cit.*, p. 73-74.

⁶ « a set of ideas which arise from a given set of material interests or, more broadly, from a definite class or group », Raymond Williams, *op. cit.*, p. 156.

⁷ « proletarian ideology » / « bourgeois ideology », *Ibidem*, p. 157.

⁸ « the system of ideas appropriate to that class », *Ibid.*, p. 157.

⁹ Teun A. van Dijk, « Politique, idéologie et discours », cité dans *ibidem*, p. 74.

conception de l'idéologie date des années 1970 et a une connotation particulièrement négative. Elle contraste avec l'acception marxiste exposée plus haut et constitue un outil pertinent pour l'étude du thatchérisme.

Un discours est dominant dans la mesure où il permet de proposer au peuple une « vision » qui est forcément « biaisée » parce qu'intéressée, mais qui paraît « réaliste »¹. L'idéologie se glisse aisément dans le discours car elle comprend un message proféré par les élites à l'attention du peuple. Le but est de leur imposer une conception du monde en les persuadant que le modèle proposé est légitime.

Deux composantes essentielles du discours peuvent être distinguées : la rhétorique et le sémantisme. Teun van Dijk nous explique que la rhétorique n'est pas ce qui définit le discours idéologique tandis que le sémantisme trahit plus aisément l'idéologie à l'œuvre à travers le langage². En revanche, selon le linguiste, « le sens peut être renforcé de multiples façons par l'intonation ou l'accentuation, par des moyens visuels graphiques, par l'ordre des mots, par le choix d'un titre, par la topicalisation, la répétition, etc »³. Ainsi, la rhétorique constitue le moyen par lequel le message idéologique est transmis mais les indices qui permettent de déterminer si un discours est idéologique ou ne l'est pas résident essentiellement dans son contenu sémantique. Ceci dit, le type de rhétorique adopté peut dans certains cas être révélateur d'une prise de position idéologique.

Par conséquent, le langage est le principal outil dans la communication du message idéologique. Sa force est telle que la simple déclaration d'une parole peut instaurer un cadre politique. C'est ce qu'on appellera la valeur performative du discours. En effet, la linguiste spécialiste de rhétorique Emmanuelle Danblon présente le raisonnement suivant :

La force de la conception déterministe du monde tient dans le fait qu'elle rend apparemment impossible toute alternative à l'événement représenté : il est vécu comme nécessaire. Cela explique pourquoi les prémonitions ont toujours un pouvoir persuasif immense puisqu'elles semblent engager la réalisation d'une action par le fait même de leur énonciation⁴.

Ce processus est constamment utilisé par les personnalités du monde politique et Margaret Thatcher ne fit pas figure d'exception car les exemples foisonnent, telle la fameuse

¹ Pierre Bourdieu et Luc Boltanski, *op. cit.*, p. 94-95.

² Teun A. van Dijk, « Politique, idéologie et discours », cité dans Philippe Schepens (dir.), *op. cit.*, p. 86-87.

³ Teun A. van Dijk, « Politique, idéologie et discours », cité dans *ibidem*, p. 87.

⁴ Emmanuelle Danblon, « La Construction de l'autorité en rhétorique », cité dans *ibid.*, p. 145-146.

expression « *There is no alternative* »¹ qu'elle scandait dans le but de justifier son penchant pour une économie de marché tournée vers le capitalisme et le néolibéralisme économique. À travers cet exemple précis, force est de constater que la valeur performative du langage est soutenue par la répétition dans le but de créer et d'imposer un cadre idéologique par le biais de stratégies cognitives. Afin d'être d'autant plus efficace en politique, cette valeur se doit d'être cachée et de se faire passer pour une description objective². C'est là un des arguments de Pierre Bourdieu lorsqu'il explique sa vision de l'idéologie en tant que « violence symbolique » :

Dans la pratique quotidienne, la lutte entre l'objectivisme et le subjectivisme est permanente. Chacun cherche à imposer sa représentation subjective de soi-même comme représentation objective. Le dominant, c'est celui qui a les moyens d'imposer au dominé qu'il le perçoive comme il demande à être perçu³.

La domination peut, quant à elle, se justifier par la loi, par la tradition ou encore par le charisme de la personnalité en question⁴. Il s'agit là d'une distinction opérée par le sociologue Max Weber, qui sera particulièrement pertinente au moment de s'intéresser aux postures adoptées par Margaret Thatcher afin de moduler son image politique.

Pour donner suite à cette étude du thatchérisme, il faut garder à l'esprit que toute assertion n'a pas nécessairement la même force de persuasion car le discours n'est qu'une partie de l'image projetée par une personnalité :

En termes illocutoires, il faudrait prévoir dans les conditions préparatoires de la promesse le critère rhétorique qui touche au degré de confiance que l'auditoire va accorder à l'orateur pour que sa prédiction soit *persuasive*⁵.

La persuasion ne dépend donc pas que du discours *per se* ; une multitude de critères paralinguistiques sont également à prendre en considération. Ces critères sont souvent pensés de façon relativement vague et sont présentés sous la dénomination de « charisme » :

¹ « TINA » qui peut se traduire par « Il n'y a pas d'autre choix » en français

² Murray Edelman, *op. cit.*, p. 115.

³ Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie. op. cit.*, p. 93.

⁴ Richard Swedberg, *op. cit.*, p. 64.

⁵ Emmanuelle Danblon, « La Construction de l'autorité en rhétorique », cité dans Philippe Schepens (dir.), *op. cit.*, p. 147.

En rhétorique, on peut comprendre la construction de l'ethos de l'orateur grâce au double critère de sa légitimité institutionnelle, d'une part, et de son charisme, d'autre part¹.

Quels fut l'assise sur laquelle Margaret Thatcher élaborait le thatchérisme ? Afin de mener au mieux cette étude, il faudra expliquer la façon dont Margaret Thatcher se servait de son habitus pour construire une doctrine politique que de nombreux commentateurs politiques comparaient à une idéologie. Comme nous le verrons, le thatchérisme se nourrissait d'un intertexte idéologique conséquent et bénéficiait de nombreuses influences. Ce socle idéologique conférait au thatchérisme un certain cadre théorique.

¹ Emmanuelle Danblon, « La Construction de l'autorité en rhétorique », cité dans *ibidem*, p. 145.

2. Élaboration du thatchérisme

Dans les années 1980, Margaret Thatcher participa à un mouvement qui fut baptisé « Nouvelle Droite » par les médias. Cette réforme du conservatisme constituait une théorie politique qui trouvait ses origines dans un ensemble d'idées émanant de personnalités politiques américaines comme Ronald Reagan. De manière générale, la Nouvelle Droite réunissait les idéaux d'une économie néolibérale et d'une société conservatrice où une forme d'éthique et de traditionalisme devaient cependant être préservés.

À l'origine de cette Nouvelle Droite britannique, il y avait Margaret Thatcher, bien sûr, mais surtout son allié politique du moment, Keith Joseph. Ce dernier était un politicien très en vue dans les années 1970 car, grâce à la création de son Centre d'Études Politiques, il devint un précurseur du renouveau qui fut plus tard mené par Margaret Thatcher.

L'influence de Keith Joseph sur le thatchérisme est flagrante car ce fut lui qui le premier s'intéressa aux théories monétaristes de Milton Friedman et de Friedrich Hayek. Keith Joseph fut donc à l'origine de la création d'une Nouvelle Droite qui façonna les préceptes du thatchérisme. Ceci dit, le politicien conservateur ne fut pas le seul à avoir influencé l'idéologie développée par Margaret Thatcher. En effet, des figures tutélaires comme son père, Alfred Roberts, ou l'ancien Premier ministre Winston Churchill ont déjà été citées dans ce travail. D'autres politiciens comme Charles Powell, conseiller de la politicienne en matière d'affaires étrangères de 1984 à 1990, William Whitelaw, qui avait l'avantage d'avoir eu une expérience dans l'armée, ainsi que des experts extérieurs au gouvernement furent très régulièrement consultés et auraient exercé sur la politicienne et ses idées une influence considérable. Il est d'ailleurs à noter que dès 1982, le nombre de conseillers entourant Margaret Thatcher avait été augmenté ainsi que l'ampleur de la Policy Unit de Downing Street, groupe composé de divers conseillers et fonctionnaires. La femme politique n'hésitait d'ailleurs pas à s'enquérir de l'avis d'hommes d'affaires tels John Sparrow, directeur des investissements du groupe Morgan Grenfell¹, afin de conférer une coloration plus pragmatique à ses décisions.

De manière plus générale, dans leur ouvrage intitulé *The Powers behind the Prime Minister*, le politologue Dennis Kavanagh et l'historien Anthony Seldon expliquent que le thatchérisme se nourrissait d'un très large éventail d'influences de toutes sortes afin de confronter plusieurs opinions et de se construire de façon pragmatique pour finalement constituer une idéologie complexe. Néanmoins, il semblerait qu'une fois les fondements du

¹ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 344.

thatchérisme érigés, Margaret Thatcher s'intéressait de moins en moins aux conseils que pouvaient lui prodiguer les membres de son cabinet et fondait davantage son jugement sur ses propres convictions. Le biographe Hugo Young explique également qu'elle s'intéressait davantage à ses lectures économiques et politiques qu'aux conseils des membres de son gouvernement¹. Cette question du pouvoir d'influence de l'entourage de Margaret Thatcher sur le thatchérisme fait donc débat parmi les biographes et historiens.

Pour ce qui est des philosophes et économistes autres que Friedman et Hayek, qui furent cités dans des discours de la politicienne, il est à noter qu'elle ne les avait probablement pas tous lus et que certaines références lui furent simplement recommandées par ses conseillers afin d'illustrer l'un ou l'autre de ses arguments². Elle n'hésitait d'ailleurs pas à mentionner des personnes dont les théories étaient à l'origine assez éloignées du thatchérisme et à déformer au besoin leurs arguments afin qu'ils puissent servir d'appui à son idéologie. Ainsi pouvons-nous relever des références à Keynes, Burke, Tocqueville, Schumpeter, Kipling ou encore Adam Smith. En ce qui concerne ce dernier par exemple, les théories économiques qu'il développa au dix-neuvième siècle étaient fondées sur des idéaux moraux et philosophiques, ce qui ne correspondait absolument pas au néolibéralisme et au monétarisme d'un Milton Friedman.

Le thatchérisme fut donc le fruit d'influences très diverses, qu'elles fussent d'ordres politique, économique ou familial. Qu'en est-il des principaux préceptes de cet ensemble d'idées mis en avant par Margaret Thatcher ?

¹ Hugo Young, *op. cit.*, p. 407.

² *Ibidem*, p. 407.

3. Le thatchérisme et ses préceptes

A. Le changement radical

Le thatchérisme se construit par la volonté de mettre fin au consensus politique d'après-guerre auquel les Premiers ministres britanniques s'étaient ralliés. Margaret Thatcher cultivait une aversion toute particulière envers Edward Heath, Premier ministre conservateur de 1970 à 1974. Le fait d'avoir participé à son gouvernement et d'avoir pu observer de l'intérieur les différentes politiques menées et les décisions adoptées la conduisit à exprimer une opposition face à son propre parti et à agir à l'encontre de ceux qu'elle avait pour coutume de qualifier de « *wets* », politiciens tièdes qui n'osaient pas opter pour le changement radical. Ces conservateurs consensuels étaient les descendants de Heath et continuaient à croire en un besoin d'intervention étatique et en une gestion économique néo-keynésienne. Ils avaient majoritairement défendu l'intégration dans la Communauté économique européenne, par exemple.

Ainsi, dès l'époque où Margaret Thatcher œuvrait au sein du gouvernement d'Edward Heath, la mise en avant d'un ensemble d'idées qui lui étaient propres et qui divergeaient de l'opinion généralement partagée par les membres du parti est perceptible. Cet ensemble d'idées peut être qualifié de proto-thatchérien dans la mesure où il avait précédé la mise en place concrète du thatchérisme. En 1968, lors du congrès du parti tenu à Blackpool, Margaret Thatcher avait déjà exprimé quelques idées qui peuvent être considérées comme les prémices de ce que fut le thatchérisme. Par exemple, elle s'opposa fermement au consensus politique :

Le consensus a des dangers ; on peut le voir comme une tentative de plaire aux gens qui n'ont d'idées spécifiques sur rien. Il semble plus important de s'armer d'une philosophie et d'un programme d'action qui, par leur qualité, séduisent suffisamment d'électeurs pour dégager une majorité. [...] Nul grand parti ne saurait survivre sans l'affirmation des fermes convictions sur lesquelles il va fonder son action¹.

¹ Discours de Margaret Thatcher lors du congrès du parti conservateur à Blackpool, le 11 octobre 1968, cité dans Alain Laurent, Michel Lemosse et Mathieu Laine (dir.), *Margaret Thatcher : Discours, 1968-1992*. Paris : Les Belles Lettres, 2016, p. 38-39.

Cela dit, le terme « thatchérisme » n'apparut qu'en 1977 dans un document élaboré par le gouvernement du Premier ministre travailliste James Callaghan. Il ne fut popularisé que plus tard alors que Margaret Thatcher était au pouvoir et qu'elle avait les moyens de mettre en application et d'imposer ses idées. Plus précisément, le thatchérisme semble avoir pris son essor au cours de son deuxième mandat de Premier ministre car ce fut à ce moment-là qu'elle put réellement mettre en place sa politique de privatisation et de dérégulation des marchés financiers. Ce fut, en effet, au cours de ce second mandat que le « Big Bang » financier éclata et qu'il donna naissance à ceux qui furent appelés les *yuppies* de la City londonienne. À titre d'exemple, l'expression « *entreprise culture* » apparut en 1984 lorsque Margaret Thatcher fit un discours lors d'une conférence dont l'auditoire était composé d'entrepreneurs britanniques¹.

Lors de la campagne précédant son élection à la tête du parti conservateur, Margaret Thatcher s'en prit ouvertement à Edward Heath et à tous ceux qui faisaient de son parti une entité qu'elle considérait comme devenue lâchement socialiste. Elle mit donc en avant les intérêts des classes moyennes tandis que Heath paraissait trop centriste et modéré pour prendre parti en faveur d'un groupe particulier d'individus. Angus Maude, qui avait été renvoyé du cabinet fantôme d'Edward Heath en 1966, rédigea un article pour Margaret Thatcher qui fut ensuite publié dans le *Daily Telegraph* en 1975. Dans cet article, les « *wets* » sont frontalement attaqués et la dérive centriste, voire socialiste, du parti conservateur est explicitement dénoncée :

Si un conservateur ne croit pas que la propriété privée est un des piliers de la liberté individuelle, alors mieux vaut-il qu'il devienne socialiste et qu'il l'assume. En effet, une des raisons de notre défaite aux élections est que les gens pensent que de trop nombreux conservateurs *sont* déjà devenus socialistes².

Cela dit, lorsque Margaret Thatcher forma son premier gouvernement en 1979, elle n'hésita pas à conserver un certains nombres d'anciens ministres ayant travaillé sous le gouvernement Heath. Seuls les postes-clés en lien avec la politique économique furent investis

¹ Discours de Margaret Thatcher lors de la *Small Business Bureau Conference*, le 8 février 1984, cité dans John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume Two : The Iron Lady. op. cit.*, p. 217.

² « If a Tory does not believe that private property is one of the main bulwarks of individual freedom, then he had better become a socialist and have done with it. Indeed, one of the reasons of our electoral failure is that people believe too many Conservatives *have* become socialists already. », *The Daily Telegraph*, 30 janvier 1975, cité dans John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 294-295.

par des personnes critiques à l'égard des « wets » et défendant la nécessité de réformer la politique britannique¹.

Alors qu'il était Premier ministre, James Callaghan fut la principale victime de la période de troubles intense et prolongée qui fut baptisée « hiver du mécontentement » car il dut se soumettre à une motion de censure suite à laquelle son gouvernement fut démis par la Chambre des communes à 311 voix contre 310. Bien sûr, l'échec de James Callaghan ne peut être exclusivement attribué à l'hiver dit « du mécontentement », période qui correspondait pour certains à la démonstration selon laquelle le parti travailliste n'était pas celui de la paix sociale mais, au contraire, qu'il attisait les tensions au sein de la société. Le pacte établi par Callaghan entre libéraux et travaillistes acheva de décrédibiliser les deux partis et contribua lui aussi à un report des scrutins électoraux en faveur de la candidate conservatrice. Cette période marquée par une défiance des citoyens britanniques vis-à-vis du parti travailliste profita au parti conservateur et à sa candidate aux élections de 1979. À cet égard, il est intéressant de noter que le *Sun* du 5 mai 1979 titrait « Au revoir l'hiver, bonjour le printemps »². Par ailleurs, quelques temps avant les élections, dans l'*Evening Standard* du 17 avril 1979 fut publiée une caricature de Margaret Thatcher munie d'un grand balai pour se débarrasser du socialisme³. Un peu plus tard, à la veille des élections législatives du 3 mai 1979, une autre caricature représentant Margaret Thatcher tenant un balai apparut dans le *Daily Mirror*. Il s'agissait d'un portrait plus négatif cette fois-ci car la politicienne y était représentée sous les traits d'une sorcière et la question suivante figurait en exergue : « comment serait VOTRE vie suite au coup de balai de Mme Thatcher ? »⁴. La candidate conservatrice incarnait en tout cas une forme de renouveau grâce à ses idées fondées sur une ferme opposition au consensus politique qui avait marqué la période d'après-guerre et qui paraissait s'éterniser dans la deuxième moitié du vingtième siècle. Elle avait de tout temps fermement condamné le parti travailliste pour ses politiques jugées trop à gauche. Par exemple, lorsqu'après la Seconde Guerre mondiale, Clement Attlee fut appelé à devenir Premier ministre et à former son gouvernement au détriment de Winston Churchill, héros de la guerre, Margaret Thatcher fut particulièrement révoltée et rejoignit les rangs de jeunes militants pour soutenir le parti conservateur⁵.

¹ Catherine Cullen, *op. cit.*, p. 107.

² « Goodbye Winter, Hello Spring », *The Sun*, 5 mai 1979, cité dans John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume Two : The Iron Lady. op. cit.*, p. 2.

³ *Evening Standard*, 17 avril 1979, cité dans *idem*, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 430.

⁴ « What would YOUR life be like under Mrs Thatcher's broomstick ? », caricature publiée dans le *Daily Mirror* du 2 mai 1979, *Ibidem*, p. 430.

⁵ Catherine Cullen, *op. cit.*, p. 25.

Il nous faut néanmoins noter que, à la suite de la défaite cinglante de leur parti aux élections législatives de 1983, les travaillistes restructurèrent leur programme pour mieux faire face aux idées mises en avant par la Nouvelle Droite britannique. Ainsi, ils cessèrent de défendre des programmes de nationalisation, commencèrent à exprimer leur adhésion à l'économie de marché et recentrèrent de fait le parti en abandonnant quelque peu son inflexion sociale¹. Les structures d'insertion sociale repensées par le parti travailliste après les élections de 1983 prônèrent, par exemple, une réinsertion des chômeurs de longue durée dans la vie active à condition qu'ils acceptent un emploi sous peine de perdre leur éligibilité aux allocations². Il faut remarquer que ces politiques préconisées par les travaillistes alors qu'ils n'étaient pas au pouvoir auraient pu l'être par le gouvernement Thatcher. Cette droitisation du parti travailliste n'avait pourtant pas empêché Margaret Thatcher de continuer à diaboliser son ennemi. En 1983, alors qu'elle était en campagne pour la réélection de son parti, elle avait par exemple dénoncé l'acharnement du parti travailliste à vouloir nationaliser toutes les grandes entreprises et à s'emparer des investissements de chacun. Ainsi, lors d'un discours, elle tint, non sans humour, les propos suivants : « Si vous mettiez vos économies dans des chaussettes, ils nationaliseraient les chaussettes »³.

Un an plus tôt, lors du congrès du parti conservateur, Margaret Thatcher avait expliqué aux membres de son parti que le socialisme était un ennemi majeur car il sclérosait la société britannique et qu'il fallait s'en départir entièrement. Elle en profita pour reprocher aux gouvernements conservateurs précédents de ne pas avoir agi avec suffisamment de conviction et de volonté pour mettre un terme aux politiques socialistes qui mettaient à mal son pays :

Nous ne sommes qu'à notre premier mandat. Mais nous en avons déjà fait davantage pour faire reculer les frontières du socialisme que n'importe quel gouvernement conservateur précédent. Avec notre prochain Parlement, nous avons l'intention d'en faire bien plus encore⁴.

Lors d'une rencontre avec le biographe Charles Moore, John Hunt lui fit part de propos tenus par Margaret Thatcher avant les élections législatives de 1979. Cette dernière

¹ Monica Charlot, *op. cit.*, p. 92.

² *Ibidem*, p. 95.

³ « Put your savings in socks, and they'd nationalise socks. », discours de Margaret Thatcher à la mairie de Cardiff, le 23 mai 1983, cité dans John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume Two : The Iron Lady. op. cit.*, p. 196.

⁴ « We are only in our first term. But already we have done more to roll back the frontiers of socialism than any previous Conservative Government. In the next Parliament we intend to do a lot more. », discours de Margaret Thatcher au congrès du parti conservateur, le 8 octobre 1982, cité dans *ibidem*, p. 167.

aurait souligné la nécessité de mettre en place des changements de grande ampleur dans le domaine économique : « J'aurai un très bon ministre des affaires étrangères et ne visiterai aucun pays étranger. Mon travail consiste à redresser l'économie »¹, aurait-elle déclaré. Cette remarque souligne très nettement la volonté du futur Premier ministre de démanteler les structures passées pour mieux construire un futur se démarquant des politiques jusqu'alors menées. Comme le note également son ancien attaché de presse et fidèle bras droit, Bernard Ingham, « révolutionner l'économie apparaissait nettement comme l'objectif premier de Mme Thatcher »². Il faut tout de même rappeler que la politicienne joua un rôle-clé dans la résolution de la Guerre froide aux côtés de Ronald Reagan et avec la coopération active de Mikhaïl Gorbatchev. Ce changement majeur avait bel et bien trait au domaine des affaires étrangères, et non pas seulement à celui de l'économie. En effet, en matière d'affaires étrangères, le manifeste du parti conservateur de 1979 défendait un programme rigoureux annonçant une lutte acharnée contre le socialisme dans le monde et notamment contre l'URSS³.

Avant même que la campagne aux élections de 1979 eût officiellement commencé, Margaret Thatcher avait exprimé son ambition de concevoir un futur fondé sur le changement, la notion de changement impliquant un contenu idéologique dans la mesure où elle fait référence à une vision encore abstraite qui ne demande qu'à être concrètement mise en place grâce à l'action du gouvernement. Lorsqu'en 1977, son conseiller spécial, Patrick Cosgrave, demanda à Margaret Thatcher ce qu'elle avait fait évoluer en tant que chef du parti conservateur, elle répondit « tout »⁴. Cette réponse, quelque peu subjective et exagérée, démontre à quel point le changement semblait être une obsession et un élément qu'il fallait à tout prix mettre en avant. Elle insista d'ailleurs particulièrement sur cette nouvelle approche qui devait faire renaître de ses cendres l'économie britannique. Le but était de créer de toutes pièces une droite plus radicale qui triompherait des habitudes prises par le parti conservateur tout au long du vingtième siècle, notamment en ce qui concerne la politique du compromis. Voilà pourquoi Margaret Thatcher développa quantité d'arguments afin d'expliquer que les principes originels du conservatisme avaient été abandonnés au profit d'une considération corporatiste de l'économie britannique, considération qui avait conduit le pays à sa ruine. Elle

¹ « I'm going to have a very good Foreign Secretary and I shan't go on any foreign trips at all. My job is to turn the economy round. », entretien de Charles Moore avec John Hunt, Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 429.

² « Turning the economy round was clearly Mrs Thatcher's prime objective. », Bernard Ingham, *op. cit.*, p. 226.

³ Earl A. Reitan, *The Thatcher Revolution : Margaret Thatcher, John Major, Tony Blair, and the Transformation of Modern Britain, 1979-2001*. Lanham : Rowman & Littlefield Publishers, 2003, p. 25.

⁴ « everything », entretien de Patrick Cosgrave avec Margaret Thatcher, Patrick Cosgrave, *Thatcher : The First Term*. Londres : Bodley Head, 1985, p. 27.

tenta donc d'incarner une forme d'espoir pour inciter les citoyens à envisager un futur davantage glorieux où un capitalisme néolibéral les guiderait vers une plus grande liberté individuelle. En ce sens, l'économie n'était qu'un outil qui aurait permis de mettre fin aux conflits sociaux et aux distinctions entre classes sociales. Des vagues de privatisation et une augmentation de l'imposition indirecte, par le biais de la taxe sur la valeur ajoutée, assortie d'une baisse de l'imposition sur le revenu, devaient par exemple constituer les moyens d'atteindre cet objectif. Ces prises de position différaient considérablement de celles adoptées par les prédécesseurs de la femme politique conservatrice. Comme le note David Owen, ancien chef du parti social-démocrate, Margaret Thatcher était un Premier ministre « radical »¹ qui se démarquait des autres Premiers ministres britanniques de son siècle. Il semblerait d'ailleurs que le seul de ses prédécesseurs qui suscita véritablement son admiration et qui obtint toute sa considération fut Winston Churchill, les autres ne présentant pas à ses yeux de cohérence idéologique car ils n'avaient pas de conviction suffisamment forte pour imposer des idées novatrices. D'après son biographe Jean-Louis Thiériot, cette admiration remontait au congrès du parti conservateur de 1946, tenu à Blackpool, auquel la jeune Margaret Roberts assista en tant que membre de l'association d'étudiants conservateurs de l'université d'Oxford, l'OUCA².

Les élections législatives de 1979, qui permirent à Margaret Thatcher d'accéder au poste de Premier ministre, doivent être considérées comme une défaite du parti travailliste plutôt que comme un réel triomphe des conservateurs dans la mesure où, hormis la faillite de l'État-providence qui ne parvenait plus à aider les plus nécessiteux³, cette réussite avait été le fruit d'une campagne dont le moteur était celui du changement. Par ailleurs, la campagne du parti travailliste était de piètre qualité et ne parvenait plus à séduire des électeurs craignant une dérive extrémiste du dit-parti. En effet, comme le note Jean-Louis Thiériot :

[Ce fut] d'abord un vote contre – contre les perdants, contre les retournements de veste à répétition, contre Ted Heath surtout. Ce [ne fut] pas un vote pour, pour Margaret Thatcher, encore moins pour le thatchérisme. Bien malin d'ailleurs, à l'époque, qui [aurait pu] le définir⁴.

¹ « one of the four radical Prime Ministers this century », Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 64.

² Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 77.

³ Philip Brown et Richard Sparks (dir.), *op. cit.*, p. 41.

⁴ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 215.

Ainsi, la notion même de « thatchérisme » était encore trop floue, pas assez explicitement présentée, pour pouvoir convaincre l'électorat britannique. Margaret Thatcher eut beau avancer quelques idées personnelles dès sa campagne dans la circonscription de Finchley en 1958¹, ces marqueurs n'avaient pas encore été pris au sérieux et n'étaient de toute manière pas suffisamment affirmés pour acquérir une dimension idéologique.

Il fallut en fait attendre le deuxième mandat thatchérien pour que le thatchérisme prît son essor. En effet, cette période correspondait à celle « du 'thatchérisme' le plus pur, libéré des entraves des *wets* renvoyés pour la plupart à leur club, aux bancs des *Backbenchers*, domptés par un Premier ministre sûre d'elle-même et de sa stature »². Ce second mandat correspondait d'ailleurs à une période d'accroissement du pouvoir du Premier ministre au détriment des différents ministres qui l'entouraient. Il faut en outre noter le nombre de biographies publiées à partir de ce deuxième mandat et tout au long du troisième mandat. Pour ne citer que quelques exemples, le journaliste Hugo Young écrivit *The Thatcher Revolution* en 1986, Peter Jenkins, *Mrs Thatcher's Revolution* en 1987 et Robert Skidelsky publia *Thatcherism* en 1989. Cette production particulièrement riche reflète l'intérêt porté au thatchérisme en tant que nouvelle doctrine politique. Aucun Premier ministre du vingtième siècle autre que Margaret Thatcher n'avait réussi à se positionner si clairement en faveur d'un changement radical. En ce sens, il faut considérer la politicienne comme ayant été à l'origine d'une vision novatrice, fruit d'un instinct, peut-être, mais surtout d'un habitus composé de valeurs et de convictions. L'objectif fut de faire émerger une société nouvelle. En effet, comme le rappelle très justement Rodney Tyler :

Aucun autre Premier ministre de ce siècle n'est arrivé au pouvoir en sachant, comme elle le savait, que faire exactement, pourquoi il voulait le faire et comment il voulait y parvenir. [...] Ce sont à la fois le style et le contenu qui constituent le thatchérisme – et qui chacun à sa façon en font une force si puissante³.

Lors du congrès du parti conservateur d'octobre 1985, Margaret Thatcher ne manqua pas de rappeler les années qui avaient précédé son premier mandat :

¹ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 139.

² Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 366.

³ « No other prime minister this century has come to office knowing, as she does, precisely what he wanted to do, why he wanted to do it and how he wanted to achieve it. [...] It is both the style and the content which make Thatcherism – and in turn make it such a potent force. », Rodney Tyler, *op. cit.*, p. 9.

Vous souvenez-vous de l'état de notre pays aux mains des travaillistes en 1979 ? C'était une nation où les dirigeants des syndicats retenaient leurs membres et notre pays en otage ;

- une Grande-Bretagne qui continuait de participer à des conférences internationales mais que plus personne ne prenait au sérieux ;
- un Royaume-Uni qu'on désignait comme l'homme malade de l'Europe ;
- et qui parlait le langage de la compassion mais qui subissait les rigueurs de l'hiver du mécontentement¹.

Le fait de rappeler ces événements passés à la mémoire des citoyens britanniques prouve que le thatchérisme était en bonne voie et avait commencé à s'attaquer au démantèlement de préceptes considérés comme dépassés. En 1987, la politicienne ne manqua d'ailleurs pas d'enterrer définitivement les années de consensus politique qui avaient principalement caractérisé les gouvernements Heath et Callaghan :

La vieille Angleterre des années 1970, avec ses grèves, sa faible productivité, sa capacité réduite d'investissement, ses hivers du mécontentement, et avant tout, sa morosité, son pessimisme, et son flagrant défaitisme – cette Angleterre-là n'est plus².

Lors de la campagne qui conduisit aux élections législatives de 1987, Margaret Thatcher semblait d'ailleurs considérer son parti comme le seul à même de proposer des idées novatrices, même si cela faisait déjà huit ans qu'il avait été au pouvoir. En effet, dans *The Downing Street Years*, elle écrit qu'« au bout de la première semaine, nous [le parti conservateur] nous étions imposés comme le seul parti ayant des idées neuves et originales »³. En outre, lorsqu'elle évoqua sa réforme du système éducatif, proposée lors de la campagne de 1987, elle usa d'un champ lexical qui respirait le renouveau : « impliquer les personnes elles-

¹ Discours de Margaret Thatcher à l'occasion du congrès du parti conservateur à Blackpool le 11 octobre 1985, cité dans Alain Laurent, Michel Lemosse et Mathieu Laine (dir.), *op. cit.*, p. 257.

² Discours de Margaret Thatcher à l'occasion du congrès du parti conservateur à Blackpool, le 9 octobre 1987, cité dans *ibidem*, p. 300.

³ « At the end of the first week we had established ourselves as the only party which had new, fresh ideas. » Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 579.

mêmes, restaurer leur confiance en elles-mêmes, renouveler leur espérance, ranimer leur fierté »¹.

Ce fut au cours de son dernier mandat qu'elle usa le plus de ce qui pourrait être considéré comme une forme de dogmatisme car elle s'employait de plus en plus à n'accepter que ses propres idées et à rejeter celles proposées par son entourage, notamment son cabinet ministériel². Il semblerait qu'à ses yeux, son expérience justifiait la confiance qu'elle avait acquise pour elle-même et qu'elle se sentait presque invulnérable.

En matière de symbolique, il est à remarquer qu'en 1983, à l'aube de son deuxième mandat, Margaret Thatcher prit la décision de changer le logo du parti conservateur. Elle opta, en effet, pour la torche de la liberté au lieu du symbole unioniste qu'était celui du chardon, de la jonquille et du trèfle. Ce changement de logo eut sans doute pour objectif de refléter un changement idéologique majeur qui avait pour dessein de montrer en quoi les citoyens britanniques s'étaient pourvus d'une nouvelle forme de liberté. Le parti conservateur acquit de fait la notoriété de pouvoir « penser l'impensable »³, soit une nouvelle forme d'émancipation et de rupture d'avec le passé, bien que d'autres Premiers ministres ayant précédé Margaret Thatcher, comme Harold Wilson ou James Callaghan, eussent exploité la thématique du changement radical, sans vraiment la mettre en application. De ce fait, de nombreux commentateurs politiques de l'époque s'interrogèrent sur la capacité de Margaret Thatcher à mettre en place les changements qu'elle prônait, et ce particulièrement à ses débuts en tant que Premier ministre⁴.

Margaret Thatcher fut par ailleurs fortement critiquée par différentes institutions traditionnellement très liées au parti conservateur. Cette réaction démontre en quoi il y eut une véritable rupture avec les traditions passées au profit d'une idéologie novatrice. En effet, comme le note Monica Charlot :

Nul doute que le thatchérisme a bien marqué une rupture avec l'idéologie dominante de la période précédente et même avec tout un courant du conservatisme. Il suffit pour s'en convaincre de constater l'hostilité à la Dame

¹ « involving people themselves, restoring their confidence in themselves, renewing their faith, reawakening their pride », Philip Brown et Richard Sparks (dir.), *op. cit.*, p. 41.

² Robin Renwick, *op. cit.*, p. 265.

³ « to think the unthinkable », Philip Brown et Richard Sparks (dir.), *op. cit.*, p. 40-41.

⁴ John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume Two : The Iron Lady. op. cit.*, p. 2.

de fer de soutiens traditionnels du parti conservateur, comme l'Église d'Angleterre, la *BBC*, l'Université et la haute administration¹.

Cette rupture idéologique fut bel et bien le reflet d'un changement profond instauré peu à peu par le *thatchérisme*. Il ne s'agissait pas seulement d'une rupture avec le passé, mais également d'une rupture avec des institutions-phares de la société britannique qui perdura tout au long des années 1980. Ainsi, les universités, services publics, syndicats et autres industries qui avaient été nationalisés furent souvent mis à mal par les gouvernements Thatcher et formèrent un ensemble relégué au second plan des priorités de ces gouvernements car il s'accommodait assez mal aux lois du marché.

Le *thatchérisme* était à même de séduire les médias et les citoyens britanniques dans la mesure où il réunissait un ensemble d'idées qui s'entrelaçaient harmonieusement et semblaient former un système de pensée logique et savamment construit. Pour ne citer qu'un exemple, le refus d'un État-providence trop développé allait de pair avec l'encouragement des citoyens à accéder à la propriété foncière. Cette prise de position quant au rôle de premier ordre que devaient exercer les citoyens permettait d'insérer un tout autre élément constituant du *thatchérisme*, lui aussi prépondérant : la nécessité de faire respecter l'ordre public afin de ne pas permettre aux citoyens d'abuser de leur liberté.

Par ailleurs, il est intéressant de noter que les plus proches conseillers de Margaret Thatcher, qu'il s'agît de Gordon Reece, de Tim Bell, d'Alistair McAlpine ou encore de Bernard Ingham, avaient pour caractéristique commune d'adhérer pleinement au *thatchérisme*, alors en plein essor. Il semble même évident qu'ils se rangèrent davantage du côté de la politicienne que de celui du parti conservateur et que leur travail fut de la sorte empreint d'un attachement émotionnel particulier. Ils participèrent donc pleinement à la mise en application des mesures pragmatiques et concrètes qui composaient le *thatchérisme*.

¹ Monica Charlot, *op. cit.*, p. 92.

B. Des mesures pragmatiques et concrètes

Comme le note Monica Charlot, « les conservateurs se méfient des idéologues et des idéologies et se présentent volontiers comme des pragmatistes. Leurs grands hommes – de Burke à Churchill, en passant par Disraeli – n’ont jamais été des idéologues, mais des hommes d’action ; ils ont laissé une œuvre, des mémoires, un exemple, mais point de doctrine »¹. Même si Margaret Thatcher fut à l’origine d’un nombre important de changements de grande ampleur au sein du parti conservateur, cette affirmation sera un point de départ pour observer en quoi la femme politique faisait partie de ces conservateurs pragmatistes plutôt qu’idéologues. La citation de Monica Charlot ne fait référence qu’aux « grands hommes » du dix-huitième siècle au début du vingtième siècle. Margaret Thatcher n’est donc pas directement mentionnée. Pour autant, il est nécessaire de brièvement souligner les caractéristiques qui faisaient d’elle une digne héritière de la tradition conservatrice britannique.

Dans les nombreuses biographies portant sur Margaret Thatcher, il est à remarquer qu’elle est presque constamment présentée comme une personne pragmatique qui appréciait davantage les données factuelles que les notions que nous pourrions qualifier d’« idéologiques » si nous considérons que l’idéologie s’oppose au pragmatisme. Selon Charles Moore, par exemple, alors même qu’elle était encore jeune, il apparaissait qu’elle était « ambitieuse », « travailleuse » et « conventionnelle » mais « pas une intellectuelle »². Les adjectifs utilisés pour la qualifier mettent l’accent sur son raisonnement logique et son opiniâtreté au détriment de qualités souvent perçues comme plus nobles comme l’intelligence ou la culture. Ces dernières sont par ailleurs considérées comme indispensables à la mise en œuvre d’une idéologie car l’idéologie ne correspond pas à un positionnement simplement logique ou dérivé du bon sens commun mais plutôt à un raisonnement politique fondé sur une réflexion intellectuelle.

Lors des élections législatives de 1979, le parti conservateur souligna l’importance d’un principe qui lui était cher, celui du respect de la loi. Selon Margaret Thatcher, ce principe permettait de résoudre les crises sociales qui gangrénaient le pays. Cela dit, rétablir l’ordre signifiait, pour la politicienne, trouver des boucs émissaires auxquels faire porter la responsabilité du désordre. Ainsi, elle s’en prit principalement aux jeunes hommes noirs et aux

¹ *Ibidem*, p. 76.

² « ambitious », « busy », « conventional », « not an intellectual », Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 127.

habitants des *inner cities*¹. Comme cela a déjà été souligné, vilipender un ennemi est une stratégie politique qui permet de mieux se créer des alliés et Margaret Thatcher opta maintes fois pour cette option. Il y avait là un besoin de proposer une solution pragmatique à la détresse ressentie par une partie de la population britannique. La stigmatisation des *inner cities* fut plus tard supplantée par la diabolisation des syndicats et de l'IRA, pour ne citer que deux exemples. Néanmoins, le programme de campagne fondé sur la réaffirmation du respect de la loi contribua largement à la victoire des conservateurs aux élections de 1979. Il faut d'ailleurs remarquer que, dès que Margaret Thatcher devint Premier ministre, elle eut pour ambition première de lutter contre les conflits sociaux. Cela dit, elle ne prêta presque aucune attention aux différentes minorités victimes de discriminations, qu'il s'agisse des personnes de couleur ou des homosexuels².

Sur le plan économique, Margaret Thatcher prôna le laissez-faire et instaura des politiques qui furent qualifiées de néolibérales mais n'envisagea pas de réforme de fond de l'appareil étatique. Elle se contenta de mettre en œuvre une politique économique de libre marché avec les moyens dont elle disposait en tant que Premier ministre. Il n'y eut donc pas de changement majeur dans le domaine de l'État et de ses institutions mais plutôt une réponse pragmatique aux enjeux économiques du moment, une politique ancrée dans la raison davantage que dans le dogme. Peut-être ne voulut-elle pas se mettre à dos les électeurs conservateurs non-réformistes³. Sans doute Margaret Thatcher fut-elle d'ailleurs plus pragmatiste qu'idéologue car, selon Andrew Thomson, son programme économique incitait les électeurs à voter pour le parti conservateur par pur intérêt personnel et non pas par un souci politique et sociétal plus global⁴. En ce sens, elle se serait adaptée au pragmatisme de son électorat afin que son parti remportât le plus de scrutins possibles lors des différentes élections législatives.

Le thatchérisme fut au cœur de la construction de l'image thatchérienne car il correspondait aux différentes idées avancées par Margaret Thatcher mais son contenu peut sembler peu idéologique. Le thatchérisme correspondait-il tout de même à une idéologie, comme le considéraient bon nombre de commentateurs politiques de l'époque ? En quoi reflétait-il une tentative de construction d'image politique de la part de Margaret Thatcher ?

¹ Philip Brown et Richard Sparks (dir.), *op. cit.*, p. 137.

² *Ibidem*, p. 137.

³ Jacques Leruez, *Le Système politique britannique : de Winston Churchill à Tony Blair*. Paris : Armand Colin, 2001, p. 315.

⁴ Andrew Thomson, *op. cit.*, p. 242.

4. Le thatchérisme : une idéologie ?

Margaret Thatcher avait le don de faire de ses discours de véritables appels à la ferveur nationale et à l'optimisme du peuple britannique quant à son avenir. Le fait que la plupart de ses discours étaient tournés vers le futur et encourageaient ses concitoyens à faire de leur mieux pour améliorer leur propre condition révèle très nettement une dimension idéologique dans la mesure où la définition même de l'idéologie implique une référence au rêve et à un idéal futur.

Ainsi, Margaret Thatcher fit toujours en sorte que ses valeurs et convictions transparussent dans ses discours et les clama haut et fort afin de présenter à son auditoire une vision du monde et de la société tels qu'elle les rêvait. Cette vision était présentée de telle façon qu'elle fût toujours optimiste et qu'elle incitât le peuple à s'y rallier et à la défendre à son tour. Même ses plus farouches opposants lui reconnurent quelques qualités en ce sens. À titre d'exemple, Chris Patten dit d'elle qu'« elle remontait le moral des troupes mieux qu'aucun autre chef du parti depuis Churchill »¹. Margaret Thatcher adoptait « le ton d'un chevalier en croisade »² idéologique qui ne reculait devant rien et réussissait à rassembler dans ses rangs une grande partie de ses concitoyens.

Par ailleurs, Margaret Thatcher avait tendance à simplifier les raisonnements susceptibles de paraître trop complexes aux yeux des citoyens britanniques. Ces simplifications lui furent parfois reprochées car elles pouvaient donner l'impression de discours réducteurs alors qu'elles relevaient tout de même d'une compétence rhétorique qui inscrivait la pensée thatchérienne dans le langage et permettait de persuader l'électorat.

Afin de persuader l'opinion publique du bien-fondé de ses idées politiques, Margaret Thatcher usait d'un procédé qui, selon John Campbell, consistait à « habiller la dureté de ses idées de mots qui sonnaient agréablement »³. De la sorte, elle parvenait à imposer ses idées, même si ces dernières ne reflétaient pas toujours les aspirations de ses concitoyens. Dans les discours qu'elle fit lors des différents congrès du parti, apparaissent plusieurs exemples de propos où les idées thatchériennes sont présentées avec douceur et bienveillance. En 1975, lorsqu'elle fit référence au capitalisme, elle le présenta de la manière suivante :

¹ « She cheered up the troops more than any party leader since Churchill », entretien de Charles Moore avec Chris Patten, Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 326.

² Catherine Cullen, *op. cit.*, p. 30.

³ « clothing harsh ideas in warm-sounding words », John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 446.

Notre système capitaliste génère un niveau notablement plus élevé de prospérité et de bonheur pour la raison que son credo repose sur la volonté de réussir et de saisir sa chance, et qu'il se fonde sur la dignité et la liberté de l'homme¹.

Le fait d'évoquer des valeurs comme « la dignité » et « la liberté » offrait un socle solide à l'argumentation en faveur du capitalisme. De la même manière, lorsqu'en 1981, elle se fit l'avocate du respect de la loi et de l'ordre, Margaret Thatcher tint les propos suivants :

C'est lorsque l'autodiscipline se délite que la société se doit de faire respecter l'ordre. C'est dans ce sens que nous autres, conservateurs, insistons sur l'idée que le gouvernement doit être fort, d'une force qui permette de faire respecter la loi, maintenir l'ordre public, protéger la liberté².

L'idée de garantir les conditions de la liberté individuelle permet une fois de plus de défendre l'idéal d'un État puissant sur le plan de la société.

Un autre exemple de simplification du discours est celui de l'allocution de Margaret Thatcher à l'attention d'électrices de la circonscription de Bexley, fief d'Edward Heath, en septembre 1949. Elle était à cette époque candidate pour la circonscription de Dartford, voisine de celle de Bexley. Comme cela a été décrit plus haut, elle invita les femmes à ne pas avoir peur du jargon utilisé par les économistes et à considérer la politique comme une activité semblable à la leur, celle de femme au foyer. Cette allocution résumait l'essence de ce qui fut plus tard appelé « thatchérisme » dans la mesure où il s'agissait de mettre en avant la nécessité de donner aux citoyens davantage de liberté et de responsabilités individuelles :

Après tout, la vie des femmes se fait au rythme des commissions, des pénuries de logements et de la diminution constante des possibilités professionnelles pour les jeunes, et nous devons par conséquent faire face à la situation en n'oubliant pas que plus les individus sont privés de leur pouvoir, moins nous avons de responsabilités à endosser³.

¹ Discours de Margaret Thatcher lors du congrès du parti conservateur à Blackpool, le 10 octobre 1975, cité dans Alain Laurent, Michel Lemosse et Mathieu Laine (dir.), *op. cit.*, p. 49-50.

² Discours de Margaret Thatcher lors du congrès du parti conservateur à Blackpool, le 16 octobre 1981, cité dans *ibidem*, p. 180.

³ « After all, women live in contact with food supplies, housing shortages and the ever-decreasing opportunities for children, and we must therefore face up to the position, remembering that as more power is taken away from

Son manque d'expérience dans différents domaines, et notamment en géopolitique, fut souvent reproché à Margaret Thatcher. Cela remettait en cause sa capacité à prendre des décisions et la cohérence de ces mêmes décisions lorsqu'elles avaient été prises. En ce sens, il y avait contradiction entre l'assurance dont elle faisait montre et l'expérience personnelle dans laquelle elle pouvait légitimement ancrer son raisonnement. La dimension idéologique ne semblait donc guère solide.

Par ailleurs, le thatchérisme peut être considéré comme paradoxal dans la mesure où il était composé d'un tissu complexe d'idées qui entraient parfois en contradiction. Par exemple, le fait de défendre la liberté individuelle mais de ne pas permettre à certains membres de la société d'y accéder est un paradoxe. En effet, les femmes, les individus travaillant dans les industries du nord du pays et ceux issus des classes sociales les moins élevées ne pouvaient s'assurer un destin particulièrement radieux sans aide du gouvernement. Margaret Thatcher était d'ailleurs elle-même un personnage complexe qui semblait à la recherche de conseils extérieurs mais finissait par ne suivre que ses propres instincts et convictions.

Le thatchérisme était-il aussi novateur qu'il le paraissait ? Il l'était en effet dans la mesure où il se démarquait très nettement des politiques menées par les gouvernements précédents. Pour autant, les vagues de privatisation qu'il engendra furent, certes, particulièrement vigoureuses, mais ne constituaient en rien une exception britannique. En comparant les politiques mises en place au Royaume-Uni à cette période avec celles qui se développèrent ailleurs dans le monde, il apparaît que bien des pays firent le choix de la privatisation afin d'encourager une économie fondée sur le libre-échange. Ainsi, des pays européens comme la France ou l'Allemagne de l'Ouest voulaient marquer leur opposition à l'idéologie marxiste et s'engagèrent sur la même voie que celle empruntée par les Britanniques¹. Le renouveau thatchérien peut de fait être nuancé même si Margaret Thatcher fit figure de précurseur en matière de néolibéralisme.

Pour autant, si nous nous fondons sur l'appréciation de l'entourage de la femme politique, nous pouvons remarquer que certains politiciens ne manquèrent pas de qualifier le thatchérisme d'idéologique. Il aurait donc bel et bien existé une idéologie thatchérienne. Cela correspond tout au moins à ce que défendent les soutiens de l'ancien Premier ministre comme Bernard Ingham qui, dans son autobiographie, utilise le terme d'« idéologie » pour faire

the people, so there is less responsibility for us to assume. », discours de Margaret Thatcher à Bexley, le 15 septembre 1949, cité dans Andrew Thomson, *op. cit.*, p. 14.

¹ Philip Brown et Richard Sparks (dir.), *op. cit.*, p. 133.

référence à la pensée thatchérienne et aux politiques qui en découlèrent : « Bien sûr, elle était convaincue de sa propre *idéologie*. De manière générale, elle savait ce qu'elle voulait et où elle voulait aller. Elle avait par ailleurs la détermination de s'y rendre »¹. Cette dimension idéologique était, selon Ingham, à la fois due aux nombreux changements opérés par Margaret Thatcher dans ses trois gouvernements successifs et à l'ancrage des préceptes une fois adoptés. En effet, la portée idéologique du message thatchérien se serait construite progressivement à travers le temps et se serait stabilisée lors du dernier mandat de Margaret Thatcher, c'est-à-dire à partir de 1987². Il y aurait donc eu un changement initial profond puis une consolidation des idées nouvelles. L'assemblage de ces deux facteurs aurait ainsi conféré au thatchérisme sa dimension idéologique. Il s'agissait effectivement, selon Margaret Thatcher elle-même, de devenir « un Premier ministre de long terme dans un gouvernement de long terme »³. Il n'y a qu'à évoquer, par exemple, son anecdote dans laquelle elle compara le temps que prenait la mise en place de ses politiques, et les effets qui devaient s'ensuivre, au temps que prend un arbre pour croître pour mieux comprendre en quoi le long terme revêtait une importance particulière à ses yeux. Dès le congrès du parti conservateur de 1979, elle insista sur la patience nécessaire pour voir les changements radicaux qu'elle promouvait s'installer dans la société britannique :

Nous devons faire avancer ce pays dans une nouvelle direction, [...] créer un tout nouvel état d'esprit. [...] Cela prendra du temps, et ne sera pas chose aisée⁴.

Les membres de son parti, admirateurs ou détracteurs du thatchérisme, approuvèrent généralement cette spécificité qui faisait de la pensée thatchérienne une idéologie, c'est-à-dire celle d'un changement en profondeur. Ainsi, dans ses mémoires, Geoffrey Howe, qui avait démissionné du gouvernement quelques mois avant la débâcle finale de son Premier ministre, cautionne les propos du journaliste Peter Jenkins, publiés dans le *Guardian* en 1989 :

¹ « Of course, she was secure in her own *ideology*. She broadly knew what she wanted and where she wanted to go. She was also determined to get there. », je souligne, Bernard Ingham, *op. cit.*, p. 172.

² *Ibidem*, p. 173.

³ « a long-term Prime Minister in a long-term government », *Ibid.*, p. 174.

⁴ « We have to move this country in a new direction, [...] to create a wholly new attitude of mind. [...] It will take time, and it will not be easy. », discours de Margaret Thatcher lors du congrès du parti conservateur à Blackpool, le 12 octobre 1979, cité dans John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume Two : The Iron Lady. op. cit.*, 2003, p. 76.

L'Histoire reconnaîtra sûrement ses réussites en tant que première femme Premier ministre du Royaume-Uni, une dirigeante qui avait le courage de ses convictions, qui a affronté le conformisme modéré de son époque, défié et renversé l'ordre existant, changé la carte politique et remis son pays sur pieds¹.

Selon John Campbell, le thatchérisme peut être défini de la manière suivante :

un ensemble d'idées, d'attitudes et de valeurs relativement clair, bien que parfois contradictoire, auquel sa personnalité a fourni une cohérence inhabituelle².

Après avoir étudié les idées, attitudes et valeurs mises en avant par Margaret Thatcher à travers son système de pensée, nous avons relevé les paradoxes qui les rendaient floues et parfois contradictoires. Cette citation laisse suggérer que la personnalité de la politicienne et les composantes de son identité ont apporté une cohérence idéologique au thatchérisme. Cela correspond également au constat effectué par Catherine Cullen :

Il existe plusieurs définitions possibles du thatchérisme. La première renvoie au style politique de Margaret Thatcher ; la seconde est davantage politique : l'État et le gouvernement doivent être suffisamment forts pour résister aux pressions corporatistes. Mais Margaret Thatcher, elle, a donné une dimension morale à sa politique, et c'est ce qui la caractérise le mieux : elle s'est forgé une idéologie politique, une éthique politique même, qui lui montre le chemin, une éthique qui puise davantage ses racines dans sa propre expérience que dans une théorie abstraite³.

Le processus alors à l'œuvre fut celui de la personnification du parti par son dirigeant. Ce processus a toujours existé mais se serait développé au dix-neuvième siècle sous l'impulsion d'éminentes personnalités comme William Gladstone et Benjamin Disraeli⁴. Avec

¹ « History will recognize her achievements as Britain's first woman Prime Minister, a leader with the courage of her convictions, who assailed the conventional wisdom of her day, challenged and overthrew the existing order, changed the political map, and put her country on its feet again. », article de Peter Jenkins publié dans le *Guardian* du 4 mai 1989, cité dans Geoffrey Howe, *op. cit.*, p. 571.

² « a relatively clear, if sometimes contradictory, body of ideas, attitudes and values to which her personality gave unusual coherence. », John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume Two : The Iron Lady. op. cit.*, p. 470.

³ Catherine Cullen, *op. cit.*, p. 81.

⁴ Monica Charlot, *op. cit.*, p. 178.

la personnification du parti par son dirigeant, les politiques défendues par l'ensemble des membres du parti sont incarnées par le dirigeant qui devient de la sorte une figure tutélaire, la quintessence même de l'esprit du parti. Voilà pourquoi il incombe à ce dirigeant de donner une cohérence aux différentes idées portées par son parti.

Dans le cas de Margaret Thatcher, il y eut une articulation très marquée entre le personnage et ses politiques et, donc, une très forte personnification de l'idéologie par la femme politique elle-même. C'est, du moins, ce qu'explique Wendy Webster : « le thatchérisme est incarné en Mme Thatcher, dans ce qu'elle dit et dans sa façon de se comporter »¹. Il ne s'agissait par conséquent pas d'une idéologie uniquement fondée sur des principes de la Nouvelle Droite, du néolibéralisme ou du conservatisme radical mais bel et bien d'une construction idéologique qui puisait dans l'image politique de Margaret Thatcher, dans son *ethos* et dans son *hexis*. Cela explique une fois encore pourquoi elle faisait constamment référence à son enfance et à son expérience personnelle pour soutenir ses prises de positions en politique. Le fait d'ancrer la politique dans un vécu personnel permet de justifier des décisions prises tout en adoptant la posture d'un modèle à suivre pour le peuple dans son ensemble. Par exemple, lorsque Margaret Thatcher incitait ses concitoyens à être davantage responsables de leur propre sort, elle expliquait conjointement qu'elle-même avait réussi à mener une prestigieuse carrière grâce à ses propres efforts. Cela correspond au processus que Christian Salmon baptisa « *storytelling* »².

Comme nous l'avons vu, Margaret Thatcher ne fit que très peu référence au fait qu'elle était une femme. Elle préférait se présenter en tant que personnalité politique neutre afin de contourner la classification dichotomique entre hommes et femmes. Lorsqu'elle fut élue chef du parti en 1975, elle dit, par exemple, « Il ne s'agit pas d'une victoire pour Margaret Thatcher, il ne s'agit pas d'une victoire pour les femmes – il s'agit d'une victoire pour quelqu'un qui fait de la politique. »³ Tout comme Margaret Thatcher elle-même, le thatchérisme ne fit pas vraiment la promotion des femmes au sein de la société britannique. Il y avait donc une concordance entre le personnage Thatcher en tant que femme et son idéologie. De manière générale, comme elle dit ne pas avoir souhaité modifier son image afin de rester authentique -

¹ « Thatcherism is embodied in Mrs Thatcher, in what she says and how she behaves. », Wendy Webster, *op. cit.*, p. 2.

² Christian Salmon, *op. cit.*

³ « It's not a victory for Margaret Thatcher, it's not a victory for women – it's a victory for someone in politics. », discours de Margaret Thatcher en tant que nouveau chef du parti conservateur lors d'une conférence de presse, le 11 février 1975, cité dans Wendy Webster, *op. cit.*, p. 68.

« Comment puis-je changer Margaret Thatcher ? Je suis ce que je suis. »¹ -, le thatchérisme devait rester fidèle à sa personnalité.

Les campagnes du parti conservateur aux élections législatives de 1979, 1983 et 1987 furent toutes centrées sur la *persona* de Margaret Thatcher, c'est-à-dire sur son image de personnalité politique. Elle apparut sur toutes les affiches et tracts publiés afin de mieux incarner le programme proposé par son parti. Selon les dires de Charles Powell, elle considérait qu'elle « agissait dans deux univers parallèles »². Ces deux univers étaient le gouvernement, qu'elle présentait souvent comme étant une entité dont elle ne faisait pas réellement partie, et « son univers »³ dans lequel elle pouvait laisser libre cours à ses idées et à ses aspirations. Dans cet univers très personnel, elle se concevait comme une politicienne solitaire, libérée de toute contrainte extérieure, seule capable d'incarner une vision de la société britannique. Selon Charles Powell, « elle avait besoin d'un gouvernement d'expédition pour l'élever à une certaine altitude. Une fois cette altitude atteinte, elle n'avait besoin que d'elle-même et de quelques sherpas. »⁴ Ainsi, il y avait en Margaret Thatcher une forme d'individualisme et d'indépendance qui faisait d'elle un Premier ministre particulièrement présent. Voilà pourquoi l'ère Thatcher peut être considérée comme une période où le pouvoir fut pleinement concentré entre les mains du Premier ministre. Il s'agissait d'un nouveau système où le gouvernement était régi par un « personnage unique, le Premier ministre » et où un processus de « présidentialisation » à l'américaine était à l'œuvre⁵. D'ailleurs, bien des médias de l'époque critiquèrent la tendance qu'avait la politicienne à se présenter comme la seule personne responsable de toutes les prises de positions de son parti. Ainsi, en 1986, l'*Evening Standard* rapporta les propos d'un membre de son gouvernement, Douglas Hurd, qui lui conseilla de ne pas « diriger le gouvernement comme s'il s'agissait d'un groupe sous l'emprise d'une femme »⁶. Pour autant, il apparaît que les médias encouragèrent cet accroissement du pouvoir du Premier ministre en diffusant, par exemple, des photographies de la politicienne entourée de sa famille ou même seule, dans des moments de sa vie privée. Par ailleurs, ils eurent de plus en

¹ « How can I change Margaret Thatcher? I am what I am. », entretien de Margaret Thatcher avec Jean Rook, publié dans le *Daily Express* du 1^{er} novembre 1989, cité dans *ibidem*, p. 87.

² « operated in two parallel universes », entretien de Charles Moore avec Charles Powell, cité dans Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 495.

³ « her universe », entretien de Charles Moore avec Charles Powell, cité dans *ibidem*, p. 495.

⁴ « she needed the Expedition/Government to get her up to a certain altitude. After that she just needed herself and a few Sherpas. », entretien de Charles Moore avec Charles Powell, cité dans *ibid.*, p. 495.

⁵ Jacques Leruez, *Le Système politique britannique : de Winston Churchill à Tony Blair. op. cit.*, p. 136.

⁶ « run the Government as a one-woman band », *Evening Standard*, 28 janvier 1986, cité dans Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 501.

plus tendance à publier des articles ou à diffuser des émissions dont le sujet principal était le Premier ministre lui-même et non pas son gouvernement.

Margaret Thatcher vint donc à incarner toutes les politiques que ses gouvernements avaient mis en place. Ce furent surtout les prises de positions les plus contestées qui semblaient, aux yeux de l'opinion publique, concorder avec la *persona* de la politicienne. Ainsi, des critiques émanèrent concernant son apparence physique alors qu'elles faisaient indirectement référence aux politiques menées. À titre d'exemple, l'écrivain et producteur de films et de pièces de théâtre Jonathan Miller dressa un portrait très méprisant de Margaret Thatcher lorsqu'il déclara qu'il la trouvait « détestable, répugnante à presque tous les égards »¹. Ce type de critique particulièrement virulente ne fut pas rare dans le milieu artistique qui avait généralement tendance à s'attaquer frontalement à la politicienne. Cela dit, il illustre parfaitement en quoi elle était perçue comme une personnification du thatchérisme, c'est-à-dire de ses décisions politiques. Lorsque, suite au décès de Margaret Thatcher en 2013, le romancier Ian McEwan écrivit « On ne se lassait jamais de ne pas l'aimer. Nous *aimions* ne pas l'aimer. »², cette remarque rappela la haine qu'elle avait suscitée au sein de la société britannique mais également le poids que lui faisait porter l'ensemble de ses prises de positions.

Ce fut d'ailleurs parce qu'elle était de plus en plus critiquée par des membres de son propre parti que Margaret Thatcher fut incitée à démissionner de son poste de Premier ministre en 1990. Elle était alors considérée comme la personne à abattre car responsable de toutes les actions de son gouvernement et de tous les maux du pays. Les citoyens l'avaient baptisée « *That Bloody Woman* »³ et une grande partie des électeurs ne voulait plus d'elle au pouvoir. Cela dit, sa personnification du thatchérisme lui avait également permis de remporter certains combats, notamment lorsque sa vision d'ensemble permettait d'éclipser l'échec de certaines de ses politiques. L'exemple le plus probant de cette stratégie fut celui des élections législatives de 1983 où sa réélection fut en grande partie due à une campagne centrée sur sa *persona* politique et sur son image de fervente patriote, alors que les mesures économiques n'avaient pas permis d'inverser la courbe du chômage, ni de redresser l'économie du pays. Cette idée correspond au constat effectué par Hugo Young lorsqu'il explique ce qui suit :

¹ « loathsome, repulsive in almost every way », retranscription d'un entretien de Graham Turner qui cite Jonathan Miller, cité dans *ibidem*, p. 637.

² « It was never enough disliking her. We *liked* disliking her. », *The Guardian*, 9 avril 2013, cité dans *ibid.*, p. 637.

³ « Cette Satanée Femme » : ce surnom fut tout d'abord utilisé par différents organes de presse britanniques., *Ibid.*, p. 520.

Le bon sens commun aux sondages d'opinion, dont ceux du parti lui-même, suggérait que ce furent précisément [les] qualités personnelles [de Margaret Thatcher] qui permirent au parti de se délester de la problématique du chômage et du reste de son bilan économique médiocre¹.

Margaret Thatcher construisit en partie son image politique selon sa propre volonté ; en partie seulement car certaines données échappèrent totalement à son contrôle dans la mesure où elles avaient fait partie de son capital social, inconsciemment transmis par le biais de ses expériences personnelles. Les valeurs et convictions qui composaient le capital social de Margaret Thatcher avaient, pour la plupart, été acquises lors de son enfance. Au cours de sa carrière politique, elles en vinrent à constituer ce qu'il est convenu d'appeler le « thatchérisme ».

Intéressons-nous à présent à la façon dont le thatchérisme et, plus généralement, l'image politique de Margaret Thatcher furent perçus par les Britanniques. Afin d'étudier la question de la réception, il sera nécessaire de se pencher tout particulièrement sur le rôle joué par les canaux de diffusion de l'image politique dans la transmission de cette dernière.

¹ « The collective wisdom of the polls, including the party's private polls, suggested that it was precisely her personal qualities which enabled the party to transcend unemployment and the rest of its poor economic record. », Hugo Young, *op. cit.*, p. 324.

Chapitre 3 : Réception et reconfigurations de l'image politique thatchérienne

« Les techniques servant à enrégimenter l'opinion ont été inventées puis développées au fur et à mesure que la civilisation gagnait en complexité et que la nécessité du gouvernement invisible devenait de plus en plus évidente. »

Edward BERNAYS¹

¹ Edward Bernays, *op. cit.*, p. 33.

I. Canaux de diffusion et grands principes de la communication médiatique

Cette première sous-partie concernant la thématique de la représentation et des médias n'a pas pour ambition d'établir un panorama exhaustif et détaillé du paysage médiatique britannique mais tentera de présenter le plus simplement possible les principales directions prises par les médias au Royaume-Uni pendant la période de cette étude, c'est-à-dire entre 1950 et 1990, et surtout au cours des années 1980, avant d'introduire les principes généraux de la communication¹ médiatique.

Dans les années 1980, les journaux et hebdomadaires britanniques pouvaient être classés en deux catégories : ceux de centre-gauche, généralement opposés à Margaret Thatcher, et ceux de droite, plutôt pro-thatchériens. Parmi les organes de presse de droite figuraient le *Times*, le *Daily Telegraph*, l'*Express*, le *Daily Mail*, le *Sun* ou le *News of the World*. Au centre-gauche, il y avait principalement le *Daily Mirror*, le *Guardian* et l'*Independent*. Les tabloïds étaient généralement, mais pas unanimement, en faveur de la politicienne tandis que la presse dite « de qualité » était plutôt opposée au thatchérisme. Afin de distinguer plus nettement les divergences d'opinions au sein de la presse britannique, voici un tableau plus détaillé emprunté à Jacques Leruez :

PRINCIPAUX TITRES DE PRESSE ET ORIENTATIONS POLITIQUES	
Titres et dates de création	Orientation politique
Quotidiens dits « de qualité »	
<i>Times</i> - 1785	Conservateur
<i>Guardian</i> – 1821	Gauche modérée
<i>Daily Telegraph</i> – 1855	Conservateur
<i>Financial Times</i> – 1888	Indépendant, proche des milieux d'affaires
<i>Independent</i> – 1986	Indépendant, libéral
Quotidiens populaires	
<i>Daily Mail</i> - 1896	Conservateur
<i>Express</i> – 1900	Conservateur
<i>Daily Mirror</i> – 1903	Travailliste
<i>Sun</i> – 1964	Conservateur
<i>Daily Star</i> – 1878	Indépendant, populiste
<i>Today</i> – 1986	Conservateur

¹ « Communiquer vient du verbe latin *communicare* qui signifie mettre en commun et partager. », Jean-Paul Gourévitch, *op. cit.*, p. 67.

Journaux du dimanche dits « de qualité »	
<i>Observer</i> – 1791	Gauche modérée proche des travaillistes
<i>Sunday Times</i> – 1822	Conservateur
<i>Sunday Telegraph</i> – 1961	Conservateur
<i>Independent on Sunday</i> – 1990	Indépendant, libéral
Journaux du dimanche populaires	
<i>News of the World</i> – 1843	Populiste, conservateur
<i>People</i> – 1881	Populiste, indépendant
<i>Sunday Mirror</i> – 1915	Populiste, travailliste
<i>Sunday Express</i> – 1918	Conservateur
<i>Mail on Sunday</i> – 1982	Conservateur

1

Les médias européens ont fait face à des changements majeurs depuis les années 1980, décennie qui constitue un véritable pivot dans leur histoire. En effet, ces années virent naître des développements technologiques ainsi que des changements de politiques médiatiques, en particulier en ce qui concerne la télévision. Le Royaume-Uni ne put échapper à ces changements majeurs. Cependant, dans ce pays, il y avait une volonté de conserver le contrôle sur le contenu de l'information et un refus de se soumettre à une européanisation excessive². Par le biais de son plus fort pouvoir sur les médias, la Communauté économique européenne, quant à elle, essayait de les rendre plus compétitifs à l'intérieur et à l'extérieur de l'Europe afin de protéger l'identité culturelle européenne d'une potentielle menace américaine³. Cette compétitivité fut encouragée par des vagues de privatisation, surtout en ce qui concerne le média télévisuel⁴. D'autre part, en 1983, la CEE tenta d'harmoniser le secteur audiovisuel européen avec la publication d'un rapport intitulé « Réalités et tendances de la télévision en Europe », ce qui conduisit à la directive « Télévision sans frontières » de 1989⁵.

Même s'il n'existait pas de presse européenne commune, il est intéressant de noter que les médias participèrent à la construction de l'Europe car ils reflétèrent une image bien particulière de cette formation dans chacun des pays membres⁶. Les journalistes britanniques, par exemple, véhiculaient généralement une image peu glorieuse de l'Europe⁷.

¹ Jacques Leruez, *Le Système politique britannique : de Winston Churchill à Tony Blair. op. cit.*, p. 239-240.

² Stylianos Papathanassopoulos et Ralph Negrine, *op. cit.*, p. 19.

³ *Ibidem*, p. 64.

⁴ *Ibid.*, p. 64.

⁵ *Ibid.*, p. 63.

⁶ *Ibid.*, p. 124-125.

⁷ *Ibid.*, p. 132.

Avant le tournant des années 1980, le Royaume-Uni était pourvu d'un système où la télévision publique dominait¹. C'est donc seulement au cours de cette décennie, et plus particulièrement entre 1988 et 1992², que le média télévisuel devint de plus en plus commercial. Il fut partagé entre actionnaires du secteur privé et un système de concurrence fut instauré³ car les chaînes publiques furent désormais financées par une redevance télévisuelle tandis que les chaînes privées se mettaient à réaliser des bénéfices grâce aux publicités qu'elles diffusaient. La BBC est une chaîne télévisée et radiophonique publique qui détenait le monopole jusque dans les années 1970. Elle dut certes faire face à la concurrence avec l'apparition de nouvelles chaînes privées mais demeura la plus populaire au-delà de la décennie 1980. Ceci est sans doute en partie dû aux lois de régulation de l'audiovisuel qui furent mises en place pendant et après les années 1980 afin de fixer un cadre au capitalisme économique qui s'emparait des médias⁴. En revanche, pendant la période de dérégulation des années 1980, les réseaux radiophoniques augmentèrent rapidement en nombre grâce à l'émergence de nouvelles chaînes de radio privées⁵. En outre, le modèle libéral qui vint à caractériser la presse britannique eut tendance à limiter la liberté journalistique à cause de la forte pression commerciale qu'il implique⁶.

Par ailleurs, la période des années 1980 fut marquée par l'apparition de développements technologiques, tels le remplacement progressif de la télévision analogique par la télévision numérique⁷. Le câble et le satellite permirent à la télévision de se propager au sein des foyers européens⁸ et d'obtenir une meilleure qualité de diffusion.

Tous ces nouveaux moyens permirent à la communication médiatique de gagner en efficacité. En 1962, dans son ouvrage intitulé *The Gutenberg Galaxy : The Making of Typographic Man*, Marshall McLuhan élabora l'expression de « village planétaire »⁹ afin de comparer le monde à un village où les communications seraient particulièrement rapides. De fait, nombreuses furent les personnalités politiques qui s'orientèrent vers des techniques médiatiques plutôt que purement politiques afin de s'imposer dans l'arène face à leurs adversaires. Il faudra donc porter notre attention sur les trois facteurs déclinés par Henrik Örnebring de la manière suivante :

¹ *Ibid.*, p. 19.

² *Ibid.*, p. 20.

³ *Ibid.*, p. 19.

⁴ *Ibid.*, p. 31.

⁵ *Ibid.*, p. 51.

⁶ *Ibid.*, p. 24.

⁷ *Ibid.*, p. 41.

⁸ *Ibid.*, p. 37.

⁹ « global village », Marshall McLuhan, *The Gutenberg Galaxy : The Making of Typographic Man*. University of Toronto Press, 1962.
expression reprise et popularisée dans l'ouvrage du même auteur intitulé *Understanding Media*, publié en 1964

- 1) la **représentation** qui consiste en la nature de la couverture médiatique,
- 2) la **production** qui dépend de la nature du journalisme,
- 3) la **participation** qui se reflète à travers les discussions dans la sphère publique¹.

Pour compléter ces quelques distinctions, il convient d'évoquer les quatre approches de l'image politique fournies par Jean-Paul Gourévitch :

- 1) L'« **approche cartographique** » ou le rôle de l'image à travers la diversité des systèmes de communication politique,
- 2) L'« **approche économique et politique** » déterminée par l'actionnariat politique sur la communication politique et incarnée par les conseillers en image,
- 3) L'« **approche technique et pédagogique** » qui équivaut à la lecture et au déchiffrement de l'image,
- 4) L'« **approche sociologique** » qui correspond au devenir de l'image face à la société, à la circulation de cette dernière².

Ces quatre approches permettent de mieux comprendre les stratégies à l'œuvre dans la construction d'une image et dans la manipulation de ses destinataires. Gourévitch nous explique que l'approche pédagogique de l'image est essentielle puisque c'est elle qui détermine la pertinence de ce qui est montré. En effet, selon lui, trois critères permettent d'établir la qualité de l'image de marque : la « cohérence », la « pertinence » et la « prégnance »³. À ces critères s'ajoutent trois autres notions pour que la communication politique soit efficace : la « représentativité », la « crédibilité » et la « fiabilité »⁴. En effet, dans un système démocratique, toute personnalité se doit de représenter le peuple qui l'a élue, d'apparaître crédible à ses yeux et d'être fiable en ce qui concerne les promesses faites au peuple et les règles fondamentales d'éthique à observer. Pour résumer le sens du terme « fiabilité », Gourévitch explique : « être fiable, c'est prouver qu'on a les moyens de la politique qu'on propose »⁵. Il en sera de nouveau question au moment de se pencher sur les stratégies mises en place par Margaret Thatcher pour sans cesse reconstruire et infléchir son image politique. Cela dit, la question de la fiabilité est fondamentale pour qui s'intéresse à la déconstruction de l'image politique et à la façon dont cette dernière était perçue par l'opinion publique.

¹ Henrik Örnebring, « European Journalism : A Themed Issue of Journalism Studies ». *Journalism Studies* 10 (1), 2009, cité dans Stylianos Papathanassopoulos et Ralph Negrine, *op. cit.*, p. 128.

² Jean-Paul Gourévitch, *op. cit.*, p. 53.

³ *Ibidem*, p. 194.

⁴ *Ibid.*, p. 197.

⁵ *Ibid.*, p. 198.

Il apparaît que les conseillers politiques et médiatiques de Margaret Thatcher jouèrent un rôle de premier ordre dans la transmission de son image politique dans la mesure où des personnes comme Bernard Ingham avaient pour mission de servir d'intermédiaires entre la politicienne et les médias.

Enfin, il est important de comprendre en quoi certaines émissions télévisées traitant de politique se sont construites comme de véritables spectacles. Ces émissions furent qualifiées de « *shows* », terme provenant des médias américains. Le « *show* » est une « réponse des médias à la politique »¹. Jean-Paul Gourévitch en élabore d'ailleurs la définition suivante :

Proposer un show, c'est articuler une émission de longue durée sur un dispositif spectaculaire autour de deux célébrités : un professionnel du journalisme peu suspect de partialité et une vedette politique, avec un relais de protagonistes venant animer le show ou/et de produits venant le diversifier et l'enrichir. Ce type de spectacle est également déstructurant pour la parole politique. Ce n'est pas la star de la politique mais celle des médias qui tient le conducteur².

Comme nous pouvons le constater, cette définition révèle un vocabulaire renvoyant aux champs lexicaux du spectacle et du théâtre. Il y aurait même, selon Gourévitch, primauté de la théâtralité sur le contenu du message politique. Autrement dit, la forme importerait davantage que le fond. Ceci est principalement dû aux motivations financières des médias. En effet, Gourévitch fait référence à un article portant sur les émissions politiques à la télévision, écrit par le sociologue Erik Neveu, et explique que le média télévisuel chercherait avant tout à créer un spectacle lucratif, « une traduction, [...] une conversion des activités complexes de la politique en un dispositif spectaculaire, placé en principe sous le contrôle de l'opinion qui doit générer une plus-value »³.

Intéressons-nous à présent, de manière plus concrète, à la transmission et à la réception de l'image politique thatchérienne pour observer la façon dont cette image polarisa l'opinion publique et incita les canaux de diffusion à la valoriser ou à la dévaloriser.

¹ *Ibid.*, p. 177.

² *Ibid.*, p. 176-177.

³ *Ibid.*, p. 175.

II. Transmission et réception de l'image politique

1. Valorisation

A. Principaux garants de la valorisation

Tout au long de sa carrière politique, Margaret Thatcher fut un personnage omniprésent dans les médias, notamment à partir du moment où elle devint Premier ministre. De 1979 à 1990, que les articles à son sujet fussent élogieux ou non, il ne se passa pas une semaine sans qu'elle ne fût la une d'un journal¹. Le rôle des médias dans la construction de l'image thatchérienne fut en ce sens prépondérant. En effet, comme le note Brenda Maddox dans sa biographie de la femme politique : « Les dames de fer ne sont pas nées, elles sont créées »². La question qui s'impose à la lecture de cette citation est de savoir qui est à l'origine de cette création et selon quel processus. La création provient, en effet, à la fois de la « Dame de fer » elle-même, mais également d'un ensemble d'agents extérieurs, ceux qu'il est convenu d'appeler canaux de diffusion de l'image.

Margaret Thatcher fut omniprésente dans les médias ainsi que dans de nombreuses représentations artistiques telles les pièces de théâtre, films et autres romans. Par ailleurs, elle devint une idole des dessinateurs de presse et caricaturistes et fut incarnée par une marionnette constamment présente dans l'émission satirique *Spitting Image* jusqu'en 1990. Il semble évident que son omniprésence médiatique était tout d'abord due à son omnipotence politique. En effet, aucune classe sociale ni aucun parti politique ne fut épargné des conséquences du thatchérisme. Déjà, lorsqu'elle était candidate pour la circonscription de Dartford, elle ne dormait que très peu et consacrait tout son temps à rencontrer des notables et à faire du porte-à-porte sur l'ensemble de la circonscription. Elle se rendit dans des usines, dans des cantines ou encore dans des pubs afin de rencontrer un grand nombre de ses concitoyens. Les médias ne pouvaient, par conséquent, manquer de mentionner Margaret Roberts³.

En donnant, en 1985, l'autorisation aux médias télévisuels de filmer les débats parlementaires à la Chambre des communes⁴, Margaret Thatcher offrit à ces derniers la possibilité de mieux mettre en avant son image de Premier ministre engagé et appliqué à sa

¹ Simon Jenkins, *op. cit.*, p. 6.

² « Iron Ladies are not born, they are made. », Brenda Maddox, *Maggie*. Londres : Coronet, 2003, cité dans *ibidem*, p. 6.

³ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 84.

⁴ Bill Jones et Philip Norton (dir.), *op. cit.*, p. 356.

tâche. Elle encouragea également davantage de concurrence entre les médias en soutenant les chaînes télévisées TV-am et Sky Television¹. Ces nouvelles chaînes d'information permirent de mettre en place une concurrence à la toute-puissante BBC. Reconnaisantes, ces dernières contribuèrent à la défense et à la promotion de celle qui avait encouragé leur création.

Lors de la campagne aux élections législatives de 1979, certains journalistes furent invités à participer aux travaux menés par les laboratoires d'idées libéraux comme l'Institute of Economic Affairs ou le Centre for Policy Studies². Ces journalistes ne manquèrent pas de faire bonne presse aux valeurs libérales que défendait le parti conservateur et, plus particulièrement, sa dirigeante. Ils contribuèrent donc très largement à émettre une image favorable de Margaret Thatcher en vue de l'élection de son parti et de sa possibilité de former un gouvernement. Aux dernières élections remportées par le parti conservateur avec Margaret Thatcher à sa tête, en 1987, il faut noter que trois journaux sur quatre soutenaient la candidate conservatrice³. Il y eut donc un engouement croissant des médias envers elle. Ces derniers finirent par constituer un soutien de taille, presque inégalé dans l'histoire de la politique britannique.

Les journaux qui contribuèrent le plus à la valorisation de l'image de Margaret Thatcher furent les tabloïds comme le *Sun* qui faisaient eux aussi l'éloge de l'économie de marché, d'une politique de défense forte et étaient très méfiants à l'égard des autres pays européens. Au cours des années Thatcher, ce tabloïd acquit une grande influence sur les citoyens britanniques et gagna la « réputation de pouvoir faire ou détruire les politiciens »⁴. Par exemple, lorsque Jacques Delors proposa le lancement de la monnaie unique européenne en 1990, le *Sun* publia en première page une photographie de lui accompagnée d'un doigt d'honneur et du commentaire « *Up Yours Delors!* »⁵. Ce type de propos, particulièrement familier et parfois vulgaire, est typique des tabloïds qui ont pour but de faire passer leur familiarité pour de la transparence et de donner l'impression qu'ils disent tout haut ce que les citoyens britanniques pensent tout bas. Certains décrivent volontiers cette manœuvre journalistique comme une forme de populisme. Ce fut également le *Sun* qui, le premier, fit remarquer la transition dans l'image de Margaret Thatcher de femme au foyer à star des médias en 1979⁶.

¹ Bernard Ingham, *op. cit.*, p. 344.

² Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 260-261.

³ John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume Two : The Iron Lady. op. cit.*, p. 407.

⁴ « a reputation to make or destroy politicians », Andy McSmith, *op. cit.*, p. 223.

⁵ *Sun*, 1^{er} novembre 1990, cité dans *ibidem*, p. 223.

⁶ Wendy Webster, *op. cit.*, p. 72.

De manière générale, la plupart des journalistes admirateurs de la politicienne travaillaient pour le compte des tabloïds et de la presse populaire. Ils appréciaient le personnage qu'elle constituait car il leur offrait le mythe d'une femme aux pouvoirs démesurés, capable de mener tous les combats de front et de détruire la réputation des hommes qui l'entouraient. Les nombreuses humiliations qu'elle leur fit subir constituaient une aubaine pour les tabloïds, précurseurs de la presse à scandale. Ce furent eux qui insistèrent sur les différentes *persona* de Margaret Thatcher, même lorsqu'ils n'en avaient pas été à l'origine. Ainsi, cette dernière apparut constamment sous les traits d'un personnage éminemment puissant, qu'il s'agisse de Boadicée, la Dame de fer, Britannia ou encore la reine Elizabeth II¹.

De la même manière qu'elle fut constamment encensée par la presse populaire britannique, Margaret Thatcher fut également régulièrement défendue et protégée par elle. Par exemple, lorsque l'université d'Oxford lui refusa un diplôme honorifique en 1985, les tabloïds prirent sa défense et insistèrent sur le fait qu'il s'agissait d'une « femme remarquable, qui par ses propres capacités, caractère et volonté fut la première [...] à devenir Premier ministre »². Toute attaque à son encontre impliquait donc une contre-attaque de la part d'un certain nombre de médias. Lors de la grève des mineurs de 1984, le *Sun* et le *Daily Mail* couvrirent l'événement de sorte que l'opinion publique allât à l'encontre des mineurs et en faveur du gouvernement³. Ce soutien des tabloïds envers Margaret Thatcher encouragea les initiatives de son gouvernement pour mettre fin à la grève sans céder face aux pressions des grévistes. Certains mineurs se mirent même à se rebeller contre la National Union of Mineworkers en formant l'*Union of Democratic Mineworkers*⁴. Il est intéressant de noter que, grâce au très fort soutien d'une partie de la presse, les mouvements de grève de 1984 parurent antidémocratiques aux yeux des citoyens britanniques. D'ailleurs, dès les débuts de la grève, en mai 1984, le *Sun* eut l'intention de publier une photographie d'Arthur Scargill le bras levé avec pour légende « *Mein Führer* ». Cette publication fut finalement abandonnée car les syndicats d'imprimeurs y mirent leur veto⁵.

La vision de la société portée par Margaret Thatcher concordait avec celle des tabloïds. Il n'est donc pas très étonnant de constater que la politicienne et la presse populaire

¹ *Ibidem*, p. 72.

² « remarkable woman, who by her own ability, character and will has become the first [...] to become Prime Minister », *Daily Mail*, 30 janvier 1985, cité dans *ibid.*, p. 96.

³ Stephen Blake et Andrew John, *op. cit.*, p. 73.

⁴ *Ibidem*, p. 73.

⁵ David Jones, Julian Petley, Mike Power et Lesley Wood, *Media Hits the Pits – The Media and the Coal Dispute*. Londres : Campagne pour la liberté de la presse et de la diffusion télévisée, non-daté, p. 9, cité dans Andy McSmith, *op. cit.*, p. 217.

s'allièrent pour imposer aux citoyens un modèle de société qui correspondait à leurs valeurs. Ainsi, lorsque le gouvernement proposa le budget de 1982, la presse populaire fut presque unanimement favorable aux mesures suggérées¹.

Par rapport à des questions de société, alors que, dans les années 1980, l'homosexualité devenait de plus en plus acceptable dans l'ensemble de la société mais pas aux yeux de certains politiciens conservateurs, ni à ceux des journalistes de presse populaire, les tabloïds firent tout leur possible pour démontrer que les municipalités travaillistes dépensaient des sommes trop conséquentes dans leur soutien aux associations gays et lesbiennes².

Lors de l'affaire Westland, les tabloïds, avides de scandales en tout genre, profitèrent bien évidemment du feuilleton politique qu'offrit la dispute entre le Premier ministre et les membres de son cabinet qu'étaient Michael Heseltine et Leon Brittan. Comme à l'accoutumée, Margaret Thatcher bénéficia du soutien du *Sun* qui, en gros titre, qualifia Heseltine de « menteur »³. Un tel soutien contribua sans nul doute au fait que la réputation de la politicienne ne fut qu'à peine égratignée par cette affaire.

Dans la période où Margaret Thatcher était Premier ministre, Rupert Murdoch commença à se construire un empire médiatique américain et britannique. En effet, hormis des organes de presse américains, Murdoch détenait les deux tabloïds les plus vendus au Royaume-Uni qu'étaient le *Sun* et le *News of the World* ainsi que d'autres journaux et hebdomadaires comme le *Times* et le *Sunday Times* dont il fit l'acquisition en 1981. Cette acquisition fut très certainement encouragée par le Premier ministre qui avait rencontré Rupert Murdoch plusieurs fois avant la signature du contrat, même si Margaret Thatcher nia toute implication dans ces opérations⁴. Andrew Neil, rédacteur en chef du *Sunday Times*, décrivit son patron de la façon suivante :

Quand vous travaillez pour Rupert Murdoch vous ne travaillez pas pour le patron d'une entreprise, vous travaillez pour un Roi-Soleil. Toute l'existence tourne autour du Roi-Soleil : toute l'autorité vient de lui⁵.

¹ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 655.

² Stephen Blake et Andrew John, *op. cit.*, p. 99.

³ « You Liar! », *Sun*, 7 janvier 1986, cité dans Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 469.

⁴ David Cannadine, *op. cit.*, p. 97-98.

⁵ « When you work for Rupert Murdoch you do not work for a company chairman, you work for a Sun King. All life revolves around the Sun King: all authority comes from him. », Andrew Neil, *Full Disclosure*. Londres : Macmillan, 1996, p. 160.

En 1985, les dramaturges Howard Brenton et David Hare écrivirent une pièce de théâtre intitulée *Pravda* qui mettait en scène le pouvoir démesuré de Rupert Murdoch dans les années 1980. Cette pièce satirique mit également en évidence le lien qui unissait le magnat de la presse et le Premier ministre britannique¹.

Ainsi, le pouvoir de Rupert Murdoch devint particulièrement important grâce aux liens que ce dernier était parvenu à tisser avec des politiciens comme Margaret Thatcher. En effet, le Premier ministre britannique soutint généreusement les initiatives du magnat de l'information et, réciproquement, les organes de presse détenus par Murdoch lui apportèrent un soutien sans faille. Par exemple, lorsqu'en 1990, Margaret Thatcher fit adopter une loi sur la diffusion télévisuelle ayant pour dessein d'encourager une plus grande concurrence inter-médias et de diversifier l'offre médiatique, ce décret ne s'appliqua pas à Rupert Murdoch car il semblerait qu'il profita d'une forme de protection de la part de la politicienne. Selon les termes plus précis de cette loi, tout organe de presse écrite ne pouvait détenir plus de 20% des parts d'une chaîne télévisée².

Tout au long des années pendant lesquelles elle fut Premier ministre, Margaret Thatcher aida Rupert Murdoch à acquérir des parts de marché dans les différents médias et lui apporta son soutien dans ses nombreuses querelles avec les syndicats d'imprimeurs³.

Le soutien médiatique dont bénéficia Margaret Thatcher fut donc particulièrement prononcé. Cela dit, d'autres canaux de diffusion de son image politique contribuèrent tout autant à la promotion de sa réputation. Ainsi, les politiciens et conseillers qui l'entouraient participèrent également à la mise en avant d'une image favorable de cette femme politique qui, dès son élection en tant que députée en 1958, devint progressivement un personnage incontournable de la scène politique britannique. En 1975, lorsqu'elle fut élue chef du parti conservateur, elle fut immédiatement protégée par les autres membres de son parti car il fallait que cette nouvelle expérience fût une réussite, profitable à tous les conservateurs, et qu'elle pût offrir une chance au parti de remporter les élections législatives à venir. À cet effet, elle obtint même le soutien d'anciens défenseurs d'Edward Heath⁴.

Lorsqu'elle arriva au pouvoir en tant que Premier ministre, de nombreux électeurs traditionnellement du côté des travaillistes furent séduits par la femme politique conservatrice. Lors de la campagne du parti conservateur aux élections législatives de 1979 notamment,

¹ Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 641.

² Andy McSmith, *op. cit.*, p. 226.

³ David Cannadine, *op. cit.*, p. 98.

⁴ John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 313.

l'électorat travailliste se mobilisa particulièrement en faveur des conservateurs¹. Un tel engouement engendra une défense de la politicienne par ses adversaires traditionnels, ce qui ne manqua pas de convaincre une majorité d'électeurs et de conduire à des victoires records du parti conservateur tout au long des années qui suivirent.

Enfin, un personnage-clé qui donnait de Margaret Thatcher une image positive et qui peut également être considéré comme canal de diffusion d'image politique était son mari, Denis Thatcher. Ce dernier apparaissait comme un personnage plus doux et modéré que son épouse, ce qui permit de lui conférer un aspect plus humain. Il était régulièrement représenté comme préférant le golf et le monde de l'entreprise à celui de la politique, ce qui donnait l'impression d'un couple capable de s'intéresser à d'autres activités que celle de la politique. D'ailleurs, Denis Thatcher, qui se permettait occasionnellement quelques plaisanteries avec les journalistes, donnait de son épouse l'image d'une femme dévouée à son foyer bien que professionnellement ambitieuse. Ses allocutions furent cependant rares car il se cantonnait à son rôle de mari et, bien que physiquement très présent aux côtés de sa femme, il évitait généralement d'émettre tout commentaire sur la politique qu'elle menait.

Ainsi, il apparaît que l'image politique de Margaret Thatcher bénéficiait du soutien de toute une frange des médias britanniques ainsi que de celui d'autres agents. En contrepartie, cette image était dans une large mesure à la merci de ses canaux de diffusion car elle devait souvent servir leurs propres intérêts. Étudions à présent quelques aspects de l'image thatchérienne que les canaux de diffusion glorifièrent particulièrement.

¹ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 268.

B. Construction d'une « star » médiatique

a. Valorisation de qualités morales

En s'intéressant aux qualités morales de Margaret Thatcher, les médias et les personnalités politiques de l'époque tentèrent d'entrevoir ce qui se cachait derrière le masque du personnage auto-construit. Les qualités morales que les médias percevaient en la personne de la politicienne furent essentiellement son inébranlable volonté et sa sincérité. Comme le note très justement Patricia Murray : « Il y a ceux qui contestent les convictions de Mme Thatcher, mais même ses détracteurs les plus virulents ne remettraient pas en question sa sincérité et son engagement »¹. De la même manière, dans le *Spectator* du 24 mai 1986, Norman Tebbit expliqua que « lorsque les gens comprennent ce qu'elle fait, il en ressort beaucoup d'admiration pour son énergie et sa résolution ainsi que sa persistance, même de la part de ceux qui ne sont pas en accord avec elle »².

Qu'il s'agît de l'impression émanant des médias ou de témoignages plus personnels, il apparaissait régulièrement que les personnes entourant Margaret Thatcher étaient interpellées par sa sincérité et par la transparence de ses propos. Par exemple, Charles Moore recueillit le témoignage d'un journaliste qui eut le privilège d'assister à un discours de Margaret Thatcher lors d'un dîner donné par Mme Kay Graham, propriétaire du *Washington Post*. Ses impressions furent les suivantes :

Elle parla, principalement de manière improvisée, et fit grande impression. Elle s'exprima au sujet des libres marchés et de la liberté, en ayant recours à un langage qu'aucun dirigeant britannique précédent n'avait employé depuis la guerre. Ce discours ne sonnait pas faux ou conçu pour plaire. Il venait du cœur³.

¹ « There are those who decry Mrs Thatcher's beliefs, but not even her most vehement critics would question her sincerity and commitment. », Patricia Murray, *Margaret Thatcher : A Profile*. Londres : WH Allen, 1980, p. 233.

² « When people understand what she's doing there's a good deal of admiration for her energy and resolution and persistence, even from those people who don't agree with her. », *Spectator*, 24 mai 1986, cité dans John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume Two : The Iron Lady. op. cit.*, p. 500.

³ « She spoke, largely off the cuff, and made a huge impression. She talked about free markets and liberty, using language that no previous British leader had done since the war. This speech was not false or designed to please. It came from the heart. », propos recueillis par Charles Moore, cités dans Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 319.

Pour de nombreux citoyens britanniques de l'époque, il n'y avait donc aucun doute quant à la franchise de Margaret Thatcher. Cette sincérité semblait d'ailleurs être un des traits majeurs de sa personnalité comme l'a relevé Jonathan Raban selon qui la verve thatchérienne était aussi percutante que « l'impertinence à l'état brut d'Hemingway [...] après une overdose de George Eliot »¹.

Alors qu'elle n'était pas encore chef du parti mais ministre de l'Éducation du gouvernement Heath, elle impressionnait déjà ses collègues, membres du cabinet, par sa sincérité. Comme le note Jean-Louis Thiériot :

Dans la salle de réunion du 10 Downing Street, meublée d'acajou, tendue de vert sombre, les cimaises débordantes d'huiles pâteuses d'anciens Premiers ministres, son franc-parler détonne. Elle intervient sans cesse à temps et à contretemps, avec sa voix haut perchée qui déraile dans les aigus. Quand on ne l'écoute pas, elle tape du poing sur la table, physiquement. Elle n'hésite pas à interrompre les grands du Cabinet, le chancelier de l'Échiquier Tony Barber, le ministre des Affaires étrangères Sir Alec Douglas-Home, ou, *shocking*, le Premier ministre lui-même².

La franchise de Margaret Thatcher l'incitait donc à mettre en œuvre une autre de ses qualités souvent perçue comme morale : sa détermination à toute épreuve. Le fait qu'elle se permit de « tape[r] du poing sur la table » ne fut pas considéré comme une forme d'agressivité mais plutôt comme la marque de son indéfectible engagement en faveur de ses concitoyens.

À l'occasion du congrès annuel du parti conservateur tenu à Brighton en 1980, Margaret Thatcher fit un discours qui prouva sa détermination à poursuivre les objectifs qu'elle s'était fixés lors de la campagne pour l'élection du parti en 1979³. Elle dit par exemple, avec la plus grande fermeté, « Le gouvernement a la volonté de ne pas dévier de cette politique et de la mener jusqu'à son terme. C'est cela qui permet de classer mon gouvernement parmi ceux qui ont, dans la Grande-Bretagne de l'après-guerre, fait preuve d'une authentique radicalité, »⁴ « le cas de la Rhodésie nous a permis de prouver que les marques distinctives de la philosophie

¹ « the row freshness of Hemingway [...] after an overdose of George Eliot », Jonathan Raban, *God, Man, and Mrs Thatcher : A Critique of Mrs Thatcher's Address to the General Assembly of the Church of Scotland*. Londres : Chatto & Windus, 1989, p. 68.

² Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 164-165.

³ Alain Laurent, Michel Lemosse et Mathieu Laine (dir.), *op. cit.*, p. 149.

⁴ *Ibidem*, p. 154.

conservatrice, ce sont, aujourd'hui comme hier, le réalisme et l'esprit de décision. »¹ ou encore « le gouvernement britannique entend rester fidèle à ces deux grandes institutions que sont la Communauté et l'Otan. Nous ne les trahirons pas »². Les médias ne manquèrent pas de percevoir dans ces propos la persévérance de Margaret Thatcher.

Un autre de ses discours qui avait donné la preuve de sa ténacité fut celui qu'elle prononça à Kensington le 17 janvier 1976. Dans ce discours, elle s'en prit tout particulièrement à l'URSS et attaqua frontalement le bloc de l'Est alors que l'heure était généralement à la détente du côté du gouvernement travailliste. Cela dit, la presse britannique accueillit positivement ce discours qui lui parut davantage réaliste que les idées avancées par les travaillistes³. Une fois de plus, la détermination de Margaret Thatcher apparut très nettement aux yeux des médias : « Nous ne nous laissons pas bercer par une quelconque illusion empreinte de nostalgie à propos du rôle joué par la Grande-Bretagne dans le passé. Ce que nous disons, c'est ceci : la Grande-Bretagne a un rôle à jouer maintenant, et un rôle à jouer demain, »⁴ « la tâche vitale du parti conservateur est d'aider nos compatriotes à émerger de leur long sommeil, »⁵ « il appartient au parti conservateur de tirer la sonnette d'alarme, »⁶ « le choix que nous faisons va décider de la survie ou de la disparition de notre modèle de société – et de l'avenir de nos enfants. Faisons tout pour garantir que nos enfants aient l'occasion de se réjouir en pensant que nous n'avons pas sacrifié leur liberté »⁷. Les journalistes ne purent que remarquer l'ambition et la détermination de Margaret Thatcher. Ainsi, le journaliste Michael Thornton, travaillant pour le compte du *Sunday Express*, fit sa rencontre en octobre 1974 et ne manqua pas de relever qu'« elle exsudait le pouvoir et la détermination »⁸.

La personnalité de Margaret Thatcher fut donc généralement perçue comme celle d'une ardente et passionnée belligérante prête à mener tous les combats qu'elle considérait comme moraux. Comme le fit remarquer Enoch Powell à propos de la façon dont son Premier ministre menait les opérations militaires tout au long de la Guerre des Malouines :

Cela montre que la substance mise à l'épreuve est constituée d'un métal ferreux de la plus grande qualité. Il est d'une exceptionnelle résistance à

¹ *Ibid.*, p. 162.

² *Ibid.*, p. 164.

³ *Ibid.*, p. 393-394.

⁴ *Ibid.*, p. 399.

⁵ *Ibid.*, p. 406.

⁶ *Ibid.*, p. 406.

⁷ *Ibid.*, p. 406.

⁸ « She exuded power and determination. », Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 57.

l'étirement, inusable et incassable, et peut être utilisé à bon escient pour toutes les causes nationales¹.

Déjà à cette époque, la métaphore du fer était un leitmotiv lorsqu'il s'agissait de définir la résolution dont faisait preuve Margaret Thatcher. Pour autant, cette citation, qui démontre à quel point la femme politique était inébranlable, met l'accent sur les avantages que cette image apportait à sa réputation.

Avant même la Guerre des Malouines, la détermination de Margaret Thatcher fut mise à rude épreuve lors de la grève de la faim des prisonniers de l'IRA ayant réclamé le statut de prisonniers politiques et le droit de porter des tenues civiles en 1981. Si elle avait fléchi face à l'action menée par les dix prisonniers, dont Bobby Sands devint le principal protagoniste, son image de « Dame de fer » se serait probablement fortement dégradée. Sa détermination lui permit d'obtenir l'admiration de nombreux Unionistes car elle donna aux membres de l'IRA la preuve qu'elle avait pour principe de ne faire aucune concession face à ceux qu'elle considérait comme des ennemis². Le fait d'être considérée comme une battante aurait été davantage bénéfique que nocif pour sa réputation car elle avait une façon de mener le combat qui correspondait à ce que les Britanniques attendaient de leurs dirigeants, et plus particulièrement d'une femme de pouvoir, à cette époque³. En effet, si au cours des années 1970, l'image des femmes capables d'allier vie professionnelle et familiale commençait à être acceptée et promue par de nombreux citoyens occidentaux, dans les années 1980, elle bénéficia d'une complète modernisation. La femme-modèle de cette décennie n'avait pas honte de ses ambitions professionnelles et se voulait de plus en plus affranchie des normes sociales. Elle prônait une forme de liberté. Les femmes en général bénéficièrent donc de plus en plus de la capacité de s'élever socialement grâce à leur propre mérite. Cela correspondait exactement à l'image de Margaret Thatcher en tant que femme politique déterminée, fruit d'une ascension fondée sur le mérite⁴.

L'attaque perpétrée par des membres de l'IRA au Grand Hotel de Brighton en 1984 finit de lui conférer l'image d'une politicienne déterminée dans son combat. Le *Daily Mail* émit le commentaire suivant : « plus la situation devient tendue, plus nous nous sentons

¹ « It shows that the substance under test consists of ferrous metal of the highest quality. It is of exceptional tensile strength, resistant to wear and tear, and may be used with advantage for all national purposes. », Stephen Blake et Andrew John, *op. cit.*, p. 157.

² Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 616.

³ *Ibidem*, p. 492.

⁴ Wendy Webster, *op. cit.*, p. 91.

en sécurité avec Margaret Thatcher à la barre »¹. Cette remarque faisait probablement également référence au combat mené pour mettre fin à la grève des mineurs la même année. Ce conflit lui conféra effectivement le statut d'un Premier ministre infallible. Un an plus tard, en 1985, le *Daily Express* ne manqua pas de souligner que « Margaret Hilda Thatcher [avait] la ténacité d'un supporter de l'équipe de football de *Manchester United* »². Encore plus tard, en 1988, une publicité pour des piles électriques faisait même remarquer qu'elle était « plus coriace que le plus coriace des hommes »³. Pour les médias journalistiques et publicitaires, il n'y avait donc aucun doute quant à la détermination et les capacités de résistance dont elle pouvait faire preuve. Même la marionnette de l'émission satirique *Spitting Image* valorisait sa ténacité, alors que l'objectif principal de cette émission télévisée était plutôt de constituer une opposition au Premier ministre. Par ailleurs, selon les dires de Steve Nallon, l'acteur qui prêtait sa voix à sa marionnette, l'objectif était d'offrir aux téléspectateurs une représentation qui correspondait à leurs attentes et non pas nécessairement fidèle à ce que Margaret Thatcher était réellement⁴. Ses qualités de détermination et de ténacité étaient donc exagérées tout en demeurant convaincantes. Steve Nallon finit d'ailleurs par admettre qu'il n'est pas possible de détruire la réputation d'un personnage tout en défendant son indestructibilité⁵. Ce paradoxe explique pourquoi la critique de Margaret Thatcher émise par *Spitting Image* ne parvenait pas à être efficace. En effet, ce qui était présenté comme des défauts de la femme politique pouvait être considéré comme des qualités et la caricature de sa détermination en tant que tare s'avéra contre-productive.

Tout au long de sa carrière, Margaret Thatcher ne fut que très rarement mêlée à des scandales et sa réputation ne fut donc jamais irrémédiablement entachée par des affaires déshonorantes. Même en 1985-86 lors de l'affaire Westland où un scandale éclata au sein du gouvernement, elle réussit à protéger au mieux sa réputation de politicienne intègre. Cette affaire débuta en avril 1985 lorsque l'entreprise de construction d'hélicoptères Westland se mit à la recherche d'un repreneur suite à une période de grave déficit financier. Margaret Thatcher et son ministre de l'Industrie, Leon Brittan, se positionnèrent en faveur d'un rachat par le groupe américain Sikorsky tandis que Michael Heseltine, alors ministre de la Défense, exprima son souhait de voir Westland vendu à des repreneurs européens. Ne voulant pas se laisser guider

¹ « The rougher it gets, the safer we feel with Margaret Thatcher at the helm. », *Daily Mail*, 13 octobre 1984, cité dans *ibidem*, p. 82.

² « Margaret Hilda Thatcher has [...] the single-mindedness of a Manchester United football supporter. », *Daily Express*, 5 février 1975, cité dans *ibidem*, p. 80.

³ « tougher than the toughest man », *Ibid.*, p. 82.

⁴ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 487.

⁵ *Ibidem*, p. 488.

par Michael Heseltine, Margaret Thatcher continua à défendre le rachat par le groupe américain. S'ensuivit une sombre affaire de fuite de documents confidentiels révélant le veto posé par le Premier ministre à la solution européenne initialement suggérée par Heseltine. Lors de la recherche du responsable de ces fuites, Margaret Thatcher s'en prit à Leon Brittan qui fut contraint de présenter sa démission alors qu'elle aurait elle-même été impliquée. Ayant eu l'impression d'avoir été dupé, Michael Heseltine, quant à lui, décida de démissionner également. Cette saga politique s'échelonna d'avril 1985 à janvier 1986 et finit par lasser les citoyens britanniques. En effet, au moment où il fit son apparition, le scandale ne contenait pas les ingrédients nécessaires - sexe, espionnage ou argent - pour devenir réellement attractif¹. Voilà pourquoi il n'eut pas d'impact conséquent sur Margaret Thatcher, du moins sur le court terme. Mieux, elle parvint à en sortir telle une héroïne ayant réussi à endiguer la crise : le *Daily Mail* du 28 janvier 1986 titra « Maggie met fin à la putréfaction » et l'*Express* du même jour expliqua qu'elle n'était « après tout, pas la méchante sorcière » que d'aucuns percevaient en elle². Les répercussions de l'affaire tardèrent à se manifester et ne se présentèrent en fait que quelques temps avant la fin de sa carrière politique. Elles y contribuèrent d'ailleurs partiellement. En effet, la démission de Michael Heseltine en janvier 1986 engendra la naissance d'un adversaire de l'ombre, radicalement opposé à l'euroscpticisme du Premier ministre. Il n'hésita pas à la défier pour devenir à son tour chef du parti conservateur en 1990. Heseltine ne parvint pas à remporter cette élection mais réussit néanmoins à faire en sorte que Margaret Thatcher, assurée de perdre aux élections législatives, refusât de présenter sa candidature.

La politicienne se sortit sans être sérieusement atteinte des rares affaires par lesquelles sa légitimité aurait pu être mise à mal. Ni l'affaire Westland, ni le torpillage du Belgrano, ni la démission de Nigel Lawson ne parvinrent à mettre réellement en péril la poursuite de sa carrière politique. Bien au contraire, certains combats qu'elle mena à l'aide de son cabinet ministériel obtinrent l'approbation d'une large majorité de ses concitoyens. À titre d'exemple, la campagne menée contre la propagation du VIH à partir de 1985 fut approuvée par quatre-vingt-quinze pour cent des citoyens britanniques selon un sondage effectué à cette époque. Le fait que la campagne, à l'initiative du gouvernement Thatcher, ait obtenu un taux d'approbation si élevé fait figure d'exception si nous considérons les années où Margaret

¹ Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 487.

² « Maggie Stops the Rot », *Daily Mail*, 28 janvier 1986, « Not, after all, the Wicked Witch », *Express*, 28 janvier 1986, cités dans *ibidem*, p. 487.

Thatcher était Premier ministre¹. Cela est sans doute principalement dû au fait que cette campagne fut particulièrement efficace car elle permit de réduire le nombre de nouveaux diagnostics de contamination au VIH du tiers en trois ans². Ces résultats encourageants contribuèrent à former une image positive de Margaret Thatcher car elle fut perçue comme agissant concrètement contre la propagation d'un virus qui obnubilait les médias tout au long des années 1980³.

Notons tout de même que d'autres campagnes politiques et décrets contribuèrent à la valorisation de l'image thatcherienne. Ainsi, la loi relative à l'enfance de 1989 ou les premiers décrets pour la protection de l'environnement qui parurent dans les années 1980⁴ permirent de placer Margaret Thatcher sur un piédestal de moralité car ils furent considérés par la plupart des citoyens britanniques comme de nobles combats. Alors même qu'elle était ministre de l'Éducation du gouvernement Heath, elle fut perçue comme plus juste que certains travaillistes car les médias et les citoyens britanniques eurent l'impression qu'elle encourageait la formation d'une société plus égalitaire. Ainsi, lorsqu'il fut possible d'émettre un bilan du travail qu'elle avait accompli en tant que ministre de l'Éducation, même un quotidien tel le *Guardian*, dont les journalistes étaient rarement en accord avec elle, fit son éloge :

Son soutien aux écoles primaires, aux instituts universitaires de technologie, l'augmentation de l'âge de fin de scolarisation et le nouveau programme de crèches apporteront tous une plus grande aide aux enfants issus des classes ouvrières que celle qu'avait en fait proposée le programme travailliste⁵.

Par ailleurs, l'empathie dont faisait preuve la politicienne envers le personnel de Downing Street était de notoriété publique. Ces personnes, qui travaillaient au plus près d'elle, ainsi que les membres de son gouvernement ne manquèrent pas de relayer cette information aux citoyens britanniques. Comme le note Norman Lamont, ancien ministre, « Il se disait parfois qu'elle avait de la compassion pour les chauffeurs, secrétaires et portiers et se souciait

¹ Eliza Filby, *op. cit.*, p. 213.

² *Ibidem*, p. 214.

³ *Ibid.*, p. 214.

⁴ Bill Jones et Philip Norton (dir.), *op. cit.*, p. 585.

⁵ « Her support for primary schools, polytechnics, the raising of the school-leaving age, and the new nursery programme will all provide more help to working class children than the Labour programme actually did. », *Guardian*, 14 janvier 1974, cité dans John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter*. *op. cit.*, p. 256.

d'eux »¹. Cet intérêt porté aux personnels n'ayant pas de fonctions proprement politiques compensait les rumeurs selon lesquelles Margaret Thatcher pouvait s'avérer intransigente envers les membres de son gouvernement. Les autres moments où elle paraissait empathique et sympathique furent ceux où elle était en campagne pour son parti. À ces occasions, les photographes purent prendre quelques clichés où elle était proche du peuple, mêlée aux foules. Les journalistes, quant à eux, soulignèrent bien souvent sa capacité à se montrer à l'écoute de ses concitoyens².

Comme il vient d'être démontré, les qualités morales de Margaret Thatcher furent largement mises en avant par les canaux de diffusion de son image politique. La consécration de cette dernière comme celle d'une « star » des médias reposait donc sur des spécificités de sa personnalité, perçues comme des qualités, mais également sur son apparence physique qui contribuait à ce que d'aucuns considéraient comme son charme. L'image politique de Margaret Thatcher prit un tournant décisif qui lui permit d'être perçue comme une héroïne lors d'un événement qui marqua les esprits de l'époque : la Guerre des Malouines.

¹ « It was sometimes said that she was compassionate and concerned about drivers, secretaries and doorkeepers. », Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 153.

² Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 223.

b. Héroïne de guerre

Toute guerre est l'occasion de faire ou de défaire la réputation d'un responsable politique car, lorsque les médias s'y intéressent, elle permet de donner en spectacle un feuilleton constitué de violence, de mort et de gloire, ou de défaite. Ces caractéristiques ont tendance à attirer le regard des citoyens et à faire d'eux des spectateurs patriotiques, passifs physiquement, mais mentalement impliqués dans l'affrontement. Les événements qui avaient conduit à la guerre des Malouines avaient mis en avant les faiblesses de Margaret Thatcher tandis que ceux qui eurent lieu pendant le conflit apportèrent la preuve de ses nombreuses qualités. Ce fut en tout cas de cette façon que la plupart des médias décidèrent de la dépeindre.

Un sondage d'opinion montra que le nombre de citoyens satisfaits de la manière dont le gouvernement gérait la crise était passé de soixante pour cent à soixante-seize pour cent en trois semaines de conflit¹. Lorsque la résistance des Argentins cessa, les médias britanniques relayèrent très largement l'information et la victoire britannique fit la une de tous les journaux nationaux et internationaux. Cette victoire fut incontestablement associée à Margaret Thatcher et à sa détermination à défendre ses concitoyens. À cet égard, son image bénéficia d'une mise en avant des traits de personnalité positifs que sont la combativité et l'opiniâtreté. La politicienne devint l'incarnation du « *strong leadership* ». Même ses plus ardents opposants comme le dirigeant du parti travailliste, Michael Foot, se résolurent à soutenir l'initiative des conservateurs dans leur intervention aux Malouines. Foot affirma que le Royaume-Uni avait « un devoir moral, un devoir politique et bien d'autres devoirs encore »² à vaincre la junte argentine.

La Guerre des Malouines fut, à de nombreux égards, une aubaine dans le parcours politique de Margaret Thatcher. En effet, elle se présenta à un moment où la réputation de la politicienne n'était pas très bonne car le taux de chômage allait croissant et les difficultés économiques s'accroissaient. La guerre lui permit donc de faire ses preuves en tant que fine stratège et comme protectrice d'une nation en déclin dont elle avait promis de redorer le blason. L'occasion fut donnée aux médias d'en dresser des portraits élogieux et de faire d'elle une figure féminine aux qualités typiquement masculines. Cependant, la chance joua un rôle-clé dans les succès médiatiques de la politicienne car, comme le résume Jean-Louis Thiériot :

¹ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 705.

² « a moral duty, a political duty and every other sort of duty », propos de Michael Foot, cités dans Roy Hattersley, *Fifty Years On : A Prejudiced History of Britain since the Second World War*. Londres : Little, Brown and Company, 1997, p. 287.

Par un décret de la Providence, ou du destin, comme on voudra, tout au long de sa vie publique, elle a bénéficié d'une chance insolente, la guerre des Falkland à l'heure où tout allait si mal, la violence intolérable des mineurs, la maladresse de l'IRA à Brighton ou la stupidité de ses adversaires avec leur programme de désarmement nucléaire unilatéral. Autant d'impondérables qui lui permirent de diriger le pays pendant onze années. Autant de facteurs imprévisibles qui font que ce n'est pas à tort qu'on l'a appelée « *blessed Margaret* », « Margaret la bénie », la bénie des Dieux et de la Fortune¹.

Ces quelques mots suggèrent que Margaret Thatcher ne contrôlait pas vraiment son image, ou du moins seulement partiellement, et que cette dernière était en grande partie à la merci de la chance et du destin. Cette chance lui permit tout de même d'acquérir l'image d'une guerrière sûre d'elle-même et de ses décisions, confrontant les problèmes sans craindre le risque de devenir provisoirement impopulaire. Il est d'ailleurs bon de rappeler que, dans la série télévisée *Spitting Image*, elle fut représentée sous les traits d'une marionnette portant un costume-cravate et fumant un cigare, comme avait l'habitude de le faire Winston Churchill, lui aussi héros de guerre.

Comme le remarque Eliza Filby, « il est souvent expliqué que la Guerre des Malouines a transformé l'image de Margaret Thatcher »². En effet, l'impopularité qui avait prévalu en 1981 fut soudain éradiquée pour faire place à un nouvel élan de popularité et d'admiration de la part des citoyens britanniques. Les médias les incitèrent donc à s'enticher de leur Premier ministre victorieux. Par exemple, le *Daily Express* du 9 juin 1983, jour des élections législatives, titra en première page : « L'heure est venue – Maggie est l'homme de la situation »³. Margaret Thatcher apparaissait donc non seulement comme un personnage providentiel mais aussi comme comparable à un homme pour ses qualités de courage et de détermination, souvent associées à cette époque aux caractéristiques masculines. De la même manière, le caricaturiste Nicholas Garland déclara qu'il se mit à la représenter « plus forte » et « plus vigoureuse » après la Guerre des Malouines.⁴ Cette image parvenait à séduire son public et il semblerait que de plus en plus de citoyens britanniques se mirent à la considérer comme

¹ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 460.

² « It is often remarked that the Falklands War was transformative for Margaret Thatcher's image. », Eliza Filby, *op. cit.*, p. 141.

³ « Now is the hour – Maggie is the man », *The Daily Express*, 9 juin 1983, cité dans *ibidem*, p. 141.

⁴ « more strong, [...] vigorous », entretien de Charles Moore avec Nicholas Garland, cité dans Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 640.

authentiquement semblable à son image¹. Le titre de « Dame de fer », qui lui avait été attribué par l'*Étoile rouge* en 1976, gagnait en vraisemblance et semblait représenter de plus en plus fidèlement l'essence de sa personnalité.

Bien que les milieux artistiques britanniques fussent généralement en opposition à Margaret Thatcher, un téléfilm commandé par la BBC eut pour ambition de la présenter en véritable héroïne de la Guerre des Malouines et de célébrer son courage, la force de ses convictions mais aussi son empathie envers les soldats. Ce téléfilm, réalisé par Ian Curteis, fut intitulé *The Falklands Play*². Il fut censuré par la chaîne car il laissait paraître une trop grande subjectivité pro-thatchérienne ainsi qu'un message outrancièrement chauvin. Selon la BBC, il risquait d'engendrer des controverses alors que des élections législatives allaient avoir lieu en 1987³. Sa sortie, originellement prévue en 1986, fut de ce fait remise à 2002, longtemps après que la politicienne avait mis fin à ses fonctions.

La victoire britannique du conflit aux Malouines engendra un événement organisé par le parti conservateur qui eut lieu à Wembley le 5 juin 1983 en vue de faire de la promotion médiatique avant les élections et lors duquel des jeunes arborèrent des t-shirts sur lesquels il était inscrit « *I love Maggie* » alors qu'ils scandaient « *Maggie, Maggie, Maggie, In, In, In* »⁴ afin de souligner la légitimité du Premier ministre et leur espoir de voir les conservateurs remporter les prochaines législatives. Lors de cette scène de liesse, la promotion de Margaret Thatcher était effectuée par une frange précise de la population britannique, des jeunes militants conservateurs revêtus de vêtements à l'effigie de leur Premier ministre, procédé inédit à cette époque.

À tout guerrier son arme de guerre et, dans le cas de Margaret Thatcher, il s'agissait de son sac à main. Cet accessoire était un élément essentiel de sa panoplie qui devint prédominant dans la façon dont elle était représentée par les médias. Comme le note Kenneth Baker, tous les Premiers ministres ont été personnifiés par un élément précis de leur tenue ou de leur apparence physique. Ainsi, le monocle de Disraeli, les cheveux blancs de Gladstone, le parapluie de Chamberlain et le cigare de Churchill acquièrent tous une grande notoriété car ils reflétaient une particularité de la personnalité de ces illustres personnages⁵. En ce qui concerne Margaret Thatcher, son sac à main était perçu comme une arme qui lui permettait d'affronter ses adversaires, notamment au Parlement car il aurait contenu des notes destinées à lui fournir

¹ Eliza Filby, *op. cit.*, p. 141.

² Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 642.

³ *Ibidem*, p. 642.

⁴ John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume Two : The Iron Lady. op. cit.*, p. 200.

⁵ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 171.

des arguments ainsi que toutes sortes d'exemples. Le but était, bien évidemment, de prouver à ses adversaires qu'ils avaient tort et qu'elle avait raison. La caricature du sac à main de Margaret Thatcher devint le leitmotiv des journalistes et personnalités politiques souhaitant la présenter en guerrière prête à tout pour défendre son peuple.

Margaret Thatcher devint une héroïne de guerre suite à la victoire de l'armée britannique aux Malouines le 14 juin 1982. Cet événement lui attira les faveurs des médias et son image bénéficia des qualités de guerrier si chères à toute personnalité politique. Une fois cette image imposée par les canaux de diffusion médiatiques, la politicienne devint une icône dans la vie politique britannique mais aussi au sein de son gouvernement.

c. Valorisation des fonctions du Premier ministre

Comme nous avons déjà eu l'occasion de le souligner, la période où Margaret Thatcher était au pouvoir correspondait à une période d'accroissement du rôle du Premier ministre au sein de son gouvernement. Les médias insistèrent donc de plus en plus sur l'importance de son rôle de premier ordre. Elle était représentée comme une figure omnipotente, investie de l'ensemble des pouvoirs de son cabinet. Cette représentation, qui semble quelque peu mythifiée, correspond par exemple à celle créée et développée par le caricaturiste Nicholas Garland qui confia à Charles Moore avoir fait de Margaret Thatcher un personnage excessif et omniprésent dans ses caricatures politiques, notamment après la victoire aux Malouines¹.

De manière générale, certains artistes et écrivains contribuèrent à cette mise en avant de Margaret Thatcher en tant qu'incarnation de tout son gouvernement, voire de tout le milieu politique britannique. Les romanciers Philip Hensher et Alan Hollinghurst, par exemple, s'intéressèrent à l'attrait que la politicienne pouvait susciter². Cela dit, les romans qu'ils écrivirent ne furent publiés qu'à partir des années 1990, après la fin du dernier gouvernement Thatcher. Une autre romancière, Kingsley Amis – dont le roman *The Old Devils*, publié en 1986, reçut le Booker Prize – ne manqua pas d'exprimer son admiration envers Margaret Thatcher alors qu'elle se disait avoir davantage d'affinité politique avec les partis de gauche³.

Ce qui semble avoir impressionné un grand nombre de ses concitoyens fut son ascension sociale et l'exemple de réussite que Margaret Thatcher en vint à incarner grâce à ses conséquents efforts personnels. Voilà pourquoi de nombreux électeurs travaillistes se rallièrent au parti conservateur sous les encouragements du Premier ministre. Ce dernier forçait même l'admiration d'individus qui étaient totalement en désaccord avec ses idées. Comme le souligne l'ancien trésorier du parti conservateur, Michael Ashcroft, Margaret Thatcher vint à constituer une figure exemplaire :

Je m'étais dit que si [...] une fille d'épicier de Grantham dans le Lincolnshire pouvait arriver au sommet du parti conservateur [...], alors il devait y avoir de la place pour une plus grande variété de personnes⁴.

¹ Entretien de Charles Moore avec Nicholas Garland, cité dans Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two*. *op. cit.*, p. 640.

² *Ibidem*, p. 647-648.

³ *Ibid.*, p. 650.

⁴ « I thought that if a [...] grocer's daughter from Grantham in Lincolnshire could make it to the top in the Conservative Party [...], then there had to be room for a wider variety of people. », Lord Michael Ashcroft, cité dans Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 49.

La construction de l'image thatchérienne fut bel et bien en grande partie le produit d'agents extérieurs que nous avons appelés canaux de diffusion. Il est intéressant de noter que la plupart de ces agents furent des hommes car l'entourage politique de Margaret Thatcher était majoritairement composé d'individus de sexe masculin et parce que les personnes qui étaient à la tête des médias étaient généralement des hommes. De ce fait, il ne faut pas oublier que sa valorisation en tant que personnalité politique incontournable au Royaume-Uni fut le fruit d'un processus de starification d'une personnalité de sexe féminin, tout comme dans le cas d'autres femmes érigées au rang de « stars »¹. Le fait que François Mitterrand ait comparé Margaret Thatcher à Marylin Monroe est évocateur car cela révèle à quel point les femmes devenues stars, dans le show-business comme en politique, partageaient des caractéristiques communes, dont celle d'être tributaire d'une image largement construite par d'autres personnes, généralement de sexe masculin. Cette starification de femmes par les médias provenait du show-business américain mais avait atteint d'autres domaines comme le milieu politique. Comme le note Eric Evans : « Tout comme Grace Kelly ou Katharine Hepburne, Margaret Thatcher était une star »². Cet attrait particulier pour les femmes en politique s'explique également par leur rareté à cette époque et par l'étrangeté que pouvait constituer, aux yeux de certains, des femmes détenant le pouvoir. En faisant référence à Margaret Thatcher, le biographe John Campbell écrit : « Les tyrans masculins sont simplement haïs, mais une femme puissante suscite une admiration fascinée de la part des deux sexes »³. Voilà qui explique pourquoi les médias furent souvent sous le charme de la femme politique et exploitèrent sans retenue le paradoxe de sa *persona* à la fois masculine et féminine. Par ailleurs, ils cherchèrent constamment à être témoins de moments de faiblesse où elle se dévoilerait pour révéler aux yeux de tous la femme qui se cachait sous l'habit politique⁴.

Suite à un discours qu'elle prononça le 5 février 1960 devant la Chambre des communes et qui avait pour objectif de défendre un projet de loi concernant la participation des médias aux conseils municipaux, la presse encensa Margaret Thatcher. Comme elle l'écrivit elle-même dans *The Path to Power* :

¹ Wendy Webster, *op. cit.*, p. 75.

² « Margaret Thatcher, no less than Grace Kelly or Katharine Hepburn, was a star. », Eric J. Evans, *op. cit.*, p. 93.

³ « Male tyrants are simply loathed, but a powerful woman attracts fascinated admiration from both sexes. », John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume Two : The Iron Lady. op. cit.*, p. 472.

⁴ *Ibidem*, p. 472.

Il était évident d'après la presse du lendemain que le discours avait été une réussite et que j'étais – pour l'heure du moins – une célébrité. [...] Des articles me concernant et au sujet de ma famille parurent. Je fus interviewée pour la télévision¹.

En effet, pour le *Daily Express*, « Une Nouvelle Star [était] née au Parlement », le *Sunday Dispatch* titra « La Célébrité et Margaret Thatcher ont sympathisé hier » et le *Daily Telegraph* qualifia tout simplement le discours de « triomphe »². Il faut souligner que la présentation de la politicienne y contribua très largement et que sa capacité à s'exprimer sans lire ses notes contrastait nettement avec les discours plus sobres qu'avaient effectués ses prédécesseurs masculins³.

L'insistance de la presse sur le fait que Margaret Thatcher était devenue une « star » renvoie aux images des vedettes du show-business dont la célébrité dépend essentiellement de la publicité qui leur est consacrée. Elle bénéficia d'ailleurs de ce traitement valorisant de la part des médias non seulement une fois arrivée à la tête d'un gouvernement mais aussi tout au long de sa carrière politique. En effet, en 1970, alors qu'elle était ministre de l'Éducation, elle réussit à augmenter le budget dédié à l'éducation et, malgré le scandale provoqué par la suppression de la distribution de lait dans les écoles, le *Daily Mail* la déclara « nouvelle héroïne »⁴. La production et la vente de badges sur lesquels était inscrit « *I love Maggie* » pouvaient commencer. En outre, de nombreux dessins humoristiques mettant en scène Margaret Thatcher et la glorifiant furent publiés dans la presse tout au long de sa carrière politique. Ils furent par exemple intitulés « *SuperMaggie* », comme dans le cas d'une caricature parue dans le *Daily Express*⁵.

En 1990, avant qu'elle ne prît la décision de mettre fin à ses fonctions, Margaret Thatcher était parvenue à l'apogée de sa stature en tant que personnage central et essentiel de la politique britannique. En effet, lors de son discours annuel au congrès du parti conservateur, le 12 octobre à Bournemouth, elle put se vanter d'être une dirigeante de parti incontestée, ayant survécu aux deux crises politiques majeures que furent celle concernant les relations avec la

¹ « It was clear from the press next day that the speech had been a success and that I was – for the present at least – a celebrity. [...] Articles appeared about me and my family. I was interviewed on television. », Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 113.

² « A new star was born in Parliament », *Daily Express*, 6 février 1960, « Fame and Margaret Thatcher made friends yesterday », *Sunday Dispatch*, 6 février 1960, « A triumph », *Daily Telegraph*, 6 février 1960, cités dans *ibidem*, p. 113.

³ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 136.

⁴ « new heroine », *Daily Mail*, juillet 1970, cité dans Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 180.

⁵ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 70.

Communauté économique européenne et celle de la *poll tax*. Les médias eurent donc toutes les raisons de brosser d'elle un portrait particulièrement élogieux.

Aux prémices de sa carrière politique déjà, alors qu'elle venait de décrocher son premier poste de députée pour la circonscription de Finchley, Margaret Thatcher paraissait sûre d'elle et fut présentée de la sorte. Comme le note Charles Moore, « la nouvelle députée qui gravissait les marches de la Chambre des communes de sa petite foulée vive qui lui était propre donnait tout l'air de ne pas manquer d'assurance »¹. Sa secrétaire qui l'accueillit à son arrivée au Parlement se souvint d'ailleurs qu'elle était « très jolie » et « soignée »². Ces caractéristiques perdurèrent tout au long de sa carrière politique mais elles surprisent considérablement les citoyens britanniques et les médias de l'époque car il n'y avait alors que douze femmes députées et Margaret Thatcher semble vraisemblablement avoir été la plus charismatique d'entre elles³.

Par ailleurs, des comparaisons entre Margaret Thatcher, même alors qu'elle était encore en début de carrière, et la reine firent leur apparition dans les médias. Ces comparaisons furent davantage fondées sur la façon dont toutes deux se tenaient et se comportaient en public que sur des ressemblances physiques ou vestimentaires. Dès 1960, le journaliste Godfrey Winn dit de Margaret Thatcher qu'elle possédait les mêmes attitudes royales que la reine elle-même⁴. Les premières comparaisons avec la reine faisaient référence non pas à Elizabeth II mais à Elizabeth Ière. Après 1982 et la victoire britannique de la Guerre des Malouines, le fait de comparer la politicienne à la reine Elizabeth II devint davantage récurrent⁵. La ferveur patriotique qu'avait engendrée cette victoire fit sans doute de Margaret Thatcher un personnage s'accaparant le rôle traditionnellement attribué au monarque, c'est-à-dire celui d'un représentant de la nation plutôt que d'un gouvernement. Étant donné qu'elle fut représentée dans de nombreux dessins de presse en tant que Britannia, allégorie de la nation, elle en vint à acquérir un rôle généralement attribué au monarque⁶. Il n'était donc pas étonnant que, dans les années 1980, certains citoyens britanniques ne parvenaient plus vraiment à distinguer si le représentant de leur nation était leur Premier ministre ou la reine Elizabeth II. Selon certaines sources, cela aurait attisé la jalousie du monarque.

¹ « The new Member of Parliament who walked up the steps of the House of Commons with her characteristically short, brisk stride gave every air of outward confidence. », Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 143.

² « very pretty, well groomed », entretien de Charles Moore avec Paddi Victor Smith, ancienne secrétaire de Margaret Thatcher, *Ibidem*, p. 143.

³ *Ibid.*, p. 144.

⁴ Wendy Webster, *op. cit.*, p. 104.

⁵ *Ibidem*, p. 104.

⁶ *Ibid.*, p. 104-105.

Le fait d'être comparée à la reine ne pouvait être qu'un avantage pour Margaret Thatcher et son image politique. En effet, cela faisait tout d'abord d'elle une représentante des citoyens dans leur ensemble mais cela lui permit aussi de s'élever au-dessus de son propre gouvernement et de ne pas avoir à souffrir de quelque mesure impopulaire que ce fût. Enfin, les attaques à l'encontre de la politicienne étaient immédiatement considérées comme des attaques contre la nation et comme des sortes de trahisons de la ferveur patriotique. Comme le note très justement Wendy Webster :

Cela signifiait qu'elle pouvait être perçue comme symbolisant l'unité nationale plutôt que comme un des principaux architectes des divisions entre riches et pauvres, actifs et chômeurs, nord et sud, Angleterre et Écosse/Pays de Galles, secteurs privé et public, Royaume-Uni et Commonwealth¹.

Un autre élément indiquant la stature acquise par Margaret Thatcher au sein même de son gouvernement se trouve dans les différents surnoms qui lui furent attribués. Même si les pseudonymes les plus négatifs sont ceux que nous avons tendance à mieux retenir aujourd'hui, un grand nombre de ces surnoms étaient soit ouvertement positifs soit neutres ou ambivalents. Ainsi, elle fut alternativement baptisée « *Good Housewife* », « *Grocer's Daughter* », « *Iron Lady* » ou encore « *Warrior Queen* »². Ces différentes identités accolées à une seule et même personne révèlent la richesse des différentes perceptions que les citoyens avaient d'elle. Par ailleurs, ces différents surnoms peuvent tous être interprétés de différentes manières, avec une connotation péjorative comme méliorative. Ce fut surtout le très sobre, et souvent affectueux, « Maggie » qui parvint à réunir les diverses *persona* de la politicienne³. Ceci dit, le simple fait que ces nombreux pseudonymes furent employés démontre à quel point la figure thatchérienne suscitait autant l'attrait des différents médias que des citoyens. Sa personnalité et le fait que son enfance ait ressemblé à celle d'un personnage de roman victorien y ont largement contribué.

La valorisation de Margaret Thatcher en tant qu'autorité suprême, notamment pendant la période où elle fut Premier ministre, ne fut que l'un des nombreux facteurs expliquant la perception que les médias et les citoyens britanniques eurent de son image politique. Il faut maintenant s'intéresser plus précisément à la façon dont les canaux de diffusion

¹ « This meant that she could be seen as symbolic of national unity rather than as a major architect of divisions between rich and poor, employed and unemployed, north and south, England and Scotland/Wales, private and public sectors, Britain and the Commonwealth. », *Ibid.*, p. 110.

² David Cannadine, *op. cit.*, p. 60.

³ John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume Two : The Iron Lady. op. cit.*, p. 471.

de l'image politique purent mettre en avant Margaret Thatcher grâce à la diabolisation de ses opposants.

d. Diabolisation des opposants

Il semble évident qu'une image politique valorisante de Margaret Thatcher se construisit grâce à la diabolisation de ses opposants, construction par contraste qui lui permit de se démarquer positivement de ses adversaires politiques.

Le fait d'arriver au pouvoir après une période de chaos social, qui conduisit à l'hiver du mécontentement de 1978-79, donna l'occasion à Margaret Thatcher de remettre de l'ordre dans son pays et de provoquer une révolution politique sans précédent. La contrainte imposée à James Callaghan de quitter ses fonctions de Premier ministre et d'organiser des élections législatives pour qu'un nouveau gouvernement lui succédât fut un fait historique marquant dans la mesure où une telle procédure n'avait pas été mise en place depuis Ramsay Macdonald en 1924. De fait, assumer la succession d'un Premier ministre particulièrement impopulaire au point d'être démis de ses fonctions fut un avantage de taille pour Margaret Thatcher. La démission forcée de Callaghan lui permit en effet d'être perçue comme un être providentiel capable d'améliorer la condition de ses concitoyens, si ce n'était de restaurer la grandeur de son pays. Le contexte politique et économique des années 1970 lui fut donc particulièrement favorable dans la mesure où ses concurrents étaient généralement assez impopulaires, les idées keynésiennes et le consensus d'après-guerre n'ayant pas réussi à convaincre la majorité des citoyens britanniques, les syndicats étant souvent jugés comme agissant de manière irresponsable et la situation économique du pays devenant fort inquiétante car elle n'avait cessé de s'aggraver, et ce depuis 1945. Il y avait donc là tous les ingrédients d'une crise politique majeure pressentie par les créateurs de la Nouvelle Droite britannique qui se mirent à suggérer que les avancées sociales dues au keynésianisme étaient illusoire et temporaires car elles exigeaient un effort financier trop soutenu de la part des contribuables. En 1979, la réputation de Margaret Thatcher et celle de son gouvernement ne souffrirent que très peu des difficultés économiques croissantes, et notamment du taux de chômage qui continuait à augmenter, car ces mauvaises nouvelles fournissaient aux citoyens une preuve supplémentaire de l'échec des travaillistes et donnaient du poids aux idées novatrices avancées par leur nouveau Premier ministre. Lors de son discours au congrès du parti conservateur à Blackpool en 1979, Margaret Thatcher réaffirma, en effet, sa mission de « mener [le] pays hors des zones d'obscurité »¹.

D'ailleurs, dès son élection en tant que chef du parti conservateur, il faut noter qu'à travers son opposition à Edward Heath, elle eut déjà la possibilité de se démarquer par la forme

¹ « leading this country out of the shadows », discours de Margaret Thatcher lors du congrès du parti conservateur de Blackpool, le 12 octobre 1979, <<http://www.margaretthatcher.org/document/104147>>, consulté le 17.07.17.

de renouveau qu'elle incarnait aux yeux des médias. En effet, Heath semblait avoir fait son temps et ne pas être parvenu à résoudre les problèmes sociaux et économiques auxquels le Royaume-Uni faisait face. Par ailleurs, même avant 1975, alors qu'elle n'était encore que députée, Margaret Thatcher paraissait parfois promouvoir davantage de justice sociale que certains de ses prédécesseurs travaillistes. Ainsi, comme le nota le *Guardian* en 1974, elle était « un ministre plus égalitaire que son prédécesseur travailliste »¹.

Pendant toutes les années où Margaret Thatcher était au pouvoir, les adversaires du parti conservateur se montraient bien incapables de former une opposition efficace à ses différents gouvernements. En effet, l'éclatement du parti travailliste en 1981, suite à une dérive marxiste d'une frange de ce parti, engendra des tensions internes qui mirent à mal son identité profonde et dégradèrent son image. Il fut dorénavant plus compliqué pour les citoyens britanniques de se reconnaître dans les idées mises en avant par les travaillistes. Par ailleurs, l'absence d'un dirigeant charismatique et capable d'avancer une idéologie cohérente ne fit que renforcer la difficulté qu'avait le parti à séduire de potentiels électeurs. Michael Foot, par exemple, chef du parti travailliste de novembre 1980 à octobre 1983, fut souvent jugé comme un personnage peu séduisant qui manquait cruellement de charisme. Ses tenues vestimentaires de mauvais goût et sa chevelure blanche peu soignée lui furent par ailleurs souvent reprochées².

Alors que le thatchérisme était en plein essor, de plus en plus de citoyens britanniques firent l'expérience d'une transformation sociale et politique car le renouveau était de mise. Ainsi, Jonathan Raban écrivit qu'« être thatchérien correspondait, selon Margaret Thatcher elle-même, à l'expérience d'une épiphanie, au fait de subir une transfiguration religieuse »³. Le contraste de la femme politique avec ses prédécesseurs fut en effet saisissant, peut-être même au point de prendre une tournure religieuse ou mystique. Par chance, il s'avérait d'ailleurs que ses prédécesseurs étaient généralement très impopulaires et largement critiqués par les médias de l'époque. À l'inverse, en tant que Premier ministre, Margaret Thatcher paraissait triompher de tout ce qui avait affaibli le prestige du Royaume-Uni. Grâce à ses succès économiques, aux premières vagues de privatisation, à son encouragement de l'accès à la propriété foncière, à ses victoires contre les syndicats ainsi qu'aux Malouines, elle représentait pleinement l'essor d'un nouvel espoir. Voilà pourquoi elle put bénéficier d'une image particulièrement flatteuse et ne pouvait passer inaperçue face aux médias et autres canaux de

¹ « a more egalitarian minister than her Labour predecessor », *The Guardian*, 14 janvier 1974, cité dans Simon Jenkins, *op. cit.*, p. 33.

² Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 364.

³ « To be a Thatcherite is, in Margaret Thatcher's own terms, to experience an epiphany, to undergo a religious transfiguration. », Jonathan Raban, *op. cit.*, p. 28.

diffusion de son image. Tout au long de sa carrière, elle tira d'ailleurs profit de moments de renouveau qui lui permirent de continuer à incarner une figure se démarquant d'autres politiciens l'ayant précédée. À titre d'exemple, lorsque l'université d'Oxford lui refusa un diplôme honorifique en 1985, alors que cette institution en avait délivré un à tous les Premiers ministres avant elle, le *Spectator* expliqua que cela reflétait à quel point Margaret Thatcher était une politicienne particulièrement douée, qui ébranlait l'ordre établi¹. Cette présentation élogieuse permit non seulement de transformer un événement peu glorieux en lui donnant l'apparence d'une valeur ajoutée à l'image politique thatcherienne mais également de démontrer qu'elle détonnait positivement par rapport à d'autres politiciens plus conventionnels.

Parfois, les opposants au thatchérisme, qu'ils fussent travaillistes ou conservateurs, se virent vilipendés par les médias britanniques, notamment par la presse de droite. Par exemple, l'Archevêque Runcie, qui avait critiqué Margaret Thatcher et son gouvernement pour leur manque de compassion envers les individus les plus fragiles, fut dépeint par certains journaux comme le représentant d'une institution archaïque devant s'abstenir d'intervenir en politique. Il était par ailleurs présenté comme semblable aux « *wets* » du parti conservateur car il n'adhérait pas aux dogmes du néolibéralisme thatcherien. De la même manière, Roger Windsor, un des chefs de file de la National Union of Mineworkers, fut attaqué par le *Sunday Times* du 28 octobre 1984, en pleine période de grève des mineurs, pour avoir rendu visite au colonel Mouammar Kadhafi en Libye et avoir perçu la somme de deux cent mille dollars afin de financer la grève. Cette manœuvre aurait d'ailleurs été soutenue par Arthur Scargill, autre dirigeant de la NUM². Ce dernier aurait lui-même obtenu un financement d'un million quatre cents mille dollars de la part des Soviétiques pour renflouer les caisses de la NUM³, syndicat qui s'enrichissait également grâce à des dons de la Tchécoslovaquie, de la Bulgarie ou encore de l'Afghanistan, alors occupé par l'Union soviétique⁴. Toutes ces affaires de financements suspects mirent en péril des opposants au thatchérisme tout en augmentant le prestige et en consolidant l'image de femme politique morale que Margaret Thatcher revendiquait.

Comme cela a déjà été souligné, certains médias la présentèrent sous les traits d'un personnage hautement moral muni de qualités et de vertus exemplaires. À ce titre, son image se trouvait mythifiée et, lorsqu'elle était confrontée à des mouvements d'opposition, elle

¹ *The Spectator*, 2 février 1985, cité dans Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 657.

² *Ibidem*, p. 172.

³ Francis Beckett et David Hencke, *Marching to the Fault Line : The 1984 Miners' Strike and the Battle for Industrial Britain*. Londres : Constable, 2009, p. 148.

⁴ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 172.

devenait une sorte de martyr injustement attaqué. Les portraits la représentant en tant que figure vertueuse permirent la mythification de son image et donc sa capacité d'attirer à elle davantage d'attention médiatique. Un des principaux opposants à Margaret Thatcher fut l'Armée républicaine irlandaise. Les nombreuses attaques terroristes perpétrées par ce mouvement indépendantiste étaient très généralement décriées et fortement condamnées par les médias anglais pour leur violence. De sorte que le gouvernement Thatcher, cible principale de l'IRA, se trouvait défendu, voire célébré, par les médias après chaque attaque. Le 30 mars 1979, la mort d'Airey Neave, secrétaire d'État pour l'Irlande du Nord dans le cabinet fantôme, lors d'un attentat à la voiture piégée, fut l'événement déclencheur de l'affrontement Thatcher-IRA alors qu'il avait été perpétré par des membres de l'Armée irlandaise de libération nationale. Cette armée correspondait à une dissidence marxiste de l'Armée républicaine irlandaise officielle. Après l'échec des grèves de la faim menées par les dix détenus de la prison de Maze en 1981, l'IRA prit la décision de mener une guerre terroriste prolongée contre la Grande-Bretagne. Ainsi, en octobre 1981, une bombe fut déposée près de Chelsea Barracks et fit un mort et plusieurs blessés. En juillet 1982, une bombe explosa à Hyde Park et une autre à Regent's Park. Ces deux attaques eurent pour cible des militaires britanniques. Un an plus tard, en 1983, ce fut une voiture piégée stationnée devant le magasin Harrods. Cette attaque causa la mort de cinq personnes et fit quatre-vingt-onze blessés. Tous ces actes terroristes ne firent qu'augmenter le ressentiment de la majorité des Britanniques envers l'IRA et leur soutien envers leur gouvernement. Margaret Thatcher fut érigée en personnalité exemplaire qu'il fallait à tout prix protéger. Les médias confirmèrent son statut de martyr lorsqu'une bombe déposée par des membres de l'IRA au Grand Hotel de Brighton explosa le 12 octobre 1984 alors que le Premier ministre et une grande partie de son équipe y séjournaient à la veille du congrès annuel du parti. Enfin, Margaret Thatcher devint un martyr suprême lorsqu'elle fut défiée par ses plus proches collaborateurs et qu'elle dut renoncer à ses fonctions de dirigeante du parti en 1990. Pour Woodrow Wyatt, il s'agissait d'un véritable assassinat politique¹. La défaite finale correspond en effet au dénouement tragique d'un drame dont le protagoniste principal n'était nul autre que Margaret Thatcher.

Hormis l'image de martyr qui lui fut conférée par les médias grâce à la diabolisation de ses opposants, Margaret Thatcher fut également présentée comme une politicienne modèle grâce au charme qui émanait d'elle et à son apparence attrayante.

¹ Sarah Curtis (dir.), *The Journals of Woodrow Wyatt*. Basingstoke : Macmillan, 1999, p. 397.

e. Charme de l'apparence

Selon les différents médias et autres canaux de diffusion d'image de l'époque, le charme de Margaret Thatcher provenait principalement du fait qu'elle était une femme. Il est intéressant d'analyser la façon dont le fait d'être une femme contribua à l'image de charme féminin qui concourut à faire de Margaret Thatcher un personnage mis en valeur par les médias.

Lorsque la politicienne devint députée pour la première fois en 1958, nombre de discours qu'elle donna furent qualifiés de « charmants » par la presse¹. En effet, le fait d'être une femme lui conférait un avantage de taille sur les hommes qui, eux, étaient parfois perçus comme ennuyeux ou ternes. En 1961, alors qu'elle venait d'être nommée ministre des Pensions et de la sécurité sociale, le *Times* la décrivit de la manière suivante :

Ses indubitables dons intellectuels, son charme, le fait qu'elle paraît jeune et sa capacité à débattre ont impressionné les ministres à chaque fois qu'elle a pris la parole. Ceux qui la connaissent perçoivent une volonté forte, certains diraient un caractère impitoyable, derrière son air souriant².

Cette citation laisse à penser que ce qu'il fallait absolument mettre en avant à travers la diffusion médiatique était le charme et le pouvoir de séduction de Margaret Thatcher, ses qualités intellectuelles n'étant pas à prouver. Le fait qu'elle ait réussi à se hisser à un niveau élevé en politique en constituait peut-être une preuve suffisante. Par ailleurs, le charme de la femme politique est présenté comme ce qui apparaît en surface, comme une qualité qui irradierait quiconque ferait sa rencontre. Il est censé être perceptible au premier abord tandis que sa détermination constitue une qualité que seuls « ceux qui la connaissent » sont capables de relever.

Dans l'évolution de la société, il fallut attendre la fin des années 1960 pour que les stéréotypes de la femme douce et servile s'étiolassent progressivement et que la femme commençât à être perçue comme capable d'allier vie domestique et professionnelle. Margaret Thatcher ne fit pas figure d'exception à cette règle et il est intéressant de noter qu'un tournant eut lieu dans la perception de l'image qu'elle projetait. En effet, vers la fin des années 1960, les

¹ « charming », Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 144-145.

² « Her undoubted intellectual gifts, her charm, her youthful appearance and her debating ability have impressed Ministers whenever she has spoken. Those who know her detect a strong will, some might say a ruthlessness, behind her smiling appearance. », *The Times*, 11 octobre 1961, cité dans John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 142.

médias cessèrent progressivement d'ironiser au sujet de sa féminité et de s'en moquer pour en faire une arme de pouvoir, un symbole de force. À titre d'exemple, voici un article du *Times* publié en mai 1966 :

Coiffée de ses boucles blondes, elle s'en prit à toute la structure de l'impôt avec une logique féminine incisive. [...] À compter de ce moment, elle avança à pleine vitesse, son accent irréprochable commençant à marteler les oreilles des travaillistes¹.

Il apparaît très nettement dans cette citation que le charme féminin de la politicienne est présenté comme un atout de force politique à l'opposé d'une douceur qui aurait pu être préjudiciable à sa crédibilité. De manière anecdotique, il est amusant de constater le fait que les producteurs de la série télévisée *Spitting Image* se mirent à commercialiser des jouets pour chiens en latex à l'effigie de Margaret Thatcher en guerrière-femme au foyer munie d'un casque et d'un plastron garni d'ustensiles de cuisine. Bien que ce type de représentation n'eût pas pour objectif de faire une publicité très positive de Margaret Thatcher, il permit de faire parler d'elle et d'offrir la double représentation d'un personnage déterminé et résolu défendant des valeurs familiales. Son charme émanait tout justement de ce paradoxe².

À la radio, l'émission *Any Questions?* de la BBC fit appel à Margaret Thatcher dix fois entre 1966 et 1970³, ce qui est assez conséquent dans la mesure où elle était alors membre d'un parti conservateur en opposition. La chaîne souhaitait donner davantage la parole à des femmes afin d'augmenter son audience car elles se démarquaient par leur présentation et leurs propos des invités traditionnels qu'étaient les hommes. Grâce à ses nombreuses apparitions dans l'émission *Any Questions?*, alors la plus célèbre émission radiophonique traitant de politique, le personnage Thatcher devint de plus en plus réputé pour son charisme.

Tout au long de sa carrière, la féminité de Margaret Thatcher fut souvent mise en avant par les caricaturistes qui n'hésitèrent pas à accentuer certains traits comme sa poitrine ou ses jambes. Notamment lorsqu'il s'agissait de la représenter en Britannia ou en Boadicée, sa poitrine étaient généralement amplifiée comme pour mieux insister sur son imposante stature. Par ailleurs, en 1989, dans le tabloïd hebdomadaire *News of the World*, à l'occasion de ses dix

¹ « With her blond curls she attacked the whole structure of the tax with incisive feminine logic. [...] By this time she was in full stride, her impeccable accent beginning to hammer on Labour ears. », *The Times*, 6 mai 1966, cité dans *ibidem*, p. 171.

² John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume Two : The Iron Lady. op. cit.*, p. 471-472.

³ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 183.

ans à la tête du pays, la politicienne eut l'honneur de faire une couverture qui ne manqua pas d'interpeller les lecteurs. Elle apparut sur une photographie où, légèrement soulevée par le vent, sa jupe laissait apparaître ses jambes au-dessus du genou¹. Il est intéressant de noter qu'une telle représentation avait avant tout un objectif commercial – il fallait attirer le regard de potentiels lecteurs pour faire vendre un maximum d'exemplaires de l'hebdomadaire – et que ce but avait davantage de chances d'être atteint si son physique et sa féminité étaient mis en avant. N'oublions pas qu'à cette époque, la femme était encore considérée par un très grand nombre de Britanniques comme « [dévouant] son attention et son temps à sa propre beauté et minceur, au maquillage, à l'exercice physique et au régime, au fait de changer et changer encore et de se renouveler continuellement pour cultiver une apparence moderne, jeune et sexuellement attirante »². Une femme comme Margaret Thatcher était donc, de par son physique, apte à susciter un réel intérêt de la part de ses concitoyens et, par ricochet, des médias. Pour ces derniers, elle générait une représentation susceptible de rapporter beaucoup d'argent, car il s'agissait d'« une époque où l'image, l'apparence et la présentation commençaient à importer bien plus que le contenu, les arguments ou le débat »³. De ce fait, toute personnalité devenait célèbre avant tout grâce à son apparence alors que ses idées passaient souvent au second plan. Pourtant, selon Andrew Thomson, Margaret Thatcher n'accordait pas autant d'importance à sa tenue vestimentaire et à sa présentation physique que les médias ne le laissaient paraître⁴. Il s'agissait donc véritablement d'une image travaillée par ses nombreux canaux de diffusion. Pour les médias, il fallait proposer une représentation qui se vendît aisément tandis que, pour les personnalités politiques l'ayant entourée, il s'agissait surtout de construire et d'asseoir leur propre réputation.

Selon Ivor Crewe, si une majorité de citoyens britanniques votèrent pour le parti conservateur aux élections législatives de 1983 et de 1987, ce fut surtout grâce à la personnalité de Margaret Thatcher⁵. Crewe postule que les électeurs conservateurs ne furent pas « imprégnés

¹ *News of the World*, 30 avril 1989, mentionné dans Wendy Webster, *op. cit.*, p. 97.

² « She devotes her attention and her time to personal beauty and slimness, making-up, exercising and dieting, changing, rechanging and continually reworking herself to cultivate the appropriate fashionable, youthful and sexually attractive look. », *Ibidem*, p. 75.

³ « an age when image, appearance and presentation was beginning to matter much more than content, argument or debate », Eric J. Evans, *op. cit.*, p. 23.

⁴ Andrew Thomson, *op. cit.*, p. 54.

⁵ Ivor Crewe, « Has the Electorate become Thatcherite? », dans Robert Skidelsky (dir.), *Thatcherism*. Londres : Chatto & Windus, 1988, p. 41.

des valeurs thatchériennes que ce fût sur le plan économique ou moral »¹ mais qu'ils furent plutôt séduits par la femme politique et par son charme envoûtant².

Le processus d'édification de Margaret Thatcher en star médiatique fut complexe car il comprenait différentes dimensions telles la valorisation de ses valeurs morales, le fait qu'elle eut la chance de devenir une héroïne de guerre suite au conflit des Malouines, la période de glorification des personnalités de pouvoir, sa valorisation facilitée par la diabolisation de ses opposants ou encore la façon dont les canaux de diffusion de son image soulignèrent le charme qui émanait d'elle. À l'échelle internationale, il semblerait que Margaret Thatcher ait été encore davantage valorisée que dans son propre pays. Comme cela s'explique-t-il ? Quelles furent les répercussions britanniques de cette glorification à l'étranger ?

¹ « suffused with Thatcherite values on either the economic or moral plane », Ivor Crewe, « Has the Electorate become Thatcherite? », dans *ibidem*, p. 41.

² Ivor Crewe, « Has the Electorate become Thatcherite? », dans *ibid.*, p. 41.

C. Une « star » internationale

a. Une image valorisée à l'étranger

Même si, à ses débuts, elle fut bien souvent jugée comme manquant cruellement de connaissances et de compétences dans le domaine des affaires étrangères, avec le recul historique, il est possible d'affirmer que Margaret Thatcher réussit à obtenir un franc succès en matière de diplomatie et de stature internationale.

Tout d'abord, le fait d'avoir été la première femme d'un pays occidental à devenir chef d'un parti puis Premier ministre eut un retentissement international sans précédent. Jean Lucas, une employée du parti conservateur, fit un déplacement personnel en Nouvelle-Zélande et en Australie en 1980 et rapporta que tout le monde l'avait interrogée sur Margaret Thatcher¹. Par ailleurs, lors d'un entretien qu'elle accorda au *New Zealand Herald* en février 1980, elle tenta d'expliquer le point de vue d'une majorité de ses concitoyens au sujet du Premier ministre :

Avant Mme Thatcher, la plupart des gens pensaient qu'une femme ne pouvait accéder aux plus hautes fonctions politiques. Mais Mme Thatcher a prouvé qu'il n'y a pas de limite à ce que peut accomplir une femme. Les femmes britanniques sont politiquement très actives en coulisses².

Le simple fait d'être une femme arrivée à un si haut niveau dans le domaine de la politique valut à Margaret Thatcher l'admiration et le respect de nombreux citoyens d'autres pays que le sien.

Même si son image de la France et des Français était quelque peu stéréotypée et dépréciative, les relations qu'elle entretenait avec le président socialiste François Mitterrand étaient généralement bonnes, parfois particulièrement cordiales. Hormis les dirigeants des pays du Commonwealth, Mitterrand fut le chef d'État qui prit le plus souvent sa défense³. Malgré leurs dissensions idéologiques, tous deux partageaient l'idée que leurs pays devaient préserver leurs identités propres ainsi que leurs avantages économiques tout en participant activement à

¹ Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 149-150.

² « Before Mrs. Thatcher, most people believed that women could not reach the higher political positions. But Mrs. Thatcher has shown that there is no bar to how far a woman can go. British women are very active politically behind the scenes. », entretien de Jean Lucas pour le *New Zealand Herald*, 5 février 1980, cité dans *ibidem*, p. 150.

³ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 744.

la construction européenne¹. Le politicien français Hubert Védrine confia d'ailleurs à Charles Moore que Mitterrand « traitait [son homologue britannique] comme un grand dirigeant d'un grand pays »². Ainsi, l'admiration du président de la République française envers le Premier ministre britannique permettait de générer une image positive de Margaret Thatcher en France mais aussi ailleurs en Europe et dans le reste du monde. Lorsqu'elle quitta ses fonctions, le 28 novembre 1990, François Mitterrand lui rendit un hommage en indiquant qu'il l'avait toujours admirée pour son courage et la force de ses convictions. Il fit également référence au rôle de premier ordre qu'elle joua dans les négociations avec la Communauté économique européenne³.

Il faut dire que lorsque Margaret Thatcher accéda aux fonctions de Premier ministre, le parti conservateur était perçu comme le plus « europhile » des partis politiques britanniques, ce qui lui conférait une image plutôt positive à l'échelle de la CEE. En effet, le parti travailliste était alors divisé en son sein sur les questions relatives à la participation à la CEE⁴. Voilà qui explique pourquoi Margaret Thatcher était perçue assez favorablement par les dirigeants européens, du moins à ses débuts en tant que Premier ministre. En outre, elle se démarquait assez avantageusement des autres dirigeants européens et, notamment, du chancelier allemand Helmut Kohl. Comme le note George Urban, il y avait un « contraste entre elle en tant que femme d'État visionnaire avec un projet pour le monde et Kohl le teuton lourdaud, corpulent, mangeur de saucisses allemandes »⁵.

En mai 1980, lorsqu'un groupe armé appelé « groupe du martyr » prit en otage vingt-six personnes à l'ambassade d'Iran à Londres, les caméras du monde entier étaient braquées sur la scène de l'attaque. Les preneurs d'otages étaient des Iraniens de la province du Khouzistan entraînés en Irak et qui étaient opposés au régime iranien. L'objet de la prise d'otage à l'ambassade d'Iran était la demande de libération de quatre-vingt-onze prisonniers dans leur pays. Les assaillants demandèrent également à ce que les droits des dissidents iraniens fussent reconnus⁶. En réaction, Margaret Thatcher et son gouvernement prirent la décision de faire intervenir le Special Air Service, unité de forces spéciales des forces armées britanniques luttant contre le terrorisme. Les opérations du SAS furent menées avec une très grande

¹ *Ibidem*, p. 678.

² « He treated her as a great leader of a great country. », entretien de Charles Moore avec Hubert Védrine, *Ibid.*, p. 745.

³ Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 165.

⁴ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 443.

⁵ « the contrast between herself as a visionary stateswoman with a world-view and Kohl the wurst-eating, corpulent, plodding Teuton », George Urban, *op. cit.*, p. 131.

⁶ Stephen Blake et Andrew John, *op. cit.*, p. 46.

précision, dix-neuf otages furent libérés, cinq assaillants tués, un assaillant emprisonné et aucun des membres du SAS ne fut blessé¹. Cette attaque fut très médiatisée au Royaume-Uni bien sûr, mais c'est à l'étranger qu'elle eut le plus grand retentissement. L'instant où Margaret Thatcher se rendit à la caserne de Regent's Park pour féliciter les hommes du SAS connut également un grand succès médiatique international. Ainsi, ses homologues étrangers purent se rendre compte que même alors qu'elle n'en était qu'à ses débuts en tant que Premier ministre, elle était capable de mener à bien une opération particulièrement délicate et risquée.

Dans l'étude de l'image politique de Margaret Thatcher à travers le monde, il ne faut pas oublier de mentionner la façon dont elle fut perçue en URSS alors que le secrétaire général du parti soviétique était Mikhaïl Gorbatchev. Lors de sa visite en URSS au printemps 1987, elle eut l'occasion d'être interviewée pour la télévision soviétique. À l'antenne, elle exposa ses connaissances en matière d'armement nucléaire et énuméra chaque arme que détenait l'URSS². Cet entretien télévisé fit considérer Margaret Thatcher comme un dirigeant particulièrement informé et compétent au point qu'il donna suite à des réactions très élogieuses de la part de moscovites interrogés dans la rue après la diffusion de l'émission³. Aux yeux des Soviétiques, elle était semblable à « une créature venue d'une autre planète »⁴. Mikhaïl Gorbatchev, quant à lui, décrivit ses impressions de la manière suivante :

Margaret Thatcher était imprégnée de ce que j'appellerais l'« Esprit vieille Angleterre », du moins comme nous les Russes le concevons généralement, qui transparait dans son engagement pour les traditions et les valeurs « ayant fait leurs preuves ». Pendant nos réunions officielles, elle était toujours très bienveillante et courtoise. Nous finîmes par nous connaître davantage et elle fit montre d'une authentique sympathie à mon égard ainsi qu'envers Raïssa Maximovna⁵ – malgré nos divergences de points de vue et de raisonnements politiques⁶.

¹ *Ibidem*, p. 47.

² Robin Renwick, *op. cit.*, p. 169.

³ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 139.

⁴ « a creature from another planet », Robin Renwick, *op. cit.*, p. 169.

⁵ Raïssa Maximovna Gorbatchev était l'épouse du dirigeant soviétique Mikhaïl Gorbatchev.

⁶ « Margaret Thatcher had much of what I would call the 'Old English Spirit', at least as we Russians usually imagine it, which shows in her commitment to traditions and 'tried and tested' values. During our official meetings she was always very considerate and courteous. We eventually came to know each other better and she showed genuine warmth towards me and Raisa Maksimovna – despite the differences in our views and political arguments. », Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 252.

Hormis les nombreux commentaires médiatiques que générèrent sa courtoisie et sa sympathie, les tenues vestimentaires de Margaret Thatcher ne passèrent pas inaperçues aux yeux des médias. En effet, ses toques de fourrure et ses manteaux fabriqués par Aquascutum¹ furent très remarqués et suscitèrent un grand intérêt, notamment de la part de la presse étrangère.

Après sa visite en URSS, Margaret Thatcher prolongea son voyage diplomatique dans les pays de l'Est pour se rendre à Prague et Budapest. Elle fut accueillie avec autant d'enthousiasme dans chacun des pays, par le président Havel comme par Vaclav Klaus². Elle était bel et bien considérée comme une star occidentale qui faisait avancer les négociations pour promouvoir la démocratie partout dans le monde et son déplacement en URSS fut largement relayé par tous les médias européens et américains. Il y eut un tournant majeur dans la perception qu'avaient d'elle les différents pays à ce moment précis de sa carrière³. En effet, elle était devenue une sorte d'impératrice, flamboyant de prestige et de pouvoir. À ce titre, son image permit de conférer des contours encore plus attrayants à ses idées. Même les chefs d'États dont les idées étaient les plus éloignées des siennes finirent par lui reconnaître un statut de personnalité exceptionnelle :

D'autres chefs d'États internationaux, quelles que fussent leurs différences avec elle, admiraient simplement son courage politique, parfaitement illustré dans le conflit aux Malouines et dans ses luttes contre les syndicats dans le pays. Ils prirent également note de sa métamorphose de soi-disant banale guerrière de la Guerre froide en dirigeante occidentale la plus proche de Mikhaïl Gorbatchev et qui eut le plus d'influence sur lui, malgré les appréhensions qu'avaient alors les États-Unis à son sujet⁴.

Aux États-Unis, on faisait l'éloge de Margaret Thatcher pour son entente si cordiale, presque fraternelle, avec le président Ronald Reagan⁵. La « relation spéciale », qui était alors à son apogée, lui permit de rayonner sur tout le continent nord-américain. Même s'il est difficile de savoir qui de Thatcher ou de Reagan eut la plus grande influence sur l'autre, il demeure évident que l'influence des idées thatchériennes sur la politique américaine était à cette

¹ Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 154.

² Robin Renwick, *op. cit.*, p. 177.

³ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 292.

⁴ « Other world leaders, whatever their differences with her, admired her sheer political courage, as epitomised in the Falklands conflict and her struggles with the unions at home. They also noted her transformation from, apparently, a classic Cold War warrior into the western leader closest to and most influential with Mikhaïl Gorbachev, despite US misgivings about him at the time. », Robin Renwick, *op. cit.*, p. 285.

⁵ Voir illustrations : fig. 8.

époque importante. Henry Kissinger expliqua que Margaret Thatcher était parvenue à être presque aussi influente que Winston Churchill et que cette capacité à séduire les citoyens américains était due « avant tout à [son] courage et à [sa] personnalité »¹.

Suite au départ de Ronald Reagan et à son remplacement par George Bush à la présidence des États-Unis en janvier 1989, la « relation spéciale » fut quelque peu atténuée car l'entente entre les deux dirigeants n'était pas aussi harmonieuse qu'auparavant. George Bush eut bien des difficultés à communiquer avec Margaret Thatcher et supportait assez mal que cette dernière s'adressât à lui avec autorité². Cela dit, les deux dirigeants se trouvèrent de nombreux points de convergence en matière de politique étrangère. Le fait que le gouvernement britannique conservât son penchant pour la coopération avec les États-Unis plutôt qu'avec les pays membres de la CEE permit de maintenir une image très positive de Margaret Thatcher chez son allié outre-Atlantique. Néanmoins, ce fut la Guerre du Golfe, déclenchée par l'invasion de Koweït, qui, en août 1990, rapprocha le plus Bush de Thatcher car cette dernière offrit son soutien aux États-Unis³. À cette occasion, les médias américains se mirent à nouveau à insister sur l'entente américano-britannique et à faire l'éloge du Premier ministre.

À l'échelle du Commonwealth, Margaret Thatcher se fit remarquer favorablement pour sa résolution du problème rhodésien. La Rhodésie du Sud était une colonie rebelle qui devint le Zimbabwe-Rhodésie en juin 1979. Cette formation ne fut pas reconnue par la communauté internationale car elle émergea d'une négociation privée entre Ian Smith, ancien Premier ministre, et ses opposants. Les conflits gangrénèrent la colonie depuis des années lorsque Margaret Thatcher décida d'organiser une conférence constitutionnelle à Londres afin de trouver une solution pacifique pour l'avenir de la Rhodésie du Sud. Cette conférence, qui dura du 10 septembre au 17 décembre 1979, permit l'adoption des Accords de Lancaster House. Cet ensemble de nouvelles dispositions constitutionnelles instaurait, par exemple, un cadre d'élection du chef de l'État, une nouvelle composition du Parlement ou encore une réorganisation des instances judiciaires. Les accords furent ratifiés le 21 décembre 1979 et eurent pour conséquence directe la levée des sanctions votées contre la Rhodésie par le Conseil de sécurité des Nations unies. Cet épisode donna lieu à une mise en avant de Margaret Thatcher en tant que seule responsable de la résolution alors que d'autres protagonistes comme certains de ses ministres ou la reine elle-même avaient participé à la préparation de cette solution⁴.

¹ « above all, courage and character », Henry Kissinger, cité dans *ibidem*, p. 283. Voir illustrations : fig. 6.

² *Ibid.*, p. 242.

³ *Ibid.*, p. 243.

⁴ Catherine Cullen, *op. cit.*, p. 118.

Comme le note Catherine Cullen, la femme politique concentra toute l'attention médiatique sur elle-même car elle se démarqua de ses prédécesseurs n'ayant pas été capables de trouver une solution au problème rhodésien : « Thatcher venait de se forger une réputation internationale : depuis plus de dix ans, le problème rhodésien était une épine dans le pied des gouvernements britanniques successifs »¹.

Ainsi, Margaret Thatcher fut une véritable « star » à l'étranger. Son image était encore plus louée ailleurs qu'au Royaume-Uni. Cet intérêt de la part des canaux de diffusion médiatique étrangers, qui lui offrit une image positive internationalement, eut un retentissement dans son propre pays. Il faut maintenant tenter d'expliquer en quoi la stature internationale de Margaret Thatcher eut des répercussions positives au Royaume-Uni.

¹ *Ibidem*, p. 118.

b. Répercussions positives au Royaume-Uni

Tout d'abord, il faut noter que les visites diplomatiques effectuées par Margaret Thatcher dans d'autres pays lui apportèrent une couverture médiatique variée qui fut ensuite relayée au Royaume-Uni. En général, ces visites furent l'occasion pour les médias britanniques de présenter des pays lointains et considérés comme exotiques par une grande partie de leur public. Elles constituèrent donc la possibilité de présenter des informations moins habituelles, et donc plus attrayantes, que lorsqu'il s'agissait de commenter l'actualité nationale. Par ailleurs, Margaret Thatcher parvint à lier de bonnes relations avec un grand nombre de dirigeants étrangers de sorte qu'elle impressionnait les citoyens des pays qu'elle visitait. Comme elle l'explique elle-même dans *The Path to Power*, « mes visites à l'étranger avaient renforcé ma propre réputation »¹ à l'échelle nationale.

Les exemples de répercussions nationales d'éloges internationaux foisonnent. Si nous nous intéressons par exemple à la grève des mineurs de 1984, il faut noter que nombre de ses homologues étrangers lui apportèrent leur appui. Ils furent interrogés par des médias du Royaume-Uni et leurs témoignages de soutien furent publiés et transmis aux citoyens. Il y eut donc une influence de la communauté internationale sur l'opinion des Britanniques par rapport à des questions qui les concernaient directement. Ainsi, le *Sunday Mirror* du 29 juillet 1984 cita le dirigeant polonais Lech Walesa pour qui, « avec une femme si raisonnable et courageuse, le Royaume-Uni [allait trouver] une solution à la grève »².

La collaboration avec le bloc soviétique, encouragée par les relations cordiales entre Margaret Thatcher et Mikhaïl Gorbatchev, apporta souvent quelques bénéfices nationaux au Premier ministre. Lors de sa visite à Moscou en 1987, alors que les médias étrangers brossèrent d'elle un portrait dithyrambique, les médias du Royaume-Uni suivirent le pas. En effet, comme le note David Cannadine :

À la télévision britannique, elle apparut comme un dirigeant mondial d'une stature jamais égalée, comme une personne influente qui était tout autant la bienvenue au Kremlin qu'à la Maison Blanche³.

¹ « my foreign visits had boosted my own standing », Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 305.

² « with such a wise and brave woman, Britain will find a solution to the strike », entretien avec Lech Walesa publié dans le *Sunday Mirror*, le 29 juillet 1984, cité dans Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 173.

³ « On British television she appeared a world leader of unrivalled stature, as welcome and influential in the Kremlin as she was in the White House. », David Cannadine, *op. cit.*, p. 92.

Elle fut considérée par ses concitoyens comme une dirigeante capable de jouer un rôle de premier plan sur la scène internationale dans la mesure où elle réussit à unifier le bloc de l'Est et celui de l'Ouest en créant un lien entre ses homologues Mikhaïl Gorbatchev et Ronald Reagan. En effet, ce fut elle qui incita son allié américain à abandonner sa rhétorique de l'« empire du mal » pour nouer avec Moscou des relations plus respectueuses et productives¹. Reagan n'aurait pas suivi ces conseils s'il avait eu le moindre doute quant à sa fiabilité. En définitive, sa grande contribution à mettre un terme à la Guerre froide fit de Margaret Thatcher une fierté pour bon nombre de ses concitoyens. Selon Michael Reagan, le fils de l'ancien président américain :

Margaret Thatcher est particulièrement célèbre pour avoir fait équipe avec mon père Ronald Reagan ainsi qu'avec le pape Jean-Paul II afin de mettre un terme pacifique à la Guerre froide et d'engendrer la chute de l'Union soviétique².

La « relation spéciale » qui liait Margaret Thatcher à Ronald Reagan fut, elle aussi, très médiatisée au Royaume-Uni. Des photographies du Président américain conduisant le Premier ministre britannique dans son caddie de golf à Camp David parurent partout dans la presse et finirent de convaincre les citoyens du Royaume-Uni que, grâce à leur dirigeant, ils jouissaient d'un lien privilégié avec la superpuissance américaine.

En outre, Ronald Reagan fit tout ce qui était en son pouvoir pour aider le parti de son allié à être réélu, notamment lors des élections législatives de 1987. Par exemple, lorsqu'il reçut le chef du parti travailliste, Neil Kinnock, à la Maison Blanche en mars 1987, il lui accorda un entretien très rapide, d'à peine vingt minutes, alors qu'il avait pour coutume de consacrer des heures entières à Margaret Thatcher³. Cela peut en partie s'expliquer par le fait que Neil Kinnock était dans l'opposition. Néanmoins, un tel mépris reflète nécessairement les liens que Reagan avait noués avec chacune des deux personnalités politiques britanniques.

Lorsque George Bush devint président des États-Unis et que la Guerre du Golfe éclata, Américains et Britanniques s'unirent pour lutter contre le régime irakien de Saddam Hussein. Par son implication, Margaret Thatcher offrit d'elle une image que les médias présentèrent comme celle d'une combattante ayant pour seul objectif de faire respecter l'ordre

¹ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 137.

² « Margaret Thatcher is most famous for teaming up with my father Ronald Reagan and Pope John Paul II to peacefully end the Cold War and bring about the collapse of the Soviet Union. », *Ibidem*, p. 427.

³ David Cannadine, *op. cit.*, p. 104.

et la justice à travers le monde. Il s'agissait de la réaffirmation d'une Margaret Thatcher jouant le rôle d'une « Dame de fer » face à un Saddam Hussein présenté comme l'homme à abattre. À ce titre, l'activisme de la femme politique sur la scène internationale contribua une fois encore à ce que les canaux de diffusion de l'image politique pussent promouvoir sa réputation de guerrière et d'indétrônable atlantiste. Cette image permit, pour le moins temporairement, de renforcer son positionnement à l'échelle nationale.

Un autre événement marquant qui eut un impact retentissant dans les médias et sur les citoyens britanniques fut la contribution de Margaret Thatcher à la libération de Nelson Mandela, fondateur d'*Umkhonto we Swizwe*, branche militaire du Congrès national africain ayant lutté contre la politique de ségrégation raciale menée par la minorité blanche d'Afrique du Sud. Au lendemain de sa libération le 11 février 1990, après vingt-sept ans d'emprisonnement, Mandela se rendit à Londres car il tenait à rencontrer Margaret Thatcher et à la remercier en personne¹. Lorsqu'il sortit du 10 Downing Street, il fut accueilli par une horde de journalistes britanniques et rendit hommage à celle qui avait joué un rôle de premier ordre dans sa libération². Le fait que Nelson Mandela ait été considéré comme un martyr de l'apartheid sud-africain permit au Premier ministre de revêtir, une fois de plus, l'image d'une femme juste et bienveillante. Même si elle s'opposait aux sanctions proposées par le Congrès national africain, celui que ses défenseurs surnommaient « Madiba »³ ne tarit jamais d'éloges à son égard car elle avait réussi à faire progresser la situation sud-africaine bien davantage qu'aucun de ses prédécesseurs⁴.

Ainsi, Margaret Thatcher pouvait compter sur de nombreux canaux de diffusion pour propager une image valorisante mais, étant donné qu'elle avait tendance à polariser l'opinion, qui se composait majoritairement de défenseurs et de détracteurs, il est également important de s'intéresser à la manière dont certains canaux de diffusion médiatique tentèrent de donner d'elle une image bien moins flatteuse, cette autre forme de déconstruction de l'image politique contrebalançant celle qui vient d'être évoquée.

¹ Robin Renwick, *op. cit.*, p. 209.

² *Ibidem*, p. 198-199.

³ « Madiba » : nom clanique de Nelson Mandela qui, dans les tribus sud-africaines, prévalait sur le patronyme.

⁴ Robin Renwick, *op. cit.*, p. 209.

2. Dévalorisation

L'emploi du terme « dévalorisation » sous-entend un processus qui consiste à déprécier la réputation de Margaret Thatcher. Une image peut être valorisée par ses canaux de diffusion s'ils lui apportent une dimension positive en en faisant par exemple l'éloge mais peut également être dévalorisée si ces mêmes canaux de diffusion décident de lui ôter sa valeur et de lui conférer un aspect négatif. Les objectifs de cette sous-partie seront tout d'abord d'évoquer les canaux de diffusion d'image qui s'opposèrent le plus à la femme politique et les causes de leur opposition avant d'étudier les différentes critiques qu'ils émirent à son encontre.

A. Principaux vecteurs de la dévalorisation

a. Médias de gauche

Les médias les plus défavorables à Margaret Thatcher furent sans conteste ceux de gauche et d'extrême gauche. Cela n'est pas très surprenant dans la mesure où elle avait tout justement pris pour cibles principales le socialisme et le communisme. Lorsqu'elle était ministre de l'Éducation du gouvernement Heath, la critique qui portait sur le financement des syndicats étudiants et sur la suppression de la distribution de lait dans les écoles fut par exemple orchestrée par l'extrême gauche¹. L'extrême gauche causa d'ailleurs bien d'autres dégâts à la réputation de Margaret Thatcher. John Redwood lui adressa un courrier dans lequel il souligna le fait que « l'extrême gauche [était] en pleine préparation d'un défi extra-parlementaire majeur à l'intention du gouvernement sur un certain nombre de fronts »², dont faisaient partie les mouvements de grève des mineurs et des dockers.

La plupart des journalistes travaillant pour le compte de la BBC ou d'ITV avaient généralement une sensibilité de gauche. Ils produisaient donc une information orientée contre Margaret Thatcher et son gouvernement. Notons d'ailleurs qu'avant l'intervention du Premier ministre pour encourager davantage de concurrence via la télévision par câble et satellite, et ce malgré les réticences de certains ministres³, ces deux chaînes bénéficiaient d'un monopole ou, plus précisément, d'un duopole dans le paysage médiatique britannique. En mars 1985, sous la houlette de Leon Brittan, Margaret Thatcher mit en place un comité baptisé *Peacock Committee on Broadcasting* afin d'« associer davantage de choix pour les téléspectateurs à de plus nombreuses opportunités pour les réalisateurs selon des standards – de réalisation et de goût – qui étaient tout aussi élevés, voire plus élevés, que ceux du duopole alors en place »⁴. L'objectif fut surtout d'imposer des restrictions à la BBC qui ne cessait de s'en prendre au Premier ministre. Ainsi, vingt-cinq pour cent des programmes de la BBC et d'ITV durent être produits par des réalisateurs indépendants⁵.

¹ Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 185.

² « The extreme Left is mounting a major extra-parliamentary challenge to the Government on a number of fronts. », lettre de John Redwood à Margaret Thatcher datée du 13 juillet 1984, <<http://www.margarethatcher.org/document/133420>>, consulté le 10.08.2017.

³ Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 529.

⁴ « to combine more choice for viewers and more opportunity for producers with standards – both of production and of taste – that were as high as, if not higher than, those under the existing duopoly », Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 635.

⁵ *Ibidem*, p. 636.

Lors de la Guerre des Malouines, en particulier, la BBC n'eut de cesse de rappeler le nombre de soldats tués et de prédire une défaite finale pour le Royaume-Uni¹. Par ailleurs, la chaîne eut tendance à reprocher au Premier ministre ses condamnations trop insistantes de l'IRA lors des attaques perpétrées par certains de ses membres². La guerre qui opposait Margaret Thatcher et la BBC était fondée sur la défense par la chaîne d'une idéologie de gauche, dérivée du consensus d'après-guerre³. Margaret Thatcher fut donc la cible de toutes les attaques des journalistes du groupe. Elle affronta également le syndicat national des journalistes en déclarant, par exemple, dans une lettre adressée au *Finchley Times*, « Sommes-nous sûrs que nos libertés sont garanties quand des extrémistes s'activent tant de toutes parts ? »⁴. Le syndicat la contrattaqua à juste mesure car il eut, à son tour, l'impression qu'elle avait l'intention de museler les journalistes⁵. Selon Bernard Ingham, les années 1980 virent l'apparition de groupes de journalistes ayant pour but de défaire le gouvernement Thatcher en s'attaquant principalement au Premier ministre. Dans cette démarche, ils s'acharnèrent à mettre en évidence, allant jusqu'à l'exagération, les informations accablant la politicienne de tous les maux du pays⁶. Ils furent donc des détracteurs véhéments de Margaret Thatcher qui, à son tour, accueillait très mal leurs remontrances :

Je n'aimais pas la façon dont les élections étaient transformées en cirques médiatiques. [...] Les arguments étaient trop importants pour être réduits à des « petites phrases » ou à un sport de gladiateurs⁷.

Cependant, la sincérité de Margaret Thatcher doit être remise en question dans la mesure où elle eut également recours à des techniques de marketing politique pour riposter et infléchir sa propre image. Pour l'heure, la progression de l'étude menée nous incite à prendre en considération le rôle joué par l'élite intellectuelle dans la dévalorisation de l'image thatchérienne.

¹ Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 529.

² *Ibidem*, p. 529.

³ Bill Jones et Philip Norton (dir.), *op. cit.*, p. 156.

⁴ « Are we sure our liberties are safe when extremists are so active on all sides? », lettre adressée par Margaret Thatcher au *Finchley Times*, le 21 novembre 1975, <<http://www.margaretthatcher.org/document/102806>>, consulté le 10.08.2017.

⁵ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 331.

⁶ Bernard Ingham, *op. cit.*, p. 316.

⁷ « I disliked the way elections were being turned into media circuses. [...] The arguments were too important to be reduced to a 'sound bite' or a gladiator sport. », Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 287.

b. *Intelligentsia*

Le terme « *intelligentsia* » désigne à la fois les universitaires et l'ensemble des experts des différentes disciplines que sont les arts, la philosophie, ou la littérature. Avec l'arrivée du *thatchérisme*, ils se rassemblèrent en un groupe de plus en plus soudé et solidaire afin de dénoncer ce qu'ils percevaient comme les aberrations d'un système qui faisait fausse route. En ce sens, ils contribuèrent très largement à la dévalorisation de l'image *thatchérienne*.

Selon eux, Margaret Thatcher n'avait aucun attrait pour la culture et très peu de connaissances dans ce domaine. Ils dressèrent donc d'elle le portrait peu élogieux d'une personnalité politique dépourvue d'instruction qui, quand elle faisait référence à une pensée économique ou politique, se contentait de la simplifier ou de la caricaturer. Même si cette particularité ne heurta probablement pas une majorité de citoyens britanniques, Anthony Burgess écrivit qu'elle était une lectrice de *best-sellers*¹ afin de dénigrer ses goûts littéraires trop populaires. Le manque de cohérence dans les allocutions de Margaret Thatcher fut d'ailleurs attribué par certains de ses détracteurs à son absence d'instruction littéraire². En outre, le fait qu'elle ne parlait pas vraiment de langue étrangère et qu'elle n'avait que très peu voyagé avant de devenir chef du parti conservateur fut mis en avant par ses détracteurs comme preuve de son manque d'ouverture d'esprit³.

Par ailleurs, une élite intellectuelle critiqua vivement les rapprochements entre Margaret Thatcher et les rédacteurs de tabloïds tels Rupert Murdoch. Ils s'offusquèrent de constater que cette dernière privilégiait une presse populaire à des médias de qualité alors qu'une sorte de déférence des politiciens britanniques face au *Guardian* avait toujours été de mise⁴.

Dans le milieu artistique, il est à noter que de nombreux chanteurs de l'époque s'en prirent à la politicienne, notamment pour déplorer le fait qu'elle était coupée des réalités de la vie quotidienne de ses concitoyens. Le chanteur et compositeur Billy Bragg écrivit par exemple une chanson intitulée « *Thatcherites* » dont les paroles étaient édifiantes : « Vous privatisez à tout bout de champ et puis vous nous faites payer / Un jour, nous récupérerons notre argent »⁵. Quantité d'autres artistes exprimèrent leur haine envers Margaret Thatcher à travers des

¹ Anthony Burgess, *One Man's Chorus*. New-York : Carroll & Graf, 1998, p. 148.

² Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 661.

³ Eric J. Evans, *op. cit.*, p. 93.

⁴ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 423.

⁵ « You privatize away and then you make us pay / We'll take it back some day. », « *Thatcherites* » de Billy Bragg, citée dans Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 638.

chansons. Ceux d'entre eux qui connurent le plus grand succès à l'époque furent The Specials et leur chanson « Ghost Town », Simply Red avec « She'll Have to Go », Elvis Costello avec « Tramp the Dirt Down », The Exploited avec « Maggie » ou encore Morrissey avec sa chanson extrêmement cinglante, « Margaret on the Guillotine »¹. Dans cette dernière, composée en 1989, le chanteur Morrissey demande la mort de son Premier ministre par le biais d'une impitoyable condamnation. Par ailleurs, une chanson française écrite et chantée par Renaud eut un retentissement très important au Royaume-Uni ; il s'agit de « Miss Maggie », qui sortit en 1984². L'objectif de ces productions artistiques était de constituer une arme culturelle permettant de mettre à mal le pouvoir en place.

D'autre part, de nombreuses œuvres littéraires eurent pour objet la haine éprouvée par bien des écrivains envers Margaret Thatcher. Le dramaturge Edward Bond, par exemple, écrivit des pièces de théâtres particulièrement cinglantes envers la politicienne. Ainsi, deux de ses plus grands succès, *Derek* et *The War Plays*, firent d'elle un symbole de haine et d'insensibilité³.

Au cinéma, la plupart des films tournés et diffusés à l'époque où Margaret Thatcher était au pouvoir donnèrent d'elle une image peu flatteuse. Les productions cinématographiques qui rencontrèrent le plus de succès auprès des citoyens britanniques furent, par exemple, *My Beautiful Laundrette* au sujet des conflits ethniques, sorti en 1985, *Letter to Brezhnev*, lui aussi sorti en 1985 et comparant les *inner cities* de Liverpool à l'Union soviétique, *Sammy and Rosie Get Laid* à propos de la rupture sociale, datant de 1987, ou encore *Business as Usual*, aussi de 1987 et dénonçant les conditions de travail des Britanniques⁴. Tous ces films influencèrent considérablement l'opinion publique en défaveur du Premier ministre.

En ce qui concerne les séries télévisées à propos de Margaret Thatcher, nous pouvons constater que la plupart d'entre elles se concentrèrent sur la Guerre des Malouines car il y avait dans ce conflit un très grand potentiel filmographique. La BBC diffusa d'ailleurs pas moins de sept séries au sujet de la guerre, toutes anti-Thatcher⁵. Pour autant, une des séries qui fut la plus plébiscitée fut *The Boys from the Blackstuff* d'Alan Bleasdale. Plus tard, elle fut d'ailleurs reconnue par le British Film Institute comme « la réaction fictionnelle à l'ère Thatcher la plus complète que la télévision ait formulée »⁶ alors qu'elle concernait en fait les

¹ *Ibidem*, p. 638.

² *Ibid.*, p. 638-639.

³ *Ibid.*, p. 642.

⁴ *Ibid.*, p. 643.

⁵ *Ibid.*, p. 643.

⁶ « TV's most complete dramatic response to the Thatcher era », *Guardian*, 29 mars 2014, cité dans *ibid.*, p. 643.

années Callaghan. La série fut écrite en 1978 mais diffusée quelques années plus tard, en 1982. Enfin, en 1986, l'adaptation télévisuelle du roman écrit par James Mortimer en 1985, intitulé *Paradise Postponed*, vint insister sur le dénigrement du Premier ministre par des personnalités du monde artistique¹.

Pour ce qui est des romans, plus généralement, il est à noter que la plupart d'entre eux furent publiés après le départ de Margaret Thatcher². Il ne s'agissait donc pas d'un média très prolifique dans la diffusion de critiques concernant la femme politique alors qu'elle était au pouvoir.

En tant que ministre de l'Éducation du gouvernement Heath, Margaret Thatcher fut attaquée par l'élite intellectuelle par rapport aux programmes scolaires. La plupart des membres de cette élite promouvaient de nouvelles méthodes d'apprentissage que la politicienne rejetait totalement. Selon elle, à force de chercher des pistes innovantes pour l'enseignement, les objectifs principaux qu'étaient ceux de l'acquisition de savoirs, de l'entraînement de la mémoire ou encore de la discipline étaient négligés³. Lors de son discours au congrès annuel du parti conservateur, à Bournemouth en 1986, elle s'en prit directement aux réformistes :

Le fait est que le domaine de l'éducation, à tous les niveaux – enseignants, centres de formation des maîtres, administrateurs – a été infiltré par une philosophie permissive, celle de la libre expression⁴.

Ces remarques lui valurent d'être à son tour perçue par certains « enseignants, centres de formation des maîtres et administrateurs » comme manquant cruellement d'initiative pour améliorer l'éducation au Royaume-Uni.

Si ceux qui étaient considérés comme des membres de l'élite intellectuelle britannique en voulurent tant à Margaret Thatcher, ce fut surtout parce qu'elle ne leur concéda qu'un rôle de second plan dans l'administration du pays. Il en fut de même avec l'Église anglicane.

¹ *Ibid.*, p. 645-646.

² *Ibid.*, p. 646.

³ Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 185.

⁴ Alain Laurent, Michel Lemosse et Mathieu Laine (dir.), *op. cit.*, p. 287.

c. Église anglicane

Les critiques de l'Église anglicane envers Margaret Thatcher furent avant tout issues des relations conflictuelles qu'elle entretenait avec l'Archevêque de Canterbury, Robert Runcie. À l'automne 1985, il émit le rapport intitulé « Faith in the City » au sujet des problématiques ethniques et sociales dans les *inner cities* perçues comme laissées à l'abandon par le Premier ministre, afin de mettre le gouvernement sous pression et d'exposer aux médias ses dérives ultralibérales. Parmi les recommandations figurant dans le rapport, trente-huit furent destinées à l'Église, qui se devait d'identifier et d'aider les paroisses où la population rencontrait le plus de problèmes, et vingt-trois d'entre elles furent émises à l'attention du gouvernement, à qui il fut demandé d'améliorer la qualité de vie des citoyens résidant dans les *inner cities* en se penchant particulièrement sur les questions du logement, de la pauvreté ou encore du pouvoir dévolu aux autorités locales¹. Évidemment, un tel rapport fut particulièrement néfaste à la réputation du Premier ministre qui venait de se mettre à dos une figure influente ayant traditionnellement constitué un soutien pour les hommes politiques britanniques. Par ailleurs, des évêques se rallièrent au point de vue de leur archevêque et condamnèrent les politiques thatchériennes. Ainsi, suite à la parution du rapport, le *Daily Mirror* publia un article indiquant que l'évêque David Sheppard aurait affirmé qu'il n'était pas possible d'être chrétien et de voter conservateur². En vérité, l'article du *Daily Mirror* avait un peu exagéré la remarque originellement formulée par l'évêque Sheppard qui ne fit que dénoncer le fait qu'on ne trouvait que peu de chrétiens dans les partis de droite³. Un autre évêque, celui de Durham, décréta sur *Radio 4* que « retourner à l'éthique de l'individualisme entrepreneurial du dix-neuvième siècle [était] soit une ineptie nostalgique ou bien la déclaration affirmée que l'égoïsme individuel et la cupidité organisée [étaient] les seuls motifs du comportement humain »⁴. Après avoir ajouté à toutes ces attaques les rumeurs selon lesquelles la reine Elizabeth II cultivait une aversion envers son Premier ministre⁵, force est de constater qu'un antagonisme entre la femme politique et les institutions britanniques était patent. Les citoyens

¹ Andy McSmith, *op. cit.*, p. 262.

² *Daily Mirror*, 16 décembre 1985, cité dans Eliza Filby, *op. cit.*, p. 183.

³ *Ibidem*, p. 183.

⁴ « To return to the ethics of nineteenth-century entrepreneurial individualism is either nostalgic nonsense or else a firm declaration that individual selfishness and organised greed are the only motivations for human behaviour. », propos tenus par l'évêque de Durham sur la chaîne *Radio 4* de la BBC en 1985, cités dans David Jenkins, *God, Politics and the Future*. Londres : SCM Press, 1988, p. 114.

⁵ Selon Bernard Ingham, la reine aurait été déçue par Margaret Thatcher, notamment en raison de ses relations peu diplomatiques avec le Commonwealth et de son insensibilité face à la précarité de ses concitoyens les plus mal lotis., Bernard Ingham, *op. cit.*, p. 340.

pour lesquels ces institutions pérennes importaient davantage que les gouvernements temporaires furent très probablement influencés et attirés par le contre-pouvoir que proposaient les mouvements anti-Thatcher.

En 1983, l'évêque David Sheppard s'en était déjà pris à Margaret Thatcher. Sur une antenne de la BBC, il avait en effet condamné ce qu'il percevait comme les ravages causés par l'individualisme thatcherien. Il critiqua la politicienne, bien sûr, mais fustigea surtout les citoyens qui adhéraient à ses idées. Cette attaque ne parvint pas à séduire les médias britanniques qui trouvèrent qu'il était déplacé de la part de l'évêque de diaboliser une partie des citoyens, comme s'ils étaient des renégats¹.

Dans les années 1980, l'Église anglicane fut d'ailleurs systématiquement associée par les médias au parti social-démocrate. Ce lien était dû au fait que tous deux se proclamaient les héritiers du consensus d'après-guerre, réunissant des idéaux de libre marché et de socialisme étatique. Le parti social-démocrate, avant et après son alliance avec le parti libéral, fit en sorte de mettre en évidence et d'affirmer ses liens étroits avec l'Église anglicane afin d'obtenir l'adhésion d'électeurs chrétiens. D'ailleurs, parmi ses figures tutélaires, nous pouvons constater une mixité d'obédiences chrétiennes : les catholiques furent représentés par Shirley Williams, les anglicans par David Owen et les membres de l'Église d'Écosse trouvèrent un porte-parole en la personne de David Steel². Cet atout fut particulièrement intéressant pour le parti car il pouvait ainsi se targuer de fédérer les chrétiens mais également de réunir différentes catégories de citoyens britanniques. Obtenir le soutien de tous et l'harmonie sociale ne figure pas parmi les réussites de Margaret Thatcher, même si elle voulut en faire une de ses principales missions lorsqu'elle devint Premier ministre et qu'elle cita Saint-François d'Assise. La critique de la politicienne avait d'ailleurs tendance à se cristalliser dans certaines parties du pays. Quelle fut concrètement cette répartition ?

¹ Eliza Filby, *op. cit.*, p. 178.

² *Ibidem*, p. 186.

d. Population britannique

Dans les remerciements formulés par Eliza Filby à la fin de son ouvrage intitulé *God & Mrs Thatcher* figure la remarque suivante :

Le moment de votre naissance et l'endroit où vous avez vécu définissait sans nul doute votre expérience des années Thatcher, et détermine toujours, très probablement, votre opinion quant à ces dernières¹.

Cette remarque est particulièrement pertinente dans la mesure où, de manière générale, les populations écossaise, galloise et nord-irlandaise avaient de Margaret Thatcher une image moins positive que les Anglais. La femme politique était également plus impopulaire au nord de l'Angleterre, dans les régions industrielles et minières, que dans le sud du pays et dans la capitale financière qu'était devenue Londres dans les années 1980.

En Irlande du Nord et en Écosse, Margaret Thatcher fut considérée comme une menace pour la préservation des traditions et des cultures qui leur étaient propres. Le fait que le Royaume-Uni est un pays composé de provinces aux identités et aux cultures très différentes fut un obstacle majeur au centralisme thatchérien. Par ailleurs, Margaret Thatcher ne parvint pas à résoudre les conflits avec l'Armée républicaine irlandaise car elle ne fit preuve d'aucune diplomatie envers elle et avait tendance à considérer les indépendantistes comme de véritables ennemis. En contrepartie, ces derniers la percevaient et la présentaient comme un adversaire de premier ordre². Comme le note Bernard Ingham, l'image que les médias nord-irlandais véhiculaient du Premier ministre était particulièrement dévalorisante³. Selon lui, il s'agissait des organes médiatiques avec lesquels il avait les relations les plus tendues au Royaume-Uni car « ils voulaient mettre l'accent sur ce qu'il y avait de négatif, sur les difficultés et le conflit, tandis que Mme Thatcher [...] voulait souligner les réussites et les aspects positifs de l'Irlande du Nord, pour mettre en avant la simplicité et le calme du quotidien dans la plus grande partie de la province et pour encourager les individus dans leur combat contre le terrorisme »⁴.

¹ « When you were born and where you lived undoubtedly defined your experience, and, most probably, still determines your opinion of the Thatcher years. », Eliza Filby, *op. cit.*, p. 393.

² Robin Renwick, *op. cit.*, p. 120.

³ Bernard Ingham, *op. cit.*, p. 308.

⁴ « They wanted to accentuate the negative, the difficulties and the conflict, whereas Mrs Thatcher [...] wanted to underline the positive achievements in Northern Ireland, to highlight the peaceful normality of life over most of the province and to encourage the public in their fight against terrorism. », *Ibidem*, p. 309.

En ce qui concerne l'Écosse, comme le note Margaret Thatcher elle-même, « il n'y eut pas de révolution thatchérienne parmi les clans écossais »¹. En effet, les Écossais n'adhèrent que très peu, voire pas du tout, aux idées du Premier ministre britannique et ils ne suivirent presque pas les règles du renouveau thatchérien. Par ailleurs, les médias écossais avaient tendance à présenter Margaret Thatcher sous des traits particulièrement négatifs. Par exemple, suite à son discours à l'attention des membres de l'Église d'Écosse à Édimbourg le 21 mai 1988, qualifié par la presse de « Sermon sur la colline », Margaret Thatcher fut présentée par les médias écossais comme une politicienne manichéenne totalement disposée à détourner des idées chrétiennes au profit de sa propre propagande politique². Cette forme de malhonnêteté concourut sans doute à la débâcle finale du Premier ministre. Pour autant, il semblerait que ce fut avant tout la critique émanant des membres de son propre parti qui mit le plus à mal sa réputation et sa légitimité à gouverner le pays.

¹ « There was no Tartan Thatcherite revolution. », Margaret Thatcher, *The Downing Street Years*. *op. cit.*, p. 618.

² Alain Laurent, Michel Lemosse et Mathieu Laine (dir.), *op. cit.*, p. 437.

e. Parti conservateur

Il est important de noter tout d'abord que la caricature négative et dévalorisante de Margaret Thatcher, qui fut élaborée progressivement par certains canaux de diffusion de son image politique, fut destructrice car elle conduisit à une démission vécue par le Premier ministre comme imposée face à la menace d'un inévitable échec. Le cas de Margaret Thatcher démontre à quel point le pouvoir des médias et autres canaux de diffusion d'image est colossal dans la mesure où ils sont réellement capables de faire et défaire la réputation d'une personnalité.

Margaret Thatcher eut pour particularité de subir des attaques impitoyables de la part de ses ennemis avérés comme des trahisons de la part de ses soutiens les plus fervents. D'ailleurs, lors d'un entretien avec elle, Patricia Murray lui fit part de la remarque suivante :

La loyauté et la discrétion sont les caractéristiques les plus illustres des administrations conservatrices. Pourtant, certains commentateurs ont affirmé que votre cabinet a révélé au grand jour ses querelles internes comme cela n'avait jamais eu lieu auparavant¹.

Au sein de son propre parti, ce furent d'abord les politiciens les plus modérés, comme Ian Gilmour ou Jim Prior, qui virent en leur collègue une femme dure aux idées outrancièrement novatrices et menaçantes. En janvier 1975, des conservateurs restés loyaux envers Edward Heath organisèrent une campagne baptisée « *Stop Thatcher* » dans le but d'empêcher la candidate à la direction du parti de parvenir à ses fins². Cette campagne fut largement soutenue par la presse britannique, encore acquise à Heath, qui prédisait le risque de voir émerger un parti conservateur ayant pour unique préoccupation le Sud-Est du pays et délaissant les régions industrielles du nord et des Midlands³. Le terme « *wets* » pour désigner ces politiciens conservateurs modérés fut, selon Bernard Ingham, créé de toute pièce par les médias et attribué à Margaret Thatcher, alors que cette dernière n'aurait pas eu coutume de l'employer⁴. Ceux qui étaient, dans la plupart des cas, des anciens membres du gouvernement Heath furent donc volontairement présentés comme les victimes de la politicienne.

¹ « Loyalty and discretion are the reputed characteristics of previous Tory administrations, yet some commentators have claimed that your Cabinet has layed bare its internal disputes in an unprecedented manner. », Patricia Murray, *Margaret Thatcher : A Profile*. Londres : W.H. Allen, 1980, p. 219.

² Wendy Webster, *op. cit.*, p. 47.

³ Patrick Cosgrave, *Margaret Thatcher : A Tory and Her Party. op. cit.*, p. 62-65.

⁴ Bernard Ingham, *op. cit.*, p. 235.

Lorsque Margaret Thatcher devint Premier ministre, ce furent encore les conservateurs les plus modérés qui émirent le plus de critiques envers leur dirigeante. Ainsi, au début des années 1980, ces derniers ne cessèrent de mettre en doute sa capacité à se tenir au fait des réalités quotidiennes de ses concitoyens alors qu'elle prônait une idéologie néolibérale et que deux millions huit-cents mille Britanniques se trouvaient sans emploi en 1980¹. En novembre 1980, le ministre de la Défense, Francis Pym, fit courir des rumeurs selon lesquelles il aurait préféré démissionner plutôt que d'accepter les coupes budgétaires que le gouvernement avait l'intention de faire subir à son ministère². En juillet 1981, avec les émeutes de Toxteth à Liverpool, des membres du cabinet thatchérien, dont Michael Heseltine, se rebellèrent contre leur Premier ministre pour dénoncer son manque de diplomatie et le risque de voir l'opinion publique se retourner contre les conservateurs. Plutôt que de l'affronter directement, sans doute par crainte de représailles, ils se mirent à communiquer leurs opinions à la presse qui les relayèrent à leurs concitoyens³. L'affaire fut commentée par les médias tout au long de l'été 1981 avant que Margaret Thatcher ne décidât de renvoyer trois de ses ministres, dont Christopher Soames qui déclara par la suite ne jamais avoir été traité si férocelement par une femme⁴, et de procéder en janvier à son premier remaniement ministériel afin de mettre en avant des ministres ayant la volonté de défendre ses politiques. À cette époque, les conservateurs modérés obtenaient encore le soutien de nombreux médias et, selon les sondages d'opinion, d'une grande partie des citoyens britanniques⁵. Cette aile du parti conservateur supportait mal l'américanisation de la communication politique britannique opérée par Margaret Thatcher et se rallièrent aux médias pour dénoncer la vulgarité de la propagande mise en place par la politicienne⁶.

Plus tard, ce furent ses alliés les plus proches, convertis aux dogmes thatchériens et aux idées de la Nouvelle Droite, qui se mirent à souhaiter sa démission, même si cela risquait de conférer à leur parti une image de discorde et de désunion. L'affaire Westland, surnommée « Westlandgate » par des journalistes ayant précédemment commenté le scandale du Watergate⁷, fut un point crucial de ce tournant car elle mit à mal la stabilité du gouvernement Thatcher et engendra le sentiment exprimé par certains de ses ministres d'avoir été trahis par le

¹ Alain Laurent, Michel Lemosse et Mathieu Laine (dir.), *op. cit.*, p. 147-167.

² Andy McSmith, *op. cit.*, p. 31.

³ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 319.

⁴ Andy McSmith, *op. cit.*, p. 32-33.

⁵ Simon Jenkins, *op. cit.*, p. 64.

⁶ Eric J. Evans, *op. cit.*, p. 48.

⁷ Bernard Ingham, *op. cit.*, p. 334.

Premier ministre. Des « ennemis de l'intérieur »¹ commencèrent donc à se constituer et à acquérir de plus en plus d'influence quand il ne s'agissait pas des démissions de thatchériens de la première heure, comme Michael Heseltine en 1986, directement à la suite de l'affaire Westland, ou Nigel Lawson en 1989, car il avait l'impression d'être mis à l'écart par la femme politique et par son conseiller économique, Alan Walters². La *poll tax* et les conflits internes quant à l'avenir du Royaume-Uni au sein de la Communauté économique européenne finirent de convaincre d'autres politiciens potentiellement éligibles à la direction du parti conservateur de défier Margaret Thatcher. Comme le note Mathieu Laine dans ses commentaires des discours thatchériens recensés par Alain Laurent :

Alors qu'elle ambitionnait d'approfondir son œuvre de libéralisation de la Grande-Bretagne, les doutes quant aux effets électoraux de la politique menée par Margaret Thatcher (notamment la *poll tax*) ont créé les conditions de son renversement par son propre parti en novembre 1990³.

Ces conflits internes au gouvernement Thatcher furent relayés par les médias britanniques de toutes sensibilités politiques et permirent aux travaillistes d'ouvrir une brèche pour mieux mettre en péril leurs adversaires. Par exemple, lors de l'affaire Westland, Neil Kinnock se servit des différends entre Margaret Thatcher et Michael Heseltine pour souligner les incohérences du gouvernement dans son ensemble⁴. Comme le note Simon Jenkins, tout ce processus de déstabilisation du Premier ministre et de son gouvernement semble assez soudain quand il est observé par le truchement du recul historique mais, à l'époque, il prenait une tournure progressive, constituée de plusieurs épisodes⁵.

La menace de voir les conservateurs perdre aux élections législatives si Margaret Thatcher refusait de quitter ses fonctions se précisa dans le discours que Geoffrey Howe prononça à la Chambre des communes suite à sa démission. Même si Howe fut souvent perçu comme un homme sans charisme particulier, incapable de blesser qui que ce fût⁶, son discours, prononcé le 13 novembre 1990, est souvent considéré par les historiens comme l'élément qui précipita la chute du Premier ministre. Pour les commentateurs de l'époque, il s'agissait d'un

¹ « enemies within » : expression fréquemment employée par les commentateurs politiques de l'époque pour faire référence aux membres du parti conservateur qui se mirent à s'opposer plus ou moins ouvertement à Margaret Thatcher lorsqu'elle était Premier ministre.

² Bill Jones et Philip Norton (dir.), *op. cit.*, p. 548.

³ Alain Laurent, Michel Lemosse et Mathieu Laine (dir.), *op. cit.*, p. 366.

⁴ Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 462.

⁵ Simon Jenkins, *op. cit.*, p. 144.

⁶ Robin Renwick, *op. cit.*, p. 260.

discours dévastateur, prononcé d'un ton extrêmement mesuré, ce qui, paradoxalement, le rendait encore plus incisif¹. Ainsi, après avoir livré un plaidoyer en faveur de meilleures relations avec la CEE, reproché au gouvernement de mener le pays vers une récession économique, critiqué le Premier ministre pour son obstination à ne pas vouloir entendre parler du mécanisme de change du Système monétaire européen, Geoffrey Howe prononça une phrase qui allait inciter ses collègues à défier Margaret Thatcher : « Le temps est venu pour d'autres de réfléchir à leur propre réaction au tragique conflit de loyautés contre lequel j'ai moi-même lutté depuis peut-être trop longtemps »². Cette petite phrase, diffusée à la télévision grâce à la retranscription des débats parlementaires, constitua un véritable coup de massue pour le Premier ministre car elle ouvrit la voie à la candidature de Michael Heseltine pour prendre la direction du parti³. Margaret Thatcher reconnut d'ailleurs quelques années plus tard l'ampleur de l'onde de choc générée : « Toute l'attention était concentrée sur moi autant que sur Geoffrey. Si le monde l'écoutait, il me regardait. Et sous leur masque de sang-froid, mes émotions fusaient »⁴.

Les ministres démissionnaires qu'étaient Nigel Lawson et Geoffrey Howe se mirent à défendre la candidature de Michael Heseltine et devinrent donc plus dangereux pour Margaret Thatcher à l'extérieur du gouvernement que lorsqu'ils pouvaient être canalisés au sein de ce dernier⁵. Les autres ministres, encore membres de son gouvernement, lui confièrent individuellement qu'ils la soutiendraient mais qu'ils ne pensaient pas qu'elle avait des chances de gagner si elle maintenait sa candidature à la direction du parti⁶. En réalité, beaucoup d'entre eux complotèrent dans son dos et prirent la décision de soutenir la candidature de Heseltine. Selon Jean-Louis Thiériot, cet entourage, qui lui avait été fidèle, l'abandonna finalement « à cause de ses erreurs et de son *hubris* démesurée »⁷.

Après avoir étudié les principaux vecteurs de la dévalorisation de l'image politique thatchérienne, intéressons-nous à présent plus précisément à l'opposition constituée par les canaux de diffusion d'image ainsi qu'aux divers objets et formes de leur contestation.

¹ *Ibidem*, p. 260.

² « The time has come for others to consider their own response to the tragic conflict of loyalties with which I have myself wrestled for perhaps too long. », discours de Geoffrey Howe à la Chambre des communes, le 13 novembre 1990, cité dans Andy McSmith, *op. cit.*, p. 331.

³ Avant la candidature de Michael Heseltine, un autre candidat se proposa de défier Margaret Thatcher à une élection pour la direction du parti ; il s'agissait de l'ancien diplomate Anthony Meyer, candidat peu redoutable. Margaret Thatcher remporta l'élection avec 314 voix contre 33. Cette tentative encouragea d'autres candidatures., Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 545.

⁴ « I was as much the focus of attention as was Geoffrey. If the world was listening to him, it was watching me. And underneath the mask of composure, my emotions were turbulent. », Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 839.

⁵ Bill Jones et Philip Norton (dir.), *op. cit.*, p. 380.

⁶ Robin Renwick, *op. cit.*, p. 262.

⁷ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 513.

B. Opposition et contestations

a. Postures excessives

a.1. Matérialisme et individualisme outré

En ce qui concerne la critique du libéralisme de Margaret Thatcher, la plupart des canaux de diffusion de son image s'appliquèrent à mettre en avant un individualisme poussé à l'extrême ainsi qu'une forme de matérialisme utilitariste. De manière générale, ils voulurent démontrer que les politiques thatchériennes mettaient en péril les particuliers et les investisseurs privés britanniques au profit des marchés financiers internationaux. Ce type de positionnement politico-économique avait pour particularité de concerner des domaines qui ne sont pas directement liés à l'économie, même s'ils en demeurent tributaires. Ainsi, la réforme du système d'éducation mise en place par le gouvernement en 1988 eut notamment pour effet de soumettre l'enseignement britannique aux lois du marché. Par exemple, les parents eurent le choix de l'établissement d'enseignement dans lequel inscrire leur enfant comme tout consommateur a le choix du produit qu'il souhaite acheter. En outre, les jeunes élèves furent soumis à des évaluations particulièrement stressantes, les enseignants durent accepter des charges supplémentaires de travail et les établissements entrèrent en concurrence car un classement de ces derniers en fonction de leur productivité fut mis en place¹. Le programme consumériste du parti conservateur de l'ère Thatcher fut donc transposé aux institutions du pays ayant vocation à garder une certaine indépendance. Les médias spécialisés dans le domaine de l'éducation soutinrent très largement les écoles en tant qu'institutions et diabolisèrent les politiques thatchériennes.

Pour le commentateur politique Samuel Brittan, la seule valeur que Margaret Thatcher portait en elle était « l'argent, purement et simplement »² ; le reste n'était, selon lui, que du vent. Selon les médias de gauche et l'Église anglicane, le capitalisme thatchérien fut poussé à un extrême qui le rendait dangereusement nocif pour les citoyens britanniques.

Lorsqu'en 1987, Margaret Thatcher expliqua à un journaliste du magazine *Women's Own* que « la société n'existe pas »³, les commentaires négatifs de la part d'autres

¹ Bill Jones et Philip Norton (dir.), *op. cit.*, p. 529.

² « money pure and simple », Samuel Brittan, cité dans Simon Jenkins, *op. cit.*, p. 79.

³ « there is no such thing as society », *Women's Own*, 31 octobre 1987, cité dans Eric J. Evans, *op. cit.*, p. 137. Voir annexe 7.

médias se mirent à pleuvoir. Ils considérèrent que la politicienne venait d'établir une classification donnant la priorité suprême à l'individu au détriment de la société. Il s'agissait donc pour eux d'une preuve supplémentaire de son égoïsme¹. Cet individualisme se greffait sur un clivage Nord-Sud car la capitale et les régions du Sud de l'Angleterre bénéficièrent de la possibilité de s'enrichir aisément grâce au développement des marchés financiers et du secteur des services tandis que le Nord, majoritairement industriel, pâtit sérieusement des mesures thatchériennes visant à privatiser les grands groupes de l'industrie britannique qui se mirent à valoriser la productivité au-delà de toute considération macro-économique. Le fait de nier l'existence d'une société semblait permettre à Margaret Thatcher de se dédouaner de toute responsabilité par rapport au fossé qu'elle creusait entre les plus riches et les plus pauvres. Ce manque de considération pour toute une partie de la société britannique fit couler beaucoup d'encre dans les médias et suscita l'inquiétude de nombreux journalistes.

Dans le domaine artistique, la chanson comique et parodique *Loadsamoney*, interprétée par Harry Enfield, constitua une caricature détonante de l'image matérialiste et exagérément individualiste de Margaret Thatcher². Dans la chanson, le terme « *money* » est sans cesse répété ce qui crée un effet d'accumulation comparable à la manière dont les citoyens furent incités à n'avoir qu'une obsession, l'accumulation d'argent et de biens matériels.

La critique de l'individualisme outré et de l'aspect matérialiste de Margaret Thatcher conduisit à un autre reproche fréquemment évoqué dans les médias et témoignages de politiciens de l'époque portant sur son insensibilité face à la situation de ses concitoyens les plus pauvres ainsi que sur l'assurance qu'elle affichait et qui était souvent perçue comme une forme de condescendance.

¹ *Ibidem*, p. 138.

² *Ibid.*, p. 143.

a.2. Condescendance et insensibilité

Ce qui fut considéré comme de l'insensibilité de la part de Margaret Thatcher se manifesta à de multiples occasions tout au long de sa carrière politique. L'événement majeur qui lui conféra cette réputation de ne pas se soucier suffisamment des intérêts de ses concitoyens fut sa décision de mettre un terme à la distribution de lait pour les enfants de plus de sept ans dans les écoles du Royaume-Uni, le 27 octobre 1970. À cette époque, elle n'était qu'à ses débuts et occupait son premier poste ministériel, le seul qu'elle obtint au sein du gouvernement Heath. Cette décision eut donc pour particularité de lui accoler une étiquette dont elle eut bien du mal à se départir, celle d'une femme cruelle, surtout envers les plus vulnérables, qu'il s'agît des prisonniers de l'IRA, des soldats argentins à bord du General Belgrano ou encore des mineurs anglais. Elle la conserva jusqu'à la fin de son dernier mandat, le dernier exemple de décision ayant engendré une image illustrant le caractère insensible de la politicienne étant celui de la *poll tax*, forme d'imposition considérée comme particulièrement injuste. En effet, comme l'explique John Biffen, ancien membre du cabinet Thatcher, la mise en place de cet impôt correspondait à l'affirmation d'un « gouvernement ferme mais qui manquait de finesse politique »¹. Les citoyens se soulevèrent contre cette taxe et certains allèrent jusqu'à affirmer qu'ils préféreraient être emprisonnés plutôt que de la payer. Les manifestations prirent parfois des tournures inattendues comme à Nottingham où des manifestants se présentèrent déguisés en Robin des Bois. Lorsqu'un autre groupe de deux cents manifestants prit la décision d'exprimer son mécontentement à Downing Street, la répression policière engendra une émeute de grande ampleur². Ces différents événements conférèrent une réputation très négative au Premier ministre dont certains citoyens demandèrent la démission immédiate.

Les politiciens qui entouraient Margaret Thatcher furent les premiers à déplorer son manque d'empathie et sa dureté, qui pouvait parfois être perçue comme de la cruauté. Ainsi, elle fut souvent caricaturée par les médias en « automate froid, dépourvu de sentiments »³ ayant la fâcheuse tendance de donner, au figuré, des coups de sac à main lorsqu'elle voulait s'en prendre à quelqu'un. D'où la création du néologisme « *handbagging* » pour désigner la façon dont elle attaquait verbalement ses collègues⁴. De nombreux témoignages de sa tendance à humilier certains de ses collègues lorsqu'ils produisaient un travail qu'elle jugeait médiocre

¹ « it was firm government but lacked political touch », Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 7.

² Andy McSmith, *op. cit.*, p. 278.

³ « cold, unfeeling automaton », Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 173.

⁴ Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 41.

virent progressivement le jour et furent relayés par les médias¹. Par exemple, lorsqu'il fut en désaccord avec son Premier ministre sur la question de l'Europe, Geoffrey Howe n'hésita pas à faire part de la façon dont elle se comportait avec lui lors de réunions du cabinet. Keith Joseph fut également à plusieurs reprises la victime de quolibets alors que tous deux partageaient les mêmes idées sur une Nouvelle Droite conservatrice et libérale².

Le caricaturiste Stanley Franklin réalisa régulièrement des planches représentant Margaret Thatcher en personnage cruel, voire sadique. Dans le *Sun* du 12 février 1975, elle fut dessinée sous les traits d'un instrument de torture maculé de sang, coiffée de son chapeau à rayures qui la rendait aisément reconnaissable, le sang correspondant à celui de ses collègues qu'elle n'hésitait pas à malmenier. Cette caricature est intitulée « *Iron Maiden* », la « Demoiselle de fer », un surnom qu'elle obtint avant de devenir la « Dame de fer » de l'*Étoile rouge*³. Les caricatures des années 1970 firent souvent de Margaret Thatcher un homme ou une chimère cruelle et effrayante. Il fallut attendre les années 1980 pour que des représentations caricaturales la montrant sous les traits d'une femme autoritaire, souvent une nourrice ou une marâtre, commençassent à poindre⁴. Ce type d'image était fondé sur la rhétorique autoritaire de la femme politique⁵ ainsi que sur les rumeurs selon lesquelles elle s'en prenait assez virulemment aux personnes qui n'étaient pas en accord avec elle. Il est d'ailleurs intéressant de noter que ce type de représentation provenait uniquement des médias et non pas de ses collègues pour qui une telle image était relativement humiliante⁶.

Margaret Thatcher eut également tendance à se montrer particulièrement dure vis-à-vis des journalistes qui l'interviewaient. Selon le réalisateur de documentaires et écrivain Michael Cockerell, elle aurait adopté un comportement très variable en fonction des journalistes auxquels elle avait affaire⁷. Certains eurent droit à beaucoup de prévenance de sa part alors que d'autres furent traités avec bien moins de considération. Ces derniers n'hésitèrent pas à être à leur tour dans l'invective et à s'en prendre à elle sans demi-mesure.

Par ailleurs, les pouvoirs qu'elle conféra aux forces de l'ordre pourvurent Margaret Thatcher d'une réputation de femme politique excessivement autoritaire. L'autorisation accordée à la police d'affronter violemment les grévistes, émeutiers et autres manifestants lors

¹ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 74.

² *Ibidem*, p. 141.

³ Wendy Webster, *op. cit.*, p. 81.

⁴ *Ibidem*, p. 81.

⁵ Lors du congrès annuel du parti conservateur tenu à Brighton le 10 octobre 1980, Margaret Thatcher déclara : « On m'accuse [...] de me comporter en donneuse de leçons, ou d'accabler les gens de mes sermons. », Alain Laurent, Michel Lemosse et Mathieu Laine (dir.), *op. cit.*, 2016, p. 157.

⁶ Wendy Webster, *op. cit.*, p. 121.

⁷ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 398.

des émeutes dans les *inner cities*¹, de la grève des mineurs et des manifestations contre la *poll tax* à Trafalgar Square eut pour effet de renforcer son image de femme insensible et cruelle.

Le fait que Margaret Thatcher eût laissé les populations des *inner cities* à l'abandon alors que la situation était devenue très critique dans ces endroits engendra de multiples réactions de toutes parts : médias, politiciens, hommes d'Église et artistes s'insurgèrent. Ainsi, l'archevêque Robert Runcie publia le rapport « Faith in the City » tandis que le groupe The Specials créa la chanson « Ghost Town » pour dénoncer la décrépitude des *inner cities* et le désespoir de leurs habitants. Les paroles de cette chanson sont éloquentes et décrivent parfaitement le ressenti d'une partie des citoyens britanniques à cette période : « Cette ville se transforme en ville fantôme [...] le gouvernement laisse les jeunes sur le banc de touche [...] aucun emploi à pourvoir dans ce pays »². En outre, le réalisateur Alan Bleasdale produisit une série télévisée intitulée *Boys from the Black Stuff* relatant la difficile recherche de travail par un groupe de maçons habitant à Liverpool³. Enfin, il faut mentionner la pièce de théâtre intitulée *Up the Wall*, interprétée par une compagnie professionnelle, qui avait à dessein d'encourager l'intérêt de tous les citoyens pour la question des *inner cities* tout en dénonçant les politiques thatchériennes⁴. Ces œuvres accumulèrent les critiques à l'encontre du Premier ministre et firent de lui un personnage à la dureté et à l'indifférence inégalée, accueilli par les émeutiers sous les huées, les lancers de tomates et autres rouleaux de papier toilette⁵.

Afin d'attiser la haine envers l'insensible Premier ministre, la BBC diffusa quotidiennement des reportages sur les fermetures d'usines et les suppressions d'emplois dans le secteur industriel. Encouragés par ces informations, ses détracteurs lui attribuèrent le surnom « *She doesn't care* »⁶, rimant avec Thatcher, pour exprimer son indifférence face à la détresse sociale⁷.

Selon le journaliste politique Adam Boulton, la dureté de Margaret Thatcher était essentiellement due au fait qu'elle vivait dans un monde à part, déconnecté du quotidien de la plupart de ses concitoyens⁸. Par exemple, lors de la grève des mineurs de 1984, les journalistes en faveur de l'action menée par le syndicat des mineurs, le National Union of Mineworkers »,

¹ Une enquête sur les méthodes utilisées par la police lors des émeutes fut menée par Lord Scarman pour qui les forces de l'ordre avaient abusé des pouvoirs qui leur étaient dévolus.

² « This town's becoming like a ghost town [...] government leaving youth on the shelf [...] no job to be found in this country », chanson « Ghost Town » du groupe The Specials, citée dans Andy McSmith, *op. cit.*, p. 261.

³ *Ibidem*, p. 261.

⁴ Eliza Filby, *op. cit.*, p. 181.

⁵ Visite de Margaret Thatcher à Liverpool, le 13 juillet 1981, Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One*. *op. cit.*, p. 636.

⁶ « Elle s'en fiche. »

⁷ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 317.

⁸ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 9.

lui reprochèrent son indifférence et son mépris face aux problèmes rencontrés par les employés des mines dont la fermeture avait été programmée¹. À une moindre échelle, le fait qu'en 1986, elle eût émis le projet de loi Shops Bill, concernant la régulation de la vente de certains produits par les commerces le dimanche, fut présenté par les médias comme un manque de considération à l'égard des conditions de travail des salariés britanniques². Ce projet de loi fut rejeté en seconde lecture de la Chambre des communes, ce qui ne l'empêcha pas de susciter une très forte hostilité médiatique.

Dans les années 1970, déjà, certains médias avaient perçu en Margaret Thatcher une politicienne hautaine et peu encline à améliorer les conditions d'existence de ses concitoyens. Comme le note très justement Wendy Webster, avant de voir en elle sa capacité à comprendre ses concitoyens et à faire preuve d'empathie envers eux, les médias des années 1970 se concentrèrent sur son aspect hautain :

Les termes les plus fréquemment utilisés pour la décrire furent « suffisante », « moralisatrice », « condescendante », « snob » et, peut-être encore davantage, « froide ». Personne n'aurait alors imaginé pouvoir affirmer qu'elle était dotée d'une compréhension instinctive des Britanniques. Ce fut plutôt l'idée selon laquelle elle était distante des préoccupations des gens ordinaires, qu'elle ne comprenait absolument pas leurs vies quotidiennes, qui fut sans cesse répétée³.

Un autre témoignage corrobore celui qui vient d'être cité en insistant sur le fait qu'à son arrivée au pouvoir, l'aspect hautain de Margaret Thatcher continua à prendre de l'ampleur : comme le fit remarquer Patricia Murray à Margaret Thatcher en 1980, « Plusieurs experts journalistiques ont fait allusion à l'exacerbation de votre assurance depuis que vous êtes Premier ministre »⁴.

Par ailleurs, même lorsque les médias des années 1970 et du début des années 1980 s'intéressèrent à son enfance à Grantham, ce fut surtout pour souligner son attitude méprisante

¹ *Ibidem*, p. 398.

² Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 513.

³ « The words most commonly used to describe her were 'smug', 'self-righteous', 'condescending', 'snobbish', and perhaps more than all of these, 'cold'. Nobody would have dreamt of claiming then that she had an instinctive understanding of the British people, rather it was the idea that she was remote from the concerns of ordinary people, that she had no understanding at all of their everyday lives, that was continually reproduced. », Wendy Webster, *op. cit.*, p. 46-47.

⁴ « Several observers have alluded to your rising air of confidence as Prime Minister. », Patricia Murray, *op. cit.*, p. 206.

envers les autres enfants ou son aspect austère¹ plutôt que pour mettre en avant l'éducation simple qu'elle reçut de ses parents ou les valeurs dont elle hérita.

Dans ses fonctions, Margaret Thatcher fut souvent perçue comme montrant du dédain envers les fonctionnaires. Elle n'appréciait pas vraiment la fonction publique et avait, selon les canaux de diffusion de son image, tendance à ostraciser ceux qui œuvraient au sein des différentes administrations du pays². Elle adopta d'ailleurs parfois le même type d'attitude envers son propre gouvernement³ ou, paradoxalement, envers les femmes qui étaient encore assez largement dominées par une élite patriarcale. En effet, selon des journalistes comme Barbara Castle et Hugo Young, une plus grande implication de la politicienne pour promouvoir la condition des femmes eût été opportune⁴. Le fait que, lors d'un entretien avec le journaliste Patrick Cosgrave en 1976, elle revendiqua avoir « tout changé »⁵ alors qu'elle venait d'être élue chef du parti conservateur passa pour une fanfaronnade aux yeux des médias. En effet, affirmer qu'elle avait déjà tout changé en politique, ou au sein de son parti, était contestable.

Le parti travailliste, pour sa part, contribua à promouvoir l'image d'une politicienne conservatrice particulièrement dure et souvent insensible à la misère de ses concitoyens. Ainsi, toutes ses assertions furent examinées par les travaillistes, à la recherche de preuves de son insensibilité⁶. Par ailleurs, ces derniers insistèrent sur l'opposition marquante entre Margaret Thatcher et leur dirigeant, Neil Kinnock, en matière d'empathie vis-à-vis des citoyens du pays. Comme le note Rodney Tyler, Kinnock « était attentionné ; il était plein de compassion ; il faisait confiance à autrui : elle était tout le contraire »⁷. Lors de la campagne des élections législatives de 1983, les travaillistes n'hésitèrent pas à l'attaquer frontalement en mettant en avant des défauts de sa personnalité. Son indifférence fut le point culminant de la charge. Ils concentrèrent donc toutes leurs conférences de presse, propagande électorale et discours sur des thématiques liées à l'empathie et au soin que tout gouvernement se devait d'apporter au peuple. Ainsi, les domaines de la santé, de l'éducation, des pensions ou encore du chômage furent délibérément mis en avant⁸.

¹ Wendy Webster, *op. cit.*, p. 47.

² Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 198.

³ *Ibidem*, p. 202-203.

⁴ Hugo Young, *op. cit.*, p. 306.

⁵ « I have changed everything. », entretien de Margaret Thatcher avec le journaliste Patrick Cosgrave en 1976, cité dans Patricia Murray, *op. cit.*, p. 216.

⁶ Rodney Tyler, *op. cit.*, p. 150.

⁷ « He was caring, he was compassionate, he believed in people: she was all the opposites. », *Ibidem*, p. 149-150.

⁸ *Ibid.*, p. 203.

L'image de condescendance et d'insensibilité que les canaux de diffusion médiatiques conféraient à Margaret Thatcher fut associée à un autre type de représentation, celui d'une politicienne excessivement autoritaire.

a.3. Autoritarisme

Il fut très souvent reproché à Margaret Thatcher d'être partisane d'une pensée unique et de distinguer très nettement ceux qui étaient de son côté de ceux qui prenaient position contre elle. Comme le fit remarquer Malcolm Rifkind, membre du cabinet Thatcher de 1986 à 1990, « La rumeur selon laquelle Margaret Thatcher pouvait être très intolérante envers ceux qui n'étaient pas en accord avec elle circulait »¹. Cette tendance des médias à caricaturer l'amalgame d'égoïsme et d'autoritarisme de la politicienne se généralisa très rapidement. Ils véhiculèrent l'image d'une femme qui, si elle n'était pas d'accord avec les idées d'un de ses collègues, n'hésitait pas à l'interrompre et à le contredire sans le moindre tact². Tout comme l'ancien dirigeant soviétique, Mikhaïl Gorbatchev, qui déclara « J'avais l'impression que, pour travailler avec elle, vous deviez accepter son style et sa personnalité sans réserve »³ et l'ancien Premier ministre canadien, Pierre Elliott Trudeau qui, lors du sommet du G7 à Londres en juin 1984, fit remarquer sa façon « autoritaire et antidémocratique »⁴ de présider la session, de nombreux dirigeants étrangers furent surpris, voire offusqués, par les excès d'autorité et d'égoïsme de la femme politique britannique.

Alors qu'elle était Premier ministre, lors des conférences de presse données par son gouvernement, elle aurait eu tendance à prendre la parole même quand les questions s'adressaient à d'autres ministres⁵. Cette attitude autoritaire agaçaient fortement les journalistes qui avaient l'impression d'une tentative de sa part d'imposer un pouvoir démesuré et d'empêcher toute forme de débat, et ce d'autant plus qu'elle adoptait la même attitude à l'occasion d'entretiens journalistiques⁶. Il lui fut souvent reproché de s'octroyer la parole lorsqu'elle l'avait décidé et de ne pas répondre efficacement aux questions posées. En d'autres termes, les journalistes lui reprochèrent fréquemment de vouloir mener l'entretien à leur place.

Il fut souvent rapporté que les relations que Margaret Thatcher entretenait avec les différents responsables d'institutions publiques britanniques étaient particulièrement tendues. Cette dernière aurait souhaité s'arroger tous les pouvoirs au détriment de certains hauts fonctionnaires. Ainsi, selon une anecdote, puisqu'elle détenait le titre de « First Lord of the

¹ « It was [...] said that Margaret Thatcher could be very intolerant of those who did not agree with her. », Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 111.

² *Ibidem*, p. 111.

³ « I had the impression that, in order to work with her, you had to accept her style and character unconditionally. », *Ibid.*, p. 252.

⁴ « heavy-handed and undemocratic », Robin Renwick, *op. cit.*, p. 140-141.

⁵ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 199-200.

⁶ Robin Renwick, *op. cit.*, p. 257.

Treasury », elle aurait considéré que le gouverneur de la Banque d'Angleterre était censé se soumettre entièrement à ses directives¹. En 1990, elle prit donc la décision de remplacer Gordon Richardson, qui avait tendance à ne pas être en accord avec ses prises de positions, par Robin Leigh-Pemberton, plus enclin à mettre en application les idées thatchériennes². La volonté qu'avait Margaret Thatcher d'une forte autorité sur tous les domaines de la vie publique incitait les médias à relayer d'elle une image d'autoritarisme écrasant. Lorsqu'il s'agissait de nommer une personne à un poste important, la question qui prévalait à ses yeux était « Est-il dans notre camp ? »³. De la sorte, tout individu qui n'adhérait pas pleinement à ses idées était un ennemi qu'il fallait absolument rejeter et isoler. Voilà pourquoi elle s'en prit particulièrement aux universités, aux artistes et autres personnalités du milieu culturel ainsi qu'à l'Église anglicane. En ce qui concerne les médias, elle décida par exemple de nommer Marmaduke Hussey à la tête du conseil exécutif de la BBC pour s'assurer le soutien d'un ancien directeur du *Times* pro-thatchérien. Ce dernier ne tarda pas à renvoyer le directeur général du groupe, Alasdair Milne, jugé trop critique envers le Premier ministre⁴. Ce type d'ingérence dans les médias fut critiqué par d'autres médias dont la femme politique n'avait pas réussi à obtenir les faveurs.

De manière plus générale, selon les médias, ce furent les intérêts d'une élite que Margaret Thatcher cherchait à promouvoir. Comme l'explique Simon Jenkins, « Thatcher était une figure d'autorité révolutionnaire, un véritable apôtre de la dictature par la bourgeoisie »⁵. Afin d'imposer cette forme de « dictature », elle prit soin de priver la démocratie de son pluralisme et imposa sa propre pensée en tant que pensée unique dont devaient se nourrir ses collègues, les médias ainsi que ses concitoyens. Voici du moins la façon dont elle fut bien souvent perçue par les médias. Il s'agissait, pour reprendre une expression créée par Stuart Hall, d'un « populisme autoritaire »⁶ capable de séduire certains électeurs mais qui fut largement décrié par de nombreux canaux de diffusion de l'image thatchérienne. Comme le note Simon Jenkins, il semblait que Margaret « Thatcher avait peut-être abandonné soixante pour cent de l'économie politique aux stratagèmes du marché, mais [que] les quarante pour cent restants étaient 'les [siens], rien qu'à [elle]' »⁷. Cette citation révèle de manière édifiante l'autoritarisme

¹ Bill Jones et Philip Norton (dir.), *op. cit.*, p. 551.

² David Cannadine, *op. cit.*, p. 98.

³ « Is he one of us? », Hugo Young, *op. cit.*, p. vii.

⁴ David Cannadine, *op. cit.*, p. 98-99.

⁵ « Thatcher was a revolutionary authoritarian, a true apostle of the dictatorship of the bourgeoisie. », Simon Jenkins, *op. cit.*, p. 155.

⁶ « authoritarian populism », cette expression est apparue dans un article de Stuart Hall intitulé « Popular-Democratic Versus Authoritarian Populism » publié dans Alan Hunt (dir.), *Marxism and Democracy*. Londres : Lawrence & Wishart, 1980.

⁷ « Thatcher might have left 60 per cent of the political economy to the wiles of the market, but the remaining 40 per cent was 'mine, all mine'. », Simon Jenkins, *op. cit.*, p. 155.

qui lui était inlassablement reproché. Elle prit quelques décisions particulièrement contestées comme lorsqu'elle voulut réinstaurer le *Riot Act*, afin de conférer des pouvoirs conséquents aux forces de l'ordre tels la possibilité d'ouvrir le feu lorsque des émeutes avaient lieu¹. Par ailleurs, des rumeurs circulèrent quant à sa volonté de remettre la direction de la police entre les mains de l'armée, ce qui ne manqua pas de faire se déverser des torrents de critiques².

Cette image d'autoritarisme finit par lasser les citoyens britanniques qui, aux élections législatives de 1987, se tournèrent davantage vers le parti de l'alliance libérale-démocrate, et qui, de 1987 à 1990, perdirent peu à peu tout intérêt pour Margaret Thatcher³. Ce fut lors de son dernier mandat qu'elle parut la plus autoritaire et que cet autoritarisme démesuré lui conféra une image réellement négative aux yeux des citoyens britanniques. Il semble donc évident que la dévalorisation opérée par les canaux de diffusion de l'image de Margaret Thatcher depuis ses débuts en politique ne porta véritablement ses fruits qu'au cours de son dernier mandat, notamment en ce qui concerne la critique de son autoritarisme, mais la réputation de politicienne obstinée jusqu'à l'agressivité joua aussi un rôle important dans la formation d'une image négative.

¹ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 635.

² Bernard Ingham, *op. cit.*, p. 315.

³ Rodney Tyler, *op. cit.*, p. 76.

a.4. Obstination et agressivité

Son caractère résolu et déterminé conféra à Margaret Thatcher une image positive de femme politique prête à mener tous les combats de front dans l'intérêt de ses concitoyens. Pour autant, cette image possède son revers négatif, celui d'une personnalité soit inflexible, soit prenant des décisions arbitraires sans en mesurer les potentielles conséquences. Quiconque se mettait en travers du chemin tracé par la politicienne se voyait inévitablement attaqué et agressé. Le journaliste Chris Moncrieff reconnaît la tendance qu'avaient ses collègues à la dépeindre comme une personnalité préférant être crainte qu'aimée même s'il ne partageait pas cette perception :

Rien ne pourrait être plus éloigné de la réalité que de représenter Margaret Thatcher en femme faisant voler son sac à main à tout va et vociférant sans cesse ses instructions¹.

Même si, dans cette citation, Moncrieff souligne le fait qu'il n'avait pas participé à cette représentation, il laisse entendre que ce type de caricature était alors récurrent.

Selon John Biffen, l'exemple le plus probant de l'obstination excessive de Margaret Thatcher fut celui de l'année 1981 lorsqu'elle persista à appliquer ses mesures économiques impopulaires alors que le taux de chômage ne faisait qu'augmenter et que de nombreux citoyens espéraient un retour aux politiques keynésiennes des gouvernements précédents². Le fait qu'elle ne tint absolument pas compte des souhaits de ses concitoyens fit d'elle un Premier ministre non seulement insensible et dur, mais aussi excessivement obstiné. Voilà pourquoi les médias se mirent à la surnommer TINA, pour reprendre les initiales de la devise thatchérienne « *There is no alternative* »³. Cette réputation la poursuivit tout au long des années 1980, et ce jusqu'en 1990 où, lors d'un débat à la Chambre des communes concernant un accroissement de la centralisation des pouvoirs européens, elle fit entendre son désaccord en s'insurgeant d'un « *no, no, no* » aujourd'hui mythique. Cette façon de s'opposer au projet de centralisation des pouvoirs à l'échelle de la Communauté économique européenne démontre l'obstination dont elle faisait preuve car le ton qu'elle adopta fut ferme et résolu. L'argumentation qu'elle élaborait ce jour-là pouvait s'avérer convaincante ; malheureusement, les médias n'en retiennent que la répétition du

¹ « Nothing could be further from the truth than to portray Margaret Thatcher as a woman with a flailing handbag, constantly barking orders. », Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 202.

² *Ibidem*, p. 6.

³ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 322.

mot « non » qui soulignait une certaine fermeture associée à une forme d'agressivité verbale. Les journalistes réagissaient à ses postures belliqueuses avec tout autant d'agressivité. Dans le *Guardian* du 24 septembre 1984, Hugo Young expliqua ce processus de la manière suivante :

Lorsque des gouvernements se mettent à s'attaquer au consensus, d'autres personnes – ses défenseurs, si vous voulez – commencent aussi à se comporter différemment. [...] Lorsque le gouvernement a cessé d'être un guérisseur et devient, pour ses propres intérêts, un guerrier, d'autres commencent également à riposter¹.

L'agressivité de Margaret Thatcher choqua bon nombre de ses homologues étrangers. Sur les questions européennes notamment, des dirigeants comme le chancelier allemand Helmut Schmidt furent interloqués par le style très peu diplomatique du Premier ministre. Leur perception de ce dernier fut relayée dans les médias étrangers et nationaux, et entachèrent les relations du Royaume-Uni avec ses alliés européens². Les citoyens britanniques firent donc porter la responsabilité de ces relations endommagées à leur Premier ministre et il n'est pas étonnant de constater que leur soutien envers elle déclinait au fur et à mesure que ses relations avec la CEE se dégradaient. Comme le fait remarquer David Cannadine :

Elle avait été intransigente par rapport aux Malouines, ce qui lui fut très avantageux ; mais par rapport à l'Europe, elle devint de plus en plus agressive, et il y eut moins de résultats résolument glorieux³.

Ainsi, contrairement à sa détermination lors de la Guerre des Malouines qui fut perçue comme une qualité, son obstination dans les débats concernant l'implication du Royaume-Uni dans la CEE fut très contestée. Notons tout de même que, lors de l'invasion aux Malouines, l'entêtement de Margaret Thatcher fut d'abord considéré comme une erreur car, pour bon nombre de commentateurs politiques et de politiciens de l'époque, il s'agissait d'un territoire éloigné, économiquement peu important pour le Royaume-Uni et, surtout, parce que

¹ « When governments start attacking the consensus, other people – its custodians, if you like – start behaving differently as well. [...] When government has ceased to be a healer and becomes for its own good reasons, a fighter, others begin to fight back accordingly. », *Guardian*, 24 septembre 1984, <<http://www.theguardian.com/politics/1984/sep/24/past.hugoyoung>>, consulté le 08.08.2017.

² McSmith Andy, *op. cit.*, p. 323.

³ « She had been intransigent over the Falklands, to her great benefit ; but over Europe she became increasingly belligerent, with less obviously successful results. », David Cannadine, *op. cit.*, p. 103-104.

le conflit risquait de coûter la vie à de nombreux soldats. Le refus du Premier ministre d'engager des négociations diplomatiques tout simplement parce que l'Argentine avait ouvert les hostilités refléta une fois de plus son aspect obstiné et agressif. Ce fut donc bel et bien grâce à la conclusion victorieuse de cette guerre pour le Royaume-Uni que les Malouines devinrent un succès pour Margaret Thatcher.

Ses collègues, quant à eux, ne manquèrent pas de dévoiler l'aspect agressif de sa personnalité qui, selon eux, s'exprimait particulièrement lors des réunions du cabinet. En effet, il semblerait que ces réunions furent souvent ponctuées d'attaques parfois assez féroces de la part du Premier ministre, notamment à partir de 1983, après la victoire aux Malouines et la majorité du parti conservateur aux élections législatives¹. Selon certains témoignages, la femme politique aurait d'ailleurs fait preuve d'une certaine « grossièreté »² envers certains de ses collègues lors de quelques-unes de ces réunions.

Les discours dans lesquels Margaret Thatcher se laissa aller à l'agressivité ou à la grossièreté furent très rares étant donné qu'elle avait pour habitude d'apporter le plus grand soin à la préparation de ses allocutions. Les médias relayèrent donc principalement des rumeurs provenant de son entourage politique ou des témoignages de ses collègues. Cela dit, un discours lors duquel elle s'en prit directement aux journalistes, en laissant de côté le texte qu'elle avait préparé, peut faire figure d'exemple. Cela eut lieu lors de la remise du prix du jeune entrepreneur de l'année 1981, décerné par le *Guardian*. Au cours de son allocution, Margaret Thatcher s'en prit frontalement à l'assemblée et reprocha à la majorité des journalistes d'émettre des doutes quant à la nécessité d'un impôt supplémentaire alors qu'ils avaient été les premiers à exiger des dépenses supplémentaires de la part de l'État³. Les commentaires journalistiques au sujet des mesures économiques prises par le gouvernement en 1981 avaient suscité une réaction de sa part dans un contexte qui était simplement perçu comme inapproprié.

L'obstination et l'agressivité de Margaret Thatcher furent certes très critiquées par les canaux de diffusion de son image mais ils présentaient l'avantage de lui permettre de se démarquer d'autres personnalités politiques. Néanmoins, un des principaux reproches des médias à son encontre fut son inadéquation avec le milieu politique dans lequel elle avait décidé de faire carrière. Cette inadéquation était essentiellement présentée comme relevant de son

¹ Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 191.

² « rudeness », *Ibidem*, p. 191.

³ « What gets me is that those who are most critical of the extra tax are those who were most vociferous in demanding the extra expenditure. », discours de Margaret Thatcher à l'occasion du « *Guardian* Young Businessman of the Year », le 11 mars 1981, <<http://www.margaretthatcher.org/document/104594>>, consulté le 07.08.2017.

incompétence, de son manque de cohérence, de son apparence austère et des maladresses qu'elle commit.

b. Inadéquation

b.1. Absence de cohérence et incompetence

Selon certains commentateurs, Margaret Thatcher était une personnalité qui semait la discorde parmi la classe politique et qui n'eut aucun scrupule à déclencher une guerre des classes sociales au sein de son pays. D'autres pensaient qu'il ne s'agissait pas d'une volonté de sa part mais que son irresponsabilité semait le chaos au Royaume-Uni. Quoi qu'il en fût, la politicienne fut bien souvent vilipendée pour son incompetence et son manque de cohérence. Même si, à ses débuts en politique et dans les années 1970, certains médias semblaient vénérer sa capacité à se montrer proche du peuple et à mieux comprendre ses concitoyens que n'importe quel autre homme politique de son temps, force est de constater que d'autres médias n'hésitaient pas à la dépeindre comme une femme politique rebutante dont les idées manquaient distinctement de cohérence. Elle parvint même à acquérir la réputation de « Femme la plus impopulaire du Royaume-Uni » d'après un numéro du *Sun* de l'année 1971¹.

Au cours des années 1960 et 1970, Margaret Thatcher parvenait à susciter l'admiration de quelques-uns de ses collègues ainsi que de certains médias pour ses qualités de travailleuse acharnée et appliquée mais ne réussissait pas à réellement impressionner les citoyens britanniques. En effet, l'image que les canaux de diffusion relayaient était généralement celle d'une politicienne dont la compétence restait à prouver. Ainsi, l'*Observer* du 7 février 1971 la présenta comme « l'Idiotie du cabinet Heath »² et le *Daily Telegraph* du 8 juillet 1970 insista sur le fait que son « inadéquation » était « avérée »³. La Margaret Thatcher du début des années 1970 était donc encore bien loin de la figure d'autorité qu'elle devint au cours de la décennie 1980. Cela est dû au fait que, quand ils n'essayaient pas de mettre à bas son image, les médias la présentaient généralement comme une femme politique se contentant d'effectuer son travail mais qui ne se démarquait pas par une personnalité particulièrement brillante.

De même, en tant que ministre de l'Éducation, Margaret Thatcher fut très fortement critiquée pour sa décision de mettre un terme à la distribution de lait dans les écoles du pays. Cette décision, très contestée par les journalistes, lui valut le surnom de « *milk snatcher* » pour désigner celle qui enleva le lait de la bouche des enfants. De manière plus générale, les années

¹ « The most unpopular woman in Britain », *Sun*, 25 novembre 1971, cité dans Webster Wendy, *op. cit.*, p. 47.

² « the Dunces of Heath's Cabinet », supplément couleur de l'*Observer*, 7 février 1971, cité dans *ibidem*, p. 132.

³ « proven inadequacy », *Daily Telegraph*, 8 juillet 1970, cité dans *ibid.*, p. 132.

qu'elle passa au ministère de l'Éducation ne furent pas très brillantes dans la mesure où elle ne disposait pas d'un grand soutien de la part de son Premier ministre et ne pouvait de ce fait pas vraiment mettre en place des mesures radicales. À cette époque, le pouvoir se partageait essentiellement entre les autorités locales et les syndicats, le ministère ne jouant qu'un rôle de second ordre¹. Il est donc cohérent de penser avec Jean-Louis Thiériot que la Margaret Thatcher de la première moitié des années 1970 était une politicienne peu active qui s'était résolue à suivre les instructions de son Premier ministre et qui, de fait, semblait manquer d'engagement : « Opportunisme ou contamination idéologique insidieuse, Margaret Thatcher modèle 1972 n'essay[ait] plus d'infléchir le cours des choses qui, de toute façon, lui échapp[ait] »².

Lorsqu'elle devint chef du parti conservateur en 1975, beaucoup de commentateurs politiques considéraient encore Margaret Thatcher comme une personnalité de passage incarnant une transition politique ponctuelle. D'aucuns pensaient en effet que les défenseurs d'Edward Heath finiraient par reprendre les rênes du parti car la nouvelle chef n'avait rien d'une personne vouée à diriger l'un des deux grands partis du Royaume-Uni. En effet, selon Simon Jenkins, son élection à la tête du parti conservateur semblait être une erreur dans la mesure où Margaret Thatcher ne présentait aucune des caractéristiques dont devrait faire preuve tout dirigeant politique digne de ce nom :

Thatcher était arrivée au pouvoir à la tête d'une « révolte de paysans » et n'avait pas l'allure d'un leader né, sans parler de celle d'un Premier ministre. Sa voix était stridente et ses manières menaçantes. Elle n'était pas à l'écoute et réagissait à toute suggestion avec la mine revêche d'une politicienne de droite³.

À ses débuts en tant que Premier ministre, Margaret Thatcher n'était entourée que par un nombre assez restreint de ministres disposés à lui apporter leur soutien. Les nombreux détracteurs, qualifiés de « *wets* », contribuaient très largement à dévaloriser sa réputation. Nombreux étaient les médias qui pensaient que le nouveau Premier ministre ne survivrait pas à son premier mandat. La dépression économique des années 1980 et 1981, qui mettait pleinement en cause l'irresponsabilité du gouvernement Thatcher, devait lui être fatale⁴.

¹ Thiériot Jean-Louis, *op. cit.*, p. 152.

² *Ibidem*, p. 160.

³ « Thatcher had come to power at the head of a 'peasants' revolt' and did not seem a natural leader, let alone a prime minister. Her voice was shrill and her manner hectoring. She was a bad listener and responded to any suggestion with a cantankerous right-wing tick. », Simon Jenkins, *op. cit.*, p. 3.

⁴ Eric J. Evans, *op. cit.*, p. 113.

L'augmentation du taux de chômage fut incontestablement l'élément qui suscita le plus d'inquiétude de la part des citoyens britanniques¹.

Par ailleurs, en 1981, Margaret Thatcher et son gouvernement durent renoncer à la poursuite de leur combat face aux mineurs grévistes. Ceux qui avaient largement contribué à la déroute d'Edward Heath en 1974 tentèrent à cette occasion de renverser le gouvernement Thatcher². Ils n'y parvinrent pas mais réussirent tout de même à mettre à mal son image de battante déterminée, fermement opposée aux consensus. La force symbolique de cette défaite face aux mineurs fut donc particulièrement importante et une partie des médias se mit à critiquer la politicienne pour son incapacité à tenir ses promesses de campagne et pour sa lâcheté face à un blocus syndical qui commençait à lasser nombre de ses concitoyens.

Il fallut en fait attendre l'année 1983, c'est-à-dire la victoire aux Malouines et la réélection du parti conservateur, pour que le Premier ministre pût mettre en place un gouvernement composé de personnalités ayant la volonté de le soutenir. Cette difficulté à gérer ses ministres fut relayée par les médias de l'époque et conféra à Margaret Thatcher l'image d'un Premier ministre incapable d'imposer une ligne à son parti et de fédérer ses équipes. Cette image extrêmement néfaste à sa réputation prit encore plus d'ampleur en 1990 après la démission de certains de ses ministres et les doutes qu'émirent les médias quant à sa capacité à obtenir un quatrième mandat. Par ailleurs, il faut noter qu'en 1989 l'inflation avait repris son cours en passant la barre des dix pour cent, comme dix ans auparavant, et que les taux d'intérêt étaient montés à quinze pour cent³. Ces très mauvaises données économiques ne firent qu'alimenter les doutes sur la cohérence des décisions prises par le Premier ministre. La mise en place de la *poll tax* contribua également à l'accroissement de ces doutes. En matière de stratégie, le fait d'imposer cette taxe d'une seule traite plutôt que d'échelonner sa mise en application sur plusieurs années fut hautement préjudiciable à sa réputation. En conséquence, pendant l'été 1989, le parti conservateur essuya sa première défaite sous la direction de Margaret Thatcher lors des élections au Parlement européen. À cette occasion, les travaillistes remportèrent quarante-cinq sièges tandis que les conservateurs n'en gagnèrent que trente-deux. S'ensuivit une seconde victoire des travaillistes lors des élections locales où ils remportèrent quarante pour cent des voix alors que les conservateurs n'en obtinrent que trente-deux pour

¹ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 752.

² Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 333.

³ David Cannadine, *op. cit.*, p. 100-101.

cent¹. Par ailleurs, le parti travailliste prit le dessus dans les sondages d'opinion et conserva cette place jusqu'à la fin du mandat thatchérien².

Suite à l'affaire Westland en 1985, Margaret Thatcher perdit beaucoup d'influence sur la scène internationale et dans les négociations politico-économiques. C'est pourquoi elle ne parvint pas à assurer la vente du groupe British Leyland à un groupe américain comme elle l'aurait souhaité au printemps 1986³. L'échec de cette vente fut présenté par les médias comme une preuve de l'incompétence et de la fragilité du Premier ministre à cette échéance. Il constitua un pivot dans l'image que les canaux de diffusion relayaient de Margaret Thatcher dans la mesure où, même s'il n'y eut pas de conséquence directe, il y eut bel et bien un avant Westland et un après Westland. En effet, avec cette affaire, et surtout avec la démission de Michael Heseltine, la crédibilité de la femme politique et sa capacité à tenir les rênes d'un gouvernement furent une fois encore mises en péril. Les commentaires au sujet de la campagne conservatrice aux élections législatives de 1987 sont éloquentes. Le parti et sa dirigeante étaient très largement perçus comme étant « en manque d'autorité », « à la dérive » et « désorganisés »⁴. Aux yeux des médias, la campagne manquait généralement de cohérence car le message émis demeurait flou et difficilement assimilable par les citoyens⁵. La stratégie politique de Margaret Thatcher fut donc très critiquée tant sur le fond que sur la forme.

Margaret Thatcher fut souvent jugée incapable de mettre en place une vision stratégique claire permettant de faire face aux défis qui se présentaient. Ainsi, pendant la grève des mineurs de 1984, un mouvement de grève s'organisa parmi les dockers sans que le gouvernement Thatcher ne l'eût anticipé, ce qui mit encore un peu plus à mal l'économie du pays. Selon certains médias, ce qui faisait cruellement défaut à Margaret Thatcher c'était un raisonnement logique, lucide et ordonné⁶. En effet, elle paraissait souvent changer de cap et de posture même si elle était pourvue de convictions fortement ancrées en elle. L'approche pragmatique du thatchérisme peut apporter une explication à cette critique. Néanmoins, les nombreux paradoxes que dissimulait sa politique économique incitèrent, par exemple, un groupe de trois cent soixante-quatre économistes à rédiger une lettre publiée dans le *Times* en mars 1981 déclarant qu'« il [n'existait] aucun fondement de théorie économique [...] justifiant

¹ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 544.

² David Cannadine, *op. cit.*, p. 103.

³ Bill Jones et Philip Norton (dir.), *op. cit.*, p. 499.

⁴ « leaderless, rudderless, haphazard », Rodney Tyler, *op. cit.*, p. 151.

⁵ *Ibidem*, p. 152.

⁶ Simon Jenkins, *op. cit.*, p. 56.

les politiques [...] du gouvernement »¹. Cette attaque contre Margaret Thatcher et son gouvernement remet en cause la cohérence des décisions prises alors que le taux de chômage continuait d'augmenter. Un de ses mentors et expert des théories monétaristes, Milton Friedman, expliqua même que les coupes budgétaires que le gouvernement Thatcher faisait subir au secteur public étaient souvent injustifiées².

Lors de l'invasion argentine des Malouines en 1982, Margaret Thatcher fut jugée comme manquant de vision stratégique car elle avait, quelques temps auparavant, décidé de retirer la présence militaire britannique de ces îles. L'opinion publique considérait, à une très large majorité, qu'elle était coupable d'avoir créé les conditions de cette invasion³. Lors d'une session parlementaire de questions au Premier ministre, David Owen, homme politique travailliste, demanda d'ailleurs qu'une enquête fût ouverte quant aux raisons qui permirent l'invasion des Malouines⁴. Les médias s'empressèrent de décrire l'événement comme une véritable humiliation pour l'image du Royaume-Uni à l'échelle internationale. En effet, un tel fiasco ne s'était pas produit depuis celui du canal de Suez en 1956⁵. Parmi la classe politique, le travailliste Tony Benn fit entendre sa ferme opposition à la guerre et reprocha à Margaret Thatcher les risques qu'entraînerait la décision de conduire une opération militaire à une telle distance du Royaume-Uni⁶. Après la guerre, certains médias continuèrent de l'accuser d'avoir engagé le pays dans un conflit qui coûta la vie à de nombreux hommes. L'archevêque Robert Runcie conclut dans le *Times* du 27 juillet 1982 que « la guerre est un signe de défaillance humaine »⁷.

De manière générale, ce furent son manque d'expérience et son incompetence dans le domaine des affaires étrangères qui furent fréquemment reprochés à Margaret Thatcher. Quand elle était chef du parti conservateur, la plupart des membres du cabinet fantôme ne manquèrent pas de faire état de leurs doutes quant à la capacité de leur dirigeante à avancer des idées et des raisonnements pertinents sur la question des relations du Royaume-Uni avec l'étranger. En effet, certains de ses collègues plus expérimentés comme Peter Carrington, Christopher Soames ou encore Ian Gilmour pouvaient se vanter de posséder davantage de connaissances qu'elle dans le domaine des affaires étrangères. Alors qu'elle était chef du parti,

¹ « There is no basis in economic theory [...] for the government's [...] policies. », *Times*, 30 mars 1981, cité dans *ibidem*, p. 61.

² Patricia Murray, *op. cit.*, p. 225.

³ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 345.

⁴ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 683.

⁵ David Cannadine, *op. cit.*, p. 46.

⁶ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 683.

⁷ « war is a sign of human failure », *Times*, 27 juillet 1982, cité dans Eliza Filby, *op. cit.*, p. 159.

bien des journalistes se rallièrent à ces considérations et mirent l'accent sur le déséquilibre au sein de l'opposition¹. Lorsque Margaret Thatcher lança une campagne pro-européenne lors d'une conférence de presse à l'initiative d'Edward Heath, par exemple, les journaux ne manquèrent pas de souligner le manque d'implication du chef du parti alors que Heath brillait par son engagement et sa compétence en la matière. Certains prétendirent même que l'ancien Premier ministre avait l'intention de reprendre sa place à la tête du parti².

Les nombreuses attaques perpétrées par l'IRA tout au long des trois mandats de Margaret Thatcher lui furent également préjudiciables. Les différents médias et politiciens lui imputèrent une part de responsabilité car elle ne parvenait pas à apaiser les tensions avec les nationalistes irlandais. Ces attaques firent de nombreux blessés et tués qui furent souvent considérés comme des victimes collatérales du thatchérisme.

Hormis le domaine des affaires étrangères et la gestion de la situation de crise avec les nationalistes irlandais, Margaret Thatcher était parfois présentée comme manquant d'expérience et de compétences dans un tout autre domaine, celui de l'industrie. Les médias et le travailliste George Brown, parmi d'autres, lui reprochaient en fait de ne pas être capable de prendre efficacement la défense de l'industrie britannique³. Ainsi, de par son parcours atypique, Margaret Thatcher fut souvent considérée comme une néophyte en politique, ce qui ne manqua pas de porter atteinte à sa crédibilité.

Une absence de cohérence stratégique fut donc très souvent reprochée à Margaret Thatcher par les médias et politiciens de l'époque. Ce défaut majeur entraîna des doutes sur ses compétences politiques. Les valeurs et convictions qu'elle défendait firent elles aussi souvent l'objet de critiques de la part des canaux de diffusion de l'image thatchérienne. Au-delà de ces attaques, son image fut également dévalorisée par la mise en avant de son incapacité à persuader et à séduire l'opinion publique, perçue comme due à son apparence austère. En effet, contrairement à ce nous avons pu observer dans la sous-partie traitant de la valorisation de son image, certains journalistes et commentateurs politiques reprochaient à Margaret Thatcher son manque de charme.

¹ Robin Renwick, *op. cit.*, p. 13.

² *Ibidem*, p. 14-15.

³ Patricia Murray, *op. cit.*, p. 211.

b.2. Austérité et manque de charme

La notion de charme n'est pas très éloignée de celle de charisme dans la mesure où elle fait référence à l'aura que dégage une personne. Tout individu qualifié de charismatique est donc doté d'un charme particulier qui fait de lui un être « extraordinaire »¹. Dans sa classification de la domination, et de la légitimité de tout dirigeant à accéder à un statut de pouvoir, Max Weber distingue la domination traditionnelle, la domination légale et la domination charismatique par laquelle le caractère exceptionnel d'une personne justifie son statut d'autorité². Ainsi, le charme ou l'absence de charme peut faire fluctuer la réputation d'une personnalité.

Dans le cas de Margaret Thatcher, il faut noter qu'elle ne fut jamais une oratrice hors pair³. En effet, ses discours les plus appréciés des médias et de ses concitoyens étaient ceux qui décrivaient des événements ou des contextes particuliers, comme lors de son arrivée à Downing Street, de la victoire aux Malouines ou encore suite à l'attaque de l'IRA au Grand Hotel de Brighton.

À ses débuts en tant que Premier ministre, Margaret Thatcher paraissait peu charismatique car l'image qui était alors véhiculée à son sujet était celle, peu attrayante, d'une ménagère modèle⁴. Cette image de politicienne conservatrice traditionaliste perdura de son ascension en politique à son premier mandat de Premier ministre. Déjà en 1961, un journal la présentait de la manière suivante :

Elle était habillée comme n'importe quelle autre ménagère de sortie en ville pour y passer la journée. Une toque cosaque en fourrure de lapin couvrait la plupart de ses cheveux clairs à peine grisonnant au niveau des tempes⁵.

Pourtant, l'image des femmes dans la société britannique avait connu un profond changement au cours des années 1970. Ce changement peut s'observer à travers une brève étude des magazines féminins publiés à cette époque. En effet, un certain nombre de ces magazines se mirent à adopter des convictions féministes ainsi que des angles d'approche souvent

¹ « a person who is truly extraordinary », Richard Swedberg, *op. cit.*, p. 31.

² *Ibidem*, p. 64.

³ Patricia Murray, *op. cit.*, p. 79.

⁴ Wendy Webster, *op. cit.*, p. 71.

⁵ « She was dressed like any other housewife up to town for the day. A cossack hat in coney fur covered most of her fair hair which is just going grey at the temples. », journal non-identifié, 10 octobre 1961, <<http://www.margaretthatcher.org/document/101112>>, consulté le 08.08.2017.

considérés comme provocants. Cela dit, Margaret Thatcher ne semblait pas avoir été affectée par ce renouveau de l'image de la femme car la plupart des médias britanniques continuaient à la percevoir comme rivée dans les années 1950 et dans la première moitié des années 1960, c'est-à-dire avant la révolution culturelle marquée par les événements de 1968. Il est intéressant de noter que, tout particulièrement lorsqu'elle s'adressait à d'autres femmes, le Premier ministre employait un langage qui semblait venu d'une autre époque et donc pas du tout en phase avec celui de ses concitoyennes des années 1980¹. Voilà pourquoi une des images que Margaret Thatcher endossa malgré elle fut celle de femme « désérotisée »². En fait, il semblerait qu'elle conserva bien longtemps une image qui lui avait été accolée très tôt, alors qu'elle était étudiante au Sommerville College d'Oxford. Selon les témoignages d'autres étudiants l'ayant fréquentée à cette époque, elle donnait l'impression d'être plus âgée qu'elle ne l'était réellement et ne plaisantait presque jamais³. Lors d'un entretien avec Charles Moore, Rachel Kinchin-Smith, ancienne présidente de l'OUCA avant Margaret Roberts, décrivit celle qui deviendrait Premier ministre comme étant « calme, plutôt effacée » et comme ayant « un sens de l'humour peu développé »⁴. Son pire défaut selon ses anciens camarades fut néanmoins celui d'avoir rejoint les rangs du parti conservateur par son adhésion à l'association d'étudiants conservateurs⁵. La plupart des autres étudiants ne souhaitaient pas fréquenter des membres de ce parti et privilégiaient un soutien aux travaillistes, perçus comme plus proches des jeunes.

Même dans la composition du premier gouvernement Thatcher, les médias ne manquèrent pas de relever une absence de modernité. En effet, des personnalités comme Lord Hailsham, Peter Thorneycroft ou Christopher Soames semblaient avoir fait leur temps et n'avaient rien de très attrayant aux yeux des journalistes de l'époque⁶. Comme elle le reconnut elle-même, elle avait d'ailleurs fini par lasser les médias, et donc ses concitoyens, qui s'étaient mis à espérer l'avènement d'un renouveau politique : « la longévité comporte ses inconvénients et ses difficultés en ce qui concerne la politique nationale, domaine dans lequel les médias ont toujours hâte qu'un nouveau visage se présente »⁷ ; « bien entendu, il y eut de nombreux journalistes qui avaient hâte d'écrire des articles 'rétrospectifs' sur dix années avec Thatcher et

¹ Wendy Webster, *op. cit.*, p. 98.

² « de-eroticised », Hugo Young, *op. cit.*, p. 305.

³ Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 131.

⁴ « quiet, rather mousey », « rather humourless », entretien de Charles Moore avec Rachel Kinchin-Smith, Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 41.

⁵ Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 175.

⁶ Simon Jenkins, *op. cit.*, p. 55.

⁷ « Longevity has its drawbacks and difficulties in domestic politics, where the media are always looking for a new face. », Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 487.

de conclure, comme je savais qu'ils le feraient, qu'une décennie avec cette femme était largement suffisante »¹.

Par ailleurs, comme dans ses jeunes années à l'université d'Oxford, Margaret Thatcher avait acquis la réputation d'être une politicienne dépourvue d'humour². Elle fut souvent représentée comme drapée dans une forme de sérieux et de gravité au détriment de l'humour qui contribue tant au charme d'un individu, notamment lorsqu'il s'agit d'une personne fortement médiatisée. Comme le note l'homme politique Daniel Hannan, « à la télévision, son sérieux était pathétique »³. Selon ses critiques, il lui manquait en effet cette note de glamour qui lui aurait permis de mieux séduire les médias et, par ricochet, ses concitoyens. Comme expliqué par Jean-Louis Thiériot :

Pour briller aux Communes, il lui manque cette nonchalance ironique et ce sens aigu de l'*understatement*, du sous-entendu glacial et drôlissime qui fait la force irrésistible du parlementaire britannique. Il lui faut des discours préparés à l'avance, ou du moins des chiffres, des notes, des faits, du sérieux, bref ce qu'il faut pour faire un bon devoir. Il lui manque ce qui fait un devoir brillant⁴.

Ainsi, Margaret Thatcher ne brillait pas vraiment lors des débats parlementaires qui, à partir de 1978, pouvaient être enregistrés et retransmis à la radio⁵. Même si son image de femme au foyer lui permettait d'attirer l'attention d'une partie de ses concitoyens, elle ne semblait pas disposer du charisme nécessaire pour plaire au plus grand nombre ou pour pouvoir réellement se démarquer d'autres hommes politiques plus éloquents. Le charisme correspond à une aura qui s'ajoute à la qualité du travail effectué, ce dont la femme politique ne semblait pas vraiment disposer. Elle était trop sérieuse aux yeux de ses critiques, et donc pas assez charismatique. Il est intéressant de se pencher sur les quelques remarques confiées par le journaliste Brian Walden à la biographe Patricia Murray alors que Margaret Thatcher était encore au pouvoir pour mieux comprendre comment cette dernière était généralement perçue par les médias :

¹ « of course, there were plenty of journalists anxious to write 'reflective' pieces on ten years of Thatcher and to conclude, as I knew they would, that a decade of this woman was quite enough », *Ibidem*, p. 749.

² Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 449.

³ « Applied to television, her earnestness was bathetic. », *Ibidem*, p. 196.

⁴ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 221.

⁵ *Ibidem*, p. 243.

Je ne pense pas qu'elle ait de gros problèmes avec les médias mais oui, elle est trop raide. Elle n'est pas assez spontanée. Si elle pouvait parler face aux caméras de la même manière qu'elle s'exprime lorsqu'il n'y a pas de caméras, ce serait mieux, mais j'insiste, je ne pense pas du tout qu'elle s'y prend mal. Cela dit, elle pourrait mieux s'y prendre ; elle a vraiment besoin de davantage de spontanéité¹.

Voilà un commentaire édifiant quant à la façon dont la posture de Margaret Thatcher était perçue par les journalistes. Elle aurait manqué de charme à cause de son manque de naturel face aux caméras. Comme cela a déjà été souligné, il est fort probable que Margaret Thatcher en tant que personne ait joué un rôle créé de toutes pièces en revêtant son masque de politicienne, ce qui l'avait en réalité desservi. Ces inadaptations laissent entrevoir quelques attitudes maladroitement que les médias ne manquèrent pas de relever.

¹ « I don't think she has great media problems but yes she's too tight. She isn't sufficiently spontaneous. If she would speak on camera the way she talks off camera it would be better, but I stress I don't think she does it badly by any means. However, she could do it better, she does need more spontaneity. », entretien de Brian Walden avec Patricia Murray, Patricia Murray, *op. cit.*, p. 83.

b.3. Maladresses

Margaret Thatcher fut parfois présentée par certains canaux de diffusion de son image comme une personnalité politique maladroite, voire ridicule.

Lors de ses campagnes électorales, la candidate fit quelques faux pas qui manquèrent parfois de la faire chuter. Par exemple, lors de la campagne aux élections législatives de 1987, alors qu'elle répondait aux questions de journalistes à l'occasion d'une conférence de presse, elle déclara que les écoles qui se départiraient du contrôle des autorités locales pourraient bénéficier de la possibilité de faire payer des frais d'inscriptions supplémentaires et de mettre en place des jurys de sélection en vue de l'admission de leurs nouveaux élèves. Cette déclaration n'était en accord ni avec le manifeste du parti conservateur, ni avec les considérations de son ministre de l'Éducation, Kenneth Baker¹. Il s'agissait donc d'une erreur de la part de la candidate qui ne pouvait être réparée et qui ne passa pas inaperçue aux yeux des médias.

Au cours de cette même campagne, Margaret Thatcher manqua quelques occasions stratégiques comme lorsqu'un journaliste l'incita à parler de la politique de défense proposée par son opposant travailliste, Neil Kinnock ; au lieu de démontrer à quel point les travaillistes étaient indécis et évasifs dans ce domaine, elle remit ledit journaliste à sa place en lui indiquant qu'il devait recentrer le débat sur les *inner cities*, sujet par rapport auquel la candidate ne s'était pas fait remarquer très positivement².

En 1985, lors d'une rencontre des chefs d'États du Commonwealth à Nassau, Margaret Thatcher prit la parole pour évoquer l'évolution de la situation en Afrique du Sud. Plutôt que de faire allusion aux changements obtenus grâce à la concertation des pays du Commonwealth, elle expliqua que la situation avait à peine évolué. Alors que la rencontre fut médiatisée par les chaînes télévisées du monde entier, cette remarque la fit passer pour une incompetente, au même titre que les autres chefs d'États³. Il s'agissait d'une simple maladresse mais qui, malheureusement pour elle, fut lourde de conséquences dans la mesure où elle devint la risée des médias internationaux et, peut-être plus encore, de ses concitoyens.

Nous avons évoqué le manque d'humour et le sérieux de Margaret Thatcher tels que les percevaient ses détracteurs. En observant de plus près ses rares remarques humoristiques, il apparaît qu'elles le furent malgré elle. Par exemple, elle aurait dit, avec un ton

¹ Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 697.

² *Ibidem*, p. 700.

³ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 138.

des plus sérieux, « *every Prime Minister needs a Willie* » / « tout Premier ministre a besoin d'un Willie » en faisant référence à son collègue, William Whitelaw, surnommé Willie. Ce qu'elle n'avait pas anticipé était le double sens de « Willie » qui, au-delà d'être un surnom, désigne l'organe sexuel masculin. La plaisanterie involontairement formulée ne manqua pas de faire mouche auprès de son auditoire alors que la politicienne ne se serait pas rendue compte de la dimension humoristique de sa remarque¹.

Par ailleurs, Margaret Thatcher paraissait trop sérieuse pour comprendre les plaisanteries que pouvaient formuler des membres de son entourage. Comme le relève Andy McSmith, « sa disposition à mal interpréter les blagues fut légendaire »². Cette particularité donnait d'elle l'image d'une personne excessivement sérieuse et dépourvue de répondant. Voilà pourquoi les médias considéraient bien souvent que Margaret Thatcher n'était pas la dirigeante qu'elle prétendait incarner. Ils exprimaient donc une forme de déception face à son image politique.

¹ Andy McSmith, *op. cit.*, p. 23.

² « Her capacity to misunderstand jokes was legendary. », *Ibidem*, p. 319.

c. Doutes et déceptions

c.1. Une mascarade politique

Les remises en question quant à la cohérence de la pensée de Margaret Thatcher concernaient avant tout sa posture de femme ne faisant rien pour améliorer le sort des personnes du même sexe qu'elle alors qu'elle en avait les capacités. À cette étrangeté s'ajoutèrent d'autres éléments comme le fait qu'elle ne mentionnait presque jamais sa mère dans ses discours alors qu'elle faisait constamment l'apologie de son père, le fait qu'elle recommandait aux femmes de se limiter à leur rôle de ménagères alors qu'elle-même avait fait preuve d'une très grande ambition, les tonalités douces de ses allocutions lorsqu'elle s'adressait à un auditoire féminin alors qu'elle faisait montre de détermination, voire d'agressivité, envers les hommes, ou encore son refus de prendre position en faveur des droits des femmes. Il semble donc évident que Margaret Thatcher avait tendance à omettre d'exprimer certaines de ses considérations et à garder pour elle une part de ses intentions. Toutes ces données incitèrent certains médias à présumer qu'elle était en réalité peu honnête et qu'elle ne prenait pas toujours en considération les aspirations de ses concitoyens. En ce sens, plutôt que de vouloir honorer les missions qu'elle se serait données, elle fut présentée comme fuyant un monde qui ne lui convenait pas pour, dans une démarche personnelle, intégrer un autre monde qui lui convenait davantage. Était-elle sincère lorsqu'elle présentait son enfance comme idyllique, conditionnée par une famille aimante et un socle de valeurs fortement ancré ? Même si aucun journaliste ne put réellement répondre à cette question, beaucoup se l'étaient posée.

Les médias émirent également de nombreuses allégations selon lesquelles l'image de femme politique inflexible mais glamour que Margaret Thatcher parvint à se constituer vers la fin de sa carrière politique était entièrement manipulée par ses conseillers¹. Comme le fait remarquer Wendy Webster, « Le fer était généralement considéré comme un masque ayant dissimulé la vraie femme qui se cachait derrière lui »². La plus grande erreur de la politicienne fut sans doute de ne jamais avoir pris le soin de définir clairement le style de gouvernement qu'elle avait façonné, même si la solidité de ses convictions paraît indiscutable.

Le journaliste qui remit le plus en question la sincérité de Margaret Thatcher fut Hugo Young. Cet ancien rédacteur politique dut quitter le *Sunday Times* en 1984 pour rejoindre les équipes du *Guardian* car il était considéré comme trop proche de la gauche libérale et avait

¹ Wendy Webster, *op. cit.*, p. 76.

² « The iron was generally seen as a mask which had disguised the true woman underneath. », *Ibidem*, p. 79.

tendance à s'avérer très critique quant à l'honnêteté de son Premier ministre¹. En tant que journaliste au *Guardian*, il insista sur ce manque de clarté de la part de Margaret Thatcher, notamment lorsque surgit l'affaire Westland². Cette affaire, qui entacha quelque peu sa crédibilité, incita les médias à émettre des doutes quant à son honnêteté. Dans les colonnes du *Sunday Times*, le remplaçant de Young, Andrew Neil s'avéra plus enclin à prendre la défense de son Premier ministre quand cela était nécessaire. Pourtant, en mars 1984, il dénonça un abus de pouvoir de la famille Thatcher lorsqu'il rapporta qu'après une visite officielle de la femme politique au Sultanat d'Oman, son fils Mark se serait servi de son nom pour faire affaire et promouvoir une entreprise de construction britannique. Les bénéfices de cette entreprise auraient par ailleurs été partiellement versés dans un compte en banque appartenant à son mari, Denis. Lorsque l'affaire fut révélée par le *Sunday Times*, elle engendra un intense débat à la Chambre des communes. Margaret Thatcher ne put se défendre qu'en dénonçant la divulgation par l'hebdomadaire d'informations privées et confidentielles³.

La décision de torpiller le croiseur argentin General Belgrano pendant la Guerre des Malouines mena à une enquête demandée par les travaillistes. Sur le moment, le gouvernement Thatcher fit bloc pour ne confier aux médias aucune information à ce sujet, ce qui ne manqua pas de susciter chez les journalistes quelques interrogations quant à l'honnêteté du Premier ministre. Pour ce dernier, la décision n'avait été qu'une réponse proportionnée à une menace militaire de la part des Argentins. Les médias n'en apprirent pas davantage⁴.

Même son entourage politique avait parfois bien des difficultés à savoir ce que Margaret Thatcher pensait réellement et quel était son positionnement précis lors de débats politiques. Kenneth Clarke, membre de son cabinet de 1985 à 1990, déclara qu'« elle était une femme difficile à appréhender » et qu'il n'était pas sûr d'y être jamais parvenu⁵. Son manque de naturel avait d'ailleurs été la cause de son absence de la campagne conservatrice aux élections législatives de 1970 alors qu'Edward Heath brigua le poste de Premier ministre. Les membres du parti refusèrent de la mettre en avant car ils n'étaient alors pas sûrs de la sincérité de ses opinions⁶.

En matière d'affaires étrangères, les médias déplorèrent bien souvent l'inconsistance des valeurs défendues par Margaret Thatcher. Ils l'accusèrent à maintes reprises

¹ Andy McSmith, *op. cit.*, p. 218.

² Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 21.

³ Andy McSmith, *op. cit.*, p. 219.

⁴ Eric J. Evans, *op. cit.*, p. 103.

⁵ « She was a difficult woman to get to know, and I'm not sure I ever did. », Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 244.

⁶ John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 206-207.

de pratiquer la *realpolitik* au détriment d'une approche fondée sur des principes et des convictions profondes. Dans ses relations avec Ronald Reagan, même s'il s'agissait de pure stratégie politique, elle fut souvent perçue comme abandonnant les intérêts britanniques afin de conserver de bonnes relations avec son allié américain¹. À d'autres occasions, les médias critiquèrent ses divergences avec Reagan alors que ce dernier avait l'intention d'intervenir dans des pays sous l'emprise de dictateurs. Par exemple, le fait qu'elle mit son veto à un soutien britannique lorsque les États-Unis décidèrent d'intervenir militairement dans l'île de la Grenade fut perçu par certains médias comme une trahison de ses propres valeurs démocratiques ainsi que de son atlantisme et de sa dévotion au Commonwealth². Par ailleurs, ses relations avec Ronald Reagan, qu'elle présentait comme extrêmement amicales, ne le furent pas constamment. En effet, au cours de son deuxième mandat, quelques désaccords entre les deux dirigeants s'installèrent et les médias s'empressèrent de relayer les dissensions entre l'image que le Premier ministre britannique souhaitait donner et la réalité de ce qu'était la « relation spéciale » à cette période.

De manière générale, dans ses décisions politiques aux répercussions internationales, Margaret Thatcher était bien évidemment guidée par un pragmatisme fondé sur des mécanismes de *realpolitik*. C'était également le cas dans son engagement contre le communisme soviétique, même si elle présentait cette prise de position comme une croisade morale, uniquement justifiée par les valeurs qu'elle défendait³. N'oublions pas, en effet, que l'URSS représentait une menace de premier ordre pour les États-Unis, alors un allié incontestable du Royaume-Uni, et que le contexte de la Guerre froide permettait à Margaret Thatcher de se démarquer d'autres chefs d'États européens moins prompts à apporter un réel soutien aux Américains.

Comme nous avons eu l'occasion de le démontrer, l'atlantisme de Margaret Thatcher était totalement avéré. Cette propension qu'elle avait à défendre coûte que coûte les États-Unis, et plus particulièrement son allié Ronald Reagan, fut souvent présentée comme une forme de soumission, voire d'assujettissement, du peuple britannique à la superpuissance américaine.

¹ Robin Renwick, *op. cit.*, p. 126.

² *Ibidem*, p. 145.

³ Eliza Filby, *op. cit.*, p. 268.

c.2. Subordination atlantiste

Selon un sondage mené par l'institut Mori, lorsqu'en avril 1986, Margaret Thatcher donna à Ronald Reagan l'autorisation d'utiliser des bases aériennes britanniques pour attaquer la Libye en représailles d'attaques terroristes, soixante-et-onze pour cent des citoyens britanniques s'estimèrent insatisfaits de la décision de leur Premier ministre¹. Si les citoyens du Royaume-Uni réagirent de cette façon, ce fut surtout parce que les médias avaient critiqué l'action du gouvernement de manière extrêmement virulente. Ces derniers avaient, en effet, l'intention de faire payer au Premier ministre sa décision de soutenir les États-Unis sans tenir compte des risques de représailles envers son propre pays et dressèrent d'elle le portrait d'une femme politique incapable de résister aux exigences de Ronald Reagan². En chef de file, le *Daily Telegraph* se mit par ailleurs à dénigrer son inaptitude à protéger ses concitoyens les plus pauvres³. Selon le journal, Margaret Thatcher consacrait toute son énergie à la défense de la « relation spéciale » au détriment de son propre pays.

La subordination britannique face aux États-Unis se fit également ressentir lorsqu'en 1983, Margaret Thatcher avait accepté que des missiles de croisière américains fussent placés au Royaume-Uni. Il s'agissait d'une première européenne que les médias présentèrent comme une véritable soumission du gouvernement Thatcher. Les commentaires des médias incitèrent les citoyens britanniques à manifester leur mécontentement à la base militaire de Greenham Common⁴.

Toujours en 1983, avec la décision prise unilatéralement par Ronald Reagan de lancer une invasion américaine de la Grenade, territoire britannique sous tension avec les États-Unis et avec d'autres îles des Caraïbes⁵, Margaret Thatcher fut humiliée car elle ne parvint pas à convaincre son homologue américain de ne pas intervenir, et ne participa même pas à quelque discussion que ce fût en prévision de l'assaut. Les répercussions dans la presse se résumèrent en une critique virulente de l'attaque menée par les États-Unis contre un territoire du Commonwealth ainsi que de l'incapacité du Premier ministre britannique à protéger ce territoire :

¹ *Times*, 17 avril 1986, cité dans Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 516.

² *Ibidem*, p. 515.

³ Andy McSmith, *op. cit.*, p. 216.

⁴ David Cannadine, *op. cit.*, p. 68.

⁵ La Grenade était alors dirigée par un groupe d'extrême gauche qui mettait en péril la stabilité de la région caribéenne.

Les États-Unis ont été extrêmement agressifs et, bien sûr, il n'y a rien que Mme Thatcher puisse faire et très peu de choses qu'elle puisse dire à cet égard¹.

Le fait de ne pas avoir été consultée décrédibilisa Margaret Thatcher dans sa posture internationale. Au Parlement, elle dut faire face à un torrent de critiques de la part de ses collègues et ses relations avec la reine furent quelque peu entachées par ce fiasco. Un témoignage rapporte que cette dernière aurait été « furieuse – autant envers Mme Thatcher qu'envers [...] les Américains d'être délibérément ou négligemment ignorée »². L'image politique de Margaret Thatcher pâtit très sérieusement de cet événement notoire, d'autant plus qu'elle n'était pas encore parvenue à faire accepter aux médias et à ses concitoyens le déploiement de missiles de croisière américains sur leur sol³.

Face au président George Bush, Margaret Thatcher ne parut pas plus apte à s'imposer que face à Reagan. En effet, en août 1990, lorsque Saddam Hussein décida d'envahir le Koweït, elle fut présentée comme largement en retrait des décisions américaines et suivant passivement les instructions du président Bush⁴. Comme le note David Cannadine, « les États-Unis étaient incontestablement le partenaire dominant, tandis que le Royaume-Uni jouait un rôle nettement secondaire »⁵. Par ailleurs, George Bush aurait été déterminé à ne pas se laisser impressionner par son homologue britannique. Il prit donc ses distances avec Margaret Thatcher pour fréquenter d'autres dirigeants européens tels Helmut Kohl ou François Mitterrand. La chute du mur de Berlin fut essentiellement célébrée par George Bush qui souhaitait s'inscrire dans la lignée de son prédécesseur et mettait en avant le travail qu'il avait effectué avec Gorbatchev, Kohl et Mitterrand, en omettant Margaret Thatcher, qui se trouva donc de plus en plus isolée sur la scène politique internationale. Pour les Américains, les discussions européennes se firent désormais davantage avec l'Allemagne que via l'intermédiaire britannique⁶. Un tel positionnement fit apparaître la politicienne comme incapable de défendre son pays sur la scène internationale. Cela dit, ce qui semblait particulièrement agacer de

¹ « The United States has been thoroughly aggressive and of course there is nothing that Mrs. Thatcher can do and very little that she can say about it. », *The Spectator*, 29 octobre 1983, cité dans Bruce Arnold, *Margaret Thatcher : A Study in Power*. Londres : Hamish Hamilton, 1984, p. 255.

² « furious – as much with Mrs. Thatcher as with [...] the Americans about being deliberately or carelessly ignored », Ben Pimlott, *The Queen : A Biography of Elizabeth II*. Londres : HarperCollins, 1996, p. 497.

³ Robin Renwick, *op. cit.*, p. 146.

⁴ David Cannadine, *op. cit.*, p. 107.

⁵ « The United-States was overwhelmingly the dominant partner, while Britain played a very subordinate part. », *Ibidem*, p. 107.

⁶ *Ibid.*, p. 105.

nombreux médias fut sa singularité. En effet, elle était une femme politique inclassable car l'image politique qu'elle se construisait était en décalage avec celles d'autres personnalités politiques de son temps. Paradoxalement, certains médias la critiquèrent pour avoir été une femme désireuse d'intégrer un milieu généralement réservé aux hommes tandis que d'autres médias lui reprochèrent de ne jamais s'être accoutumée aux changements sociaux de la fin du vingtième siècle et d'avoir mis en avant des idées rétrogrades puisqu'elle luttait par exemple contre le féminisme de son temps. Il s'agit là d'un paradoxe : celui d'une personnalité politique critiquée par des médias encore ancrés dans les décennies 1950-60, alors qu'elle semblait elle-même vénérer cette période. Il fut donc souvent reproché à Margaret Thatcher de ne pas être en phase avec son époque et de mettre en avant des idées tantôt trop novatrices, tantôt excessivement rétrogrades.

d. Contradictions

Margaret Thatcher se démarqua de la tradition politique conservatrice par deux caractéristiques essentielles : le fait qu'elle était une femme et ses origines sociales plutôt modestes. Ces deux facteurs firent souvent l'objet de commentaires peu flatteurs. Notamment à ses débuts, elle fut considérée comme manquant de crédibilité et de légitimité à s'immiscer dans un domaine encore réservé à une élite, celui de la politique. Bon nombre de responsables publics et de citoyens pensaient qu'elle ne ferait qu'une brève apparition sur la scène politique du Royaume-Uni. Elle dut donc se battre pour se faire entendre sans être incessamment contestée par des politiciens plus chevronnés qu'elle. Comme l'explique Mike Freer :

Elle est présentée, souvent de manière désobligeante, comme la fille de l'épicier et la femme au foyer connaissant la valeur de l'épargne et du fait de vivre selon ses moyens, comme s'il y avait quelque chose de mal à cela¹.

Cette étiquette, qui est aujourd'hui accolée au personnage Thatcher, l'était déjà du temps où elle occupait des fonctions politiques. Il y avait là un aspect dépréciatif car, dans les commentaires des médias ou des politiciens qui l'entouraient, cette étiquette était souvent associée à un certain mépris. Son enfance constituait en effet une parfaite toile de fond pour toutes formes de satires.

Avant que Margaret Thatcher ne devînt chef du parti conservateur, alors qu'elle était dans l'opposition, ses collègues avaient tendance à émettre des commentaires peu flatteurs au sujet de son collier de perles et de la façon dont elle incarnait le stéréotype d'une femme de droite arrivée de la banlieue londonienne pour se retrouver à Westminster dans un univers où elle n'avait pas sa place².

Margaret Thatcher fut donc une véritable *outsider*, *persona non grata* du monde politique car beaucoup de ses collègues ne souhaitaient pas collaborer avec une personne qui, en plus d'être une femme, provenait d'un milieu social ne l'ayant pas prédestinée à intégrer ce monde alors si fermé. Même les travaillistes raillèrent son engagement politique. En effet, le Premier ministre James Callaghan s'adressait à elle de manière extrêmement condescendante, comme si elle ne connaissait et ne comprenait rien à la politique. En 1976, il lui lança par

¹ « She is described, often disparagingly, as the grocer's daughter and the housewife who knew the value of thrift and of living within one's means, as if there was something wrong with that. », Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 68.

² *Ibidem*, p. 244.

exemple : « Je suis sûr qu'un jour la respectable et honorable dame comprendra ces choses un peu mieux »¹ et « La respectable et honorable dame est trop jeune pour vivre dans le passé »². Ces remarques font référence à l'ignorance de la femme politique ainsi qu'à son jeune âge et à ses idées jugées rétrogrades. Lorsqu'elles furent prononcées, ces attaques permirent à James Callaghan d'augmenter sa cote de popularité et, selon les sondages d'opinion, de paraître toujours plus convaincant que sa rivale aux yeux de ses concitoyens³.

Du fait de ses origines sociales relativement modestes, les médias reprochèrent souvent à Margaret Thatcher son apparence trop populaire. À leurs yeux, les personnalités politiques se devaient d'avoir davantage de panache et d'élégance. La philosophe Mary Warnock la décrivit par exemple comme « boudinée d'une façon qui n'est pas tout à fait vulgaire, mais simplement *indigne* »⁴. Elle insista sur ses tenues vestimentaires pour expliquer qu'elle ne possédait aucune grandeur d'esprit, ni aucune forme de raffinement.

Le premier déplacement à l'étranger que Margaret Thatcher entreprit en tant que Premier ministre fut une visite au président français, Valéry Giscard d'Estaing. Cette rencontre ne fut pas une réussite pour elle dans la mesure où le Président de la République française la prit de haut et n'hésita pas à relayer d'elle une image de nounou anglaise dévote et ennuyeuse, semblable à celle qui s'était occupée de lui quand il était enfant⁵. Pour Giscard d'Estaing, Margaret Thatcher était donc une femme assez banale qui n'avait pas l'allure d'un Premier ministre. Il eut recours à la caricature de la gouvernante gardienne d'enfants pour la rabaisser au statut de femme au foyer et la renvoyer à son identité de femme tout en lui niant celle de personnalité politique.

Au-delà des années 1950, les médias continuèrent de donner de Margaret Thatcher une image stéréotypée. Son sexe et ses origines sociales constituaient deux facteurs évidents de dévalorisation de son image politique. Il s'agissait de mettre en avant ces paramètres et de les caricaturer pour que ses potentielles qualités de politicienne s'effaçassent derrière eux. Si elle ne fut pas dévalorisée par rapport à son sexe ou à ses origines sociales, elle fut critiquée pour avoir elle-même mis en avant des idées jugées rétrogrades.

¹ « I am sure that one day the Rt Hon. Lady will understand these things a little better. », James Callaghan à la Chambre des communes, le 8 juin 1976, cité dans Dominic Sandbrook, *Seasons in the Sun : The Battle for Britain, 1974-1979*. Londres : Allen Lane, 2012, p. 653.

² « The Rt Hon. Lady is too young to be living in the past. », James Callaghan à la Chambre des communes, le 29 juin 1976, cité dans *ibidem*, p. 653.

³ Robin Renwick, *op. cit.*, p. 24.

⁴ « packaged together in a way that's not exactly vulgar, just *low* », Mary Warnock, citée dans Hugo Young, *op. cit.*, p. 411.

⁵ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 444.

Comme nous avons pu le constater, le thatchérisme était empreint d'un caractère idéologique, celui d'une rébellion contre le consensus politique d'après-guerre. L'objectif fut de changer profondément et durablement un système qui était à bout de souffle. Pour autant, il est bon de rappeler que les valeurs et convictions défendues par Margaret Thatcher n'étaient pas particulièrement modernes ou révolutionnaires. Bon nombre de médias ne manquèrent d'ailleurs pas de souligner les aspects les plus réactionnaires des idées thatchériennes. À vrai dire, il semblerait que les conservateurs de la Nouvelle Droite thatchérienne empruntèrent aux acteurs de la révolution culturelle de 1968 leurs notions fondamentales qu'étaient la liberté et l'individualisme. Ils y attachèrent des significations différentes afin de promouvoir des idées souvent considérées comme désuètes. L'ancien Premier ministre James Callaghan vint même à déclarer publiquement que le gouvernement de Margaret Thatcher était « le gouvernement le plus réactionnaire depuis la guerre »¹.

La liberté, le travail acharné permettant d'en récolter un revenu confortable, l'indépendance, la mobilité sociale ou encore la facilitation de l'accès au travail et à la propriété foncière favorisaient particulièrement les hommes alors que les femmes étaient généralement laissées pour compte. Il découle de cette remarque que le thatchérisme correspondait à une vision de la société où les genres étaient antinomiques². D'ailleurs, les conseillers dont s'entourait Margaret Thatcher étaient presque tous des hommes³. Les médias ne manquèrent pas de relever ce paradoxe qui faisait d'elle une personnalité politique quelque peu désuète dont les valeurs n'étaient pas en adéquation avec la pensée générale de son temps. Ils insistèrent donc sur le fait que, dans les propos qu'elle tenait sur l'émancipation de l'individu, ce dernier était toujours désigné par le pronom personnel « *he* » et non pas « *she* ». La femme devait se contenter d'être une épouse aimante et une mère de famille dévouée à son foyer. Les journalistes remarquèrent que, dans les discours thatchériens, la femme n'était d'ailleurs presque jamais associée au fait de travailler et de toucher un salaire, ni même à la notion de réussite sociale. Elle était, en revanche, régulièrement associée à l'idée de stabilité⁴. Le fait que Margaret Thatcher refusa la création d'une imposition indépendante pour les femmes mariées, proposée par Geoffrey Howe en 1988, fit couler beaucoup d'encre dans la presse qui souligna la réticence

¹ « the most reactionary Government since the war », propos tenus par James Callaghan à l'attention des ministres du cabinet fantôme travailliste et de dirigeants syndicaux, cités dans Patricia Murray, *op. cit.*, p. 204.

² Wendy Webster, *op. cit.*, p. 4.

³ *Ibidem*, p. 40.

⁴ *Ibid.*, p. 58.

de la politicienne à prendre la défense de ses concitoyennes et à entendre les requêtes des féministes de l'époque¹.

Michèle Riot-Sarcey explique qu'« en accédant au substantif, le féminisme devient l'emblème du droit des femmes, le porte-drapeau de l'égalité » mais qu'il existait des actions qualifiables de féministes avant que ce terme ne fût utilisé pour la première fois². Tout féministe revendique donc une égalité entre les droits des hommes et ceux des femmes. Ainsi, le féministe n'est pas forcément une femme et ne fait pas nécessairement preuve de féminité. Comme l'indique Andrée Michel, il ne s'agit pas de prendre en considération uniquement la doctrine qu'implique une telle notion mais de tenir compte des pratiques féministes à travers les âges³. Andrée Michel nous rappelle que « les féministes [...] dénoncent le 'sexisme', [...] le sexisme étant 'l'attitude de discrimination à l'égard du sexe féminin' »⁴. Elle explique également que « le sexisme est la conséquence de la 'phallocratie', qui est ainsi définie : '[...] domination des hommes (et de la symbolique du phallus) sur les femmes' »⁵. La « phallocratie » est donc la cible principale des mouvements féministes. Ainsi, pour ces derniers, la phallocratie n'est pas qu'une « domination » mais il s'agit en fait de tout un « système [...] qui utilise soit ouvertement soit de façon subtile tous les mécanismes institutionnels et idéologiques à sa portée (le droit, la politique, l'économie, la morale, la science, la médecine, la mode, la culture, l'éducation, les mass media, etc.) pour reproduire cette domination des hommes sur les femmes »⁶. De la sorte, le féminisme s'inscrit dans de nombreux domaines ; de là naissent *de facto* différents types de féminisme qui auraient des répercussions variables et des degrés différents. Un extrait d'un ouvrage de Françoise Thébaud vient compléter ces définitions et confirmer la thèse de la pluralité et de la diversité du féminisme à l'époque de notre étude :

La pensée féministe qui va se développer à partir des années soixante-dix participe à bien des égards des courants [suivants] : marxisme, psychanalyse, critique de la métaphysique, structuralisme, postmodernisme, etc. Mais ce qui la caractérise dans sa très grande diversité, c'est sa manière politique de poser la question. Elle part en effet du constat selon lequel la structure des rapports entre hommes et femmes est une structure de pouvoir, assurant la domination des premiers sur les secondes. À partir de ce point de départ commun, elle se

¹ Geoffrey Howe, *op. cit.*, p. 566.

² Michèle Riot-Sarcey, *Histoire du féminisme*. Paris : Editions La Découverte, 2002, p. 5.

³ Andrée Michel, *Le Féminisme*. Paris : Presses Universitaires de France, 1979, p. 5.

⁴ *Ibidem*, p. 5.

⁵ *Ibid.*, p. 5.

⁶ *Ibid.*, p. 5-6.

diversifie à l'infini lorsqu'il s'agit de savoir comment et en vue de quoi cette structure doit être abolie, et ce qu'il en est de la différence sexuelle quand elle échappe à sa détermination socio-historique¹.

Au vu de ces définitions, il paraît assez difficilement envisageable de considérer Margaret Thatcher comme une féministe. En effet, ses prises de position et ses idées étaient tout de même conservatrices au sens où elles n'encourageaient pas ouvertement le progrès en matière d'égalité hommes-femmes.

À ce point de la réflexion, il est temps de se poser une question fondamentale : que pensait Margaret Thatcher des féministes ?

L'étude de ses autobiographies laisse apparaître que la femme politique n'était pas particulièrement en faveur des mouvements féministes. En effet, elle explique par exemple qu'en se rendant à une école de Finchley en 1979, elle dut se frayer un chemin au milieu d'un groupe de manifestantes féministes qui scandaient : « Nous voulons des droits pour les femmes, pas une femme de droite »². De prime abord, cette remarque illustre le rejet de Margaret Thatcher de la part des féministes mais, plus indirectement, elle nous indique aussi que la femme politique ne souhaitait pas non plus compter parmi les féministes de l'époque. Effectivement, il semblerait que le fait d'être conservatrice, et donc à la droite de l'échiquier politique britannique, empêchait tout rapprochement avec ce mouvement.

Dans *Statecraft* publié bien plus tard, en 2002, Margaret Thatcher fait une fois de plus référence au féminisme lorsqu'elle dénonce le fait que des femmes entrent dans l'armée britannique :

Les programmes dédiés à [...] la création dans l'armée de fonctions accessibles aux femmes sont pour le moins incongrus par rapport aux fonctions que les armées sont censées remplir. Pire, même, ils menacent les capacités militaires d'une façon qui se trouve être risquée. [...] Le fait que la plupart des hommes sont plus forts que la plupart des femmes signifie soit que les femmes doivent être écartées des tâches les plus exigeantes physiquement, ou bien que la difficulté des tâches doit être réduite – ce qui est évidemment bien plus facile à envisager en entraînement que pendant la bataille³.

¹ Françoise Thébaud (dir.), *Histoire des femmes en Occident : le XXe siècle*. Paris : Perrin, 2002, p. 394.

² « We want women's rights not a right-wing woman. », Margaret Thatcher, *The Path to Power*. *op. cit.*, p. 459.

³ « Programmes aimed at [...] making more military roles open to women are at best irrelevant to the functions that armies are meant to perform. At worst, though, they threaten military capabilities in a way that is actually dangerous. [...] The fact that most men are stronger than most women means either that women have to be

Même si Margaret Thatcher prend ici la précaution de faire référence à « la plupart des hommes » et à « la plupart des femmes », elle impose sa vérité comme un « fait » qui ne peut être contesté. Ce point de vue traditionaliste est symptomatique des prises de positions thatchériennes.

Pourtant, à ses débuts en politique, dans les années 1950, Margaret Thatcher semblait rêver d'un avenir où les femmes pourraient évoluer professionnellement sans avoir à subir les contraintes imposées par leurs époux. Ainsi, dans un article du *Sunday Graphic*, publié en 1953 et intitulé « *Wake up, Women!* », elle explique qu'il est dommage que les femmes soient souvent obligées de mettre fin à leur carrière pour prendre soin de leurs enfants et émet le souhait qu'un jour une femme parvienne à devenir Chancelier de l'Échiquier ou ministre des Affaires étrangères¹. Cet article constitue sans doute la déclaration la plus féministe jamais émise par Margaret Thatcher. Cette affirmation fut quelque peu nuancée une vingtaine d'années plus tard lorsque, en 1974 précisément, le futur Premier ministre déclara « il faudra des années – et je ne serai plus de ce monde – avant qu'une femme prenne la direction du parti ou devienne Premier ministre »². Comble de l'ironie : la politicienne devint chef du parti conservateur un an plus tard, en 1975.

Dans les années 1950, Margaret Thatcher semblait donc faire preuve de davantage d'engouement pour le féminisme que plus tard dans sa carrière. Une autre citation de la jeune femme politique vient corroborer ce propos ; il s'agit d'une remarque négligemment glissée lors d'un entretien pour le *London Evening Standard* en 1959. Margaret Thatcher y affirma sans détour : « je m'ennuierais si je passais mes journées devant l'évier de la cuisine »³.

Cela dit, lors d'un entretien datant de 1982, Margaret Thatcher déclara sans détour « je ne dois rien au Mouvement de libération des femmes »⁴. Ce mouvement, créé aux États-Unis dans les années 1960, luttait pour l'égalité entre hommes et femmes sur le plan des droits ainsi que pour mettre fin à toutes les formes de sexisme. Cette prise de position, ou plutôt cette absence de prise de position, était tout à fait habituelle chez Margaret Thatcher dès lors

excluded from the most physically demanding tasks, or else the difficulty of the tasks has to be reduced – something that is evidently easier in training than in combat. », Margaret Thatcher, *Statecraft : Strategies for a Changing World. op. cit.*, p. 44-45.

¹ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 98.

² « It will be years – and not in my time – before a woman will lead the party or become Prime Minister. », discours de Margaret Thatcher datant de 1974, cité dans Stephen Blake et Andrew John, *op. cit.*, p. 140.

³ « I should vegetate if I were left at the kitchen sink all day. », entretien pour le *London Evening Standard* datant de 1959, cité dans John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter. op. cit.*, p. 101.

⁴ « I owe nothing to women's lib. », propos tenus par Margaret Thatcher en 1982, cités dans Stephen Blake et Andrew John, *op. cit.*, p. 157.

qu'il s'agissait de féminisme. Elle ne s'y intéressait pas, tout comme elle ne mettait pas en avant le fait qu'elle était une femme politique et ne s'intéressait pas aux épouses de ses collègues. Elle semblait préférer la compagnie des hommes, avec lesquels elle considérait avoir davantage de points communs¹.

En tant que Premier ministre, elle ne s'impliqua d'ailleurs pas dans la promotion d'une parité hommes-femmes au sein de son gouvernement. L'article du *Guardian*, publié le 5 mai 1979, qui titrait « Un Petit Pas pour Margaret Thatcher, un pas de géant pour les femmes »² n'était donc qu'une fausse promesse, qui peut être considérée, avec le recul actuel, comme une utopie. Comme en témoigne la baronne Anne Jenkin, paire conservatrice, « il a été reproché [à Margaret Thatcher] de ne pas en faire davantage pour les femmes – et particulièrement les femmes affiliées au parti conservateur »³. Le Premier ministre nomma certes Janet Young à la tête de la Chambre des lords mais cette nomination n'eut pas grand effet car il s'agissait d'un poste sans enjeu majeur⁴. Il eût été plus ambitieux de promouvoir l'accession de femmes à la Chambre des communes car cette dernière revêt une importance politique autrement plus considérable. Selon Anne Jenkin, qui participa à la création d'un groupe de pression appelé Women2Win et qui a pour seul objectif depuis 2005 de promouvoir les effectifs de femmes conservatrices au Parlement, Margaret Thatcher était même allée jusqu'à décourager les femmes de prendre part à la vie publique de leur pays⁵. En effet, elle était devenue, semble-t-il, un exemple de réussite féminine trop dominant, qu'il était donc difficile de dépasser, ou même d'égaliser. Les citoyennes britanniques auraient donc longtemps pensé qu'après Margaret Thatcher la barre avait été placée trop haut et que l'exigence des hommes vis-à-vis des femmes s'était accrue.

Margaret Thatcher ne semblait donc pas avoir eu pour priorité d'améliorer la condition des femmes dans la société britannique de quelque manière que ce fût. Il aurait été de son ressort d'intervenir dans ce domaine mais son bilan ne laisse pas entrevoir d'améliorations notables. Pis, il semblerait qu'en laissant aux femmes, comme à tous les individus, la responsabilité d'apporter des améliorations à leur condition par elles-mêmes, cela ne contribua qu'à laisser se creuser le fossé entre hommes et femmes. En effet, les professions offertes aux femmes et celles occupées par les hommes n'étaient pas d'un niveau égal et beaucoup de

¹ Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 667.

² « One Small Step for Margaret Thatcher, One Giant Stride for Womankind », *Guardian*, 5 mai 1979, cité dans John Campbell, *Margaret Thatcher. Volume Two : The Iron Lady. op. cit.*, p. 1.

³ « She has been criticised for not doing more for women – and particularly women in the Conservative Party. », Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 53.

⁴ Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 209-210.

⁵ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 52.

femmes n'avaient pas encore d'autre activité que celle de s'occuper de leur foyer. Cela corrobore l'image de femme au foyer que Margaret Thatcher tentait de se donner. Une étude datant de 1989 et intitulée « Les femmes au sommet », « *Women at the Top* » en anglais, permet de faire le bilan des trois gouvernements Thatcher en matière de promotion professionnelle des femmes. Les conclusions fournies par cette étude sont intéressantes car elles révèlent qu'il n'y avait aucune femme juge à la Chambre des lords, une seule femme juge de la Haute Cour sur les quatre-vingt-un juges que comptait cette instance et uniquement trois pour cent de femmes professeurs à l'université d'Oxford¹. Ces quelques exemples illustrent à quel point dans des secteurs liés à l'État comme la magistrature et l'enseignement, rien - ou très peu - n'avait été fait pour encourager une forme de parité hommes-femmes. Les canaux de diffusion de l'image thatcherienne ne manquèrent pas de relever ce paradoxe, notamment vers la fin des années 1980.

Pourtant, Margaret Thatcher, tout comme le Premier ministre israélien Golda Meir quelques années plus tôt, avait elle-même réussi à briser le plafond de verre qui était censé empêcher les femmes d'acquérir trop de pouvoir et de parvenir au poste de Premier ministre. Elle n'hésitait d'ailleurs pas à dénigrer les hommes qui l'entouraient et à les faire passer pour de véritables incompetents tandis qu'elle voyait en son appartenance au sexe féminin un gage d'audace et d'intelligence. Il semble y avoir tout de même là un discours aux accents féministes. Il n'y a qu'à se pencher sur l'attitude qu'elle avait envers ses collaborateurs de sexe masculin pour se demander si un homme se serait permis de faire preuve d'autant d'arrogance et parfois de mépris envers d'autres hommes. Il semblerait que, selon Margaret Thatcher, le courage était une vertu féminine alors que la lâcheté était un vice masculin.

De la même manière, dans les années 1960, alors que Margaret Thatcher était ministre sous les gouvernements d'Alec Douglas-Home et d'Edward Heath, elle se démarquait des conservateurs qui luttaient contre l'avortement et la dépénalisation de l'homosexualité. Elle n'avait donc pas choisi d'adopter une attitude typiquement conservatrice sur ces questions et avait plutôt décidé de se ranger du côté de ceux qui encourageaient une forme de progrès social. À travers ce positionnement, elle soutenait par conséquent les mouvements féministes de l'époque qui étaient généralement d'obédience travailliste. Comme l'explique Jean-Louis Thiériot, il demeure néanmoins possible que Margaret Thatcher savait que les combats menés par une large frange des conservateurs étaient vains et qu'elle sut faire preuve d'opportunisme aux moments où son ascension professionnelle était en jeu².

¹ *Ibidem*, p. 6-7.

² Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 134.

Malgré la situation sociale des femmes que Margaret Thatcher ne semble pas avoir essayé d'améliorer, il faut mentionner les quelques discours où cette dernière invoqua et fit l'éloge de l'évolution du statut des femmes britanniques tout au long des dix-neuvième et vingtième siècles. Ainsi, le 26 juillet 1982, le Premier ministre commémora la figure de Dame Margery Corbett Ashby, suffragette et femme politique libérale qui fut présidente de l'Alliance internationale des femmes de 1923 à 1946. Lors de son discours qui célébrait le centenaire de la naissance de Margery Corbett Ashby, Margaret Thatcher saisit l'occasion de rendre hommage au *Married Women's Property Act* en déclarant qu'il constituait « un progrès majeur pour les droits des femmes »¹ car il « empêchait que la femme mariée ne soit qu'une simple esclave de son mari »². Margaret Thatcher exprima également son point de vue critique concernant Herbert Asquith, Premier ministre du pays de 1908 à 1916, qui s'était opposé au vote des femmes, tout comme son prédécesseur William Gladstone³. Lors de son discours, elle ne manqua pas de déplorer le manque de députées à la Chambre des communes :

À la Chambre des communes, plus d'un demi-siècle après que toutes les femmes ont obtenu le droit de vote, il n'y a que vingt-et-une femmes sur une chambre qui compte 635 députés. Et je pense que ceci aurait constitué une énorme déception pour les premières suffragettes dont le combat principal était celui du droit des femmes à participer pleinement à la vie politique, à l'administration territoriale et à la vie locale. Elles ont livré ce combat d'abord parce qu'il est juste et équitable que les femmes aient de tels droits ; mais aussi parce qu'elles voulaient que la vie publique fût façonnée et influencée par les talents particuliers et les expériences des femmes⁴.

De tels propos donnent l'image d'une Margaret Thatcher progressiste qui rejette la responsabilité du manque de femmes au Parlement sur les femmes elles-mêmes. En effet, en

¹ « a major advance in women's rights », discours de Margaret Thatcher lors du centenaire de la naissance de Dame Margery Corbett Ashby, le 26 juillet 1982, cité dans Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 243.

² « stopped the married woman from being a mere chattel of her husband », discours de Margaret Thatcher lors du centenaire de la naissance de Dame Margery Corbett Ashby, le 26 juillet 1982, cité dans *ibidem*, p. 243.

³ Discours de Margaret Thatcher lors du centenaire de la naissance de Dame Margery Corbett Ashby, le 26 juillet 1982, cité dans *ibid.*, p. 245.

⁴ « In the House of Commons, more than half a century after all women got the vote, there are only twenty-one women Members of Parliament out of a House of 635 Members. And I think this would have been a great disappointment to the early suffragettes whose main fight was for the rights of women to full participation in politics, local government and the community. They did this partly because it is just and equitable that women should have such rights; but also because they wanted public life to be shaped and influenced by the special talents and experiences of women. », discours de Margaret Thatcher lors du centenaire de la naissance de Dame Margery Corbett Ashby, le 26 juillet 1982, cité dans *ibid.*, p. 246-247.

1982, cela faisait déjà trois ans qu'elle était Premier ministre mais elle ne semblait pas s'être particulièrement penchée sur la question des droits des femmes et de leur participation à la vie publique. Il paraît donc paradoxal que Margaret Thatcher ait déploré une forme d'ingratitude envers les suffragettes alors qu'elle-même ne pouvait pas vraiment être considérée comme une héritière des mouvements féministes du début du vingtième siècle.

Notons d'ailleurs que le discours prit ensuite des tournures plus conservatrices : en effet, Margaret Thatcher expliqua que participation à la vie publique n'est pas synonyme de dévotion totale à son métier - « [les suffragettes] avaient le privilège inestimable d'être des épouses et des mères et elles menaient leur vie professionnelle avec en toile de fond des vies domestiques bien remplies et épanouissantes »¹ - et que l'expérience des femmes est très différente de celle des hommes dans la mesure où elles « portent les enfants et conçoivent et supervisent le foyer »². Ce discours, qui était censé faire l'apologie des suffragettes et du féminisme, prit progressivement les tournures d'un plaidoyer pour la défense des valeurs familiales, thématique bien plus chère à Margaret Thatcher. Ainsi, les médias notèrent que, selon elle, le sujet qui prédominait dans la politique britannique à travers les siècles n'était autre que la famille et que celle-ci était plus que jamais menacée dans la seconde moitié du vingtième siècle. Ce discours, dont le thème d'introduction était le féminisme et qui fut très rapidement recentré sur celui de la famille, fut considéré comme une diversion permettant au Premier ministre de transmettre aux citoyens britanniques le message souhaité. Ainsi, le féminisme n'était qu'un prétexte.

La conclusion de ce discours en l'honneur de Margery Corbett Ashby fut la suivante :

Le combat pour les droits des femmes a été largement remporté. Les jours où ils étaient demandés et tumultueusement débattus devraient avoir à jamais disparu. Et j'espère que c'est le cas. Je détestais ce ton furieux que vous pouvez encore entendre chez certaines féministes³.

¹ « [the suffragettes] had the inestimable privilege of being wives and mothers and they pursued their public work against the background of full and happy domestic lives. », discours de Margaret Thatcher lors du centenaire de la naissance de Dame Margrery Corbett Ashby, le 26 juillet 1982, cité dans *ibid.*, p. 247.

² « bear the children and create and run the home », discours de Margaret Thatcher lors du centenaire de la naissance de Margrery Corbett Ashby, le 26 juillet 1982, cité dans *ibid.*, p. 247.

³ « The battle for women's rights has been largely won. The days when they were demanded and discussed in strident tones should be gone forever. And I hope they are. I hated those strident tones that you still hear from some Women's Libbers. », discours de Margaret Thatcher lors du centenaire de la naissance de Margrery Corbett Ashby, le 26 juillet 1982, cité dans *ibid.*, p. 253.

Il y a dans cette conclusion un paradoxe majeur car, comme nous l'avons souligné plus haut, Margaret Thatcher semblait regretter le manque d'implication des femmes en politique tandis que dans ce passage, elle explique que les luttes féministes n'avaient plus lieu d'être dans le contexte britannique des années 1980. Il faut donc souligner l'ambivalence, voire l'ambiguïté, de la posture adoptée par Margaret Thatcher sur les questions ayant trait au féminisme.

Plutôt que de se vanter d'avoir été la première femme à devenir Premier ministre du Royaume-Uni, Margaret Thatcher avait tendance à mettre en avant des éléments tels ses origines sociales ou son parcours professionnel en tant que chimiste. Elle était en effet la première des Premiers ministres britanniques à avoir fait des études dans ce domaine. Comme le résume de façon très éloquente Jean-Louis Thiériot :

[Margaret Thatcher] estime que, femme, elle [était] arrivée au premier rang, dans un monde d'hommes. Dès lors, c'[était] possible à chacune. Il n'y [eut] lieu ni de légiférer, ni d'agir dans le sens d'une plus grande féminisation des Communes ou du Cabinet. [...] Son idéal, ce [fut] la virilité en politique, les vertus mâles, voire guerrières¹.

Cette plongée dans la pensée de Margaret Thatcher semble relativement fidèle à la réalité et permet de mieux comprendre en quoi le féminisme n'était, selon elle, plus de son temps. Le Premier ministre se considérait comme un modèle à suivre et son expérience personnelle était érigée au rang de vérité générale, applicable à tout un chacun. Par ailleurs, lorsque des groupes féministes étaient particulièrement virulents au Royaume-Uni, dans les années 1960, elle avait déjà réussi à se hisser au poste de députée et n'avait pas eu besoin de leur soutien. Les discours tenus par Betty Friedan n'avaient donc pas résonné chez Margaret Thatcher qui était parvenue à un statut professionnel relativement élevé pour une femme de son époque². Ainsi, lorsqu'en 1968, elle fut invitée par le Centre politique conservateur à faire un discours à l'occasion des quarante ans de l'émancipation féminine, Margaret Thatcher axa sa prise de parole sur les vagues de nationalisation d'après-guerre et sur leurs conséquences néfastes sur la société britannique. Ainsi, plutôt que de traiter le sujet à l'ordre du jour, elle fit un discours intitulé « *What's Wrong with Politics* »³.

¹ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 455.

² Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 212.

³ Eliza Filby, *op. cit.*, p. 85.

Une autre raison que les médias évoquaient pour expliquer le désintérêt de Margaret Thatcher envers la promotion des femmes était sa peur d'être mise en concurrence avec une personne du même sexe qu'elle. À cet égard, elle était une sorte de « reine des abeilles » qui voulait éviter toute « compétition dans [sa propre] ruche »¹.

Margaret Thatcher semblait craindre l'ombre qu'auraient pu lui faire certaines femmes si elles avaient réussi à s'élever socialement et professionnellement. Il y avait par ailleurs chez elle une considération d'ordre idéologique selon laquelle chacun devait être responsable de son propre sort et que ce n'était pas au gouvernement d'agir pour infléchir les règles sociales encourageant la promotion des citoyens du pays.

La représentation de Margaret Thatcher en personnalité politique réactionnaire avait pour but de la dévaloriser tout en soulignant le danger que comportait sa vision de la société. Ce danger se manifesta, par exemple, en 1988, lorsque Margaret Thatcher tenta de mettre un terme à ce qu'elle considérait comme une promotion de l'homosexualité dans les écoles effectuée sous la houlette des autorités locales par le biais de la mise en avant des droits à la différence. Cette décision fit l'objet de la clause 28 du *Local Government Act* de 1988. Elle avait été défendue par le Premier ministre lors du congrès annuel du parti conservateur de 1987. À cette occasion, Margaret Thatcher expliqua qu'il était erroné de prétendre que les enfants sont « pourvus d'un droit inaliénable à être homosexuels »². De nombreux médias furent considérablement surpris par cette loi car ils considéraient qu'il s'agissait d'un décret homophobe digne de certaines législations de l'époque victorienne et furent d'autant plus choqués par l'argumentaire fourni par Margaret Thatcher³. Les défenseurs des droits de l'homme prirent le relais pour protester contre la mise en application de cette réforme qu'ils considéraient comme étant des plus rétrogrades. Enfin, le parti travailliste et son dirigeant, Neil Kinnock, s'insurgèrent contre la loi qu'ils perçurent comme une atteinte aux droits d'une minorité⁴.

Il ressort des sous-parties précédentes que la politicienne polarisa nettement l'opinion et que les canaux de transmission de son image participèrent à la création de représentations inédites dans la mesure où ils apportèrent des inflexions variées à l'image originellement émise par Margaret Thatcher. Il convient à présent d'analyser les tentatives de

¹ « she was a queen bee and wanted no competition in the hive », Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 211.

² « that they have an inalienable right to be gay », propos tenus par Margaret Thatcher lors du congrès du parti conservateur de 1987, Eliza Filby, *op. cit.*, p. 215.

³ Stephen Blake et Andrew John, *op. cit.*, p. 100.

⁴ Eliza Filby, *op. cit.*, p. 216.

reconfiguration de son image politique par la femme politique elle-même, tentatives qui lui permirent de toujours mieux s'adapter à son public-cible.

III. Reconfigurations de l'image politique

Préambule : La représentation politique

Le terme « représentation » est un élément-clé de cette étude car il renvoie à la dimension symbolique du pouvoir politique, au fait de représenter une collectivité d'individus et peut également faire référence au domaine du théâtre où il s'agit de donner un spectacle devant un public. Le fait qu'il existe différentes acceptions de ce terme s'avère intéressant car il implique de tenir compte des multiples façons d'envisager la représentation, qu'elles soient d'ordre mental ou de nature physique. Puisque « la représentativité postule la capacité du candidat d'échapper aux pesanteurs de l'appareil tout en le mettant à son service, de s'engager dans une trajectoire évolutive depuis l'homme du peuple qu'il se flatte d'être jusqu'à l'homme du pouvoir qu'il aspire à devenir »¹, il est nécessaire de dépasser la question de la simple représentation afin d'établir un lien avec celle de la nécessaire manipulation de l'opinion. En effet, la représentation est une étape postérieure à celle de la présentation. Il y a donc manipulation de la chose originellement présentée et distorsion de cette dernière en fonction des éléments potentiellement déstructurés par les canaux de diffusion de l'image originellement constituée.

Une personnalité politique est investie d'une plus grande responsabilité que toute autre personne puisqu'elle doit s'ériger en modèle social et éthique afin d'accéder au statut de représentant du peuple. Dans le but de préserver cette réputation de modèle, toute personnalité se doit de constamment moduler son image en fonction de l'interaction avec les canaux de diffusion de cette dernière.

Paraître éthique aux yeux du peuple est une des conditions qui permet à une personnalité de s'élever du statut de personne ordinaire à celui de personnage mythique revêtant la *persona* théâtrale. Comment les transitions de personne à *persona* fonctionnent-elles réellement ? Comme l'explique Jean-Paul Gourévitch :

De même que la religion propose à l'adoration des icônes et des substrats du divin, la politique sanctifie des incarnations révolutionnaires ou déifie des

¹ Jean-Paul Gourévitch, *op. cit.*, p. 197.

allégories mais elle fabrique aussi pour des êtres tout à fait réels une iconographie hagiographique¹.

Dans cette citation, la politique est présentée comme comparable à la religion par sa propension à créer des icônes vénérées de tous. Par ailleurs, ces icônes peuvent être des « êtres tout à fait réels » dans la mesure où, grâce à des stratégies de communication politique, une image d'eux-mêmes peut être créée et proposée à l'admiration du peuple. Bien souvent, mais pas systématiquement, les personnes élevées au rang de personnalités politiques finissent par perdre leur patronyme et sont investies d'un titre² ou d'un pseudonyme, tout comme celui de « Dame de Fer » dans le cas de Margaret Thatcher. Jean-Paul Gourévitch parle de « vedettes politiques »³, expression qui semble parfaitement adaptée à ce phénomène et qui peut être complétée par celle mise au point par l'historien Kevin Trehuedic d'« opérations de cristallisation symbolique » qui confère aux objets et aux sujets une valeur durable⁴.

Le passage au statut de personnalité implique donc une forme de grandeur, cette grandeur étant principalement générée par une image adaptée à l'ampleur de la responsabilité incarnée. Le pays ayant eu le plus recours à cette imagerie politique au cours des dernières décennies du vingtième siècle fut les États-Unis⁵, puissance internationale ayant exercé une réelle influence sur le Royaume-Uni lorsque Margaret Thatcher était au pouvoir. Comme le souligne Jean-Paul Gourévitch, dans ce pays « les candidats recourent à tout l'arsenal des supports disponibles »⁶. Outre sa grande amitié avec le président Ronald Reagan, Margaret Thatcher vouait une certaine admiration au système politique américain. Il en fut de même pour les nouvelles méthodes de communication qui régissaient la médiatisation du pouvoir, tout droit venues des États-Unis. Une des techniques d'origine américaine fut celle qui consiste à s'entourer de conseillers en image, appelés *spin doctors* pour mieux contrôler les médias. Ce terme apparut lors d'un débat entre Walter Mondale et Ronald Reagan en 1984. Il fut mentionné le 21 octobre de la même année dans un article du *New York Times* pour faire référence aux nombreux conseillers entourant le président américain⁷. Ce fut à ce moment-là que cette

¹ *Ibidem*, p. 74.

² *Ibid.*, p. 74.

³ *Ibid.*, p. 76.

⁴ Kevin Trehuedic, « Les 'insignes du pouvoir' à l'époque hellénistique : problèmes lexicaux et méthodologiques », cité dans Emmanuelle Santinelli et Christian Schwentzel (dir.), *La Puissance royale : image et pouvoir de l'Antiquité au Moyen Âge*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2012, p. 204.

⁵ Jean-Paul Gourévitch, *op. cit.*, p. 224.

⁶ *Ibidem*, p. 224.

⁷ « The Debate and the Spin Doctors », *New York Times*, 21 octobre 1984, <<https://www.nytimes.com/1984/10/21/opinion/the-debate-and-the-spin-doctors.html>>, consulté le 27.09.2018.

expression commença à être popularisée d'abord à travers la presse, puis dans les universités. Au Royaume-Uni, cette expression fut employée pour la première fois dans un article du *Guardian* en 1988. Ainsi, elle ne fut pas réellement utilisée par les médias britanniques pour commenter les particularités des gouvernements Thatcher alors que le Premier ministre avait bel et bien recours à toute une équipe de conseillers en image afin de se présenter au public et de conquérir l'électorat.

Par ailleurs, Margaret Thatcher bénéficia des services de consultants étrangers à la sphère politique lorsqu'elle avait besoin de conseils sur des sujets qui ne pouvaient être intégralement maîtrisés par des personnes du parti, d'où une influence de lobbies qui avaient pour objectif la mise en avant de leurs intérêts personnels. Elle était donc inévitablement influencée par ces groupes de pression et se faisait le relai de leurs demandes.

Selon les idées qu'elle souhaitait défendre et mettre en avant, Margaret Thatcher eut recours à des techniques de modulation de son image politique. Afin de moduler cette image, toute personnalité peut opter pour une sélection stratégique des vêtements qu'elle décide de porter. En effet, le vêtement participe à l'image car il a trait à l'allure et à l'apparence que l'on veut donner de soi :

Le système vestimentaire a pour fonction sociale de gérer la présentation de soi devant l'autre. Car le vêtement qui excède le simple discours et toutes les autres formes de présentation identitaires constitue un facteur fondamental de crédibilité¹.

Ainsi, le vêtement joue un rôle sociologique car il permet d'établir un lien entre corps et société². C'est une forme d'extension du corps qui participe également à la crédibilité du responsable public, ce facteur concourant à l'image de marque de la personnalité et donc à l'efficacité de la communication politique. Même si l'avènement de la télévision en tant que média politisé a procuré une importance accrue à l'apparence physique, le vêtement a de tout temps joué un rôle central dans l'image des personnalités politiques. Comme l'expliquent Dominique et François Gaulme, le vêtement fut créé dans les sociétés primitives non pas pour se protéger du froid car la plupart des hommes vivaient dans des régions chaudes du globe, qu'il

¹ Frédéric Monneyron (dir.), *op. cit.*, p. 200.

² France Borel, *op. cit.*, p. 20.

s'agisse de l'Indus, de l'Euphrate ou du Nil, mais plutôt pour exprimer la répartition du pouvoir politique ou religieux au sein de la société¹.

En effet, le vêtement recouvre le corps d'une dimension symbolique². C'est là un des arguments de Machiavel lorsqu'il explique que la réputation d'un grand homme se fonde en grande partie sur son apparence, et plus particulièrement sur sa tenue vestimentaire. Dans ses *Discours*, Machiavel insiste sur l'importance de la tenue et des accessoires de l'évêque de Volterra pour calmer la foule ayant marché sur la maison Soderini :

Ayant aussitôt entendu le tumulte et vu la foule, revêtu de ses plus beaux habits et de son rochet épiscopal, il s'avança vers ces hommes en armes et les arrêta par sa présence et ses paroles. [...] Je conclus donc qu'il n'est pas de remède plus assuré ni plus nécessaire pour réfréner une foule en colère que la présence d'un homme qui impose le respect³.

Ainsi, s'en prendre à un évêque portant ses attributs épiscopaux revient à s'en prendre à Dieu. Tout comme le représentant ecclésiastique incarne un pouvoir divin car il est une représentation de Dieu, le responsable politique incarne un pouvoir quasiment mythique car il est une représentation du peuple. En matière de tenue vestimentaire, l'exemple le plus fréquemment évoqué en ce qui concerne Margaret Thatcher est son sac à main :

Ce sac, sans chic particulier, bien au contraire, a fini par personnifier le Premier ministre britannique tout entier, par devenir un concentré de ses manies, de son autoritarisme, de ses colères, et de la terreur que le caractère arbitraire de ses décisions inspirait⁴.

La personnification est un moyen de focaliser l'attention sur un seul élément à fort pouvoir symbolique puisqu'il en vient à représenter une personne dans son intégralité physique et psychique. Il y a donc, à travers l'intérêt porté à la tenue vestimentaire, un jugement de valeur dirigé vers la personne concernée :

¹ Dominique et François Gaulme, *Les Habits du pouvoir : une histoire politique du vêtement masculin*. Paris : Flammarion, 2012, p. 9.

² France Borel, *Le Vêtement incarné : les métamorphoses du corps*. *op. cit.*, p. 21.

³ Niccolò Pietro Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*. 1531, p. 279, cité dans Pascal Bouvier, *op. cit.*, p. 28.

⁴ Dominique et François Gaulme, *Les Habits du pouvoir : une histoire politique du vêtement masculin*. Paris : Flammarion, 2012, p. 250.

Nous obéissons si bien à une morale vestimentaire qu'il nous est difficile, lorsque nous faisons l'éloge de l'habillement de quelqu'un, de ne pas utiliser des adjectifs tels que 'bon', 'correct', 'irréprochable', 'impeccable' qui, en toute rigueur, s'appliquent au comportement¹.

Cette « morale vestimentaire » permet de matérialiser les distinctions « de classe, de métier et de rang »² car elles dépendent de l'expression physique et visuelle d'une forme de « respectabilité »³. C'est effectivement en fonction de critères socialement prédéfinis que nous catégorisons les apparences et que nous attribuons aux individus un statut particulier. D'où ce rôle politique du vêtement car c'est l'artifice vestimentaire qui procure au corps sa qualité sociale⁴. Voilà pourquoi, consciente de l'importance de ses tenues vestimentaires dans sa représentation par les médias, Margaret Thatcher prit particulièrement soin de la façon dont elle était habillée et changea de tenues en fonction de l'image qu'elle voulait donner d'elle.

Pour appréhender les stratégies de reconstruction de sa propre image politique par Margaret Thatcher, il est important de comprendre que les canaux de diffusion de cette même image infléchirent, voire déconstruisirent, celle originellement établie par la femme politique. Suite à cette déconstruction opérée par les canaux de diffusion d'image, Margaret Thatcher réagit, soit en profitant de la valorisation dont elle bénéficiait, soit en contestant la dévalorisation de sa réputation. Pour commencer, il est nécessaire d'étudier la façon dont Margaret Thatcher s'intéressait à la réception de son image politique.

¹ Quentin Bell, *op. cit.*, p. 18.

² *Ibidem*, p. 19.

³ *Ibid.*, p. 20.

⁴ François Soulages (dir.), *Le Pouvoir et les images : photographie et corps politique*. Paris : Klincksieck, 2011, p. 25-26.

1. Margaret Thatcher et la réception de son image politique

Les médias jouent un rôle à double sens car ils permettent d'informer la société sur les actions d'un gouvernement mais aussi d'informer les responsables politiques des opinions de la société. C'est cette réciprocité qui permettra d'étudier en quoi Margaret Thatcher se servait des médias pour relayer une représentation de son image politique mais aussi pour se tenir informée des fluctuations de l'opinion publique à son sujet.

Selon de nombreux témoignages, il s'avère que Margaret Thatcher avait pour principal souci la façon dont elle se présentait et dont elle représentait son gouvernement ou son pays. Elle est d'ailleurs la première à témoigner en ce sens. Dans *The Downing Street Years*, elle explique, en effet, qu'elle avait pleinement conscience de l'importance des médias car ils sont pourvus de la capacité d'agir plus efficacement qu'aucun gouvernement¹. Par ailleurs, lors d'une réunion avec les principaux acteurs du média télévisuel, qui eut lieu en septembre 1987, elle fit part à son assistance du fait que la télévision importait beaucoup à ses yeux dans la mesure où elle était regardée par une grande partie de ses concitoyens et qu'elle avait une influence conséquente sur ces derniers². N'oublions pas que ce fut Margaret Thatcher qui, lors de son discours inaugural au Parlement en 1959, avait exprimé le souhait d'inviter la presse à assister aux réunions des collectivités locales³. Il y avait donc, de sa part, une forte volonté de médiatisation, même si elle appréhendait ses propres interventions face aux caméras de télévision⁴.

En ce qui concerne les informations médiatiques, Margaret Thatcher aurait eu un intérêt prononcé pour l'actualité économique. Selon Cynthia Crawford, son assistante personnelle, même en déplacement, elle suivait sans relâche les informations diffusées par CNN⁵. Elle lisait également avec la plus grande attention les rubriques économiques du journaliste Samuel Brittan dans le *Financial Times*. Ces rubriques hebdomadaires constituaient un incontournable de la presse écrite⁶. Cela dit, il semblerait qu'elle ne consacra que peu de temps à la consultation des médias pour véritablement jauger l'opinion publique :

¹ Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 631.

² *Ibidem*, p. 637.

³ Patricia Murray, *op. cit.*, p. 92.

⁴ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 398.

⁵ *Ibidem*, p. 431.

⁶ Entretien de Charles Moore avec Lord Ryder of Wensum, Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 347.

Contrairement à la plupart des politiciens de notre ère, elle ne s'intéressait que très peu à ce que la presse disait d'elle. Pour elle, les rôles étaient clairement répartis : elle dirigeait et la presse commentait. Réagir aux critiques d'une presse hostile – et celles-ci ne manquèrent pas – était un signe de fragilité¹.

De tels témoignages semblent avoir pour but d'insister sur l'aspect déterminé et inflexible d'une femme politique ne ressentant même pas le désir ou le besoin de savoir comment elle était présentée. Peut-être n'avait-elle pas pour habitude de débattre avec certains de ses collègues de son image, ce qui ne l'empêchait pas d'être forcément influencée par les commentaires émis par les canaux de diffusion de son image ni de devoir moduler cette dernière en fonction de ce qui se disait d'elle et de ce que ses concitoyens attendaient d'elle. Pour cela, elle confia, certes, la tâche de constamment reconstruire son image à des conseillers spécialisés dans ce domaine, mais suivit à la lettre leurs conseils, qu'elle considérait comme particulièrement judicieux. Comme le précise son attaché de presse Bernard Ingham, « les médias ne constituaient pas l'habitat naturel de Mme Thatcher »². De la même manière, elle s'intéressait finalement très peu à la façon dont les œuvres littéraires et artistiques la représentaient³. Le lien entre Margaret Thatcher et les canaux de diffusion de son image semble donc n'avoir été exploité qu'à sens unique, c'est-à-dire seulement dans le but de diffuser une image de la femme politique sans que cette dernière ne se fût réellement soucieuse de ce que les canaux relayaient d'information et d'opinion à son sujet. Cette tendance remontait probablement au moment où les médias la qualifièrent de « *milksnatcher* », type d'attaque dont elle pâtit considérablement et qu'elle ne souhaitait plus endurer⁴.

En période de campagne électorale, l'image que la candidate souhaitait projeter importait d'autant plus étant donné l'enjeu de convaincre ses concitoyens. Voilà pourquoi elle insista particulièrement sur la présence de photographes, embauchés par le parti conservateur, pour prendre des clichés ensuite utilisés à son avantage⁵. Par exemple, lorsqu'en 1979, elle prit un veau dans ses bras dans un champ aux abords d'Ipswich, il s'agissait pour Margaret Thatcher

¹ « Unlike most politicians of the modern era, she was relatively uninterested in what the press said about her. Her job, as she saw it, was to lead; the press's was to comment on her leadership. Responding to hostile press criticism – and there was no shortage of it – was a sign of weak leadership. », *Ibidem*, p. 116.

² « Mrs Thatcher's natural habitat [...] was not the media. », Bernard Ingham, *op. cit.*, p. 168.

³ Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 648.

⁴ *Ibidem*, p. 648.

⁵ Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 140.

de paraître tendre et de construire l'image d'une personne affectueuse, prête à prendre le plus grand soin de ses concitoyens. Elle prit donc très rapidement des habitudes de communicante confirmée en ne prêtant pas seulement attention à la façon dont elle se présentait – grâce à ses tenues vestimentaires et à la qualité de ses discours, par exemple – mais en accordant une attention toute particulière aux outils au service de sa représentation, qu'il s'agît des prompteurs, de l'éclairage, des caméras, des appareils photo ou de microphones¹. Voilà qui explique pourquoi elle fut bien plus efficace que les travaillistes dans sa capacité à communiquer un message clair et attrayant aux citoyens britanniques². L'objectif était de maintenir une posture toujours plus avantageuse que ses adversaires. Il y eut donc interaction avec ces derniers dans la mesure où elle modulait son image en fonction de celles des travaillistes par exemple.

Le fait que, sur les recommandations de ses conseillers, Margaret Thatcher ait accepté de changer de garde-robe à compter de sa campagne aux élections législatives de 1987 en ne portant plus que des vêtements conçus par la marque Aquascutum révèle une fois de plus la considération qu'elle avait à l'égard de la réception de son image politique. Elle se convertit aux nouvelles tendances mises en avant par l'éditrice du magazine *Vogue*, Anna Wintour, et commença à porter des tenues aux épaulettes plus larges qu'auparavant, symbolisant l'accroissement de son autorité. Selon Margaret King, alors créatrice de mode chez Aquascutum, elle abandonna ses nœuds Lavallière car elle parvint à la convaincre qu'ils faisaient paraître sa nuque trop courte³. Par ailleurs, elle avait conscience que les nouvelles tenues l'éloignaient du stéréotype de la femme de banlieue chic des années 1950-60 pour la rapprocher de celui d'une personnalité populaire qui, grâce à ses tenues colorées et unies, se démarquait favorablement de ses collègues masculins en costumes gris et bénéficiait d'une présentation claire et captivante à la télévision⁴.

À ce propos, Margaret Thatcher se mit à prêter une attention plus rigoureuse à sa tenue vestimentaire lorsque les débats de la Chambre des communes furent retransmis à la télévision, à compter de novembre 1989. Dès lors, il s'agissait de sélectionner des vêtements qui n'incommodaient pas les téléspectateurs, comme pouvaient le faire ceux présentant des motifs, à rayures ou à carreaux. Elle fit aussi en sorte de ne jamais arborer la même tenue à

¹ *Ibid.*, p. 144.

² Eric J. Evans, *op. cit.*, p. 143.

³ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 293.

⁴ Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 671.

plusieurs reprises. Afin d'éviter cela, elle se mit à tenir un registre recensant les occasions auxquelles chaque tenue était portée¹.

Toujours en ce qui concerne ses vêtements, il est à noter que Margaret Thatcher avait deux préoccupations : ne porter que des tenues confectionnées par des couturiers britanniques afin de maintenir l'image d'une politicienne patriote² et ne pas dépenser trop d'argent pour paraître économe³. Le fait d'être considérée comme étant trop proche des États-Unis, et donc pas suffisamment en lien avec son propre pays, l'incita peut-être à compléter et consolider son image de politicienne patriote au travers des vêtements qu'elle portait.

Malgré son prétendu manque d'intérêt face à ce que les médias disaient d'elle, et donc à la façon dont elle était représentée, Margaret Thatcher avait le souci d'émettre une image positive afin de représenter au mieux ses concitoyens. En effet, elle accordait beaucoup d'importance aux valeurs et convictions auxquelles elle croyait sincèrement et qu'elle souhaitait mettre en avant. Cependant, il semblerait que l'image qu'elle se construisit et se reconstruisit fut essentiellement façonnée en réaction à des événements contextuels. Voilà pourquoi il est important de s'intéresser maintenant à la pertinence des reconfigurations ponctuelles de son image politique.

¹ Stephen Blake et Andrew John, *op. cit.*, p. 95-96.

² Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 292.

³ *Ibidem*, p. 293.

2. Des reconfigurations ponctuelles et contextuelles

Afin de se reconstruire une image conforme à celle qu'elle souhaitait donner d'elle, Margaret Thatcher eut recours à des reconfigurations que l'on pourrait assimiler à des ripostes à sa représentation médiatique. En effet, toute personnalité, qu'elle soit politique ou non, a la possibilité de modifier indéfiniment son image, grâce à l'ajout, la suppression ou la dissimulation de certaines caractéristiques.

Une des stratégies fréquemment employées par Margaret Thatcher fut celle du *storytelling*. Cette stratégie de construction d'image consiste à raconter une histoire justifiant des actes ou les traits d'une personnalité. Ainsi, elle n'hésita pas à revenir au récit de son enfance à Grantham pour expliquer ses prises de positions politiques et l'expérience enrichissante d'une jeunesse passée entre l'épicerie familiale, l'école et l'église méthodiste de la ville. Son père, Alfred Roberts, avait une approche de la politique davantage pragmatique qu'idéologique et il n'est pas certain qu'il fonda ses décisions sur des convictions, comme sa fille n'eut de cesse de le répéter aux journalistes auxquels elle accordait des entretiens. Le fait d'attribuer toute sa réussite à son père permettait également à Margaret Thatcher de ne pas mentionner les changements sociaux qui avaient eu lieu pendant l'après-guerre, et notamment dans les années 1960. En effet, son succès était principalement dû aux évolutions sociétales de cette période¹. Toutefois, le *Daily Mail*, par exemple, n'avait aucun scrupule à relayer ce récit partiellement fictif², alors que d'autres journaux étaient plus sceptiques quant à l'authenticité du témoignage thatchérien.

De la même manière, comme nous l'avons vu, les tentatives de Margaret Thatcher de donner à ses idées un contour idéologique et de se présenter comme une « *outsider* », personnalité extérieure au milieu politique, étaient purement stratégiques. Comme le note Wendy Webster, « elle remania le récit de sa vie, en le remodelant de sorte qu'il corresponde à un 'isme' qui porte son nom »³. Il s'agit là de manœuvres de *storytelling* qu'elle employa à de multiples reprises, notamment quand il lui fallait reconstruire une image politique mise à mal par ses canaux de diffusion.

Lors de la campagne aux élections législatives de 1979, comme à de nombreuses autres occasions, Margaret Thatcher tenta de contrer les rumeurs selon lesquelles elle aurait été

¹ Wendy Webster, *op. cit.*, p. 26.

² *Ibidem*, p. 55.

³ « She has reworked the story of her life, remoulding it to fit an 'ism' that bears her name. », *Ibid.*, p. 44.

une personnalité guère aimable, dotée de peu d'empathie envers les plus démunis. Elle fit donc en sorte de paraître plus modérée afin de retrouver l'adhésion de ses concitoyens. Le manifeste électoral du parti conservateur de la campagne de 1979 est à cet égard révélateur car il présente une certaine imprécision quant aux objectifs dudit parti. Le but fut de ne pas effrayer les électeurs avec des propositions trop incisives et de permettre au futur Premier ministre de bénéficier d'une certaine marge de manœuvre dans les politiques menées après son accession au pouvoir¹. Ainsi, plutôt que de s'acharner sur les syndicats et leurs pouvoirs considérés comme démesurés, le manifeste évoque des promesses vagues, mettant en avant l'importance du respect de la loi et de l'ordre ou la nécessité d'augmenter les salaires des policiers ainsi que le budget de l'armée². Du propre aveu de Margaret Thatcher, « le manifeste était d'une tonalité modeste et pratique et Chris Patten et Angus Maude avaient habillé [ses] idées d'un langage qui était simple et dépourvu de jargon »³. Déjà dans ses discours à l'occasion des congrès du parti conservateur à Blackpool en 1975 et à Brighton en 1976, elle avait fait en sorte de ne pas s'en prendre trop ouvertement aux syndicats et à leurs responsables :

Je dis ici sans la moindre ambiguïté que le prochain gouvernement conservateur se montrera désireux de consulter le mouvement syndical et de négocier avec lui à propos des décisions politiques à prendre sans faute afin de sauver notre pays⁴.

Tant que la politicienne ne se sentait pas capable de remporter son combat contre les syndicats, elle se montrait prudente et modérée. Il fallut donc attendre son deuxième mandat de Premier ministre pour qu'elle se sentît plus armée pour mettre en place des mesures limitant leurs pouvoirs⁵.

Dans ses allocutions publiques de la campagne de 1979, Margaret Thatcher fit en sorte de tenir des propos mesurés, à l'image du manifeste de son parti⁶. En outre, l'accent fut mis sur la traduction d'un message économique jugé complexe en des termes simples et

¹ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 261.

² *Ibidem*, p. 262.

³ « The manifesto's tone was modest and practical and Chris Patten and Angus Maude had dressed our ideas in language which was simple and jargon-free. », Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 447.

⁴ Alain Laurent, Michel Lemosse et Mathieu Laine (dir.), *op. cit.*, p. 77.

⁵ Charles Moore, *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two. op. cit.*, p. 136.

⁶ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 262.

aisément compréhensibles. Plus tard, en 1987, lors de son discours à l'occasion du congrès du parti à Blackpool, Margaret Thatcher déclara : « Ce que nous avons fait, c'est replacer au cœur de la vie politique un petit faisceau de vérités simples. »¹. À travers son image et sa présentation, elle fit en sorte de mettre en avant sa *persona* de femme politique proche du peuple. Voilà pourquoi elle compara sans cesse l'économie du pays à celle de n'importe quel foyer ou posa pour des photographies avec des sacs de courses à la main pour expliquer que le pouvoir d'achat avait baissé entre 1974 et 1979. Elle s'engageait à mettre un terme à l'inflation, mal suprême qui, selon elle, rongait l'économie du Royaume-Uni², et tentait de se démarquer de ses prédécesseurs, méprisés de bon nombre de citoyens ayant perdu foi en leurs responsables politiques³.

Lors des campagnes aux élections législatives de 1983 et 1987, Margaret Thatcher fit également en sorte de se rapprocher de ses concitoyens. Le fait qu'il s'agissait d'une stratégie politique est évident dans la mesure où, en tant que Premier ministre, elle n'avait pas pour habitude de se montrer si proche du peuple. En effet, en période de campagne électorale, elle suivait un programme soigneusement élaboré de visites-éclair dans différentes régions du Royaume-Uni⁴, en rentrant régulièrement à Londres afin de rester en phase avec l'évolution générale de la campagne⁵, alors que le reste du temps, en-dehors de ses dîners officiels, elle se contentait de recevoir des militants du parti ou des célébrités de différents milieux à Downing Street ou, le week-end, dans sa résidence de Chequers⁶. Comme le note Charles Moore, « l'aspect cabotin de sa personnalité la rendait extrêmement efficace dans ses rencontres avec les citoyens et ses visites d'usines »⁷. Par ailleurs, selon le journaliste politique Peter Riddell, en tant que Premier ministre, elle n'accordait que très peu d'entretiens aux journalistes, hormis pendant les périodes de campagne électorale où elle était particulièrement disposée à répondre favorablement aux demandes d'entretiens qui lui étaient présentées⁸. Dans son choix des émissions télévisées et radiophoniques, elle faisait toujours en sorte de donner la priorité aux

¹ Alain Laurent, Michel Lemosse et Mathieu Laine (dir.), *op. cit.*, p. 298.

² Eliza Filby, *op. cit.*, p. 117.

³ Bernard Ingham, *op. cit.*, p. 224.

⁴ Rodney Tyler, *op. cit.*, p. 138.

⁵ Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 442.

⁶ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 98.

⁷ « The actressy side to her character made her extremely effective in walkabouts and factory visits. », Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 308.

⁸ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 199.

émissions où elle pouvait se montrer proche de ses concitoyens, notamment celles consistant à répondre à des questions posées directement par des spectateurs ou auditeurs¹.

Tout au long des quatre années qu'elle passa en tant que chef d'un parti conservateur en opposition, Margaret Thatcher s'efforça de contrer les attaques médiatiques qui lui reprochaient son extrémisme politique et son aspect réactionnaire. Lors du discours qu'elle fit à l'occasion du congrès du parti à Blackpool en 1977, elle tenta de paraître plus modérée que les médias le laissaient entendre en démantelant les critiques émises par les divers canaux de diffusion de son image².

À d'autres occasions, elle dut faire des compromis, même si cela l'insupportait au plus haut point, car il lui fallait rester populaire et apte à se maintenir au pouvoir. Ce fut notamment le cas lors de la grève des mineurs de 1981 où elle céda finalement face aux demandes des grévistes, dans la posture qu'elle adopta dans sa résolution du problème rhodésien ou suite à l'affaire Westland où elle dut paraître plus douce pour augmenter sa cote de popularité. Lors de la campagne aux élections législatives de 1983, Margaret Thatcher fit à nouveau en sorte de modérer son image et de profiter de la valorisation opérée par la plupart des médias et autres politiciens. La victoire aux Malouines lui permit, en effet, d'insister sur son aspect patriotique et d'éclipser les thématiques plus litigieuses du programme conservateur.

Pour réaffirmer l'unité de son parti et l'harmonie qui y régnait lorsque certains médias les avaient mises en doute, dans ses discours, Margaret Thatcher avait recours à une rhétorique fédératrice et utilisait des amorces telles « nous autres conservateurs »³ et employait toujours le pronom « nous ». Cela donnait l'image d'un parti parlant d'une seule et même voix. Par ailleurs, il fut souvent reproché au gouvernement Thatcher d'avoir divisé le peuple britannique et remis en évidence les distinctions entre classes sociales. Afin de réagir à ces invectives, Margaret Thatcher rappela sans relâche l'unité qu'elle apportait au peuple, et plus particulièrement aux électeurs conservateurs. Lors d'un de ses discours, elle mit par exemple en avant l'accroissement du vote conservateur au sein de différentes franges de la population :

J'ai été particulièrement heureuse du soutien que nous avons reçu : le vote syndical le plus massif de notre histoire ; celui des jeunes, si nombreux sous

¹ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 263.

² Alain Laurent, Michel Lemosse et Mathieu Laine (dir.), *op. cit.*, p. 81.

³ *Ibidem*, p. 74 et 180.

les travaillistes à se sentir privés d'avenir, et qui se sont tournés vers nous ; et celui de tous ceux qui votaient travailliste auparavant, et qui, cette fois-ci, ont glissé dans l'urne un bulletin conservateur¹.

Dans les discours de Margaret Thatcher, certaines tournures comme « nous sommes tous »², « aucun d'entre nous »³, « nous, Britanniques »⁴, « notre nation »⁵, « notre civilisation »⁶, « nous tous »⁷ ou encore « nos compatriotes »⁸ apparaissent avec insistance. L'emploi de telles tournures démontre son attachement à se montrer fédératrice et crédible dans son rôle de représentante des Britanniques dans leur ensemble. En outre, elle ne manquait pas de défendre le thatchérisme comme doctrine mettant en avant le bien commun :

Son solide fondement se trouve dans notre adhésion à une doctrine, qui tire sa force des principes du bon sens commun, d'une foi commune et d'une volonté commune qui animent le peuple britannique⁹.

De tels propos avaient pour objectif de défendre les valeurs du thatchérisme qui, en 1981, étaient souvent mises à mal par les médias et autres personnalités politiques, la situation économique du pays ayant été très préoccupante. Il fallait pour Margaret Thatcher contrer le socialisme, et le parti travailliste, afin que tous ses concitoyens crussent en un idéal néo-conservateur. Voilà pourquoi, en 1983, elle les invita à considérer, comme elle, que le modèle proposé par les travaillistes ne correspondait pas à un paradigme salubre pour la société britannique : « Le socialisme étatique est étranger à la nature des Britanniques. Il n'a pas sa place dans nos traditions. Il ne répond pas à notre sensibilité. »¹⁰ Unir le peuple pour paraître en constituer l'incarnation parfaite fut donc le leitmotiv de Margaret Thatcher. À travers ses

¹ Discours de Margaret Thatcher à l'occasion du congrès du parti conservateur à Blackpool, le 12 octobre 1979, *Ibid.*, p. 129.

² *Ibid.*, p. 180.

³ *Ibid.*, p. 180.

⁴ *Ibid.*, p. 368 et 428.

⁵ *Ibid.*, p. 368.

⁶ *Ibid.*, p. 405.

⁷ *Ibid.*, p. 430.

⁸ *Ibid.*, p. 516.

⁹ Discours de Margaret Thatcher à l'occasion du congrès du parti conservateur à Blackpool, le 16 octobre 1981, *Ibid.*, p. 185-186.

¹⁰ Discours de Margaret Thatcher à l'occasion du congrès du parti conservateur à Blackpool, le 14 octobre 1983, *Ibid.*, p. 229.

discours, et notamment ceux prononcés lors de congrès du parti conservateur, se retrouve un grand nombre d'autres références à l'unité de la nation britannique¹. Ces références permirent à la politicienne de sans cesse répondre aux médias qui déploraient sans relâche sa représentation trop parcellaire des citoyens du Royaume-Uni. Par ailleurs, lorsque la victoire aux Malouines lui permit de jouir d'une image de protectrice de la nation, elle en profita pour mettre l'accent sur la valorisation offerte par les médias et se félicita constamment du succès britannique.

Nombreux furent les médias et politiciens de l'époque qui déplorèrent le manque d'intérêt que Margaret Thatcher avait pour la culture. Afin de désamorcer ces critiques, une fois installée au 10 Downing Street, elle fit modifier la décoration du lieu en mettant en avant l'art et l'histoire britanniques. Elle y exposa des peintures de collections exclusivement nationales, une des pièces de la résidence contenant, par exemple, des tableaux du peintre romantique anglais Turner². Par ailleurs, elle demanda à ce que les ambassades à l'étranger missent également en évidence le patrimoine du Royaume-Uni³. Il s'agissait d'une mise-en-scène incitant les journalistes britanniques et ses homologues étrangers à considérer que la femme politique avait à cœur d'exposer la grandeur culturelle et artistique de son pays.

¹ « Il nous faut capter non seulement les esprits, mais encore toucher les cœurs, les sentiments, et les instincts les plus profonds de nos compatriotes. », discours de Margaret Thatcher à l'occasion du congrès du parti conservateur à Brighton, le 8 octobre 1976, *Ibid.*, p. 79.

« Il va de soi qu'au parti conservateur, nous souhaitons la victoire, mais cette victoire, il nous faut la remporter pour la meilleure des raisons – non pas le pouvoir pour nous-mêmes, mais pour faire en sorte que cette nation qui est la nôtre, et que nous aimons si passionnément, retrouve le chemin de la dignité, de la grandeur et de la paix. », discours de Margaret Thatcher à l'occasion du congrès du parti conservateur à Brighton, le 13 octobre 1978, *Ibid.*, p. 121.

« Souvenons-nous que nous sommes une nation, et qu'une nation, c'est une famille étendue. », discours de Margaret Thatcher à l'occasion du congrès du parti conservateur à Blackpool, le 12 octobre 1979, *Ibid.*, p. 145.

« Notre fierté et notre finalité, c'est de sans cesse nous efforcer de constituer un parti national – un parti qui s'exprime au nom de la nation tout entière et s'adresse sans distinction à tous les citoyens. »

« Nous avons déterminé la bonne direction à prendre – une direction qui convienne à la nature de notre nation, aux attentes des citoyens, et à l'avenir de la Grande-Bretagne. », discours de Margaret Thatcher à l'occasion du congrès du parti conservateur à Blackpool, le 14 octobre 1983, *Ibid.*, p. 229.

« L'énorme majorité de nos concitoyens – qu'ils soient blancs ou noirs, avec ou sans emploi, dans les quartiers bourgeois ou sensibles – font leurs choix en toute liberté. », discours de Margaret Thatcher à l'occasion du congrès du parti conservateur à Blackpool, le 11 octobre 1985, *Ibid.*, p. 269

« Nous autres *Tories* redonnons le pouvoir au peuple. C'est le chemin qui nous conduira à notre but : une nation, un peuple. », discours de Margaret Thatcher à l'occasion du congrès du parti conservateur à Bournemouth, le 10 octobre 1986, *Ibid.*, p. 283.

« Notre foi est de nature à traverser le temps et l'espace. Ses vérités s'inscrivent dans le cœur de l'homme. C'est la foi qui, en cette occasion encore, a redonné vie à notre nation et constitue une promesse d'espoir pour le monde. », discours de Margaret Thatcher à l'occasion du congrès du parti conservateur à Bournemouth, le 12 octobre 1990, *Ibid.*, p. 388.

² Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 97.

³ Bernard Ingham, *op. cit.*, p. 208.

Lorsque ses relations avec l'étranger étaient particulièrement conflictuelles, comme avec l'URSS en 1984, Margaret Thatcher prenait la décision de se déplacer et endossait donc un rôle de diplomate afin de modérer son image de « Dame de fer »¹. Le fait de se rendre disponible pour un déplacement diplomatique donnait d'elle une image de femme politique plus soucieuse et empathique envers autrui, à l'étranger comme dans son propre pays. De la même manière, elle n'hésitait pas à faire des visites en Irlande du Nord afin d'exprimer son soutien à la police royale de l'Ulster ou de se rendre en hélicoptère à des postes douaniers ayant subi des attaques, comme dans le cas de Forkhill, Aughnacloy ou Kinawley². Il y avait là une forme d'opportunisme qui permettait à la politicienne de décliner son image sous différentes perspectives et de revêtir toutes sortes de masques, de la mère de famille attendrie à la femme politique au cœur d'airain. En effet, lors de ses visites en Irlande du Nord, elle fut également amenée à réaffirmer son inlassable lutte contre le terrorisme et à adopter la posture d'une guerrière afin de dissuader les terroristes de poursuivre leur combat.

Margaret Thatcher se dota de différentes *persona* afin de réagir de manière appropriée à toutes les situations qui se présentaient à elle. Pour ses collègues, elle fut souvent une politicienne méticuleuse et intransigeante alors qu'elle se présenta aux familles des victimes de la Guerre des Malouines comme une mère de famille pleine d'empathie à l'égard de ses concitoyens.

Lorsque Margaret Thatcher était ministre de l'Éducation, il lui fallait avoir l'air rassurant d'une mère de famille qui était bien au fait de ce dont elle parlait. L'image de femme au foyer constituait une réaction face aux attaques de la campagne anti-Thatcher, appelée *Stop Thatcher*, qui consistaient à laisser entendre qu'elle ne se préoccupait que des intérêts des classes les plus élevées en négligeant totalement la majorité des citoyens³. Elle fit même une intervention dans le *Daily Mirror* pour expliquer que « ce dont les gens ne se rend[ai]ent pas compte à [son] sujet [était qu'il s'agissait d']une personne tout à fait ordinaire qui [menait] une vie tout à fait banale »⁴. À partir de 1980, elle modifia quelque peu son image pour devenir progressivement plus autoritaire et plus impressionnante. L'accent fut mis sur ses qualités extraordinaires et ses aptitudes hors du commun⁵. En tant que Premier ministre, il lui fallait en effet se présenter comme une figure d'autorité de l'Occident capable de s'imposer dans ses

¹ Eric J. Evans, *op. cit.*, p. 107.

² Bernard Ingham, *op. cit.*, p. 310.

³ Wendy Webster, *op. cit.*, p. 54.

⁴ « What people don't realise about me is that I am a very ordinary person who leads a very normal life. », *Daily Mirror*, 3 février 1975, cité dans *ibidem*, p. 54.

⁵ *Ibid.*, p. 50.

relations internationales. Le seul public auprès duquel elle tenait à conserver son image de femme au foyer était le public féminin. Ainsi, elle accordait régulièrement des entretiens à des journalistes de presse féminine et leur confiait ses secrets pour faire de son foyer un endroit idéal. Lors de ces entretiens, elle était d'ailleurs souvent photographiée dans une mise en scène domestique où elle était assise sur un sofa servant du café ou du thé au journaliste qui l'interviewait¹. Dans ce cas précis, la *persona* adoptée par Margaret Thatcher était celle de la femme au foyer soucieuse du confort de ses hôtes.

Un autre type de *persona*, associée à la précédente, fut celle du médecin ayant la volonté de guérir la société britannique des maux dont elle souffrait. Cette *persona* se manifestait notamment lors des congrès annuels du parti conservateur, comme à Blackpool en 1975 où Margaret Thatcher dit « prenons la résolution de soigner les plaies d'une nation divisée »² ou toujours à Blackpool, mais en 1987, où elle déclara :

Nous n'avancerons guère [...] dans notre combat contre la criminalité si nous attendons de la police et des tribunaux qu'ils en assument entièrement la charge. Quand nous sommes malades, nous allons voir le docteur ; mais en même temps, nous acceptons l'idée que notre santé, cela nous regarde aussi³.

Le recours à la métaphore du médecin permettait à Margaret Thatcher de faire accepter sans contestations un traitement désagréable à ses concitoyens et d'adopter la posture d'un personnage bienveillant, ayant pour seule ambition de promouvoir le bien de ses prochains.

Margaret Thatcher tenta donc, à de multiples reprises, de se comparer à la figure du Bon Samaritain⁴ du Nouveau Testament. De plus, en période de récession économique, elle faisait attention à ne pas être trop dépensière, sachant que ses concitoyens et les médias avaient tendance à lui reprocher d'avoir un train de vie nettement supérieur à celui de la moyenne des Britanniques. Elle fit par exemple vider la piscine de la résidence de Chequers lorsqu'elle se rendit compte que la facture de chauffage s'élevait à cinq mille livres par an⁵. Elle avait pour

¹ *Ibid.*, p. 61.

² Alain Laurent, Michel Lemosse et Mathieu Laine (dir.), *op. cit.*, 2016, p. 59.

³ *Ibidem*, p. 309.

⁴ Wendy Webster, *op. cit.*, p. 86.

⁵ Eliza Filby, *op. cit.*, p. 143.

objectif de faire du parti conservateur le parti du peuple. En modulant sa propre image par réaction à la déconstruction opérée par les médias, elle révolutionna donc plus généralement celle de son parti.

Ainsi, Margaret Thatcher modulait constamment son image politique en fonction de la façon dont elle avait été déconstruite. Son image fut donc sans cesse remodelée afin que son personnage politique pût adopter différents visages, le but étant pour elle de revêtir la *persona* la plus appropriée en fonction du contexte. À travers l'usage de différentes *persona*, nous pouvons constater que l'interaction entre les canaux de diffusion d'image et Margaret Thatcher prenait une dimension théâtrale incarnée par une nouvelle forme de politique que nous appellerons « politique-spectacle ».

3. Avènement de la politique-spectacle

Préambule : Théâtralité politique

Établir un rapprochement entre politique et théâtre n'a rien d'extraordinaire si l'on considère l'utilisation d'expressions telles « arène politique », « scène politique » ou encore « acteur politique ». Ces termes propres au monde du spectacle sont bien la preuve qu'il existe un lien assez étroit entre les deux domaines. Par ailleurs, la politique est ce qui régit la société puisqu'il s'agit de représentation du peuple. Aussi, la performance théâtrale se retrouve en politique comme en société :

Le masque (la *persona*) permet de jouer l'effroi ou l'angoisse, la colère ou la joie..., en des affects qui ne valent que parce qu'ils sont collectifs. Dans la théâtralité générale, chacun, à des degrés divers, et en fonction des situations particulières, joue un rôle (des rôles) qui l'intègre(nt) à l'ensemble sociétal. C'est cela qui fonde la dialectique corps propre/corps social¹.

De cette tendance à la performance politico-théâtrale émerge le concept de « politique-spectacle » où la notion d'acteur politique prend tout son sens. L'expression « politique-spectacle » recoupe différents concepts et néologismes, tels celui de « *politicotainment* » proposé par Kristina Riegert², ou celui de « *politertainment* » d'après Luciana Panke³, ou encore l'expression plus conventionnelle d' « *entertaining politics* » provenant de Jeffrey Jones⁴. Afin de conférer à ce spectacle un pouvoir d'attraction et de séduction du spectateur, de nombreux artifices sont utilisés, comme le vêtement, mais également la voix et la posture. Ces éléments ont trait à la communication non-verbale qui comporte trois propriétés distinctes : « l'apparence physique », « les attributs vocaux » et « la gestuelle »⁵. Pour citer un exemple concret, il suffit de rappeler l'importance de la voix de

¹ Michel Maffesoli, *Aux Creux des apparences*. Paris : Plon, 1990, p. 142, cité dans Pascal Bouvier, *op. cit.*, p. 108.

² Kristina Riegert (dir.), *Politicotainment : Television's Take on the Real*. New-York : Peter Lang, 2007, cité dans Villy Tsakona et Diana Elena Popa (dir.), *Studies in Political Humour*. Philadelphie : John Benjamins, 2011, p. 9.

³ Luciana Panke, « Political Humour in the Brazilian Campaign to Raise Voter Awareness », cité dans *ibidem*, p. 9.

⁴ Jeffrey P. Jones, *Entertaining Politics. Satiric Television and Political Engagement*. New-York/Toronto/Plymouth : Rowan and Littlefield, 2010 [2005], cité dans *ibid.*, p. 9.

⁵ Philippe J. Maarek, *op. cit.*, p. 124-125.

Winston Churchill lorsqu'il guida le peuple britannique vers la victoire de la Seconde Guerre mondiale¹ ou l'appel du 18 juin du général de Gaulle sur les ondes de Radio Londres. De la même manière, le travail de la voix de Margaret Thatcher tout au long de sa carrière politique constitue un des points essentiels de la modulation de son image.

Le recours à des stratégies théâtrales et le fait que la personnalité politique se cache derrière un masque lui permettent de mieux contrer d'éventuelles attaques et de pouvoir plus facilement s'imposer. Ainsi, une véritable orchestration théâtrale a lieu selon trois règles qui fondent le drame : « la surprise, l'action, le succès »². Cette division en trois temps correspond assez bien à ce qui se produit en politique lorsque la personnalité crée un effet de surprise en se distinguant de ses concurrents, puis déroule toute une kyrielle d'actions afin de marquer la politique de son sceau avant de récolter les fruits de son implication.

Grâce à la théâtralisation du pouvoir, le responsable public est investi d'une valeur symbolique qui lui permet d'insuffler une forme de magie politique lors des périodes de crise³. Cette magie politique repose principalement sur le pouvoir hyperbolique du théâtre.

À cet égard, il est bon de rappeler que la théâtralité passe presque inévitablement par le langage. Ainsi, les effets rhétoriques contribuent à la mise en scène. Par exemple, l'ironie rhétorique, qui consiste à dire le contraire de ce que l'on pense ou le contraire de ce qui est⁴, est d'un usage très fréquent en politique et permet de mieux manipuler l'opinion.

En ce qui concerne Margaret Thatcher, ses postures, son langage et sa rhétorique constituèrent un véritable jeu théâtral ayant eu pour objectif de moduler son image politique selon une stratégie savamment élaborée. Le jeu théâtral a en effet la particularité de s'adapter à tous les types de situations et d'être constitué de postures et de masques qui évoluent en fonction de l'interaction avec un partenaire ou un contexte particuliers.

*

Comme cela a déjà été souligné en ce qui concerne la notion de thatchérisme et sa dimension idéologique, la formulation des idées est un art qui contribue fortement à la

¹ Jonathan Charteris-Black, *op. cit.*, p. 38.

² Pascal Bouvier, *op. cit.*, p. 65.

³ *Ibidem*, p. 78.

⁴ Sébastien Rongier, *op. cit.*, p. 45.

création d'une image politique. Margaret Thatcher elle-même affirma que « tout discours est un événement théâtral autant que politique »¹. La politicienne et son équipe consacraient donc beaucoup de temps à la rédaction et à la répétition des discours. Comme le note John Whittingdale, conseiller politique de Margaret Thatcher, même les discours les moins importants faisaient l'objet d'une dizaine de brouillons au moins².

Pour accroître la force de conviction de ses allocutions, Margaret Thatcher avait recours à des petites phrases utilisées comme autant de contre-attaques incisives et marquantes. L'objectif était de faire preuve de répartie et d'offrir au public des formules faciles à retenir. Ainsi, la formule proposée par son conseiller en image, Gordon Reece, « *The Lady's not for turning* » lui permit d'insister sur le fait que, contrairement à ses prédécesseurs, elle ne ferait pas de compromis. Cette expression gagna très vite en notoriété et devint une des principales clés de lecture de la pensée thatchérienne. Des petites phrases de ce type, il y en eut bien d'autres. Par exemple, alors qu'elle n'était pas encore chef du parti conservateur, Margaret Thatcher s'en prit au Chancelier de l'Échiquier du gouvernement Wilson, James Callaghan, en déclarant que sa façon de considérer les personnes ayant réussi professionnellement pouvait être résumée en ces quelques mots : « *If you make it, I'll take it* »³, pour insister sur le fait que les travaillistes confisquaient aux contribuables les fruits de leur réussite professionnelle. Ainsi, dès 1967, Margaret Thatcher avait compris que posséder le sens de la formule était un avantage de taille pour faire face à ses adversaires et élaborer sa propre image politique. Voilà pourquoi elle prit des leçons auprès de différents conseillers pour élaborer ses discours. Dans ses mémoires, elle met d'ailleurs en avant l'importance de ces leçons : « Nous avons également [...] appris comment transposer un cas alambiqué et complexe dans un langage simple et direct »⁴.

Pour créer une mise en scène convaincante, Margaret Thatcher n'hésitait pas à ponctuer ses discours de questions rhétoriques faussement adressées à son auditoire. Lors des congrès annuels du parti conservateur notamment, elle prononçait des discours habilement construits où elle posait des questions auxquelles elle répondait elle-même. En voici un exemple frappant :

¹ « a speech is a theatrical as well as political event », Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 569.

² Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 381.

³ Débat à la Chambre des communes, le 17 avril 1967, <<http://www.margaretthatcher.org/document/101551>>, consulté le 22.08.2017.

⁴ « We had also [...] learnt how to put a complex and sophisticated case in direct and simple language. », Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 5.

Est-ce que le désir naturel de quelqu'un de réussir ce qu'il entreprend, d'offrir de meilleures conditions d'existence à sa famille et de garantir des perspectives d'avenir à ses enfants fait de lui, au bout du compte, un matérialiste ? Bien sûr que non¹.

Au-delà de son aspect persuasif, le recours aux questions rhétoriques permettait à la femme politique de conférer une dimension théâtrale à ses discours dans la mesure où il s'agit d'une mise en scène donnant l'impression d'un dialogue entre une personne posant une question et une autre y répondant. Ce type de procédé, qui constitue l'un des fondements du discours persuasif, générait un dynamisme permettant de mieux captiver l'auditoire.

Margaret Thatcher demanda également à ce que des notes d'humour fussent glissées entre les lignes des présentations sérieuses qui risquaient d'être perçues comme ennuyeuses. Trop souvent présentée comme dénuée d'humour et de charisme, elle tenait à faire taire ses critiques. Ronald Millar et le journaliste John O'Sullivan ponctuèrent donc les différents discours de touches d'humour permettant de créer des moments de légèreté². Par exemple, dans le discours que Margaret Thatcher prononça à l'occasion du congrès du parti en 1990, John O'Sullivan choisit de faire une allusion satirique au nouveau symbole des libéraux-démocrates, celui d'un oiseau en plein envol. Il compara cet oiseau au perroquet mort évoqué dans un sketch des Monty Python, ce qui ne manqua pas de générer des vagues de rire lorsque la politicienne prononça le discours³. En politique comme au théâtre, les effets comiques permettent souvent de détendre l'auditoire et de remporter son adhésion.

Ses talents d'oratrice permirent à Margaret Thatcher de s'extirper de certaines situations embarrassantes et de les tourner à son avantage. Ainsi, lorsqu'à l'occasion du congrès du parti conservateur de 1990 elle se présenta sur le podium alors qu'elle était dans une position de faiblesse au sein de son propre parti, elle ne perdit pas la face et prononça avec assurance un discours empreint de fierté dans lequel elle se targua d'avoir très largement contribué à la chute

¹ Discours de Margaret Thatcher à l'occasion du congrès du parti conservateur à Brighton, le 14 octobre 1988, Alain Laurent, Michel Lemosse et Mathieu Laine (dir.), *op. cit.*, p. 321.

² Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 382.

³ *Ibidem*, p. 383.

du communisme en URSS et insista sur le fait que le Royaume-Uni ne céderait pas face aux pressions de certains de ses collègues pour sa participation à une monnaie unique européenne¹.

De manière générale, grâce à son éloquence et à la préparation très sérieuse qu'elle consacrait à chaque discours², Margaret Thatcher parvint à leur donner une dimension quasi-religieuse. Comme le note Eliza Filby, « Plus qu'aucune autre personnalité politique de sa génération, Thatcher se servait de ses discours comme de moyens d'affirmer son autorité et ses valeurs personnelles »³. Ainsi, elle se présentait parfois telle un prêtre faisant l'éloge de ses propres sermons afin que son assistance les prît en modèle et pût s'y référer ultérieurement. Afin de s'identifier à cette assistance, elle employait très souvent le pronom « *we* ». Ce pronom lui permettait de parler d'elle et de son gouvernement, d'elle et de son parti, d'elle et de son cabinet ou encore d'elle et de la nation, sans avoir à préciser ce qu'elle souhaitait désigner. Néanmoins, ce qui était encore plus marquant était sa façon d'avoir recours au pronom « *we* » pour ne faire référence qu'à elle-même comme dans cet entretien accordé à Patricia Murray en 1981 où Margaret Thatcher tenta de justifier l'absence de résultats concrets suite aux politiques menées : « *Nous* n'avons pas encore mis en place toutes les promesses que contient le manifeste, mais *nous* ne sommes au pouvoir que depuis un peu plus d'un an. »⁴ Nous pouvons d'ailleurs remarquer que cette tendance s'accrut tout au long des années où elle demeura au pouvoir⁵. Ce « *we* » royal lui permettait de se doter d'une envergure et d'un prestige qui l'élevaient au rang de personnalité indétronable. Il lui conférait en fait une dimension mystique dans la mesure où, comme elle finit par l'apprendre en 1990, aucun Premier ministre n'est réellement indétronable. Dans *Statecraft*, elle évoque d'ailleurs brièvement le « nous [...] royal » qu'elle apparente à une typicité britannique et au devoir de « l'homme d'État » qui est avant tout de « servir »⁶.

Il est intéressant de noter que lorsque Margaret Thatcher n'utilisait pas le pronom « *we* » pour se désigner elle-même, elle avait recours au « *one* », royal lui aussi, ou à un « *I* »

¹ David Cannadine, *op. cit.*, p. 108.

² Contrairement à d'autres Premiers ministres l'ayant précédée, comme Edward Heath, Margaret Thatcher participait activement à la rédaction de ses discours., Eliza Filby, *op. cit.*, p. 124.

Dans *The Downing Street Years*, Margaret Thatcher insiste d'ailleurs particulièrement sur son travail acharné de préparation des discours., voir Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 582, 837, 858.

³ « More than any other politician of her generation, Thatcher used her speeches as a means of asserting her personal authority and values. », *Ibidem*, p. 123.

⁴ « *We* have not yet implemented all the promises contained in the manifesto, but *we* have only been in power for just over a year. » (je souligne), propos recueillis par Patricia Murray lors d'une rencontre avec Margaret Thatcher en 1981, Patricia Murray, *op. cit.*, p. 222.

⁵ Wendy Webster, *op. cit.*, p. 102.

⁶ « in Britain that 'We' is royal, the task of the politician, and thus still more so the statesman, is, first and last, to serve », Margaret Thatcher, *Statecraft : Strategies for a Changing World. op. cit.*, p. 467.

tout aussi royal car exprimant son autorité¹. Par exemple, lorsqu'elle accorda un entretien au journaliste Brian Walden en 1988, elle souligna l'importance de son action en omettant de mentionner le travail effectué par les membres de son gouvernement : « j'ai rétabli les finances [...] j'ai rétabli la loi »². Par ailleurs, lorsqu'elle faisait référence à des entités auxquelles elle ne souhaitait pas s'identifier car elle les considérait comme ennemies, elle les désignait par le pronom « *they* ». Ainsi, les membres de l'IRA, les syndicalistes et les chômeurs furent fréquemment désignés par « *they* » car, dans la perspective manichéenne de Margaret Thatcher, ils n'étaient pas de son camp³. Ces différents emplois de pronoms pour faire référence aux divers protagonistes de l'ère Thatcher semblent avoir eu pour objectif de faire du Premier ministre un personnage incontournable autour duquel les rôles des personnages secondaires étaient définis. Il s'agissait avant tout pour Margaret Thatcher de s'ériger en héroïne de son propre récit.

La diction était un des éléments sur lesquels Margaret Thatcher travaillait sans relâche afin de capter l'attention de son auditoire. Telle une actrice de théâtre, elle se préparait en effet à pouvoir prononcer des discours de manière particulièrement éloquente. Peu de temps après son arrivée à Downing Street, sa voix devint moins aigüe, son débit plus lent et ses intonations plus affinées de sorte qu'elle parut davantage impressionnante et autoritaire⁴. Elle décida de moduler sa voix sur les conseils de Gordon Reece qui la prépara à devenir chef du parti en 1975 et qui continua à la conseiller par la suite. Le but était de réagir aux attaques des journalistes qui avaient tendance à la considérer comme une femme au foyer agressive s'énervant très rapidement et ne parvenant pas à tempérer ses humeurs. En 1979, le *Guardian* ne manqua pas de relever les changements dans sa voix et son intonation en mentionnant son « élocution lente et voilée »⁵. Afin de parvenir à une telle « élocution », la politicienne eut recours à des techniques d'annotation de ses discours. Ainsi, comme elle l'explique dans *The Downing Street Years*, elle utilisait des symboles particuliers pour savoir quand marquer des pauses et à quels moments il était opportun de moduler la tonalité de sa voix⁶.

Lorsqu'elle prononçait ses discours, Margaret Thatcher faisait également en sorte de garder les yeux rivés sur son auditoire et de regarder différentes personnes séparément, les

¹ Wendy Webster, *op. cit.*, p. 104.

² « I got the finances right [...] I got the law right. », entretien de Margaret Thatcher avec le journaliste Brian Walden, publié dans le *Sunday Times*, le 8 mai 1988, cité dans *ibidem*, p. 103.

³ *Ibid.*, p. 110.

⁴ Andy McSmith, *op. cit.*, p. 24.

⁵ « husky, slow-speaking delivery », *Guardian*, 3 avril 1979, cité dans Wendy Webster, *op. cit.*, p. 72.

⁶ Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 568.

unes après les autres. Cela donnait l'impression qu'elle s'adressait à chacune et chacun individuellement. Elle apprit également à maîtriser sa gestuelle et son langage corporel afin de gagner en autorité. Ainsi, elle demeurait très calme et statique lorsqu'elle écoutait un de ses collègues s'exprimer à la Chambre des communes et commençait à se mouvoir lorsqu'il s'agissait pour elle de réagir à des attaques formulées par ses adversaires. Cela dit, tout au long de sa carrière, ses réactions furent de plus en plus souvent accompagnées de gestes calmes et assurés¹. Le but fut pour Margaret Thatcher de montrer qu'elle ne se laissait pas impressionner par les attaques de ses rivaux ou par les remarques des journalistes. Ce travail de la gestuelle correspondait à une sorte de performance théâtrale dans la mesure où il s'agissait d'émettre une image qui valorisât la réputation de la femme politique. Si nous comparons la Margaret Thatcher des années 1970 à celle des années 1980, il paraît évident qu'il y eut une réelle évolution dans ses attitudes et son langage corporel.

À ses débuts en politique, Margaret Thatcher avait tendance à faire des discours assez vagues de sorte que tous, même au-delà de l'électorat conservateur, pussent s'approprier ses idées². Plus tard, alors qu'elle était Premier ministre, elle prenait soin d'édulcorer ses propos grâce à toutes sortes d'euphémismes. Ainsi, plutôt que de parler de « privatisation », elle avait tendance à employer le terme « dénationalisation »³ ou l'expression « capitalisme populaire »⁴. Le terme « privatisation » dégageait une connotation négative dans la mesure où il s'agissait de priver l'État de sa capacité d'intervenir dans l'économie du pays. De la même manière, plutôt que d'avoir recours à l'expression « *poll tax* », employée par les médias, la politicienne opta pour celle de « *community charge* », frais imposés à l'ensemble de la communauté⁵. Cette seconde formulation avait pour objectif de mettre en avant le fait que ce nouvel impôt était payé par tous, donc qu'il était en quelque sorte équitable, et qu'il était utile à l'ensemble des citoyens britanniques. L'expression « *poll tax* » contenait une connotation particulièrement négative dans la mesure où elle faisait principalement référence à l'imposition que les Grecs et Romains avaient infligée aux peuples vaincus et à celle que les États du Sud avaient mise en place suite à la Guerre de Sécession pour empêcher les anciens esclaves d'obtenir le droit de vote⁶. Margaret Thatcher ordonna d'ailleurs aux membres de son gouvernement de parler exclusivement de « *community charge* » lorsqu'ils étaient interviewés à la radio ou à la

¹ Andy McSmith, *op. cit.*, p. 24.

² Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 226-227.

³ « denationalization », Stephen Blake et Andrew John, *op. cit.*, p. 151.

⁴ « popular capitalism », Simon Jenkins, *op. cit.*, p. 78.

⁵ Stephen Blake et Andrew John, *op. cit.*, p. 102.

⁶ *Ibidem*, p. 102.

télévision¹. Il s'agissait donc d'un élément de langage imposé dans le but de mettre en avant une image la moins négative possible.

Toutes ces techniques étaient le résultat d'une stratégie de modulation de l'image politique de Margaret Thatcher. À travers cette constante modulation, il s'agissait de proposer une sorte de spectacle politique au peuple britannique pour que ce dernier, attiré par la mise en scène, accordât son soutien à la femme politique. La théâtralisation du domaine politique fut particulièrement exacerbée au cours des années 1980. Cet aspect spectaculaire est dû à la naissance de nouvelles techniques de communication utilisées en politique comme autant de moyens d'élaborer une propagande bien rôdée. Après avoir analysé cette théâtralisation de la politique, il est maintenant nécessaire de s'intéresser au conditionnement de l'électorat par la propagande et la publicité grâce à l'avènement du marketing politique.

¹ *Ibid.*, p. 102.

4. Conditionnement par la propagande et la publicité

Préambule : Propagande et publicité

Afin de convaincre son auditoire, le politicien joue avec les apparences. De la même manière que le masque et le jeu théâtral dévoilent plus qu'ils ne cachent, l'apparence est révélatrice des stratégies politiques à l'œuvre. D'ailleurs, la thématique de la représentation est elle-même intrinsèquement liée au monde des apparences : « La représentation [...] [est considérée] comme étant une sur-narration et [...] [un] leurre, [une] trahison du réel, [...] une singerie. »¹

La notion de séduction peut être utilisée pour faire référence à l'une des principales stratégies de manipulation qui consiste à faire agir autrui dans son intérêt à soi en lui faisant croire qu'il agit dans son propre intérêt.

La communication politique est à la fois informative et persuasive : informative puisqu'elle transmet des valeurs dans un certain cadre de valeurs déjà existant, persuasive parce qu'elle transmet ces valeurs à dessein de propagande². Les notions de publicité et de propagande ont été définies dans l'introduction. Cependant, il paraît nécessaire de les observer de plus près.

Par « propagande », s'entend une « tentative d'influencer l'opinion et la conduite de la société de telle sorte que les personnes adoptent une opinion et une conduite déterminée »³, définition qui fait clairement ressortir la manipulation à l'œuvre derrière toute forme de propagande.

En fait, le terme de propagande est à l'origine issu de la religion catholique avec le sens de « propager la loi »⁴ alors que notre conception actuelle de cette notion, et son emploi politique, firent leur apparition lors de la Première Guerre mondiale. Ainsi, selon Laurent Gervereau, le développement de la propagande serait un élément caractéristique du vingtième siècle⁵, ce que semble confirmer un autre exemple plus tardif, celui de la Guerre Froide où deux blocs, l'Est et l'Ouest, firent usage de nombreuses techniques de propagande. Par ailleurs,

¹ Laurent Gervereau, *Histoire du visuel au XXe siècle. op. cit.*, p. 9.

² Pascal Bouvier, *op. cit.*, p. 93.

³ John Barlett (1934), *Political Propaganda*. Princeton : Princeton University Press, 1970, cité dans Laurent Gervereau, *Histoire du visuel au XXe siècle. op. cit.*, p. 24.

⁴ « congregatio de propaganda fidei », *Ibidem*, p. 11.

« La propagande vient du latin *propaganda*, adjectif verbal qui signifie 'qui doit être propagé'. », Jean-Paul Gourévitch, *op. cit.*, p. 15.

⁵ Laurent Gervereau, *Histoire du visuel au XXe siècle. op. cit.*, p. 24.

l'historienne Michèle Fogel explique que la propagande consiste à « faire croire » tandis que l'information se contente de « faire savoir »¹. Cette distinction permet de mettre une fois de plus en lumière l'objectif de manipulation des esprits qui s'oppose en quelque sorte à l'apport de connaissances. En effet, comme l'explique l'historien Fabrice d'Almeida, « La propagande n'est pas affaire de bien parler et de bien éduquer. Elle est adaptation aux sentiments et aux émotions des groupes humains »².

Laurent Gervereau présente le vingtième siècle comme « celui de la multiplication industrielle des images, du brouillage des représentations déqualifiées sous l'impulsion occidentale »³. Le moyen de propagande le plus couramment utilisé tout au long du vingtième siècle, mais plus nettement dans la première partie de ce siècle, fut l'affiche⁴, support peu coûteux et facilement reproductible qui permettait de toucher un très large public. Néanmoins, pendant la période 1950-1990, le contexte avait nettement évolué puisque le média de prédilection pour convaincre ou persuader était désormais d'abord la radio mais surtout la télévision qui possédait les mêmes avantages que l'affiche. En effet, ce dernier média aurait joué le plus pleinement son rôle de propagande auprès des électeurs indécis⁵. Il semblerait que la télévision, une fois répandue dans les foyers, ait généré la confiance des électeurs, confiance qui fut par contraste de moins en moins accordée aux autres moyens de communication⁶. La télévision parvint sans doute à prendre le dessus sur les autres médias car elle permet de voir les acteurs politiques et la confiance semble passer par le regard, par la transparence visuelle : « [La télévision] confère aux 'plus apparents', ceux qui accèdent aux médias, une autorité réelle »⁷.

¹ Michèle Fogel, *Les Cérémonies de l'information dans la France du XVIe au XVIIIe siècle*. Paris : Fayard, 1989, cité *ibidem*, p. 11.

² Fabrice d'Almeida, *op. cit.*, p. 82.

³ Laurent Gervereau, *Histoire du visuel au XXe siècle. op. cit.*, p. 21-22.

⁴ Affiche = « média de masse, média de l'espace collectif » dans les années 1930 que Laurent Gervereau considère comme une nouvelle ère de l'information., *Ibidem*, p. 225.

⁵ Jay G. Blumler, Gabriel Thoveron et Roland Cayrol, *La Télévision fait-elle l'élection ? Une analyse comparative : France, Grande-Bretagne, Belgique*. Paris : Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1978, p. 181.

« Très souvent, le marketing politique fait le choix de prendre comme cible privilégiée les 'indécis' ou les abstentionnistes. En effet, étant donné la faiblesse fréquente des écarts de voix lors des échéances électorales, il est beaucoup plus fructueux de tenter de convaincre les électeurs marginaux, qui font, en réalité, la décision. C'est dire la difficulté de la démarche, puisque l'on essaye alors de joindre par une campagne de communication politique justement ceux qui sont souvent les moins intéressés par la politique... », Philippe J. Maarek, *op. cit.*, p. 43.

⁶ *Ibidem*, p. 216.

⁷ Jean-Marie Cotteret, *Gouverner c'est paraître*. Paris : Presses universitaires de France, 1991, p. 19, cité dans Pascal Bouvier, *op. cit.*, p. 89.

Par ailleurs, l'image télévisuelle puise son potentiel de manipulation dans sa forte capacité à laisser transparaître les émotions¹. Avec la télévision, nous sommes donc, plus encore qu'avec l'affiche, dans le domaine du sentimental et de l'affectif.

Le développement du média télévisuel eut comme corollaire celui de la publicité. Ainsi, propagande et publicité fonctionnent de manière identique mais dans un but différent :

Si la propagande cherche à influencer l'opinion comme la publicité cherche à faire vendre, les mécanismes restent parallèles : restreindre la lecture à un message-réflexe chez le spectateur².

Cependant, la propagande a plutôt recours à des techniques de conviction des récepteurs, par exemple grâce à la critique assumée d'un ennemi, tandis que la publicité se veut plus subtile, voire plus insidieuse, puisqu'elle relève de stratégies de persuasion. C'est pourquoi, à partir des années 1970, le terme « publicité » vint à remplacer celui de propagande³, perçu de plus en plus négativement lors de la Guerre froide et après la Seconde Guerre mondiale.

La publicité a l'avantage de faire référence à la créativité, à l'imagination et à la modernité⁴ et l'application de son langage, d'ordinaire lié au domaine commercial, à celui de la politique a engendré d'importants changements :

En réduisant le marketing politique aux rapports entre un produit et son marché potentiel ou réel, [la technique du marketing politique] lamine les rapports de pouvoir, l'action des réseaux et relais d'influence et décontextualise les enjeux comme si tout le monde était sur une même ligne de départ⁵.

Il y aurait donc un effondrement de la hiérarchie politique au profit d'un système de transaction où la personnalité politique doit vendre ses idées et, par extension, se vendre elle-même afin d'obtenir le soutien de potentiels électeurs. Voilà qui permet d'expliquer les débuts

¹ Fabrice d'Almeida, *op. cit.*, p. 92.

² Laurent Gervereau, *Histoire du visuel au XXe siècle. op. cit.*, p. 24.

³ *Ibidem*, p. 168.

⁴ Jean-Paul Gourévitch, *op. cit.*, p. 81.

⁵ *Ibidem*, p. 66.

d'une forte dénonciation de la démagogie au moment même où les techniques du marketing s'adaptent au monde politique¹.

Les développements du marketing politique eurent lieu dans un contexte résolument américain car, comme le rappelle Philippe Maarek, « c'est à la campagne présidentielle américaine de 1952 d'Eisenhower que l'on doit la première apparition véritable du 'marketing politique', en tant que démarche globale organisée »². Toujours selon Philippe Maarek, cette « antériorité du marketing politique aux États-Unis » peut s'expliquer par trois raisons principales : « le système électoral, la tradition de 'communication démocratique' de ce pays, et l'antériorité de la pénétration des médias de masse modernes »³. Comme dans bien d'autres domaines tout au long du vingtième siècle, le marketing politique semble avoir très rapidement migré des États-Unis vers le continent européen. Afin de souligner mieux encore les parallèles entre marketing commercial et politique, nous emprunterons ce tableau à Philippe Maarek :

Secteur commercial		Communication politique	
MARKETING		MARKETING POLITIQUE	
Publicité	Études de marché, etc.	Publicité (ex- propagande)	Sondages d'opinion, etc.

4

Comme l'indique ce tableau, afin de mieux cerner les demandes de l'électorat ciblé, le sondage d'opinion serait l'équivalent politique de l'étude de marché. Il faut considérer que les analyses du marketing politique développées par Philippe Maarek et publiées en 1992 coïncident avec les années de construction et d'évolutions de l'image politique de Margaret Thatcher, c'est-à-dire de 1950 à 1990. La citation suivante, qui explique les enjeux politiques et médiatiques de l'époque, est donc particulièrement pertinente :

Le recours de plus en plus important au marketing politique n'est pas uniquement un phénomène de mode, un simple gadget destiné à permettre de vendre les candidats aussi facilement que des savonnettes [...] Il n'est qu'un

¹ Fabrice d'Almeida, *op. cit.*, p. 85.

² Philippe J. Maarek, *op. cit.*, p. 2.

³ *Ibidem*, p. 8.

⁴ *Ibid.*, p. 32.

des éléments de l'évolution inéluctable de notre société, du fait, notamment, de sa médiatisation¹.

En outre, il faut noter que le secteur commercial et celui de la communication politique entretiennent des liens particulièrement étroits puisque les agences de publicité commerciale se mirent à prendre en charge la publicité politique². Il y eut donc un simple glissement du commerce à la politique qui suscita une adaptation des techniques d'un domaine particulier vers un tout autre domaine.

C'est lors des périodes électorales que le besoin d'influencer le peuple en renouvelant les opérations de communication se fait le plus ressentir. Selon Jay Blumler, le public assisterait à un déferlement publicitaire digne d'une représentation théâtrale :

Chaque jour de la campagne semble déchaîner un véritable torrent de messages politiques. [...] Le déroulement d'une campagne électorale britannique se fait sur un rythme analogue à celui d'un drame bien construit³.

Ainsi, lors de ces événements quasi-théâtraux, la personne en quête de responsabilité politique est amenée à se vendre et la forme se met à prévaloir sur le contenu⁴. L'image générée par la personnalité politique revêt à ces occasions une importance de premier ordre. Il s'agit alors de la manier avec la plus grande précaution tout en tenant compte du capital médiatique⁵ sur lequel cette image est bâtie :

Avant même de connaître les objectifs précis de la campagne, il faut travailler à la confection, la redéfinition ou la confirmation de l'« image » de l'homme politique « débutant », ou très peu connu, le marketing politique doit prendre en compte le fait qu'une « image » de l'homme politique préexiste en général avant même le début de la campagne. De nombreuses campagnes ont été vouées à l'échec parce qu'elles avaient oublié cette donnée fondamentale, et

¹ *Ibid.*, p. 247.

² Laurent Gervereau, *Voir, comprendre, analyser les images*. Paris : La Découverte, 2000, p. 149.

³ Jay G. Blumler, Gabriel Thoveron et Roland Cayrol, *op. cit.*, p. 133.

⁴ Pascal Bouvier, *op. cit.*, p. 88.

⁵ « Le capital, pour un homme politique, c'est sa popularité qui prend en compte l'ensemble de sa vie passée et présente, publique et privée : sa famille, ses attaches, ses amis d'une semaine ou de trente ans, ses hobbies, ses résidences, ses lieux de vacances, ses auteurs, chanteurs et réalisateurs préférés, ses écrits, ses erreurs de jeunesse et ses zones d'ombre. » – Cette citation souligne la complexité du capital médiatique de toute personnalité politique., Jean-Paul Gourévitch, *op. cit.*, p. 92.

avaient élaboré des objectifs et des thèmes de campagne inconciliables avec l'image antérieure des hommes politiques¹.

De la sorte, l'image ne serait pas modulable à souhait et sa prédéfinition imposerait le respect de certaines limites dans ses évolutions futures. Il s'agirait pour le candidat de parvenir à « capitaliser [son] héritage »².

La publicité politique crée donc un conditionnement des citoyens et c'est à force de répétition que la persuasion par conditionnement porte ses fruits. Nombreux sont les exemples où cette technique est utilisée. Ceci est particulièrement vrai lors de la critique d'un parti adverse car, bien évidemment, le parti politique rival génère une concurrence et est un moyen de se mettre en avant, chacun des partis ayant pour objectif de tirer profit de cette rivalité³. Cela dit, l'ennemi n'est pas forcément un acteur politique concurrent ; il peut également s'agir d'une frange de la population. Dans tous les cas, cette technique peut s'avérer particulièrement efficace afin de gagner la sympathie d'une partie de l'électorat :

Accuser les plus vulnérables d'être responsables des souffrances et de la culpabilité endurées quotidiennement par la population est émotionnellement gratifiant et politiquement apprécié. De la sorte, la constitution d'ennemis ne sous-tend pas seulement la domination, l'oppression et la guerre, mais également l'action publique, le système électoral, et toutes les autres activités censément rationnelles voire même libérales que mène l'État contemporain⁴.

La critique d'un ennemi serait donc une technique de conditionnement. Margaret Thatcher y eut largement recours afin de défendre sa conception manichéenne du monde.

Néanmoins, afin d'augmenter ses chances de remporter une élection, le candidat se doit de simplifier son message autant que faire se peut. En effet, le potentiel de manipulation et l'efficacité du message politique dépendent de sa clarté. Voilà pourquoi Philippe Maarek met l'accent sur le concept américain de « *Unique Selling Proposition* », qui s'applique d'ordinaire

¹ Philippe J. Maarek, *op. cit.*, p. 45.

² Jean-Paul Gourévitch, *op. cit.*, p. 113.

³ *Ibidem*, p. 87.

⁴ « To blame vulnerable groups for the sufferings and guilt people experience in their daily lives is emotionally gratifying and politically popular, and so the construction of enemies underlies not only domination, oppression, and war, but the policy formation, the elections, and the other seemingly rational and even liberal activities of the contemporary state as well. », Murray Edelman, *Constructing the Political Spectacle. op. cit.*, cité dans Jonathan Charteris-Black, *op. cit.*, p. 93.

au secteur commercial¹. Ce concept peut également être employé dans le cadre de la communication politique. Il s'agit pour la personnalité politique de mettre en évidence une caractéristique unique qui lui est vraiment personnelle, la simplicité du message permettant une meilleure lecture de son contenu par les médias et l'opinion publique. En outre, l'image créée par le candidat doit être en phase avec ses thèmes et promesses de campagne. Il faut qu'il y ait adéquation entre le fond, c'est-à-dire les idées avancées, et la forme, qui se reflète dans le ton adopté :

Il est [...] indispensable de mettre en place une homologie sans failles entre l'image de l'homme politique et les thèmes de campagne qu'il développe, sous peine d'affaiblir considérablement la qualité de la communication².

Philippe Maarek présente très explicitement les moments cruciaux que constituent les campagnes électorales dans sa classification en quatre types distincts :

- « les campagnes à montée en puissance progressive »,
- « les campagnes blitz » particulièrement intenses,
- « les campagnes à étapes » où l'image se développe pas à pas par le biais de « pseudo-événements »,
- « les campagnes stop and go [...] qui 'repartent' à chaque fois qu'une échéance importante permettant de les favoriser et de démultiplier leur impact semble en vue »³.

Pour ce qui est des techniques de communication politique, le tableau suivant, toujours élaboré par Philippe Maarek, est très éclairant :

OBJECTIF	MÉDIA	MODE D'ÉTABLISSEMENT DE LA COMMUNICATION
Transmettre une communication simple, un message non complexe (slogan, etc.)	« affichage sauvage » ou « commercial », insertions publicitaires dans la presse, « publicité », d'une façon générale, spots audiovisuels, radio	rapide

¹ « *Unique selling proposition* » peut se traduire par « offre de vente exclusive », Philippe J. Maarek, *op. cit.*, p. 45-46.

² *Ibidem*, p. 52.

³ *Ibid.*, p. 56-57.

Transmettre un message plus complexe (programme, etc.)	réunions, colloques, meetings électoraux, courriers directs (<i>mailings</i>), tracts, journaux électoraux, « profession de foi », d'une façon générale, moyens du « marketing direct », certaines émissions de radio, cassettes vidéo	lent
Établir « l'image » de l'homme politique	déplacements de l'homme politique chez les électeurs (<i>canvassing</i>), réunions en cercle restreint...	lent
	relations publiques, rencontres avec la presse	lent et indirect
	radio, et surtout télévision	rapide

1

Comme nous pouvons le constater au vu de ce tableau, qu'il s'agisse de transmettre un message à l'électorat ou d'asseoir une image, les techniques et stratégies sont nombreuses et variées. Afin de renforcer leurs chances de remporter une élection, les personnalités politiques ont plusieurs moyens à leur disposition. La technique la plus classique et directe de promotion de l'image est le *canvassing* ou porte-à-porte. Cette technique consiste en effet pour le politicien à se déplacer afin d'aller à la rencontre de potentiels électeurs. Cependant, ce mode d'action est en général laissé à la charge des militants dans le but de couvrir une zone géographique plus étendue. Ainsi, il va de soi que le porte-à-porte est effectué par le candidat lui-même lors d'élections locales plutôt que dans le cadre de campagnes nationales où le territoire à couvrir s'avère souvent trop vaste². Rappelons également que tout candidat à une élection locale se fait le représentant du parti qui œuvre à l'échelle nationale. Il se doit donc d'être en adéquation avec la ligne directrice du parti auquel il est rattaché et ses marges de manœuvre en matière de communication politique sont ainsi réduites.

Pour en finir sur le thème de la manipulation lors des campagnes électorales, il convient de tenir compte du fait que, comme l'indique le politiste Richard Rose, la deuxième moitié du vingtième siècle se caractérise par le développement des techniques de communication politique et, par ricochet, par une forme d'obstination à y avoir constamment

¹ *Ibid.*, p. 63.

² *Ibid.*, p. 239.

recours : « La clé d'une présidence postmoderne est la capacité à conduire (ou à fabriquer) l'opinion. Le résultat en est une sorte de campagne électorale permanente. »¹

Enfin, il n'est pas inutile de rappeler que la promotion politique utilise des méthodes similaires à celles de la publicité, ou de la commercialisation d'un objet, du *show-business*, puisqu'il y a commercialisation de la réputation d'une vedette, et de la religion, avec des présentations parfois quelque peu hagiographiques des responsables politiques².

Pour observer la façon dont Margaret Thatcher et son équipe réagirent à la déconstruction de l'image thatchérienne en ayant recours à des techniques de marketing politique, il faut tout d'abord mettre l'accent sur le rôle prédominant que jouèrent ses conseillers politiques et médiatiques dans les reconfigurations de son image politique.

¹ Richard Rose, *The Postmodern President. The White House Meet the World*. Chatham : Chatham House, 1988, ch. 7, cité dans Christian Salmon, *op. cit.*, p. 129.

² Jean-Paul Gourévitch, *op. cit.*, p. 73.

A. Principaux acteurs de reconfiguration

Avec l'arrivée au pouvoir de Margaret Thatcher, le rôle joué par les conseillers politiques et médiatiques connut un développement fulgurant. En effet, alors qu'il était encore assez peu fréquent pour les hommes politiques européens de travailler en collaboration avec des conseillers personnels, Margaret Thatcher commença à s'entourer d'éminences grises afin de peaufiner ses stratégies de reconstruction d'image et de pouvoir réagir efficacement aux coups portés par les médias. Déjà en tant que ministre de l'Éducation du gouvernement Heath, elle avait tiré profit des conseils prodigués par son directeur de cabinet, Philip Hasley, sa secrétaire privée¹, ou encore par ses attachés de presse, Terry Perks et Bernard Ingham².

En 1975, lorsqu'elle ambitionnait de se faire élire chef du parti conservateur, Margaret Thatcher se mit à suivre les conseils du dramaturge Ronald Millar, lui-même présenté à la femme politique par son conseiller en image et ancien producteur d'émissions télévisées, Gordon Reece. Lors de sa première rencontre avec Ronald Millar, elle fut immédiatement séduite par la capacité de cet homme de théâtre à réciter de manière impromptue un texte du président Abraham Lincoln qu'elle aimait tout particulièrement et qu'elle avait, par une curieuse coïncidence d'esprit, noté sur un papier glissé dans son sac à main ce jour-là³. Il semble donc y avoir eu quelque chose d'instinctif dans la manière dont elle choisissait ses conseillers. Elle les considérait comme des hommes de confiance auxquels elle se fiait presque totalement car elle savait qu'elle n'était pas particulièrement compétente ou douée en matière de marketing politique, qu'il s'agît de la conception d'affiches de propagande ou de slogans⁴. Elle reconnaissait également ne pas avoir de don pour la rédaction de discours, ce qui explique probablement la différence notable entre la grande qualité de ses allocutions et celle, moins bonne, de ses écrits autobiographiques⁵. Ronald Millar, Nicholas Ridley, Alfred Sherman et Chris Patten se chargèrent donc de rédiger la plupart de ses discours, même si elle leur demandait de faire en sorte que le type de langage employé correspondît à celui qu'elle avait coutume d'utiliser⁶. Il semble donc avéré que, dans une large mesure, les reconfigurations de l'image politique de Margaret Thatcher furent effectuées par des agents recrutés à cet effet qui avaient pour mission de donner l'impression que cette image provenait, tout naturellement, de

¹ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 151.

² *Ibidem*, p. 163.

³ *Ibid.*, p. 225-226.

⁴ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 386.

⁵ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 424.

⁶ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 323.

la femme politique elle-même. Lors d'un entretien avec David Butler et Dennis Kavanagh, elle résuma la façon dont elle s'adressait à ses conseillers médiatiques : « Je connais le fond. Donnez-moi la forme. »¹

Gordon Reece, quant à lui, avait prodigué de nombreux conseils à Margaret Thatcher avant son accession à la direction du parti conservateur. Pour autant, ce fut en 1975 qu'il décida de se consacrer à plein temps à la modulation de l'image thatcherienne, mais surtout à la mise en œuvre d'une image attrayante, permettant à Margaret Thatcher de remporter les élections de chef du parti. Dans ce but, il remodela son image, lui faisant adopter un nouveau style vestimentaire – composé de vêtements plus sobres, de moins de bijoux et dépourvu de chapeaux² – et lui prescrivant des cours auprès du célèbre acteur britannique Laurence Olivier dans le but d'améliorer la qualité de sa voix et de ses intonations³. Margaret Thatcher se mit également à prendre des cours avec une orthophoniste⁴ et avec la préparatrice vocale du National Theatre⁵ afin de mieux contrôler sa respiration et son articulation. L'objectif de Reece était de faire d'elle un potentiel Premier ministre. Afin d'atteindre ce but, il fut particulièrement soucieux de l'image qu'elle projetait à la télévision⁶. Voilà pourquoi il lui demanda par exemple d'éviter les bijoux proches de son visage car ils étaient susceptibles de distraire l'attention du téléspectateur et de vérifier que ses tenues vestimentaires étaient bien en adéquation avec le décor qui se trouvait en arrière-plan⁷.

En fervent défenseur du thatchérisme et de la Nouvelle Droite thatcherienne⁸, Gordon Reece prit également en charge le remodelage des techniques de promotion publicitaire et de marketing du parti conservateur. Ce fut lui qui, le premier, conseilla à Margaret Thatcher de s'adresser davantage aux tabloïds et à la presse populaire afin de conquérir un électorat plus large ne lisant pas toujours les journaux dits sérieux⁹. Elle se mit donc à s'adresser plus régulièrement aux personnes ordinaires, comme les femmes au foyer, et à apparaître dans des émissions télévisées populaires telles « Jim'll Fix It »¹⁰, ce qui contribua à lui conférer une

¹ « I know what. You tell me how. », entretien de Margaret Thatcher avec David Butler et Dennis Kavanagh, le 9 août 1978, cité dans *ibidem*, p. 391.

² *Ibid.*, p. 309.

³ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 221.

⁴ *Ibidem*, p. 221.

⁵ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 387.

⁶ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 395.

⁷ *Ibidem*, p. 396.

⁸ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 309.

⁹ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 221.

¹⁰ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 396-397.

image de femme politique proche de ses concitoyens¹. Les stratégies de Reece finirent par porter leurs fruits et augmentèrent considérablement son attractivité².

D'autre part, les frères Maurice et Charles Saatchi ainsi que Tim Bell, par le biais de leur agence de publicité *Saatchi and Saatchi*, contribuèrent considérablement aux modulations de l'image thatchérienne. Margaret Thatcher fit appel à eux pour s'occuper des relations publiques du parti conservateur³. Lors de la campagne aux élections législatives de 1979, ils créèrent, par exemple, une affiche particulièrement efficace sur laquelle était représentée une file de demandeurs d'emploi accompagnée du jeu de mots « *Labour isn't working* »⁴. Suite à la parution de cette affiche, les conservateurs gagnèrent en popularité et les travaillistes, menés par James Callaghan, se virent réellement menacés⁵. Tim Bell avait travaillé pour l'agence *Saatchi and Saatchi* jusqu'en 1985, année à laquelle il décida de fonder sa propre agence. Son investissement pour Margaret Thatcher et pour le parti conservateur fut particulièrement soutenu au cours des années 1970 et surtout lors de la campagne électorale de 1979.

Le principal conseiller de Margaret Thatcher, avec qui elle avait une relation véritablement fusionnelle, était un autre thatchérien convaincu, Bernard Ingham. Il fut recruté le 1^{er} novembre 1979 et travailla pour la politicienne en tant que directeur des services de presse de Downing Street pendant les onze années où elle parvint à se maintenir au pouvoir. Son influence sur Margaret Thatcher s'accrut d'ailleurs au fur et à mesure de ces années⁶ de sorte qu'il « bénéficia d'un rôle plus déterminant dans le service d'information du gouvernement que celui endossé par tout autre attaché de presse du Premier ministre [au vingtième] siècle »⁷. Margaret Thatcher lui reconnaissait la qualité d'être un parfait « influenceur » et manipulateur des médias car il jouait pleinement son rôle en révélant de nombreuses informations susceptibles de redorer le blason du Premier ministre quand cela s'avérait nécessaire. Dans ce but, il s'adressait au « lobby », c'est-à-dire aux journalistes de Westminster ayant accès à des informations gouvernementales en échange de leur silence quant aux sources de ces fuites.

¹ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 387.

² Eric J. Evans, *op. cit.*, p. 16.

³ David Cannadine, *op. cit.*, p. 25.

⁴ Eric J. Evans, *op. cit.*, p. 16-17.

⁵ David Cannadine, *op. cit.*, p. 25.

⁶ Charles Moore, *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One. op. cit.*, p. 440.

⁷ « enjoyed a role more dominant in the government's information service than that of any Prime Minister's press secretary this century », Geoffrey Howe, *op. cit.*, p. 474.

Ingham et Thatcher se rencontraient chaque matin afin de faire le point sur les dernières parutions médiatiques. Le conseiller ne travaillait avec aucun membre du gouvernement Thatcher et dédiait tous ses efforts à son Premier ministre, ce qui lui valut d'être souvent assez mal perçu par les autres politiciens. Par ailleurs, il n'hésitait pas à faire endosser la responsabilité d'une erreur ou d'une faute à un membre du gouvernement plutôt qu'au Premier ministre afin de protéger ce dernier des incriminations des médias¹. Lors de l'affaire Westland, par exemple, si la réputation de Margaret Thatcher s'en sortit sans grand préjudice, ce fut surtout grâce aux manœuvres de Bernard Ingham. Ce dernier permit également à son Premier ministre d'obtenir la collaboration de la plupart des organes de presse écrite même s'il ne réussit jamais à mettre la principale chaîne radiophonique et télévisuelle qu'est la BBC à son service².

Ces différents conseillers médiatiques, quels que fussent leurs rôles précis, s'apparentaient à ceux qui furent, à partir des années 1990, de plus en plus connus sous le nom de « *spin doctors* ». Comme expliqué précédemment, cette expression ne fut utilisée par les médias que plus tardivement.

Hormis ses conseillers médiatiques, Margaret Thatcher s'entoura d'un nombre restreint de conseillers politiques auxquels elle accordait toute sa confiance. Ainsi, au sein de son gouvernement, elle avait davantage de considération pour certains politiciens que pour d'autres. Cette préférence pour des réunions ministérielles en groupes réduits et la priorité donnée au cabinet sur l'ensemble du gouvernement avaient certes été établis par Edward Heath au début des années 1970, mais Margaret Thatcher la développa. En effet, pour elle, il s'agissait avant tout de pouvoir choisir de qui elle souhaitait s'entourer afin d'être toujours accompagnée de ministres approuvant la plupart de ses choix et de ses idées³. Charles Powell, par exemple, était un conseiller politique de premier ordre dans la mesure où, à partir de 1984, il eut pour rôle principal de la guider dans le domaine des Affaires étrangères mais n'hésitait pas à lui faire part de ses opinions concernant d'autres problèmes, notamment lors de l'affaire Westland. Il l'accompagnait dans la plupart de ses déplacements à l'étranger et à Chequers les week-ends⁴. Notons que l'attention presque exclusive que Margaret Thatcher accordait à Charles Powell fit l'objet de nombreux conflits et jalousies parmi les membres de son cabinet car ils avaient

¹ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 444.

² *Ibidem*, p. 444.

³ Geoffrey Howe, *op. cit.*, p. 459.

⁴ *Ibidem*, p. 474.

l'impression que leurs opinions étaient méprisées au profit d'un conseiller de l'ombre¹. Hormis Powell, à différentes échéances de sa carrière, quelques uns de ses collègues comme Geoffrey Howe, William Whitelaw, John Wakeham, Nigel Lawson, Douglas Hurd ou encore Norman Tebbit, vinrent constituer son entourage proche. Par ailleurs, en tant que Premier ministre, elle n'hésitait pas à se mêler aux députés de base afin de sonder leurs points de vue et d'en tirer toutes sortes de conseils potentiellement utiles². Enfin, le Centre for Policy Studies, créé avec l'aide de son allié Keith Joseph en 1974, continuait de jouer son rôle de laboratoire d'idées dont elle tirait de précieux conseils³.

Durant la Guerre des Malouines, Margaret Thatcher bénéficiait du soutien de conseillers spéciaux afin de prendre les décisions stratégiques les plus raisonnables. Ainsi, elle consultait principalement son Garde des Sceaux et ancien avocat, Michael Havers, et toutes sortes de hauts gradés de l'armée, comme Terence Lewin⁴.

De manière plus personnelle, Margaret Thatcher bénéficiait des services d'une assistante qui l'aidait notamment à sélectionner les tenues portées à chaque événement. Cynthia Crawford fut recrutée à cet effet en 1978 et, outre les conseils qu'elle lui apportait, elle lui permettait de ne pas se soucier des aspects les plus triviaux de son quotidien⁵.

L'une des spécificités de l'ère Thatcher fut donc de voir émerger un nombre conséquent de conseillers informant officieusement le Premier ministre sur les postures qu'il devait adopter afin de moduler positivement son image politique. Les techniques de marketing politique employées par Margaret Thatcher, autres spécificités de l'ère Thatcher, se peaufinèrent tout au long de la période étudiée et lui permirent de reconfigurer à souhait son image.

¹ *Ibid.*, p. 474.

² Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 482.

³ *Ibidem*, p. 525.

⁴ Simon Jenkins, *op. cit.*, p. 72.

⁵ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, 2013, p. 429.

B. Techniques de modulation de l'image politique

Tout comme le nombre de ses conseillers médiatiques et politiques ne fit qu'augmenter au cours de sa carrière, et surtout de ses mandats de Premier ministre, les techniques de promotion de l'image politique de Margaret Thatcher subirent des changements conséquents, notamment dans les années 1980. Cette décennie vit en effet l'émergence de progrès fulgurants en matière de propagande politique et de publicité. Ainsi, la propagande politique commença à adopter les mêmes codes que ceux du marketing publicitaire. Voilà pourquoi nous pouvons penser avec Simon Hoggart dans le *Guardian* en 1999, que « les anciens politiciens nous disaient qu'ils avaient raison, et qu'il n'y avait pas de place au doute, [alors que] le nouveau politicien ne nous dit pas des vérités, mais se vend à nous »¹. Margaret Thatcher, qui considérait que « toute démocratie consiste à aller de l'avant par la persuasion »², fut précurseur dans cette transition.

Tout d'abord, il faut rappeler que les campagnes électorales britanniques des années 1970 et 1980 avaient de plus en plus souvent lieu par l'intermédiaire du média télévisuel³. Ainsi, les moyens de promotion de l'image politique avaient considérablement changé puisque le candidat bénéficiait d'un accès nettement simplifié à son public-cible. Comme le reconnut Margaret Thatcher à la veille des élections législatives de 1983, « nous discutons de la façon de traiter la télévision : il était probable que cela était devenu encore plus important que lors des élections précédentes »⁴. Par ailleurs, par rapport à la presse, le média télévisuel avait la caractéristique d'être plus neutre et donc de s'adresser à un auditoire davantage varié⁵. Malgré cet avantage de taille, il suscita l'adoption de nouvelles stratégies car il représentait un risque pour toute personnalité politique d'être fortement critiquée, voire humiliée, à la vue d'un grand nombre de ses concitoyens. Par exemple, avant que Margaret Thatcher ne fit son apparition dans une émission télévisée ou radiophonique, ses conseillers se posèrent de nombreuses questions afin de mieux cerner les risques qu'elle encourait et pour s'y préparer efficacement. À titre d'exemple, voici le type de questions qu'il était judicieux de se poser dans la préparation

¹ « The old politicians told us they were right, and that there was no room for doubt, the new politician is not telling us truths, but selling us himself. », *Guardian*, 3 novembre 1999, cité dans Bill Jones et Philip Norton (dir.), *op. cit.*, p. 158.

² « a democracy consists in moving ahead by persuasion », entretien de Margaret Thatcher avec Patricia Murray, Patricia Murray, *op. cit.*, p. 218.

³ *Ibidem*, p. 149.

⁴ « We discussed how to handle television : it was likely to be even more important than in earlier elections. », Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 286.

⁵ Bill Jones et Philip Norton (dir.), *op. cit.*, p. 150.

d'une intervention médiatique : à quel(s) interlocuteur(s) ferait-elle face ? S'agissait-il d'une/de personne(s) calme(s) ou véhémence(s) ? Quel(s) étai(en)t son/leurs positionnement(s) politique(s) ? Quelle(s) thématique(s) allai(en)t-elle(s) être débattue(s)¹ ?

L'apparition de prompteurs permit également aux personnalités politiques de pouvoir regarder directement la caméra qui les filmait sans avoir à se pencher sur leurs notes. Afin de paraître la plus naturelle possible lorsqu'elle se trouvait face à un prompteur, Margaret Thatcher s'entraînait à lire et relire sans relâche son texte en prenant soin de placer les bonnes intonations aux endroits appropriés. Selon ses dires, elle aurait découvert les prompteurs lors de son déplacement aux États-Unis en février 1985 et se serait entraînée à discourir avec l'appui de cette nouvelle technique à l'ambassade britannique de Washington².

Lorsqu'elle était en campagne électorale, Margaret Thatcher se servait d'un bus personnel servant aussi bien de moyen de déplacement que d'outil de propagande. Lors de la campagne aux législatives de 1979, une première version de ce bus fut utilisée. Cette version initiale, contenant une simple bibliothèque composée de données utiles à la campagne et tenue par Michael Dobbs³, fut progressivement améliorée en 1983 et 1987 grâce à l'installation de toutes sortes de nouvelles technologies comme un ordinateur, des téléphones, un fax ou encore une photocopieuse⁴. Ces équipements, qui firent du bus « un bureau mobile »⁵, permirent d'optimiser l'efficacité de la campagne et des déplacements dans les différentes régions du Royaume-Uni. Par ailleurs, le bus fut peint en bleu, la couleur du parti conservateur, et afficha le jeu de mots « *Moving Forward with Maggie* » en guise de slogan⁶.

La technique du porte-à-porte fut, quant à elle, tout autant utilisée par les militants du parti conservateur que par Margaret Thatcher elle-même car cette dernière considérait que se rendre sur le terrain était une des meilleures façons de convaincre les électeurs potentiels. Notamment lorsqu'elle se présenta pour devenir chef du parti en 1975, elle effectua de nombreux déplacements à travers le pays pour rencontrer ses concitoyens. À partir de 1979 et tout au long des années 1980, Margaret Thatcher et ses militants eurent de moins en moins

¹ Rodney Tyler, *op. cit.*, p. 140.

² Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 468.

³ Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 441.

⁴ Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 577.

⁵ « a mobile office », Margaret Thatcher, *The Path to Power. op. cit.*, p. 441.

⁶ Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 577.

recours au porte-à-porte comme outil de promotion d'image politique. Le média télévisuel vint largement remplacer ce type de méthode, alors considéré comme archaïque et, donc, dépassé¹.

La photographie mise en scène par les agences de presse était également très en vogue sous Margaret Thatcher. Le but était de créer une représentation de la femme politique qui permît d'interpeller ses concitoyens et de marquer leurs mémoires². L'image fut dès lors considérée comme plus marquante que les écrits. L'utilisation de la vidéo était, elle aussi, de plus en plus récurrente lors des campagnes électorales car il s'agissait d'un moyen non seulement relativement nouveau, mais aussi souvent considéré comme plus persuasif que les textes écrits.

Afin que les différents médias fussent informés de manière uniforme et pussent faire circuler une image harmonieuse de Margaret Thatcher, son responsable des services de presse, Bernard Ingham, utilisait l'intermédiaire des agences de presse qui permettent de relayer la même information à tous les médias du pays³. De plus, grâce à la technique de l'« embargo », Ingham transmettait des informations aux médias pour qu'ils pussent préparer des articles ou reportages de meilleure qualité lors de leur parution prévue à une date ultérieure⁴. De ce fait, les conflits entre médias ou entre les médias et le gouvernement pouvaient être évités à une époque où la concurrence médiatique avait été politiquement encouragée. Il fallait par ailleurs que Margaret Thatcher pût apparaître autant dans la presse écrite qu'à la radio ou à la télévision. La multiplication des outils de médiatisation ainsi que des organes de presse et autres chaînes radiophoniques et télévisées nécessitait une plus grande plage horaire accordée par la politicienne à la médiatisation de son image. Afin de répondre à cette nouveauté, elle n'hésitait pas à enchaîner les entretiens les uns après les autres⁵ en prenant soin de transmettre un message identique. En période électorale, un plan de campagne très précis fut mis en place pour répartir la prise de parole des différents acteurs politiques entourant Margaret Thatcher. Il s'agissait de déterminer qui parmi ces personnalités accorderait des entretiens télévisés et radiophoniques et à quel moment stratégique de la campagne⁶. Cependant, un autre défi consistait à ne pas lasser l'auditoire car, comme le note Bernard Ingham, « la prolifération de l'audiovisuel au cours des

¹ Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 366.

² Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 264.

³ Bernard Ingham, *op. cit.*, p. 343.

⁴ *Ibidem*, p. 348.

⁵ *Ibid.*, p. 344.

⁶ Rodney Tyler, *op. cit.*, p. 136.

années Thatcher générant de l'indigestion »¹. Voilà pourquoi le conseiller préconisait au Premier ministre de ne pas apparaître trop fréquemment, que ce fût sur les ondes ou à l'antenne, de sorte que ses apparitions fussent plus spectaculaires et remarquées. Notamment lors des campagnes électorales de 1983 et 1987, puisque c'était la télévision qui menait le jeu de l'élection², Ingham recommanda à différents politiciens pro-thatchériens d'y faire l'ouverture de la campagne en louant les mérites de leur dirigeant, et au Premier ministre sortant de ne faire des apparitions télévisées qu'en fin de campagne³. Le but était de démarrer les campagnes calmement et d'offrir aux téléspectateurs une sorte de bouquet final impressionnant et convaincant. Margaret Thatcher, quant à elle, souhaitait avant tout qu'en début de campagne, les jeunes politiciens conservateurs fussent mis en avant au détriment des politiciens plus âgés, dont le public risquait de se lasser⁴. En effet, elle avait compris que la télévision donne à voir un spectacle qui se nourrit de constants renouvellements.

Margaret Thatcher accordait donc une importance de premier ordre à ses discours car ces derniers se devaient de refléter l'éternelle reconstruction d'une image politique flatteuse. Pour être sûre d'élaborer les discours les plus convaincants possible, elle avait un classeur dans lequel elle archivait et répertoriait toutes sortes d'articles de presse, de citations et de discours prononcés par d'autres politiciens⁵. Cela constituait une base sur laquelle elle pouvait construire sa propre argumentation. Comme elle le dit elle-même, l'objectif de tout discours et de toute campagne électorale était de relayer « un message unique et clair »⁶, sorte de « *unique selling proposition* ». Cela était dû au fait que, avec l'arrivée de médias de plus en plus simplificateurs, comme la télévision, les récepteurs du message s'habituèrent à ce que leur soit adressée une parole simple et aisément compréhensible. Voilà qui explique les nombreuses simplifications opérées par Margaret Thatcher dans ses propos.

Les moyens de marketing politique s'étant développés au cours des années 1970 et 1980, le climat politique devint de plus en plus agité et tendu. Les partis se mirent à se livrer de véritables guerres médiatiques. De ce fait, les discours prononcés par Margaret Thatcher furent de plus en plus tranchants voire brutaux envers ses adversaires. Lors des congrès du parti

¹ « the proliferation of broadcasting over the Thatcher years made for indigestion. », Bernard Ingham, *op. cit.*, p. 344.

² Rodney Tyler, *op. cit.*, p. 144.

³ *Ibidem*, p. 139.

⁴ *Ibid.*, p. 213-214.

⁵ Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 567.

⁶ « one clear message », *Ibidem*, p. 749.

conservateur, elle s'insurgea régulièrement contre ses opposants. En 1978, elle tenta de désamorcer leurs attaques par anticipation :

À mesure que les élections approchent, nous allons être accablés d'injures et de reproches. [...] Ces accusations traduisent en fait la panique de nos adversaires¹.

En 1983, elle se posa en victime de la jalousie de ses rivaux :

Il va de soi que nos adversaires seraient incapables de s'approcher de notre bilan ; cela ne les retient pas de nous coller, une fois encore, toutes les épithètes du dictionnaire exprimant le dénigrement – nous serions cruels, insensibles, sans cœur, et tout le reste².

En fait, il s'agissait entre autres d'offrir un conflit en guise de spectacle pour inciter les citoyens britanniques à prendre parti et à défendre le thatchérisme dans l'adversité. Voilà pourquoi Margaret Thatcher fustigeait constamment, et souvent avec rudesse, son principal opposant, le parti travailliste³.

Le fait de refuser tout compromis lui conférait également la capacité de donner à ses programmes et discours une dimension spectaculaire car particulièrement incisive. Ainsi, lorsque Geoffrey Howe prépara le manifeste du parti en vue des élections législatives de 1990, elle lui reprocha son manque de prises de positions claires et tranchées qui rendait la lecture du document peu attrayante⁴.

¹ Alain Laurent, Michel Lemosse et Mathieu Laine (dir.), *op. cit.*, p. 117.

² *Ibidem*, p. 217.

³ « La prétendue conversion des travaillistes au multilatéralisme n'est que ruse pour gagner la confiance des électeurs et revenir au pouvoir. », discours de Margaret Thatcher à l'occasion du congrès du parti conservateur à Blackpool, le 13 octobre 1989, *Ibid.*, p. 359.

« La caractéristique la plus remarquable des travaillistes, cependant, c'est leur insistance à vouloir vous faire gober qu'ils se sont métamorphosés en parti de la modération. Le congrès travailliste de Blackpool a offert le spectacle de théâtre amateur de la saison, une guignolade où des militants gauchistes et trotskistes faisaient les gros yeux derrière des masques de visages souriants. », discours de Margaret Thatcher à l'occasion du congrès du parti conservateur à Bournemouth, le 12 octobre 1990, *Ibid.*, p. 375.

⁴ Margaret Thatcher, *The Downing Street Years. op. cit.*, p. 749.

De manière générale, toutes les stratégies mises en place par Margaret Thatcher et ses conseillers en communication afin de reconfigurer son image furent le résultat des développements médiatiques de la période. Ces développements furent, quant à eux, le fruit d'un phénomène de mondialisation dans la mesure où les techniques créées aux États-Unis vinrent influencer la médiatisation européenne, et surtout britannique. Ainsi, comme le dévoile Gillian Shephard, lorsque Ronald Reagan menait sa campagne aux élections présidentielles de 1980, un de ses attachés de presse et spécialiste en communication, Harvey Thomas, fut dépêché sur place par le Premier ministre britannique pour étudier les techniques de campagne américaines dans le but de transférer certaines d'entre elles au Royaume-Uni¹. Les conseillers médiatiques de Margaret Thatcher s'étaient sans doute rendus compte des développements américains conséquents et la politicienne s'intéressa de près aux conseils que pouvait lui apporter Harvey Thomas². Par ailleurs, elle n'hésitait pas à faire appel à des publicistes et conseillers médiatiques américains, comme le sociologue et théologien Michael Novak, pour se tenir informée des dernières tendances en matière de marketing politique³. Par exemple, elle confia la mise en scène du congrès du parti de 1978 à Brighton à un collaborateur du télévangéliste américain Billy Graham⁴. L'homme, dont la principale activité consistait à mêler marketing et religion, fut considéré comme parfaitement apte à allier marketing et politique. Il contribua à la multiplication des facettes adoptées par l'image politique de Margaret Thatcher.

¹ Gillian Shephard, *op. cit.*, p. 142.

² *Ibidem*, p. 143.

³ Jean-Louis Thiériot, *op. cit.*, p. 525-526.

⁴ *Ibidem*, p. 252.

Conclusion

Comme le fit remarquer John Rentoul dans un article portant sur David Cameron mais dont les arguments s'appliquent parfaitement à ce travail :

Les points de vue des politiciens, journalistes, membres de partis politiques et du public au sens large, tels qu'ils sont exprimés dans les sondages d'opinion, interagissent et se renforcent mutuellement dans un cercle continu constitué de réactions parfois fluctuantes¹.

Tout au long de cette thèse, l'accent a été mis sur la construction d'image politique comme un processus dynamique et diachronique qui implique de façon constante déconstruction et reconstruction. Son principal objectif est d'avoir recours aux instruments de l'histoire, des sciences politiques, de la sociologie et des médias pour établir une étude offrant un intérêt dans le domaine de la civilisation britannique et, plus généralement, dans celui des sciences humaines. L'originalité de ce travail réside dans sa capacité à faire appel à cet ensemble d'instruments pour mettre en lumière les différentes facettes de l'image politique de Margaret Thatcher correspondant à différents moments de sa carrière. Il se démarque des travaux menés par d'autres chercheurs dans la mesure où il se consacre entièrement à l'étude de l'image politique en s'appuyant sur une vision globale des principales politiques menées par Margaret Thatcher selon les responsabilités et prérogatives dont elle disposait.

L'étude d'un grand nombre de discours, entretiens télévisuels et radiophoniques ainsi que de commentaires médiatiques et de témoignages diffusés au cours des quarante années que compte la période révèle la volonté de Margaret Thatcher de se construire une image faisant écho aux multiples tentatives de déconstruction provenant des différents canaux de transmission. Comme cela a déjà été expliqué en introduction, tout responsable public élabore une représentation de lui-même par rapport aux autres et en réaction à la façon dont il est dépeint par les autres.

Les notions « personne », « personnalité », « personnage » et « *persona* » ont permis d'articuler les aspects privés et publics de l'image de Margaret Thatcher car il s'agissait

¹ « The views of politicians, journalists, party members and the general public, as reflected in opinion polls, bounce off and reinforce one another in a constant and occasionally volatile feedback loop. », John Rentoul, « Young, sunny David versus old, snarling Gordon : oh, that life were so simple », *Independent on Sunday*, 23 octobre 2005, cité dans Tim Bale, *The Conservative Party : From Thatcher to Cameron*, Cambridge : Polity Press, 2010, p. 19.

d'une personnalité publique qui faisait assez fréquemment référence à sa vie privée pour justifier ses prises de positions. Elle revêtit par ailleurs différentes *persona* afin de paraître en phase avec l'opinion publique.

En ce qui concerne l'articulation du développement, il a été nécessaire d'identifier tout d'abord une construction initiale qui eut lieu au cours des premières années de l'implication de Margaret Thatcher en politique et qui correspond donc aux premières tentatives de se constituer une image politique après des études de chimie et une courte expérience professionnelle en tant qu'avocate. Nous avons pu remarquer que, dès lors qu'une image est construite par une personnalité publique, elle est directement et systématiquement déconstruite par ses canaux de diffusion. En effet, des déconstructions de l'image politique de Margaret Thatcher eurent lieu tout au long de la période étudiée. Ces déconstructions continuèrent même au-delà de cette période avec l'avantage de la distance historique. Enfin, les reconstructions correspondaient aux tentatives de Margaret Thatcher de moduler son image et de réagir aux déconstructions opérées par les canaux de diffusion. Comme nous avons pu le constater, l'intérêt particulier de la période étudiée réside dans le rôle croissant des conseillers en communication politique. Grâce à cette capacité qu'avait Margaret Thatcher de remodeler son image politique, rien ne put mettre un terme au processus de construction. En ce sens, l'interaction entre la femme politique et les canaux de diffusion de son image se poursuivit jusqu'à la fin de ses fonctions politiques. Cela correspondait à une conversation dans laquelle les deux interlocuteurs avaient toujours quelque chose à dire ou à redire. Ainsi, les nombreuses déconstructions qui eurent lieu permirent à Margaret Thatcher de mieux reconstruire son image politique pour l'adapter aux attentes de ses concitoyens et imposer sa légitimité.

Reprenons à présent les éléments-clés de cette thèse qui illustrent l'articulation de cette dynamique. Margaret Thatcher construisit un récit de sa vie en mettant l'accent sur le rôle joué par son expérience, notamment celle de son enfance à Grantham. Grantham constituait sans doute « l'essence du thatchérisme »¹. Pour autant, l'insistance que la femme politique mit à évoquer ses origines révèle ses nombreuses tentatives et stratégies de *storytelling* ou de « fictivisation » de son passé. Cela reflète son souhait de toujours présenter une image attrayante d'elle-même, quitte à instrumentaliser des éléments de son identité pour renforcer sa crédibilité et sa légitimité. Le fait qu'elle était non seulement une femme souhaitant s'élever aux plus hautes sphères du pouvoir mais aussi une personne dont le statut social constituait un obstacle à son ascension au sein d'un parti conservateur à tradition masculine et aristocratique

¹ « the essence of Thatcherism », entretien accordé par Lord Cecil Parkinson à Eliza Filby, le 14 avril 2011, cité dans Eliza Filby, *op. cit.*, p. 3.

constituait incontestablement un frein à ses ambitions¹. Par ailleurs, les médias et autres canaux de diffusion de son image ne manquèrent pas d'élaborer une caricature souvent sexiste du personnage politique qu'elle souhaitait elle-même devenir. Le surnom de « Dame de fer », qui lui fut attribué par le journal soviétique l'*Étoile rouge*, démontrait la volonté d'insister sur le fait qu'elle était avant tout une femme. Cela dit, ce surnom lui permit de réagir et de s'approprier sa réputation de femme déterminée et autoritaire en redéfinissant l'idée même de « Dame de fer ». Avec une grande finesse et au prix de nombreux efforts, elle parvint à rendre positive cette expression dévalorisante. Tout au long de sa carrière politique, elle insista également sur le fait qu'elle était une femme capable d'allier vie domestique épanouie et carrière professionnelle exigeante. Cette réussite à plusieurs niveaux lui permit de démontrer sa légitimité en politique tout en mettant l'accent sur le fait que son modèle d'ambition professionnelle et d'émancipation féminine ne devait pas remettre en cause la prépondérance des valeurs familiales qu'elle tenait tant à préserver au sein de la société britannique. Voilà pourquoi, dès que l'occasion lui était donnée, elle se présentait sous les traits d'une figure patriotique incarnant l'esprit de la nation. Par exemple, lors de la Guerre des Malouines, elle s'afficha comme une mère de famille prenant le plus grand soin des soldats qu'elle envoyait au combat. Ainsi, plutôt que d'être subi comme un inconvénient, le fait d'être une femme exerçant des fonctions politiques fut exploité par Margaret Thatcher comme un atout qui lui permettait de mettre en avant deux caractéristiques profitables à toute personne de pouvoir : la douceur et l'autorité. Conjuguer ces deux particularités requit sans doute de sa part un certain effort et une forte volonté car, comme le note Wendy Webster :

Les aspects de son image qui semblent avoir été construits sont ceux associés à la féminité, tandis que ceux associés à la masculinité sont souvent perçus comme innés².

¹ À l'échelle internationale, Margaret Thatcher ne fut pas la première femme à devenir Premier ministre en 1979. En effet, d'autres femmes avaient exercé ces fonctions avant elle : Sirimavo Bandaranaike au Sri Lanka, Indira Gandhi en Inde et Golda Meir en Israël. Néanmoins, Margaret Thatcher fut celle qui eut l'impact le plus retentissant sur la scène internationale et qui lutta probablement le plus durement pour parvenir aux fonctions de Premier ministre. Mise à part Golda Meir, les deux autres femmes Premier ministre qui avaient précédé Margaret Thatcher à l'étranger avaient bénéficié de liens familiaux laissant présager leur accession au pouvoir. En effet, Sirimavo Bandaranaike avait pris le pouvoir suite à l'assassinat de son époux tandis qu'Indira Gandhi n'était autre que la fille de Jawaharlal Nehru.

² « It is those aspects of her image which are associated with femininity that are seen as constructed, while those associated with masculinity are often seen as innate. », Wendy Webster, *op. cit.*, p. 80.

Ce type de raisonnement fait écho à la métaphore de la main de fer dans un gant de velours dans la mesure où la douceur, que le stéréotype associe souvent à la féminité, était une nécessité pour séduire de potentiels électeurs mais aussi pour les rassurer quant aux intentions de leur élue, alors que l'autorité, souvent associée à la masculinité, ne devait apparaître qu'aux moments où cela s'avérait utile. Par exemple, l'autorité et la fermeté pouvaient être utilisés pour dissuader des opposants de s'en prendre à la femme politique, au parti conservateur ou au pays tout entier. Finalement, nous avons constaté que, lorsqu'elle était interrogée par les médias à ce sujet, Margaret Thatcher ne se présentait ni comme une femme, ni comme un homme bien sûr, mais plutôt comme une personnalité politique dont le sexe importait peu. De la sorte, elle pouvait mettre l'accent sur la révolution qu'elle souhaitait incarner à travers ses idées plutôt que sur une éventuelle revendication féministe de sa part. Le constat qui en découle est qu'elle avait pour ambition de transcender la dichotomie hommes/femmes pour s'élever au niveau des personnalités politiques qui marquent non seulement leur époque mais aussi l'histoire de leur pays.

Ce qui fut baptisé « thatchérisme » correspondait à l'agglomération des valeurs et convictions prônées par Margaret Thatcher. Comme nous l'avons vu, la plupart de ces valeurs et convictions avaient été acquises pendant son enfance et au cours de ses études à l'université d'Oxford. Elle fit par la suite de ses idéaux des modèles qu'elle souhaitait imposer à ses concitoyens. Lorsqu'elle était Premier ministre, son autorité grandissante l'incitait à faire de son exemple personnel une vérité générale comme si l'ensemble de ses concitoyens partageaient nécessairement ce que Pierre Bourdieu appelle son « capital social »¹ acquis par le biais de son habitus. Comme le note Max Weber, la « personne de pouvoir idéale » est celle qui parvient à faire preuve de charisme et à laquelle la plupart de ses semblables peuvent s'identifier. Aussi, cette « personne de pouvoir idéale » est contrainte de mettre en avant ses convictions personnelles et de les recommander à ses semblables². C'est ce que n'avait de cesse de faire Margaret Thatcher tout au long de sa carrière politique.

Lorsque ceux que nous avons appelés les canaux de diffusion de l'image politique relayaient leurs propres perceptions de Margaret Thatcher, ils mettaient l'accent sur ses valeurs et convictions et, étant donné qu'elle était une personnalité polarisante, avaient tendance à émettre des opinions soit extrêmement négatives, soit particulièrement élogieuses. L'analyse

¹ Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie. op. cit.*, p. 29.

² « The nineteenth-century sociologist Max Weber described what he called the 'ideal leader' of the future [...] Weber's leaders had to be romantic, charismatic, activist figures with whom whole peoples could identify. They should speak the language not of policies but of values and convictions, vague generalized ideals. », Simon Jenkins, *op. cit.*, p. 8.

d'articles de journaux, d'entretiens télévisés ou radiophoniques ainsi que de biographies publiées pendant la période étudiée démontre cet aspect manichéen dans la perception de Margaret Thatcher. Selon les sondages d'opinion et autres manifestations de l'opinion publique, nous avons également pu constater que la perception par les citoyens britannique était fluctuante, tantôt positive, tantôt négative. Ce clivage de l'opinion, initié par les canaux de diffusion d'image, incitait Margaret Thatcher à moduler et infléchir son image politique pour toujours mieux s'adapter aux attentes de ses concitoyens. En ce sens, son objectif était double : il lui fallait conquérir un électorat et, afin d'y parvenir, elle ne pouvait négliger l'importance des canaux de diffusion d'image en matière d'influence sur ses concitoyens. Il semble en effet impossible d'étudier une personnalité politique sans tenir compte de ses rapports avec les médias. Comme le fait très justement remarquer Tim Bale :

Les médias pourraient bien avoir davantage de pouvoir et d'influence sur l'état d'esprit et le comportement de ceux qui affirment agir au service des électeurs que sur l'état d'esprit et le comportement des électeurs eux-mêmes¹.

Cette remarque laisse supposer qu'en s'adressant davantage aux responsables publics qu'à leurs potentiels électeurs, les médias jouent souvent le rôle inverse de celui qu'ils sont censés remplir. Cette considération cadre parfaitement avec la dynamique de construction, déconstruction et reconstruction d'image politique que nous avons observée. En effet, les médias exercent une influence considérable sur les personnalités politiques en leur dictant parfois leur conduite, influence qui s'accrut tout au long de la seconde moitié du vingtième siècle.

Notons enfin que les changements de sa propre image politique par Margaret Thatcher entraînent une modification de l'image de son parti. Ainsi, sous son impulsion, l'ancien parti *Tory* devint un parti conservateur moderne influencé par la Nouvelle Droite américaine dont l'un des concepteurs avait été son très proche allié politique, Ronald Reagan. De la sorte, les nombreux changements d'image politique de Margaret Thatcher menèrent à un changement plus profond² : celui de la politique britannique de la fin du vingtième siècle³. En

¹ « The media may well have more power to influence the mood and behaviour of those who claim to serve the voters rather than the mood and behaviour of the voters themselves. », Tim Bale, *op. cit.*, p. 18.

² Le terme « révolution » a souvent été associé à des mouvements de gauche, notamment de la gauche marxiste. Nous lui préférons donc celui de « changement profond » pour faire référence aux années Thatcher.

³ Il est intéressant de noter que les changements politiques qui eurent lieu au Royaume-Uni à partir de 1979 ne connaissaient pas d'équivalent ailleurs en Europe. D'autres pays se mirent à imiter le modèle thatcherien, notamment son néolibéralisme économique, mais cela ne se produisit que bien plus tard, au cours des années 1990.

effet, il y eut un avant et un après Thatcher. La manipulation de l'image politique est un élément déterminant de ce changement profond car, dans un gouvernement démocratique, toute volonté d'imposer des mesures politiques requiert l'approbation des citoyens, ces derniers étant sous l'influence constante des canaux de diffusion d'image.

Cela dit, le développement des médias à la fin du vingtième siècle permit également à la pluralité démocratique de mieux s'exprimer. Le rôle politique des médias est essentiel en démocratie dans la mesure où il permet un contrôle des pouvoirs ainsi qu'une transmission libre de l'information et des opinions. Cela correspond à ce que Dominique Wolton appelle « les trois légitimités de la démocratie » que sont « la politique, l'information [et] la communication »¹.

Ce travail axé sur l'image politique nous incite *a priori* à considérer que les développements du marketing politique au vingtième siècle ont vidé le domaine politique de son sens et il apparaît de prime abord que l'importance de la forme du message émis par les personnalités politiques a fini par prendre le dessus sur celle du fond et des idées. Le fait que la vie privée des responsables publics puisse être commentée par les médias parfois davantage que leurs propositions politiques donne l'impression d'une mise en scène manquant par essence d'authenticité et de profondeur². C'est ce que remarque Arnaud Mercier lorsqu'il affirme :

La communication conçue comme cosmétique, pour cacher la vacuité politique, a montré ses limites, elle suscite deux formes de réaction : l'indifférence (montée de l'abstentionnisme chronique) ou le rejet (montée des forces populistes et démagogues qui entendent dénoncer le « système politico-médiatique »)³.

Le développement de la communication politique a conduit à un désengagement et à une méfiance du peuple vis-à-vis de ses représentants. Depuis les années 1980 et la démocratisation du média télévisuel, l'apparition d'internet et des réseaux sociaux n'a fait qu'amplifier ce phénomène, aujourd'hui principale source d'inquiétude tant pour les citoyens que pour les responsables publics dans de nombreux pays. Pour autant, il existe une autre façon de considérer l'importance accordée par les personnalités politiques à leur image, cette dernière

¹ Dominique Wolton, *Hermès* n°4, « Le Nouvel Espace public », 1989, <<https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-1989-1.htm>>, consulté le 13.06.2018.

² En 2008, Jamil Dakhlija s'est mis à utiliser le terme « pipolisation » pour définir ce phénomène : Jamil Dakhlija, *Politique people*. Rosny : Breal, 2008.

³ Arnaud Mercier (dir.), *op. cit.*, p. 28.

ne se substituant pas à la politique mais lui permettant d'exister. La question de la représentation est essentielle à la survie de la politique dans la mesure où, comme nous l'avons démontré tout au long de ce travail, la politique est comparable à une pièce de théâtre où les personnes deviennent des personnalités incarnant des personnages qui revêtent différentes *persona*. Par ailleurs, avec les développements médiatiques, le monologue imposé par le responsable public à ses concitoyens est remplacé par un dialogue où les médias agissent en tant qu'intermédiaires mais aussi, parfois, en tant qu'organes garantissant le contrôle de l'information.

*

Il conviendra, pour finir, d'observer les évolutions de l'image politique de Margaret Thatcher au-delà de la période étudiée afin de constater ce qu'il en est advenu. Cette ouverture constitue une tentative d'utiliser les fruits de la recherche menée pour répondre au questionnement suivant : quelles furent, de manière générale, les nouvelles inflexions prises par l'image politique de Margaret Thatcher après 1990 ?

Une fois le parti conservateur délesté de sa dirigeante, dont beaucoup avouaient ouvertement ne plus supporter l'autorité excessive, rares furent les politiciens qui s'avisèrent de proposer des mesures politiques allant à l'encontre des préceptes thatcheriens. Margaret Thatcher avait marqué de son sceau la politique britannique et durablement affaibli les inflexions sociales de la clause IV du parti travailliste en permettant, notamment, l'émergence du « Big Bang » financier de 1986. En somme, elle avait fait reculer les politiques dites de gauche et instauré une droitisisation des partis. Aucun des dirigeants du parti conservateur ni même aucun Premier ministre, qu'il fût conservateur ou travailliste, ne prit l'initiative de bouleverser ce qui avait été mis en place par les gouvernements Thatcher au cours des années 1980, notamment par rapport à ses politiques néolibérales et à sa réticence à négocier avec les syndicats. Tony Blair fut l'exemple même du Premier ministre travailliste qui suivit assez fidèlement les convictions politiques de son prédécesseur conservateur qu'était Margaret Thatcher. Comme le note Simon Jenkins, « le gouvernement Blair était en pilotage automatique thatcherien »¹. Nous postulons donc que le New Labour n'avait pas été créé de toutes pièces par Tony Blair et son équipe mais qu'il s'inspira grandement du legs thatcherien :

¹ « The Blair government was on a Thatcherite autopilot. », Simon Jenkins, *op. cit.*, p. 336.

La réaction politique radicale à la planification holistique de la protection sociale eut lieu en deux phases politiques distinctes : le conservatisme de la nouvelle droite des années 1980 et 1990 ; suivi du gestionnariat du New Labour à la fin des années 1990 et [au début de] ce nouveau siècle. Concrètement, il s'agit d'un continuum de méthodes appliquées au monde de l'entreprise, de mesures de performance et de privatisation, cet ensemble incluant une érosion soutenue de l'État-providence¹.

À compter de 1997, les citoyens britanniques eurent d'ailleurs de plus en plus l'impression que les partis politiques étaient tous plus ou moins semblables en ce qu'ils proposaient les mêmes types de politiques² :

Quiconque suivait, même de manière superficielle, les informations en 1980 savait ce qui distinguait les travaillistes des conservateurs. En 1990, il vous fallait un expert pour vous dire sur quels plans les politiques conservatrices et travaillistes divergeaient³.

Ainsi, les successeurs de Margaret Thatcher aux fonctions de Premier ministre marchèrent presque tous dans ses pas comme s'ils avaient accepté le principe selon lequel « il n'existe pas d'alternative ». Tony Blair décrivit celle qui l'avait précédé comme « un éminent personnage politique »⁴ et déclara avoir « toujours considéré [que son propre] travail consistait à bâtir sur certaines des fondations qu'elle avait érigées plutôt que de s'en affranchir »⁵. En ce qui concerne David Cameron, il rendit hommage à la femme politique et à son legs indélébile :

Ce qui est remarquable, quand on l'observe avec le recul historique, est le fait que tant de ces arguments ne font plus du tout débat. Plus personne ne souhaite

¹ « The radical political reaction to the holistic planning of social welfare occurred in two political phases : the new right conservatism of the 1980s and 1990s ; followed by New Labour's managerialism of the late 1990s and the new century, in practice a continuum of applied business methods, performance measurement and privatisation, all including a steady erosion of welfare statism. », Bill Jones et Philip Norton (dir.), *op. cit.*, p. 538.

² *Ibidem*, p. 214.

³ « Anybody who followed the news even cursorily in 1980 knew what distinguished Labour from the Conservatives. By 1990, it took a specialist to tell you where Conservative and Labour policies diverged. », Andy McSmith, *op. cit.*, p. 341.

⁴ « a towering political figure », hommage de Tony Blair à Margaret Thatcher, le 8 avril 2013, <<http://www.bbc.com/news/av/uk-politics-22073434/tony-blair-my-job-was-to-build-on-some-thatcher-policies>>, consulté le 12/06/2018.

⁵ « I always thought my job was to build on some of the things she had done rather than reverse them. », hommage de Tony Blair à Margaret Thatcher, le 8 avril 2013, <<http://www.bbc.com/news/av/uk-politics-22073434/tony-blair-my-job-was-to-build-on-some-thatcher-policies>>, consulté le 12/06/2018.

retourner à l'époque où des grèves avaient lieu sans concertation préalable. Personne ne pense que les grands groupes industriels devraient appartenir à l'État. [...] Tant de principes pour lesquels Margaret Thatcher s'est battue font à présent incontestablement partie du paysage politique de notre pays. Comme l'avait fait remarquer Winston Churchill, il y a certaines personnalités politiques qui « marquent leur époque » - et Margaret Thatcher était indubitablement de celles-ci¹.

Pour beaucoup de politiciens britanniques du vingt-et-unième siècle, Margaret Thatcher est devenue une icône du vingtième siècle dont le modèle ne peut être remis en question. Ainsi, dans l'ouvrage d'Iain Dale recueillant des témoignages concernant l'ancien Premier ministre, un grand nombre de remarques laissent entrevoir à quel point elle est devenue un personnage mythifié érigé au rang des grandes icônes du siècle dernier². Le film *The Iron Lady*, réalisé par Phyllida Lloyd et sorti en 2011, reflète l'intérêt toujours présent en ce début de vingt-et-unième siècle pour la représentation de la figure politique incontournable qu'était Margaret Thatcher³. Il permit à Meryl Streep d'obtenir l'oscar de la « meilleure actrice » pour sa performance de haut niveau en tant que Dame de fer. Ce film, qui oscille entre la période où Margaret Thatcher était au pouvoir et celle où elle était âgée et atteinte de la maladie d'Alzheimer, propose un point de vue plutôt élogieux qui incite le spectateur à faire preuve de compassion vis-à-vis de l'ancien Premier ministre. Cela dit, il a permis au grand public de

¹ « What is remarkable, looking back now, is how many of those arguments are no longer arguments at all. No one wants to return to strikes called without a ballot. No one believes that large industrial companies should be owned by the state. [...] So many of the principles that Lady Thatcher fought for are now part of the accepted political landscape in our country. As Winston Churchill once put it, there are some politicians who 'make the weather' – and Margaret Thatcher undoubtedly was one of them. », hommage de David Cameron à Margaret Thatcher devant la Chambre des communes, le 10 avril 2013, <<https://hansard.parliament.uk/Commons/2013-04-10/debates/1304104000001/TributesToBaronessThatcher?highlight=thatcher#contribution-1304104000007>>, consulté le 05/09/2018.

² « Un journaliste du *Guardian* m'a appelé pour me demander de nommer une icône du vingtième siècle. [...] J'ai répondu, 'J'imagine qu'on vous a déjà donné celles qui coulent de source comme Thatcher.' » / « A *Guardian* reporter once rang me to ask me to nominate an icon of the twentieth century. [...] I said, 'I assume you've already got the obvious ones like Thatcher.' », Adam Boulton, cité dans Iain Dale (dir.), *op. cit.*, p. 12., « le meilleur Premier ministre en temps de paix que notre pays ait connu » / « the greatest peacetime Prime Minister our country has seen. », Michael Howard, cité dans *ibidem*, p. 394., « Margaret Thatcher est le meilleur Premier ministre britannique en temps de paix du vingtième siècle » / « Margaret Thatcher is the greatest British peacetime Prime Minister of the twentieth century. », Eric Pickles, cité dans *ibid.*, p. 415., « Margaret Thatcher [...] était le meilleur Premier ministre en temps de paix du vingtième siècle » / « Margaret Thatcher [...] was the greatest peacetime Prime Minister of the twentieth century. », Barbara Taylor Bradford, citée dans *ibid.*, p. 465., « le meilleur Premier ministre de tous les temps » / « the greatest Prime Minister of all time. », Christopher Chope, cité dans *ibid.*, p. 548.

Margaret Thatcher est souvent présentée comme le meilleur Premier ministre *en temps de paix* alors que la plupart des conservateurs continuent à considérer Winston Churchill comme le meilleur Premier ministre du vingtième siècle, toutes périodes confondues.

³ Voir illustrations : fig. 10.

mieux comprendre en quoi les années Thatcher avaient transformé le Royaume-Uni et conduit à la société britannique actuelle, si différente de celles d'autres pays européens. Comme l'avait affirmé sans détour Margaret Thatcher dans les années 1990, « Au Royaume-Uni, nous sommes à présent tous thatchériens »¹. Selon l'ancien Premier ministre, le pays avait drastiquement changé : il n'était plus du tout celui qu'il avait été dans les années 1970. Évidemment, contrairement à ce qu'elle affirma, tous les Britanniques ne se sentaient pas « thatchériens ». Il s'agissait là encore d'une stratégie politique ayant pour but de faire croire aux Américains, et au monde entier, que les changements mis en place tout au long des années 1980 étaient indélébiles et inaltérables.

Malgré les tentatives de Margaret Thatcher de continuer à soigner son image au-delà de sa démission en 1990, une partie importante de la population britannique persistait à la percevoir comme l'ennemie des classes ouvrières et de la justice sociale. Après l'annonce par les médias de son décès survenu le 8 avril 2013, nombreux furent ceux qui manifestèrent leur joie. L'image politique de Margaret Thatcher ne se limitait donc pas à celle d'une figure tutélaire ayant guidé avec succès le Royaume-Uni vers le vingt-et-unième siècle. Comme toujours, elle avait de nombreux défenseurs et au moins autant de détracteurs. Les vidéos filmées lors de manifestations anti-Thatcher à Londres et à Brixton dans les jours qui suivirent son décès sont éloquentes². Ces vidéos, postées sur la toile par le journal de gauche traditionnellement opposé au thatchérisme qu'est le *Guardian*, montrent des effusions d'allégresse de la part de Britanniques fêtant la fin d'une époque vécue comme un tourment social et économique. Les personnes interrogées par le journaliste mettent en avant les effets sociaux néfastes des politiques économiques thatchériennes sur le long terme. Par ailleurs, la plupart des témoignages recueillis dans ce reportage révèlent que l'ancien Premier ministre était perçu comme à l'origine des maux dont souffraient les Britanniques suite à la crise économique mondiale de 2008. Selon eux, Margaret Thatcher avait détruit l'idée de société solidaire et attisé les tensions sociales. Ces manifestations célébrant la mort d'un ancien Premier ministre constituent un phénomène nouveau dans un régime démocratique et un spectacle qui peut

¹ « In Britain, we're all Thatcherites now. », discours de Margaret Thatcher lors d'une fête aux États-Unis à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, le 24 octobre 1995, cité dans Stephen Blake et Andrew John, *op. cit.*, p. 159.

Margaret Thatcher tint les mêmes propos lors d'un entretien pour le *Daily Telegraph* quelques mois plus tard : « On me dit que nous sommes à présent tous thatchériens. » / « I am told we are all Thatcherites now. », *Daily Telegraph*, le 9 décembre 1996, cité dans *ibidem*, p. 159.

² « Anti Margaret Thatcher Party Trafalgar Square – Uncensored », *Guardian*, vidéo mise en ligne sur Youtube le 15 avril 2013, <<https://www.youtube.com/watch?v=E02SswGxeSM>>, consultée le 13.06.2018. / « Margaret Thatcher's Death Celebrated in Brixton », vidéo mise en ligne sur Youtube le 9 avril 2013, <<https://www.youtube.com/watch?v=wrxy93fY3vI>>, consultée le 13.06.2013.

surprendre par sa brutalité. La rancœur exprimée fait ressortir les aspects les plus négatifs de l'image politique de Margaret Thatcher, comme si la distance historique n'avait pas permis de calmer les hostilités. Ces manifestations démontrent en effet que l'aspect polarisant de l'image politique de Margaret Thatcher était toujours perceptible vingt-trois ans après la fin de ses fonctions de Premier ministre. Son décès engendra un retour vers le passé qui fit resurgir des émotions depuis longtemps enfouies.

Cela dit, les témoignages mis en avant par le *Guardian* forment un contraste très net avec les articles publiés dans certains journaux comme le *Sunday Express* qui rendit un hommage très appuyé à l'ancien Premier ministre tout en soulignant le rôle joué par le journal dans les années 1970 et 1980 pour soutenir les politiques thatchériennes¹. Un article mit par exemple l'accent sur la capacité de Margaret Thatcher à allier vie privée épanouie et vie publique ambitieuse ainsi que sur la « trahison » de ses collègues en 1990². Son ancien conseiller médiatique, Bernard Ingham, profita de cette tribune pour lui rendre un hommage garantissant une fois de plus la promotion de son image politique : « Margaret Thatcher peut se prévaloir de deux grandes réussites : elle a mis fin à la décrépitude du Royaume-Uni et a transformé le pays. »³ Dans la même veine, le *Telegraph* donna la parole à Carol Thatcher qui ne manque pas d'expliquer aux lecteurs à quel point sa mère avait été une femme politique exceptionnelle. Dans l'article, Carol Thatcher revient sur les valeurs acquises par sa mère au cours de son enfance qui lui permirent de mener à bien ses fonctions de Premier ministre : « C'était une enfant motivée, une adolescente très motivée et nous savons tous à quel point elle l'était en tant qu'adulte »⁴. Les hommages rendus par d'autres journaux et par la BBC le jour de son décès furent plus neutres, la BBC s'étant, par exemple, contentée de rappeler les différents événements qui avaient eu lieu tout au long de ses mandats de Premier ministre⁵.

À l'heure actuelle, Margaret Thatcher continue donc de polariser les opinions. Tout comme ses mesures politiques étaient conçues pour prendre effet sur le long terme, son image politique est de celles qui font preuve d'une stabilité tout à fait extraordinaire, et ce malgré les nombreuses déconstructions et reconstructions qui eurent lieu pendant la période

¹ *Sunday Express*, 14 avril 2013.

² *Ibidem*.

³ « Margaret Thatcher has two great achievements to her name : she stopped the rot in Britain and turned the country round. », hommage de Bernard Ingham à Margaret Thatcher, *ibid*.

⁴ « She was a motivated child, a very motivated teenager and we all know what a motivated adult she became. », Carol Thatcher citée dans le *Telegraph*, 9 avril 2013, <<https://www.telegraph.co.uk/news/politics/margaret-thatcher/9981395/Margaret-Thatcher-austere-childhood-helped-shape-public-life-says-daughter.html>>, consulté le 01.08.2018.

⁵ « BBC News One – Margaret Thatcher has died », 8 avril 2013, <<https://www.youtube.com/watch?v=dqRLdIuqeol>>, consulté le 13.06.2018.

étudiée. En effet, l'image complexe et protéiforme qu'elle se construit alors qu'elle était au pouvoir semble s'être figée dans l'inconscient collectif. Par ailleurs, les événements de l'actualité britannique font sans cesse écho à la figure qu'était Margaret Thatcher, qu'il s'agisse du Brexit ou de la nomination d'un nouveau Premier ministre de sexe féminin, Theresa May. L'image politique est utilisée à un moment donné, par une personnalité politique, pour des raisons stratégiques. Dès lors que cette personnalité n'est plus au pouvoir, il semblerait que l'image perd sa qualité politique et gagne en stabilité car elle n'est plus soumise aux impératifs stratégiques. Cela dit, certains successeurs - contempteurs et prétendus héritiers du thatchérisme - n'hésitent pas à instrumentaliser le legs thatchérien dans leur propre intérêt en altérant constamment sa présentation. En ce sens, même pourvue d'une plus grande stabilité, l'image politique de Margaret Thatcher semble s'être éloignée de la vérité historique pour se rapprocher du mythe.

Chronologie

La chronologie non-exhaustive présentée ci-dessous met en avant les principaux événements décrits et étudiés dans le développement de cette thèse.

1950	23 février	Élections législatives : Clement Attlee conserve le pouvoir avec une majorité de 6 sièges. Margaret Roberts obtient un score honorable à Dartford mais ne met pas en danger l' élu sortant travailliste.
1951	25 octobre	Élections législatives : Winston Churchill revient au pouvoir avec une majorité de 17 sièges. Margaret Roberts améliore à peine son résultat de l'année précédente à Dartford.
	décembre	Margaret Roberts épouse Denis Thatcher et quitte son emploi de chimiste pour débiter une formation d' avocat.
1953	mai	Margaret Thatcher donne naissance à des jumeaux (Mark et Carol). Elle passe ses examens de droit et entre au barreau au début de l'année 1954.
1955	5 avril	Winston Churchill quitte ses fonctions de Premier ministre. Anthony Eden lui succède le lendemain.
	26 mai	Élections législatives : les conservateurs obtiennent 49,7% des voix. Clement Attlee quitte ses fonctions de chef du parti travailliste. Il est remplacé par Hugh Gaitskell.
1957	9 janvier	Démission d'Anthony Eden. Harold Macmillan lui succède le lendemain.
	fin janvier	Margaret Thatcher devient la candidate conservatrice de la circonscription de Finchley.
1959	8 octobre	Élections législatives : victoire des conservateurs. Macmillan reste Premier ministre. Margaret Thatcher entre au Parlement en tant que députée pour la circonscription de Finchley.
1961	9 octobre	Margaret Thatcher est chargée de la mission « Pensions et Assurances sociales » auprès du ministre.
1963	18 octobre	Sir Alec Douglas-Home remplace Harold Macmillan en tant que Premier ministre.

1964	15 octobre	Élections législatives : le parti travailliste mené par Harold Wilson (qui a remplacé Hugh Gaitskell, décédé en janvier 1963) remporte la victoire.
1965	27 juillet	Edward Heath remplace Alec Douglas-Home à la tête du parti conservateur.
1966	31 mars	Harold Wilson provoque de nouvelles élections législatives remportées par le parti travailliste. Margaret Thatcher entre dans l'équipe fantôme des Finances, menée par Ian Macleod.
1970	18 juin	Élections législatives : le parti travailliste est vaincu par les conservateurs. Edward Heath devient Premier ministre. Margaret Thatcher est nommée secrétaire d'État à l'Éducation et entre dans le cabinet Heath.
1974	28 février	Edward Heath perd les élections anticipées qu'il a provoquées. Harold Wilson revient au pouvoir. Margaret Thatcher prend les fonctions de porte-parole de l'opposition pour les affaires financières.
	10 octobre	Élections législatives : Harold Wilson est maintenu en tant que Premier ministre. Margaret Thatcher devient chancelier de l'Échiquier au sein de l'équipe fantôme pendant quelques mois.
1975	4 février	Edward Heath, contraint de se soumettre à un vote des députés conservateurs, est devancé par Margaret Thatcher de 130 voix. Il annonce sa démission.
	11 février	Deuxième tour du vote des députés conservateurs : Margaret Thatcher remporte la victoire et devient chef du parti.
1976	16 mars	Harold Wilson démissionne. James Callaghan devient chef du parti travailliste et Premier ministre le 5 avril.
1977	23 mars	Début du pacte <i>Lib-Lab</i> qui durera jusqu'en juillet 1978.
1979	28 mars	Le gouvernement Callaghan est battu aux Communes par 311 voix contre 310.
	3 mai	Élections législatives : le parti conservateur, mené par Margaret Thatcher, remporte la victoire avec 339 sièges contre 269 pour les travaillistes et 11 pour les libéraux.
	10 septembre au 21 décembre	Conférence de Lancaster House sur l'avenir de la Rhodésie du Sud.

1980	2 janvier au 31 mars	Grève de la sidérurgie qui se solde par un échec des syndicats face au gouvernement.
	10 novembre	Michael Foot devient chef du parti travailliste.
1981	27 au 29 février	Élections en Rhodésie du Sud. L'ancienne colonie devient indépendante sous le nom de Zimbabwe.
	1 ^{er} mars au 3 octobre	Grève de la faim des détenus de l'Armée républicaine irlandaise dans la prison de Maze en Irlande du Nord.
	10 au 12 avril	Violentes émeutes à Brixton dans la banlieue sud de Londres.
	3 au 6 juillet	Violentes émeutes à Toxteth, un quartier de Liverpool.
1982	2 avril au 15 juin	Guerre des Malouines et victoire britannique.
1983	9 juin	Élections législatives : victoire du parti conservateur avec 397 sièges contre 209 pour les travaillistes et 23 pour l'Alliance libérale-sociale démocrate.
	11 juin	Remaniement ministériel : Geoffrey Howe quitte les Finances pour les Affaires étrangères et Nigel Lawson devient chancelier de l'Échiquier.
	2 octobre	Neil Kinnock remplace Michael Foot en tant que chef du parti travailliste.
	17 décembre	Attentat de l'Armée républicaine irlandaise devant les magasins Harrods à Londres. Bilan : 5 tués et 90 blessés.
1984	7 mars	Début de la grève des mineurs qui durera un an.
	12 octobre	Attentat de l'Armée républicaine irlandaise au Grand Hotel de Brighton la veille du congrès du parti conservateur. Bilan : 4 morts et 30 blessés.
	19 novembre	Margaret Thatcher ratifie l'accord de rétrocession de Hong-Kong en 1997.
1985	23 janvier	Premier débat parlementaire télévisé à la Chambre des lords.
	5 mars	Fin de la grève des mineurs.
	28 et 29 septembre	Nouvelles émeutes à Brixton.
1986	9 janvier	Démission de Michael Heseltine suite à son différend avec Margaret Thatcher concernant l'affaire Westland.
	27 octobre	« Big Bang » financier à la City.
1987	28 mars au 1 ^{er} avril	Margaret Thatcher est reçue par Michael Gorbatchev à Moscou.
	11 juin	Élections législatives : le parti conservateur remporte la victoire avec 376 sièges.

		Remaniement ministériel.
1988	20 septembre	Discours de Margaret Thatcher au Collège de l'Europe à Bruges.
1989	18 juin	Défaite des conservateurs aux élections européennes. À compter de cette date, les sondages d'opinion seront constamment favorables aux travaillistes.
	28 juillet	Remaniement ministériel : Geoffrey Howe quitte le ministère des Affaires étrangères. Il est remplacé par John Major.
	26 octobre	Démission de Nigel Lawson, chancelier de l'Échiquier, remplacé par John Major, lui-même remplacé au ministère des Affaires étrangères par Douglas Hurd.
	5 décembre	Vote pour l'élection du chef du parti conservateur. Margaret Thatcher obtient la majorité des voix.
1990	11 février	Libération de Nelson Mandela.
	1 ^{er} avril	La <i>community charge</i> , dite « <i>poll tax</i> », entre en vigueur en Angleterre et au pays de Galles. Son adoption a été précédée par des émeutes, notamment à Londres le 31 mars.
	2 août	Invasion du Koweït par l'Irak.
	5 octobre	Annnonce par le chancelier de l'Échiquier de l'entrée du Royaume-Uni dans le mécanisme de change du Système monétaire européen.
	28 octobre	Sommet européen de Rome : les partenaires du Royaume-Uni fixent une date pour la deuxième étape de l'Union économique et monétaire malgré la ferme opposition de Margaret Thatcher.
	1 ^{er} novembre	Démission de Geoffrey Howe. Dernier remaniement ministériel du gouvernement Thatcher.
	13 novembre	Geoffrey Howe fait son discours de démission devant les Communes. Ce discours, retransmis à la télévision, porte sérieusement atteinte à Margaret Thatcher.
	14 novembre	Michael Heseltine annonce sa candidature à la direction du parti conservateur. Les sondages publiés par la presse dans les jours qui suivent indiquent que Michael Heseltine est mieux placé que Margaret Thatcher pour remporter les prochaines élections législatives.
	20 novembre	Margaret Thatcher manque de 4 voix sa réélection en tant que chef du parti au premier tour.
	22 novembre	Après avoir consulté ses conseillers et ministres, Margaret Thatcher renonce à se présenter au second tour de l'élection de chef du parti.

- 27 novembre Au second tour, John Major obtient 185 voix contre 131 pour Michael Heseltine et 56 pour Douglas Hurd. John Major n'obtient pas la majorité absolue mais ses concurrents décident de retirer leurs candidatures en sa faveur.
- 28 novembre Margaret Thatcher quitte ses fonctions de Premier ministre au profit de John Major.

Bibliographie

I. Sources primaires

- ABSE, Leo. *Margaret, Daughter of Beatrice*. Londres : Jonathan Cape, 1989.
- ARNOLD, Bruce. *Margaret Thatcher : A Study in Power*. Londres : Hamish Hamilton, 1984.
- BONNETT, Kevin, BROMLEY, Simon et LING, Tom. *Thatcherism : A Tale of Two Nations*. Hoboken : Blackwell Publishing, 1989.
- BROWN, Phillip et SPARKS, Richard (dir.). *Beyond Thatcherism : Social Policy, Politics and Society*. Maidenhead : Open University Press, 1989.
- CAMPBELL, Beatrix. *The Iron Ladies : Why do Women Vote Tory ?* Londres : Virago, 1987.
- CHARLOT, Monica (dir.), *Les Élections législatives britanniques du 9 juin 1983*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, 1984.
- COSGRAVE, Patrick. *Margaret Thatcher : A Tory and Her Party*. Londres : Hutchinson, 1978.
- _____. *Thatcher : The First Term*. Londres : Bodley Head, 1985.
- FABER, Doris. *Margaret Thatcher : Britain's "Iron Lady"*. Londres : Puffin Books, 1986.
- GARFINKEL, Bernard. *Margaret Thatcher*. Langhorne : Chelsea House, 1985.
- HALL, Stuart. *The Hard Road to Renewal : Thatcherism and the Crisis of the Left*. New-York : Verso Books, 1988.
- HALL, Stuart et MARTIN, Jacques (dir.). *The Politics of Thatcherism*. Londres : Lawrence and Wishart, 1983.
- HARRIS, Kenneth. *Thatcher*. Londres : Weidenfeld & Nicolson, 1988.
- HOLMES, Martin. *Thatcherism : Scope and Limits, 1983-87*. Londres : Palgrave Macmillan, 1989.
- JENKINS, Peter. *Mrs. Thatcher's Revolution*. Londres : Pan Books, 1989.
- JUNOR, Penny. *Margaret Thatcher : Wife, Mother, Politician*. Londres : New English Library, 1984.
- KAVANAGH, Dennis. *Thatcherism and British Politics : The End of Consensus ?* Oxford : Oxford University Press, 1987.
- LEVIN, Angela. *Margaret Thatcher*. Ibadan : Evans Brothers Ltd, 1981.
- LEWIS, Russell. *Margaret Thatcher : A Personal and Political Biography*. Londres : Kegan Paul, 1975.

- MACINNES, John. *Thatcherism at Work : Industrial Relations and Economic Change*. Milton Keynes : Open University Press, 1989.
- MAYER, Allan J. *Madam Prime Minister*. Colchester : TBS, 1980.
- MINOGUE, Kenneth et BIDDISS, Michael (dir.). *Thatcherism : Personality and Politics*. Londres : Palgrave Macmillan, 1987.
- MURRAY, Patricia. *Margaret Thatcher : A Profile*. Londres : W.H. Allen, 1980.
- RABAN, Jonathan. *God, Man, and Mrs Thatcher : A Critique of Mrs Thatcher's Address to the General Assembly of the Church of Scotland*. Londres : Chatto & Windus, 1989.
- RIDDELL, Peter. *The Thatcher Government*. Oxford : Blackwell, 1985.
- SALUSBURY, Matthew. *Thatcherism Goes to College : Conservative Assault on Higher Education*. Brunswick : Canary Press, 1989.
- SKIDELSY, Robert (dir.). *Thatcherism*. Londres : Chatto & Windus, 1988.
- THATCHER, Margaret. *Statecraft : Strategies for a Changing World*. New York : Harper Collins, 2002.
- _____. *The Path to Power*. Londres : Harper Collins, 1995.
- _____. *The Downing Street Years*. Londres : Harper Collins, 1993.
- THOMSON, Andrew. *Margaret Thatcher : The Woman Within*. Londres : W.H. Allen, 1989.
- TYLER, Rodney. *Campaign ! The Selling of the Prime Minister*. Londres : Grafton Books, 1987.
- WEBSTER, Wendy. *Not a Man to Match Her : The Marketing of a Prime Minister*. Londres : The Women's Press Limited, 1990.
- WRIGHT, Giles. *ABC of Thatcherism, 1979-89*. Londres : Fabian Society, 1989.
- YOUNG, Hugo. *One of Us : A Biography of Margaret Thatcher*. Londres : MacMillan, 1989.

Ressources électroniques

<<http://www.margarethatcher.org>>

<<https://hansard.parliament.uk>>

<<http://www.theguardian.com>>

<<http://traces.revues.org>>

<<https://www.cairn.info>>

<<https://www.youtube.com>>

< <https://www.universalis.fr/encyclopedie>>

<<http://subaru.univ-lemans.fr>>

<<http://oed.com>>

<<http://www.cnrtl.fr>>

II. Sources secondaires

1. Margaret Thatcher et thatchérisme

AITKEN, Jonathan. *Margaret Thatcher : Power and Personality*. Londres : Bloomsbury Continuum Publishing, 2014.

BALE, Tim (dir.). *Margaret Thatcher*. Abingdon-on Thames : Routledge, 2014.

BECKETT, Francis et HENCKE, David. *Marching to the Fault Line : The 1984 Miners' Strike and the Battle for Industrial Britain*. Londres : Constable, 2009.

BERLINSKI, Claire. *There Is No Alternative : Why Margaret Thatcher Matters*. New-York : Basic Books, 2011.

BERMANT, Azriel. *Margaret Thatcher and the Middle East*. Cambridge : Cambridge University Press, 2016.

BLAKE, Stephen et JOHN, Andrew. *Iron Lady : The Thatcher Years*. Londres : Michael O'Mara Books Limited, 2012 [2003].

BLUNDELL, John. *Margaret Thatcher : A Portrait of the Iron Lady*. New-York : Algora Publishing, 2008.

BRENDAN, Evans. *Thatcherism and British Politics, 1975-1997*. Stroud : Sutton Publishing, 2000.

CAMPBELL, John. *Margaret Thatcher. Volume One : The Grocer's Daughter*. Londres : Jonathan Cape, 2000.

_____. *Margaret Thatcher. Volume Two : The Iron Lady*. Londres : Jonathan Cape, 2003.

CANNADINE, David. *Margaret Thatcher : A Life and Legacy*. Oxford : Oxford University Press, 2017.

CHARLOT, Monica et POIRIER, François (dir.), « Le Thatchérisme ». *Revue française de civilisation britannique*, vol. VI, n°4, 1991.

COOPER, James. *Margaret Thatcher and Ronald Reagan : A Very Political Special Relationship*. Londres : Palgrave Macmillan, 2012.

CRINES, Andrew, HEPPELL, Timothy et DOREY, Peter. *The Political Rhetoric and Oratory of Margaret Thatcher*. Londres : Palgrave Macmillan, 2016.

CULLEN, Catherine. *Margaret Thatcher : une dame de fer*. Paris : Odile Jacob, 1991.

DALE, Iain (dir.). *Memories of Margaret Thatcher : A Portrait, by Those Who Knew Her Best*. Londres : Biteback Publishing Ltd, 2013.

EDGELL, Stephan et DUKE, Vic. *A Measure of Thatcherism : A Sociology of Britain*. Crows Nest : Unwine Hyman, 1991.

EVANS, Eric J. *Thatcher and Thatcherism*. New-York : Routledge, 2004 [1997].

FILBY, Eliza. *God & Mrs Thatcher : The Battle for Britain's Soul*. Londres : Biteback Publishing Ltd, 2015.

FRIEDMAN, Lester (dir.). *Fires Were Started : British Cinema and Thatcherism*. New-York : Wallflower Press, 2007.

GAMBLE, Andrew. *The Free Economy and the Strong State : The Politics of Thatcherism*. Londres : Palgrave, 1994.

GARDINER, Nile et THOMPSON, Stephen. *Margaret Thatcher on Leadership : Lessons for American Conservatives Today*. Washington : Regnery Publishing, 2013.

GEELHOED, Bruce. *Margaret Thatcher : In Victory and Downfall, 1987 and 1990*. Santa Barbara : Praeger, 1992.

GILMOUR, Ian. *Dancing with Dogma : Britain Under Thatcherism*. New-York : Simon and Schuster, 1992.

GOUIFFÈS, Pierre-François. *Margaret Thatcher face aux mineurs*. Toulouse : Privat, 2007.

HARRIS, Robin. *Not for Turning : The Life of Margaret Thatcher*. Londres : Corgi, 2013.

HENNESSY, Thomas. *Hunger Strike : Margaret Thatcher's Battle with the IRA, 1980-1981*. Newbridge : Irish Academic Press, 2014.

HOWE, Geoffrey. *Conflict of Loyalty*. Londres : Pan Books, 1995 [1994].

INGHAM, Bernard. *Kill the Messenger*. Londres : Hammersmith, 1991.

JENKINS, Simon. *Thatcher and Sons : A Revolution in Three Acts*. Londres : Penguin Books, 2007 [2006].

LAURENT, Alain, LEMOSSE, Michel et LAINE, Mathieu. *Margaret Thatcher : Discours et conférences (1968-1992)*. Paris : Les Belles Lettres, 2016.

LEDGER, Robert. *Neoliberal Thought and Thatcherism : 'A Transition From Here to There ?'* Abingdon-on-Thames : Routledge, 2017.

LERUEZ, Jacques. *Le Phénomène Thatcher*. Bruxelles : Éditions Complexe, 1991.

_____, *Thatcher : la Dame de fer*. Bruxelles : André Versaille Éditeur, 2012.

LETWIN, Shirley Robin. *The Anatomy of Thatcherism*. Londres : Flamingo, 1992.

LEYDIER, Gilles. « Les Années Thatcher en Écosse : l'Union remise en question ». Presses de Sciences Po, vol. XLIV, 1994.

LIGHTFOOT, Warwick. *Margaret Thatcher : The Economics of Creative Destruction*. Londres : Searching Finance Ltd, 2014.

McSMITH, Andy. *No Such Thing as Society : A History of Britain in the 1980s*. Londres : Constable & Robinson Ltd, 2011.

MADDOX, Brenda. *Maggie*. Londres : Coronet, 2003.

MOORE, Charles. *Margaret Thatcher, The Authorized Biography : Volume One*. Londres : Penguin Books, 2014 [2013].

_____. *Margaret Thatcher, the Authorized Biography : Volume Two*. Londres : Penguin Books, 2015.

PAOLI, Pia. *Biographie de Margaret Thatcher*. Jersey : Vibra Publishing, 1991.

PHILPOT, Robert. *Margaret Thatcher : The Honorary Jew – How Britain’s Jews Helped Shape the Iron Lady and Her Beliefs*. Londres : Biteback Publishing, 2017.

PORCU, Sébastien. *Margaret Thatcher : l’inflexible dame de fer d’Angleterre*. Paris : 50Minutes.fr, 2015.

PUGLIESE, Stanislao et DALE, Iain (dir.). *The Political Legacy of Margaret Thatcher*. Washington : Politico, 2003.

REITAN, Earl A. *The Thatcher Revolution : Margaret Thatcher, John Major, Tony Blair, and the Transformation of Modern Britain, 1979-2001*. Lanham : Rowman & Littlefield Publishers, 2003.

RENEWICK, Robin. *A Journey with Margaret Thatcher: Foreign Policy under the Iron Lady*. Londres : Biteback Publishing Ltd, 2013.

SERGEANT, Jean-Claude. *La Grande-Bretagne de Margaret Thatcher, 1979-1990*. Paris : Presses Universitaires de France, 1994.

SHEPHARD, Gillian. *The Real Iron Lady : Working with Margaret Thatcher*. Londres : Biteback Publishing Ltd, 2013.

SLOCOCK, Caroline. *People Like Us : Margaret Thatcher and Me*. Londres : Biteback Publishing, 2018.

SMITH, Ronald A. *The Premier Years of Margaret Thatcher*. Londres : Kevin Francis Publishing, 1990.

STEINBERG, Blema G. *Women in Power : The Personalities and Leadership Styles of Indira Gandhi, Golda Meir, and Margaret Thatcher*. Kingston : Queen’s University Press, 2008.

STEWART, David. *The Path to Devolution and Change : A Political History of Scotland Under Margaret Thatcher*. Londres : IB Tauris, 2009.

THIÉRIOT, Jean-Louis. *Margaret Thatcher*. Paris : Éditions de Fallois, 2007.

- TORRANCE, David. *'We in Scotland' : Thatcherism in a Cold Climate*. Édimbourg : Birlinn Ltd, 2009.
- URBAN, George. *Diplomacy and Disillusion at the Court of Margaret Thatcher*. Londres : I.B. Tauris, 1996.
- VELDMAN, Meredith. *Margaret Thatcher : Shaping the New Conservatism*. Oxford : Oxford University Press, 2015.
- WADDINGTON, David. *Memoirs : Dispatches from Margaret Thatcher's Last Home Secretary*. Londres : Biteback Publishing, 2012.
- WATKINS, Alan. *A Conservative Coup : The Fall of Margaret Thatcher*. Londres : Duckworth Publishers, 1991.
- WILLIAMSON, Adrian. *Conservative Economic Policymaking and the Birth of Thatcherism, 1964-1979*. Londres : Palgrave Macmillan, 2015 [2014].

2. Politique britannique

ALEXANDRE-COLLIER, Agnès (dir.). *La « Relation spéciale » Royaume-Uni – États-Unis. Entre mythe et réalité (1945-1990)*. Paris : Éditions du Temps, 2002.

ALEXANDRE-COLLIER, Agnès et AVRIL, Emmanuelle. *Les Partis politiques en Grande-Bretagne*. Paris : Armand Colin, 2014.

ALISON, Michael et EDWARDS, David (dir.). *Christianity and Conservatism : Are Christianity and Conservatism Compatible ?* Londres : Paperback, 1990.

ASSOULINE, Pierre (dir.). *À la recherche de Winston Churchill*. Paris : Perrin, 2011.

BALE, Tim. *The Conservative Party : From Thatcher to Cameron*. Cambridge : Polity Press, 2010.

BELLAIRS, Charles. *Conservative Social and Industrial Reform. Volume 1 : A Record of Conservative Legislation Between 1800 and 1974*. Londres : Conservative Political Centre, 1977.

BERTRAND, Mathilde, CROWLEY, Cornelius et LABICA, Thierry (dir.). *Ici notre défaite a commencé. La grève des mineurs britanniques (1984-1985)*. Paris : Syllepse, 2016.

BLACK, Jeremy. *A History of Britain : 1945 to Brexit*. Bloomington : Indiana University Press, 2017.

BLAIR, Tony. *A Journey*. Londres : Hutchinson, 2010.

BRENDON, Piers. *Eminent Elizabethans : Murdoch, Thatcher, Jagger & Prince Charles*. Londres : Random House UK, 2014.

BURGESS, Anthony. *One Man's Chorus*. New-York : Carroll & Graf, 1998.

CECAR, Sonia. *Blatcherism – How Much Thatcherism is in Blairism : New Labour's Neoliberal Policies*. Saarbrücken : AV Akademikerverlag, 2012.

CHARLOT, Monica. *Le Système politique britannique*. Paris : Armand Colin, 1976.

_____. *Le Pouvoir politique en Grande-Bretagne*. Paris : Presses Universitaires de France, 1990.

CHASSAIGNE, Philippe. *Histoire de l'Angleterre, des origines à nos jours*. Paris : Flammarion, 2015 [1996].

CLARK, Alan. *Diaries : Into Politics*. Londres : Weidenfeld & Nicolson, 2000.

CRADOCK, Percy. *In Pursuit of British Interests : Reflections on Foreign Policy Under Margaret Thatcher and John Major*. Londres : John Murray, 1998.

CURTIS, Sarah (dir.). *The Journals of Woodrow Wyatt*. Basingstoke : Macmillan, 1999.

DAVIES, Bernard. *From Thatcherism to New Labour*. Leicester : National Youth Agency, 1999.

DAVIS, Richard, HARRIS, Trevor et VERVAECKE, Philippe. *La Décolonisation britannique : perspectives sur la fin d'un empire, 1919-1984*. Paris : Éditions Fahrenheit, 2012.

DELMOTTE, Alex. *Le Royaume-Uni au XXe siècle*. Levallois-Perret : Vocatis, 2008.

DIXON, Keith. *Un Digne Héritier : Blair et le thatchérisme*. Paris : Raisons d'Agir, 2000.

ESTE (D'), Carlo. *Churchill : seigneur de guerre*. Paris : Perrin, 2010.

FARRALL, Stephen. *The Legacy of Thatcherism : Assessing and Exploring Thatcherite Social and Economic Policies*. Londres : British Academy, 2014.

FRISON, Danièle (dir.). *Les Années Wilson, 1964-1970*. Paris : Ellipses, 1998.

_____ (dir.). *Pauvreté et inégalités en Grande-Bretagne de 1942 à 1990*. Paris : Ellipses, 2000.

HAFFNER, Sebastian. *Churchill : un guerrier en politique*. Paris : Alvik, 2002.

HARRIS, Trevor. *Une Certaine Idée de l'Angleterre : la politique étrangère britannique au XXe siècle*. Paris : Armand Colin, 2006.

HATTERSLEY, Roy. *Fifty Years On : A Prejudiced History of Britain since the Second World War*. Londres : Little, Brown and Company, 1997.

HEFFERNAN, Richard. *New Labour and Thatcherism : Political Change in Britain*. Londres : Palgrave Macmillan, 2000.

JENKINS, David. *God, Politics and the Future*. Londres : SCM Press, 1988.

JOHN, Peter et LURBE, Pierre. *Civilisation britannique*. Paris : Hachette, 2014.

JONES, Bill et NORTON, Philip. *Politics UK: 7th Edition*. Harlow : Pearson Educated Limited, 2010 [1991].

KAVANAGH, Dennis et SELDON, Anthony. *The Powers behind the Prime Minister : The Hidden Influence of Number Ten*. Londres : Harper Collins, 1999.

LEACH, Robert. *Political Ideology in Britain*. Londres : Palgrave Macmillan, 2002.

LERUEZ, Jacques. *Les Partis politiques britanniques : du bipartisme au multipartisme ?* Paris : Presses Universitaires de France, 1982.

_____. *Le Système politique britannique : de Winston Churchill à Tony Blair*. Paris : Armand Colin, 2001.

LEYDIER, Gilles. *Partis et élections au Royaume-Uni depuis 1945*. Paris : Ellipses, 2004.

_____ (dir.). *Le Royaume-Uni à l'épreuve de la crise, 1970-1979*. Paris : Ellipses, 2016.

- LEYDIER, Gilles et MULLEN, John (dir.). « Le Royaume-Uni à l'épreuve de la crise 1970-1979 ». *Revue française de civilisation britannique*, vol. XXII, 2017.
- LEYS, Colin. *Politics in Britain : From Labourism to Thatcherism*. Toronto : University of Toronto Press, 1989.
- MOTARD, Anne-Marie (dir.). « Les Syndicats britanniques : déclin ou renouveau ? » *Revue française de civilisation britannique*, vol. XV, N°2, 2009.
- NAUMANN, Michel. *La Décolonisation britannique : 1919-1984*. Paris : Ellipses, 2012.
- NEIL, Andrew. *Full Disclosure*. Londres : Macmillan, 1996.
- O'BRIEN CASTRO, Monia et BERBERI, Carine (dir.). *30 Years After : Issues and Representations of the Falklands War*. Farnham : Ashgate Publishing, 2014.
- O'BRIEN CASTRO, Monia et HARRIS, Trevor (dir.). *Preserving the Sixties : Britain and the "Decade of Protest"*. Londres : Palgrave Macmillan, 2014.
- PIMLOTT, Ben. *The Queen : A Biography of Elizabeth II*. Londres : Harper Collins, 1996.
- POPPEL, Simon et MACDONALD, Ian (dir.). *Digging the Steam. Popular Cultures of the 1984/5 Miners' Strike*. Newcastle : Cambridge Scholars Publishing, 2012.
- PRINCE, Rosa. *Theresa May : The Enigmatic Prime Minister*. Londres : Biteback Publishing Ltd, 2017.
- RICHES, Véronique. *L'Économie britannique depuis 1945*. Paris : La Découverte, 2015 [1992].
- RIVIÈRE-DE FRANCO, Karine et DICKASON, Renée (dir.). *La Grande-Bretagne depuis 1980*. Paris : L'Harmattan, 2007.
- SANDBROOK, Dominic. *Seasons in the Sun : The Battle for Britain, 1974-1979*. Londres : Allen Lane, 2012.
- SOWELS, Nicholas. *Les Conservateurs et la réforme de l'État et des services publics en Grande-Bretagne (1979-1997)*. Paris : L'Harmattan, 2006.
- STOKER, Gerry. *Transforming Local Governance : From Thatcherism to New Labour*. Londres : Palgrave, 2003.
- THOMSON, George Malcolm. *The Prime Ministers : From Robert Walpole to Margaret Thatcher*. Londres : Martin Secker, 1980.

3. Systèmes et philosophies politiques

- ALTHUSSER, Louis. *Idéologie et appareils idéologiques d'État : notes pour une recherche*. Paris : Éditions Sociales, 1970.
- ARENDT, Hannah. *Between Past and Future – Eight Exercises in Political Thought*. New-York : Penguin Books, 1977.
- _____. *The Life of the Mind – Thinking*. San Diego : Harcourt Brace Jovanovich, 1981.
- ASSY, Bethania. *Hannah Arendt : An Ethics of Personal Responsibility*. Frankfurt-am-Main : Peter Lang, 2008.
- GORBATCHEV, Mikhail. *Memoirs*. New-York : Doubleday, 1996.
- HAYEK (VON), Friedrich. *The Road to Serfdom*. Londres : Routledge, 1979.
- HEIDEGGER, Martin. *An Introduction to Metaphysics*. New Haven : Yale University Press, 2010 [1959].
- HUNT, Alan (dir.). *Marxism and Democracy*. Londres : Lawrence & Wishart, 1980.
- JEANNESSON, Stanislas. *La Guerre froide*. Paris : La Découverte, 2014 [2002].
- KANTOROWICZ, Ernst. *Les Deux Corps du roi : Essai sur la théologie politique au Moyen Âge*. Paris : Gallimard, 1989.
- KIRBY, Diane (dir.). *Religion and the Cold War*. Londres : Palgrave, 2002.
- LAURENT, Alain. *Histoire de l'individualisme*. Paris : Presses Universitaires de France, 1993.
- LYSAKER, John T. *Emerson and Self-Culture*. Bloomington: Indiana University Press, 2008.
- MACHIAVEL, Niccolo Pietro. *Le Prince*. Paris : Librairie Générale Française, 2000 [1532].
- McLUHAN, Marshall. *The Gutenberg Galaxy : The Making of Typographic Man*. Toronto : University of Toronto Press, 1962.
- NYE, Joseph Samuel. *Soft Power : The Means to Success in World Politics*. New-York : Perseus Books Group, 2004.
- ROBERT, Frédéric (dir.). *De la Contestation en Amérique : approche sociopolitique et contre-culturelle des Sixties*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2012.
- SMITH, Adam. *The Wealth of Nations*. Londres : Everyman's Library, 1991 [1776].
- TOCQUEVILLE (DE), Alexis. *De la démocratie en Amérique, I*. Paris : Éditions Gallimard, 1986 [1835].
- WILLIAMS, Raymond. *Keywords : A Vocabulary of Culture and Society*. New-York : Oxford University Press, 1983 [1976].

4. Habitus et approche sociologique

- ACCARDO, Alain et CORCUFF, Philippe. *La Sociologie de Bourdieu : textes choisis et commentés*. Bordeaux : Le Mascaret, 1989 [1986].
- BERRY, Nicole. *Le Sentiment d'identité*. Bruxelles : Begebis, 1987.
- BONNEWITZ, Patrice. *Pierre Bourdieu, vie, œuvres, concepts*. Paris : Ellipses, 2002.
- BOURDIEU, Pierre. *La Distinction : critique sociale du jugement*. Paris : Minuit, 1979.
- _____. *Questions de sociologie*. Paris : Les Éditions de Minuit, 2002 [1984].
- _____. *La Domination masculine*. Paris : Éditions du Seuil, 1998.
- _____. *Le Sens pratique*. Paris : Les Éditions de Minuit, 1980.
- BOURDIEU, Pierre et BOLTANSKI, Luc. *La Production de l'idéologie dominante*. Paris : Éditions Demopolis, 2008 [1976].
- CHAUVIRE, Christiane et FONTAINE, Olivier. *Le Vocabulaire de Bourdieu*. Paris : Ellipses, 2003.
- DURKHEIM, Émile. *Les Règles de la méthode sociologique*. Paris : Presses Universitaires de France, 2007 [1937].
- HARKER Richard, MAHAR, Cheleen et WILKES, Chris (dir.). *An Introduction to the Work of Pierre Bourdieu : The Practice of Theory*. Londres : MacMillan Press, 1990.
- HARTER, Susan. *The Construction of the Self : a Developmental Perspective*. New-York: Guilford Press, 1999.
- LAHIRE, Bernard (dir.). *Le Travail sociologique de Pierre Bourdieu : dettes et critiques*. Paris : La Découverte, 2001 [1999].
- MOUNIER, Pierre. *Pierre Bourdieu, une introduction*. Paris : Pocket/La Découverte, 2001.
- MUCCHIELLI, Alex. *L'Identité*. Paris : Presses Universitaires de France, 2009.
- PILARIO, Daniel Franklin. *Back to the Rough Grounds of Praxis : Exploring Theological Method with Pierre Bourdieu*. Leuven : Leuven University Press, 2005.
- RICOEUR, Paul. *Parcours de la reconnaissance : Trois études*. Paris : Editions Stock, 2004.

5. Communication politique et médiatique

- ACHARD, Guy. *La Com' au pouvoir : Le nouveau langage des politiques et des médias enfin décrypté !* Limoges : FYP Éditions, 2011.
- ALMEIDA (D'), Fabrice. *La Manipulation*. Paris : Presses Universitaires de France, 2003.
- BALANDIER, Georges. *Le Pouvoir sur scène*. Paris : Balland, 1992.
- BARIDON, Laurent et GUÉDRON, Martial. *L'Art et l'histoire de la caricature*. Paris : Éditions Citadelles & Mazenod, 2015 [2006].
- BARLETT, John. *Political Propaganda*. Princeton : Princeton University Press, 1970 [1934].
- BARTHES, Roland. *Mythologies*. Paris : Éditions du Seuil, 2010 [1957].
- _____. *Système de la mode*. Paris, Éditions du Seuil, 1967.
- BELL, Emma, MÈGE-REVIL, Elisabeth, MEYER, Alix et PULCE, Marion. *Le Pouvoir politique et sa représentation : Royaume-Uni, États-Unis*. Paris : Atlande, 2011.
- BELL, Quentin. *Mode et société : essai sur la sociologie du vêtement*. Paris : Presses Universitaires de France, 1992.
- BERNAYS, Edward. *Propaganda : comment manipuler l'opinion en démocratie*. Paris : Éditions La Découverte, 2007 [1928].
- BLUMLER, Jay G., THOVERON, Gabriel et CAYROL, Roland. *La Télévision fait-elle l'élection ? Une Analyse comparative : France, Grande-Bretagne, Belgique*. Paris : Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1978.
- BOREL, France. *Le Vêtement incarné : les Métamorphoses du corps*. Paris : Calmann-Lévy, 1992.
- BOURDIEU, Pierre. *Sur la télévision*. Paris : Raisons d'agir, 1996.
- _____. *Un Art moyen : essai sur les usages sociaux de la photographie*. Paris : Les Éditions de minuit, 1965.
- BOUVIER, Pascal. *L'Image en politique : théâtralité et réputation*. Chambéry : Université de Savoie, 2008.
- CHARTERIS-BLACK, Jonathan. *Politicians and Rhetoric : The Persuasive Power of Metaphor*. New-York : Palgrave Macmillan, 2006 [2005].
- CHILTON, Paul. *Analysing Political Discourse : Theory and Practice*. Abingdon-on-Thames : Routledge, 2004.
- COTTERET, Jean-Marie. *Gouverner c'est paraître*. Paris : Presses Universitaires de France, 1991.

CHOMSKY, Noam et McCHESNEY, Robert W. *Propagande, médias et démocratie*. Montréal : Les Éditions Écosociété, 2004 [1991].

DAKHLIA, Jamil. *Politique people*. Rosny : Breal, 2008.

DE SÉGUIER, Anonyme. *Art du discours politique*. Paris : Les Belles Lettres, 2005.

DYNEL, Marta (dir.). *The Pragmatics of Humour across Discourse Domains*. Philadelphia : John Benjamins Publishing Company, 2011.

EDELMAN, Murray. *Constructing the Political Spectacle*. Chicago : University of Chicago Press, 1988.

ESPIET-KILTY, Raphaële et WHITTON, Timothy (dir.). *Citoyens ou consommateurs ? Les mutations rhétoriques et politiques au Royaume-Uni*. Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal, 2006.

FATTAL, Michel. *Image, mythe, logos et raison*. Paris : L'Harmattan, 2009.

GAULME, Dominique et François. *Les Habits du pouvoir : Une Histoire politique du vêtement masculin*. Paris : Flammarion, 2012.

GERVEREAU, Laurent. *Histoire du visuel au XXe siècle*. Paris : Éditions du Seuil, 2003.

_____. *Terroriser, manipuler, convaincre ! Histoire mondiale de l'affiche politique*. Paris : Somogy Éditions d'Art, 1996.

_____. *La Propagande par l'affiche*. Paris : Éditions Syros-Alternatives, 1991.

_____. *Voir, comprendre, analyser les images*. Paris : La Découverte, 2000.

GOURÉVITCH, Jean-Paul. *L'Image en politique : de Luther à Internet et de l'affiche au clip*. Paris : Hachette, 1998.

JONES, David, PETLEY, Julian, POWER, Mike et WOOD, Lesley. *Media Hits the Pits – The Media and the Coal Dispute*. Londres : Campagne pour la liberté de la presse et de la diffusion télévisée, non-daté.

JONES, Jeffrey P. *Entertaining Politics. Satiric Television and Political Engagement*. New-York/Toronto/Plymouth : Rowan and Littlefield, 2010 [2005].

MAAREK, Philippe J. *Communication et marketing de l'homme politique*. Paris : Éditions Litec, 1992.

MAFFESOLI, Michel. *Aux Creux des apparences*. Paris : Plon, 1990.

MERCIER, Arnaud (dir.). *La Communication politique*. Paris : CNRS Éditions, 2017.

MITCHELL, Jeremy et BLUMLER, Jay G. (dir.). *Television and the Viewer Interest: Explorations in the Responsiveness of European Broadcasters*. Londres : John Libbey & Company Ltd, 1994.

MONNEYRON, Frédéric (dir.). *Le Vêtement*. Paris : L'Harmattan, 2001.

- PAPATHANASSOPOULOS, Stylianos et NEGRINE, Ralph. *European Media*. Cambridge : Polity Press, 2011.
- RIEGERT, Kristina (dir.). *Politico-tainment : Television's Take on the Real*. New-York : Peter Lang, 2007.
- RIVIÈRE-DE FRANCO, Karine. *La Communication électorale en Grande-Bretagne. De Margaret Thatcher à Tony Blair (1979-2005)*. Paris : L'Harmattan, 2008.
- RIVIÈRE-DE FRANCO, Karine et DICKASON, Renée (dir.). *Image et communication politique. La Grande-Bretagne depuis 1980*. Paris : L'Harmattan, 2007.
- RIVIÈRE-DE FRANCO, Karine, DICKASON, Renée et HAIGRON, David (dir.). *Stratégies et campagnes électorales en Grande-Bretagne et aux États-Unis*. Paris : L'Harmattan, 2009.
- RONGIER, Sébastien. *De l'ironie : enjeux critiques pour la modernité*. Paris : Klincksieck, 2007.
- RONNBERG, Ami et MARTIN, Kathleen (dir.). *Le Livre des symboles : réflexions sur les images archétypales*. Cologne : Taschen, 2011 [2010].
- SALMON, Christian. *Storytelling : la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*. Paris : Éditions La Découverte, 2007.
- SANTINELLI, Emmanuelle et SCHWENTZEL, Christian (dir.). *La Puissance royale : image et pouvoir de l'Antiquité au Moyen Âge*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2012.
- SCHEPENS, Philippe. « Catégories pour l'analyse du discours politique ». *SEMEN : Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, vol. XXI, 2006.
- SOULAGES, François (dir.). *Le Pouvoir et les images : photographie et corps politique*. Paris : Klincksieck, 2011.
- SWEDBERG, Richard. *The Max Weber Dictionary : Key Words and Central Concepts*. Stanford : Stanford University Press, 2005.
- TRANMER, Jeremy. « Contacts, Frictions and Clashes in British Musicians' Opposition to the Thatcher Governments, 1979-1990 ». *Recherches anglaises et nord-américaines*, n°49, 2016.
- TSAKONA, Villy et POPA, Diana Elena (dir.). *Studies in Political Humour*. Philadelphia : John Benjamins, 2011.

6. Biographie et autobiographie

DOSSE, François. *Le Pari biographique : écrire une vie*. Paris : Éditions La Découverte, 2005.

GENETTE, Gérard. *Figures III*. Paris : Éditions du Seuil, 1972.

LEJEUNE, Philippe. *Je est un autre : l'Autobiographie, de la littérature aux médias*. Paris : Éditions du Seuil, 1980.

_____. *Moi aussi*. Paris : Éditions du Seuil, 1986.

_____. *Le Pacte autobiographique*. Paris : Éditions du Seuil, 1996.

_____. *Signes de vie : le Pacte autobiographique 2*. Paris : Éditions du Seuil, 2005.

_____. *Autogenèses : les Brouillons de soi, 2*. Paris : Éditions du Seuil, 2013.

7. Féminité et féminisme

ANDERMAHR, Sonia, LOVELL, Terry et WOLKOWITZ, Carol. *A Concise Glossary of Feminist Theory*. Londres : Hodder Education Publishers, 1997.

BADINTER, Elisabeth. *Fausse Route : réflexions sur 30 années de féminisme*. Paris : Odile Jacob, 2003.

BARRET-DUCROCQ, Françoise, BINARD, Florence et LEDUC, Guyonne (dir.). *Comment l'égalité vient aux femmes. Politique, droit et syndicalisme en Grande-Bretagne, aux États-Unis et en France*. Paris : L'Harmattan, 2012.

BARTKY, Sandra Lee. *Femininity and Domination : Studies in the Phenomenology of Oppression*. Abingdon-on-Thames : Routledge, 1990.

BEASLEY, Chris. *What is Feminism ? An Introduction to Feminist Theory*. Thousand Oaks : SAGE Publications Ltd, 1999.

BEAUVOIR (DE), Simone. *Le Deuxième Sexe. Tome 1 : les faits et les mythes*. Paris : Gallimard, 2014 [1949].

BINARD, Florence, GUYARD-NEDELEC, Alexandrine et LEDUC, Guyonne (dir.). *Nommer les femmes, le sexe et le genre*. Paris : L'Harmattan, 2015.

BUTLER, Judith. *Gender Trouble*. New-York : Routledge, 2007 [1990].

CALVINI-LEFEBVRE, Marc et SCHWARTZ, Laura (dir.). « La Situation des femmes au Royaume-Uni depuis 1900 : changement ou continuité ? » *Revue française de civilisation britannique*, vol. XXIII, N°1, 2018.

CHODOROW, Nancy. *Femininities, Masculinities, Sexualities : Freud and Beyond*. Lexington : University Press of Kentucky, 1994.

DARABUS, Carmen (dir.). *Féminité et idéologies*. Riga : Presses Universitaires Européennes, 2016.

DUCHÉ, Jean. *Le Premier sexe*. Paris : Éditions Robert Laffont, 1972.

FRYE, Marilyn. *The Politics of Reality : Essays in Feminist Theory*. Vancouver : Crossing Press, 1983.

GAMBLE, Sarah. *The Routledge Companion to Feminism and Postfeminism*. Abingdon-on-Thames : Routledge, 2002.

GERMAIN, Lucienne, LASSALLE, Didier, PRUM, Michel, BINARD, Florence et DESCHAMPS, Bénédicte. *Identités et cultures minoritaires dans l'aire anglophone, entre « visibilité » et « invisibilité »*. Paris : L'Harmattan, 2010.

McROBBIE, Angela. *The Aftermath of Feminism : Gender, Culture and Social Change*. Thousand Oaks : SAGE Publications Ltd, 2008.

MICHEL, Andrée. *Le Féminisme*. Paris : Presses Universitaires de France, 1979.

RIOT-SARCEY, Michèle. *Histoire du féminisme*. Paris : Éditions La Découverte, 2002.

RUDNYTSKY, Peter et GORDON, Andrews (dir.). *Psychoanalyses / Feminisms*. Albany : State University of New York Press, 2000.

SERVAN-SCHREIBER, Perla. *La Féminité : de la liberté au bonheur*. Paris : Stock, 1993.

THÉBAUD, Françoise (dir.). *Histoire des femmes en Occident : le XXe siècle*. Paris : Perrin, 2002.

Index des notions et noms propres

A

Adam Smith 158, 169, 172, 205, 221
affaire Westland. 254, 261, 262, 303, 304, 324, 334, 365, 391
Airey Neave 278, 444
Alex Mucchielli 39, 41, 116, 117, 118
Alfred Roberts 45, 46, 47, 48, 49, 127, 138, 145, 154, 156, 160, 195, 199, 220, 362
Alfred Sherman 135, 388
Aquascutum 72, 74, 75, 286, 360
Armée républicaine irlandaise 74, 188, 278, 300
Arthur Scargill 110, 139, 253, 277

B

BBC 99, 101, 231, 247, 252, 267, 280, 293, 294, 296, 298, 299, 310, 315, 391, 409
Beatrice Roberts 47, 122, 123, 491
Belgrano 262, 308, 334
Bernard Ingham 11, 20, 151, 226, 231, 236, 237, 249, 252, 294, 298, 300, 302, 303, 316, 359, 364, 367, 368, 388, 390, 391, 395, 396, 409
Boadicée 103, 253, 280
Bourdieu .. 11, 15, 20, 28, 36, 42, 43, 115, 116, 117, 119, 130, 216, 217, 218, 402, 428
Brian Walden ... 9, 97, 190, 329, 330, 376, 448, 449, 450
Brighton ... 74, 84, 94, 188, 258, 260, 266, 278, 309, 327, 363, 367, 374
Britannia 180, 253, 272, 280
Brixton 189, 408

C

campagne . 11, 32, 63, 64, 65, 66, 69, 72, 75, 85, 87, 101, 105, 106, 127, 141, 152, 157, 162, 181, 189, 223, 225, 226, 227, 228, 229, 233, 241, 252, 255, 258, 262, 264, 302, 312, 323, 324, 326, 331, 334, 359, 360, 362, 363, 364, 365, 368, 380, 382, 383, 385, 387, 390, 394, 395, 396, 398
canaux de diffusion 3, 35, 36, 37, 242, 245, 249, 251, 255, 264, 268, 270, 273, 277, 279, 281, 282, 288, 291, 292, 302, 305, 306, 312, 313, 315, 316, 319, 321, 324, 326, 331, 346, 353, 357, 359, 362, 365, 370, 400, 401, 402, 404, 504
canaux de transmission 350, 399
capital social 28, 36, 130, 210, 242, 402
caricature.... 10, 58, 76, 85, 106, 108, 224, 261, 268, 271, 302, 307, 309, 317, 340, 401, 454, 496
Cecil Parkinson 56, 194, 200, 400
Centre for Policy Studies 135, 168, 252, 392
Chambre des communes 61, 66, 69, 70, 73, 103, 156, 185, 208, 211, 224, 270, 272, 304, 305, 311, 317, 334, 340, 345, 347, 360, 373, 377, 407
charisme. 21, 31, 32, 61, 71, 82, 218, 219, 276, 280, 304, 327, 329, 374, 402

Charles Moore 14, 19, 33, 48, 51, 52, 53, 62, 63, 71, 76, 79, 81, 83, 88, 91, 92, 93, 96, 97, 101, 102, 103, 108, 109, 111, 122, 123, 132, 135, 138, 143, 144, 145, 155, 160, 168, 172, 174, 177, 180, 181, 182, 190, 192, 206, 210, 211, 213, 220, 225, 226, 228, 232, 234, 240, 254, 255, 257, 260, 262, 265, 266, 267, 269, 272, 277, 279, 280, 283, 284, 289, 293, 294, 295, 304, 310, 311, 316, 323, 325, 328, 331, 336, 340, 345, 358, 359, 360, 363, 364, 388, 389, 390
Charles Powell 208, 220, 240, 391
charme 171, 264, 270, 278, 279, 280, 282, 326, 327, 329, 330
Chris Patten 234, 363, 388
Commonwealth.. 273, 283, 287, 298, 331, 335, 336, 479
communisme..... 141, 142, 143, 144, 166, 170, 175, 206, 293, 335, 375
congrès du parti conservateur 10, 52, 53, 70, 74, 84, 94, 161, 162, 177, 187, 222, 225, 228, 229, 235, 237, 271, 275, 366, 367, 374, 397
construction 1, 3, 4, 9, 10, 11, 17, 25, 27, 29, 32, 35, 36, 41, 42, 46, 71, 75, 86, 106, 107, 115, 117, 118, 119, 121, 125, 130, 138, 175, 213, 219, 233, 239, 246, 248, 251, 257, 261, 270, 275, 284, 334, 362, 382, 384, 399, 400, 403, 504
conviction 46, 81, 133, 145, 147, 148, 150, 152, 158, 161, 165, 166, 172, 180, 183, 188, 197, 199, 225, 227, 373, 381, 450
Cynthia Crawford 72, 73, 358, 392

D

Dame de fer 19, 49, 83, 84, 89, 91, 92, 98, 101, 102, 103, 137, 173, 174, 191, 231, 251, 253, 260, 267, 291, 309, 368, 401, 407
Dartford 3, 4, 32, 33, 35, 63, 64, 65, 69, 74, 141, 154, 157, 206, 235, 251, 469, 504
David Cameron..... 134, 399, 406, 407
déconstruction.... 3, 29, 35, 248, 291, 357, 370, 387, 399, 403, 504
Denis Thatcher 62, 64, 65, 89, 95, 96, 164, 256, 469
dévalorisation..... 18, 292, 293, 294, 295, 305, 316, 340, 357
diabolisation 108, 143, 181, 233, 274, 275, 278, 282
domination . 31, 43, 78, 85, 109, 185, 216, 218, 327, 342, 384

E

économie de marché 158, 162, 218, 225, 252
Écosse .. 79, 165, 202, 203, 208, 273, 299, 300, 301, 421
Edward Bernays 15, 21, 243
Edward Heath 53, 55, 66, 79, 82, 84, 86, 88, 98, 129, 154, 206, 207, 211, 222, 223, 235, 255, 275, 302, 322, 323, 326, 334, 346, 375, 391

Église ... 48, 127, 145, 163, 164, 165, 183, 199, 201, 202, 203, 204, 207, 208, 231, 297, 298, 299, 301, 306, 310, 315
 élection. 3, 16, 22, 45, 65, 72, 74, 82, 142, 154, 162, 163, 175, 211, 223, 252, 255, 258, 262, 275, 287, 305, 322, 380, 384, 386, 396, 429, 504
 enfance..... 10, 13, 18, 45, 46, 48, 56, 62, 66, 95, 97, 117, 119, 121, 122, 123, 125, 126, 127, 128, 130, 134, 135, 136, 138, 139, 142, 144, 145, 147, 150, 152, 160, 164, 185, 192, 196, 197, 200, 209, 239, 242, 263, 273, 312, 333, 339, 362, 400, 402, 409, 442, 451
 Enoch Powell 53, 103, 259
 État-providence 129, 138, 227, 231, 406
 États-Unis 81, 141, 142, 143, 169, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 186, 187, 205, 211, 286, 287, 290, 335, 336, 337, 344, 354, 361, 382, 394, 398, 408, 424, 429, 431, 433
 Europe.... 53, 58, 130, 174, 176, 177, 181, 184, 186, 187, 229, 246, 284, 309, 318, 403

F

Faith in the City 163, 204, 298, 310
 féminisme 22, 70, 338, 342, 343, 344, 345, 348, 349, 433, 434
 féminité 22, 67, 69, 70, 71, 72, 74, 76, 78, 79, 80, 81, 84, 89, 103, 104, 105, 106, 109, 111, 280, 342, 402, 451
 femme au foyer 85, 86, 88, 91, 97, 98, 235, 252, 280, 329, 339, 340, 346, 368, 376
 Finchley ... 3, 4, 35, 61, 65, 66, 83, 87, 95, 101, 104, 126, 152, 155, 156, 169, 188, 206, 209, 211, 212, 213, 228, 272, 294, 343, 504
 Friedrich Hayek 162, 166, 167, 220

G

genre .. 36, 39, 41, 55, 57, 58, 69, 70, 109, 254, 341, 433
 Geoffrey Howe 20, 73, 133, 182, 237, 238, 304, 305, 309, 341, 342, 390, 391, 392, 397, 476
 George Bush 287, 290, 337
 Golda Meir 101, 346, 401, 422, 494
 Gorbatchev... 74, 132, 173, 174, 175, 226, 285, 286, 289, 290, 314, 337
 Gordon Reece ... 75, 85, 90, 231, 373, 376, 388, 389
 Grantham . 18, 45, 46, 48, 49, 55, 56, 59, 63, 64, 71, 79, 95, 97, 121, 122, 125, 127, 128, 129, 130, 134, 138, 144, 150, 151, 152, 160, 161, 196, 197, 199, 209, 269, 312, 362, 400, 442, 443, 458, 459, 463, 464, 492
 Guerre du Golfe 287, 290
 Guerre froide 83, 141, 144, 170, 173, 175, 180, 226, 286, 290, 335

H

habitus.. 11, 15, 20, 28, 36, 111, 113, 115, 116, 117, 119, 121, 123, 125, 128, 130, 132, 134, 135, 139, 140, 145, 147, 150, 153, 155, 157, 158, 164, 183, 193, 199, 200, 201, 210, 219, 228, 402
 Harold Wilson 79, 82, 230

Hugo Young 10, 57, 58, 70, 141, 151, 152, 163, 167, 195, 221, 228, 241, 242, 312, 315, 318, 328, 333, 340

I

identité . 39, 41, 42, 44, 78, 107, 117, 118, 119, 143, 202, 238, 246, 276, 340
 idéologie .. 25, 28, 70, 144, 161, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 230, 232, 233, 234, 236, 237, 238, 239, 276, 294, 303, 428
 individualisme.... 157, 158, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 168, 169, 178, 192, 193, 203, 240, 298, 299, 306, 307, 341
 inner cities . 163, 189, 204, 213, 233, 296, 298, 310, 331
 instinct . 87, 115, 119, 125, 128, 130, 131, 132, 133, 135, 200, 221, 228, 478
 Irlande..... 144, 278, 300, 368
 ITV 108, 154, 293

J

Jacques Delors 139, 252
 James Callaghan 66, 82, 154, 215, 223, 224, 230, 275, 339, 340, 341, 373, 390
 Jean-Paul Gourévitch. 16, 21, 24, 25, 245, 248, 249, 353, 354, 379, 381, 383, 384, 387
 John Campbell 19, 47, 49, 58, 79, 80, 82, 85, 90, 99, 101, 104, 105, 107, 123, 129, 139, 148, 150, 152, 157, 166, 167, 168, 177, 185, 197, 211, 212, 223, 224, 225, 230, 234, 237, 238, 252, 255, 257, 263, 267, 270, 273, 279, 280, 334, 344, 345
 John Major 108, 134, 153, 226, 422, 424, 499

K

Keith Joseph 135, 160, 166, 168, 193, 213, 220, 309, 392
 Keynes 167, 168, 221, 418

L

laissez-faire 129, 193, 233
 Laurent Gervereau 21, 379, 380, 381, 383
 Leon Brittan 254, 261, 293
 lobbies 160, 355

M

Maggie 101, 179, 251, 262, 266, 267, 271, 273, 296, 394, 422, 477
 Malouines 51, 93, 102, 103, 110, 132, 134, 137, 139, 140, 145, 153, 174, 179, 180, 182, 183, 184, 185, 259, 260, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 272, 276, 282, 286, 294, 296, 318, 319, 323, 325, 327, 334, 365, 367, 368, 392, 401
 Margaret Roberts . 32, 33, 35, 48, 51, 61, 62, 63, 64, 69, 70, 71, 74, 86, 87, 104, 105, 121, 123, 125, 126, 127, 134, 138, 152, 154, 160, 170, 184, 199, 227, 328
 marketing... 15, 16, 25, 26, 294, 378, 380, 381, 382, 383, 386, 387, 388, 389, 392, 393, 396, 398, 404, 430

masculinité 42, 71, 84, 102, 105, 106, 109, 111, 402
 Max Weber 21, 31, 218, 327, 402, 431
 médias .. 3, 10, 16, 21, 27, 28, 35, 36, 37, 57, 65, 72,
 73, 75, 76, 77, 78, 84, 86, 88, 89, 94, 96, 99,
 102, 103, 104, 106, 107, 139, 145, 165, 176,
 187, 197, 212, 231, 240, 245, 246, 247, 249,
 251, 252, 253, 255, 256, 257, 259, 261, 263,
 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272,
 273, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 286, 287,
 289, 290, 291, 293, 295, 298, 299, 300, 301,
 302, 303, 304, 306, 307, 308, 309, 310, 311,
 312, 314, 315, 317, 318, 319, 321, 322, 323,
 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332,
 333, 334, 336, 337, 339, 340, 341, 348, 350,
 354, 357, 358, 359, 361, 365, 366, 367, 369,
 377, 380, 382, 385, 388, 390, 391, 395, 396,
 399, 401, 403, 404, 405, 408, 429, 432, 439, 504
 médiatisation..... 35, 36, 354, 358, 383, 395, 398
 Michael Foot..... 102, 140, 148, 155, 182, 265, 276
 Michael Heseltine 254, 261, 303, 304, 305, 324
milk snatcher..... 99, 101, 107, 321
 Milton Friedman 162, 166, 167, 168, 190, 220, 221,
 325
 monétarisme..... 137, 166, 167, 168, 213, 221

N

Neil Kinnock..... 141, 174, 290, 304, 312, 331, 350
 Nelson Mandela 189, 291
 néolibéralisme..... 218, 221, 236, 239, 277, 403
 Nicholas Garland 76, 77, 85, 266, 269
 Nicholas Ridley..... 195, 388
 Nigel Lawson..... 140, 262, 304, 305, 392
 Norman Tebbit..... 149, 150, 155, 207, 257, 392
 Nouvelle Droite.. 220, 225, 239, 275, 303, 309, 341,
 389, 403

O

opinion publique 37, 94, 148, 179, 234, 241, 248,
 253, 296, 303, 325, 326, 358, 385, 400, 403
outsider 55, 57, 339, 362, 476
 Oxford..... 20, 32, 33, 46, 52, 61, 62, 63, 71, 75, 91,
 125, 126, 138, 151, 152, 155, 160, 166, 206,
 215, 216, 227, 253, 277, 328, 329, 346, 402,
 417, 418, 420, 423, 427, 468, 480

P

parti conservateur... 3, 11, 14, 18, 32, 35, 46, 52, 53,
 55, 57, 61, 63, 64, 65, 66, 75, 81, 82, 83, 85, 87,
 89, 99, 108, 123, 126, 127, 133, 135, 140, 149,
 151, 154, 161, 162, 163, 168, 179, 180, 181,
 187, 197, 202, 211, 212, 215, 223, 224, 226,
 229, 230, 231, 232, 233, 239, 240, 252, 255,
 258, 259, 262, 267, 269, 275, 276, 277, 280,
 281, 283, 284, 295, 297, 302, 303, 304, 306,
 309, 312, 319, 322, 323, 325, 328, 331, 339,
 344, 345, 350, 359, 363, 365, 367, 369, 370,
 373, 388, 389, 390, 394, 397, 400, 403, 405, 504
 parti travailliste 47, 86, 99, 102, 107, 110, 113, 127,
 140, 141, 154, 174, 182, 197, 212, 224, 225,

227, 265, 276, 284, 290, 312, 324, 350, 366,
 397, 405
 patriotisme 51, 56, 102, 139, 154, 179, 180, 181,
 182, 183, 184, 185, 188, 189, 196, 205
 perception 24, 35, 36, 42, 57, 106, 113, 117, 136,
 142, 144, 170, 212, 273, 279, 286, 317, 318
persona .. 10, 26, 30, 31, 32, 41, 45, 82, 86, 98, 106,
 240, 241, 253, 270, 273, 339, 353, 364, 368,
 369, 370, 371, 399, 405
 personnage 10, 14, 21, 28, 30, 31, 32, 35, 46, 48, 51,
 57, 76, 95, 103, 109, 121, 126, 213, 236, 239,
 240, 251, 253, 255, 256, 257, 261, 266, 269,
 271, 272, 273, 276, 277, 280, 309, 310, 339,
 353, 369, 370, 376, 399, 401, 406, 407, 500
 personnalité.... 14, 15, 17, 19, 20, 21, 23, 27, 28, 29,
 30, 31, 32, 33, 35, 36, 41, 42, 45, 49, 57, 69, 76,
 78, 80, 97, 106, 108, 109, 119, 123, 125, 126,
 135, 138, 148, 150, 157, 158, 171, 199, 200,
 210, 218, 238, 239, 240, 248, 258, 259, 264,
 265, 267, 268, 270, 273, 278, 281, 286, 287,
 295, 302, 312, 314, 317, 319, 321, 322, 327,
 331, 338, 340, 341, 350, 353, 354, 355, 360,
 362, 363, 364, 372, 375, 381, 383, 385, 393,
 399, 400, 402, 410
 persuasion 25, 148, 207, 208, 218, 381, 384, 393
 Philippe Maarek..... 16, 21, 382, 384, 385
 photographie 23, 75, 86, 252, 253, 281, 357, 395,
 429, 431
 politique-spectacle 15, 370, 371
poll tax 110, 153, 165, 272, 304, 308, 310, 323, 377
 porte-à-porte 251, 386, 394
 presse 21, 64, 67, 70, 76, 86, 187, 194, 226, 239,
 241, 245, 246, 247, 251, 252, 253, 254, 255,
 259, 270, 271, 272, 277, 279, 286, 290, 295,
 301, 302, 303, 312, 314, 326, 331, 336, 341,
 355, 358, 359, 369, 385, 386, 388, 389, 390,
 391, 393, 395, 396, 398, 430
 privatisation ... 87, 94, 130, 160, 162, 191, 223, 227,
 236, 246, 276, 377, 406
 propagande... 15, 21, 25, 27, 87, 144, 211, 301, 303,
 312, 378, 379, 380, 381, 382, 388, 393, 394
 publicité 15, 25, 27, 43, 261, 271, 280, 378, 379,
 381, 383, 384, 385, 387, 390, 393

R

radio 21, 247, 280, 329, 377, 380, 385, 386, 395,
 453, 462
 réception ... 33, 35, 36, 242, 249, 251, 357, 358, 360
 reconstruction 3, 4, 35, 357, 388, 396, 399, 403, 504
 reine 190, 253, 272, 273, 287, 298, 337, 350
 relation spéciale . 142, 171, 178, 286, 287, 290, 335,
 336
 représentation... 3, 15, 23, 24, 25, 26, 30, 32, 33, 35,
 58, 78, 102, 103, 119, 215, 218, 245, 248, 261,
 269, 280, 281, 309, 313, 317, 350, 353, 356,
 357, 358, 360, 362, 367, 371, 379, 383, 395,
 399, 405, 407, 429
 révolution... 3, 43, 69, 193, 275, 301, 328, 341, 402,
 403, 504
 Robert Runcie 163, 183, 204, 213, 298, 310, 325

Ronald Millar 82, 84, 105, 374, 388
Ronald Reagan 29, 51, 142, 171, 220, 226, 286,
287, 290, 335, 336, 354, 398, 403, 420
Rupert Murdoch 254, 255, 295

S

Saatchi and Saatchi 390
sac à main 78, 154, 267, 308, 317, 356, 388
Saddam Hussein 290, 337
Saint-François d'Assise 105, 299
Seconde Guerre mondiale .. 13, 51, 52, 84, 110, 125,
129, 152, 168, 171, 176, 177, 184, 189, 197,
199, 209, 224, 372, 381
socialisme 83, 139, 141, 143, 160, 167, 168, 175,
224, 225, 226, 293, 299, 366
sondages d'opinion 113, 131, 242, 303, 324, 340,
399, 403
spin doctors 28, 354, 391
Spitting Image 108, 251, 261, 266, 280, 497
stéréotypes 42, 87, 279
storytelling 175, 182
stratégie politique. 86, 120, 150, 209, 233, 324, 335,
364, 408
syndicats 102, 110, 129, 130, 140, 141, 161, 162,
168, 187, 192, 197, 229, 231, 233, 253, 255,
275, 276, 286, 293, 322, 363, 405

T

tabloïds 107, 245, 252, 253, 254, 295, 389
télévision 16, 21, 73, 99, 181, 246, 247, 249, 271,
285, 289, 293, 296, 305, 329, 355, 358, 360,
378, 380, 381, 386, 389, 393, 395, 396, 429
thatchérisme 3, 10, 19, 28, 36, 56, 87, 136, 145, 149,
153, 165, 166, 213, 215, 217, 218, 219, 220,

221, 222, 223, 227, 228, 229, 230, 231, 233,
234, 235, 236, 237, 238, 239, 241, 242, 245,
251, 276, 277, 295, 324, 326, 341, 366, 372,
389, 397, 400, 402, 408, 410, 420, 425, 504

Tim Bell 231, 390

Tony Blair .. 134, 226, 233, 240, 246, 405, 406, 422,
425, 431

U

URSS ... 74, 134, 140, 173, 175, 181, 206, 226, 259,
285, 286, 335, 368, 375

V

Valéry Giscard d'Estaing 57, 340
valeurs victoriennes 9, 117, 190, 191, 192, 193, 195,
196, 197, 198
valorisation .. 18, 251, 252, 263, 270, 282, 357, 365,
367
vertus . 105, 142, 157, 168, 170, 173, 183, 194, 197,
199, 200, 201, 205, 209, 277, 349
vêtements . 47, 71, 72, 73, 74, 76, 77, 122, 123, 267,
355, 360, 361, 389
voix .. 31, 66, 82, 127, 209, 213, 224, 258, 261, 305,
322, 323, 365, 371, 376, 380, 389

W

wets 137, 222, 223, 224, 228, 277, 302, 322
William Whitelaw 82, 220, 332, 392
Winston Churchill 33, 51, 52, 53, 77, 108, 116, 143,
152, 171, 175, 186, 212, 220, 224, 227, 233,
240, 246, 266, 287, 372, 407, 424, 425, 496

Annexes

Les annexes ci-dessous sont présentées telles qu'elles ont été écrites dans leur version originale. Elles ont été classées par ordre chronologique et proviennent toutes du site internet de la Fondation Margaret Thatcher (*Margaret Thatcher Foundation*) où les discours et écrits de la femme politique ainsi que ceux des médias à son égard sont recensés.

Annexe 1. *Article on Women MPs (Youngest Woman Candidate Calls to Women)*, 27 janvier 1950

Féminisme

‘WE ARE V.I.P.S; LET US GO FORWARD BY THE RIGHT’

Youngest woman candidate calls to women

A. P. Herbert once paid a remarkable tribute to women Members of Parliament. He wrote
Send us more women, voter to watch below Big Ben.
More Rathbones, Tates and Summer-skills, more Megans should be heard.
They work—they fight like tigers—they're tougher than the men;
And (what is most remarkable) they never waste a word.

Considering that the slang name of the House of Commons is the Westminster Gasworks. A. P. Herbert 's last line should give the lie once and for all to those who say it is the women who do all the talking.

Wanted—more women. More women in the House of Commons to see that women's rights are adequately defended; more women to take an active interest in local affairs; more women to apply their innate common sense to cut the cackle of politics and sort out the real questions that now face us before they vote.

OUR DAILY LIVES

It is a mistake to try to segregate political affairs into those that concern men and those that concern women. Most decisions taken at Westminster involve all of us, directly or indirectly.

Politics go further into our daily lives than ever before in Parliamentary history. That of course, is the reason why so many more people now take a greater interest in current affairs.

Fifteen to 20 years ago most men and women provided they were left alone to pursue their own jobs and interests unbindered gave little thought to politics.

But to-day, the Socialist Government interferes so much with the little things of daily life that the person who wants to win back the right to make more of his or her own decisions is forced into the political arena to fight against the present regime.

Women are affected as much as, it not more than, the men, and are taking a more lively interest in politics.

FAMILY WELFARE

The welfare of her family is the prime concern of nearly every woman. Material things of course, form a large part of this, but it is the spiritual aspect that will eventually determine whether the home is happy. Neither factor can be neglected, so let us consider both.

1—There is the job of getting a home to live in

When there is a shortage, women aren't so much concerned with who shall build the houses—local authorities or private enterprise—as long as they go up at an economical price

“Don't quibble about the whys and wherefores of permits; get the job done.” That is their practical attitude. “Throw everything you've got into the task without party prejudice, and the houses we so urgently need will go up more quickly.”

2—The family shopping. The task of feeding one's family and running the household is far harder than in pre-war years.

Instead of doing the weekly shopping in one or two days, most women have to trudge down to town daily to queue for the odd pound of chocolate biscuits or sultanas that reaches the shops.

It is not only the small quantity and monotony that troubles her but often the inferior quality of the foods she buys. The choice cuts of meat are not for the British housewife.

More home-grown food must be the policy if we are to have more rations. Far better to spend a million on home agriculture than to say good-bye to £25 million on groundnuts.

The Ministry of Food and Agriculture must work more closely together. This year, the English fruit farmers lost heavily when Mr. Strachey decided to import tons and tons of Continental fruit just as our own bumper crops matured. They were consequently left to rot upon the ground.

All these mistakes are unnecessary, and infuriate women.

A word about controls before we leave the subject of food. It is quite clearly stated in the Conservative policy that rationing of prime necessities will not be abolished while shortages persist. But, we ask, is everything being done to alleviate those shortages The answer is: NO.

JAM AND CLOTHES

During the coming few weeks, one example of releasing a control will be thrown up again and again by the Socialists—namely, sweets.

“There!” they will say. “You see what happens when we follow the Tories' advice and re-ration sweets.”

But the example is a solitary one. They followed the Tories' advice and released jam. Did that disappear from the market?

Under great pressure, they followed the Tories' advice and released first shoes, then all clothes. Have they disappeared from the market? No. Their argument over sweets doesn't bear examination.

What it taught us was that the British people were so hungry under Mr. Strachey and Dr. Summerskill that they bought sweets not as a luxury but because they needed them as a food.

Such are the achievements of Socialism at the Food Ministry.

3—What of the spiritual side, the intangibles of politics, the love of freedom and honesty, the sanctity of the home?

These qualities are fast disappearing, to the detriment of our home life and national character. Their loss is a source of grave concern to our womenfolk: they wonder what the future will hold for their children if only material values are to count.

LOST PRESTIGE

4—Women are intensely patriotic, and the loss of Britain's prestige under the present Government weighs heavily on their minds

Foreign policy and the defence of the realm concerns them vitally, for in the event of war they are the first to be affected. They would like to feel that the destiny of our country is controlled by firm hands again.

These are some of the things that will occupy the thoughts of women for the next few weeks. No one will try to underestimate the seriousness of the decision which lies before us.

As there are 1,000,000 more women voters than men we have a special responsibility to bear. All parties are wanting to attract more women: in fact, women are the V.I.P.s of the moment. For once, the demand is great as the supply!

Let us rise to our responsibilities, and if we want to see a strong independent Britain, let us go forward by the Right.

Annexe 2. Radio Interview for IRN (Conservative leadership election), 31 janvier 1975

Influence de l'enfance à Grantham sur la pensée thatchérienne

MT

Well, I think the answer to that is that if you change leaders there's obviously going to be a completely different style of government. Let me put it this way: the present Prime Minister, Mr Wilson, is a very different kind of leader of the Labour Party than old Clem Attleewas. Both of them had their own individual characteristics and style and emphasis, but both were fundamental believers in their own party philosophy. Mr Heath and I are fundamental believers in the Conservative Party philosophy, and indeed this is what belonging to a party means. But obviously his style is very different from what mine would be, either of family background, very different experience from experiences which he has had.

IRN Journalist

Are there any particular actions over the past few years which you think has marked a departure from what your policy should have been?

MT

Well, I think undoubtedly people have felt a little bit unhappy about some of the things which we did between 1970 and '74 and felt that it departed a little bit too far from Conservative philosophy, or appeared to. Now I must take some share of the responsibility for that because I was a member of that Cabinet. But I think now we ought to look back and assess what went wrong because after all we lost two elections in succession, and say, uh, that now we must look ahead and keep our policies well in tune with our own beliefs, because you see I think those beliefs, the true Conservative beliefs, really strike a chord in the hearts of everyone.

IRN Journalist

Yes, talking of striking a chord in the hearts of everyone and having just toured your own constituency, I'm sure you struck a chord in the hearts of your own constituents. I wonder whether you think you'd strike chord in the hearts of say, oh, the men of Bolsover? Do you think perhaps north of the Wash that you'd go down quite as well as you do in the south of England?

MT

But I was born in the Midlands.

IRN Newsreader

I'm sorry, you've always had, I did know that, but you always had the *image* of a lady of the south.

MT

Well, I was born and brought up for the most telling years of my life in Grantham, Lincolnshire, so when you say The Wash it does, indeed, touch a, memories in my own life. I, um, all my ideas about life, about individual responsibility, about looking after your neighbour, about patriotism, about self-discipline, about law and order, were all formed right in a small town in the Midlands, and I've always been very thankful that I was brought up in a smaller community so that you really felt what a community could be. [end p1]

IRN Journalist

Have you felt that there's been any attempt on the part of your opponents probably on the other side of the House to tar you with the brush of being a lady of suburbia, the lady who stores food in her larder?

MT

Goodness me, I learned to have a jolly good store cupboard, again by virtue of ... of being the daughter of a very prudent Beatrice Robertshousewife. And we did then, I mean we used to bottle things when they were cheap and put them in your store cupboard and you could in fact that way see yourself through the winter, frequently with your bottled fruit.

IRN Journalist

So no stepping back from what you advised then?

Two o'clock chimes

MT

Indeed, no, it was very sound and the longer we go on with rising prices, the more sound It's always sound, good housewifery and good sound budgetary policy to be economical.

IRN Journalist

And finally, can I just ask you, any fears of the divisions that might be caused in the Tory Party by the kind of campaign that's going on in the corridors at the moment, and indeed what sets to continue if we have a second and third ballot?

MT

Oh look, I hope it will soon all be over now. It's not very, particularly pleasant for any of us. Inevitably if you're having a contest you put forward your own view, but my attitude is that the moment it is over, the moment a decision has been taken, *whoever* is leader, we all unite and go ahead together.

Annexe 3. Remarks on becoming Prime Minister (St Francis's Prayer), 4 mai 1979

... . Well, it's been a wonderful campaign. Congratulations!

Mrs. Thatcher

Thank you very much.

Question

How do you feel at this moment?

Mrs. Thatcher

Very excited, very aware of the responsibilities. Her Majesty The Queen has asked me to form a new administration and I have accepted. It is, of course, the greatest honour that can come to any citizen in a democracy. (Cheering) I know full well the responsibilities that await me as I enter the door of No. 10 and I'll strive unceasingly to try to fulfil the trust and confidence that the British people have placed in me and the things in which I believe. And I would just like to remember some words of St. Francis of Assisi which I think are really just particularly apt at the moment. 'Where there is discord, may we bring harmony. Where there is error, may we bring truth. Where there is doubt, may we bring faith. And where there is despair, may we bring hope' [end p1] and to all the British people—howsoever they voted—may I say this. Now that the Election is over, may we get together and strive to serve and strengthen the country of which we're so proud to be a part. [Interruption "Prime Minister"] And finally, one last thing: in the words of Airey Neave whom we had hoped to bring here with us, 'There is now work to be done'.

Question

Prime Minister, could I ask you if you would tell us what sort of administration you would like to have over the next five years?

Mrs. Thatcher

Well, we shall be going inside and we shall be getting on with that as fast as we can but I think the first job is to try to form a Cabinet. We must get that done. We can't really just ...

Question

How soon do you think you'll be able to name your Cabinet?

Mrs. Thatcher

Well, certainly not today. I hope to have some news by tomorrow evening. It's a very important thing. It's not a thing that should be suddenly rushed through. It's very important.

Question

And what will you be doing for the rest of today? [end p2]

Mrs. Thatcher

I shall be here working.

Question

Have you got any thoughts, Mrs. Thatcher, at this moment about Mrs. Pankhurst and your own mentor in political life—your own father?

Mrs. Thatcher

Well, of course, I just owe almost everything to my own father. I really do. He brought me up to believe all the things that I do believe and they're just the values on which I've fought the Election. And it's passionately interesting for me that the things that I learned in a small town, in very modest home, are just the things that I believe have won the Election. Gentlemen, you're very kind. May I just go

Annexe 4. Press Conference after Dublin European Council, 30 novembre 1979, extrait

Euroscepticisme

May I make a few comments first?

One of the difficulties here has been to get clear the nature of the problem. We are not asking for a penny piece of Community money for Britain. What we are asking is for a very large amount of our own money back, over and above what we contribute to the Community, which is covered by our receipts from the Community.

Broadly speaking, for every £2 we contribute we get £1 back. That leaves us with a net contribution of £1,000 million pounds next year to the Community and rising in the future. It is that £1,000 million on which we started to negotiate, because we want the greater part back. But it is not asking the Community for money; it is asking the Community to have our own money back, and I frequently said to them: “Look! We, as one of the poorer members of the Community, cannot go on filling the coffers of the Community. We are giving you notice that we just cannot afford it!”

So that is the nature of the problem. I must say the other very big net contributors are Germany and many of the [end p1] others are either broad balance or very substantial beneficiaries. It is we and Germany who are big net contributors and next year we would be the biggest of the lot, although one of the three poorest members.

The second point is, starting from that, that we wanted £1,000 million of our own money back, we could have settled at this particular European Council had we been prepared just to take away £350 million, because that is what was offered provided one was prepared to say that that was the end of the story. Now, you would never have expected me to settle for one-third of a loaf, and indeed, it would still have left Britain with much much much too big a net contribution—a contribution next year of the same size as the German one and many many many times that of France. So, of course, I was not prepared to settle.

Now, that left us in great difficulty for a time and for a time it looked as if we were not going to get any further at all. I expect Mr. Lynch will have told you that the £350 million for which we could have settled is on the contributions side; it would put down our contributions to the budget. The other problem is that we do not get very much back, and it seemed as if the rest of the Council was not prepared to turn its mind to the receipts side and expenditure which should come to Britain. [end p2]

I am afraid we discussed quite long and hard and it was very very obvious that some of the nations were very anxious to help—very anxious to help. Yesterday, one of the countries suggested that we might have a second Council on this subject, between Councils, and that suggestion was made by one or two other countries.

We then discussed whether it really would be a genuine negotiation, because there is not much point in having a second Council or an early Council unless it is going to be a genuine negotiation, and still, some of the small countries and one of the larger ones were very very anxious that we should not just break or precipitate a crisis at this Council, but we should find a way of going ahead.

Now, most of this morning was taken up by very detailed discussions on that part of the communiqué which you have before you. You will see that it sets out that the contributions side could be a basis for a solution, but it goes on for trying to find a solution on the receipts side, which would give us a very much larger proportion of what we want.

The question of when another Council is called, to be an advance edition of the Council which should have taken place in March, will be left to the new President of the Council and he will decide.

So, if I were asked to sum up: we could not possibly accept £350 million in full and final settlement of our [end p3] claim, so the position has gone into suspense pending another Council.

I must tell you that I am not over-optimistic about the result of that Council, but did not want to precipitate a crisis, in view of our friends in the Council, without genuinely trying to find a solution. So, although not over-optimistic, although not having very much room for manoeuvre, indeed very little room for manoeuvre, we are going to try to have another Council to see if we can find a genuine compromise.

Now, shall I take questions now?

Annexe 5. TV Interview for London Weekend Television Weekend World (“Victorian Values”), 16 janvier 1983, extrait

Valeurs victoriennes

Brian Walden

All right Prime Minister let me swing away from the economy now, to ask you something rather more general but I think very important. Politics isn't all about promises and pledges and rates of inflation and percentages. A great deal of it is about vision. People have to get a feel of what they're being offered and why they're being offered it. Now, in your case, I happen to personally believe that this is rather more important both for good and for ill—as far as the Conservative Party is concerned—than it has been with most Prime Ministers for a long time, so can I ask you—What sort of Britain do you eventually want? And give you some benchmarks to go at. Am I wrong when I say that what you seem to be looking for is a more self-reliant Britain, a thriftier Britain, a Britain where people are freer to act, where they get less assistance from the State, where they're less burdened by the State, is that the sort of Britain that you want to bring about at the end of your Premiership? [end p28]

Margaret Thatcher

Yes, very much so. And where people are more independent of the State. I think we went through a period when too many people began to expect their standard of living to be guaranteed by the State, and so great protest movements came that you could, by having sufficient protests, sufficient demonstrations against Government, get somehow a larger share for yourself, and they looked to the protest and the demonstrations and the strikes to get a bigger share for them, but it always had to come from the people who really strived to do more and to do better.

Brian Walden

All right, now you know, when you say you agree with those values, those values don't so much have a future resonance, there's nothing terribly new about them. They have a resonance of our past. Now obviously Britain is a very different country from the one it was in Victorian times when there was great poverty, great wealth, etc., but you've really outlined an approval of what I would call Victorian values. The sort of values, if you like, that helped to build the country throughout the 19th Century. Now is that right?

Margaret Thatcher

Oh exactly. Very much so. Those were the values when our country became great, but not only did our country become great internationally, also so much advance was made in this country. Colossal advance, as people prospered themselves so they gave great voluntary things to the State. So many of the schools we replace now were voluntary schools, so many of the hospitals we replace were hospitals given by this great benefaction feeling that we have in Britain, even some of the prisons, the Town Halls. As our people prospered, so they used their independence and initiative to prosper others, not compulsion by the State. Yes, I want to see one nation, as you go back to Victorian times, but I want everyone to have their own personal property stake.

Property, every single one in this country, that's why we go so hard for owner-occupation, this is where we're going to get one nation. I want them to have their own savings which retain their value, so they can pass things onto their children, so you get again a people, everyone strong and independent of Government, as well as a fundamental safety net below which no-one can fall. Churchill Winston put it best. You want a ladder, upwards, anyone, no matter what their background, can climb, but a fundamental safety net below which no-one can fall. That's the British character. [end p29]

Brian Walden

Shall I put to you the argument that I think is most likely to be put against that, and by the way I'm bound to say an extremely frank and revealing statement of your basic attitudes. But a lot of people will say, 'Well, it's all very well Mrs Thatcher talking about Victorian values and citing self-reliance and all these excellent things, but that isn't going to give us equality. If we're going to have those sorts of values we're going to have a more unequal, or at least an equally unequal society than the one we've got at the moment. Thatcher will never give you equality'. Now what do you say to that?

Margaret Thatcher

That nations that have gone for equality, like Communism, have neither freedom nor justice nor equality, they've the greatest inequalities of all, the privileges of the politicians are far greater compared with the ordinary folk than in any other country. The nations that have gone for freedom, justice and independence of people have still freedom and justice, and they have far more equality between their people, far more respect for each individual than the other nations. Go my way. You will get freedom and justice and much less difference between people than you do in the Soviet Union.

Brian Walden

All right, then that's your view on equality. What would you say to those people who are not necessarily equalitarians, but say, 'The trouble is, Mrs Thatcher, we don't find your vision compassionate enough. You're not—you're too concerned with various economic regenerations and all the rest of it. You don't appear to have sufficient compassion, either in your character or in your Government.' Now what would you say to that?

Margaret Thatcher

Compassion isn't determined by how much you get together demonstrations in the street to protest to government that government, which is other tax-payers, must do more. It's determined by how much you are prepared to do yourself. Of course we have basic social services, we will continue to have those, but equally compassion depends upon what you and I, as an individual, are prepared to do. I remember my Alfred Roberts father telling me that at a very early age. Compassion doesn't depend upon whether you get up and make a speech in the market-place about what governments should do. It depends upon how you're prepared to conduct your own life, and how much you're prepared to give of what you have to others. [end p30]

Brian Walden

All right, now I think we've learnt from you this morning in very clear terms what the resolute approach means. It means that your options on the general election are open from June onwards, you haven't pre-empted them. It means that you feel that the pound may well rally and you don't think it's going to have a great impact on inflation. We've learnt that you're still very, very firm on nuclear weapons and that you feel that it's the Russians that must make the concessions. We've learnt on the economy that you more or less intend to adhere to what you've been following through. Can I ask you a very last question, for unfortunately a very brief answer. What do you say to those people, and there are some you know, who say, 'The ends are all splendid, it's the means, does she have to be so bossy, does she have to be so strident, couldn't it all be done much more emolliently and consensually?' What would you say to them?

Margaret Thatcher

Consensually, anyone who's had any convictions has always put those convictions. There would have been no great prophets, no great philosophers in life, no great things to follow, if those who propounded the views had gone out and said 'Brothers, follow me, I believe in consensus.' No Brian, no.

Brian Walden

So it's going ... it's the tough approach, verbally as in every other way?

Margaret Thatcher

No, it's the sincere approach.

Brian Walden

All right ...

Margaret Thatcher

Born of the conviction which I learned in a small town by a Alfred Roberts father who had a conviction approach.

Brian Walden

Prime Minister, thank you very much indeed.

Annexe 6. *TV Interview for Yorkshire Television Woman to Woman, 2 octobre 1985*

Vie privée / publique, enfance et féminité

Dr. Stoppard

For people who are so much in the public eye, it must be quite difficult to protect your private self from the public view. Have you developed a second skin that protects you?

Prime Minister

No. It is practically impossible. You are quite right. Practically impossible to protect your private self from public view and you do not grow a second skin. Everyone says: “Well you must. You must kind of put on an armour!” No matter how tough some of my colleagues in politics, if there is anything horrid said about them it wounds them. You can see it does, and of course, it hurts and wounds oneself.

The only kind of protection you can grow is that if you know horrid things are being written by a particular paper or person, not to read them, because if you do, well you do think about it and you really have got other more important things to think about. So that is the kind of protection you build up. [end p1]

Dr. Stoppard

But you are public property now. Everything you do and say gets attention from the media and the public. How have you learned to cope with that?

Prime Minister

Well you just have to survive. It is not only everything you say; it is how they twist everything you say. But you remember, Kipling had something to say about that in his famous poem *IF*. “If you can bear to hear the words you have spoken twisted by knaves to make a trap for fools!” and that is just what you have to bear sometimes. But you have to. You have to remind yourself all the time that you are here to do the things you want to do; that you were elected to do. That is the important thing, and it is other people who do not want you to do those things, want to get you down, and they must not.

So well, you just bear it, but your family are marvellous; they help tremendously.

Dr. Stoppard

What did you actually do to cope [it] with though? Did you find yourself having to think of little tricks or simply putting in sort of correcting mechanisms for yourself?

Prime Minister

No. I had some experience, because when I was Secretary of State for Education it was a very very difficult time. You remember that all over the world there were problems on the university campuses. It was a very difficult time. [end p2] Massive demonstrations, and I always said that having been through that, it was just about the very best training a Prime Minister could have, and I heard all the horrid things that were said then and I saw some of the things that happened. Well, I lived through that and so when I came here, I knew it was going to happen and that is some kind of warning mechanism in itself. It does not make it easy when it does, but it does enable you to get through it.

Dr. Stoppard

If you did not have some kind of protecting mechanism, surely, there are things in the press like cartoons and parodies and caricatures, they would really hurt quite a lot.

Prime Minister

Well caricatures are different, you know. I roared with laughter at caricatures of other people and I really think some of myself are rather good. Caricatures are different. They have something else. They are not just malicious; they have a cleverness about them, you know, a genuine cleverness, or a wit, and that is fantastic.

Dr. Stoppard

And you like that?

Prime Minister

When someone was interviewing me once and said: "Do you know that somewhere you are called 'That bloody woman!'" I [end p3] had no idea, and it bothered me for a time and I thought: good heavens, whatever sort of picture have they got? But then, I just put it out of my mind and carried on. But it was not very nice at the time. Caricatures though, they are really funny.

Dr. Stoppard

Do you find any difficulty in distinguishing them from personal criticism? That really gets to you?

Prime Minister

No, they are distinguishable usually. One or two I have seen that had ... but I do not mind them.

Dr. Stoppard

Has it been hard to learn to have the self-confidence to deal with personal hostility? You do get a lot, and it does take self-confidence to sort of carry on as though nothing was happening.

Prime Minister

I think it is just one of those things that you have to do. I think it is one time you have something in common with an actress. You know, whatever happens, the show must go on. Whatever

happens, you have got to carry on doing your duties. You have got to talk to incoming statesmen; you have got to go down and answer questions in the House. And do not forget, those sessions of questions in the House, twice a week, are the most rigorous and fantastic training that any politician [end p4] anywhere in the world has. They really are. You have to go and face the music and doing that enables you to face almost anything else.

Dr. Stoppard

Now, can I just ask you in a little more detail about that. When you go and do your question sessions, what are the things that you have to overcome? What are the things that you suppress or things that you try to rise above?

Prime Minister

You know that if you make any error it will be picked up immediately. You know that when you get up to make a comment there will probably be a tremendous amount of noise to try to stop you from saying it, and therefore sometimes you lean forward into the microphone so that you know you will be heard through it. All of that. You know that people are not interested in the answers. They are interested in trying to trip you.

Now, all that means that you have to have a tremendous amount of preparation, because I do not think people realise that I do not know what the questions are going to be. I am only on for 15, 16 minutes, but I might answer 14 to 20 questions in that time. It might be everything from East-West relations to something in South Africa, something in someone's local hospital, some particular social services case. How do you know what you are going to be asked? How can you guess? [end p5] Well what you do is: early morning I start listening to radio because people will ask things topical. I then go very thoroughly through the papers, because they might pick up a case in the papers. You then look at the issues that are right before you that week and you try to think of what would I ask if I had the job of asking a question? What would I ask if I were hostile? And therefore, you try to prepare the answers and for about 15/16 minutes each day it requires three or four hours preparation. It would not require any more if I were on answering for an hour, but it is a thing which you prepare very carefully. But then really, you know, isn't it part of being professional, whatever is your job? You get through by very careful preparation and homework, a lot of homework, and then by a combination of that and building up experience, and it is really just the same with almost everything you do here. [*“Small break” indicated in text.*]

Dr. Stoppard

We do become more confident though in the light of past performance, don't we? I remember when I was a junior doctor, the very first time I had a cardiac emergency and the patient did not die and I thought: my golly, I may have saved a person's life, and after that, you go away and think: if I can do that once, I can do it again, and there is nothing more nervewracking than saving someone's life.

Now, do you feel that about question time, for instance, or attending a summit or a particularly important speech to the [end p6] Party? If I can get through that, I can handle anything!

Prime Minister

I agree exactly with what you said. You do build up experience and you think: well I have done it before, so I can do it again. I have got through it all this time, so I can do it again, and so long as you keep yourself fit, that is correct. You always, I think, have to watch and see that you do not get too much under strain, because that is when things can snap.

Dr. Stoppard

Right. Can we just go back to that thing about the caricatures we were talking about? Have you ever seen a caricature or a cartoon and recognised something in yourself that you really had not realised before?

Prime Minister

What I notice is that whatever I wear, they will caricature. I am now always caricatured with quite large bows. I often wear bows; they are rather softening, they are rather pretty. So do a lot of other people wear bows. Always bows. Usually a large nose. I think a little bit larger than it is. A double chin. I have to watch that I do not get a bigger double chin. And I remember once, when I was Secretary of State for Education, I wore a rather smart hat. It suited. It looked, I suppose, a bit like a radar bowl with great big stripes on. It was a very smart hat. The fact was it would [end p7] have done for an actress, but it was not quite right for a politician. I learned that lesson ever since. If you are going to wear a smart hat, wear a very plain ... and for about six months after, if ever they caricatured me, it was in this blessed hat, this radar bowl. I have never worn one like it since. Now much plainer.

Dr. Stoppard

Now the public security that surrounds you for your protection is fairly obvious. But I was wondering, do you have a kind of internal or personal security system to guard against emotional and mental hurt perhaps? Have you kind of built up that personal defence inside?

Prime Minister

No. No, you cannot. Things do hurt and you have to bear them. We just do, and they do get you down sometimes, but you know, you and I are very busy, and when things hurt, for a few minutes they almost obsess you. The remedy is you go straight into work.

Dr. Stoppard

Activity.

Prime Minister

Something that demands ... yes, activity. Straight into work. Something that demands your whole concentration. It may be you [end p8] have got someone to supper and you have got to get something ready and you have got to lay the table and you have got to do the vegetables, and so on. Or it may be you have got something to be done before tomorrow, and you get down to it. And really it is distraction which is the therapy.

Dr. Stoppard

It is like the old-fashioned idea of getting down and scrubbing the floors, really. It takes your mind off.

Prime Minister

That is right. Or turning out the airing cupboard, tidying up.

Dr. Stoppard

We have made it sound pretty bad, but are there sides of public life that you really enjoy, that you really like?

Prime Minister

You have the chance to see some things that you absolutely love. I mean to go to things which you see on television which were a dream in your mind from a child. You go to great state banquets, to state occasions. I had always wanted to go to the Lord Mayor's Banquet at Guildhall. I never thought I would be there. Do you remember they were always broadcast when we were young, well when I was young, always broadc* no such thing as television. The Royal Academy dinners were always broadcast and we always listened to them, and one had a [end p9] dream in one's mind of what they were like, these great people in the City who had so much power, and then you go. And I remember in my first speech saying: "Look! I remember how much we looked up to the City. How powerful, how great it was and then you go and you realise it is a lot of people like you and how other people are expecting things of you!" You go to great occasions; the great royal occasions, the great State occasions. You are able to see some of the world's most beautiful treasures in other Heads of Governments' houses. You are able to converse and talk to the people whom you always thought were so powerful, and somehow of course, at the beginning, you think: "Now, this is me, isn't it?" and then you slip into it. And then you look at each thing and say: "Now what are people expecting? Can we deliver?" And then you go on to another thing which is very very important. You realise that life is not only about what governments can deliver; it is about governments allowing enough freedom and responsibility for people to do things with their own lives.

The great Pilgrim Fathers did not leave our shores to go to America to live on grants or governments doing things for them. They went for opportunity, to do things for themselves, and you always have to keep that. You must never say: "Government can do all this" or "Government will look after that". Government, in the end, can only work through people and giving people the opportunity for doing things themselves, so you get through to that ... [end p10]

Dr. Stoppard

When you were talking just now, I wondered if you had ever had a moment when you met someone who had been a great hero of yours and you thought: "Heavens, I am actually meeting them for the first time!" I remember when I was a medical student, there were professors who were very great in certain fields and I thought I would never possibly meet them and then suddenly one finds one is actually talking to someone who one has had such a great admiration for and one can hardly believe it. Have you had a moment like that?

Prime Minister

I remember vividly meeting some of the astronauts, who came in here to deliver ... I have two pieces of rock which came from the moon, which we keep on display here in the waiting room and people are thrilled to see them. And then, after the first walk in space, they came to deliver a small Union Jack, and then the astronauts came. You know that they lost two satellites ... two of ours ... the two who came in here went and recovered those satellites. I mean, they went out for a walk and went to recover them, and they came in here. And there was also a woman doctor with them and she had been also an astronaut and they sat down and they were such ordinary guys and you know, they took it all so calmly, and I said: "Would you like to go out again?" "Oh yes" they said, "It's marvellous!" And yes, it was astonishing that they had been out there and some of them had been on the moon and now they were here and that I really think is the astonishing thing of our times.

Yes, I did meet Winston. I sat in the House of Commons. [end p11] That too was remarkable.

Dr. Stoppard

Do you ever get fed up with private life, with public life? Let me do that again. Sorry. [*"Break" indicated in text.*] Are there times when you simply get fed up with public life?

Prime Minister

No, I have never got fed up with public life. Sometimes, there is rather a lot to do in a day. I remember one day when I had, I think, 14 engagements in a day. I said: "Hey look! I just cannot give enough attention to each one. We cannot go on like that!" But I have never got fed up with it. It is such a privilege to be here that I can take all the burdens. It is such a fantastic privilege.

Dr. Stoppard

Do you think that your upbringing prepared you for the kind of life that you have to lead?

Prime Minister

All my upbringing was to instill into both my Muriel Cullen, né Robertssister and I a fantastic sense of duty, a great sense of whatever you do you are personally responsible for it. You do not blame society. Society is not anyone. You are personally responsible and just [end p12] remember that you live among a whole lot of people and you must do things for them, and you must make up your own mind. That was very very strong, very strong. I remember my Alfred Robertsfather sometimes saying to me if I said: "Oh so and so is doing something; can't I do it too?" You know, children do not like to be different. "You make up your own mind what you are going to do, never because someone else is doing it!" and he was always very stern about that. It stood one in good stead.

Dr. Stoppard

You have referred to the importance of your upbringing, to your politics and your philosophy. Can you tell me a little bit about your home? What was it like?

Prime Minister

Well, home really was very small and we had no mod cons and I remember having a dream that the one thing I really wanted was to live in a nice house, you know, a house with more things than we had.

Dr. Stoppard

When you say “no mod cons” what do you mean?

Prime Minister

We had not got hot water. We only had a cold water tap. We had to heat all the hot water in a copper. There was an outside toilet. So when people tell me about these things, I know about them, but everything was absolutely clean, bright as a new pin and we were taught cleanliness was next to godliness, [end p13] and yes, I often used to get down and polish the floor. We had lino on the floor, because both the floor and the old-fashioned mahogany furniture had to be clean. It was absolutely imperative and yes, everything had to be washed and washed and washed again. And we did a bake twice a week. My mother was very busy. This is why I learned to be busy. And my father was very busy. We used every hour of every day. We used to bake twice a week, a big bake, twice a week.

Dr. Stoppard

What did you actually do when you baked?

Prime Minister

Baking, you baked your own bread, you baked your own pastry, you did quite a lot of steam puddings, you would do quite a number of pies; you would always bottle fruit; you would do about twenty Christmas puddings just before Christmas and they would last you until Easter, you know, one or two a week. Oh yes, we had no such thing as a refrigerator. I only knew one person in our circle who had a refrigerator. We had no such thing as a vacuum cleaner—dustpan and brush all the time. No such things as sprays in those days, no hard polishing, but cleanliness was vital. Washday Monday, ironing Tuesday. Washday, no washing machine. Washed it in a great big dolly tub with a dolly and a great big mangle and then everything was very nicely mangled. A great big ironing day Tuesday, and so one was brought up really in a very regular way and my mother did all of that. She made our clothes. We would [end p14] paint and redecorate our own rooms and she would work in the shop, and I was always used to being in and out of the shop, so that is where I got used to talking to almost anyone and everyone.

But I was used to my mother working hard and of course, she took over when my father went out to do voluntary things, and we did. We were very prominent in the church. We did things for the church; we did things for National Savings; we did things for what in those days was called the League of Pity ... these days it is the NSPCC. You were taught to take part. You were part of something and you were taught to take part. And whenever we did a bake, then we always took out either a few loaves or some home-made cakes for someone who was not well. That was just part of doing the ordinary bake.

Dr. Stoppard

Can you tell me a little bit about your father?

Prime Minister

My father left school when he was 13 ... 12, 13 ... he really was very bright. In these days, he would have gone to university, but in those days there weren't the opportunities and he went to work in a local grocer's shop and then he got a chance to better himself as you referred to in those days, and he came to Grantham because he was born in Northamptonshire, and worked in a grocer's shop that was still there in my time. And I remember him telling me he earned 14 shillings a week and 12 shillings went to digs, the cost of digs; the next priority was one shilling to be saved, and then you spent [end p15] the next shilling. But note, one shilling had to be saved. You did not save what you have got left; there was a priority to save.

And then he saved and saved, and then my mother was a dressmaker and she saved and saved, and gradually they bought their own grocery business and I was born, and in those days you did not always go into hospital to be born. So I was born at home, and do you know, when I became Prime Minister, I had a lovely letter, right out of the blue, and it started off: "I have perhaps a special reason to write to you and perhaps more right than almost anyone else, because I delivered you when you were born". Wasn't that marvellous?

Dr. Stoppard

How extraordinary!

Prime Minister

Wasn't that marvellous?

Dr. Stoppard

Have you met the lady?

Prime Minister

The gentleman was Dr. Tate. I think he is no longer with us, but I was so pleased to receive this letter. Activity always and we worked. My father read a great deal and therefore we read. Every Saturday, I used to go up to the public library, [end p16] every Saturday morning, to get two books. One would be about the current affairs of the day. It might have been a biography, it might have been about politics; and one would have been perhaps a novel for my mother; and we always read those books, as I got older. We read the books and we always talked about them, every single Saturday, and the librarian knew I would come and say: "Oh I have saved this for your father and you to read!"

In those days, you know, the shop was open until 9 o'clock on a Saturday night, 8 o'clock on Friday night, and people would come in, and a grocer's shop was not just a place where you bought groceries. You talked. And so we talked about the affairs of the day and I can remember talking about the rise of Hitler and how worrying it was. Now, this is in a grocer's shop in a small town and when I hear politicians saying people will not understand that, I say: "Don't you believe it!" We understood it all and we talked about it. So really it was the most fantastic upbringing.

I was the youngest and I loved talking to people about things which were the important matters of the day. Yes, we did talk about the terrible plight of people who were unemployed. Of course,

some of them were customers to our shop. We knew some of them. We all helped one another in those days. Life was not something we did not know about. We were right in it.

Dr. Stoppard

Can I just go back to your father again, because he was a strong influence on your life. Can you tell me any kind of [end p17] examples that he set you, lessons that you remember? You have already mentioned a few, but do you have other things that he impressed on you?

Prime Minister

I can remember some incidents really of how practical he was. First, when it came into the local council, whether the parks should be open on Sunday for swimming and for tennis. Now, he felt very strongly that you ought not to do those things on Sunday, and I think he voted against it. But then, along came war and we had a lot of people stationed in Grantham, a lot of Air Force men were stationed near Grantham and a lot of soldiers, and I can remember my father saying: "Now, I am going to take a different view. Those people must not on Sunday just walk around and have nothing to do. Yes, the swimming pool must be open. Yes, the tennis courts must be open. Yes, the cinema must be open. Yes, we must have canteens and places open for them on Sunday to come to and we must run some of the canteens for them." And it was really astonishing that he could look at things and say: "Look! It is the lesser of two problems, that they have somewhere to go. No, I do not approve of people doing these things on Sunday, but nevertheless they must have something to do and it is better that they are able to do those things!" And it really was a very good practical lesson. His principles did not change at all. I mean, we did sew on Sundays, but there were playing cards in our house. You would never have played rummy or anything like that on a Sunday. But things have changed tremendously. You would never have done that. [end p18]

Dr. Stoppard

Where do you think your father got his ideas from?

Prime Minister

Well, he was brought up very much in a family. They all very much went to church and we went to church, and he was a local preacher and I have still got some of the notes that he made in making up sermons.

He was a very staunch believer in Methodism; a very staunch believer in John Wesley and I knew some of the big names of those times: Leslie Weatherhead, Donald Soper; these were common names to me and we met some of them.

I knew about overseas missions because we used to have some of the overseas missionaries from Africa coming and talking to us about it. We lived an astonishingly international life for people in a small town, but if you believe in things, you do. I mean, just look now. You have Oxfam, you have Christian Aid. You also have overseas missions. But this was all a part of our life.

We were also a very musical family and we loved the hymns of John and Charles Wesley. We also had oratorios in our church. Music is a fantastic part of Methodism. And so we had the

great big oratorios which we all practised for; and then we would get the big singers coming down and they would stay, because you could not afford to put them up in a hotel, with members of the congregation, and so we all met them. [end p19]

Dr. Stoppard

What were, though, some of the faults that he criticised? What did he not like to see in other people?

Prime Minister

Well, you always had to stand up for what you believed in. This was the most important thing. You did not compromise. You stood up for what you believed in and you decided what you believed in.

He was always very strong, I remember, on one thing: if you thought something was wrong or people were not having a fair deal—I remember him saying to me: “It is not enough! You do not get up in the market place and make a speech about it. That is not carrying out your responsibility. That is running away from your responsibility. That is running away from your responsibility. The question is: what are you prepared yourself to do about it?” So you can imagine some of the arguments we used to have between those people on the council who were of a different political complexion from us.

That was it. If you feel strongly about something, do not go and wave a banner to protest. That is not enough. You do something about it yourself.

Dr. Stoppard

Thank you. What good qualities do you think you inherited or learned from him? [end p20]

Prime Minister

I suppose this kind of integrity. You first sort out what you believe in. You then apply it. You then must argue your case, but you do not say: “Well I am going to do it because someone else did it!” and always you do not compromise on things that matter. That is something you never compromise on; other things you do.

Sometimes I am called inflexible. I am inflexible about certain things. You are inflexible in defence of freedom. You are inflexible that the rule of law must be applied; otherwise there is chaos or anarchy. You help the police, because the police cannot do their job unless they get back-up. We ... demonstrate. You do not strike. You discuss things. You pay your tax on time, and so on. Because this is how society is run. Very ordinary people like us made their contribution by living up to certain standards and doing certain things and you always always lend a hand to someone who needs it. You always are first to go and help, and you are always prepared to get involved. I mean, if by any chance there an accident ... I can remember seeing an accident happen ... we lived on cross-roads ... a motor accident ... yes, you must be prepared to go and give evidence as a witness.

You see, so many people these days say: “Oh, I did not want to get involved!” and do you know, that is how you miss so many things. If you do not get involved, well you are not really doing your duty. [end p21]

Dr. Stoppard

Do you think you inherited any of his faults?

Prime Minister

I suppose I have a lot of faults. We all have. I think I inherited so much that was good from him. The other thing is, my goodness me, you never buy anything you cannot afford to buy, never. You save up for it first. If you get yourself into debt you never get yourself out of it.

I will tell you, you learn an awful lot in a shop, particularly a shop which ran accounts. You would see some people get themselves into debt and the worst thing is to get yourself into debt with something you have eaten. You know, never get yourself into debt with something that has disappeared, and sometimes you would find people who could not pay their bills. I'll tell you who always paid cash on the nail. It was the old-age pensioners, because they never had enough to get into debt with. You know, if they got into debt they would not have enough to get out of it, and they were some of the best managers. They could make ten shillings a week, it was then, stretch further than anyone else, and they would never never get behind. So you learned you have a duty to be a good manager. Some housewives are good managers, some not, but you live according to your means.

Many many is the time I can remember saying, when I said: “Oh my friends have got more”, “Well we are not situated like that!” One kicked against it, of course one kicked against it. They had more things than we did. Of course one kicked against it but when you grow up yourself and have a family and your [end p22] children want things that others have, I can still hear my mother: “Well we are not situated like that!”

Or when you went out to buy something and you were going to actually have new covers for the settee. That was a great event; to have new covers for a settee was a great expenditure and a great event, so you went out to choose them, and you chose something that looked really rather lovely, something light with flowers on. My mother: “That is not serviceable!” And how I longed for the time when I could buy things that were not serviceable! I find myself now thinking, when I buy new covers, goodness me that will show the dirt too much. You know, you have had just exactly the same things.

Dr. Stoppard

Reaction, yes. Did your father teach you to argue?

Prime Minister

Oh we did argue. This was the great thing. You see television—we are on television now—gives you fantastic opportunities, but it stops so much. So often I think that people sit their children in front of television when they come home from school and they have got to get them a meal and the telephone is going and then you have got to get supper and you do not talk to them. Do you know the most important thing with a family is to have time for them, to talk to

them, to listen to their problems. It is not money. Do you know, people think money will solve things; it will not. It is time. It is interest. It is letting them know that they matter; that they matter more than anything else. [end p23] We mattered more than anything else in the world really to my father. My children matter more than anything else to me. But they always had time, however busy.

We learn things from talking to others, but we discussed the things of the day and, as I say, we always had these books and we talked about things. So I was a natural debater at school. The common arguments were natural and we always used to listen to talks on the radio. Sunday night, after the 9 o'clock news, throughout all wartime, there were talks given at 9.15. A.P. Herbert gave some talks, J.B. Priestley gave talks; there was a man called Quentin Reynolds gave talks and took Hitler's original name and called him Mr. Schicklegruber; and we used to listen to these, and then Winston Churchill Winston sometimes would give talks and we used to talk about them, because our greatest pleasure then, and it still is now, was to have to people in to supper on Sunday evening after chapel. People came in to supper or we went out to supper. So yes, we talked and we talked across generations and one of the dangers, I think, today is that young people talk only in their age group. You talk to your fellow pupils. You do not talk so much to an older generation. Of course, grannies lived with us in those days and there used to be other relatives sometimes about. Grannies lived with us and grannies had time.

I can remember every evening, granny always used to put us to bed. My mother was busy. And do you know, one did not want so much stories. I always used to say to granny: "What happened when you were a girl?" and she would tell us. You know, the visit to the baker, of the carts that went round in the streets drawn by horses and there were still some; and of [end p24] the great events of the time and how they heard about them. And you heard them over and over and over again.

Dr. Stoppard

In your house, how lively was the discussion? Did you actually argue with your father? Did you stand up for yourself?

Prime Minister

Oh yes. Oh yes, we argued and we were taught to argue. This was part of it. Yes. Never forget you must make up your own mind. You must learn to examine things; you must learn to think about them. Oh yes, we were taught to argue, and we did. Sometimes it finished up with: "Well, you will learn!" and that is the worst thing you can ever say to a child because you feel very resentful then, and occasionally you find yourself saying them to your own children. "Well I cannot quite explain to you but you will learn!" "Why do I have to be in so early at night? Other people don't!" "Well it is better that you should!" "Well why is it better that you should?" "Well you will learn!" Of course, I sometimes wish now that parents would be a little bit more careful about what time their children came in, because there are so many more dangers about now. We were protected from them by parents who said: "Well now, who are you going out with and where are you going?" and you used to kick against it. You used to resent it. It was for your protection, and we did not realise it then. [end p25]

Dr. Stoppard

You are very nationalistic I suppose. You are very proud ...

Prime Minister

Very patriotic.

Dr. Stoppard

You were a patriotic family, were you?

Prime Minister

Immensely patriotic, but so were the people ... look, we were patriotic. Everyone was patriotic. It did not matter how little you had.

Dr. Stoppard

During war-time ...

Prime Minister

No, no. One of the first things I remember was the great Silver Jubilee of 1935. The Silver Jubilee of King George V and Queen Mary and our town was decorated with blue and yellow streamers, which was the colour of our town, and with red, white and blue, and we all listened in to the great service at St. Paul's. We heard the great commentaries of the great things going to St. Paul's. Everyone took part, and there was a great bonfire, and I remember a great occasion, because who should come to our town but a film star. Now this was quite something. A film star who was called Carl Brisson—I remember it to this day—and he knew Jack Buchanan. Carl Brisson, and we all [end p26] gathered round listening and talking to a film star, and my father was on the council so we went in and we were lucky enough to meet him. We just listened to his experiences and then we went up and we lit the bonfire. Just the same when our Queen Elizabeth II Queen had her jubilee and we lit the bonfire. But it was everyone together.

You see, in a small town there were always things like that. There were sports among all the schools on the playing fields and you all went together. And I remember that our job, our little primary school, Huntingtower Primary School—and I still have letters from pupils who were with me—was to form the M of the Grantham. One school did the G, another did the R; we did the M, and we had to get it absolutely right, and we rehearsed.

But you see, there were always things going on, always things, so we were never bored.

Oh, do you know, I am so glad I was brought up that way. It is a much more wholesome upbringing. You know, you were not a spectator society; you were doers. You took part and you were a part of.

I have always hoped that I gave my children as much as my parents gave me in their time and in what was right and what was wrong, and that you must go out and do something yourself if you believe in something, and always to involve people.

Dr. Stoppard

Do you find a natural bent always to do something for your country as well because of this kind of early upbringing you had when you were so proud? [end p27]

Prime Minister

Oh yes, yes. We were so proud of our country. We really were and we knew about Canada, we knew about Australia, and we knew about South Africa, we knew about New Zealand and we knew about India. I had an ambition as a child. I told you all the missionaries used to come and people used to come from India. I had an ambition. I wanted to be part of the Indian Civil Service, because our Civil Service was the best in the world.

Now, we were brought up that Britain was the best in the world because she had standards of honesty and integrity and law. The best in the world and the Indian Civil Service was part of our Civil Service and it was the best in the world and it was to do things for the Indians and it was to help them. I said: “I think, Daddy, if I manage to get to university”—if, it was a fantastic privilege in those days, a fantastic privilege—“If I manage to get to university, I think I'd like to go in the Indian Civil Service, because I will be able to do something for them!” I remember my father saying—this was before the War—“I do not think there will be one by the time you are grown up.”

Dr. Stoppard

Really?

Prime Minister

Wasn't that prophetic? But you see he was well in ... don't you find you give your own children hellip; try to give your own children what you have not had. For us, it was rather a sin [end p28] to enjoy yourself by entertainment. Do you see what I mean? Life was not to enjoy yourself. Life was to work and do things. My father had not had an education because as I told you, he had to go out early, but he was the best-read man I ever knew. We used to have something in our house called the “Hibbert Journal”, a very very learned journal. I used to read it. So he tried to give me all the education we could possibly have.

I was taught to play the piano at the age of 5 because I was musical and therefore I must be given every opportunity and they sacrificed to get me the best teacher. Tell you something else! Do you know at five I remember going with my music case to my first music teacher, Miss Tatham ... a little person ... and I went and I looked and I could read. I looked at the piano and on the piano was the name “Made by J. Roberts”. I said: “That is my great uncle” and it was. My great uncle in Northamptonshire made his living by making pianos and he had got his own business and made his name so I started to learn to play the piano on a piano made by my great uncle. How did we get here?

My father gave me all the education in the world, really self-education. When a string quartet came to Grantham we went to listen to it; when a singer came to Grantham we went to listen to it. There were current affairs lectures, university extensions on a Thursday night. He took me. We asked questions; we learned to listen. He gave me the education ... self-education ... he had never had.

I tried to give my children, as well as the education, a little more amusement, a little bit more to play every sport so that everywhere they went they could play sports. We were not [end p29] allowed to go to theatre very much. Well, that was one's upbringing.

Dr. Stoppard

Can I just talk about your mother for a minute?

Prime Minister

Mother was marvellous, yes, go on. She was very practical. You see, daddy taught me ... we discussed with my father ... I have always thought ... again, there is a poem of Kipling called "The Mary and the Martha", based on Christianity. Mary was the one who listened at the feet of Jesus and always was interested in what was going on and Martha was the one who always went "Now is there enough to eat?" "Do you want fresh clothes?" "Would you like to lie down?" "Would you like to wash?" This was my mother. Everything in the house, everything practical, and she was. I still retain it, because I can still make clothes and when we moved to a house, we had not very much money, when we moved to a big house and I started to cover the things which gave me enormous pleasure.

But she was very very practical and we gained a lot from her, but she worked. You say I work. I do, but so did my mother. We all worked.

Dr. Stoppard

The kind of education that your father was giving you, did she take an equal part in that? [end p30]

Prime Minister

No, not so much. Mummy did not get involved in the arguments. She had probably gone out in the kitchen to get the supper ready, so that when we had finished we had the supper. But she did play the piano and she had quite a good contralto voice, and my father had a very good bass voice, and so all the songs, you know "Just a Song at Twilight" I knew ... "My Sweet Little Alice Blue Gown" ... all the old-age pensioners will tell you. and we used to go out sometimes in concert parties ... Again in war-time ... to sing. You took part.

Dr. Stoppard

What example did your mother set you, as opposed to your father?

Prime Minister

Oh Mummy backed up Daddy in everything as far as you do what is right. She was terribly proud. I mean, she would just say to me sometimes: "Your father had a very difficult day in council standing up for his principles!" This again I knew. And he was Chairman of the Finance Committee and my goodness our town never got into debt. My goodness me, every money was spent carefully, nothing spent extravagantly. He was on the council for such a long time and eventually became an alderman. We do not have aldermen now. And eventually, when the political complexion changed they threw him off being an alderman ... it was such a tragedy.

Dr. Stoppard

Did your mother serve to protect him though? [end p31]

Prime Minister

Yes. He always got maximum support from his family. I remember when my father was turned off that council making a speech for the last time, very emotional: "In honour, I took up this gown; in honour, I lay it down!" That is how he felt.

Dr. Stoppard

Religion has always played an important part in your life hasn't it? You have spoken about it already. You fulfilled a lot of social duties as part of your religion. Did you feel that the religion was a social duty or was it something much more fundamental than that?

Prime Minister

Well, it was something much more fundamental because it was made fundamental and it went through everything in life, but again, it made one just a little bit apart actually from one's fellows, among one's school-fellows, because none of my school-fellows went to church as much as we did and that was one thing I remember. "Please can I go for a walk with my school friend on Sunday afternoon?" "Oh no, you go to Sunday school!" "Well, everyone else goes for a walk on Sunday afternoon!" "No, you go to Sunday school!" and to some extent, you know, it can be slightly overdone. I do not think my parents realised that you can be slightly overdone. To some extent, you kick against it a little, but I am very glad that I had it and I still believe the things which I was taught. Heaven knows, you try to live up to them but it is no more than trying. You must never be like the parable of the Pharisees as it were, [end p32] because you just really know how far you fall short of your ideal.

Dr. Stoppard

What are the main lessons that you did learn from that religious upbringing that you had that you have continued to use and adhere to as you have grown up?

Prime Minister

Do you know, I think the most significant thing today is that people now do not universally accept what is right and what is wrong. The overwhelming majority of people do, but you will hear, sometimes people from universities, trying to undermine what is fundamentally right, I think by false arguments, by totally false arguments.

Not many more people go to church than did in those days, but then you recognised what was fundamentally right and fundamentally wrong. I mean, you recognised the truth of the Ten Commandments and the Sermon on the Mount. Of course, you may not always live up to it, who does? You try to, but of course you do not always do, but you just try again.

I think these days there is not such a universal recognition of what is right and what is wrong. I remember, again, when I was Secretary of State for Education, going to visit one of the teacher training colleges; actually it was a church teacher training college; and I was having difficulty with some of the teacher training then because teachers were not teaching children what is right

and what is wrong, so I went to argue it out with them. I would. That was my upbringing. Off [end p33] I went to argue. I thought: "I'll go to a church teacher training college!" and I sat down and we talked. We talked for a long time and I said "Now, are you prepared to teach children that this is right and this is wrong?" "Oh no" they said, "That is not our responsibility at all. It is for them to make up their mind what is right and what is wrong" and I said: "Well, how can they start out on the voyage through life unless there are some signposts to show them the way? How can they ever recall what is right and what is wrong if they have never been taught? All right, when they are older, they might make up their minds but how are they to learn? How are they to have a basic structure of learning?" I mean, it is just in a way to me like your tables, only more fundamental. I do not know where I would have been if I had not learnt my tables. Equally, I do not know where I would have been if I had not known what is right and what is wrong. But do you know, we went through a very bad period when people turned everything topsy turvy. They tried to overturn everything without going to any new philosophy or belief and I came away and that is etched on my heart. I am not going to tell you the name of the college. Etched on my heart that even with a church training college the fashion—and you get fashions—the fashion was: no, you could not either stand up or teach what was right or wrong. It did not, mercifully, apply to many of the church schools, and of course, I am not Roman Catholic, always taught what was right and what was wrong. But it was just a fashion. [end p34]

Dr. Stoppard

So, in your religious upbringing, besides right and wrong, about which you seem ...

Prime Minister

It was do something for yourself.

Dr. Stoppard

But it gave you a whole moral background?

Prime Minister

Yes, you know what is right and wrong. You curse yourself when you fall so far below your own standards. You know, you curse yourself if you are unkind when you need not be.

Dr. Stoppard

Did you ever doubt the existence of God or the correctness of Christian teaching?

Prime Minister

I think we all go through that. Everyone doubts. I mean I have heard Ministers doubt, Bishops doubt sometimes, and then, yes, of course you question and you go on questioning. You would not sort of be true to your religion if you did not, because you have got to re-convince yourself. But life is such a miracle. It is the most fantastic miracle and the birth and the creation of a baby is such a miracle. It is the greatest miracle of all. It is one of the reasons why women are different from men, because the miracle of birth is something that only a woman can go through. [end p35]

Dr. Stoppard

One does go through a period of doubt when one is young mainly, or late adolescence. Have you gone through a period of doubt since while you have been holding office or when you have been a senior politician?

Prime Minister

Periods of doubt. I do not think it is quite so much periods of doubt. It is when really terrible things happen. You get the Mexican earthquake. You know, some of the worst things happen to some of the most marvellous people. You will find a tragedy happening to a child. The most marvellous Christian man and woman and Christian child or Jewish or someone who believes in something and I remember there was an earthquake in Italy. I remember it well because I was Prime Minister, and that night I had a talk with the Italian Prime Minister. We had talks in Rome and all of a sudden the chandelier went like that and they said: “There is an earthquake” and it was that terrible earthquake they had in the southern part of Italy, in a particular village, and a person was there; all of a sudden the message came “the earthquake was in his constituency. He was the Foreign Minister at the time. He left and went straightaway and then we heard that the earthquake had actually gone through the church, Roman Catholic church and, of course, all the people who were there had suffered most grievously. And then, obviously, you do wonder and you think how could that happen. And then you think: “How am I going to explain it?” And then you think: “Well, the laws of physics, the laws of nature, are immutable.” You know that they were fixed at the beginning of creation and you know that [end p36] when the laws of physics are fixed, when there is a cloud there it will rain; when the conditions are right and when the conditions of the earth have got such that it is unstable, it will slide like that and that is because the laws of physics are fixed and no-one can unfix them. We would not know where we were if we could. But you have to work it through each time. And then you tend to think because each of us is so vitally important we have a choice: this is the choice between good and evil. Every person has it, and because we have a choice someone is going to do evil and that is when these terrible things happen. So you have to work it out sometimes, of course you do. You cannot prove everything. Youngsters want something they can prove, but you cannot prove everything.

Dr. Stoppard

When you were 17/18 you were preparing to go to Oxford, you were going to leave your home behind. Did you as early as that have a very clear view that politics was what you wanted to do?

Prime Minister

No, because it was not possible in those days. You remember Members of Parliament were not paid very much. I was also going to have to earn my own living and so it just did not [end p37] open up as a possibility. It was not really until Members of Parliament got enough to keep them that I could possibly have thought of becoming an MP. Although I remember vividly on one occasion when we were at university and home for the Christmas Recess and one of my school-friends was also at Oxford and we had a party in her house and after the party—you know, that stage when you always go into the kitchen and sit down and just talk about things—I remember one person, having been talking to me about politics, just saying: “What you would

really like to do is be an MP, wouldn't you?" and I said "Yes, but I do not know whether it is possible!" But that was the first time, and I can remember it vividly. It sort of clicked immediately. Yes, that is what I would really like to do. But even then, I did not think it was possible, because I was just going to have to earn my own living and there was not enough in politics in those days. I think it was paid £400 a year and for that all your expenses had to be paid out and it was not possible.

Dr. Stoppard

But you did put a lot of energy, didn't you, into the work?

Prime Minister

Yes, a fantastic amount, because I was fascinated with it. People say: "Are you interested in politics?" "Were you interested in politics then?" I was more than interested in it. It was a kind of fascination and it was partly because we had done all of this reading and discussing, partly because they were cataclysmic times with the rise of Hitler and that war and how could it be that having learned so much from history, a [end p38] tyrant had still come to power and we still had to enter upon war to beat him? So it was a total fascination. I could not get away from it. That is much more the real thing.

Dr. Stoppard

Did you have a clear idea of the sort of man that you wanted to marry?

Prime Minister

No, no. I wonder if one ever does or is it just that it is so long ago? A clear idea. No, don't you meet someone and fall in love with them? I do not think there is any point in going round with a specification, six feet two inches tall, nice dark curly hair, brown velvet voice, kind, tall, lean, athletic. That is no good. It is the person, the personality you fall in love with. Specification is no good.

Dr. Stoppard

You say "fall in love with". Was it love at first sight?

Prime Minister

No, no, no. Denis and I knew one another a very long time I met him in my political work. I can tell you the exact night. I was adopted as a candidate for Dartford when I was 23, they having met me at the party conference, a friend of mine said to the Chairman of Dartford: "If you are seeking a candidate, would you consider a woman?" "Oh no, no, no. A woman would not do for Dartford at all!" "Well, would you meet her?" and so I was met at the party conference there on Llandudno pier and the long [end p39] and short of it is that I went down, along with about twenty others, and I was chosen, and I was adopted. There was a meeting and I had to get back to London from the meeting and so I had supper with some of the helpers and they also had a man called Denis Thatcher to supper who had a business locally and who had a car and who would drive me back to London. That is how I met him, but it was three years

before we decided to get married. So it was very much a communality of interests and was something that grew.

Dr. Stoppard

What did Denis encourage you to do?

Prime Minister

Well, of course, having met me doing politics and by the time we decided to get married I had fought two elections, I think he knew that I was still very keen on it and by that time I was also ... I was a scientist, I was an industrial chemist ... I worked in industry. I was also very interested in law and reading for the Bar, so he knew ... well we had a lot in common. He was in a scientific business. We could talk science. We could talk business. We could talk politics. We could talk finance.

Dr. Stoppard

Was there a kind of contract between you, not necessarily defined, but that obviously he was going to encourage you and that he would stand by you? [end p40]

Prime Minister

He was marvellous. He always did, because he thought it would be an awful pity if both that talent and experience were wasted.

Dr. Stoppard

That is rather a modern thought for those times, isn't it?

Prime Minister

I suppose so. But he did. He was marvellous. He never said: "Well now look, you will give up everything! Stay at home the whole time!"

Dr. Stoppard

Do you think he was rather unusual in taking you on?

Prime Minister

Perhaps very brave.

Dr. Stoppard

It was kind of new to have a woman doing all those things and a lot of men said: "Oh, we want the little woman to stay at home!" so I suppose he was.

Prime Minister

I think perhaps in those times he was. Do not forget we had come through a war-time period when women did a lot, and then you tended to get a reaction after the war that women should

go [end p41] home and do more in the home. But there had been tremendous periods when women had been able to do both. Do not forget a lot of women had to go out to work really as part of the family income. There were the mill girls in Lancashire. They did a lot of the factory work.

So yes, in one way it was unusual, but in another way it was very much part of life. But it was unusual, I think, for a professional man with women who also had a profession, to do it.

Dr. Stoppard

Did marriage give you confidence? Did Denis 's sort of broader experience than yours give you confidence?

Prime Minister

It is funny you should say that. I think it must have done, because giving a party, I had been married about six months, and one of my friends coming, and we automatically fell back into talking about other things and all of a sudden it dawned on me that this was the biggest thing in one's life now kind of sorted out, and therefore one turned one's mind to other things. Is that a strange thing to say? I was 25, 26 when we were married. It was, and one recognised, that to choose a partner for life is really the biggest thing in life. Now that is the biggest thing, I was going to say sorted out. It is the biggest thing that has happened and that is fixed for life. And now what we both have to think is what are we both going to contribute to life. We are obviously going to have a family. But what are we both going to contribute to life from our joint talents? [end p42]

So yes, it did give one a confidence of a kind that you cannot get anyhow else.

Dr. Stoppard

Right. Do you think you could have ever married a man who did not go along with the idea that you have a career?

Prime Minister

I think there would have been a clash sooner or later. You have to work this out—as you known in your own life—you have to work it out between your husband and yourself who is going to do what, and I have always been very very particular that there was always someone at home if I wasn't. I am still absolutely rigid on that. Children must never go into an empty house, never. Either the grandmother, maiden aunt or friend. I had not quite thought of it in those terms before. Perhaps it is because you have had the same experience. Yes it did give one a new confidence, because there was still a feeling about at that time that if you did not get married you were a bit odd; I do not think that is true at all, but there was a feeling ... you know your parents were a little bit perturbed if you did not get married. Must be something a little bit strange. And therefore, yes, it did give you a new confidence to have both and to have the prospect of also adding one's own talents to the ordinary duties of marriage as well. It is just marvellous.

Dr. Stoppard

You took your Bar exams and were successful and became a [end p43] barrister and you went back to work very quickly after having your twins. Did you receive a lot of criticism from your colleagues?

Prime Minister

No, I did not but again, I remember that, because I had the twins. They were born prematurely. I did not know they were going to be twins until the day they were born, until two days before they were born, round about that time, and they arrived and they were very small and going to need a lot of looking after and, of course, you do change when you have had children. It is the biggest change which occurs to you in your life. Really, for the first time in your life, you and your husband are both living for another human being. Someone else matters to you far more than you yourself, far more. I mean you would give everything that they should have a good start and it is a great physical and mental and emotional change which comes over you and I remember, looking at these two, being so relieved that the doctor had managed to get both of them because there was some doubt whether he could and thinking: "Now this is fantastic. If I am not careful, I am never going to make an effort to get back to sort of intellectual pursuits. I am just going to be so overcome with this that I am not going to continue with the law or politics or anything and I really ought to be able to do both!" So in that hospital, after about three or four days, I wrote a letter to Lincoln's Inn and I applied for the Finals Examination for the Bar. I had done my Part I, the children were born in August; we won the Ashes that year too. I remember. Where was Denis when the children were just [end p44] born? Listening to the match at the Oval. We won the Ashes that year. It was August 15th, and I thought I have got to do something to ensure that I do go back to work at the Bar and so from the hospital I wrote off to Lincoln's Inn for my Finals papers for my Bar Exam which was to take place in December, and I knew that once I had done that and entered pride would make me work hard for it to get them.

It was a fantastic emotional change and it was a conscious decision. I really must both look after the children and do something else as well.

Dr. Stoppard

You made it very hard on yourself, but you made it even harder in fact, because you then became an MP when they were six.

Prime Minister

Yes, I gave up the law. You cannot do three things in law. You cannot both pursue a legal career and be a Member of Parliament and run a home. You can do two things. Many men do two things, a business career and a Member of Parliament. A woman can do two things. You have a constituency and run a home, but you cannot do three, not when you have got a family.

Dr. Stoppard

But I was going to ask you this. Most women who work do feel guilt about leaving the children behind. When yours were six, you became an MP. Did you feel guilty? [end p45]

Prime Minister

I was dead lucky. Everything in my life happened to go right. I am the first to say that had I been chosen to, say, fight a Yorkshire seat and my husband had a job in Yorkshire, I do not think that I could have left my home on Monday morning, come down to Westminster and returned on Thursday night. I was not that kind of mother. I could not.

I was lucky. My seat is 12 miles out of London, so up and down the whole time. We had a house in London or very near, so my constituency was near London, my husband worked near London, Parliament in London, so I was to and fro and so I could go home when the children were home from school and be with them for a couple hours and then back.

I understand why we have too few women in Parliament, because I would have missed the children, I hope they would have missed me and I would have felt that I was not quite carrying out my duty if I had not been there. I agree, I admit it.

Dr. Stoppard

Did you ever feel then, as some working women do, that they are not quite as good a mother as they want to be, they are not quite as good a wife, they are not quite as good an employee? Any area of their life is not quite as near 100%; as they want.

Prime Minister

No. You can arrange it, you really can. It is easier when a professional woman goes out to work. Then, out of her salary, she can in fact ... the first charge on your salary ... you cannot go out to work unless you can see that there is someone there whom the children trust. And can I say that if they have [end p46] chickenpox or measles, as they inevitably do, or if there is some crisis, people at work always understand a crisis. They understand why you have got to be home. And do not forget, men have crises too if their father or wife is ill. Then they have a crisis and that is understood at work.

Crises are times when everyone understands and everyone buckles-to and helps. It is the things which are not a crisis which are really a strain. Then you really do have to make strenuous efforts or organisation always thinking ahead to get it right—and you can do that. You can. And I used to think: well what about a widow, because some of the very best mothers are widows, because they have got everything to do and they have to go out to work and they have to arrange for other people to come in to help. Other people, again, will help, but it does not stop a widow being a very very very good mother, and you can in fact arrange it. But always, always, you have to give time to your children. It is not that you must always do their ironing and get the cereals ready and everything in the morning, but you must give them time.

And then, of course, you do a great deal for them in any case, because you want to.

Dr. Stoppard

Do you ever feel that your public life was a bit unfair or put a lot of pressure on your children? You have mentioned when you were at the Ministry of Education: that was a tough time. Carol, your daughter, was then a student, and she really had a rather rough time, didn't she, from colleagues and friends, and that might have been a great pressure on her because of what you [end p47] were doing?

Prime Minister

Yes, she did have a rough time. Children of MPs, let alone Ministers, always have a rough time, because the image of them is heightened, and it is not fair on them, and therefore they have to get something out of it to correspond to the rough time. You try to see that they do.

Yes, I remember. She was at the University College, London, and therefore she did not take so much part in university activities. She just went to classes and went to lectures and did the work, without taking so much part in the life of the university, which was a pity.

Dr. Stoppard

Did it make you feel bad about it?

Prime Minister

Yes, it does, it does. It still does. Because, you know when you are young, most of you can make your mistakes or do things out of the limelight. When you belong to someone who is well-known either locally or nationally, then the press is such that they take it out of you and you cannot do anything without it being in the press, and it is not fair and it does worry you.

Dr. Stoppard

How did you rationalise it then? [end p48]

Prime Minister

You cannot rationalise it. I am afraid it is part of the price of being in public life and you try to make up for it in other ways: that they are able to see things and meet people that otherwise they would not. You have got to make up to them somehow.

Dr. Stoppard

We are sitting in a room that has traditionally been the room for Prime Ministers' wives. Why are you particularly comfortable to be interviewed here?

Prime Minister

Well it is my favourite room. You are quite right. It is every woman's favourite room in No. 10. It is this lovely cream room, these fantastic yellow curtains. It is the most feminine room. It is the room with most windows. It is the smaller reception room so it is not too big, and I have tried to make it as lovely as possible. Yes, I do love it. But you do not lose your feminine qualities just because you are a Prime Minister.

Dr. Stoppard

Oh no indeed! Because of the public attendance that your appearance gets—your hair, your clothes—do you ever get annoyed that that is something you have to attend to as well really which a man would not, when you have to get on with running the country?

Prime Minister

Again, it has just become part of the job, although I think men should sometimes give a little bit of attention to [end p49] theirs, you know. I can remember, there have been occasions, when perhaps one or two of our people have ... quite a long time ago I had to go to great big international exhibitions and I tell you something one learns in politics. The Russians, when they go out always come out in the most beautifully tailored suits and there is very considerable criticism if our men politicians are not in nicely tailored suits, nice ties, nice shirts. And they should, because they are representing their country. So theirs matters to me. Once you are representing your country it matters.

Now it has just become second nature. Yes, you do have to watch. That is why I told you this radar bowl of a hat was not really quite right. But what you do is decide the clothes in which you are comfortable. You must be comfortable. You are going to a great occasion. It must be a style that you are comfortable in. Must be a fabric that you are comfortable in, that hangs well, and you must know that you look appropriate for the occasion. Never flashy, just appropriate, well-tailored, and it is not unfeminine to be well-tailored. Indeed, it often perhaps concentrates on what you are going to say if you have got well-tailored things on because people no longer look at your clothes.

Dr. Stoppard

Right, but do you find it a bit of a bore that you have to do that?

Prime Minister

You have got to watch. Yes, you have got to watch and you [end p50] have got to watch that everything is really pretty well right. That you have got the right colour shoes on and the right colour hat and there is not a ladder in your stocking. And if you are going to a great occasion—just a rule. If you are going to do something that is particularly nervewracking as, for example, when I had the great honour of addressing the United States Congress—an honour that comes to you but rarely—never go in anything new. Go in a classic that you are comfortable with and so I did. So I did not have to think about that at all. And the person who was with me looking after the television, knowing that I would be terribly nervous and I was using autocue, which is these two things, the script flashes up on and you are worried about looking from one to the other and will it be all right, and do you know what he did? It was so touching. He knows that I get nervous if I have not got water beside me when I am making a speech. Throughout the last election I had a particular kind of sparkling water. Everyone knows, never offer me sparkling water from any other country, always British. He took over with him from this country three bottles of British sparkling water and when I got up there in front of Mr. Speaker O'Neil and the Vice-President to make the speech and the whole of Congress laid out, I looked down on to the desk in front of me, on to the podium; there was a glass and a bottle of English sparkling water. So I felt all right. It was going to be all right. One English and one Scottish ... there is one called after a Scottish name as well, so it was fine.

Dr. Stoppard

In what ways does the fact that you are a woman affect the [end p51] way that you see the job?

Prime Minister

You know, that is a question I find very difficult to answer. I have never been a man prime minister, so I do not know quite what it would be like, but I do think women take a slightly different approach.

First, women by their very nature—I spoke of the miracle of birth, I spoke of the birth of your children affecting your life more than anything else because your children matter far more to you than anything that happens to you—therefore, you automatically think long-term. Not only what is immediate, but long-term. What sort of world are they going to grow up in? What can I do to influence that world? What can I do to train them for it? What can I do to see if their education is right? What can one do to see that they are good citizens? Automatically. Partly one's own upbringing, partly this thing. Women have this special relationship with life. You automatically think not only of the immediate, but you automatically want a home, you want to buy a house, you want to leave your children something. I automatically think long-term. I automatically think long-term policies. What sort of world are the children going to grow up in? How can one defend them against that war which had so much influence upon my own life? Automatically. That is one thing.

Then too, you are very practical, very practical. Now, don't just talk about it. Don't just talk about what we have got to aim for, but how. Tell me how. How are we going to do it? It causes roars of laughter sometimes when I say to [end p52] Geoffrey Howe: “How, how?” And they say are you saying “how” with an “e” or “h-o-w?” How are we going to do it? Not just what but how. Got to have a method. Will it be practical?

Even now I automatically, if I am entertaining people to lunch, automatically I clear their plates away or say: “Do you mind stacking?” because it is just second nature.

Dr. Stoppard

Do you think then, going back to this analogy of the home and also the special feelings that mothers have, that in a way managing a home is not that different from managing a country?

Prime Minister

You have got to manage a home. There is a good manager and a bad manager of a home. There is a good manager and a bad manager of a business. But whatever income you have got, you have got to manage it and if you cannot manage one income you will never manage another, you will never live within another. The same is true of business. The same is true of the country and I noticed that if people ever get used to the thought “Well, that is on the State. If I have not got enough money I have only got to go back for more!” they will not use that money to good advantage. There is no Government money. I have to take it from people's pockets. So there is a duty to be a good manager of it.

In some ways it is absolutely the same. In some ways it is different, but if you are not a good manager in one thing, you will not be in another. [end p53]

Dr. Stoppard

You are very much working a man's world. Do you ever feel like an outsider?

Prime Minister

No, I don't. I don't. I think it is always that I worked in science, I worked very much in what is called a man's world although thank goodness there are more women scientists now—there are not enough women engineers; they are very good at it—and then I worked in law, which to some extent was a man's world and then in Parliament. I do wish there were more women in Parliament, I really do, and then here.

I think it is that having been trained for whatever subject I was in, whether it was science, whether it was law, I have always felt the equivalent of anyone else who was trained in that subject and so I have not noticed it. It does not bother me. The only thing, it can be advantage wherever I go in the world, even though I just walk down the street, people will recognise me. I went to Indonesia. I did not think I would be known there. I went to a university there and the students were shouting “Thatcher, Thatcher, strong leader! Thatcher, strong leader, Thatcher!” They knew ... folk on the streets. I remember in Italy someone saying, delicious ... “Mama Thatcher, Mama Thatcher!” Wasn't it marvellous? Mama Thatcher. Simply wonderful. And then here in the English-speaking world saying: “Look, it's Maggie!” So you are known and you are really rather pleased, rather surprised, still, because, frankly, you know they can have quite a line-up of men politicians and they will not be able always to say which one was [end p54] which, but they do know, and in that sense it gives you an advantage.

Dr. Stoppard

Well now, even in the Cabinet though, it is still a one-woman band in the Cabinet, isn't it?

Prime Minister

No, no, no, it isn't. I don't know where people got this idea from that they are all yes-men. Believe you me they are not. I wish they were a bit more sometimes! No, partly because we have always argued things through, very much argued things through, and still do.

Dr. Stoppard

But would you like more women on the Cabinet with you?

Prime Minister

We have got to have more women in Parliament first. Yes, I know exactly who will be the next one to come on. She is doing very well. Yes, I have Janet Young for some time, so we had two women. But do you know we haven't any more women in Parliament now than we had in the 1930s. One tries to make amends for it by putting more women in the House of Lords. We have far more women in the House of Lords proportionately.

Dr. Stoppard

Do you see any contradiction in saying that women are equal, that sexes do not matter, best person for the job, and you then [end p55] are saying that women have special knowledge, special experiences that enriches their contribution?

Prime Minister

No, I do not see any contradiction, because I think there are two things. One is in your professional capacity; then there is another in your fundamental nature. Because of the fundamental difference between men and women there does have an emotional difference. Now, whether it is an emotional difference between women who have had children and men and others, I do not know, but there is a biological difference and I always think it is really rather silly to try and act as if there weren't. In a way, we have immense privileges that men don't and immense responsibilities, and yes, it has an emotional difference in two ways: first, as I say, we go through the miracle of birth and are particularly near therefore to children, but secondly, you know, so often women are left having to cope and that has an effect because women always somehow, if they are left to cope, can cope. So there are these two factors. In a way they are both related. But somehow women cope and you know, the whole world can be falling around your ears and someone will get up and carry on. "Well I'd better make a cup of tea now! Come on, get up, dust yourself down!" You start dusting the children down, wiping their face, stopping their tears, finding a chair. "Have you had enough to eat?" and you set about setting the world to rights again. You will find it in every disaster. Promptly go to help someone. So will many many men, but it is the first instinct of a woman. [end p56]

Dr. Stoppard

Do you ever find that makes it difficult for you then, that maybe you do have an emotional response to a situation, maybe it might even be such that you want to cry, but you feel that because you are a woman in a man's world you just cannot do that, you have got to be stiffer than the stiffest upper lip?

Prime Minister

While there is a crisis on you will get on with it. Haven't you always noticed, no matter what the crisis, you can cope while it is on. You can keep going day and night and day and night. You can keep going through big conferences even if there is a crisis. It is when it is over that all of a sudden you feel tired and feel "Oh, goodness me!" but you can cope during a crisis.

I have often said it is the ordinary daily load which in a way can take more out of you than a crisis because in a crisis the adrenalin flows and the test is whether you can take the ordinary daily responsibility and that in the end is what you have to do here, and I am always very pleased when people say to me that "there have been many many men who have come in and they have looked a bit more worn and torn after six years than you do!" and again, I think, well, if you have been looking after children when you are young and keeping a house going and everything else you do just keep going. And there is a difference between men and women in that way. Just be proud of it.

Dr. Stoppard

You did say that there are moments when the crisis is over [end p57] or when the work has taken its toll that you do think "Oh, I am very tired!" What do you do in those situations?

Prime Minister

Well you just come in and you just flop down and you just talk to your family. When Falklands was over, never will I forget that night. You did not realise the enormity of the burden until it was over.

Dr. Stoppard

Can you remember what you did?

Prime Minister

Yes, I can, because the news came in and we were not sure that it was true. The news was coming in they were negotiating and yet we had not got confirmation and we decided to go across to the House and on a point of order announce what we knew. Then I came back here and there were people outside waiting and cheering and so one went to be with them and then I came back in and went straight upstairs to our little sitting room and just flopped, just flopped. The fantastic relief that there were not any young men whose lives were at risk, because that is what one had lived with. 257. There weren't any more. There weren't any more days when someone was going to suddenly ring up or come up with terrible news. I cannot tell you the relief, because you realise the strain you were living under. You see, when you get war it is always the young who take the burden. I went round the Commonwealth War Graves They are beautifully kept. We really do honour our dead and [end p58] always must. Each headstone has something on it from the families. You know: "We long for household voices gone. How much is missed!" and you go along each one of them. Aged 19. Aged 20, 23, 21. Possibly someone 35. Mostly young. Then all of a sudden you will come to a headstone with no name on it because there was some unknown one. "Known to God!" That I think is one of the loveliest things of all.

And all through, one had to live through that. All of a sudden, no-one else was at risk, and you sat down and realised the enormity of it, and that really is when you just flop, and you see, while it was on, nothing else mattered. You had to carry on with other things. People perhaps do not realise the whole strain you are under because of the young and people's lives at stake. And because of their courage and because we would not be free unless through the ages there had been people who were prepared to lay down their lives for it.

Dr. Stoppard

Can I just be a little more personal about that. There was a time when your Mark Thatcherson was in danger and he was lost in the Sahara. Did you find any conflicts about your worries as a mother, but you had to go on and do your job as a Prime Minister?

Prime Minister

Yes, one went on doing it and I remember again the agony in the back of my mind and I remember I had to do a Cabinet and I remember just quietly sending down a message saying: "Would you please go to everyone before I go down and say 'Please, do not mention anything to me'". Then I went in and carried on [end p59] with Cabinet as if nothing had happened. If anyone had mentioned anything to me, I would have found it acutely difficult.

And then I remember waking up, and I had received a telegram ... waking up one morning when Mark had been lost five days ... and we had a telegram: "You will be delighted that your

son's car has been seen going across the boundary into Mali” and I felt fantastically relieved and the next morning I turned on the 6 o'clock news and the first news was the rumours that Mark Thatcher had been found were not right. It was not him. He has not been heard of for now the sixth day. Six days in the desert and they had not found him and I simply said to Denis “Now look, one of us has got to go. Until we actually get across there we will not know that everything is being done that is possible” and do you know, within half an hour, one of our great family friends also heard the news and said: “Look, we have an aircraft. It is ready. Would Denis like to go? It is ready to fly down there!”

Do you know, some people, their kindness ... they had the ability to get an aircraft ready and they did and, as you know, he went down and was found. But the days when I thought I was never going to see him again, and that is how I knew what the Falklands mothers were going through, and that is how I knew how, although they kept hope alive, how terrible they felt. I was lucky. They were not.

Dr. Stoppard

One of your most famous sayings is that you thought there would never be a female prime minister in your time. [end p60]

Prime Minister

That is quite right. I did. I could not see people choosing a woman Prime Minister, but you know, we talk far too much about labels. They never choose a man Prime Minister. They choose John Smith or Alfred Boggins. They do not choose a woman Prime Minister. They choose a personality and I never thought I would have the opportunity, but I never thought I would have the opportunity to serve in a Cabinet. As I said originally, I never thought I would have the chance to be a Member of Parliament.

In life, you know, some people try to map out their lives. I can remember some of my young contemporaries at Oxford saying: “I am going to be Prime Minister!” That was the one thing I never said, because I did not think I would have the chance.

You just take what opportunities are available to you and grasp them with both hands.

Dr. Stoppard

Are you excited though by the idea that you are the first woman in No. 10? Does it still excite you?

Prime Minister

I am terribly excited to be here. It is the most fantastic privilege. I still, every time I come in, I am still thrilled to be here, still thrilled. I do not think of myself as the first woman Prime Minister. I am still thrilled to be the person who is in here. [end p61]

Dr. Stoppard

You say you never thought of being Prime Minister. Do you ever get moments though when you kind of come to your senses and think: “Gosh, it is me! Heavens! I am doing this job!”?

Prime Minister

I think I did not [*sic: ?at*] first and I still fully appreciate the immense privilege. I no longer think “Gosh, it is me.” These days I am so constantly thinking of the problems that I do not matter, if you see what I mean. It is always the problems and what can we do about them.

Dr. Stoppard

Were there times when you did think that though, at the beginning?

Prime Minister

I think so, at the beginning. I have always had just an immense advantage that I did not have physically to find the money for looking after my children and therefore I always have had a degree of freedom. It did not matter. I could resign if I wanted to, without thinking “What is going to be the effect on the standard of living of my wife and family?” I could always walk out at any time if I disagreed with ... you do not walk out at any time. You try to get agreement, but if ... I never had to think ... “Well now, would the impact on the standard of living of the family be so terrible that I have got somehow to compromise in what I believe in?” I have never had to do that, never, and believe you me, it is a fantastic strength. I have never had to say anything in an election which I did not [end p62]believe in, never, because, all right, what I believe in was more important than that and it was not going to impact on their physical standard of living.

That, I suppose, is why I eventually got the sort of reputation of being inflexible. It is not inflexible. It is just standing up for what you believe in.

Dr. Stoppard

I mean, that is rather important, because what you are saying is that if women can have this freedom they are really the most forthright, the most honest ...

Prime Minister

Some men have it. If they have a business as well. If they have a career as well as being a Member of Parliament, then that is something they can always return to, but I never forget, it is constantly in my mind. If a man makes being a Member of Parliament his career, he may lose his seat through no fault of his own and it worries me and it must worry them. These days of course sometimes their wives also have a career and can step in and the thing that worries me most about a reshuffle which I do ... is really does worry me ... I know I have to do it because young people have to have the chance to come on and that is how we get a chance. Some come on, some have to go out. It really worries me when they walk in that door to see me. They have position; they have done their job well. They have a salary commensurate with their position; they have a car. When they walk out of that door, that salary stops that day. [end p63] However good they have been, the press will say they have been sacked which is cruel and you know that day, their car leaves them and goes to the new Minister. Last time I said to my Secretary: “Please, do me at least this favour! Send out an order to the car pool, that car is to take them home tonight and it is not to move until the next day! At least get them home!” And I think it is terrible and I would very much wish that they could have at least three months' salary after that, because it must have an effect. Heaven knows, there is the loss of salary and the loss of

prestige, and just imagine, at an election it is even worse. Please. Mercifully, many people come to serve, even though they may face that, but it must worry them.

Dr. Stoppard

Do you feel that that makes you stronger than the average person?

Prime Minister

It means that I never have to think “Is it going to cost my family anything?” It does not and that is why.

Dr. Stoppard

So you do not have to compromise?

Prime Minister

No. I would not compromise anyway, because that was one's upbringing, but it does have an effect on them, but it is not going to have a fundamental standard of living effect. [end p64]

Dr. Stoppard

Because you are a woman and a mother and therefore must react in certain ways, as you described, to your son being lost in the desert, do you think that makes you more vulnerable than a man might be and if you are, are there any advantages to that?

Prime Minister

No, I don't think it makes one more vulnerable. You know, if anything happens to your child, to a son or daughter, the father is just as distraught, just as distraught. The loss of a son or daughter in war-time, the letters I have ... there are two parents ... a father feels just as much. As I say, parenthood is one of the most wonderful experiences in life. We both did react the same way.

Dr. Stoppard

Do you think, in that respect, the sort of compassionate response of a woman could be useful in your job?

Prime Minister

Yes it is. This is why I have always ... the one thing I cannot stand or understand is cruelty to children. I cannot understand it. I can understand if a child cries and cries, just hitting out, just like that once, but really, the very person to whom they look for protection is the person from whom they receive cruelty and a calculated cruelty, I cannot understand and really is the one thing which makes me want to get at people who behave that way. It is the only time I feel: “God, I would like to take the law into my own hands and deal with that person!” It is the most terrible thing on earth, cruelty to a [end p65] child and having being through ... experience as a parent ... I cannot understand it and it is the one thing which, if ever I lost my cool and there

was someone who had been cruel to a child, I really would need supreme self-control ... at that moment.

**Annexe 7. Interview for Woman's Own ("no such thing as society"), 23
septembre 1987, extrait**

Individualisme

Douglas Keay, *Woman's Own*

[Question paraphrased for reason of copyright] When I first interviewed you six or seven years ago you used almost the same words. Government statistics show divorce rate under 35 is nearly 50%, abortions have nearly doubled. We seem to have more violence, we have the yuppies of the City sort of violent with money. We have competition and free enterprise and it seems somehow to go together with greed.

Prime Minister

No, it does not go with greed at all.

Most of us work so that our children can have a better life than we do. Most of us work so that if grandma needs help we can have something in our pockets ready to help or to give them a treat they might not otherwise have. I remember going round a housing association for older folk and going into a room. It looked absolutely lovely and I said: "Oh!" and she said: "Look! I have got fitted carpets throughout my small flat!" She said: "My son is doing very well. He treated me to them!" Another said: "My son is doing very well. He paid for me to go [end p28] overseas! Aren't I lucky" they said "to have such good families!

Now, they could not have done it unless they had worked hard for a higher salary and, yes, for money. There is nothing wrong with doing that. That is the great driving engine, the driving force of life. There is nothing wrong with having a lot more money. Every church which needs to be cleaned will have to appeal for money. If it needs its roof replaced, every historic building will have to appeal for money. You want to help some children to do things they might not otherwise do, you appeal for money. It is not the fact of having money. It is whether it becomes the sole or only thing in your life and you want money because it is money.

The exercise of the spirit and the inspiration is what you do with that money. There is nothing wrong in wanting more.

Douglas Keay, *Woman's Own*

[Question paraphrased for reason of copyright] ... in deterioration *[mistranscription?]*

Prime Minister

What is wrong with the deterioration? *[mistranscription?]* I think we have gone through a period when too many children and people have been given to understand "I have a problem, it is the Government's job to cope with it!" or "I have a problem, I will go and get a grant to cope with it!" "I am homeless, the Government must house me!" and so they are casting their problems on society and who is society? There is no such thing! There are individual men and

women and [end p29] there are families and no government can do anything except through people and people look to themselves first. It is our duty to look after ourselves and then also to help look after our neighbour and life is a reciprocal business and people have got the entitlements too much in mind without the obligations, because there is no such thing as an entitlement unless someone has first met an obligation and it is, I think, one of the tragedies in which many of the benefits we give, which were meant to reassure people that if they were sick or ill there was a safety net and there was help, that many of the benefits which were meant to help people who were unfortunate—"It is all right. We joined together and we have these insurance schemes to look after it". That was the objective, but somehow there are some people who have been manipulating the system and so some of those help and benefits that were meant to say to people: "All right, if you cannot get a job, you shall have a basic standard of living!" but when people come and say: "But what is the point of working? I can get as much on the dole!" You say: "Look! It is not from the dole. It is your neighbour who is supplying it and if you can earn your own living then really you have a duty to do it and you will feel very much better!"

There is also something else I should say to them: "If that does not give you a basic standard, you know, there are ways in which we top up the standard. You can get your housing benefit."

But it went too far. If children have a problem, it is society that is at fault. There is no such thing as society. [end p30] There is living tapestry of men and women and people and the beauty of that tapestry and the quality of our lives will depend upon how much each of us is prepared to take responsibility for ourselves and each of us prepared to turn round and help by our own efforts those who are unfortunate. And the worst things we have in life, in my view, are where children who are a great privilege and a trust—they are the fundamental great trust, but they do not ask to come into the world, we bring them into the world, they are a miracle, there is nothing like the miracle of life—we have these little innocents and the worst crime in life is when those children, who would naturally have the right to look to their parents for help, for comfort, not only just for the food and shelter but for the time, for the understanding, turn round and not only is that help not forthcoming, but they get either neglect or worse than that, cruelty.

How do you set about teaching a child religion at school, God is like a father, and she thinks "like someone who has been cruel to them?" It is those children you cannot ... you just have to try to say they can only learn from school or we as their neighbour have to try in some way to compensate. This is why my foremost charity has always been the National Society for the Prevention of Cruelty to Children, because over a century ago when it was started, it was hoped that the need for it would dwindle to nothing and over a hundred years later the need for it is greater, because we now realise that the great problems in life are not those of housing and food and standard of living. When we have [end p31] got all of those, when we have got reasonable housing when you compare us with other countries, when you have got a reasonable standard of living and you have got no-one who is hungry or need be hungry, when you have got an education system that teaches everyone—not as good as we would wish—you are left with what? You are left with the problems of human nature, and a child who has not had what we and many of your readers would regard as their birthright—a good home—it is those that we have to get out and help, and you know, it is not only a question of money as everyone will tell you; not your background in society. It is a question of human nature and for those children it is difficult to say: "You are responsible for your behaviour!" because they just have not had a chance and so I think that is one of the biggest problems and I think it is the greatest sin.

Annexe 8. *Speech to the General Assembly of the Church of Scotland, 20 mai 1988*

Individualisme et religion

Rev. James Whyte Moderator: I am greatly honoured to have been invited to attend the opening of this 1988 General Assembly of the Church of Scotland; and I am deeply grateful that you have now asked me to address you. [end p1]

I am very much aware of the historical continuity extending over four centuries, during which the position of the Church of Scotland has been recognised in constitutional law and confirmed by successive Sovereigns. It sprang from the independence of mind and rigour of thought that have always been such powerful characteristics of the Scottish people, as I have occasion to know. [muted laughter] It has remained close to its roots and has inspired a commitment to service from all people.

I am therefore very sensible of the important influence which the Church of Scotland exercises in the life of the whole nation, both at the spiritual level and through the extensive caring services which are provided by your Church's department of social responsibility. And I am conscious also of the value of the continuing links which the Church of Scotland maintains with other Churches.

Perhaps it would be best, Moderator, if I began by speaking personally as a Christian, as well as a politician, about the way I see things. Reading recently, I came across the starkly simple phrase:

“Christianity is about spiritual redemption, not social reform” .

Sometimes the debate on these matters has become too polarised and given the impression that the two are quite separate. But most Christians would regard it as their personal Christian duty to help their fellow men and women. They would regard the lives of children as a precious trust. These duties come not from any secular legislation passed by Parliament, but from being a Christian.

But there are a number of people who are not Christians who would also accept those responsibilities. What then are the distinctive marks of Christianity?

They stem not from the social but from the spiritual side of our lives, and personally, I would identify three beliefs in particular:

First, that from the beginning man has been endowed by God with the fundamental right to choose between good and evil. And second, that we were made in God's own image and, therefore, we are expected to use all our own power of thought and judgement in exercising that choice; and further, that if we open our hearts to God, He has promised to work within us. And third, that Our Lord Jesus Christ, the Son of God, when faced with His terrible choice and lonely vigil *chose* to lay down His life that our sins may be forgiven. I remember very well a

sermon on an Armistice Sunday when our Preacher said, “No one took away the life of Jesus, He chose to lay it down” .

I think back to many discussions in my early life when we all agreed that if you try to take the fruits of Christianity without its roots, the fruits will wither. And they will not come again unless you nurture the roots.

But we must not profess the Christian faith and go to Church simply because we want social reforms and benefits or a better standard of behaviour; but because we accept the sanctity of life, the responsibility that comes with freedom and the supreme sacrifice of Christ expressed so well in the hymn:

“When I survey the wondrous Cross, On which the Prince of glory died, My richest gain I count but loss, And pour contempt on all my pride.”

May I also say a few words about my personal belief in the relevance of Christianity to public policy—to the things that are Caesar's?

The Old Testament lays down in Exodus the Ten Commandments as given to Moses, the injunction in Leviticus to love our neighbour as ourselves and generally the importance of observing a strict code of law. The New Testament is a record of the Incarnation, the teachings of Christ and the establishment of the Kingdom of God. Again we have the emphasis on loving our neighbour as ourselves and to “Do-as-you-would-be-done-by” .

I believe that by taking together these key elements from the Old and New Testaments, we gain: a view of the universe, a proper attitude to work, and principles to shape economic and social life.

We are told we must work and use our talents to create wealth. “If a man will not work he shall not eat” wrote St. Paul to the Thessalonians. Indeed, abundance rather than poverty has a legitimacy which derives from the very nature of Creation.

Nevertheless, the Tenth Commandment—Thou shalt not covet—recognises that making money and owning things could become selfish activities. But it is not the creation of wealth that is wrong but love of money for its own sake. The spiritual dimension comes in deciding what one does with the wealth. How could we respond to the many calls for help, or invest for the future, or support the wonderful artists and craftsmen whose work also glorifies God, unless we had first worked hard and used our talents to create the necessary wealth? And remember the woman with the alabaster jar of ointment.

I confess that I always had difficulty with interpreting the Biblical precept to love our neighbours “as ourselves” until I read some of the words of C.S. Lewis. He pointed out that we don't exactly love *ourselves* when we fall below the standards and beliefs we have accepted. Indeed we might even hate ourselves for some unworthy deed.

None of this, of course, tells us exactly what kind of political and social institutions we should have. On this point, Christians will very often genuinely disagree, though it is a mark of Christian manners that they will do so with courtesy and mutual respect. *[Applause]* What is

certain, however, is that any set of social and economic arrangements which is not founded on the acceptance of individual responsibility will do nothing but harm.

We are all responsible for our own actions. We can't blame society if we disobey the law. We simply can't delegate the exercise of mercy and generosity to others. The politicians and other secular powers should strive by their measures to bring out the good in people and to fight down the bad: but they can't create the one or abolish the other. They can only see that the laws encourage the best instincts and convictions of the people, instincts and convictions which I'm convinced are far more deeply rooted than is often supposed.

Nowhere is this more evident than the basic ties of the family which are at the heart of our society and are the very nursery of civic virtue. And it is on the family that we in government build our own policies for welfare, education and care.

You recall that Timothy was warned by St. Paul that anyone who neglects to provide for his own house (meaning his own family) has disowned the faith and is “worse than an infidel” . [end p2]

We must recognise that modern society is infinitely more complex than that of Biblical times and of course new occasions teach new duties. In our generation, the only way we can ensure that no-one is left without sustenance, help or opportunity, is to have laws to provide for health and education, pensions for the elderly, succour for the sick and disabled.

But intervention by the State must never become so great that it effectively removes personal responsibility. The same applies to taxation; for while you and I would work extremely hard whatever the circumstances, there are undoubtedly some who would not unless the incentive was there. And we need their efforts too.

Moderator, recently there have been great debates about religious education. I believe strongly that politicians must see that religious education has a proper place in the school curriculum. [Applause]

In Scotland, as in England, there is an historic connection expressed in our laws between Church and State. The two connections are of a somewhat different kind, but the arrangements in both countries are designed to give symbolic expression to the same crucial truth: that the Christian religion—which, of course, embodies many of the great spiritual and moral truths of Judaism—is a fundamental part of our national heritage. And I believe it is the wish of the overwhelming majority of people that this heritage should be preserved and fostered. [Applause] For centuries it has been our very life blood. And indeed we are a nation whose ideals are founded on the Bible.

Also, it is quite impossible to understand our history or literature without grasping this fact, and that's the strong practical case for ensuring that children at school are given adequate instruction in the part which the Judaic-Christian tradition has played in moulding our laws, manners and institutions. How can you make sense of Shakespeare and Sir Walter Scott, or of the constitutional conflicts of the 17th century in both Scotland and England, without some such fundamental knowledge?

But I go further than this. The truths of the Judaic-Christian tradition are infinitely precious, not only, as I believe, because they are true, but also because they provide the moral impulse which alone can lead to that peace, in the true meaning of the word, for which we all long.

To assert absolute moral values is not to claim perfection for ourselves. No true Christian could do that. What is more, one of the great principles of our Judaic-Christian inheritance is tolerance. People with other faiths and cultures have always been welcomed in our land, assured of equality under the law, of proper respect and of open friendship. There's absolutely nothing incompatible between this and our desire to maintain the essence of our own identity. There is no place for racial or religious intolerance in our creed.

When Abraham Lincoln spoke in his famous Gettysburg speech of 1863 of “government of the people, by the people, and for the people” , he gave the world a neat definition of democracy which has since been widely and enthusiastically adopted. But what he enunciated as a form of government was not in itself especially Christian, for nowhere in the Bible is the word democracy mentioned. Ideally, when Christians meet, as Christians, to take counsel together their purpose is not (or should not be) to ascertain what is the mind of the majority but what is the mind of the Holy Spirit—something which may be quite different. *[Applause]*

Nevertheless I am an enthusiast for democracy. And I take that position, not because I believe majority opinion is inevitably right or true—indeed no majority can take away God-given human rights—but because I believe it most effectively safeguards the value of the individual, and, more than any other system, restrains the abuse of power by the few. And that *is* a Christian concept.

But there is little hope for democracy if the hearts of men and women in democratic societies cannot be touched by a call to something greater than themselves. Political structures, state institutions, collective ideals—these are not enough.

We Parliamentarians can legislate for the rule of law. You, the Church, can teach the life of faith.

But when all is said and done, the politician's role is a humble one. I always think that the whole debate about the Church and the State has never yielded anything comparable in insight to that beautiful hymn “I Vow to Thee my Country” . It begins with a triumphant assertion of what might be described as secular patriotism, a noble thing indeed in a country like ours: “I vow to thee my country all earthly things above; entire, whole and perfect the service of my love” .

It goes on to speak of “another country I heard of long ago” whose King can't be seen and whose armies can't be counted, but “soul by soul and silently her shining bounds increase” . Not group by group, or party by party, or even church by church—but soul by soul—and each one counts.

That, members of the Assembly, is the country which you chiefly serve. You fight your cause under the banner of an historic Church. Your success matters greatly—as much to the temporal as to the spiritual welfare of the nation. I leave you with that earnest hope that may we all come nearer to that other country whose “ways are ways of gentleness and all her paths are peace.” *[Applause]*

Illustrations

Fig. 1 : (Removed because subjected to copyright)



Fig. 2 : Maison natale de Margaret Thatcher à Grantham. L'épicerie familiale se trouvait au rez-de-chaussée.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Margaret_Thatcher#/media/File:Maison_natale_de_Margaret_Thatcher,_Grantham.JPG>, consulté le 03.07.2018.

Fig. 3 : (Removed because subjected to copyright)

Fig. 4 : (Removed because subjected to copyright)



Fig. 5 : Margaret Thatcher interrogée par des journalistes sur le parvis du 10 Downing Street le 4 mai 1979, jour de sa nomination en tant que Premier ministre.

<<https://history.blog.gov.uk/2012/10/01/margaret-thatcher-and-the-joint-intelligence-committee/>>, consulté le 03.07.2018.

Fig. 6 : (Removed because subjected to copyright)



Fig. 7 : La marionnette de Margaret Thatcher dans l'émission *Spitting Image*.

<http://spittingimage.wikia.com/wiki/Margaret_Thatcher>, consulté le 03.07.2018.



Fig. 8 : Les couples Thatcher et Reagan à la Maison Blanche à l'occasion d'un dîner officiel, le 16 novembre 1988.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Margaret_Thatcher#/media/File:Reagan%27s_-_Thatcher%27s_c50515->, consulté le 03.07.2018.

Fig. 9 : (Removed because subjected to copyright)



Fig. 10 : Affiche du film *The Iron Lady* de Phyllida Lloyd sorti au Royaume-Uni le 16 décembre 2011. Le personnage de Margaret Thatcher est interprété par l'actrice américaine Meryl Streep.

<[https://en.wikipedia.org/wiki/The_Iron_Lady_\(film\)#/media/File:Iron_lady_film_poster.jpg](https://en.wikipedia.org/wiki/The_Iron_Lady_(film)#/media/File:Iron_lady_film_poster.jpg)>, consulté le 03.07.2018.

Table des matières

<i>Remerciements</i>	5
<i>Note sur la traduction</i>	6
<i>Table des illustrations</i>	8
<i>Introduction</i>	9
I. Études préliminaires : intérêt du sujet et motivations personnelles	9
II. État des travaux	13
III. Corpus	17
IV. Terminologie et bornage temporel	23
V. Problématique et plan	35
<i>Chapitre 1 : Une image politique prédéfinie</i>	39
I. Personnalité et identité	41
II. La figure paternelle comme modèle	45
III. Influence de prédécesseurs masculins	51
IV. Genre et origines sociales	55
V. Premiers combats	61
VI. Féminité	69
VII. Masculinité	101
<i>Chapitre 2 : Construction identitaire et formation d'une image politique au prisme du concept d'habitus</i>	113
I. Habitus bourdieusien	115
II. L'enfance : premier lieu de construction identitaire	121
1. Un système de pensée conservateur	125
2. Habitus et instinct	131
3. Une perspective politique manichéenne	137
III. Valeurs et convictions	147
1. Sens de la justice	152
2. Exigence et perfectionnisme	154
3. Individualisme et conception matérialiste	158
4. Valeurs atlantistes	170
5. Patriotisme	179
6. Valeurs victoriennes	190
7. Vertus morales et religieuses	199
IV. Thatcher et thatchérisme	215
1. L'idéologie	215
2. Élaboration du thatchérisme	220
3. Le thatchérisme et ses préceptes	222
A. Le changement radical	222
B. Des mesures pragmatiques et concrètes	232
4. Le thatchérisme : une idéologie ?	234
<i>Chapitre 3 : Réception et reconfigurations de l'image politique thatchérienne</i>	243
I. Canaux de diffusion et grands principes de la communication médiatique	245

II. Transmission et réception de l'image politique	251
1. Valorisation	251
A. Principaux garants de la valorisation	251
B. Construction d'une « star » médiatique	257
a. Valorisation de qualités morales	257
b. Héroïne de guerre	265
c. Valorisation des fonctions du Premier ministre	269
d. Diabolisation des opposants	275
e. Charme de l'apparence	279
C. Une « star » internationale	283
a. Une image valorisée à l'étranger	283
b. Répercussions positives au Royaume-Uni	289
2. Dévalorisation	292
A. Principaux vecteurs de la dévalorisation	293
a. Médias de gauche	293
b. Intelligentsia	295
c. Église anglicane	298
d. Population britannique	300
e. Parti conservateur	302
B. Opposition et contestations	306
a. Postures excessives	306
a.1. Matérialisme et individualisme outré	306
a.2. Condescendance et insensibilité	308
a.3. Autoritarisme	314
a.4. Obstination et agressivité	317
b. Inadéquation	321
b.1. Absence de cohérence et incompétence	321
b.2. Austérité et manque de charme	327
b.3. Maladresses	331
c. Doutes et déceptions	333
c.1. Une mascarade politique	333
c.2. Subordination atlantiste	336
d. Contradictions	339
III. Reconfigurations de l'image politique	353
1. Margaret Thatcher et la réception de son image politique	358
2. Des reconfigurations ponctuelles et contextuelles	362
3. Avènement de la politique-spectacle	371
4. Conditionnement par la propagande et la publicité	379
A. Principaux acteurs de reconfiguration	388
B. Techniques de modulation de l'image politique	393
Conclusion	399
Chronologie	411
Bibliographie	417
Index des notions et noms propres	435
Annexes	439
Illustrations	491

Yves GOLDER

Margaret Thatcher : construction d'une image politique, 1950-1990

Résumé

Cette thèse s'attache à étudier l'image politique de Margaret Thatcher à travers des caractéristiques personnelles telles son parcours, ses idées, sa présentation physique, ses postures politiques ou encore les stratégies de communication dont elle fit usage. L'objectif de ce travail est de mettre en lumière les différents éléments mis en avant par Margaret Thatcher et par les canaux de diffusion d'image, principalement constitués des médias et de son entourage politique. Ces éléments nous informent sur la construction progressive et les évolutions de l'image politique de celle qui devint tout d'abord députée de la circonscription électorale de Finchley en 1958, puis dirigeante du parti conservateur en 1975, et enfin Premier ministre du Royaume-Uni en 1979. Elle conserva cette fonction jusqu'en 1990, année où elle donna sa démission. Cette étude prend en considération les quarante années qui s'écoulèrent entre la première candidature de Margaret Thatcher à une élection, pour la circonscription de Dartford en 1950, à la fin de son dernier mandat de Premier ministre en 1990. Afin d'observer les différentes inflexions prises par l'image politique de Margaret Thatcher, nous nous penchons sur l'interaction entre la femme politique et les canaux de diffusion de son image. Ce dialogue créa les conditions d'une représentation en perpétuelle évolution qui subit de constantes tentatives de déconstruction et de reconstruction. Cette thèse présente également l'intérêt de porter sur une période qui vit de nombreuses techniques de communication politique se développer : les conseillers en communication vinrent à jouer un rôle prépondérant. Au-delà même de constituer une révolution idéologique, le thatchérisme comprenait donc une dimension révolutionnaire en matière de communication politique. Cette caractéristique essentielle nous permet, pour conclure, d'observer quelques inflexions prises par l'image politique de Margaret Thatcher de 1990 à nos jours tout en mettant en évidence sa résistance à l'épreuve du temps.

Mots-clés : Royaume-Uni, parti conservateur, Margaret Thatcher, image politique, représentation, médias

Résumé en anglais

The main ambition of this PhD thesis is to provide a study of Margaret Thatcher's political image through the lens of various personal characteristics like her experience, ideas, physical presentation, political postures or the communication strategies she relied on. The objective of this work is to emphasize the different elements put forward by Margaret Thatcher and by the image transmission channels, notably the media and her political circle. These elements provide us information on the progressive construction and evolutions of the political image of this woman who first became a Member of Parliament for the Finchley constituency in 1958, before becoming leader of the Conservative Party in 1975, and eventually Prime Minister of the United Kingdom in 1979. She maintained herself in this position until 1990, the year when she resigned. This study takes into account the forty years that went by between the first time Margaret Thatcher stood for election, for the Dartford constituency in 1950, until the end of her last Prime Ministerial mandate in 1990. In order to analyse the different aspects taken by Margaret Thatcher's political image, this work focuses on the interaction between the politician herself and the channels through which her image was transmitted to the public. This dialogue created the conditions for a representation which was constantly updated and which underwent ceaseless deconstruction and reconstruction attempts. This PhD thesis also has the advantage of focusing on a period of time during which many political communication techniques developed while communication advisers came to play a predominant role. Besides constituting an ideological revolution, Thatcherism thus comprised a revolutionary dimension in terms of political communication. This core feature enables us to conclude this thesis by studying some of the evolutions of Margaret Thatcher's political image since 1990 while underlining its propensity to withstand the test of time.

Key words : United Kingdom, Conservative Party, Margaret Thatcher, political image, representation, media